

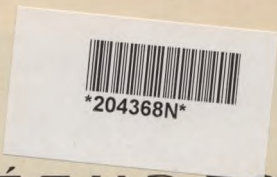
39

811.135.1/p999

3

Donațiunea Ing.O,Păduraru

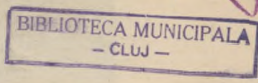
SEXTIL PUȘCARIU



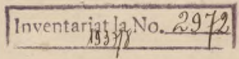
ÉTUDES DE LINGUISTIQUE ROUMAINE

TRADUITES DU ROUMAIN À L'OCCASION DU
SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRES DE L'AUTEUR

4 JANVIER 1937



204368



~~442~~

CLUJ-BUCAREST
MONITEUR OFICIEL ET IMPRIMERIES DE L'ÉTAT
IMPRIMERIE NATIONALE
1937

0524

111-751



5 lei

190.524

P R É F A C E

Le 4 janvier 1937 le professeur Sextil Pușcariu aura soixante ans. Nous avons décidé, un certain nombre de ses collègues, amis ou anciens élèves, ainsi que le Recteur de l'Université Ferdinand I-er de Cluj, de fêter cet anniversaire si important de notre savant collègue et ami par un hommage d'admiration pour son activité d'homme de science et de premier organisateur de notre Université.

Au cours de trente-cinq ans d'activité scientifique aux universités de Vienne, Cernăuți et Cluj dans le domaine de la linguistique et de la philologie romanes et roumaines, le professeur Sextil Pușcariu, en dehors de plusieurs ouvrages considérables de synthèse et surtout du Dictionnaire de l'Académie roumaine, la grande œuvre de sa vie, a publié toute une série d'études et d'articles parus dans diverses revues de Roumanie ou de l'étranger : nous avons pensé que le meilleur moyen de lui témoigner nos sentiments, nous qui avons pu suivre de près cette prodigieuse activité scientifique, était précisément de rassembler ces études en un volume publié en français.

De cette façon notre hommage commémoratif constitue en même temps un ouvrage utile, accessible aux spécialistes étrangers qui, ignorant le roumain, ne peuvent être au courant de toute l'œuvre de notre savant collègue ; accessible aussi et surtout aux étudiants et professeurs de langue roumaine. Ceux-ci trouveront dans le présent volume de riches matériaux portant sur presque tous les problèmes relatifs aux différents aspects du langage humain en général et au développement historique de notre langue en particulier.

Nous sommes heureux que cette occasion nous soit offerte de manifester toute notre affection et notre vénération pour l'illustre savant que nous fêtons.

Depuis dix-sept ans que notre jeune Université vit et prospère, nous sommes demeurés à ses côtés, secondant tous ses efforts pour élever sans cesse le niveau scientifique de notre institution de culture.

Rappelons ici les plus importantes des réalisations de cet ordre : en premier lieu l'organisation même de l'Université, qui a pu ouvrir ses portes dès 1919 avec un corps enseignant choisi, en dehors de toute considération politique, parmi les plus éminents de nos jeunes chercheurs et sélectionné par un sénat composé « ad hoc » de professeurs des universités existant déjà dans le pays et d'une autorité scientifique consacrée. Tenant compte des récentes acquisitions scientifiques, M. Sextil Pușcariu a veillé particulièrement au contact qui doit s'établir entre professeurs et étudiants, et il a prévu pour cela, dans le plan d'organisation des quatre Facultés, un nombre suffisant de séminaires, laboratoires, instituts et musées. L'esprit de collaboration qui règne dans ces instituts ainsi que les relations qu'ils entretiennent avec le monde scientifique de l'étranger donnent à notre jeune Université sa note caractéristique entre les autres universités du pays.

Parmi les créations de notre Faculté des Lettres et Philosophie, nous relevons celle du « Musée de la langue Roumaine », véritable sanctuaire consacré à l'étude de notre langue maternelle en plein cœur de la Transylvanie, là où cette langue a dû souffrir si longtemps le mépris et la persécution. Dans ce Musée ont lieu des séances hebdomadaires où, dans la parfaite entente qui doit régner entre collègues, mais dans un esprit de stricte objectivité, on discute, sous la direction de M. Sextil Pușcariu, des problèmes les plus variés intéressant l'étude de la langue et de la littérature. Les publications périodiques du Musée, reproduites dans le bulletin « Dacoromania » ou dans la bibliothèque créée spécialement en annexe à « Dacoromania », enfin les ouvrages plus considérables des membres de cet institut, édités par l'Académie Roumaine, sont la preuve la plus éclatante du niveau scientifique éminent où se maintiennent ses travaux. C'est ce Musée qui a organisé, suivant un plan judicieusement étudié et à l'aide d'une série de questionnaires, le rassemblement de matériaux lexicographiques extrêmement précieux ; grâce à ces questionnaires, la liaison a pu s'établir entre le Musée et toutes les régions du pays ; des prix ont été institués pour les plus actifs des membres correspondants. C'est encore dans ce Musée qu'ont été créées des sections spéciales, soit pour la bibliographie des périodiques, qui se publie dans « Dacoromania », soit pour des recherches dans le domaine de la toponomastique et de l'anthroponomastique roumaines. Il y a dix ans notre illustre maître, avec la collaboration de tous les membres du Musée, appréciant à sa valeur l'orien-

tation nouvelle imprimée à l'étude de la langue par la méthode de recherche de la géographie linguistique, a jeté les fondements de « l'Atlas linguistique de Roumanie », l'œuvre la plus vaste qui ait été accomplie jusqu'ici dans le domaine de notre langue, œuvre qui, après plusieurs années de patiente exploration sur le terrain, commence à être publiée juste en cette année de commémoration.

On ne saurait passer sous silence les efforts de M. Sextil Pușcariu pour créer une bibliothèque de spécialité dans la capitale de la Transylvanie : le maître n'a pas hésité à fouiller les boutiques d'antiquaires, à explorer, des semaines durant, les greniers ou les archives des particuliers, les dépôts de doubles de l'Académie Roumaine ou d'autres institutions, bref, partout où il espérait découvrir des publications anciennes ou rares ; de sorte qu'aujourd'hui le Musée de la Langue Roumaine de Cluj peut se prévaloir de la plus complète bibliothèque de spécialité. Offrant ainsi aux jeunes chercheurs la possibilité de se documenter, sachant en outre éveiller en eux une ardeur infatigable au travail, M. Sextil Pușcariu a su faire davantage encore : les mettre à même, pendant ces années de lourde crise financière, de publier leurs recherches personnelles.

C'est M. Sextil Pușcariu qui a conseillé aux deux grands bienfaiteurs de l'Université Ferdinand I-er de donner à celle-ci les magnifiques collections de tableaux, d'estampes, de monnaies, de livres et de documents qui sont l'orgueil de la Bibliothèque universitaire et de l'Institut d'études classiques de Cluj.

Pour toutes ces réalisations, issues de l'initiative et de l'action du maître que nous fêtons, nous avons cru le moment venu de lui témoigner publiquement notre admiration en lui dédiant cet hommage.

En rassemblant et classant les matériaux, nous avons dû écarter un certain nombre d'études et d'articles ; quant à ceux qui ont trouvé place en ce volume, tous ne paraissent pas sous leur forme originale ; pour certains d'entre eux, plus anciens, M. Sextil Pușcariu avait introduit des corrections et des compléments dans son exemplaire personnel : nous les avons reproduits d'après cet exemplaire. Il ne s'agit pas là d'une refonte mais seulement d'observations introduites dans le texte ou dans les notes du bas de la page : nous les avons données entre crochets []. Les parties omises dans le corps des études sont remplacées par des points (...). Parfois, lorsque nous avons rencontré dans les analyses critiques données par l'auteur — et surtout dans ses études intitulées « Pe marginea cărților » (En marge

des livres) — l'expression d'idées nous paraissant compléter sur certains points ses travaux antérieurs, nous l'avons ajoutée au texte.

C'est avec regret que nous avons dû omettre les recherches étymologiques, qui constituent pourtant un apport personnel important, ainsi qu'une foule de contributions de détail dans toutes les branches de la grammaire historique : nous aurions dû doubler les proportions de ce volume. Même de grandes études, comme celle qui traite du Dictionnaire de l'Académie, n'ont pu trouver place ici.

La traduction du texte est due à MM. Yves Auger, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Cluj (de la p. 3 à la p. 296, et de la p. 352 à la p. 405) et Henri Jacquier, lecteur de français à la même Université (de la p. 297 à la p. 351, et de la p. 406 à la p. 487) : nous leurs exprimons ici notre reconnaissance.

Dans la bibliographie du début du volume nous n'avons donné que les études et les articles parus depuis 1927 : jusqu'à cette date le répertoire bibliographique complet des écrits de M. Sextil Pușcariu, comprenant 272 titres, se trouve publié dans la « Revista Filologică » de Cernăuți, I-ère année (1927), pp. 1—37.

TH. CAPIDAN

Président du comité d'initiative

BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES
DE M. SEXTIL PUȘCARIU (1927—1936)

1927

273. *Calendar și Almanahuri*. « Almanahul Graficei Române ». Craiova, Scrisul Românesc, 1927, in-8°, p. 95—108 (pl.).
274. [*Discours d'ouverture prononcé au Congrès des philologues roumains tenu à Cluj en 1926*]. Dans: « Ortografia românească. Vœux du Congrès des philologues roumains aux sessions de 1925, 1926 et 1927 ». București, Cultura Națională, 1927, in-4°, p. 3—5.
275. *Ion Bianu ca organizator*. Dans: « Omagiul lui Ion Bianu ». București, sans indication typ., 1927, in-8°, p. 21—28.
276. *Răsunetul războiului pentru independență în Ardeal*. București, Cartea Românească, 1927, in-8°, 36 p.
277. *La romanité de la langue roumaine*. « Latinitas » [Numéro spécial, édité à l'occasion du Congrès de la presse latine], București, 1927, in-8°, p. 4—15. [Reproduit en roumain dans « Graiul Românesc », București, 1927, An. I, p. 141—145].

1928

278. *Acum zece ani în Bucovina*. « Societatea de Măine ». Cluj, 1928, An. V, p. 396—399.
279. *Ciclii. Chiti*. [Étymologies]. « Revista Filologică », Cernăuți, 1928, An. I, p. 269—275.
280. *Împila. Împieleca*. [Étymologies]. « Revista Filologică », Cernăuți, 1928, An. II, p. 66—72.

1929

281. [*L'Atlas linguistique de la Roumanie*]. Dans: « Academia Română, Anale ». București, 1929, tomul XLIX, p. 64—66.
282. *Ce e românesc în literatura noastră?* « Țara Bârsei », Brașov, 1929, An. I, p. 15—21, 99—110.
283. *Clădiri pentru profesori*. Dans: « Adunarea generală din 1929 [a Asociației profesorilor universitari din România] ». Cluj, 1929, in-8°, p. 25—29.
284. *Cuvinte de origine păstorească*. « Almanahul Graficei Române », Craiova, Scrisul Românesc, 1929, in-8°, p. 39—42.

285. «Dacoromania. Buletinul Muzeului Limbii Române»: (Sous la direction de ...), An. V (1927—1928), Cluj, Ardealul, 1929, in-8°, VIII-941 p.
286. *Despre diminutivele românești*. Dans: «Donum natalicium Schrijnen». Chartres, Imprimerie Durand, 1929, in-4°, p. 431—436.
287. *Douăzeci de scrisori ale lui Moise Grozea, din războiul dela 1877*. «Anuarul Institutului de Istorie Națională». București, 1929, An. IV, p. 229—249.
288. *Etimologii: caudă; mierliu; arom. rauă: scramură; urdoare; șteamăt(ă); tuli*. «Dacoromania». Cluj, 1929, An. V, p. 404—425.
289. *Eugen Herzog*. [Article nécrologique]. «Dacoromania». Cluj, 1929, An. V, p. 882—883.
290. *Firul. Chestionarul III al Muzeului Limbii Române*. Cluj, Ardealul, 1929, in-8°, 16 p. [En collaboration avec M. Sever Pop].
291. *Hugo Schuchardt*. [Article nécrologique]. «Dacoromania», Cluj, 1929, An. V, p. 880—882.
292. *Limba română și graiul din Ardeal*. Dans: «Transilvania, Banatul, Crișana, Maramureșul, 1918—1928». Vol. II. București, Cultura Națională, 1929, in-4°, p. 1141—1148.
293. *Observațiuni privitoare la reorganizarea Academiei Române*. Dans: «Reorganizarea Academiei Române». București, Cultura Națională, 1929, in-4°, p. 15—17.
294. *Pe marginea cărților*. «Dacoromania», Cluj, 1929, An. V, p. 744—800.
295. *Proiect de reformă a ortografiei române*. Dans: «Academia Română, Anale». București, 1929, tom. XLIX, p. 200—214.
296. *Răzgâia*. [Étymologie]. «Revista Filologică», Cernăuți, 1929, An. II, p. 271.
297. *Renașterea noastră romanică*. Dans: «Omagiu lui Ramiro Ortiz», București, Cultura Națională, 1929, in-8°, p. 147—151.
298. *Studii istororomâne*. Vol. III, București, Cultura Națională, 1929, in-8°, 334 p. (Academia Română, Studii și Cercetări, XVI). [En collaboration avec M. Bartoli, A. Belulovici et A. Byhan].
299. [Zestrea Ardealului. *Allocution prononcée à la séance solennelle de l'Académie roumaine, pour la commémoration de l'Union des provinces délivrées*]. Dans: «Academia Română, Anale», București, 1929, tom. XLIX, p. 98—101.
300. [L'Atlas linguistique de Roumanie]. Dans: «Academia Română, Anale». București, 1929, tom. L, p. 64—65.
301. *Cezar Petrescu. Întunecare*. [Rapport pour un prix de l'Académie]. «Darul Vremii», Cluj, 1930, An. I, p. 121—122.
302. *Dinicu Golescu și epoca sa*. «Societatea de Măine», Cluj, 1930, An. VII, p. 421—424.
303. *Istoria literaturii române. Epoca veche. Ed. II, revăzută și întregită. Completată cu o bibliografie critică și un indice*. Sibiu, Krafft și Drotleff, 1930, in-8°, 263 p. (6 planches en couleurs et 82 illustrations).
304. *Norme de recrutare a profesorilor Universității din Cluj*. «Societatea de Măine», Cluj, 1930, An. VII, p. 340—341.

305. *Nume de loc și nume de persoană*. Chestionarul IV al Muzeului Limbei Române. Cluj, Ardealul, 1930, in-8°, 16 p. [En collaboration avec M. Ștefan Pașca].
306. *Opera literară a Majestății Sale Regina Maria a României*. [Rapport pour l'attribution du titre de Docteur honoris causa]. «Societatea de Măine», Cluj, 1930, An. VII, p. 368—369.
307. *Phonetisch und Phonologisch*. «Volkstum und Kultur der Romanen», Hamburg, 1930, An. III, p. 16—24.
308. *Românii din Istria*. «Cele trei Crișuri». Oradea, 1930, An. XI, p. 5—7.
- 1931
309. *Cartofan N.*, *Cărțile populare în literatura românească*. [Compte-rendu]. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 422—424.
310. *Ardelenisme în limba noastră*. «Drumul Nou», Cluj, 1931, An. I, Nr. 35, p. 1—2.
311. «Dacoromania». *Buletinul Muzeului Limbii Române*. [Sous la direction de...]. București, Cartea Românească, 1931, An. VI (1929—1930), in-8°, VIII+692 p.
312. *Deosebiri de graiu*. «Drumul Nou», Cluj, 1931, An. I, nr. 41, p. 1.
313. *Despre neologisme*. Dans: «Inchinare lui Nicolae Iorga, cu prilejul împlinirii vârstei de 60 ani», Cluj, 1931, in-4°, p. 345—359.
314. [Dictionnaire de l'Académie. *Allocution prononcée à la séance solennelle de l'Académie roumaine*]. Dans: «Academia Română, Anale», București, 1931, tom. LI, p. 201—205.
315. *Etimologii : ai ; ciocârlan ; ciocârlie ; ciorchină, ciorcioli ; ciosvârtă ; covârși ; fârfoiu (înforfoiat) ; curcubeu ; înfemeiat ; îngurzi ; îngurga ; suf. -uș și -ușor ; înșela*. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 305—332.
316. «Germanismele» în limba română din Ardeal. «Drumul Nou», Cluj, 1931, An. I, nr. 37, p. 1—2.
317. *Gustav Weigand*. [Article nécrologique]. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 646—647.
318. *Gustav Weigand*. [Article nécrologique]. «Romania», Paris, 1931, An. LVI, p. 611—615.
319. *Influența limbii franceze asupra celei românești*. Dans: «Comemorarea centenarului introducerii limbii franceze în învățământul public românesc», Cluj, Ed. Societății de Măine, 1931, in-8°, p. 11—14.
320. *Intâlniri cu N. Iorga*. «Drumul Nou», Cluj, 1931, An. I, nr. 32, p. 1.
321. *Dr. Iosif Belulovici*. [Article nécrologique]. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 648.
322. *Linguistica modernă și evoluția ei*. «Țara Bârsei», Brașov, 1931, An. III, p. 1—13.
323. *Morfonemul și economia limbii*. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 211—243.
324. *Nimiri de localități din Ardeal*. «Drumul Nou», Cluj, 1931, An. I, nr. 29, p. 1.
325. *Ortiz Ramiro, Medioevo Rumenó*. [Compte-rendu]. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 424—425.

326. *Pe marginea cărșilor. III.* «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 484—536.
327. *Problema ardeleană în politica românească.* Cluj, Ed. «Drumul Nou», 1931, in-16°, 74 p. [Extrait de «Drumul Nou»].
328. *Radu Const., Tableau sinoptique al Istoriei Literaturii Române, I.* [Compte-rendu]. «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 425—426.
329. [Theodor Capidan, *Aromânii. Dialectul Aromân.* Rapport pour un prix de l'Académie]. «Academia Română, Anale», București, 1931, tom. LI, p. 231—233.
330. *Viitorul cu «vadere».* «Dacoromania», București, 1931, An. VI, p. 387—393.

1932

331. [Al. Procopovici, *Mic tratat de lingvistică.* Rapport pour un prix de l'Académie]. «Academia Română, Anale», București, 1932, tom. LII, p. 249—250.
332. B. P. Hașdeu *ca linguist.* Dans: «Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare», București, 1932, Seria III, tom. IV, p. 200—206.
333. *Îndreptar și vocabular ortografic.* București, Cartea Românească, 1932, in-8°, 174 p. [En collaboration avec M. Teodor A. Naum].
334. *Organizația culturală a României.* «Lumea Nouă», București, 1932, An. I, nr. 8, p. 3—8, 38—40.

1933

335. *Deutsche Kultureinflüsse auf das Rumänische Volk.* Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1933, in-8°, 23 p. («Vom Leben und Wirken der Romanen» II, Rumänische Reihe, Heft 6).
336. *Hărțile graiului.* «Țara Bârsei», Brașov, 1933, An. V, p. 112—121.
337. *Misiunea istorică a ortodoxiei române.* Cluj, Tiparul Eparhiei ortodoxe române, 1933, in-16°, 16 p. (Biblioteca Asociației Mirenilor «Frăția Ortodoxă Română» (FOR), nr. 4).
338. *Rumänisch und Romanisch.* «Archiv für das Studium der neueren Sprachen», Berlin, 1933, Bd. 164, p. 209—223.

1934

339. «Academia Română, Dicționarul Limbii Române». București, Cultura Națională, puis Imprimeria Națională, 1927—1934, in-4°. Tom. I, Partea II, p. 113—640 (CAPRIȚIE — COJOAICA); tom. II, p. 433—955 (IARBĂ—IZVRĂȚI).
340. *Considerațiuni asupra sistemului fonetic și fonologic al limbii române.* «Dacoromania», București, 1934, An. VII, p. 1—55.
341. *Contribuțiuni la rotacism: O urmă indirectă?* «Dacoromania», București, 1934, An. VII, p. 186—187.
342. «Dacoromania. Buletinul Muzeului Limbii Române». [Sous la direction de...]. București, Imprimeria Națională, 1934, An. VII (1931—33), in-8°, XVI-697 p.

343. *Etimologia verbului «ridica»*. Dans: «În memoria lui Vasile Pârvan». București, Cartea Românească, 1934, in-8°, p. 291—295.
344. *Etimologii: afină; străin; Buceci; coșobrel; cotorosi; coită; cherapleș; izmă; șiroiu; intrapora; întrecleși; învârnici; înveghia*. «Dacoromania». București 1934, An. VII, p. 103—123.
345. *Numele satelor noastre*. «Țara Bârsei», Brașov, 1934, An. VI, p. 387—394.
346. *Le parler de Transylvanie*. «Revue de Transylvanie», Cluj, 1934, An. I, p. 145—152 (2 cartes).
347. *Pe marginea cărților, IV*. «Dacoromania», București, 1934, An. VII, p. 437—504.
348. *Perspective culturale*. «Gând Românesc», Cluj, 1934, An. II, p. 473—486.

1935

349. *Civilizație și cultură*. «Țara Bârsei», Brașov, 1935, An. VII, p. 211—216.
350. *Cuvântare la deschiderea congresului F. O. R. din Caransebeș*. Cluj, Tipografia Eparhiei ortodoxe române, 1935, in-16°, 12 p. (Biblioteca Asociației Mirenilor «Frăția Ortodoxă Română», nr. 9).
351. *Gheorghe Bogdan-Duică*. Dans: «În memoria lui G. Bogdan-Duică». Cluj, Cartea Românească, 1935, in-8°, p. 5—18.
352. *Ion Bianu*. [Article nécrologique]. «Gând Românesc», Cluj, 1935, An. III, p. 72—76.
353. *Un cuvânt din timpul migrațiunilor* [«cutropi»]. Dans: «Academia Ortodoxă, Societatea Studenților în Teologie dela Universitatea «Regele Carol II», Cernăuți, Cincizeci de ani de existență, 1884—1934, Cernăuți, 1935, in-8°, p. 139—140.

1936

354. *Antoine Thomas*. [Article nécrologique]. «Dacoromania», București, 1936, An. VIII, p. 485.
355. *Atlasul Linguistic al României (A. L. R.)*. [Spécimens en roumain, français et allemand]. București, Imprimeria Națională, 1936, in-4°, 2 f. + 2 pl. + 16 h. [En collaboration avec MM. Sever Pop et E. Petrovici].
356. «Dacoromania, Buletinul Muzeului Limbii Române». [Sous la direction de...]. București, Imprimeria Națională, 1936, An. VIII (1934—1935), in-8°, XII-531 p.
357. *Les enseignements de l'Atlas Linguistique de Roumanie*. «Revue de Transylvanie», Cluj, 1936, An. II, nr. 1, 12 p. + 15 c.
358. *Etimologii: cosmă, costelbă; coster; arom. giumbă; se înjunghie a rade; jăru; jiganie; juvalaie; alb. pregatis; răbda*. «Dacoromania», București, 1936, An. VIII, p. 112—131.
359. *H. Tikin*. [Article nécrologique]. «Dacoromania», București, 1936, An. VIII, p. 483—484.
360. *[Opera dramatică și poetică a lui Lucian Blaga. Rapport à l'Académie pour le grand prix Hamangiu]*. «Academia Română, Anale», București, 1936, tom. LV, p. 169—181. [Reproduit aussi dans la «Revista Fundațiilor Regale», București, 1935, An. II, nr. 8, p. 338—352].

TABULA GRATULATORIA

- ARCHIVIO GLOTTOLOGICO ITALIANO, Torino.
 BALLY CHARLES, prof. univ., Genève.
 DR. BARIĆ H., prof. univ., Beograd.
 BARTOLI MATTEO, prof. univ., Torino.
 BAYOT ALPHONSE, prof. univ., Louvain.
 BERTONI GIULIO, prof. univ., Roma.
 BONNET HENRI, Directeur de l'Institut de Coopération intellectuelle internationale, Paris.
 BRAUNHOLTZ E. G. W., prof. univ., Cambridge.
 BROENDAL VIGGO, prof. univ., Charlottenlund.
 DR. BYHAN ARTHUR, Altona.
 CZERNY S., prof. univ., Lwow.
 DOROSZEWSKI WITOLD, prof. univ., Warszawa.
 EWERT A., prof. univ., Oxford.
 EZIO LEVI D'ANCONA, prof., Napoli.
 DR. FLAJŠHANSOVÁ HUŠKOVÁ JINDRA, Bratislava.
 FOUCHÉ G., directeur de l'Institut de Phonétique, Paris.
 GAMILLSCHEG E., prof. univ., Berlin.
 GUYART JULES, prof. univ., Lyon.
 HERMAN EDUARD, Göttingen.
 ISTITUTO DELL'ATLANTE LINGUISTICO ITALIANO, Torino.
 DR. JABERG KARL, prof. univ., Bern.
 DR. JARNÍK H., prof. univ., Brno.
 JESPERSEN OTTO, prof. univ., Helsingör.
 DR. JOKL NORBERT, prof. univ., Wien.
 JUD JAKOB, prof. univ., Zürich.
 KARCEVSKI SERGE, chargé de cours à l'univ., de Genève.
 KASTERSKA (SÉRGESCU) MARYA, Paris.
 KŘEPINSKÝ M., prof. univ., Praha.

- DR. KUEN H., prof. univ. Freiburg i. Br.
LAANGFORS ARTHUR, prof. univ., Helsinki.
LOMBARD ALF, docent univ., Uppsala.
LUPI GINO, prof., Milano.
LYER STANISLAV, prof., Praha.
MACCARRONE NUNZIO, prof., Torino.
MATHESIUS VILEM, prof. univ., Praha.
MENZERATH PAUL, prof. univ., Bonn.
MEXI GEORGES, Argyrokastro (Albanie).
DR. MIGLIORINI BRUNO, prof. univ., Fribourg.
MLADENOV STEFAN, prof. univ., Sofia.
OLSEN H., prof., Holte.
ORTIZ RAMIRO, prof. univ., Padova.
ORR JOHN, prof. univ., Edinburg.
PELLIS UGO, prof., Torino.
DR. RICHTER ELISE, prof. univ., Wien.
ROHLFS GERHARD, prof. univ., Tübingen.
ROMANSKY ST., prof. univ., Sofia.
ROQUES MARIO, prof. univ., Paris.
RUFFINI G., conf. univ., Torino.
SANDFELD KR., prof. univ., Holte.
SCHÜRR F., prof. univ., Marburg.
SECHEHAYE ALBERT, prof. univ., Genève.
SÉMINAIRE DES LANGUES ROMANES DE L'UNIVERSITÉ DE BERNE.
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS.
SOMMERFELT ALF., prof. univ., Oslo.
SOTAVALTA AWO, docteur ès lettres, Helsinki.
SPITZER L., prof. univ. Baltimore.
SCHRIJNEN IOSEPH, prof. univ., Nimègue.
DR. TAGLIAVINI CARLO, prof. univ., Padova.
DR. TAPPOLET E., prof. univ., Basel.
TERRACINI B., prof. univ., Milano.
THORN A. CHR., prof. univ., Stockholm.
TRNKA BOHUMIL, prof. univ., Praha.
DR. TRUBETZKOY N., prof. univ., Wien.
TUULIO O. I., prof. univ., Helsinki.
VENDRYÈS J., prof. univ., Paris.
UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Wien.
VIDOS B. E., prof. univ., Nimègue.
VIDOSSI GIUSEPPE, prof., Torino.

WIED H., Bibliothèque Centrale, Zürich.
VAN WIJK NIC., prof. univ., Leyde.
WAGNER M. L., prof. univ., Berlin.
ABBÉ DR. ZAVORAL M., Praha.
DR. ZAUNER ADOLF, prof. univ., Graz.

ADAMESCU GHEORGHE, prof., București.
ALEXANDRU IONEL, prof., Oradea.
ANGHELUȚĂ TEODOR, prof. univ., Cluj.
ARBORE AL. P., prof., Focșani.
AUGER YVES, prof. univ., Cluj.
BACINSCHI ILIE, prof. univ., Cernăuți.
DR. BĂLAN NICOLAE, mitrop. Ardealului, Sibiu.
BĂNĂȚEANU VLAD, București.
BĂNCILĂ VASILE, prof., Brăila.
BANCIU A., prof., Brașov.
BĂNESCU N., prof. univ., Cluj.
BASSARABESCU I. A., prof., Ploiești.
BENA A., prof. la Conservator, Cluj.
BEZDECHI ȘT., prof. univ., Cluj.
BIRIȘ GH. I., prof., Blaj.
BITAY ÁRPÁD, prof., Alba-Iulia.
BLAGA LUCIAN, membru al Acad. Rom., Wien.
DR. BOLOGA VALER, prof. univ., Cluj.
BRAHARU D., prof., Cluj.
BRATU I., dir. gen. al învățământului sec., București.
BRATU TRAIAN, prof. univ., Iași.
BREAZU ION, asistent univ., Cluj.
DR. BREDICEANU TIBERIU, Brașov.
DR. BURLĂ PAULIUCU VESPASIAN, docent univ., Cernăuți.
BUTA IOAN, prof., Oradea.
DR. BUZOIANU GH., prof. univ., Cluj.
CAPIDAN EMIL, preparator univ., Cluj.
CAPIDAN PERICLE, artist pictor, Cluj.
CAPIDAN THEODOR, prof. univ., Cluj.
CARACOSTEA D., prof. univ., București.
CARTOJAN N., prof. univ., București.
CHINEZU ION, prof., Cluj.
CIOBANU ȘTEFAN, profesor, Chișinău.
DR. CIUHANDU GHEORGHE, consilier eparhial, Arad.

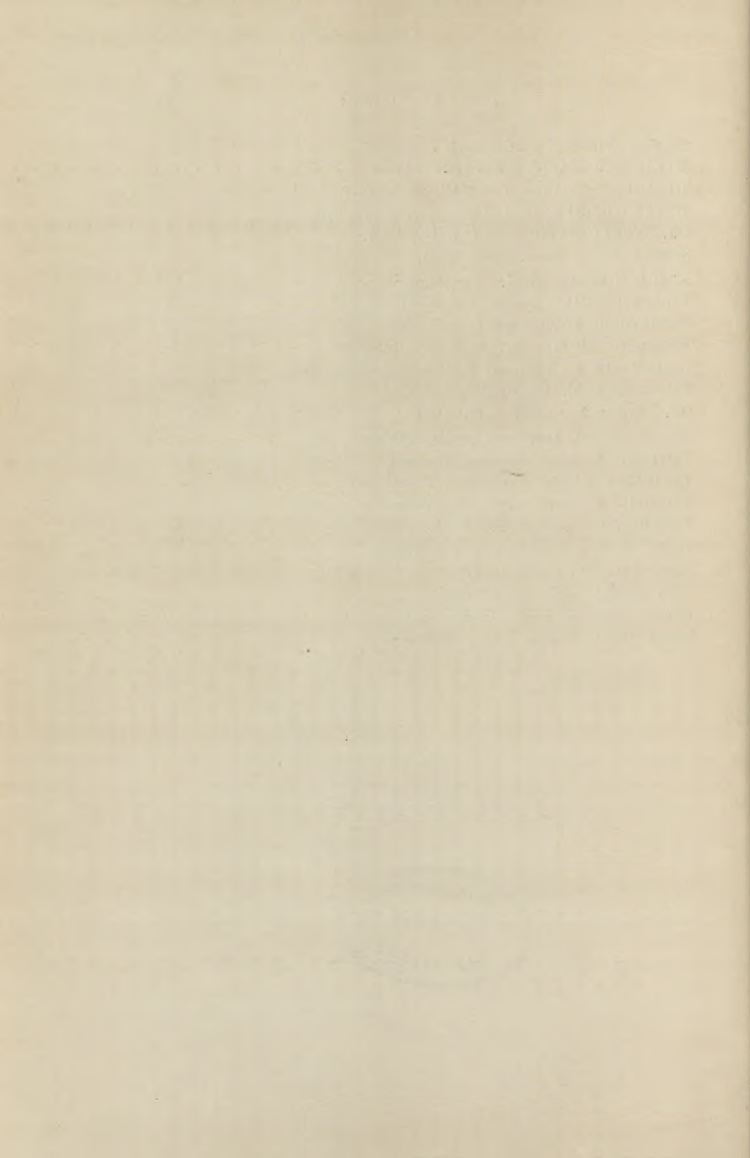
- COLAN NICOLAE, episcop. Vadului, Feleacului și Clujului, Cluj.
COMAN PETRU, prof., Mediaș.
COMȘA NICOLAE, prof., Blaj.
COROAMĂ CHRISTOFOR, prof. univ., Cernăuți.
COTOS NICULAE, prof. univ., Cernăuți.
CRĂCIUN IOAN, conf. univ., Cluj.
CRIȘAN ASCANIU, dir. de liceu, Arad.
DAICOVICIU CONST., conf. univ., Cluj.
DR. DAMIAN ȘTEFAN, prof., Făgăraș.
DAN PAVEL, prof. Blaj.
DR. DANIELLO LEON, docent univ., Cluj.
DEMETRESCU ROMULUS, prof., Cluj.
DEMIAN ARON, dir. de liceu, Orăștie.
DOMNARIU ION, prof., Dumbrăveni.
DRAGOMIR SILVIU, prof. univ., Cluj.
DRĂGANU NICOLAE, prof. univ., Cluj.
DRĂGOIU I., prof. univ., Cluj.
EVOLCEANU D., prof. univ., București.
FILIMON AUREL, director, Târgu-Mureș.
GEACEA CH., conf. univ., Cernăuți.
GEACEA OLTEA, prof., Cernăuți.
GEORGESCU-TISTU N., docent univ., București.
GHERCHEL ION, prof., Cluj.
GHIBU ONISIFOR, prof. univ., Cluj.
GIUGLEA GH., prof. univ., Cluj.
GIURESCU C. CONSTANTIN, prof. univ., București.
GOGA DIMITRIE, prof., Cluj.
GOGA OCTAVIAN, prof. univ., Cluj.
GOROVEIU ARTUR, folklorist, Fălticeni.
GRĂDINESCU ARISTIDE, prof. univ., Cluj.
GRĂMADĂ NICOLAE, conf. univ., Cernăuți.
GRECU VASILE, prof. univ., Cernăuți.
GRIMM PETRE, prof. univ., Cluj.
HACMAN M., prof. univ., Cernăuți.
HERESCU N. I., prof. univ., București.
HERSENI TRAIAN, prof., București.
IENCICA CONSTANTIN, inspector șc., Cluj.
IONAȘCU AURELIAN, prof. univ., Cluj.
IORDAN IORGU, prof. univ., Iași.
IUGA GHEORGHE, prof. univ., Cluj.

- JUCU NICOLAE, prof., Timișoara.
- KARADJA CONSTANTIN I., consul general, Berlin.
- KIRILEANU GH. T., Piatra-Neamț.
- KIRIȚESCU CONSTANTIN, dir. inv. superior, București.
- KISCH GUSTAV, prof. univ., Cluj.
- KRISTÓF GHEORGHE, prof. univ., Cluj.
- LACEA CONSTANTIN, rectorul Acad. Comerciale, Cluj.
- LASLO NICOLAE, asist. univ., Cluj.
- LAMBRINO S., prof. univ., București.
- DR. LĂZĂRESCU VASILE, episcop, Caransebeș.
- LICEUL GRĂNICERESC « GH. COȘBUC », Năsăud.
- LITERAT VALER, prof., Făgăraș.
- LUPEANU A.-MELIN, dir. de liceu, Blaj.
- LUPAȘ IOAN, prof. univ., Cluj.
- MACREA DUMITRU, asistent univ., Cluj.
- MANOILESCU LIA, București.
- MAIOR A., prof. univ., Cluj.
- MANOILESCU MIHAIL, prof. univ., București.
- MARCU ALEXANDRU, prof. univ., București.
- MĂRGINEANU NICOLAE, docent univ., Cluj.
- MARINESCU CONST., prof. univ., Cluj.
- MARMELIUC D., prof. univ., Cernăuți.
- MEHEDINȚI SIMION, prof. univ., București.
- MERUȚIU V., prof. univ., Cluj.
- DR. MICHAÏL D., prof. univ., Cluj.
- MINEA I., prof. univ., Iași.
- MOGA IOAN, asistent univ., Cluj.
- MORARIU LECA, prof. univ., Cernăuți.
- MOȘOIU I., dir. de liceu, Brașov.
- MUNTEANU BAZIL, scriitor, Paris.
- MUNTEANU NICOLAE, prof., Făgăraș.
- MUNTEANU PETRE, prof., Orăștie.
- MURNU GEORGE, prof. univ., București.
- MUȘLEA IOAN, dir. Bibliotecii univ., Cluj.
- MUZEUL LIMBEI ROMÂNE, Cluj.
- NANDRIȘ GRIGORE, prof. univ., Cernăuți.
- NAUM TEODOR, prof. univ., Cluj.
- NEDIOGLU GHEORGHE, prof., București.
- NEȘ T., director de liceu, Oradea.
- DR. NETOLTZKY F., prof. univ., Cernăuți.

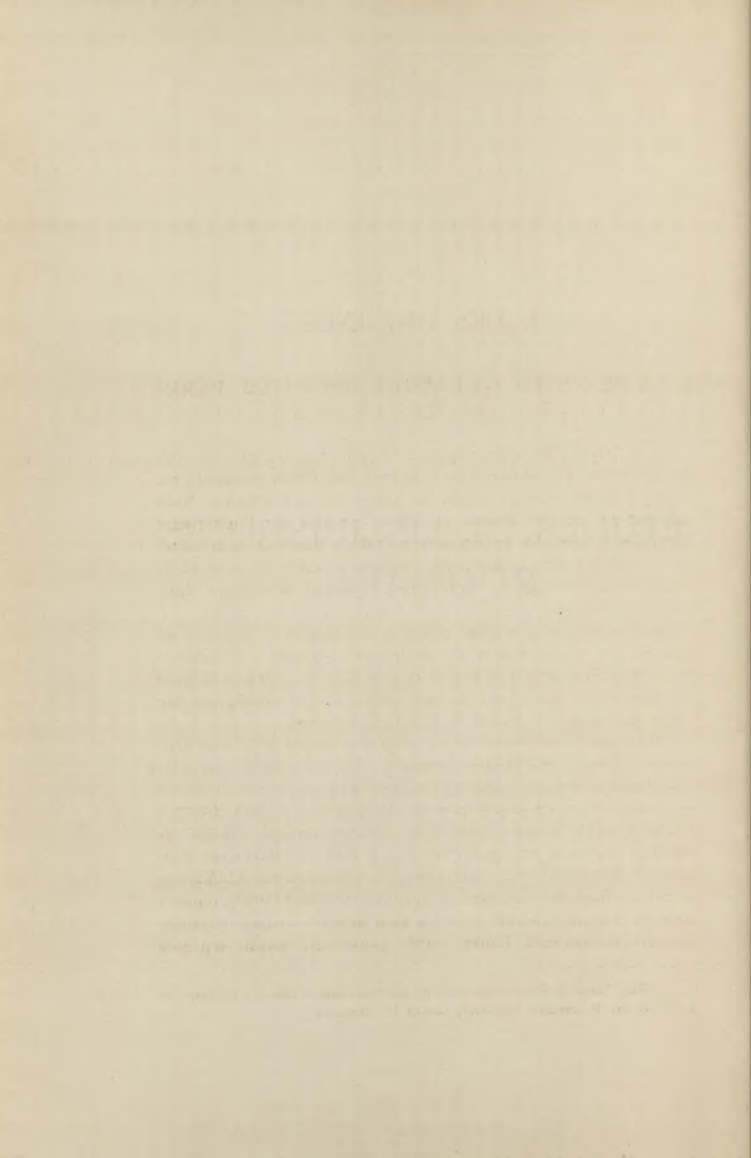
- NIȘCA POMPILIU, prof., Brad.
OPRESCU GH., prof. univ., București.
OSTROGOVICH A., prof. univ., Cluj.
PANAITESCU EMIL, prof. univ., Cluj.
PAPAHAGI PERICLE, director de liceu, Silistra.
PAȘCA ȘTEFAN, docent univ., Cluj.
PETRAN CORIOLAN, prof. univ., Cluj.
PETRESCU CEZAR, scriitor, București.
PETROVICI EMIL, prof. univ., Cluj.
PETRESCU-PETRA HORIA, Sibiu.
DR. POP EMIL, docent univ., Cluj.
POP LEONIDA, prof., Ianina.
POP SEVER, conf. univ., Cluj.
POPA GH., inspector școlar, Cluj.
POPA-LISSEANU G., prof., București.
POPESCU-VOITEȘTI IOAN, prof. univ., București.
PRECUP EMIL, dir. de liceu, Gherla.
PROCOPOVICI ALECU, prof. univ., Cernăuți.
PROCOPOVICI VICA, prof., Cernăuți.
PUȘCARIU MARIA, asistentă, Cluj.
RACOVITĂ G. EMIL, prof. univ., Cluj.
RĂDULESCU-MOTRU CONSTANTIN, prof. univ., București.
REBREANU LIVIU, scriitor, București.
ROSETTI AL., prof. univ., București.
GENERAL ROSETTI RADU, membru al Acad. Rom., București.
ROȘCA D. D., conf. univ., Cluj.
RUSU LIVIU, conf. univ., Cluj.
SADOVEANU MIHAIL, scriitor, București.
ȘANDRU ASPASIA, dir. liceu, Cernăuți.
SANDU IOAN, dir. de Șc. normală, Sibiu.
SCHIOPUL IOSIF, consilier de presă, Berna.
SCRIBAN I. A., prof. univ., Cluj.
SERGESCU PETRE, prof. univ., Cluj.
SERRA G. D., prof. univ., Cluj.
DR. SEȘAN VALER, prof. univ., Cernăuți.
SIMIONESCU-RÎMNICEANU M., București.
ȘIOLDEA ANCHIDIM, prof., Oradea.
SOFRONIE G., prof. univ., Cluj.
SPACU GHEORGHE, prof. univ., Cluj.
DR. STACA G., consul general, Praga.

- STANCIU VIRGIL, prof., Blaj.
ȘTEFĂNESCU MARIN, prof. univ., Cluj.
ȘTEFĂNESCU-GOANGĂ FLORIAN, prof. univ., Cluj.
ȘTEFANOVICI-SVENSK I. OL., prof. univ., Cluj.
DR. STURZA MARIUS, prof. univ., Cluj.
SUDEȚEANU C., prof. univ., Cluj.
SULICA NICULAE, prof., Târgu-Mureș.
TÂNĂSESCU IOAN, prof. univ., Cluj.
TARNAVSCHI VASILE, prof. univ., Cernăuți.
TECULESCU HORIA, dir. de liceu, Sighișoara.
TEODORESCU C., rectorul Politehnicei, Timișoara.
TEODORESCU M. D., prof. univ., Cluj.
DR. ȚEPOSU E., prof. univ., Cluj.
ȚEPOSU SILVIU, inspector școlar, Sibiiu.
TRITEANU LUCIAN, episcop, Roman.
VĂCĂRESCU ELENA, scriitoare, Paris.
VĂLCOVICI V., prof. univ., București.
VASILIU TITU, prof. univ., Cluj.
VIANU TUDOR, conf. univ., București.
VLAD VALERIU, prof., Cluj.
VUIA ROMUL, prof. univ., Cluj.
VULCU GEORGE, prof., Aiud.
VULPE RADU, docent univ., București.





ÉTUDES DE LINGUISTIQUE
ROUMAINE



I. LES ORIGINES

I. LA PLACE DE LA LANGUE ROUMAINE PARMIL LES LANGUES ROMANES *)

Si la latinité de notre langue n'est plus aujourd'hui contestée par personne, en revanche les avis sont loin d'être unanimes sur la place qu'elle occupe parmi les autres langues romanes. Nous rencontrons parfois encore des idées erronées sur l'importance du roumain dans les études romanes; il y a même des romanistes qui la considèrent comme à un tel point envahie de mots et de constructions étrangères qu'ils croient pouvoir la négliger dans leurs recherches.

Je voudrais aujourd'hui montrer combien cette opinion est peu fondée, et m'efforcer de déterminer — autant que faire se peut dans l'état actuel de la science — la place qui doit être assignée à notre langue parmi les langues sœurs, et par conséquent son importance dans les études de philologie romane.

Beaucoup s'étonneront qu'on n'ait pas encore établi une division scientifique des langues romanes. Dans son étude intitulée « Les langues romanes », qui a paru dans son grand travail *Grundriss der romanischen Philologie* (2-e éd. 1904—1906, p. 541), GUSTAV GRÖBER, après avoir soumis à un examen critique détaillé les opinions émises à cet égard, renonce à faire un classement définitif. M. MEYER-LÜBKE, dans la seconde édition de son *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (1909), répartit bien les langues romanes dans les neuf groupes connus: roumain, dalmate, rhétoroman, italien, sarde, provençal, français, espagnol

*) 1920. *Locul limbii române între limbile romanice*. — Discours de réception à l'Académie Roumaine. Bucarest, Cartea Românească.

et portugais ; mais il déclare que cette classification « n'a qu'une valeur pratique et manque d'une base scientifique solide » (p. 23).

Sans prétendre faire l'historique de la question, je crois cependant utile d'exposer rapidement les critères d'après lesquels on a essayé jusqu'ici de classer les langues romanes ¹⁾.

FRIEDRICH DIEZ, le père de la philologie romane, reconnaissait comme peuples romans distincts ceux qui s'étaient donné une fonction politique indépendante ou possédaient une littérature propre. Ainsi s'explique qu'il range parmi les peuples romans les Provençaux, qui, politiquement, ne constituent pas un État séparé. Diez distingue six langues romanes qu'il répartit en trois subdivisions, en introduisant dans sa manière de les grouper l'élément *géographique*.

Groupe Est: l'italien et le roumain.

Groupe Sud-Ouest: l'espagnol et le portugais.

Groupe Nord-Ouest: le provençal et le français ²⁾.

Nous voyons que le classement de Diez ne fait pas de place à trois idiomes que nous considérons aujourd'hui comme des langues indépendantes: le dalmate (alors inconnu), le rhétoroman (dispersé dans différents États) et le sarde, qui aux points de vue littéraire et politique appartient à l'Italie.

C'est ASCOLI qui a donné à la langue rhétoromane ou ladine ³⁾ une place à part dans l'ensemble des langues romanes, en appliquant à la philologie romane un criterium utilisé dans les études de philologie indo-européenne: le criterium linguistique; il s'agit d'étudier un certain nombre de faits d'évolution; d'après les résultats communs constatés dans les divers rameaux d'une même famille, on a cherché à établir le degré de parenté entre eux.

M. M. BARTOLI suit la même voie dans ses études de vieux dalmate, pour fixer la place qu'il convient d'attribuer à cette langue parmi les langues sœurs; mais il ajoute deux critères de plus: *géographique* et *ethnique*. Il pense qu'on ne peut expliquer les ressemblances qu'il constate entre quelques langues romanes qu'en admettant entre elles un rapport géographique plus étroit ou un

¹⁾ Cf. pour les détails les deux ouvrages cités ci-dessus de GRÖBER et MEYER-LÜBKE, et la bibliographie qui s'y trouve.

²⁾ *Grammatik der romanischen Sprachen*, 3-ème éd. p. 1.

³⁾ *Saggi ladini*, p. 131, *Archivio glottologico*, I, 475. Il l'appelait langue *ladine*; la dénomination de *rhétoromane*, plus exacte, a été donnée par TH. GARTNER: *Rätoromanische Grammatik*.

substrat ethnique commun. Voilà pourquoi il divise les langues romanes en deux groupes :

1. Le groupe *apennino-balcanique*, comprenant l'italien, le dalmate et le roumain, ainsi que les éléments latins conservés dans le parler des Albanais, des Grecs modernes et des Slaves des Balcans.

2. Le groupe *pyrénéo-alpin*, comprenant toutes les autres langues romanes ¹⁾.

La place particulière du sarde a surtout été mise en évidence par G. GRÖBER, qui a essayé d'introduire dans le classement des langues romanes le critère *historique* ²⁾. Partant du principe que les peuples romans d'aujourd'hui parlent la langue du peuple romain de l'époque où les contrées qu'ils habitent sont devenues provinces romaines, il a cru pouvoir tirer des langues actuelles des conclusions chronologiques sur le latin des différentes époques de son développement. Selon Gröber, le sarde devrait représenter le stade le plus ancien du latin, la Sardaigne ayant été colonisée par les Romains en 238 av. J. C. Viendraient ensuite, par ordre chronologique, l'Espagne, la Provence, la Gaule, la Rhétie, la Dacie et enfin l'Italie où il n'y a jamais eu de solution de continuité avec l'ancienne langue.

Je viens d'exposer les principes les plus importants d'après lesquels on s'est efforcé jusqu'ici de classer les langues romanes, sans entrer dans les détails ni rien dire des polémiques soulevées par ces opinions. Je n'ai pas cité des noms célèbres, comme ceux de GASTON PARIS, SCHUCHARDT et bien d'autres, qui à maintes reprises ont dit leur mot sur cette question. J'ai voulu seulement mettre en relief quelques moments caractéristiques ; il est instructif — même pour ceux qui ne sont pas philologues — de voir la diversité des moyens dont se sert la science pour aborder et essayer de résoudre un problème.

Toutes ces opinions sont séduisantes et soutenues par un grand appareil d'arguments ; si aucune d'entre elles n'a pu s'élever au rang de critère certain, la raison est celle que nous observons si

¹⁾ « Archeografo Triestino », 1903, pp. 131 sqq. *Das Dalmatische*, I, pp. 297 sqq. *Alle fonti del neolatino* (Estratto dalla *Miscellanea di studi in onore di Attilio Hortis*), Trieste, 1910.

²⁾ « Archiv für lateinische Lexikographie », I, pp. 204 sqq. (comme introduction à son étude : *Vulgärlateinische Substrate*).

souvent dans toutes les branches de la science: le problème est trop complexe pour pouvoir être résolu de façon unilatérale, en étant considéré d'un seul point de vue.

Sans doute, aucun des savants que j'ai cités n'a pu aboutir à une solution définitive: mais tant d'efforts de tant d'esprits distingués n'ont pas été prodigués en vain.

*

La linguistique indo-européenne, à qui font à peu près complètement défaut les données historiques, géographiques et ethnologiques sur le peuple primitif d'où se sont détachés les peuples indo-européens actuels, a dû créer par ses propres moyens — en comparant les langues entre elles — des points d'orientation permettant des déductions d'ordre biologique et paléontologique. De fait, après avoir discerné certaines lois fondamentales qui régissent le langage humain en général et les langues indo-européennes en particulier, la linguistique indo-européenne a réussi non seulement à reconstituer des parties essentielles de la langue primitive, mais encore à établir les rapports de parenté entre les langues.

Ce que la science lui doit avant tout, c'est un grand progrès dans la méthode, réalisé grâce à ses recherches qui peuvent passer pour des modèles d'argumentation serrée et systématique.

L'attention de la linguistique indo-européenne — et de toute l'école néogrammaticale allemande — s'est attachée surtout à l'étude de la phonologie. Depuis BOPP et POTT jusqu'à BRUGMANN, les chercheurs ont surtout tenté d'établir les « lois phonétiques » qui permettraient en premier lieu de préciser certaines étymologies et d'expliquer la morphologie. Aussi n'est-il pas étonnant que, pour établir le degré de parenté des langues entre elles, on ait examiné avant tout et presque exclusivement des évolutions phonétiques et des ressemblances lexicales. Il est, je crois, inutile d'insister sur le fait que les phénomènes de flexion, de dérivation et de syntaxe ont la même valeur documentaire: il faut les faire entrer dans le cadre de nos recherches pour pouvoir donner un tableau complet des éléments caractéristiques d'une langue.

Que si dans plusieurs langues nous trouvons une série de phénomènes linguistiques — appartenant à toutes les branches de la grammaire — se présentant dans des conditions analogues, nous

avons le droit d'en induire une parenté entre elles. Cette parenté une fois reconnue, nous pouvons encore faire un pas en avant: établir des rapports de parenté plus étroite en s'appuyant sur des ressemblances de détail offertes par deux ou plusieurs d'entre elles.

Mais à cet égard il faut commencer par faire une distinction bien claire. Il y a dans les langues d'une même famille des ressemblances qui représentent tout simplement la persistance de certains éléments anciens de la langue primitive, que les autres langues apparentées ont perdus avec le temps. Si ces éléments sont nombreux, les langues se ressemblent: mais cela ne prouve pas qu'ait existé entre elles un lien plus intime que celui de la parenté primitive. C'est BRUGMANN, si je ne me trompe, qui a eu le mérite de montrer l'importance capitale des *innovations* linguistiques, c'est-à-dire des éléments nouveaux qui se rencontrent dans les langues apparentées au cours du développement du patri-moine commun.

Depuis longtemps un principe fondamental a été établi en linguistique: les changements continuels auxquels est soumise la langue humaine se propagent d'homme à homme. J. SCHMIDT a comparé la manière dont se répandent ces phénomènes d'évolution linguistique à des ondes provoquées par un choc sur la surface d'une eau tranquille: elles se propagent en cercles de plus en plus larges, en s'étendant plus ou moins. Les innovations linguistiques sont répandues par le contact entre les hommes, par une *communication* ininterrompue. Cette vérité reconnue, on a pu faire la déduction inverse: si deux langues apparentées, mais aujourd'hui séparées géographiquement l'une de l'autre, présentent une somme d'évolutions communes, c'est là la preuve que jadis — au moment où ces évolutions se produisaient — il a dû exister entre elles un contact ininterrompu.

Si logique que soit cette argumentation, elle a cependant un écueil, et, quand on veut mettre le principe en application, on se heurte à de grandes difficultés.

Les ressemblances entre deux langues peuvent être accidentelles. L'expérience nous prouve qu'on rencontre souvent entre deux langues qui ne sont point apparentées, qui n'ont jamais eu de lien organique entre elles, des phénomènes analogues ou même identiques: ils résultent des mêmes causes psychologiques et physiologiques qui régissent partout le développement de la

langue humaine ¹⁾). Comment donc nous assurer que les ressemblances linguistiques sur lesquelles nous voulons fonder nos inductions sont bien organiques, et non dues au hasard?

On ne saurait nier la possibilité de ces ressemblances accidentelles: mais ce n'est pas une raison pour abandonner une voie reconnue pour bonne, sous prétexte qu'en la suivant on s'est heurté à une fondrière. Rien ne nuit plus à la recherche de la vérité qu'un scepticisme destructeur de tout élan. La critique devra remplacer le scepticisme; elle nous permettra d'écarter les arguments faibles pour ne retenir que ceux qui ont une valeur documentaire. Mais, objectera-t-on peut-être, apprécier la valeur probatoire des arguments est un acte subjectif, par conséquent antiscientifique: ce n'est pas la distinction des arguments entre « importants » et « moins importants », c'est leur *nombre* qui est convaincant et exclut la possibilité d'un hasard ²⁾).

A ceux qui raisonnent ainsi, on peut répondre qu'un faisceau d'arguments faibles ne confirme pas une théorie, mais au contraire l'infirme. L'examen critique est toujours nécessaire. Du labeur de nos prédécesseurs, de leurs découvertes et de leurs erreurs se dégagent bien des expériences précieuses, qui aiguissent notre sens critique et nous évitent des fautes de méthode. Souvent même, nous pouvons profiter des expériences et des conclusions obtenues par les chercheurs dans d'autres disciplines scientifiques.

¹⁾ « La langue » dit M. M. GRAMMONT « est un phénomène humain; tous les hommes qui habitent sur la surface de la terre sont des organismes semblables, et, sous l'influence des mêmes causes, ils peuvent imprimer à leur langage, qui est une de leurs fonctions, les mêmes modifications en tout lieu, même aux antipodes, et de façon absolument indépendante ». Cité par RONJAT dans la *Revue des langues romanes*, 1913, p. 280).

²⁾ Ainsi M. M. BARTOLI, *op. cit.*, I, p. 310: « Denn auf die Anzahl der Merkmale kommt es zunächst an. Ihre Wichtigkeit zu definieren ist ein Versuch, der wohl immer auf subjective Ergebnisse geführt hat: es gibt keine Definition, die über alle Einwände erhaben ist ». Le même scrupule semble avoir été éprouvé par M. MEYER-LÜBKE, *Einführung*, § 23, lorsqu'il écrit qu'un classement des langues romanes basé sur « [eine] ziemlich willkürliche Bestimmung dessen was wichtig oder unwichtig ist... einer festen wissenschaftlichen Grundlage entbehrt ». Cependant le même auteur nous a donné ensuite son lumineux travail sur les rapports de parenté entre le roumain, le dalmate et l'albanais (« Mitteilungen », pp. 1 sqq.) qui n'est autre chose qu'un examen critique des arguments linguistiques qui peuvent être invoqués pour ou contre la parenté de ces langues.

Prenons un exemple à l'histoire naturelle. La vache, la chauve-souris et la baleine appartiennent aux mammifères: cependant, il y a entre ces animaux des différences si frappantes qu'un profane serait plutôt tenté de rapprocher la chauve-souris des oiseaux, qui volent comme elle, et la baleine des poissons qui nagent. Malgré les différences de forme il n'y a pour le naturaliste aucun doute: la vache, la chauve-souris et la baleine appartiennent bien au même groupe d'animaux, nettement distinct des oiseaux et des poissons; toutes trois en effet secrètent un lait dont elles nourrissent leurs petits.

Mais pourquoi le *lait* constitue-t-il un facteur caractéristique plus important que les *ailles* ou les *nageoires*? Parce qu'au lait sont unis beaucoup d'autres phénomènes essentiels qui dominent toute l'organisation des mammifères, dont les embryons, étudiés au microscope, ne présentent entre eux aucune différence essentielle. Le vol et la natation ne sont que des critères de second ordre. Si nous analysons l'aile d'un insecte, nous voyons qu'elle est construite tout autrement que celle d'un oiseau: elle constitue une formation extérieure de peau durcie, tandis que l'aile des oiseaux présente un squelette intérieur; entre l'aile des oiseaux, de la chauve-souris et des insectes, il y a **analogie** portant sur la fonction à remplir, mais nullement **homologie**, c'est-à-dire communauté d'origine organique. Les ailes n'ont pas donné à l'animal des caractères nouveaux, le différenciant essentiellement des autres animaux du même groupe: le système nerveux et l'appareil respiratoire sont les mêmes chez la puce, qui n'a point d'ailes, et chez l'abeille qui en a; les poumons, les intestins et le cerveau sont identiques chez la chauve-souris et la souris.

De même dans le domaine de la linguistique chaque phénomène à part devra passer sous le microscope d'une critique aussi serrée que possible. Il y a des évolutions que nous voyons se répéter partout de façon indépendante. Rien de plus facile à expliquer, pour qui connaît la nature de ces sons, que le passage de *s* à *ș*, que la prononciation de *i* comme *e* ou inversement etc. En français comme en roumain *l'* est devenu *i*: ce serait une erreur que d'en conclure à une parenté particulièrement étroite entre les deux langues; en effet, ce changement phonétique est un des plus fréquents dans toutes les langues et en tout temps; en revanche, une étude approfondie nous montre que dans trois des quatre dialectes principaux du roumain la prononciation de *l'* (*l* mouillé) s'est conservée jusqu'à nos jours.

Nous ne nous appuierons donc point sur de telles innovations, que nous voyons se répéter presque partout. Au contraire, si nous rencontrons un passage phonétique ou une innovation linguistique peu habituels, alors nous arrêterons davantage. Si par exemple nous découvrons dans les principaux dialectes du roumain — séparés les uns des autres depuis des siècles — le changement des labiales en palatales, qui est difficile à expliquer phonétiquement, nous reconnaitrons immédiatement que la prononciation *k'ept* au lieu de *piept* dans certaines régions daco-roumaines et chez tous les Aroumains ne peut pas être due au hasard; il est peu probable qu'elle se soit développée de façon indépendante dans chacun de ces dialectes après leur séparation ¹⁾.

La rareté d'une innovation linguistique entrera donc en ligne de compte, quand nous chercherons à faire des inductions sur les liens organiques de parenté entre deux langues ou deux dialectes.

De même les **causes communes d'une innovation**. Si nous pouvons constater qu'une évolution linguistique a eu lieu dans deux langues ou deux dialectes, non seulement avec les mêmes résultats, mais encore sous l'empire de causes identiques, il sera difficile de ne pas constater entre eux un lien organique. M. MEYER-LÜBKE a fréquemment ²⁾ attiré l'attention des chercheurs sur l'influence des voyelles finales sur la voyelle accentuée de la syllabe précédente. Le roumain occupe à cet égard une place à part parmi les langues sœurs. Dans la majorité des langues romanes, cette influence n'est exercée que par les voyelles extrêmes *i* et *u* (par exemple en Italie méridionale *nigru* > niuru, mais *nigra* > neura); en roumain les voyelles qui produisent la métaphonie de *e* et *o* sont *e* et *a* (*nigru* > negru, mais *nigra* > neagrà). Cette métaphonie se trouve dans tous les dialectes roumains: il est impossible qu'elle se soit effectuée de façon indépendante pour chacun d'eux, dans des conditions et avec des résultats absolument identiques, après leur séparation géographique; elle doit remonter au temps où ces dialectes n'étaient pas encore séparés.

Lorsqu'une innovation apparaît dans deux langues ou dialectes apparentés non seulement dans les mêmes conditions mais

¹⁾ Comme le croit M. A. BYHAN, « Jahresbericht », III, 18.

²⁾ La dernière fois dans « Mitteilungen des rumänischen Instituts », p. 67.

aussi avec les mêmes cas réfractaires, les mêmes exceptions, alors le lien qui les unit ressort avec encore plus d'évidence.

Le sarde et le roumain nous fournissent à cet égard un bel exemple avec le développement du groupe latin *qua* et *gua*. Dans des conditions presque identiques ¹⁾ nous voyons que, dans ces groupes *qua* et *gua*, les consonnes vélares *k* et *g* ne persistent pas comme dans les autres langues romanes; l'élément labial l'emporte. Nous sommes donc en présence d'un développement phonétique rare, avec un résultat presque identique ²⁾ dans deux langues romanes qui, géographiquement, sont si éloignées l'une de l'autre. Mais ce changement phonétique ne s'applique pas à tous les cas; il y a un nombre considérable d'exceptions. Certes, ce ne peut être un hasard si les exceptions sont les mêmes ³⁾: *quattuor* > roum. *patru*, sarde *battoro*; *quadragesima* > roum. *păresimi*, *quadragesima* > sarde *baranta*; *equa* > roum. *iapă*, sarde *ebba*; mais: *qualem* > roum. *care*, sarde *cale*; *quando* > roum. *când*, sarde *cando*; *quantum* > roum. *cât*, sarde *cantu* (cf. encore *squama* > roum. *scamă*; *quadra* > sarde *carra*; *quasi* > sarde *casi*).

Il convient d'accorder une importance spéciale aux innovations qui ont eu des conséquences analogues dans deux langues de la même famille. Un exemple va éclairer ce que j'entends par là. En opposition avec les autres langues romanes, le roumain et l'italien sont caractérisés par l'amuissement de toutes les consonnes finales. La conséquence en a été qu'au bout d'un certain temps, en roumain et en italien, tous les mots se terminaient par des voyelles. En particulier l'amuissement de l's a

¹⁾ Une seule différence: en roumain cette évolution phonétique est restreinte aux cas où *qu* et *gu* sont suivis d'un *a*; en sarde, on la trouve aussi dans quelques mots en *que*, *gue*: roumain *sanguem* > *sânge*, *cinque* > *cinci*, *aquila* > *aceră*; sarde: *sambene*, *kimbe*, *anguilla* > *ambidda*. Mais nous avons des indices permettant de penser que, en roumain aussi, *que* s'est parfois changé en *pe* [cf. aussi les pluriels *ape*, *iepe*].

²⁾ Chez nous *qua* a donné *pa*, et *gua* > *ba*; en sarde, les deux groupes aboutissent à *ba*.

³⁾ Le lien organique entre ce phénomène en roumain et en sarde a été ces derniers temps soutenu avec beaucoup d'énergie par M. BARTOLI, *Alle fonti*; cf. mon article: *Probleme nouă în filologia romanică*, II dans « Conv. Lit. », XLIV, v. II, n. 5 (juillet, 1910), La tentative de J. RONJAT, dans la *Revue des langues romanes*, LVI, série VI, t. VI (avril—juin 1913), pour expliquer les « exceptions » n'est pas convaincante. M. MEYER-LÜBKE (*Mitteilungen*, 11—12) ne résout pas non plus la question.

bouleversé tout le système de la déclinaison et en bonne partie celui de la conjugaison. Ce n'est pas seulement l'*m* final qui disparaît de la langue, phénomène de latin vulgaire connu de toutes les langues romanes: l'*s* final s'amuisant aussi, le nominatif *lupus* et l'accusatif *lupum* deviennent l'un et l'autre *lupu*, et entrent ainsi dans la même catégorie que *mensa* et *monte* qui représentent à la fois le nominatif et l'accusatif. Par suite, en roumain et en italien, la forme du *nominatif* s'est généralisée aussi au pluriel, contrairement à ce qui s'est passé dans les autres langues romanes où, aujourd'hui encore, l'*s* est en grande partie le signe distinctif du pluriel: cf. roumain *oameni*, italien *uomini*, mais français *hommes*, espagnol *hombres*, etc. La disparition de cet *s* final explique également pourquoi, en roumain et en italien, nous voyons apparaître à la 1-ère conjugaison au lieu de la désinence *-as* à la seconde personne du singulier un *-i*, comme si on partait d'une forme **canti* au lieu de *cantas*.

Nous avons enfin des innovations dues à une influence **extérieure**. Celle-ci peut nous servir à de précieuses inductions, car elle nous éclaire sur le temps et le lieu où ces innovations se sont produites. Ainsi, le verbe *habeo*, contrairement à toutes les règles phonologiques, au lieu d'apparaître en roumain sous la forme **aib*, a dans tous les dialectes la forme *am*. M. MEYER-LÜBKE a donné l'explication de cette irrégularité¹⁾: sous l'influence de l'albanais *kam*, **kai* (= *ke*), *ka* est née la forme *am*, à côté de *ai*, *a*. La forme *am* a entraîné avec elle l'imparfait *eu aveam* (au lieu de l'ancienne forme *eu avea*), ce qui a été cause que la première personne de l'imparfait de tous les verbes a pris un *m*²⁾. Évidemment cette influence de l'albanais n'a pas pu se produire sur chaque dialecte à part, après la séparation des dialectes³⁾, en donnant les mêmes résultats et en entraînant les mêmes analogies; il faut bien admettre qu'elle s'est exercée lorsque nos dialectes n'étaient pas encore séparés et se trouvaient en contact avec l'albanais. Bien plus, il faut remonter aux temps anciens, lorsque, en albanais, la seconde personne se prononçait

¹⁾ *Rom. Gramm.*, II, § 238 [et, avant lui, H. SCHUCHARDT, *Vokalismus des Vulgärlateinischen*, III, p. 49].

²⁾ « *Conv. lit.* », 1905, pp. 62—63, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* pp. 28 sqq., et dans le présent volume, p. 76.

³⁾ Comme semble l'admettre WEIGAND, « *Kritischer Jahresbericht* » dans le rapport sur la langue roumaine pour 1910—1911, vol. I, pp. 122—123.

encore *kai* et ne s'était pas contractée en *ke* : autrement on ne comprendrait pas l'analogie entre les formes roumaines et albanaises.

Nous voyons donc qu'en linguistique aussi on peut établir quelques principes généraux qui nous permettent d'apprécier le matériel brut selon sa valeur documentaire. Certes, ces principes ne peuvent pas encore être qualifiés de critères certains, nous donnant la possibilité de distinguer, comme le font les naturalistes, ce qui est *homologue* de ce qui est simplement *analogue*; cependant, ils nous indiquent comment distinguer les ressemblances organiques des ressemblances fortuites. A coup sûr, à côté des cinq points cités plus haut, on pourrait en trouver d'autres de nature à perfectionner nos moyens d'investigation. Même dans les exemples apportés nous avons vu que le plus souvent plusieurs s'appliquent en même temps au même phénomène, ce qui augmente la valeur documentaire du cas.

Nous n'abandonnerons donc pas la voie reconnue bonne par les linguistes; nous continuerons à nous efforcer d'établir les liens de parenté entre les diverses langues à l'aide des moyens que nous offre la linguistique elle-même. Mais il est nécessaire d'appliquer ce criterium linguistique avec prudence, méthode et critique, en distinguant les innovations des éléments anciens et héréditaires, et en tenant compte aussi des **différences** entre les diverses langues *). Il est dans la nature humaine de se préoccuper davantage des ressemblances que des différences. Nous le constatons bien souvent dans la vie de chaque jour: on remarque des ressemblances entre deux individus qui peut-être ne se connaissent même pas, et on passe indifférent devant des proches parents qui ne se ressemblent pas. La joie que nous éprouvons quand nous réussissons à noter le trait commun de ceux qui se ressemblent, le besoin que nous éprouvons de communiquer notre

*) [Il ne suffit pas que les faisceaux de faits convergents qui nous donnent le droit de parler d'une langue initiale soient plus nombreux que les divergences; il faut que la série d'innovations convergentes forme un groupe de faits solitaires d'un tout, qu'elle constitue une *typologie*. (Cf. *Mélanges linguistiques dédiés au premier congrès des philologues slaves*, Prague, 1929, p. 1). La parenté est prouvée, ajouterais-je aujourd'hui, non par une somme de faits ressemblants, mais par le même **système** phonétique, phonologique, morphologique, lexical et syntactique.

1931. DR. (= *Dacoromania*), VI, 485].

constatation à d'autres, prouvent qu'il y a là en nous une tendance innée: cette tendance est sans nul doute à la source de beaucoup de découvertes scientifiques.

Nous ne nous étonnons donc point que la méthode comparative domine la linguistique depuis des dizaines d'années. Mais elle est unilatérale quand elle ne travaille que sur des données positives et ne tient pas compte de l'aspect négatif des choses, des différences existant entre deux langues dont la parenté a été établie. Or, la constatation de ces différences est d'une importance capitale, comme l'a démontré naguère M. MEYER-LÜBKE, en parlant des rapports entre le roumain, le dalmate et l'albanais ¹⁾.

Le romaniste se trouve dans une situation privilégiée à l'égard du linguiste qui, en partant des langues indo-européennes actuelles et de leurs textes anciens, s'efforce de reconstituer la langue primitive, cherche à trouver dans la langue des points de départ pour éclairer l'histoire, les frontières géographiques, la situation politique et la composition ethnique du peuple qui l'a parlée. Le romaniste, lui, connaît l'essentiel de la langue qui a donné naissance aux langues romanes actuelles; elle est déposée dans des textes littéraires de grande valeur, et on peut même l'étudier dans son évolution. Nous avons sur le peuple romain des données historiques détaillées et nous connaissons dans ses grandes lignes son extension géographique; nous sommes informés sur les systèmes politiques qui sont sortis de l'Empire romain, et nous avons même des renseignements sur la composition ethnique des peuples néo-latins. Nous avons donc la chance de pouvoir soumettre à un contrôle sévère les inductions de nature spéculative que nous faisons en nous appuyant sur le matériel linguistique.

Il convient d'examiner à ce point de vue avant tout le principe fondamental sur lequel s'appuie tout l'ensemble de la linguistique indo-européenne, principe qui met à la base des inductions sur les liens unissant les différentes branches de la même famille de langues la **communication** entre les peuples qui les parlent.

GRÖBER n'a pas tenu un assez grand compte de ce principe lorsqu'il a échafaudé sa fameuse théorie. Comme l'ont montré

¹⁾ « Mitteilungen des rumänischen Instituts », pp. 1 sqq.

ses critiques, et en particulier K. SITTL¹⁾, dans l'Empire romain « la colonisation n'a pas été opérée en masses assez grandes pour que nous puissions admettre que le latin d'Italie ait été transplanté dans les diverses provinces à un certain stade de son évolution. Les colonisations les plus importantes ont eu lieu sous César et Auguste qui envoyaient leurs vétérans dans toute l'étendue de l'Empire... Entre les provinces de cet Empire, il y avait des communications incessantes, dont nous ne pouvons nous imaginer l'intensité »...

Les communications et les déplacements d'une province à l'autre répandaient les innovations linguistiques dans la plus grande partie de l'Empire; les différences régionales s'estompaient, et on avait tendance à parler la même langue commune.

Il ne faut pourtant pas nous imaginer que la langue parlée dans tout l'Empire ait jamais été uniforme: il n'est pas possible de concevoir sur un territoire aussi vaste une langue sans différences régionales. Les romanistes insistent souvent sur l'uniformité du « latin vulgaire »; mais ils sont préoccupés avant tout de réunir les ressemblances entre les langues romanes, et ne se sont pas assez arrêtés aux différences. Il se produit une sorte d'illusion d'optique, due à la distance où nous nous trouvons aujourd'hui²⁾.

En reconstituant la « langue latine vulgaire » d'après les langues romanes actuelles, et en contrôlant les données que nous obtenons par cette voie purement spéculative, ainsi que les « vulgarismes » conservés chez les auteurs classiques, les grammairiens, les copistes de manuscrits, dans les gloses, les inscriptions, dans

¹⁾ « Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft », 1892, p. 284.

²⁾ De même que le voyageur, apercevant le soir sur le flanc d'une colline une immense tache vert-sombre croit voir une forêt uniquement de sapins, mais constate en s'approchant la présence, parmi les sapins, de quantité de hêtres et d'autres arbres, de même, à la distance où nous sommes pour considérer la langue du peuple romain, nous ne pouvons plus distinguer les éléments différentiels souvent épars en grand nombre parmi les éléments homogènes; nous pouvons comparer ceux-ci à la foule de sapins qui, sous une certaine lumière, faisait croire à notre œil que la forêt entière était de sapins. Mais si nous scrutons de près cette langue, en nous arrêtant dans notre étude comparée des langues romanes non seulement sur les ressemblances, frappantes en vérité, mais aussi sur les différences de date ancienne, l'unité de l'image sera troublée par des détails qui ne peuvent plus être négligés. [*Probleme nouă în cercetările lingvistice*, II, extrait de « Conv. lit. », a. 1900, pp. 532—533].

les éléments latins qui ont pénétré dans les autres langues, nous arrivons à une double constatation: d'une part il n'y a pas eu de dialectes à proprement parler sur le vaste territoire de l'Empire romain; d'autre part, cependant, il y avait des différences de langue remarquables même entre régions voisines.

Sans nul doute, si nous trouvons une uniformité relative si grande, la raison principale en est justement *l'intensité des communications*, qui permettait la diffusion des mots de la langue d'homme à homme, et, par les mots, des changements phonétiques, morphologiques et syntaxiques.

Mais la communication, le contact direct ne peuvent pas être le seul moyen d'expliquer les innovations que nous rencontrons dans les langues de même famille.

J'ai cité plus haut le cas des groupes *qua* et *gua*, qui aboutissent aux mêmes résultats, avec les mêmes exceptions en roumain et en sarde. Il n'y a jamais eu de communications particulièrement intenses entre la Dacie et la Mœsie d'une part et la Sardaigne de l'autre; d'ailleurs, cette innovation ne se trouve pas dans les langues romanes situées géographiquement entre le roumain et le sarde.

C'est là un cas instructif au point de vue de la méthode: aussi nous y arrêterons-nous un instant.

Ceux qui ne peuvent admettre la propagation d'une innovation autrement que par le contact immédiat d'homme à homme, par la communication qui résulte d'une continuité géographique, nieront — malgré cette ressemblance — un lien particulièrement étroit entre le sarde et le roumain. Ils insisteront sur le fait qu'il n'y a pas un parallélisme complet dans le développement de ces groupes, et ils diront que nous sommes en présence d'un phénomène linguistique qui s'est développé de façon indépendante chez les Roumains et les Sardes ¹⁾.

Ceux qui au contraire sont convaincus que les résultats presque identiques — jusque dans les exceptions qu'ils présentent — ne peuvent être dus au hasard, chercheront aussi d'autre ressemblances. Leur effort ne sera pas vain car le nombre des ressemblances entre les deux langues — ressemblances qui n'existent pas dans les autres langues romanes (et ne se trouvent guère, et encore partiellement, que dans l'Italie du Sud et chez les Dalmates et les

¹⁾ Ainsi M. O. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, I, p. 227.

Albanais) — est exceptionnellement élevé¹⁾. Mais si nous soumettons ces ressemblances à un examen critique, nous verrons qu'elles

¹⁾ En voici une série:

En phonologie, nous voyons que les Sardes, les Roumains, les Albanais et les Dalmates ont conservé l'*â* latin avec sa valeur originelle, tandis que, dans toutes les autres langues romanes, *â* s'est confondu avec *o*. Dans toutes les autres langues romanes, la voyelle accentuée de *fârca* et de *flôrem* a donné le même résultat et se différencie de la voyelle accentuée de *ûnus*; au contraire, chez les Sardes, les Dalmates et les Roumains, *fârca* et *ûnus* ont la même voyelle accentuée, qui diffère de celle de *flôrem*.

	<i>unus</i>	<i>furca</i>	<i>florem</i>
roumain	un	furcă	floare
sarde	unu	furca	fiore
italien	uno	forca	fiore
rhéto-roman	ûin	fourcha	fluors (plur.)
provençal	u(n)	forca	flor
français	un	fourche	flour (devenu fleur)
espagnol	uno	horca	flor
portugais	(h)um	forca	flor

De même, le sarde conserve aujourd'hui encore, devant *e* et *i* le son *c* (*kelu* < *caelum*), comme en albanais (*qiell*); nous savons qu'aussi en dalmate (BARTOLI, *Das Dalmatische*, I, 298) et en roumain primitif (cf. récemment MEYER-LÛBKE, *Mitteilungen*, 13) ce *c* reste intact devant les voyelles palatales, bien qu'en latin vulgaire il ait commencé dès le 3-ème siècle ap. J. C. à prendre dans certains cas une prononciation sibilante.

En morphologie, on pourrait citer le passage de *venter* au genre féminin en sarde (*breniti*), dans les dialectes de l'Italie du Sud et chez nous (*vintre*); dans tous les autres parlers romans, il a gardé le genre masculin.

En dérivation, on pourrait citer le cas du sarde *riziu* qui est dérivé comme *râset* dans notre langue. Le suffixe *-torius*, en sarde, sert souvent à former des mots qui indiquent « le moment où commence l'action exprimée par le verbe » (ainsi *albeskidordzu*, « l'aurore », *sinadorĝu* « le temps où on marque les brebis », *tosorĝu* « le temps où l'on tond les brebis », etc.); de même nous avons aussi le dérivé *cântători*, qui signifie à proprement parler « le temps où les coqs commencent à chanter » (« Conv. literare », XXXVIII (1904), p. 252).

Surtout, il persiste en roumain et en sarde un grand nombre de mots latins, ainsi que de dérivés, de formes et de sens qui ne se trouvent plus ailleurs: *Admissarius* (scil. *equus*) > roum. *armăsar*, sarde (logoudorien) *ammesardzu*, (à Bitti) *armissariu* (conservé aussi en albanais: *harmëshuar*).

Ad supra > roum. *asupra*, sarde *assubra*.

* *Bracile* (dérivé de *braca*) > roum. *brăcire* (cf. *brăcie*, *brăcinar*), sarde *brakile*.

* *Carrare* (dérivé de *carrum*) > roum. *căra*, sarde *carrare*.

Certare > roum. *certa*, sarde *keltare* (conservé aussi en albanais: *kjërtoj* et en vieux-italien: *certare*).

* *Cascare* (grec *χάσσω*) > roum. *căsca*, sarde *cascare* (en Italie, dérivés).

se réduisent dans leur grande majorité à la conservation des mêmes formes anciennes dans les régions les plus éloignées de l'Empire romain, en Mœsie et en Dacie, et dans l'île de Sardaigne,

* *Clagum* (métathèse de *caglum* = *coagulum*, conservé sous cette forme dans les autres langues romanes) > roum. *chiag*, sarde *dzagu* (cf. alb. *kljuar*, avec la même métathèse).

Coquere, avec le sens de mûrir, en parlant des fruits (*a se coace*), se retrouve dans le sarde *cottu* « mûr » (et dans le napolitain *cuncocere*).

* *Expamentare* (dans les autres langues romanes *expaventare* ou **expaentare*) > roum. *spăimânta* (d'une forme plus ancienne *spâmânta*), sarde (gallourien) *spaminta*.

Frigus (dans les autres langues romanes *frigidus*) > roum. *frig*, sarde (campidanais) *frius*.

Funis, avec le sens de mesure se trouve dans le roum. *fun(i)e* (de terre) et le v.-sarde *fune*.

Haedus > roum. *ied*, sarde *edu* (alb. *ed*, ita l. du sud *eng*; dans les autres langues romanes, seulement des dérivés).

Injuriare > roum. *înjura*, sarde *indzurdzare* (dans les autres langues romanes, seulement des formes savantes).

Grec *μαγέβω* > roum. *amăgi*, sarde *ammajare* « ensorceler » (sicil. *ammagari*).

Lunaticus > roum. *lunatec*, sarde *lunadigu* « stérile ».

Matia > roum. *mațe*, sarde *matta* « ventre » (à Naples et Subiaco *mazzę* « tripes »).

Mugitus > roum. *muget*, sarde *muida*.

Mulleus > aroum. *mul'u* « âne à la robe foncée », sarde *mudzu*.

* *Morinus* (de *morum* « mûre ») > aroum. *murnu*, sarde *murinu* « noir ».

Nemo > roum. *nimeni*, sarde *nemos* (aussi en v.-ital. et en Corse).

Nuptiae apparaît avec un *u* en un *n* intercalé en roum. *nuntă* et en sarde *nuntas* (les autres langues romanes partent d'une forme en *o*).

Pertundere > roum. *pătrunde*, sarde *pertunghere* (dans les autres langues romanes **pertusiare*).

* *Pitzinnus* (onomatopée cf. MEYER-LÜBKE, REW. Nr. 6550) > roum. *puțin*, sarde *pitsinnu* (tarent. *piččennu*).

Phreneticus > roum. *firetic*, sarde *frenedigu* (l'ital. *farnetico* semble être savant, de même que les autres formes romanes).

* *Rupere* (au lieu de *rumpere*) > roum. *rupe*, sarde *rupere*.

Satium > roum. *saț(iu)*, sarde (gallourien) *sazzu*.

Scire > roum. *ști*, sarde *iskire* (remplacé dans les autres langues romanes par *sapere*).

* *Sanitosus* > roum. *sănătos*, sarde *sanidosu* (alb. *shëndoshë*).

* *Tando* (corrélatif de *quando*) > v.-roum. *tând*, sarde *tando* (sicil. *tando*).

Vitricus > roum. *vitreg*, sarde *birdiu*.

On peut comparer au roumain *pitic* le sarde (campidanais) *peticu* « petit », dérivé du même radical onomatopéique. Les Sardes appellent « les tempes » *membros*, du latin *memores*, comme les Aroumains, qui les nomment *minji*, pluriel de *minte*, qui a aussi sens de « mémoire ».

isolée au milieu de la mer. Nous verrons plus tard que le roumain se montre à beaucoup d'égards plus conservateur que les autres langues romanes; de même en Sardaigne, à côté des mots et des formes anciennes citées, il s'en est conservé bien d'autres ¹⁾.

Si d'autre part nous considérons aussi les différences qui existent entre le roumain et le sarde, — et nous allons avoir l'occasion d'en relever quelques unes — nous nous convainçons qu'elles sont essentielles; en effet, la Sardaigne, ouverte à l'Occident par ses ports, participe à certaines innovations linguistiques caractéristiques des langues romanes occidentales.

Parmi les coïncidences citées qui ne se réduisent pas à la conservation de formes anciennes, mais apparaissent comme des innovations dans les deux langues, aucune n'a un caractère assez exceptionnel pour nous empêcher d'admettre qu'elle ait pu se développer indépendamment dans chaque langue.

La seule coïncidence qui, par la rareté de l'évolution, les causes qui l'ont déterminée et surtout les exceptions communes en roumain et en sarde, ne peut pas être le fait du hasard, c'est le développement des groupes *qua* et *gua*.

Même si nous ne trouvons pas d'autres liens organiques entre le sarde et le roumain et si nous savons qu'il n'y a pas eu de liaison géographique particulièrement étroite entre la Sardaigne et la Dacie et la Mœsie, ce serait une erreur de méthode que de conclure que cette coïncidence doit être attribuée seulement au hasard. La conclusion correcte au point de vue de la méthode est d'admettre qu'une coïncidence entre deux langues peut être due à une autre cause que la communication entre les deux peuples géographiquement séparés qui la parlent.

M. M. BARTOLI, reprenant avec des arguments nouveaux une théorie ancienne, pense que l'aboutissement particulier des groupes *qua* et *gua* se réduit à un phénomène dialectal d'origine osco-ombrienne; les formes labialisées auraient été introduites en Sardaigne et en Dacie et en Mœsie par des colons italiens qui avaient encore cette prononciation dialectale. Cette hypothèse a été combattue ²⁾; en admettant qu'elle ne soit pas convaincante, ce n'est pas une raison,

¹⁾ Ainsi les Sardes font encore la différence entre *i* et *e*, qui se sont confondus en roumain comme dans les autres langues romanes; seuls, ils ont conservé l'imparfait du subjonctif, et une quantité de mots anciens, tels que *audacia*, *discere*, *imber*, *observare*, *onus*, *sequestrare*, *sus*, etc.

²⁾ Cf. MEYER-LÜBKE « Mitteilungen ».

parce que nous ne pouvons pas donner une explication meilleure, pour nier le fait en lui-même.

M. BARTOLI croit par exemple qu'il n'y a pas eu non plus de communication directe entre les Romains d'Orient et ceux de l'Italie méridionale. Il constate pourtant de grandes ressemblances linguistiques qui, en vérité, ne peuvent pas être expliquées seulement par la conservation d'éléments anciens; il les explique par des « motifs ethniques », admettant que la population de l'Italie méridionale et celle de l'Empire romain d'Orient étaient apparentées au point de vue ethnique.

Les linguistes actuels sont en général sceptiques en ce qui concerne l'importance du **facteur ethnique**. Nous savons que les peuples romans d'aujourd'hui sont nés du mélange du peuple romain et des populations des provinces colonisées. « Nous pourrions donc supposer a priori que le mélange du latin avec ces divers idiomes a eu des résultats différents et partir de là pour opérer un classement des dialectes. Mais jusqu'ici la science n'a réussi à démontrer que dans un très petit nombre de cas de pareilles influences ethniques »¹⁾. Du mélange des populations autochtones et des Romains, il est né une population qui au point de vue ethnique était une formation nouvelle, mais qui, au point de vue linguistique, ne se différenciait guère des habitants latinisés des autres régions de l'Empire. Les recherches les plus récentes ont prouvé qu'un peuple, lorsqu'il perd complètement sa nationalité, apprend la langue nouvelle en perfection: exactement comme l'homme, sous le contrôle incessant de son entourage, se débarrasse peu à peu de toutes les fautes de langue qu'il commettait dans son enfance²⁾.

Les progrès de la science réduisent de plus en plus le nombre des mots et des formes qui étaient considérés comme des restes de la langue autochtone, faute de pouvoir être expliqués autrement: il n'en est pas moins vrai que le moment ethnique a exercé — mais dans un autre sens — une influence importante sur la cristallisation des langues et dialectes actuels. La parenté de sang a créé une communauté d'intérêts et de traditions qui a cimenté les liens entre ceux qui avaient conscience d'appartenir au même peuple. Les

¹⁾ MEYER-LÜBKE, *Einführung*, § 23 et 213.

²⁾ Cf. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, pp. 46—48 et dans ce volume p. 96—98.

frontières ecclésiastiques au Moyen-Age coïncident souvent avec celles des peuples et des tribus à l'époque préromaine: en effet, le sentiment des antiques liens n'avait pas été détruit par la latinisation, et l'Église en a tenu compte. De là vient que les groupes actuels de langues et de dialectes romans coïncident avec les groupes ethniques des temps reculés, encore qu'on ne puisse pas prouver une influence linguistique directe de l'élément autochtone. La voix du sang, la conscience d'appartenir à la même grande famille unissent les membres de celles-ci autour des mêmes centres politiques, administratifs, commerciaux, ecclésiastiques etc. et les éloignent des autres; ainsi se constituent des frontières qui ne sont pas toujours identiques aux limites géographiques les plus indiquées. Ainsi, en dernière analyse, le moment ethnique doit être considéré dans ses résultats comme un effet d'une communication plus intime entre ceux qui se sentent liés par le sang. M. MEYER-LÜBKE ¹⁾ a raison de conclure ainsi: « Une histoire des langues et des dialectes romans deviendra une histoire des communications, qui est de nature à permettre d'approfondir l'histoire politique et administrative ».

Un autre criterium peut aussi nous être utile dans ce sens: les frontières politiques. Évidemment, un classement des langues romanes selon les États, tel que l'a essayé en partie Diez, ne saurait être pratiqué même aujourd'hui, après la paix qui s'est efforcée de faire justice aux nations. Aujourd'hui non plus les frontières politiques et ethniques ne coïncident pas; autrefois bien moins encore.

Il reste vrai que l'unité politique, là où elle a existé, a contribué dans une large mesure à la formation et à l'unité d'une langue ou d'un dialecte. Dans les grands centres politiques, où sont réunis les bureaux administratifs, où résident les chefs de l'Église, où bat le pouls de la vie économique, industrielle et commerciale, la langue a besoin de nouvelles formes d'expression, en raison d'une vie plus intense. C'est de ces centres que rayonnent de toutes parts les innovations linguistiques. Or, ces centres constituent en même temps des points d'attraction pour les régions environnantes: ainsi, grâce à un contact incessant avec eux, les tendances particularistes et régionales, qui donnent naissance aux différences dialectales, sont paralysées. En effet, si le temps en

¹⁾ Dans: Hinneberg, *Die Kultur der Gegenwart*: I-ère partie, série XI, 1, 1909, p. 461.

s'écoulant creuse des fossés de plus en plus profonds entre les dialectes, il n'en est pas moins vrai que l'unité politique resserre les dialectes en un même groupe, que, par une notion abstraite, nous nommons la langue d'une nation.

Le roumain peut servir à cet égard d'exemple instructif.

Dans un travail antérieur ¹⁾, j'ai montré que la patrie primitive des Roumains ne doit pas être recherchée dans un territoire restreint de la péninsule balcanique ou de la Dacie de Trajan, mais bien dans toutes les régions des deux rives du cours inférieur du Danube où, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, il a existé une vie romaine. Sur ce territoire étendu était parlée une langue avec beaucoup de nuances régionales. Malgré cela, aussi longtemps que les différents groupes de Roumains n'ont pas été complètement séparés les uns des autres par des peuples d'autre race, leur antique langue présente les grandes lignes de développement que nous retrouvons aujourd'hui dans tous les dialectes et qui la différencient de toutes les autres ²⁾.

Quelle est la cause qui a maintenu l'unité linguistique relative des anciens Roumains? Non certes les communications, qui ne

¹⁾ *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen.*

²⁾ Nous nous ferons une idée plus juste de ces antiques Roumains, si nous constatons la manière dont vivent et dont sont répandus aujourd'hui les Aroumains dans la péninsule balcanique. Jetons un coup d'oeil sur la carte ethnographique publiée par WEIGAND dans son livre: *Die Aromunen*; nous voyons que, parmi les couleurs dominantes: bleu (Albanais), jaune (Grecs), vert (Slaves) et orangé (Turcs), on trouve partout des taches roses plus ou moins étendues (Aroumains). Leur masse compacte se trouve en Épire, mais ils sont répandus aussi en Thessalie, en Macédoine, en Albanie et même en Thrace. Entre les différentes régions habitées par des Roumains s'étendent de vastes contrées, de hautes montagnes, des rivières, des populations d'autre langue. Cependant, les communications entre Aroumains de différentes régions n'ont jamais été arrêtées. Avec leurs troupeaux, les pasteurs aroumains voyagent de montagne en montagne et de pays en pays; une partie d'entre eux habite l'été les huttes de la montagne et descend l'hiver dans les villages et les petites villes de la plaine, de climat plus doux. La langue parlée par ces Aroumains, encore qu'elle ait naturellement dans les différentes régions des nuances dialectales, est la même partout; et pourtant depuis des siècles, depuis que les documents historiques nous permettent de suivre leur trace, ils vivent ainsi éparpillés. Au cours des temps, ils ont changé leurs résidences; souvent des communes florissantes ont été abandonnées par leurs habitants, en raison des persécutions; ces derniers ont créé ailleurs des villages et de petites villes, ou bien ont agrandi des établissements existant déjà. Ces migrations continuelles ont contribué à coup sûr à effacer les différences linguistiques et à uniformiser la langue.

devaient être ni faciles, ni intenses entre nos aïeux éparpillés surtout dans les montagnes; c'est plutôt, au contraire, justement l'absence d'une organisation politique complexe, capable de les diviser en groupes pourvus de centres peuplés et menant une vie intense. Ainsi, sur le territoire étendu dominé par les Carpathes et les Balcanes et divisé par le Danube, une population chrétienne parsemée parmi des païens a pu conserver une langue plus uniforme que les Italiens par exemple, qui vivaient dans des conditions géographiques plus favorables au maintien de communications actives. Mais l'Italie était divisée depuis l'antiquité en petits groupes unis par des intérêts communs autour de centres qui étaient rivaux et ennemis.

Le même phénomène se répète dans les temps historiques. Nous avons aujourd'hui un dialecte valaque et un dialecte moldave, parlés dans les deux anciennes principautés. En revanche, il n'y a pas de dialecte transylvain; pourtant la Transylvanie, environnée de toutes parts par de hautes montagnes, semblerait dans des conditions favorables au développement d'un dialecte unitaire. Les Roumains de Transylvanie parlent au sud le dialecte valaque et au nord le moldave. Sous une domination étrangère, les Roumains n'ont pas pu constituer en Transylvanie une unité politique capable de les rassembler dans le même groupe et de les différencier de ceux qui, géographiquement, étaient séparés d'eux. Au contraire, la conscience ethnique a continué à maintenir vivants les liens de frères à frères; les frontières politiques n'ont pas interrompu les communications; au cours des siècles, les Roumains ont franchi les Carpathes, non seulement pour aller de la Transylvanie dans les Principautés, mais aussi réciproquement, selon que, aux différentes époques, les conditions d'existence étaient plus favorables ici ou là. Les sous-dialectes daco-roumains, les noms de lieux et de personnes parlent clairement sur ces migrations ¹⁾.

*

Après avoir ainsi déblayé la voie que nous devons suivre, revenons maintenant au problème qui nous préoccupe, et cherchons à faire un classement des langues romanes: il nous faut tenir compte des ressemblances et des dissemblances qu'il y a entre elles, et les mettre en harmonie avec ce que nous savons de l'histoire, de

¹⁾ Voir sur ce sujet *Le parler de Transylvanie* (dans la « Revue de Transylvanie » [1934], p. 145—152).

l'expansion géographique, de la composition ethnique, de la formation politique des peuples romans, ainsi que des communications qui ont existé entre eux.

La population romaine avait, plus que toute autre, la conscience d'appartenir à un État unique, soumis à une direction unique: aussi longtemps que les communications furent constantes, la langue parlée dans l'Empire fut en somme la même, malgré les différences d'ordre régional, local ou social. Jusqu'au IV-ème siècle, on peut parler d'une langue unique, qu'il est permis d'appeler préromane, par ce qu'elle ne s'était pas encore divisée en plusieurs branches: les langues romanes actuelles. De fait, la plupart des innovations linguistiques qui constituent la différence entre le latin « classique » et ce que les romanistes nomment le latin « vulgaire » se retrouvent dans toutes les langues romanes.

Bien entendu, ces diverses évolutions ne pouvaient pas gagner du terrain avec la même rapidité, et leur extension était inégale. Quelques unes se sont généralisées; d'autres sont restées confinées dans un domaine limité. Naturellement, nous les trouvons surtout chez les peuples romans actuels qui étaient jadis voisins.

Ainsi s'expliquent les grandes ressemblances qui existent entre le roumain et l'italien, ressemblances qui ont amené DIEZ à mettre à part un groupe oriental, et M. BARTOLI à les réunir dans son groupe « apennino-balcanique » en joignant le dalmate.

J'ai cité ci-dessus l'amuissement des consonnes finales dans les deux langues; ce phénomène, se produisant dans des conditions identiques, a eu des conséquences graves pour tout le système de la déclinaison et de la conjugaison. Une autre ressemblance, qui ne saurait être fortuite, a été relevée par M. MEYER-LÜBKE ¹⁾: *e* bref, devant *n* se diphtongue dans les paroxytons, mais reste monophongue dans les proparoxytons, ce qui se reconnaît en roumain à la conservation des dentales et des labiales précédentes:

	<i>tenet</i>	<i>teneru</i>	<i>venit</i>	<i>veneris</i>
roumain	ține	tânăr	vine (dial. yine)	vineri (dial.
italien	tiene	tenero	viene	vineri) venerdì.

Le roumain et l'italien ont d'autres particularités communes, dont on trouve aussi des traces en vieux-dalmate: le maintien et

¹⁾ « Mitteilungen », p. 6.

l'extension des pluriels en *-ora* (roumain *-uri*) et la vitalité du préfixe *extra-* (cf. *străbat*, italien *strabattere*), que, hors d'Italie, nous trouvons aussi chez les Albanais,

Les ressemblances les plus nombreuses entre les deux langues concernent le trésor lexical; il ne s'agit pas seulement de la conservation des mêmes mots latins¹⁾, mais encore des sens spéciaux que prennent certains mots dans les deux langues²⁾ et de formations nouvelles³⁾.

Si les circonstances historiques n'avaient pas interrompu les rapports de l'Italie avec nos aïeux, il est probable que ces ressemblances se seraient encore accentuées; d'autre part, nous ne trouverions sans doute pas les différences capitales qui nous contraignent à ranger l'italien parmi les langues romanes occidentales.

Ces circonstances historiques se sont produites lorsque, à la fin du IV-ème siècle après J. C. l'Empire romain s'est divisé en deux parties: l'Empire d'Occident et l'Empire d'Orient, que l'Empereur Théodose, avant de mourir, laissa à ses deux fils Arcadius et Honorius. Cette fois, la division fut définitive, ce qui prouve qu'elle correspondait à une différence de fait entre les deux contrées.

L'unité politique était désormais brisée; avec elle disparurent les conditions qui maintenaient l'unité de langue: à partir du V-ème siècle, on ne peut plus parler d'une langue préromane unique. Certes, les Princes qui, à Byzance, posaient les bases d'un Empire destiné à vivre mille ans, qui se complaisaient au rôle de protecteurs de Rome, avaient conservé la tradition de l'ancien Empire: malgré cela, les liens réels entre les deux Empires ne tardèrent pas à

¹⁾ Ainsi: *astare* > roum. *asta*, ital. *astare* « être présent », *coliclus* (= *caulis*) > roum. *curechiu*, ital. *colechio*; *dulcor* > roum. *dulcoare*, ital. *dolcore*; *gemitus* > roum. *gemet*, ital. *gemitio*; *infigere* > roum. *înfige*, ital. *infigere*; **mandius* > roum. *mânz*, ital. *manzo*; *ningit* > roum. *ninge*, ital. dial. *nengue* (remplacé dans les autres langues romanes par *nivere* ou **nivicare*); *pigrütare* > roum. *pregetă*, v. ital. *peritarsi* (conservé aussi en albanais).

²⁾ Ainsi: *appre(he)ndere* > roum. *aprinde*, ital. dial. *aprender* (le mot dans les autres langues romanes signifie « apprendre »); *jungere* > roum. *ajunge*, ital. *giungere* (avec le sens roumain; dans les autres langues romanes, le mot signifie « joindre »); *reus* > *rău*, ital. *rio* (avec le sens roumain; dans les autres langues romanes, le mot est un latinisme et signifie « coupable »).

³⁾ Ainsi: **arboricare* > roum. *aburca*, ital. (Toscane) *abbricare*; **barbilis* > roum. *bărbie*, ital. *barbiglio* « chair qui pend sous le cou des coqs »; **cytola* (du grec) > roum. *ciutură*, ital. *ciotola*; **deexcitare* > roum. *deșteptă*, ital. *destare*; **doleosus* > roum. *duios*, ital. *doglioso*; **filianus* > roum. *fin*, ital. (dial.) *figliano*, etc.

s'affaiblir de plus en plus. Le nouvel état de choses engendré par la migration des peuples, l'importance prise par l'élément grec dans la direction de la chose publique en Orient, l'établissement des Lombards dans l'Italie du Nord et celui des Slaves en Pannonie et dans la péninsule balcanique a eu de graves conséquences : les principales voies de communication par terre entre l'Italie du Nord et les provinces orientales deviennent peu sûres ; enfin, il y eut rupture de contact entre les Romains d'Occident et ceux d'Orient.

Avec cet arrêt des communications continues de peuple à peuple, la langue préromane, plus ou moins unitaire, se divisa elle aussi en deux groupes distincts, dont chacun eut désormais son développement à part : le grand **groupe occidental**, d'où sont sortis l'italien, le rhétoroman, le sarde, le provençal, le français, l'espagnol et le portugais, et le **groupe oriental**, plus petit, dont le roumain est aujourd'hui la seule langue romane vivante.

Il existait jadis dans la péninsule balcanique une autre langue romane, le vieux dalmate, parlée sur la côte de la Mer adriatique, et différente des autres. Étouffée d'une part par le langue des Serbo-Croates, qui, dans leur expansion, ont atteint de bonne heure la rive de l'Adriatique, et d'autre part par le dialecte italien des Vénitiens qui ont longtemps dominé — politiquement et économiquement — les côtes de cette mer, cette langue romane a complètement disparu ; les archives de Raguse nous en ont conservé quelques restes intéressants. Elle a vécu jusqu'au siècle dernier dans la seule île de Veglia. Le dernier Végliote qui connût quelques mots de la langue de ses ancêtres, Antonio Udina Burbur, est mort le 10 juin 1898 ; par bonheur, on avait enregistré auparavant pour la postérité les éléments de langue végliote dont il se souvenait.

Géographiquement, la Dalmatie appartient à la péninsule balcanique ; elle est liée à elle depuis l'antiquité par d'importantes voies de communication : au point de vue politique et économique, les Dalmates étaient orientés vers l'Italie, avec laquelle ils étaient aussi en liaison par terre et par mer. Lors du partage de l'Empire, la côte dalmate continua à appartenir à Rome, et non à Constantinople ; plus tard, Byzance étendit sa domination sur elle, mais pour la perdre de nouveau. Il y eut une époque où la Dalmatie, ballottée entre l'Italie et Byzance, proclama son indépendance et eut à sa tête un « roi de Dalmatie » (cf. BARTOLI, *op. cit.*, § 15).

Cela explique la position spéciale de la langue dalmate; elle a des points communs avec nous dans son développement; mais d'autre part, étant restée en contact avec l'Italie, et, par celle-ci avec le groupe d'Occident, elle évolue à certains égards comme ce dernier.

Nous n'avons pas de lumières précises sur les rapports entre Byzance et la Dalmatie avec l'Italie du Sud; en effet, nous ignorons si la domination byzantine en Sicile et ses liens politiques avec les contrées méridionales de l'Italie étaient maintenus par des communications assez intenses pour permettre la propagation d'innovations linguistiques d'une région à l'autre. Les coïncidences de langage sont nombreuses, et semblent attester une parenté particulièrement étroite entre les Latins d'Orient et l'Italie du Sud¹⁾.

On trouve de précieux éléments de langue romane orientale chez les peuples non latins de l'ancien Empire: avant tout chez les Albanais, ensuite chez les Grecs modernes, et enfin, dans une moindre mesure, chez les Slaves de la péninsule balcanique.

En cherchant à caractériser la langue romane d'Orient, nous aurons souvent l'occasion de citer des formes conservées dans les parlers de ces peuples non latins.

Après l'interruption de la continuité linguistique entre les deux groupes, en Occident le parler des populations romanes a bien dans les diverses provinces un caractère dialectal de plus en plus prononcé; cependant, il peut être considéré pendant un certain temps encore comme une seule langue: les modifications les plus importantes sont les mêmes. Seulement Rome, capitale de l'Empire, n'est plus le seul centre de culture vers lequel gravitent toutes les provinces: peu à peu, il en surgit d'autres florissants: Milan, Trêves, d'autres encore, d'où se répandent aussi des innovations linguistiques. Peu à peu, insensiblement, les langues romanes naissent des dialectes de ce latin d'Occident: mais les liens entre elles ne cessent pas d'exister; elles s'influencent l'une l'autre, tant par le contact quotidien entre peuples voisins que par leurs littératures. La religion catholique commune, la civilisation de forme latine du Moyen-Age, l'influence des peuples germaniques et du peuple arabe, les circonstances culturelles, politiques et économiques analogues: autant d'éléments qui agissent dans le même sens sur les langues des peuples romans occidentaux et les différencient de plus en plus

¹⁾ Elles ont été récemment réunies par M. BARTOLI, *op. cit.*, § 140 sqq. et 541.

de la langue romane d'Orient, qui se développe dans des conditions tout à fait différentes.

Comparé aux langues romanes d'Occident, le roumain présente, à côté de ressemblances qui s'expliquent par le substrat commun, des différences essentielles.

Ces différences se divisent en trois grandes catégories. D'une part, notre langue apparaît comme plus conservatrice que les autres langues romanes: elle conserve des éléments qui ailleurs ont disparu et ont été remplacés par d'autres. D'autre part, les innovations qui, lors de la séparation des deux groupes, existaient en germe mais ne s'étaient pas encore développées, se trouvent chez nous comme chez les Romains d'Occident, mais avec un aspect différent. Enfin, les deux groupes linguistiques ayant évolué séparément, nous constatons des transformations nouvelles du capital commun, différentes en Orient et en Occident.

Je vais essayer d'éclairer cette position particulière du roumain parmi les langues romanes en prenant des exemples dans les trois catégories et dans toutes les branches de la grammaire.

*

En **phonologie**, j'ai cité le cas de *c* et de *g* latin non altérés devant les palatales en très ancien roumain: signe de conservatisme que la langue de nos aïeux avait en commun avec l'albanais, le dalmate, et, à l'Occident, le sarde confiné dans son île.

De même encore que le sarde, l'albanais et le dalmate, le roumain s'affirme conservateur en gardant l'*u* bref latin. Les quelques mots où l'*u* bref latin apparaît en roumain comme *o* (*autumnus* > *toamnă*, *rubeus* > *roib*, *cufea* > *coif*, *muria* > *moare*) semblent avoir été des avant-coureurs apportant d'Occident une innovation: celle-ci n'a pas pu se généraliser, parce que les communications avec l'Occident ont été brisées avant que n'ait pénétré chez nous la nouvelle prononciation pour les autres mots avec un *u* latin accentué ¹⁾.

¹⁾ Les autres explications proposées pour ces « exceptions », y compris la miene (« Zeitschrift f. rom. Phil. », XXVII, 688—690), ne sont pas convaincantes. Les cartes lexicales que nous avons pour quelques langues nous montrent que le plus souvent quelques mots forment l'avant-garde des autres, dans l'expansion d'un changement phonologique. Ainsi nous voyons d'après les cartes de WEIGAND que la prononciation *k'ept* pour *piept* se trouve aussi dans des régions où d'autres mots se prononcent encore en *p* et non en *k'*.

Il n'y a pas chez nous, comme dans la grande majorité des langues romanes, de parallélisme entre *u* et *i* latin, ni entre *e* bref et *o* bref. En effet, *o* bref a abouti au même résultat que *o* long; en revanche, *e* bref s'est diphtongué en *ie*, non seulement quand il était suivi d'une seule consonne, comme c'est le cas dans la majorité des autres langues romanes, mais aussi de plusieurs ¹⁾. Nous avons: *lōcus* > *loc*, comme *pōmum* > *pom*, mais *mēa* > *mea* à côté de *mēus* > *mieu* et *pēctus* > *piept*. Ainsi, tandis qu'en ce qui concerne *o* le roumain se montre conservateur, pour *e* au contraire la tendance à la diphtongaison existant dans la langue préromane s'est généralisée; elle s'est même étendue aux cas où *e* bref était suivi de plusieurs consonnes. À cet égard, le roumain ressemble à l'albanais (cf. MEYER-LÜBKE *Grundriss* ² 813) mais se différencie du dalmate, où *e* et *o* ont un développement parallèle; ils se diphtonguent toujours, semble-t-il, sous l'accent (cf. MEYER-LÜBKE *Mitteilungen*, 16) mais leur évolution ultérieure dépend de la consonne simple ou appuyée qui suit (cf. BARTOLI, *op. cit.*, § 289—295).

Dans la Romania occidentale, nous trouvons le changement des consonnes sourdes *p*, *t*, *c*, *s*, *f* en sonores, en position intervocalique. Cette innovation, qui semble s'être dirigée de l'Ouest à l'Est, a envahi comme un grand flot presque tout le territoire. Mais, aux Apennins, le flot s'est brisé: il n'a pas touché l'Italie du Sud, contrairement à l'Italie du Nord. Le roumain se montre ici encore conservateur: il a conservé sans altération les consonnes sourdes intervocaliques (*ripa* > *râpă*, *rota* > *roată*, *focus* > *foc*, *casa* > *casă*, *scrofa* > *scroafă*), exactement comme l'albanais et le dalmate ²⁾.

La conservation de ces consonnes intervocaliques, qui rapproche tant l'aspect des mots roumains de celui des mots latins, est en liaison, comme l'a montré M. MEYER-LÜBKE, avec la séparation des syllabes, très nette en roumain: les consonnes sourdes intervocaliques ont été prononcées comme si elles avaient été initiales.

Cette prononciation explique aussi — c'est encore M. MEYER-LÜBKE qui l'a montré — l'évolution du groupe *ct* et *pt* chez nous:

¹⁾ A l'exception du cas signalé plus haut, commun avec l'italien, mais différent de l'albanais (cf. MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, 31).

²⁾ Cf. *Lateinisches tj und kj*, p. 34. BARTOLI, *Das Dalmatische*, § 370 sqq. MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, 8 sqq.

après l'accent, ils donnent l'un et l'autre *pt*, au lieu que les langues romanes occidentales ont transformé *pt* en *tt*, et *ct* en *tt* ou *it*.

Le changement de la vélaire en labiale devant une dentale est commune au roumain et aux autres langues romanes d'Orient :

	<i>octo</i>	<i>lucta</i>	<i>coxa</i>	<i>cognatus</i>
roumain	opt	luptă	coapsă	cumnat
dalmate	guapto	luftë	copsa	comnut
albanais			kofshë	

En ce qui concerne le groupe *gn*, la transformation de la vélaire en labiale dépasse les frontières de la Romania orientale et se retrouve dans l'Italie méridionale (cf. *agnus*, *lignum* > roumain *miel*, *lemn*, pouillais *aunu*, *livņeņ*).

L'aboutissement de cette évolution, qui s'accomplit dans des conditions identiques, est si exceptionnel et si différent de ce qu'on trouve dans les autres langues romanes, qu'il ne peut être attribué au hasard. Si nous considérons que la rareté d'une évolution est la preuve d'un lien particulièrement intime entre deux langues apparentées, il nous faut admettre qu'à cet égard les langues romanes orientales et, en partie, l'Italie méridionale présentent un développement commun ¹⁾.

Un autre changement phonétique que le roumain possède en commun avec l'albanais — changement qui d'ailleurs ne s'est généralisé ni dans l'ensemble du territoire albanais ni dans tout le domaine de la langue roumaine — c'est la rhotacisation de *n* intervocalique simple, après que cet *n* a nasalisé les voyelles précédentes. Cette innovation, postérieure au christianisme, puisqu'elle porte aussi sur le mot *christianus*, mais antérieure au contact quotidien avec les Slaves, a dû partir des régions albanaises pour se répandre ensuite dans la langue roumaine ²⁾.

Notre langue a aussi en commun avec l'albanais le rythme décroissant à la fin des mots ; la conséquence en est que les voyelles *i*, *o* et *u* perdent d'abord de leur sonorité, puis s'amouissent ; que *a*

¹⁾ Je suis donc de l'avis de M. BARTOLI. Je ne crois pas comme M. MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, que cette évolution puisse être considérée à part dans les trois langues. Son centre d'expansion n'est pas connu ; mais cette innovation n'a pas pu partir d'Albanie ; la preuve, c'est que dans les anciens éléments indo-européens, l'albanais réduit les groupes consonantiques *ct*, *pt*, *gn* à *t* et *n* (cf. MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, 27).

²⁾ Cf. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, 58, (le présent volume p. 105—122.), MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, 40, 41.

se réduit à *ă*; seul *e* reste sans altération (roumain *lupi* > *lupi*, *credo* > *cred*, *lupum* > *lup*, *casa* > *casă*, *viridem* > *verde*; albanais *arena* > *rërr*, *amicum* > *mik*, *amici* > *miq*, *facies* > *faqe*). A cet égard, nous nous distinguons de toutes les autres langues romanes, y compris le dalmate: chez elles, *e* est la moins résistante de toutes les voyelles finales; *i* l'est davantage; *u*, *o* persistent même dans les cas où *e* s'amuit; *a* demeure presque toujours¹⁾.

Les autres changements phonologiques qui donnent à notre langue son caractère particulier sont des innovations qui se sont produites sur le seul domaine roumain; elles se différencient de celles qui sont communes au dalmate et à l'albanais — tel le changement de *û* en *ü*²⁾ — et de celles des langues occidentales. Nous avons vu que dans ces dernières la voyelle tonique subit des métaphonies dans des conditions toutes différentes de ce qui se passe en roumain; différentes sont aussi les conditions rythmiques qui produisent la syncope des voyelles dans l'Occident roman et chez nous³⁾.

*

En ce qui concerne la flexion, la dérivation et la syntaxe, nous voyons de même que le roumain conserve certaines formes et constructions anciennes qui ont disparu en Occident.

Ainsi, de toutes les langues romanes seul le roumain conserve le vocatif en *e* des masculins de la seconde déclinaison (*bărbate*, *Doamne*).

Le roumain est également seul à conserver la forme du datif des féminins de la 1-ère et de la 3-ème déclinaison (*case* < *casae*, *morți* < *morti*; dans toutes les autres langues romanes, y compris le dalmate, ce datif a été remplacé, comme pour le masculin, par l'emploi de la préposition). Cette substitution du génitif et du datif, caractérisés par une désinence, est préromane; préromane est aussi la tendance à employer au génitif la préposition *de* et au datif surtout la préposition *ad* (*mitto epistolam ad amicum*, au lieu de *amico*). En Occident, cette tendance s'est généralisée; en roumain, nous ne la rencontrons que dans quelques cas isolés; en général, le datif et le génitif se confondent en une seule forme, et il

¹⁾ MEYER-LÜBKE, *Mitteilungen*, 5—6, 15, 23.

²⁾ *Ibid.*, 34.

³⁾ *Ibid.*, 3.

s'établit un système de déclinaison articulée, où le datif du pronom personnel, ajouté au substantif comme enclitique, remplace les désinences du génitif et du datif (*omului, caselor*, etc.).

Préroman est encore l'emploi du pronom démonstratif *ille* en guise d'article: *Homo ille* ou *ille homo* ne signifient pas « cet homme-là », mais « l'homme ». Toutes les langues romanes distinguent la forme articulée des noms de la forme non articulée. Mais le latin disait indifféremment *ille homo* ou *homo ille*; en Occident, *ille homo* s'est généralisé (italien *l'uomo*, français *l'homme* etc. ¹⁾; en Orient, c'est *homo ille* qui l'a emporté (roumain *omul*); il y a dans cette post-position de l'article coïncidence entre le roumain et l'albanais (et le bulgare). Le dalmate au contraire place l'article comme en Occident. Le nom de l'île de *Lissa*, attesté dès le VI-ème siècle et qui doit s'analyser *L'Issa* est une preuve de l'ancienneté de cette construction en Dalmatie ²⁾.

Toujours à l'époque préromane, les flexions du futur en *-bo* et *-am* ont disparu et ont été remplacées par le présent. On ne disait plus *cantabo*, mais *canto*, exactement comme dans le parler populaire actuel, souvent (par ex. en roumain) on dit, non pas « je viendrai », mais « je viens chez toi demain ». Cependant, avec le temps, les langues romanes ont senti le besoin d'avoir une forme spéciale pour exprimer le futur. Le groupe occidental a choisi la construction *cantare habeo* ou, plus rarement, *habeo cantare* ³⁾; le groupe oriental *volo cantare* ou *cantare volo*. Cette construction est commune au roumain (*voiu cânta, cânta-voiu*) et, en partie, au dalmate (BARTOLI, *op. cit.*, § 156, 536); elle est répandue dans la péninsule balcanique même dans les parlars non-latins.

A la différence des langues romanes d'Occident, le roumain ne garde aucune trace des parfaits en *-dedi* (*credédi, vendédi*), innovation qui a envahi une grande partie du domaine occidental et que l'on peut trouver aussi dans les textes latins de basse époque ⁴⁾.

¹⁾ Il en est de même en sarde, sauf que c'est *ipse* et non *ille* qui est devenu l'article.

²⁾ Cf. JIRECEK, ap. BARTOLI, *op. cit.*, § 156.

³⁾ Les Sardes ont *habeo ad cantare* ou *debeo cantare* (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, II, § 112).

⁴⁾ MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, II, § 265, *Einführung*, § 174. Si le roumain garde encore l'accent tonique sur le radical dans la conjugaison des verbes de la III-ème conjugaison (*vîndem, vîndeți*), au lieu qu'en italien (*vendiâmo, vendête*), en français (*vendons, vendez*), en espagnol et en portugais (*vendimos, vendéis*), l'accent a avancé sur la désinence, il ne faut pas pour cela admettre

Contrairement aux langues romanes d'Occident, notre langue ne présente pas l'extension de la particule *che* (italien) — *que* (français, espagnol, portugais) aux dépens de nombreuses autres particules. Le roumain conserve *quam* pour les comparaisons (*mai dulce ca mierea*, plus doux que le miel, italien *piu bella che la rosa*)¹⁾; il garde la conjonction *quod* dans la proposition objective (*știu că vine*, je sais qu'il vient) et dans les propositions causales (*grăim . . . din carte, că ne ești așa departe* nous parlons par lettre, puisque tu es si loin de nous)²⁾.

En ce qui concerne les suffixes, nous ne possédons ni *-ittus*, si répandu en Occident pour la formation des diminutifs³⁾, ni *-mente* le suffixe adverbial; ce dernier est inconnu de la Dalmatie et d'une partie de l'Italie du Sud⁴⁾; en revanche, nous employons l'adjectif adverbiallement, exactement comme l'Italie du Sud; nous avons aussi en commun avec celle-ci beaucoup d'adverbes en *-ce* (par exemple *aici, acice, atunci*, aroumain, istro-roumain *acmoțe* etc.). D'autre part, parmi les suffixes en *-men*, ce ne sont pas les formes *-amen* et *umen*, c'est surtout la forme en *-imen*, appartenant à la langue paysanne⁵⁾ et très rare en Occident, qui a le plus de vitalité chez les Daco-roumains et les Albanais.

*

Les plus grandes différences entre le roumain et les langues romanes d'Occident se constatent dans le *trésor lexical*.

Quantité de mots latins, des plus usuels dans les langues romanes d'Occident, font défaut chez nous; tantôt notre peuple ne les a remplacés par aucun équivalent (*falsus, forma*), tantôt il les a remplacés par des formations plus récentes (*contentus — mulțumit, pius — credincios, semper — totdeauna*); le plus souvent il leur a substitué des mots étrangers, surtout slaves (*amare — a*

une innovation romane ancienne en Occident: il est possible que l'analogie des verbes des autres conjugaisons ait attiré l'accent sur la désinence dans chaque langue à part. De fait, l'ancien accent se conserve jusqu'à nos jours dans certains dialectes français (MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, II, § 138).

¹⁾ *Ibid.*, III, § 282—282.

²⁾ *Ibid.*, III, § 575, 583.

³⁾ Cf. MEYER-LÜBKE, *Einführung*, § 184.

⁴⁾ BARTOLI, *op. cit.*, § 155.

⁵⁾ Cf. MEYER-LÜBKE, *Ital. Gramm.*, § 509.

iubi, *amicus*, conservé en albanais — *prieten*, *carus* — *scump*, *centum* — *sutã*, *certus* — *sigur*, *consuetudo* — *obiceiu*, *finis* — *sfârșit*, *flebilis* — *slab*, *infans* — *copil*, *inimicus* — *dușman*, *negare* — *tãgãđui*, *pauper* — *sãrac*, *saepes* et *saetaceum*, conservés chez les Sardes et les Végliotes, — *gard* et *sitã*, *tenaculum* — *clește*, etc.). Un certain nombre de ces mots, tels que *collum*, *frigidus*, *solus*, *tabula* manque également au dalmate; d'autres, comme *diurnum* (remplacé par *dies*), *tempestatas*, *pater*, *sponsa* n'existent ni en dalmate ni en albanais ni dans l'Italie du sud (cf. BARTOLI, *op. cit.*)¹.

En revanche, il y a un grand nombre de mots du latin classique ou vulgaire que nous avons été les seuls à conserver. Des mots comme *adjutorium* > *ajutor*, *blanditia* > *blãndețe*, *deprehendere* > *deprinde*, *languidus* > *lãnged* (remplacé plus tard par *bolnav*, mot slave), *placenta* > *plãcintã*, et beaucoup d'autres, n'existent que chez nous. En Occident, d'autres les ont remplacés. Ainsi, au lieu de *venetus* > *vãnãt*, on trouve *blao* (français *bleu*) emprunté au germanique, ou le mot persan *lazvard*, acquis au contact de l'Orient (italien *azzurro*). Souvent, lorsque pour exprimer la même notion le latin avait deux termes, l'un survit en Occident, et l'autre en Orient. Ainsi, nous avons gardé la *lingula* (*lingurã*) du paysan latin, tandis que le *cochlear(ium)*, avec lequel les riches absorbaient des escargots, des œufs ou des médicaments, survit dans le français *cuiller*. Même des mots très usuels, comme *ovis* > *oaie*, ont disparu dans les langues romanes occidentales; on y trouve à leur place soit des dérivés (*ovicula* > espagnol *oveja*, français *ouaille*), soit des mots différents (ainsi *vervex*, bélier, qui a donné en français *brebis*, ou (*ovis*) *feta* « pleine », qui a donné en provençal *fedo*, etc.). De même, notre terme dialectal *a bãia* « élever des enfants » (d'où dérive *bãiat* « garçon ») suppose une forme **bajare*, primitif de *bajulare*; le verbe *a feri*, qui dans l'ancienne langue

¹ Il est certain que ces mots, si usuels dans les langues romanes, ont existé aussi jadis chez les Latins d'Orient; ils ont disparu avec le temps, comme l'ont fait, dans les temps historiques, tant de mots d'origine latine de notre langue. Parfois, avant de disparaître, ils ont influencé d'autres mots, qui nous permettent de faire des inductions sur leur existence. Ainsi, j'ai montré dans mon dictionnaire étymologique (No. 984 et 1883) que le diminutif **lenticula*, répandu dans toutes les langues romanes, a dû exister aussi chez nous, à côté de *lens* > *linte* (lui seul peut expliquer la forme *mãzãriche*, tirée de *mazãre*), et que, avant que *albina*, ruche, ait pris le sens d'abeille, le mot *apis* a vécu: son influence permet en effet d'expliquer plus facilement le métaplasme **vespis* > *viespe*, de *vespa*.

signifiait « fêter » nous permet de reconstituer le type latin **ferire*, dont *feriare* est un dérivé ¹⁾.

D'un autre côté, des mots tels que *agilis* > *ager*, *canticum* > *cântec*, *hospitium* > *ospăț*, se sont transmis chez nous comme termes populaires, de génération en génération, tandis que dans les autres langues romanes (voir le français *agile*, *cantique*, *hospice*) ce sont des mots savants, réintroduits plus tard dans la langue par des emprunts au latin des écoles, de l'Église et des chancelleries médiévales.

Ces mots conservés dans la seule langue roumaine sont nombreux. J'en ai compté dans le Dictionnaire des langues romanes de M. MEYER-LÜBKE, complété par quelques additions, environ 120, soit 5 à 6% des mots roumains d'origine latine identifiés jusqu'à présent ²⁾.

¹⁾ Dictionnaire de l'Académie [la substitution de *feriare* à **ferire* est probablement due à l'homonymie de ce dernier avec *ferire*, frapper].

²⁾ Les voici, par ordre alphabétique: **aduliare* > *adiã*, *adiã* (cf. Dictionnaire de l'Académie), *albaster* > *albastru* (des formes romanes comme l'ital. *nerastro* et *biancastro*, le franç. *noirâtre* et *blanchâtre*, dérivés du radical allemand *blank*, qui a remplacé *albus*, et de *niger* prouvent que *albaster* a existé jadis dans ces langues aussi), **allevatum* > *aluat*, *alvina* (qui remplace *apis* et *apicula* des autres langues romanes) > *albina*, **amaritiosus* > *amărăcios*, **ambulester* > *îmbuiestru* (coupé en: *în buiestru*), *armarium* > *armar* (forme savante dans les autres langues romanes), **astruicare* > *astruca*, *astrum* > *astru*, *averruncare* > *arunca*, **babeus* > *baib* (dans *usturoiu baib*), **buccidus* > *buged*, **caecia* > *ceață*, *calatio* > *Crăciun* (dans les autres langues romanes, *natalis*), *cervix* > *cerbice* (mot savant dans les autres langues romanes), *christianus* > *creștin* (de même), *circitare* > *cercetã*, *colatus* > *curat*, **conflexire?* > *cufleși*, *conforire* > *cufuri*, *cornus* > *corn* (arbre; dans les langues romanes, dérivés), **corrimare* > *curma*, **demicare* > *dumica*, *depalare* > *depãra*, **derapinare?* > *derãpãna*, *despicare* > *despica*, **diffamia* > *defuimã*, **disfabricare* > *desfãca*, *disponere* > *despune* (« ordonner » dans l'ancienne langue; dans les autres langues romanes, forme savante), *dormitare* > *dormita*, **drepanella* (du grec) > *drepaneã*, *ejectare* > *aepta*, **excubulare* > *scula*, *exorta* > *soartã*, *extemporare* > *astãmpãra*, *exudare* > *asuda*, **felicitare* > *ferișca*, avec le dérivé *ferișcat* (Dict. de l'Acad. s. v.), *felix* > *ferice* (dans les autres langues romanes, mot savant), **fibularia* > *fiulare*, *floralis* « appartenant à Flore » > *Florcr* « mai », **Florilia* (au lieu de *Floralia*) > *Florii*, **fluctulare* > *flutura*, **foliolus* > *fuior*, *forficare* > *forfecã*, *fragmentare* > *frãmãntã*, **galgulus* (= *galbulus*) > *grangur*, *glabrare* > *gheura*, **grossicellus* > *groșteiu*, **hadie* (au lieu de *hodie* des autres langues romanes) > *azi*, *halitus* > *aret* (*în aretul vântului*), **horridor* > *urdoare*, **imbubiare* > *îmbuiba*, *impalare* > *împãra*, *impartire* > *împãrți* (dans les autres langues romanes, formes savante), *imputare* > *împutã*, *imputatio* >

Leur nombre s'accroît si on y joint les mots qui, inconnus aux

*imputáciune, *innocticare?* > *întuneca, jugarius* > (boeuf) *jugar, jugulare* > *junghia, lactes* > *lapți, libertare* > *ierta* (dans les autres langues romanes **perdonare*), *marcidus* > *mârceed, margella* > *mârgea, *magire* (du grec) > *amăgi, mugire* > *mugi* (dans les autres langues romanes, forme savante), *mulsură* > *mulsură, nescire* (conservé dans *nescio quid* > *niște, nescio quales* > *nescăi, nescio quantus*, > *nescăt*) *nutricium* > *nutreț, orgia* (du grec) > *urgie, *oricare* > *urca, *palpabundus* > *plăpând, *pandia* > *pânză, paniculum* > *pânichiu, perambulare* > *primbla, parsitare* > *păstra, pervescire* > *prevești, *pharmacum* (du grec) > *farmec, plausare* > (ancien) *plăsa, poenitare* (ancien) *părăta* (dans les autres langues romanes, forme savante), *procedere* (dans les autres langues romanes mot savant) > *purcede, putridus* > *putred, ramula* > *ramură, *raccidiare?* > *reteza, rancidus* > *rânced* (dans les autres langues romanes, forme savante), *senticella* > *sâmcea, scoria* > *scoare* (dans d'autres langues romanes, forme savante), *sonitus* > *sunet, subala* > *subsuară, subrupare* > *surpa, tenuare* > *înțina, trepidare* > *trăpăda, vestimentum* (mot savant dans les autres langues romanes) > *veșmânt*. Ajoutons les mots du dialecte aroumain: *afriçiae* > *afreașă, binati* > *bițaț, canistrum* > *câneastră, disfinger* > *disfindzeari, dissico* > *disic, figere* > *hidzeari, follinus, -a* > *ful'ină, maja* > *maie, nutricare* > *nutricari, paliurus* > *păl'ur, pecunia* > *pecușu, regulare* > *arăgurare, rupes* > *arup, *subiliare* > *suil'ari, vindematio?* > *ayizmăciune*. [Cette liste, après la 3-ème édition du Dictionnaire étymologique des langues romanes de M. MEYER-LÜBKE, peut être augmentée des mots latins (vulgaires) que voici, conservés seulement en roumain (plusieurs étymologies sont douteuses): *adancus, augere, aggestus, agilis, alminus, *antaneus, aqualis, argella* (aussi alb.), *aucupare, augmentare* (aussi base.), *blandulus, burrus, *calvia?*, **canticum, cascabundus, cascade* (aussi log.), *cautela* (comme dérivé verbal, aussi campid.), *ceparius, compitum* (comme dérivé verbal aussi alb., log., ital.), *complexare?*, *contorpescere?*, *corbula, *cunctinare, curtiare* (aussi alb., serbo-cr.), *dedare, depositum* (en composé), *depsere?*, *detonare, *disglabrare, dissecare, divelare, *excarpere* (excerpere), *exilia, *experlavare, fama, febrescere, felix, fenerarius, flammabundus, *gibbulus, *glaucellus, *illace, illoce, impetrare, incalescere, incernere, *incolicare, indeminare, *înfolliare, *mattus* (dans un verbe dérivé), *innatare, *intemplare, iudicium, jugastrum, jurgiare?*, *juramentum, languidus, anguor, *lignare, *liquorare, *liquidare, măgia* (magia log.), *malignus* (en dérivation), *manicare, mastiche* (grec), *mastichium* (grec), *miles, *morinus?*, **mucece* (comme dérivé dans des dialectes it., engad., sarde), *muticus* (dans un dérivé verbal), *negotiator, neque unus, *oesticulus, orbis, oscitare, ovinus, ovis* (dans les autres langues romanes seulement des dérivés), *noverca* (aussi alb.), *persecare, placenta, potentia, praedatio, pervolare, *puerunculus, *pueronius, *putium, *putulus, quod, ramulosus, *repatio, *remediare, retella, ridica* (dans un dérivé verbal), *rigidare, rosio, rupes* (aussi en toponymie alpine), *schema* (grec), *scientia, *serpentia, *signicare, somnolentus* (avec changement de suffixe), *spurius* (aussi serbo-cr.), *stupus* (grec), *subala, *suffollicare, ululatus, venetus, verberare, *vescidus, *vessicella, vindemialis* (+ vinum), *vissire* (ailleurs, dérivés) — 1934, DR. XIII, 479—480].

langues romanes occidentales, se trouvent en revanche en dalmate et en albanais ¹⁾).

Même parmi les mots communs aux autres langues néo-latines et à nous, beaucoup ont chez nous un sens spécial, exprimé en Occident par d'autres termes; ainsi:

¹⁾ Nous avons en commun avec le dalmate: *deinter* > *dintre*, vejl. *drante*; *densus* > *des*, vejl. *dais* (remplacé dans les langues romanes occidentales par *spissus*); *udus* > *ud*, vejl. *joit*; *secretus* n'a persisté comme mot populaire que dans notre terme dialectal *secret* « abandonné », « maudit », dans le vegliote *sakrait* et l'albanais *shkretë*; *excutere* signifie seulement en vegliote (*skotro*) et en roumain « enlever »; dans toutes les autres langues romanes, il veut dire « battre », « secouer » et surtout « battre au fléau ».

Les coïncidences albano-roumaines sont plus nombreuses: *ad-mane* > **amâne*, d'où *amâna*, alb. *mënonj* « retarder »; *cerebrum* (remplacé dans les autres langues romanes par *cerebellum*) > *creier*, alb. *krie* « tête »; *chicoreum* > *cicoare*, alb. *korre* (conservé aussi dans l'Italie du sud, cf. CANDREA-DENSUȘIANU, *Dict. etim.*, No. 335): *consocer* avec l'accent sur le préfixe ne s'est maintenu que dans l'albanais *krushk* et le roumain *cus cru* (cf. sur ces mots M. MEYER-LÜBKE, « *Mitteilungen* » 4—5); *conventum* > *cuvânt*, et avec le même sens, alb. *kuvënt*; **curtiare* > *cruța*, et avec le même sens, alb. *kurtsenj* (au lieu de **accurtiare* « raccourcir » dans les autres langues romanes); **experlavare* > *spăla*, alb. *shpëlanj*; *horre* > *urî*, alb. *urrenj*; *hospitium* > *ospăt*, alb. *shtëpi* « maison », n. grec *οστει*; *imperator* > *impărat*, alb. *mbrët* (dans les autres langues romanes, mot savant); *impedicare* avec le sens spécial de « mettre une entrave aux chevaux » s'est conservé seulement dans le roumain *împiedica* et l'albanais *pëngonj*; *linguor* > *lingoare*, alb. *lÿnjyrë* (dans les autres langues romanes, mot savant); *linea* > *iie*, alb. *lÿiri*, avec le sens spécial de « chemise de femme » (en opposition avec le français *linge*); *linter* > *luntre*, alb. *ljundrë* (aussi dans l'Italie du Sud, les Grecs, et les Slaves des Balkans, cf. BARTOLI, *op. cit.*, § 541); *manicaria* > *mâneca*, alb. *mëngonj*; **negula* (au lieu de *nebula*) > *negură*, alb. *njegull*; *mirari* > *mira* > cf. alb. *mëryershim* « merveilleux » (dans toutes les autres langues romanes, y compris le sarde, le mot signifie « regarder »); *noverca*, -*cus* > aroum. *nuercă*, *nuercu* « belle-mère, beau-père », alb. *njerkë*, *njerk*; *orare* > *ura*, alb. *uronj*, avec le même sens de « souhaiter à qqn. » (dans les autres langues romanes, le sens est « prier »); *ordinare* (dans les autres langues romanes, mot savant) > *urdina*, « aller et venir » alb. *urdëronj* « ordonner »; *paleum* > *païu* (en Transylvanie) « laine de printemps des brebis »; alb. *pajë* « dot »; *scortea* > *scoarjă*, alb. *shkorsa* avec le sens spécial de « tapis », *sessus* > *șes*, alb. *shesh* « plaine » (le sens est « siège » dans les autres langues romanes); *status* > *stat*, alb. *shtat*, dans le sens spécial de « stature »; *sulphur* apparaît changé en *sculfur* dans l'aroumain *șcl'ifur* « soufre » et l'albanais *skjufur*; *turbare* avec le sens du roumain *turba* « enrager » ne se trouve que dans l'albanais *tërbonj*; *venenum*, avec le sens de « bile » comme notre *venin* et de « fâche », comme l'aroumain *virin* se rencontre aussi dans l'alb. *vëner*; **vituleus* > *vătuiu*, alb. *vetulj*.

Anima garde chez les Latins d'Occident le sens d'« âme » ; seulement chez nous *inimă* a remplacé *cor* ; (un dérivé de *sufflare* le remplace dans le sens primitif).

Bucca a seulement chez nous le sens ancien de « joue » ; dans les autres langues romanes, y compris le vegliote et le sarde, il signifie « bouche » ; pour cette dernière notion, nous avons *rostrum* et, plus tard, *gula*.

Constare signifie chez nous, dans l'ancienne langue et aujourd'hui encore dans quelques dialectes, sous la forme *custa*, vivre, sens immédiatement relié à celui du verbe latin ; dans les autres langues romanes, il a reçu l'acception nouvelle de « coûter » (il est d'ailleurs entré avec ce sens dans notre langue comme néologisme).

Datum a en Occident le sens de dé, qu'il n'a pas chez nous (*dat* est le participe et adjectif du verbe *da*).

Excal(i)dare, plonger dans l'eau chaude, a pris dans les langues romanes d'Occident le sens de « chauffer » ou « échauder » ; chez nous *scălda* s'est spécialisé d'autre manière ; ce n'est pas la notion de « chauffer », mais celle de « plonger dans l'eau » qui est restée essentielle.

Incepere est continué par le roumain *începe*, « commencer » ; il ne s'est conservé ailleurs que dans quelques dialectes rhéto-romans, où il a pris un sens nouveau ; pour exprimer la notion de « commencer », l'Occident roman a créé une curieuse formation : **cominitiare*.

**Insignare* > *însemna* « désigner », signifie en Occident « enseigner ».

Intendere, qui a gardé chez nous sa valeur primitive, a reçu dans les autres langues romanes le sens « de tendre l'oreille », d'où « entendre » ou « comprendre » : notion pour laquelle le roumain a gardé *intelligere*.

Laborare a été remplacé chez nous par *lucrare*, qui dans l'ancienne langue avait aussi le sens de « gagner », et qui, dans les langues romanes, a, outre ce dernier sens, ceux de « arriver, consumer ». [Seul dans le dérivé *dies laboratoria* > aroum. *zi lălătoare* « jour de travail », on a une trace de *laborare*].

[*Pacare* n'a gardé qu'en roumain et en albanais un sens voisin de « pacifier », *a împăca* « apaiser » ; en Occident, il signifie « satisfaire en payant, payer »].

Reponere > *răpune* signifie en Occident « cacher, ensevelir ».

Sentire s'est conservé chez nous — *simți* — avec sa valeur primitive ; il n'a pas pris le sens de « entendre » ou « sentir une odeur », comme dans les autres langues romanes ;

Tener, qui a gardé partout ailleurs le sens de « délicat, tendre », a évolué chez nous dans le sens de « jeune », *tânăr*.

Vindicare > *vindeca* « guérir » signifie aujourd'hui chez les Latins d'Occident « venger ».

Virtus signifiait en latin « puissance virile » ; il a gardé ce sens dans notre vieux mot *vârtute* et dans l'adjectif *vârtos* ; en Occident, sous l'influence du christianisme, ce mot a pris le sens que nous trouvons aujourd'hui dans le terme français *vertu* *).

Nous avons bien des exemples encore de mots remplacés par d'autres ; dans le domaine occidental, nous trouvons pour « cuît » (couteau) *cultellus* — chez nous **cotitus* ; pour « toarce » (filer) *filare* — chez nous *torquere* ; pour « cuptor » (four) *fornax* — chez nous **coctorium* (répandu aussi dans l'Italie méridionale) ; pour « grand » *grandis* (conservé aussi en sarde et en albanais) — chez nous le terme obscur de *mare* ; pour « încet » (lent) *lentus* — chez nous *quietus* ; pour « rău » (mal) *malus* — chez nous *reus* (coupable) ; pour « a măcina » (moudre) *molere* — chez nous *machinari* « mettre dans la machine » ; pour « a strica » (abimer, gâter) *nocere* — chez nous *extricare* (débrouiller) ; pour « a pleca » (partir) *partire* — chez nous *plicare* (plier) ; pour « picior » (pied) *pes* — chez nous *peciolus* ; pour « neted » (lisse) *planus* — chez nous *nitidus* (brillant) ; pour « a plânge » (pleurer) *plorare* — chez nous *plangere* ; pour « ruga » (prier) *precare* — chez nous *rogare* ; pour « fără » (sans) *sine* et *minus* — chez nous *foras* ; pour « visa » (rêver) *somniare* — chez nous **visare*, etc.

On pourrait multiplier ces exemples. Ils suffisent à nous montrer qu'en ce qui concerne le maintien et l'évolution du sens

*) [En ce qui concerne *ager* et *area*, notre langue a une place à part ; elle ignore les modifications sémantiques qui se sont produites dans les langues occidentales, où *ager*, en partant du sens de « région, contrée », a pris ceux de « lieu où une plante pousse en grande quantité ; lieu où se trouve en grand nombre une espèce d'animaux ; patrie d'un animal ; patrie d'un homme ; lieu préféré de l'homme ; habitude, instinct, signes caractéristiques » ; *area* du sens d'« aire à battre », a passé à ceux de « jardin ; cimetière ; quartier ; nid ; gîte d'animal ; petits d'animaux, famille ». Seul le sens de « cour », que nous rencontrons dans certaines langues romanes, se trouve chez nous dans quelques régions (cf. le Dictionnaire de l'Académie). — Ces exemples nous confirment le fait que le roumain, détaché de bonne heure du reste de la Romania, n'a pas pris part aux innovations linguistiques des langues occidentales, qui ont longtemps présenté et présentent encore en partie une continuité linguistique.—1920, Compte-rendu d'un travail de G. ROHLF, *Ager, Area, Atrium*, DR, I, 439].

des mots latins, le roumain a suivi une autre voie que les langues sœurs.

J'ajouterai quelques exemples qui me paraissent singulièrement instructifs. En effet, les évolutions linguistiques que l'on peut citer dans les autres parties de la grammaire nous prouvent seulement que le roumain a été isolé de bonne heure du reste de la Romania: mais les exemples empruntés au lexique, les mots qui représentent une notion, nous permettent de faire des inductions sur les conditions particulières dans lesquelles ont vécu nos ancêtres.

Prenons les mots qui désignent les voies de communication. La plupart des termes latins qui exprimaient les diverses sortes de chemins ont disparu des langues romanes. Ainsi, *trames*, *deverticulum*, *meatus*, *actus*, *angiportus*, sont morts et n'ont laissé aucune trace. Parmi les mots conservés en Occident, les deux principaux: *via* et *camminus* n'existent pas chez nous, non plus que *semita*, terme habituel pour sentier. A leur place, nous avons conservé les termes latins *callis* et le dérivé **carraria*. Nous pouvons admettre que *camminus*, mot d'origine celtique, est entré dans le roman d'Occident à une époque relativement tardive, où il ne pouvait plus pénétrer jusqu'en Orient; mais le terme général *via* a été remplacé par *callis* (qui en latin désigne un « sentier en montagne ou en forêt »; en italien, *calle* veut dire aujourd'hui encore « sentier »; dans les dialectes italiens du Nord (*cala*) « sentier dans la neige », ou (*kaldzela*) « raie dans les cheveux »). Cela est significatif et semble bien prouver que, nos ancêtres vivant dans les montagnes, le mot qui indiquait un chemin étroit dans la montagne a pu devenir le terme général pour toute sorte de route. Il faut sans doute expliquer aussi par ces conditions d'existence le fait que **carraria* ¹⁾, dérivé de *carrus*, qui a dû désigner à l'origine un chemin frayé par les charrettes (cf. l'allemand *Karrenweg*) et par conséquent assez large, en est arrivé à exprimer dans les régions montagneuses un sentier étroit où on ne peut passer qu'à pied ou à cheval. Ces acceptions de sens n'ont pu naître qu'à la montagne; elles ont ensuite été transportées dans la plaine, où elles voisinent avec les mots nouveaux empruntés aux Slaves: *drum* et *potecă* ²⁾.

¹⁾ Le mot se trouve aussi en croate, avec le sens de « petit chemin »: *karara* puteljak u selu, što vodi čijoj kuić (« Arch. f. slav. Phil », XXVIII, 516).

²⁾ Pour désigner un chemin entre les maisons, une « rue », nous avons le terme slave *uljā*; il n'y a pas de mot latin. Le mot *strata* des Latins d'Occident (à

Tout de même, le mot *pons* désigne en latin et dans les langues romanes un « pont »: chez nous *puntea* est la petite « passerelle » jetée sur un cours d'eau étroit: dans nos montagnes en effet, il n'y a point de larges rivières, mais seulement des torrents et des gaves. Quand les Roumains, descendus dans la plaine, ont eu à franchir de grands fleuves, ils ont emprunté aux Slaves le mot *pod*.

Mergere, qui voulait dire en latin « plonger », et qui signifie en Engadine (*schmerscher*) « tomber dans un précipice » n'a pu prendre en albanais (*mërgonj*) le sens de « s'éloigner » et en roumain (*a merge*) celui de « s'en aller » que si l'image de celui qui s'éloigne, disparaissant dans les profondeurs, est vue de haut, d'une cime de montagne.

De même le sens de « forêt » (*pădure*) pris par le latin *palus* (marais) seulement en albanais (*pyll*) et en roumain prouve que nos ancêtres et ceux des Albanais ont vécu dans certaines conditions topographiques qui ont rendu possible ce changement sémantique. Ce n'est pas non plus par hasard que dans le sens ancien de *palus* apparaît dans les deux langues, ainsi qu'en dalmate, en grec et en bulgare, un mot *balta*, qui semble être d'origine illyrienne, et est aussi répandu dans l'Italie du Nord et le Frioul ¹⁾.

Mais il y a des différences notables entre le roumain et l'albanais en ce qui concerne la signification de certains mots latins. C'est le cas du mot *bubalus* > *bour*, qui, en albanais (*buall, bull*) ²⁾ comme dans toutes les langues romanes, a pris le sens nouveau de « buffle ». Il ressort des travaux de HEHN ³⁾ et de BOTEZAT ⁴⁾ que « l'aurochs » avait commencé à être domestiqué en Grèce « vers le début du second millénaire avant J. C. » et que « au temps de l'apogée de la civilisation grecque, il n'existait plus dans ces régions à l'état sauvage ». Le grec *βόβαλος* avait en effet le sens de « chevreuil, gazelle, antilope »; les Romains ne lui ont donné que plus tard le sens d'« aurochs », lorsqu'ils ont connu cet animal dans les forêts des régions barbares du Nord, où il vivait à l'état sauvage. Pour

proprement parler « chemin pavé » n'existe pas chez nous. L'autre terme roman, *ruga* (qui en latin n'est attesté qu'avec le sens de « ride », mais qui en albanais a la même valeur que *rue* en français) a une tout autre acception en aroumain (*arugă*): il désigne l'endroit par où les brebis entrent dans le parc pour la traite.

¹⁾ Cf. *Dictionnaire de l'Académie*; BERNEKER, *Slav. Wörtb.* 70. MEYER-LÜBKE, *Etym. Wb.*, No. 6177.

²⁾ G. MEYER, *Alb. Wb.*, 50.

³⁾ *Kulturpflanzen und Haustiere*, 459 sqq., 590—591.

⁴⁾ *Bourul și Zimbrul*, (Anal. Acad. Rom., XXXVI, Științ.), Buc., 1913.

les Romains d'Occident le *bubalus* était donc un animal exotique. Plus tard, lorsque, par les Avars, ils connurent le buffle, le nom de *bubalus* passa à cet animal d'un aspect sauvage: exactement comme chez les Slaves, dont le mot *byvolŭ* (*buvolŭ*, *bivolŭ*) dérive aussi du grec *βοῦβαλος*¹⁾, ainsi que le grec moderne *βοῦβαλος* « buffle ».

Seul les Roumains des Carpathes, où cet animal vivait à l'état sauvage encore au début du XVI-e siècle et avait certes été beaucoup plus abondant dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ont conservé l'ancien nom avec sa valeur; pour le buffle, qu'ils ont connu plus tard, ils ont adopté le mot slave (*bivol*). Si les Roumains de la Dacie trajane étaient venus tous de la péninsule balcanique, d'où l'aurochs avait disparu beaucoup plus tôt²⁾, ils auraient probablement donné ce nom au buffle, comme tous les peuples balcaniques. La différence qui existe à cet égard entre l'albanais et le roumain prouve que seulement une partie de nos ancêtres habitait dans le voisinage des Albanais.

Mais la grande différence entre le trésor lexical du roumain et celui des langues romanes d'Occident est constituée par la quantité de mots nouveaux qui, au cours des siècles, se sont ajoutés aux mots héréditaires. Les sources qui ont enrichi les langues occidentales sont tout autres que celles où a puisé le roumain.

En Occident, le latin a dominé pendant des siècles, et domine encore, dans une certaine mesure, l'Église et l'école; c'était la langue des chancelleries; les œuvres scientifiques étaient écrites uniquement en latin, et souvent aussi les œuvres littéraires: aussi le latin a-t-il été la source inépuisable qui a renouvelé le lexique des langues romanes occidentales; non seulement les termes techniques, mais encore quantité de mots d'autre nature sont entrés comme néologismes dans le parler quotidien et sont devenus avec le temps le bien commun même des classes sociales inférieures*).

¹⁾ BERNEKER, *Sl. Wb.*, 116.

²⁾ Les Bulgares païens le chassaient encore. En 1215 il constituait en Serbie une rareté. Cf. JIREČEK, *Geschichte der Serben*, I, 14—16.

*) [Si, contrairement à ce qui a lieu en roumain, des mots comme *falsus* et *forma* sont restés en français et en italien, c'est que leur disparition a été empêchée par ceux qui savaient le latin. La conscience du lien étymologique entre le mot ancien populaire *fourme* et le latin *forma* a fait qu'au commencement du XII-ème siècle, *fourme* a pris en français l'aspect savant de *forme*. — 1933. *Rumänisch und romanisch*, 221].

Le nombre des latinismes, des mots dits « savants » ou « demi-savants » est beaucoup plus grand que ne se l'imaginerait un profane ; ce sont surtout eux qui donnent à ces langues — pour celui qui n'est pas initié à la critique philologique — un aspect plus latin qu'au roumain ; ce dernier en effet a commencé à peine au XVIII^e siècle, sous l'influence de l'école latiniste, à acquérir des néologismes latins ou romans, dont beaucoup d'ailleurs n'ont pu jusqu'à nos jours pénétrer dans la langue du peuple. Le profane, s'il sait un peu de latin, reconnaît plus facilement ces néologismes, qui n'ont pas eu le temps de subir les transformations phonétiques et sémantiques des mots anciens. En français, il est difficile de reconnaître le latin *aqua* dans *eau*, prononcé *o*, ou *digitale* dans *dé* ; au contraire, le néologisme *nature* évoque immédiatement *natura*.

Même les termes chrétiens exprimant les notions primordiales de la foi apparaissent chez nous sous une forme qui révèle l'antiquité de leur origine (*Dumnezeu* « Dieu » ; *creștin* « chrétien » ; *biserică* « église » ; *păgân* « païen » ; *cruce* « croix » ; *înger*, « ange » ; *drac*¹⁾, « diable » ; *botez* « baptême » ; *Paști* « Pâques » ; *rugăciune* « prière » ; *cumineca* « communier » ; *preot* « prêtre », *păcat* « péché » etc.). De vieux termes païens ont été adaptés au culte chrétien (ainsi : *Rusalii*, Pentecôte ; *Florii*, les Rameaux). En revanche, des termes spéciaux, liés au développement de ce culte, aux institutions ecclésiastiques et à la littérature religieuse, sont d'origine slave (ainsi : *duh* « esprit » ; *arhanghel* « archange » ; *iad* « enfer » ; *raiu* « paradis » ; *mucenic* « martyr » ; *evanghelie* « évangile » ; *icoană* « icône » etc.). A cet égard, nous nous séparons du dalmate et de l'albanais. Des mots se rapportant à la religion chrétienne, tels que *shekull* « monde » < *saeculum* ; *kishë* « église » < *ecclesia* ; *shpirt* « esprit » < *spiritus* ; *bëkonj* « bénir » < *benedico* ; *ungjill* « évangile » < *evangelium*, ou encore aux institutions politiques, comme *rregi* « roi » < *regem*, attestent une influence occidentale assez tardive, que notre langue n'a point subie²⁾.

De même, les mots germaniques qui sont entrés de très bonne heure sporadiquement dans la langue romane (*burgus* est attesté

¹⁾ Dans les autres langues romanes *draco* signifie dragon.

²⁾ Il semble cependant que nous ayons reçu aussi, exceptionnellement, d'Occident quelques termes ecclésiastiques. Ce serait le cas du mot *sineca* « faire le signe de la croix » qui suppose un *signicare*, avec l'évolution de *gn* caractéristique des langues romanes d'Occident. (Cf. mon article *Probleme nouă în cercetările lingvistice*, II, 538 sqq.)

dès le III-ème siècle) et se sont si fort multipliés par la suite, n'existent pas chez nous. Il y en a en revanche en dalmate, et même en albanais et en serbo-croate. Ainsi, le mot *brutes* (forme romanisée correspondant à l'allemand *Braut*) est attesté dans une ancienne inscription de Dalmatie (entre le III-ème et le VI-ème siècle) et s'est conservé dans le vegliote *bert-ain* « bru »; le mot germanique *rihhi* (allemand *reich*) persiste dans le vegliote *rek* (italien *ricco*, français *riche*); *skina* dans le vegliote *skaina*, le serbo-croate *skina* etc. ¹⁾.

[Ces derniers temps plusieurs érudits ont cherché à démontrer la présence en roumain de certains mots d'origine germanique ancienne. Beaucoup de ces étymologies — récemment réunies par M. E. GAMILLSCHIEG dans *Romania germanica*, vol. II (Berlin-Leipzig, 1935) — ont été à juste titre contestées; cependant, plusieurs sont très probables. Mais ces mots ne font pas partie du stock emprunté par les Romains d'Occident; ils ont chez nous un caractère spécial. Ainsi le germanique *thorp* « agglomération d'hommes », conservé dans l'allemand *Dorf* « village », qui dans la Lex Alemannorum a la forme latinisée *troppus*, apparaît dans les langues romanes d'Occident d'une part dans les substantifs français *troupeau* et provençal *tropol* et dans le verbe dérivé catalan *atropellar* « renverser »; d'autre part dans l'adverbe français et provençal *trop*, italien *troppo*. Chez nous, la locution aujourd'hui disparue *cu tropul* « en masse, en quantité » a engendré le verbe même qui exprime les invasions impétueuses des barbares germaniques: *a cutropi* (de même que la locution *cu vârî* a amené le verbe *covârî*). D'autre part nous avons en roumain des mots d'origine germanique ancienne, tels que *fară* (qui dans le pays de Hațeg et chez les Aroumains signifie « famille »), *grapă*, « herse », *tapă* « bonde » et *pungă*, « poche » dont l'origine germanique est certaine: mais ils ont pu nous venir aussi indirectement, par l'intermédiaire de quelque langue voisine. *Pungă* ne doit pas être un emprunt direct du gothique *puggs*; il peut représenter le paléoslave *pagva*. *Tapă* représente un mot gothique ou gépide *tappa* (= vha. *zapho* = *Zapfen*) mais il se trouve aussi en bulgare. *Grapă* pourrait venir du germanique *krappa* ²⁾ « crochet », mais aussi de

¹⁾ Cf. BARTOLI, *op. cit.*, § 141.

²⁾ MEYER-LÜBKE, *REW.*, No. 4.760, où sont cités les correspondants romans avec les sens de « griffe, crochet, agrafe, main aux doigts crochus » et « chardon ».

l'albanais, dont le mot *grep* « crochet, hameçon » correspond à *grapă* comme *breth* à *braĭ*. Un indice nous est fourni à cet égard par le verbe *a se grăpțâna* « s'accrocher », qui ne peut pas être expliqué par le moyen de la dérivation roumaine et correspond à l'albanais *grepth* (à l'origine, certainement « crochet », avec *th > t*, comme dans *thark > țarc*). Quant à *fară*, ce mot se trouve aussi en grec moderne (*φάρα*), en bulgare (*fara*) et en albanais (*far(r)ë*); étant d'origine lombarde¹⁾, il semble être venu dans la péninsule balcanique de l'ouest, en même temps que d'autres mots].

Le roumain n'a pas de mots d'origine arabe — certains apparaissent cependant chez nous, mais assez tard et empruntés aux Turcs — mots qui sont répandus en Occident, quoique dans une moindre mesure que les mots germaniques; il nous manque aussi les quelques mots d'origine obscure qui se trouvent dans les textes latins de basse époque, comme *faluppa*, attesté dans des gloses du X-ème siècle, et qui ont une si grande expansion dans les langues romanes²⁾.

Par contre, nous rencontrons en roumain quantité d'autres mots d'origine albanaise, grecque, turque, hongroise, saxonne et surtout slave, naturellement inconnus aux parlers romans d'Occident. Ils donnent à notre langue un aspect tout particulier.

A première vue, le nombre de ces mots d'origine étrangère est énorme dans notre langue.

Prenons par exemple le seul dictionnaire étymologique complet que nous possédions, celui de CIHAC; comparons le tome I-er, qui contient les mots latins, et le tome II qui renferme ceux d'origine étrangère; nous verrons que ce dernier est bien plus volumineux. L'index final compte 5765 mots: 1165 sont d'origine latine. Les 4600 autres sont constitués par:

2361	»	slaves
965	»	turcs
635	»	grecs modernes
589	»	hongrois
50	»	albanais

Nous voyons donc que les éléments étrangers, qui ne comprennent pas les emprunts faits à l'allemand, sont quatre fois plus nombreux que les latins. Le fait que le dictionnaire de CIHAC n'est

¹⁾ *Ibid.*, No. 3187.

²⁾ MEYER-LÜBKE, REW., No. 3173.

pas complet ne renverse pas ces données, car, si le nombre des mots latins est certes beaucoup plus grand, il manque aussi une masse de mots étrangers.

Une telle statistique montre jusqu'à l'évidence combien a été étroit le contact des Roumains avec les peuples voisins, et surtout les Slaves. Mais, pour reconnaître le style d'un palais, on ne songe pas à compter les pierres avec lesquelles on l'a bâti: tout de même ce n'est pas en comptant les mots d'un dictionnaire qu'on peut faire des inductions sur la nature d'une langue *).

Un dictionnaire purement étymologique est toujours unilatéral parce qu'il ne tient compte que de l'origine des mots, et non de leur importance dans la circulation. Dès 1648, l'auteur de la préface du Nouveau Testament de Bălgrad disait — comme Luther en traduisant la Bible: « les mots doivent être comme la monnaie: la monnaie est bonne qui a cours dans tous les pays; de même les mots sont bons quand tout le monde les comprend ». Dans un dictionnaire étymologique, les mots *a fi* « être »; *acolo* « là »; « *tu, toi* »; *cap* « tête »; *și* « et », connus et employés tous les jours par tous les Roumains de toutes les contrées du pays, n'occupent qu'une place, exactement comme les mots *arșău* « bêche »; *ațapoc* « écharde »; *cavaf* « savetier »; *jubră* « exanthème » etc. qui n'ont cours que dans une seule région, et là encore fort rarement, et sont inconnus de tous les autres Roumains.

*) [A ce point de vue, une comparaison avec le nouveau *Dictionnaire étymologique de la langue française* de M. O. BLOCH est pleine d'enseignements. Laissons de côté la lettre A, qui comprend beaucoup de mots — en partie étrangers — composés avec le préfixe latin *ad*. Si nous prenons les mots commençant par un B, nous avons, au point de vue étymologique, le tableau suivant [dressé par M. D. MACREA]

mots hérités du latin	108
onomatopées	15
mots de formation française [surtout avec des noms propres]	47
mots d'origine celtique	6
mots d'origine bretonne	3
mots d'origine germanique (y compris les emprunts récents)	92
mots savants (empruntés au grec ou au latin classique et médiéval)	103
mots empruntés aux autres langues romanes et aux dialectes français	137
mots empruntés aux autres langues, y compris les langues exotiques	27
	538

Si nous négligeons les 142 mots d'origine inconnue ou douteuse, il résulte que, dans les mots français commençant par un B, la proportion des mots latins héréditaires est de 20%; dans les dictionnaires de Cihac, elle est de 23%.

1933. *Rumänisch und Romanisch*, p. 221—222.

Les provincialismes et les termes spéciaux ne peuvent évidemment pas compter dans une langue autant que les mots essentiels dont on se sert constamment. Dans un grand dictionnaire, tel que celui de l'Académie roumaine, où les mots sont considérés à tous les points de vue, nous voyons que les mots auxquels sont consacrées des pages entières sont d'origine latine. Même les mots étrangers répandus dans tout le pays ont un développement sémantique pauvre par rapport à ceux qui ont été hérités des Latins. Par exemple, le slave *a găsi* « trouver », le hongrois *a bănuî* « soupçonner », l'albanais *a se bucura* « se réjouir » occupent dans le Dictionnaire de l'Académie de 1½ à 2 colonnes ; en revanche, *a ajunge* « arriver » prend 5 colonnes, *a bate* « battre » 13, *a avea* « avoir » 14, et *a face* « faire » 40. Cette proportion se répète avec une parfaite régularité ; aussi, quand nous voyons un mot comme *a băga* « mettre (dans) » dont l'étymologie est inconnue, occuper 13 colonnes, nous pouvons être à peu près sûrs qu'il remonte aux origines de la langue. On peut faire la même observation en ce qui concerne les dérivés. *Alb* « blanc », d'origine latine, n'a pas moins de 40 dérivés enregistrés par le Dictionnaire de l'Académie, parmi lesquels *albastru* « bleu », qui en a lui-même 11. En revanche *sur* « gris » n'en a que 7.

[Dans son étude sur la terminologie du « cheval » en roumain, M. S. POP cite plus de 40 dérivés du mot *cal* « cheval » et 30 dérivés du mot *iapă* « jument ». C'est également M. S. POP qui a compté les mots d'origine latine et étrangère du récent Dictionnaire mégléno-roumain de M. TH. CAPIDAN. Il a trouvé que les 813 premiers ont 1803 dérivés, tandis que les 1280 mots d'origine slave en ont 759, les 528 d'origine turque en ont 129, et les 137 d'autre origine en ont 50].

Ces mots d'un emploi constant et multiple sont la « bonne monnaie » de la langue ; ils forment le stock d'or qui soutient les « devises ». Aussi, comme l'a bien montré HASDEU, pour avoir une valeur scientifique, une statistique doit-elle tenir compte de l'extension et de la circulation des mots. Les résultats ainsi obtenus différeront étrangement de ceux donnés par une statistique mécanique, telle que plusieurs ont voulu en faire d'après le dictionnaire de Cihac.

Ainsi, en ouvrant au hasard les « Ballades et Idylles » de Coşbuc, j'ai trouvé, page 101, sur 117 mots, 102 mots de provenance latine, soit 88% ; j'ai également compté les mots de la même page des « Légendes et contes des Roumains » d'Ispiresco, et, sur 363 mots,

je n'en ai trouvé que 30, soit 9%, d'origine étrangère; page 79 des « Récits » de Creangă (édition de la Bibliothèque pour tous), sur 223 mots, 18 seulement, soit 8% ne sont pas latins. Prenez la moyenne entre Coşbuc et Creangă, et vous trouverez environ 10% de mots étrangers, à peu près comme pour Ispiresco *).

Comment expliquer que le nombre des mots d'origine latine augmente tellement lorsqu'on les compte d'après cette méthode? C'est parce que les mots qui expriment les idées essentielles, dont nous nous servons à chaque instant, sont presque tous hérités des Latins, tandis que les mots empruntés aux étrangers sont pour la plupart des termes spéciaux, employés dans certaines régions ou par certaines classes sociales.

L'état de civilisation inférieure où était tombé notre peuple après la décadence de la vie latine dans les régions du cours inférieur du Danube a eu pour conséquence la diminution du trésor lexical dont nos aïeux avaient besoin pour s'exprimer. C'est un fait universellement connu que, moins l'homme est cultivé, moins les mots dont il a besoin sont nombreux: plus en revanche ses expressions sont figurées. N'opérant pas sur des notions aussi précises que l'homme d'une culture supérieure, lorsque dans son langage il s'éloigne des notions communes et éprouve le besoin d'exprimer des idées plus compliquées, pour lesquelles il n'a pas de termes, que fait-il? Il prête des acceptions nouvelles aux mots existant déjà, par des alliances nouvelles, des figures de style ou simplement des élargissements ou des restrictions de sens. Ainsi, chez un peuple d'imagination vive, plus le vocabulaire est pauvre, plus le dévelop-

*) [Pour avoir un terme de comparaison, j'ai fait la même expérience sur la page 101 du roman: Le crime de Sylvestre Bonnard; j'ai trouvé la même proportion que chez les écrivains roumains entre l'élément latin héréditaire et les emprunts plus récents.

Nous trouvons également 90% d'éléments latins dans la prière « Notre père »; elle a en roumain 60 mots, dont 54 sont d'origine latine: ceux d'origine étrangère correspondent au français: *sanctifié (sfînți)*; *volonté (voie)*; *offenses (greşală)*; *tentation (ispită)*, *délivrer (izbăvi)*. Sauf le dernier, qui est un mot héréditaire, tous les autres sont en français des mots savants; la prière en contient encore trois autres: *règne, quotidien, et succomber*.

Cette comparaison entre le texte français et le texte roumain du Pater est instructive; elle nous montre que le fonds de la langue, les mots héréditaires, est à peu près le même dans les deux langues et que les emprunts se réfèrent aux mêmes notions: en Occident, ils sont entrés par l'Église latine, en Orient par l'Église dont la langue liturgique était le slave. — 1933. *Rumänisch und Romanisch*, p. 223].

pement sémantique des mots est ample. Tel a été le cas chez nous. Certes, notre langue s'est beaucoup enrichie des emprunts faits aux langues étrangères : mais sa principale source d'enrichissement a été le trésor même des mots existants : ainsi un essaim d'abeilles quitte la ruche pour aller en fonder une autre.

Voilà pourquoi nous pouvons former des phrases entières sans employer un seul mot d'origine étrangère ; il nous sera au contraire fort difficile de formuler une proposition, si courte soit-elle uniquement avec des mots non latins. Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute notre littérature, une seule strophe qui ne comprenne que des mots d'emprunt ; mais nous avons des strophes entières, et parmi les plus belles, composées de mots d'origine latine :

Somnoroase păsărele
Pe la cuiburi se adună
Se ascund în rămurele
Noapte bună !

S'endormant les oiseaux
Dans les nids s'assemblent
Se cachent dans les rameaux —
Bonne nuit !

Mai am un singur dor
În liniștea sării
Să mă lăsați să mor
La marginea mării
Je n'ai plus qu'un désir
Dans le calme du soir
Laissez-moi mourir
Au bord de la mer



Il ne faut pas croire que ces exemples, empruntés à celui de nos poètes qui eut plus que tout autre le sens de l'harmonie et qui choisissait d'instinct les mots d'origine latine, plus riches en voyelles, constituent une exception *).

*) M. D. MAZILU a publié dans la « Gazeta cărților » IV — 1935 — Nr. 15—18 une très instructive statistique concernant les 1907 mots contenus dans les 98 strophes du poème *Luceafărul* « Étoile de soir » d'Eminescu. Les résultats sont les suivants :

[Nous allons citer un fragment de poésie populaire — deux autres ont été publiés, l'une, de Dobroudja, par HASDEU dans *Cuvinte din bătrâni*, III, 96, l'autre, macédo-roumaine, par CAPIDAN dans « Familia », 1935 — et la Création (ch. 1, v. 3—10) de la *Palia* d'Orăștie (1582), une traduction par conséquent, qui sont dans le même cas.

Aseară te-am așteptat
 Tot cu foc și cu lumină
 Și cu dor dela inimă
 Dac'am văst că nu mai vii
 Puseiu dorul căpătâiu...

Hier soir je t'ai attendue
 Toujours avec du feu et de la lumière
 Et avec le désir de mon cœur
 Quand j'ai vu que tu ne venais pas
 Je me suis endormi sur mon désir¹⁾.

Și zise Dumnezeu: fie lumină; și fu lumină. Și văzu Dumnezeu c'ară fi bună lumina, și despărți Dumnezeu lumina dela întunecare. Și chemă lumina zio și întunecarecul noapte; și fu dentru seară și dentru demăneată zua dentâiu. Și zise Dumnezeu: fie tărie, în mijlocul apelor să despărță apele dela ape. Și feace Dumnezeu tărie și despărți apele ce era desupt tărie dela ceale ce era desupra tăriei; și fu așa. Și chemă Dumnezeu cea tărie cerul; și fu seară

1685 mots d'origine latine

142	»	»	slave,
22	»	»	grecque,
17	»	»	hongroise
10	»	»	française,
9	»	»	albanaise,
4	»	»	turque,
6	»	»	inconnue.
12	»	sont des créations roumaines.	

Les mots d'origine latine — sans compter les néologismes — font 88,6% et sont 11 fois plus nombreux que ceux d'origine slave, 8 fois plus que tous les mots d'origine étrangère; 13 strophes (6-7, 14, 18, 25, 28, 58, 60, 66, 66, 70, 90 et 93) ne contiennent que des mot d'origine latine; ceux-ci sont dans la partie qui marque le moment culminant du poème dans une proportion de 95%].

¹⁾ Littéralement: j'ai fait de mon désir un oreiller.

și demăneată zua a doa. Și zise Dumnezeu : stringă-se apele de supt ceriu într'un loc, să se vază uscatul ; și fu așa. Și chemă Dumnezeu uscatul pământ și strinsul apelor chemă mare. Și văzu Dumnezeu că fu bine].

Il résulte de ces constatations qu'en ce qui concerne le lexique la langue roumaine n'est ni plus ni moins romane que l'italien, le français ou toute autre : elle est simplement une langue romane, sans comparatif, car la notion de « romane » est absolue et ne comporte pas de degrés *). Les Roumains actuels continuent à parler la langue de l'Orient de l'Empire. Au cours des siècles, elle s'est altérée par son développement naturel et par les acquisitions qu'a amenées le contact avec d'autres peuples. Mais ce sont justement ces éléments nouveaux, s'ajoutant à l'élément ancien par le mélange et la cohabitation avec d'autres groupements, qui constituent le trait essentiel différenciant les notions exprimées par les mots de *roman* et de *latin*.

Il est vrai qu'en roumain cet élément est autre que dans les langues néo-latines d'Occident ; cette différence est due à la séparation ancienne de nos ancêtres d'avec l'Occident latin, et aux circonstances historiques spéciales dans lesquelles ils ont évolué ; c'est pourquoi nous avons divisé les langues romanes en deux grands groupes : l'un, celui d'Orient, n'est plus représenté que par le roumain et se distingue essentiellement de toutes les autres langues-sœurs.

En raison de ces différences, on n'a pas prêté en général assez d'attention à notre langue. La plupart des romanistes ne sont pas linguistes, mais philologues ; leur intérêt se porte naturellement surtout vers les langues dont le passé littéraire est important. Certes, nos anciens textes ne sauraient rivaliser avec les vieux textes provençaux, français et italiens, qui contiennent des œuvres littéraires de grande valeur : les nôtres ont un contenu presque exclusivement religieux, sont traduits de langues que le romaniste ignore, et écrits avec un alphabet inconnu aux autres pays latins. Pour pouvoir les lire, il faut une préparation spéciale, difficile à acquérir. Les linguistes, préoccupés par la méthode comparative, trouvent dans les autres langues romanes, qui se sont développées

*) [Sur l'opinion de M. MEYER-LÜBKE, que le roumain représente, entre toutes les langues romanes, l'évolution la plus naturelle dans le sens latin, cf. son étude *Rumänisch und Romanisch*, Bucarest, 1930].

avec une continuité géographique et dans des conditions historiques analogues, les anneaux constituant la chaîne de leur argumentation ; ceux-ci font souvent défaut, dans la langue roumaine, qui a été isolée géographiquement de bonne heure et a vécu dans d'autres circonstances. Le roumain offre pour un étranger de grandes difficultés, et beaucoup de romanistes ont cru que l'effort nécessaire pour l'apprendre n'était pas compensé par les résultats qu'on pouvait obtenir de cette étude.

Comme nous l'avons montré plus haut à plusieurs reprises, la méthode comparative n'est pas complète quand elle tient compte seulement des ressemblances et ne considère pas aussi les différences : celles-ci en effet contribuent dans la même mesure que les premières à élucider les problèmes concernant les stades antérieurs des langues. Le roumain peut justement nous fournir à cet égard des renseignements du plus haut intérêt ; non seulement il garde tout un trésor d'éléments anciens perdus dans les autres langues romanes, mais encore il peut nous servir à contrôler la date de certaines innovations et leur expansion dans le domaine roman.

Afin de le prouver, j'ai réservé pour la fin quelques exemples.

Du fait que dans les langues romanes d'Occident — le sarde ne fait pas exception ici — les mots *genuclu* et **jenuarius* (= *januarius*) ont donné le même son initial, M. MEYER-LÜBKE ¹⁾ a cru pouvoir induire que, dans la langue préromane, *ge* et *j* (de même que *dj* et le grec *z*) se sont fondus dans le même son. Mais, si l'évolution de ces sons dans cette direction date à coup sûr de l'époque préromane, le fait que nous avons en roumain *ginere* et *săgeată*, *jneapăn* et *joc*, *miez* et *botez* (< *generu*, *sagitta*, *juniperus* ou **jenuperus*, *jocu*, *mediu*, *baptizo*) prouve que cette innovation n'avait pas envahi tout le domaine roman ²⁾.

Le cas du suffixe *-one* est aussi intéressant ; il a pour correspondant en roumain une forme iotacisée *-oiu* (plus anciennement *o-ńu*). Dans toutes les langues romanes, il sert à former, comme chez nous, des augmentatifs (italien *nas-one* « grand nez », *fur-one*, espagnol *caball-on* « grand cheval », *hombr-on* « homme grand » etc.) ; en français seulement il forme des diminutifs (*cruch-on*, *sabl-on*, *Mari-on* etc.). M. MEYER-LÜBKE ³⁾ explique ce fait en français par

¹⁾ *Einführung* ²⁾, § 128—129.

²⁾ Cf. M. MEYER-LÜBKE, « *Mitteilungen* », 9, qui revient sur son avis.

³⁾ *Rom. Gramm.*, II, § 458.

une influence germanique. Son explication est fort ingénieuse et, en ce qui concerne le français, irréfutable; un fait la rend problématique: comme l'atteste ASCOLI¹⁾, il y a en Corse aussi un suffixe diminutif *-on*; or en Corse l'influence germanique n'a jamais été forte. Mais elle devient tout à fait improbable lorsque nous constatons que le suffixe roumain *-oiu* sert à former des dérivés non seulement augmentatifs mais aussi diminutifs: *butoiu* «tonneau» est plus petit que *bute* «cuve»; *căsoaie*, dérivé de *casă* «maison», désigne en certaines contrées une «petite maison»; dans les régions septentrionales de la Transylvanie le suffixe *-oiu* se joint aux adjectifs pour leur donner une nuance diminutive: *alboiu* ne signifie pas d'un blanc intense, mais «blanchâtre»; *acroiu* ne veut pas dire très aigre, mais «aigrelet», etc.²⁾.

L'existence en roumain de la déclinaison *tată — tătăni, mamă — mumâni* etc. est une preuve de l'ancienneté de cette manière de former le pluriel, qui en latin est attestée pour la première fois par une inscription tarentine du VII-e siècle; elle montre qu'il est impossible de l'expliquer par une influence germanique, comme certains l'ont tenté³⁾.

Nous penserons de même pour la famille de mots dérivés du radical *pic-*. Ce radical existe aussi en roumain⁴⁾, où il a donné toute une série de mots: (*pic, pica, picura, pișca, pișga, pișgoiu, pisc* etc.): cela rend peu probable qu'il ait une origine germanique, comme l'a supposé K. JOHANSSON⁵⁾. Il est vraisemblable que nous nous trouvons devant une onomatopée qui n'est pas attestée en latin classique.

Pendant des siècles, depuis que les Empereurs romains ont conquis et colonisé les régions du bassin inférieur du Danube, nos ancêtres, séparés de bonne heure de leurs frères, abandonnés au gré du sort au milieu de peuples étrangers, ont mené une lutte incessante pour leur défense nationale. Ils n'ont pas pu fonder de grands États, dans des frontières ethniques, mais ils ont pieusement

¹⁾ *Arch. glott. ital.*, VII, 434.

²⁾ Cf. «Convorbiri literare», XXXIX, 54.

³⁾ Cf. MEYER-LÜBKE, *Einführung*², § 163; *Grundriss*³, I, 483, BARTOLI, *op. cit.*, § 155.

⁴⁾ *Lateinisches Tj und Kj*, 111—113, un peu différent de MEYER-LÜBKE, *REW.*, No. 6494—95.

⁵⁾ «*Zeitschrift f. vergl. Sprachwissenschaft*», XXXVI, 381—382.

conservé la langue qui est la preuve la plus éclatante de notre origine. La conscience de cette origine illustre nous a donné, il y a cent ans et plus, la force de renaître comme peuple latin ; elle nous a rempli de fierté nationale et de puissance spirituelle, pour que nous fussions prêts à la grande œuvre d'affranchissement réalisée de nos jours.

Aujourd'hui, nous formons un peuple de plusieurs millions d'habitants, unis dans un État national et puissant. Après une longue période de lutte pour la vie, le temps est venu d'affirmer notre force productive.

Notre rôle entre les peuples du monde ne peut être que celui que nous indique notre langue elle-même : représenter la civilisation et l'âme latine au cœur de l'Europe orientale.

2. ROUMAIN ET ROMAN *)

Pour comprendre la place du roumain parmi les langues-sœurs, il faut connaître les circonstances particulières dans lesquelles cette langue est née. Malheureusement, nous manquons de données historiques justement sur les siècles pendant lesquels les Latins du Sud-Est de l'Europe sont devenus les Roumains: ainsi c'est la linguistique qui a avant tout la tâche de faire la lumière sur le problème obscur de la patrie primitive des Roumains.

Les faits historiques se présentent de la manière suivante: la pénétration romaine dans les régions sud-orientales de l'Europe a atteint son apogée avec la conquête de la Dacie trajane au II-ème siècle après J. C. Toutes ces régions incorporées à l'Empire furent plus ou moins romanisées. La langue latine domina tout le cours du Danube jusqu'à ses bouches. Seulement dans la partie méridionale de la péninsule des Balcons, le latin ne put supplanter le grec. Au III-ème siècle, les migrations des peuples amenèrent un recul du développement de la Romania. Quelques provinces, telle la Dacie trajane, devinrent la proie des envahisseurs; dans d'autres, comme la Pannonie, les traces de la latinité disparurent de bonne heure. Mais, avant que l'Empire d'Orient ne prit un caractère grec de plus en plus accentué et que le Nord de la péninsule balcanique ne devint le territoire de l'occupation slave, les provinces de la rive droite du Danube avaient accueilli dans leurs cités fortifiées la civilisation romaine. Le Danube devint la frontière qu'il fallait défendre contre les Barbares: aussi voyons-nous se constituer là la principale armée romaine. Le recrutement

*) 1933. *Rumänisch und romanisch*, conférence tenue à l'Université de Tübingen et publiée dans « Archiv f. d. Studium der neueren Sprachen », vol. 164, pp. 209—223.

prit un caractère régional, et les légions danubiennes acquirent une sorte de prépondérance sur les autres ; elles donnèrent à leurs officiers l'occasion de s'élever aux plus hautes dignités de l'État. Dans la seconde moitié du III-ème siècle, sur un court espace de temps, nous ne trouvons pas moins de neuf Empereurs sortis de Thrace, de Pannonie, de Dardanie, de Mœsie et de Dalmatie. Comme l'a montré M. J. ZEILLER dans son ouvrage si documenté : *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, le grand nombre des centres chrétiens contribua au développement d'une vie spirituelle intense. Il suffira de rappeler qu'au premier concile de Nicée, en 325, sur 318 évêques, quatre seulement étaient venus de l'Occident latin ; les autres, dans leur grande majorité, étaient les pasteurs des Latins du Danube et des cités grecques.

On voit parfois en montagne un torrent disparaître, puis reparaître plus loin à la surface avec la même eau limpide : ainsi cette population romane s'évanouit de l'histoire pour y figurer de nouveau au but de quelques siècles. Si nous faisons abstraction de la côte adriatique où fut longtemps parlée une langue romane particulière, qui finit par se dissoudre dans le slave ou le dialecte vénitien parlés par les maîtres de ces contrées, les Roumains sont les seuls survivants de cette partie de la latinité.

C'est au X-ème siècle qu'on les rencontre pour la première fois avec certitude dans les documents historiques, sous le nom de *Vlaques* ou *Valaques* ; c'est encore ainsi que les désignent les peuples qui les avoisinent : ce nom était à l'origine donné aux populations de langue romane. Mais les régions où nous les trouvons signalés sont en dehors de la zone où la civilisation romaine s'était retirée après le début des invasions barbares.

L'écrivain byzantin Kedrenos les signale pour la première fois en 976 en Macédoine, entre Castoria et Prespa. Anna Comnène, au XI-ème siècle, parle d'eux comme de bergers nomades, entre la Mœsie et la Thrace, parmi lesquels son père recrutait son armée. Elle parle aussi d'une forteresse des Valaques en Thessalie. Un autre écrivain byzantin, Kekaumenos, signale un soulèvement des Valaques de Thessalie en 1066. Le rabbin Benjamin de Tudela, mort en 1173, les a visités en Thessalie et les représente comme d'alertes et courageux montagnards. Niketas Akominatos distingue la « grande Valachie » de Thessalie de la « petite Valachie » d'Acharnanie et d'Étolie (que mentionne Frantzes)

et de la « Valachie supérieure » d'Épire (cf. TH. CAPIDAN, *Aromânii*, 8—9).

Ces renseignements sur les Valaques dans les régions de la péninsule des Balkans, où aujourd'hui encore nous trouvons les Macédo-Roumains ou Aroumains *), deviennent de plus en plus fréquents aux siècles suivants. Mais, au XI-ème siècle nous avons des informations concernant aussi des Valaques (« Blakumen ») vivant dans la région située entre la Vistule et le Boug, où ils tuèrent un voyageur étranger du nom de Rothfos (cf. « Archiv f. slav. Phil. », 392—194, 211). Dans une autre région, qui ne peut pas être déterminée avec certitude, mais qui doit correspondre à la Galicie polonaise — et précisément à la contrée du Dunajec, où on trouve aujourd'hui des Roumains slavisés — Niketas Kekaumenos cite en 1165 des Valaques qui s'étaient emparé d'Andronicus en fuite.

Dans la Roumanie actuelle, les Roumains ne sont attestés que tard par les documents historiques: seulement après 1210.

Les renseignements historiques sur les Roumains avant la fondation des deux principautés de Valachie et de Moldavie sont tardifs et rares: en revanche, la langue nous fournit de précieuses informations sur les mouvements des populations dans le vaste territoire qui s'étend entre le Pinde, où nous trouvons aujourd'hui encore des masses compactes de Roumains, et les Carpathes de Tchéco-Slovaquie et de Pologne, où les Roumains se sont perdus dans les masses slaves. MIKLOSISCH a écrit au siècle dernier un beau travail sur *les migrations des Roumains*. Les recherches approfondies de N. DRĂGANU (*Românii în veacurile IX—XIV*, Bucarest, 1933) complètent par des données surprenantes l'image que le savant slaviste de Vienne avait esquissée en son temps.

Toute l'antique Pannonie, le nord de la Hongrie, la Tchéco-Slovaquie, ainsi que le sud de la Pologne actuelle, est parsemée de noms de lieux d'origine roumaine. Les documents de ces pays, à partir du X-e siècle, sont riches de noms de personnes qui sont roumains sans l'ombre d'un doute. Un certain nombre de mots — pas très grand d'ailleurs et les mêmes presque partout — a pénétré en grec moderne, en albanais, en serbe, en bulgare, en

*) Nous emploierons pour désigner cette population le mot « aroumain »; il est plus juste que le terme de « macédo-roumain » usité d'ordinaire; c'est d'ailleurs ainsi (*Armân*) qu'elle se dénomme elle-même.

hongrois, en tchèque et en polonais. Ainsi le *Primsenkäse* des Autrichiens représente le *brânză* (fromage) des Roumains. Lorsque Wilhelm Busch dit de ses joyeux canards :

Die eine in der Goschen
Trägt einen grünen Froschen,

peu de ses lecteurs savent que ce mot *Goschen*, qui en Silésie et dans d'autres contrées orientales d'Allemagne a encore la forme *Gusche*, vient du roumain *gușă*.

Pour bien comprendre cet étonnant mouvement d'expansion, qui n'a guère été relevé par les chroniqueurs contemporains, il faut avoir bien présente à l'esprit une chose :

Bien avant que ne se fût achevé le grand mouvement de populations que l'histoire connaît sous le nom d'invasions barbares, les régions du cours inférieur du Danube constituaient la porte d'entrée par laquelle les peuplades orientales se répandaient en Occident. Et longtemps après que les vagues des Germains eurent déferlé dans ces contrées, après que les Huns et les Avars eurent dévastées, les fils des steppes et les peuples qu'ils avaient entraînés avec eux continuèrent à affluer vers les bouches du Danube. Mais les Slaves, les Cumans, les Petchénègues, les Hongrois, les Tartares et enfin les Turcs, poussés par d'autres peuples ou attirés par la proie facile de l'Occident, ne continuèrent plus désormais leur chevauchée sur leurs coursiers agiles, pour disparaître sans laisser de traces : ils trouvèrent un asile dans ces contrées, qui arrivèrent bien plus tard que l'Occident à une stabilisation ethnique.

Ces invasions qui se répétaient périodiquement, depuis les Scythes, les Sarmates, les autres peuples que nous ne connaissons que de nom, jusqu'aux Turcs, ont dû développer dans la population de ces pays une faculté d'adaptation aux vicissitudes des temps.

L'idée du romantisme historique, qui admettait que, chaque fois que survenait une nouvelle invasion, les habitants se réfugiaient dans les montagnes pour sauver leurs biens et leur vie, n'est plus partagée aujourd'hui par les savants. Nous sommes beaucoup plus près de la vérité en supposant que parmi la population établie, qu'elle parlât encore sa langue daco-thrace ou illyrienne ou qu'elle eût adopté celle des conquérants romains,

seuls se sont conservés ceux qui avaient su s'adapter aux nouvelles circonstances historiques: d'un côté les Albanais, qui continuent aujourd'hui encore le parler des habitants primitifs, de l'autre les Roumains qui parlaient latin.

Ce furent les cités florissantes de civilisation romaine, assaillies en premier lieu par les conquérants, et les vallées fertiles qui eurent à souffrir le plus des invasions. Leurs habitants furent à coup sûr les premiers à disparaître, moins par le fer et par le feu qu'en se noyant dans la masse des Barbares qui s'établirent dans leurs résidences. Au contraire, les petits paysans et les bergers à deminomades se maintinrent: ils étaient habitués à des déplacements forcés et purent vivre à côté de leurs nouveaux maîtres et aussi longtemps que leur droit antique fut respecté par les conquérants. La tendance à changer de résidence avec les saisons est profondément enracinée chez certains Roumains, comme le montre l'excellent travail du maître de Cluj TH. CAPIDAN sur *les Roumains nomades*. La transhumance est encore pratiquée par quelques bergers daco-roumains; il y a même des groupes d'Aroumains qui, aujourd'hui encore, bien qu'ayant abandonné la vie pastorale en raison du peu de profit, n'ont pas cessé d'avoir deux résidences: l'été, ils habitent la montagne, et l'hiver ils redescendent dans la plaine. Ces « Pastores Romanorum » que quelques documents attestent sont les ancêtres des Roumains. Ils se sont maintenus avec leur organisation primitive et leur « jus valachicum »; ils ont constitué pour les nouveaux maîtres un facteur économique précieux, car ils leur fournissaient du bétail, de la laine, des laitages, et étaient chargés des transports à travers les longs et pénibles sentiers montagneux qu'ils connaissaient si bien. C'est ainsi que nous les représentent les documents de la fin du Moyen-Age, qui nous les montrent également comme des guerriers très estimés, employés à la garde des frontières. Ils avaient la mission de soutenir le premier choc des envahisseurs étrangers.

Toute cette évolution se reflète aujourd'hui encore clairement dans la langue roumaine. Aussi longtemps que la culture latine persista dans les villes, nous pouvons observer dans la langue de l'élément paysan une influence du latin classique que le citadin instruit parlait encore, ou du moins s'efforçait de parler. La forme roumaine *cearcăn* « halo » s'explique par un hyperurbanisme **circanus* au lieu de *circinus* (grec *κίρκινος*), formé d'après *cithara*

— *cithera*, *cerasus* — *ceresus* etc. La double forme *staur* et *staul* remonte à la prononciation *stabulum*, à côté de *stablum*. Il faut admettre que les deux ont coexisté, la forme syncopée dans la bouche de la population paysanne, la forme pleine et littéraire répandue par la langue de l'armée.

Mais dans l'ensemble le roumain présente la série des vulgarismes communs à tous les peuples romans. Cependant, contrairement à la plupart des langues romanes occidentales, le roumain ne possède pas les termes latins essentiels qui concernent la vie urbaine, tels que *villa*, *strata*, *platea* etc. Pour village, le roumain se sert du mot *sat*, du latin *fossatum* « entouré de tranchées ». Pendant longtemps le peuple roumain a dû défendre son existence les armes à la main dans une lutte de guérilla: cette période se reflète dans quantité de mots hérités du latin: *arma*, *arcus*, *sagitta*, *scutum*, *lucta*, *battualia*, *cuffea* « casque », etc. Certains termes désignant des outils domestiques sont entrés dans la langue des peuples voisins avec le sens spécial d'armes primitives, ainsi: *matteuca*, *fustis*, *securis* et *furca*. Il est d'autre part à remarquer que la majorité des mots transmis par le roumain aux langues voisines se rapporte à la vie pastorale. Certains d'entre eux remontent selon toute vraisemblance au trésor lexical indigène et sont plus anciens que les mots d'origine latine. Au cours des temps, le mot *vlach* commença à prendre le sens de 'berger'; en albanais, le mot *rëmër*, de *romanus*, a la même valeur. Enfin, une autre expression pour le berger, *çoban*, est devenue pour les habitants de la péninsule balkanique le sobriquet des Roumains de Macédoine...

En ce qui concerne la vie nomade des bergers, il est significatif que la résidence des pasteurs montagnards dans le Nord de la Transylvanie se nomme *mutare* (PRECUP, *Păstoritul*, 11), c'est-à-dire 'déplacement'.

Un fait particulièrement remarquable est celui-ci: dans toute la région dominée jadis par la langue latine au nord et au sud du Danube, *il ne reste pas un seul nom de ville dans la forme traditionnelle, correspondant aux lois phonologiques du roumain*.

En présence de ce fait exceptionnel, depuis longtemps déjà les savants, historiens et linguistes, se sont posé la question suivante: où a été le berceau du peuple roumain? Au nord ou au sud du Danube?

Souvent la manière même de formuler un problème peut conduire sur la mauvaise voie. Il me semble que c'est le cas en ce qui concerne l'origine du peuple roumain.

Tout d'abord, on a mêlé à la discussion des tendances qui n'avaient rien de scientifique. Les Roumains actuels étaient-ils les descendants directs et permanents des colons romains dans la Dacie trajane? N'ont-ils immigré qu'au Moyen-Age dans les contrées où ils se trouvent actuellement? Selon qu'on aurait pu prouver l'une ou l'autre hypothèse, il devenait possible de défendre ou de combattre leurs droits historiques sur leur patrie actuelle. Le problème de l'origine des Roumains devient ainsi celui de leur *continuité*. Cette permanence fut combattue par les Hongrois, qui voulaient démontrer qu'ils sont plus anciens que les Roumains en Transylvanie, et soutenue par les Roumains qui avaient un intérêt politique à prouver le contraire.

Ce n'est point ici le lieu d'aligner les arguments pour ou contre. Nous pouvons d'autant mieux nous épargner cette énumération que la science doit se garder de toute tendance sentimentale. D'ailleurs, poser le problème en ces termes, c'est présumer que le Danube a constitué une frontière pour le peuple roumain. Nous savons grâce à Vopiscus qu'Aurélien a évacué la Dacie en 271, et retiré ses colonies au sud du Danube: c'était là l'argument essentiel de ceux qui admettaient que les Roumains ont immigré plus tard dans la Roumanie actuelle, venant de la rive droite du fleuve où se trouvait la Dacie aurélienne et où la latinité s'était, nous le savons, maintenue assez longtemps...

L'information concernant l'abandon de la Dacie trajane perd beaucoup de son importance si nous l'examinons à la clarté de notre discussion précédente. Les légionnaires et les employés qu'Aurélien retira de Dacie, les colons dont l'existence était liée à ceux-ci, les riches qui défendaient leurs biens, constituaient dans la structure du peuple roumain primitif un facteur négligeable. Si nous admettons que les ancêtres des Roumains sortaient des couches sociales qui furent capables de s'adapter aux agitations provoquées par les invasions barbares, cela vaut également pour les populations du nord et du sud du Danube. Nous ne voyons pas bien ce qui aurait pu pousser les Goths et les peuplades qui les ont suivis à s'arrêter dans la Roumanie actuelle, si elle avait été un pays complètement abandonné. Le bouleversement qui devait se répéter plus tard au sud du Danube, à savoir la fin de la vie urbaine romane et la disparition de tout ce qui lui était lié — en premier lieu les inscriptions — avait eu lieu dans la Dacie trajane deux ou trois siècles plus tôt. L'analogie

avec les colonies du Sud de l'Italie, jadis florissantes, saute aux yeux. Là aussi les inscriptions disparaurent : en effet, après la ruine de la vie citadine, la région devint un pays de bergers et de petits cultivateurs, qui, privés de leurs centres respectifs de civilisation, menèrent par petits groupes une vie nomade primitive (cf. ROHLFS, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, 82—83) . . .

Les nouvelles recherches linguistiques ont montré que le roumain primitif n'avait pas une unité aussi absolue qu'on penchait à le croire à première vue. D'ailleurs nous savons désormais que le temps ne crée pas seulement les différences linguistiques : il les efface aussi. Un parler qui nous paraît aujourd'hui uniforme a pu avoir jadis des nuances dialectales. On trouve des cas de ce phénomène dans le roumain des temps historiques (ainsi l'abandon du rhotacisme, de la palatalisation des labiales etc.). Enfin, n'oublions pas non plus une chose : on ne peut pas attendre une grande division dialectale chez un peuple comme les Roumains primitifs, si peu attachés à la glèbe, dont la structure sociale n'était pas différenciée et qui n'avaient pas les centres politiques, administratifs, religieux et culturels autour desquels se forment d'ordinaire les dialectes. Comparons les Russes des deux versants de l'Oural ou des deux rives de la Volga aux Italiens de la région des Apennins ou du Pô : les premiers, relativement aux autres, parlent une langue quasi dépourvue de dialectes ; et pourtant, les obstacles géographiques sont bien plus grands en Russie qu'en Italie, et la région habitée par les Russes infiniment plus étendue.

Des circonstances analogues à celles que nous trouvons en Russie ont eu pour conséquence qu'une langue assez uniforme a pu se constituer et se développer aussi dans les contrées habitées par les Roumains. Ces contrées étaient étendues, comme nous le montre la langue elle-même.

Étudions en effet les influences exercées par les langues voisines avant la formation des quatre dialectes : que voyons-nous ? les unes sont d'origine albanaise et serbe, ce qui montre une extension vers l'ouest de la péninsule des Balkans ; les autres viennent de la Bulgarie orientale, ce qui constitue un point de repère de l'extension vers l'est

Au nord du Danube, ce sont les Roumains qui ont absorbé les Slaves. De ces derniers, il reste une quantité de noms de lieux, beaucoup de mots et de nombreux usages. Au sud du Danube, les Slaves, établis dans des États nationaux, ont réussi dans tout

le Nord de la péninsule des Balkans à assimiler les Roumains. Cependant, les documents médiévaux font souvent allusion aux Valaques dans la Yougoslavie actuelle, où ils ont laissé, de même qu'en Bulgarie, de nombreuses traces dans la toponymie. Il semble même — tel est du moins le point de vue du slaviste hollandais VAN WIJK—que les Roumains établis entre les Serbes et les Bulgares aient joué un rôle décisif dans la séparation des Slaves du Sud en deux groupes linguistiques distincts. Ils ont sans doute aussi mis obstacle à la constitution d'une grande Slavie homogène dans la péninsule des Balkans . . .

3. ESSAI DE RECONSTITUTION DU ROUMAIN PRIMITIF *)

Nous allons aborder un problème qui depuis plus d'un siècle a beaucoup préoccupé les historiens et les linguistes qui ont étudié le peuple roumain et sa langue. C'est la fameuse « question des Roumains », pour laquelle un travail acharné et d'ingénieuses hypothèses ont apporté du nouveau, sans cependant fournir de solution. Je n'ai naturellement pas la prétention d'en donner une dans les pages qui vont suivre ; j'ai même renoncé à la voie séduisante de la recherche d'une nouvelle hypothèse. Il me semble en effet que, dans l'état actuel des recherches, des reconstitutions artificielles — si habiles qu'elles soient — ne sont pas de nature à donner la solution du problème : ce qu'il faut, c'est s'appliquer à recueillir du matériel nouveau et débarrasser la voie des fautes de méthode commises jusqu'ici.

Chaque période a ses préférences pour certains problèmes ; et les discussions scientifiques n'ont pas toutes, aux diverses époques, le même attrait. La question des Roumains était jadis, pour les Roumains eux-mêmes, au premier plan des études historiques et philologiques : on voulait en effet y trouver des points d'appui à certaines visées politiques et patriotiques. Heureusement, ce stade est dépassé en Roumanie, et on y étudie maintenant ces choses non plus tendancieusement, mais objectivement. Mais la question a justement perdu par là de son attrait, et pour l'instant elle est assez en dehors de l'intérêt public.

On devrait cependant penser que jeter un regard sur les origines d'une langue constitue en tout temps un objectif de la recherche

*) 1910. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans « Beiheft zur Zeitschrift f. rom. Phil. » XXVI (Hommage à M. Meyer-Lübke).

scientifique. Ce problème est si complexe qu'on peut toujours l'aborder par le côté qui est au premier plan des préoccupations contemporaines. On s'efforce aujourd'hui d'approfondir les questions linguistiques au point de vue des principes et de la méthode ; or, il me semble que la « question des Roumains » nous offre un champ d'action très fécond ; la solution de l'énigme n'est plus le but essentiel ; ce qui passe au premier plan, c'est le perfectionnement des moyens qui y conduisent. Aussi nous proposons-nous dans les pages qui vont suivre plutôt de réfuter les inductions construites sur des bases inexactes que d'en élever d'autres à leur place. Peut-être contribueront-elles à faire réfléchir sur l'objet de la discussion et à ouvrir quelques directions nouvelles à notre pensée. HASDEU a prononcé un jour cette belle parole : le meilleur livre n'est pas celui qui n'apporte que des solutions, c'est celui-ci qui met ma réflexion en mouvement

*

1. Les textes roumains les plus anciens ne remontent qu'au XV-ème ou XVI-ème siècle ; mais nous pouvons remonter sensiblement plus haut dans nos recherches sur la langue roumaine. Quelques siècles plus tôt, le peuple roumain s'est divisé en plusieurs groupes, qui au cours des temps ont été complètement séparés les uns des autres, des peuples de souche étrangère s'étant intercalés entre eux. A partir de ce moment, il n'y eut plus de relations possibles entre les divers groupes, exception faite de deux : les Aroumains ¹⁾ et les Mégléno-Roumains : aussi est-il possible aujourd'hui en comparant les quatre principaux dialectes de se faire une image assez claire des conditions primitives. Les phénomènes linguistiques qui sont communs à ces quatre parlers essentiels, et constituent des innovations par rapport aux autres langues romanes, peuvent être considérés — car nous ne voulons pas attribuer au hasard un rôle prépondérant — comme la propriété commune du **roumain primitif** : nous entendons par roumain primitif la langue parlée par les ancêtres des Daco-roumains, Aroumains (Macédo-roumains), Mégléno-roumains et Istro-roumains actuels, avant que ne fussent rompus leurs rapports réciproques (le roumain « commun »).

¹⁾ Cf. p. 57 n. 1.

Celui qui veut tracer un tableau du roumain primitif doit comparer les quatre dialectes, discerner les éléments communs et remonter à la forme initiale. Mais ce n'est là qu'une tâche de grammaire historique ; à ce moment une nouvelle voie de recherches s'ouvre à la linguistique. Nous ne savons sur l'histoire et l'emplacement des Roumains primitifs pour ainsi dire rien de positif. Faute de données historiques, la linguistique, à l'aide d'arguments tirés de l'étude des parlers, est capable de jeter quelque lumière sur ces circonstances obscures. La reconstitution du roumain primitif est aussi un puissant auxiliaire pour suppléer aux lacunes de l'histoire des Roumains dans la première partie du Moyen-Âge.

Un simple examen des quatre dialectes montre tout d'abord que les caractères qui s'avèrent comme *roumains* par rapport aux autres langues *romanes* se trouvent dans tous les quatre : ils étaient donc à peu près formés au temps du roumain primitif. Il n'est pas nécessaire ici de donner des exemples *). Je veux en revanche, parce que cela n'a jamais été fait, transcrire ici le début d'un conte mégléno-roumain ¹⁾, que j'ai traduit en daco-roumain et fait traduire dans les deux autres dialectes par un Aroumain, M. P. PAPAĞAGI, et un Istro-roumain, M. A. BELULOVICI. N'importe quel linguiste tirera facilement des conclusions de ces fragments. En voici la traduction française : « Il y avait une fois un roi qui n'avait pas de fils et désirait beaucoup avoir un fils, pour que son nom ne s'éteignît pas. Aussi pria-t-il Dieu de lui donner un fils. Un jour il alla chez un sorcier, pour voir si le Seigneur lui donnerait un fils, ou non. Or, ce sorcier lui donna une pomme, et lui dit : donne à ton épouse cette pomme à manger, et elle enfantera un fils comme ton cœur le demande ».

Daco-roumain : Era ²⁾ odată ³⁾ un împărat care nu avea nici un fiu și dorea mult să aibă un fiu, ca să nu i se stingă numele. De aceea (dară) se ruga (el) la Dumnezeu ⁴⁾ să-i dea un fiu. Într'o

*) [On trouvera dans mes Études istro-roumaines (*Studii istroromâne*, II, p. 316—326 une rapide esquisse de ces ressemblances.

Une autre étude publiée dans le présent volume, p. 203—259 montre le système phonétique et phonologique commun aux quatre dialectes].

¹⁾ Tiré de : P. PAPAĞAGI, *Megleno-Români*, II, 9.

²⁾ Ou : a fost.

³⁾ Cf. de două ori.

⁴⁾ Ou : la Domnul.

zi se duse ¹⁾ la un vrăjitor, să vadă ²⁾ dacă ³⁾ îi va da Domnul ⁴⁾ un fiu, sau nu. Iară acel vrăjitor îi dete un măr și-i zise: « să dai nevestii ⁵⁾ tale acest măr să-l mănânce și ea va naște ⁶⁾ un fiu așa cum îți cere inima.

Aroumain: Earà nă oară un amiră, țe ⁷⁾ no-aveà niți-un ⁸⁾ h'il'ũ și multu dureà ⁹⁾ s'aibă un h'il'ũ, tra s nu-l' se-astingă numa. De-ațea nâs ură ¹⁰⁾ la Dumnidzău să-l' ¹¹⁾ da un h'il'ũ. Nă dzuă si duse la un magũ, ma z-veadă, di se va-l' da Domnul ¹²⁾ h'il'ũ, ică nu. Am ațel magũ il' deade un mer și-l' dzâse: « si-l dai a mul'are-tăi aestu mer și s-lu ¹³⁾ mâcă și ea va s-facă ¹⁴⁾ un h'il'ũ, așite cum il' doare ¹⁵⁾ inima.

Mégléno-roumain: Ra ună oară un ampirat, cari nu vę niți un il'iũ și multu țineà să aibă un il'iũ sa nu-l' si stingă numea. Di țea iel tucu si rugă la Domnu să-l' da un il'iũ. Ună zuũă si dusi la un maghesnic, să cată, dă-li să-l' da Domnu vrin il'iũ, ili nu. Ară țel'a maghesnicu ăli dędi ună męră și-l' zisi: « să-ũ dai la mul'ari-ta țestă męră și să-ũ mănancă și ea să rudęscă un il'iũ, șa cum ați țeri buricu.

Istro-roumain: O votę fost-a un crâl', cârle n-ă vut napk(e) un fil' si ie re fost căro râda vę un fil', se nu l' i se zatarę lumele. Din țăsta rugăt-a Domnu neca-l' dăje un fil'. O zi mes-a la un strigún za vedę' se-l' va Domnu dă un fil' ali se nu va. Si țela strigún l'-a dăt un mer si l'-a zis: « dę țesta mer lu țę mul'ere neca-l poidę' ¹⁶⁾ si va rodı un fil' cum reți tu vrę.

¹⁾ Ou: a mers.

²⁾ Ou: să caute.

³⁾ Ou: de.

⁴⁾ Ou: Dumnezeu.

⁵⁾ Ou: muierii. dialectal: la ou lu muiere-ta (nevastă-ta).

⁶⁾ Ou: va face.

⁷⁾ Ou: cari.

⁸⁾ Ou: vârnă.

⁹⁾ Ou: vrea.

¹⁰⁾ Ou: spălăcarseă.

¹¹⁾ Ou: si-l'.

¹²⁾ Ou: Dumnidzălu.

¹³⁾ Ou: si-l.

¹⁴⁾ Ou: va s-amintă.

¹⁵⁾ Ou: il' va.

¹⁶⁾ *muřed* est en istro-roumain imperfectif, de sorte qu'il ne pouvait être employé à cette place.

Il n'est pas possible de ne pas reconnaître là une seule et même langue. Non seulement les lois phonologiques mais encore leurs exceptions sont communes aux quatre dialectes, si haut que l'on remonte; les concordances sont si frappantes que nous sommes obligés d'admettre qu'avant la division en quatre dialectes, les Roumains ont eu un hâti'at commun, où les innovations linguistiques pouvaient se répandre de toutes parts par une communication directe d'homme à homme.

J'ai rappelé cette vérité dès longtemps connue parce que récemment un historien célèbre, M. N. IORGA (*Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha, 1905, I, 99 sqq.), a essayé de représenter le daco-roumain et l'aroumain comme deux langues différentes, encore qu'étroitement apparentées. Mais il est en contradiction avec tout ce que nous enseigne l'expérience linguistique que de vouloir ramener les concordances entre le daco-roumain et l'aroumain à la seule parenté ethnique: en effet, un mélange de sang si identique qu'il fût entre Latins et Barbares n'aurait pu amener la même identité dans le langage. (Cf. aussi « *Convorbiri literare* », XIX, 589—590, où ONCIUL réfute avec raison une thèse analogue de A. D. XENOPOL).

2. Ce fait établi par voie purement spéculative est le plus important — je dirais presque le seul certain jusqu'ici — que l'on puisse inférer de la langue roumaine. L'historien doit à coup sûr compter avec lui et rendre grâce à la linguistique de lui avoir apporté cette démonstration. Mais les linguistes ne s'en sont pas contentés, comme de juste, et ont essayé de tirer de leurs matériaux d'autres conclusions encore. Ils sont alors sortis du domaine de ce qui est humainement certain pour entrer dans celui de l'hypothèse, et là, ils ont plutôt rendu un mauvais service à l'histoire.

Déjà la similitude éclatante entre les quatre dialectes est de nature à faire naître en nous une image fausse du roumain primitif. Nous allons donner à l'instant un exemple.

Sur la plus grande partie du domaine daco-roumain, il ne reste au présent des verbes de la II-e, III-e et de la IV-e conjugaison aucune trace de l'-e- et de l'-i- précédant la désinence -o. On dit *văd*, *aud* < *video*, *audio*, exactement comme *cad*, *vând* < *cado*, *vendo*. On ne reconnaît des suites de cet *i* que dans quelques régions: dans les verbes terminés en *t*, *d*, *n*, *r*, non seulement lorsque le fait est justifié étymologiquement, mais dans tous les verbes en *t* et *d*;

dans les verbes en *n* et *r*, l'usage hésite. On entend donc: *văz*, *auz*, mais aussi *caz*, *vânz*, ou au moins au subjonctif: *vază*, *auză*, *cază*, *vânză*, et on trouve aussi bien *pun* que *puiu* < *pono*, à côté de *vin* et *viu* < *venio*.

En aroumain, mégléno-roumain et istro-roumain aucune forme iotacisée n'a été attestée jusqu'ici: aroum. *avdu*, mégl. *ud*, istror. *ăvdu* < *audio*. Lorsque WEIGAND, qui connaissait ces formes par ses voyages dans la péninsule des Balkans et en Istrie, se mit à parcourir le domaine daco-roumain en commençant par le Banat, et y entendit aussi *aud*, il écrivit (« *Jahresbericht* », II, 240): « les odieuses formes dialectales (au subjonctif) comme *vază*, *vânză*, *trimiță* (Banat: *vadă*, *vindă*, *trămată*), qui ont pénétré dans la langue écrite, ne s'entendent pas (dans le Banat); de même, la 1-ère personne du singulier du présent de l'indicatif est restée inaltérée, bien que déjà dans les plus anciens textes on trouve *vădzu* pour *văd* etc. Le dialecte du Banat est à cet égard aussi conservateur que l'aroumain. L'opinion que les formes *vădzu* etc. sont les plus anciennes est insoutenable, en raison de la concordance des quatre dialectes roumains, malgré l'ancienneté de la forme attestée, naturellement dialectale. La seule forme qui montre des altérations est *pos'* = *pot*, *pociu*. Cette dernière, étant donnée son extension, doit être très ancienne. L'explication en est donnée par l'istrien *pok*, où *t* a été remplacé par *k*, comme dans d'autres verbes *d* par *g*¹⁾. La seconde personne *poci* *) est en harmonie avec *pok*; dans plusieurs dialectes daco-roumains, cette seconde personne a envahi la première: ainsi *văz*, *trimeț* etc.; même dans le Banat ces formes ont été apportées par des immigrants; mais *pot* est beaucoup plus répandu que *pos'* ».

Si on regarde les choses de près, on voit que WEIGAND est dans l'erreur. Nous avons en latin *audio*, et en roumain son correspondant phonétique *auz*. Il n'y a donc aucun motif pour mettre en doute la régularité de l'évolution. Si nous considérons l'ancien daco-roumain, nous voyons que la forme iotacisée existe à toutes les époques que nous pouvons atteindre: sa continuité est par

¹⁾ WEIGAND pense évidemment à *purced* = *purceg*, *uci d* = *ucig*. La comparaison est impropre, parce que *g* < *d* s'explique par une formation rétrospective sur le participe *purces*, *ucis*, par analogie avec *intins-intind* et *intins-inting*. Il n'y a point de pareille analogie pour *pot*.

*) [Même dans les régions où on dit *eu pociu*, la seconde personne est *tu poji*].

conséquent démontrée; en outre, le domaine de *auz* était jadis beaucoup plus étendu qu'actuellement; ainsi en Moldavie où aujourd'hui (selon WEIGAND, *Ling. Atl.*, carte 15) on n'emploie que *aud*, on disait encore au XVII^e siècle *audz* (chez Dosofteiu « *vădzǔ* et non *vădǔ* »; LACEA, « *Jahresbericht* » V, 77). Il s'agit donc visiblement d'une innovation: *aud*, qui s'est étendue aux dépens de l'ancienne forme régulière *auz*. Une première personne *aud* a pu se former d'autant plus facilement sur le modèle *laud* — *lauzi*, que la 3^e personne du pluriel a été de tout temps *aud*¹⁾, et que dans la II^e, III^e et la IV^e conjugaison, la 1^{ère} personne du singulier et la III^e personne du pluriel sont toujours identiques. Au contraire, l'explication de WEIGAND, qui veut représenter *auz* comme une innovation par analogie avec la 2^e personne du singulier n'est pas plausible, parce qu'elle n'est plus valable pour les verbes en *n*, *r* (ces sons ne s'altèrent pas devant *i* et *-es*, *-is*). Un examen plus minutieux montre d'ailleurs que les formes iotacisées n'ont pas complètement disparu dans les autres dialectes*). WEIGAND lui-même signale en aroumain un *sămțu*²⁾ < *sentio* (*Aromunen*, II, 328; cf. aussi les formes doubles *arap* et *arak'* < *rapio* chez P. PAPAĞAGI, *Basme aromâne*, 532); dans les textes istro-roumains publiés par moi (*Studii istroromâne*, Bucarest, 1906, 26) on rencontre la forme *spuie*³⁾.

¹⁾ Nous n'avons aucune trace de *-iunt*; la désinence *-unt* s'est dès l'origine généralisée aux dépens de *-iunt*.

²⁾ Cette forme se trouve aussi (empruntée à WEIGAND) dans K. NIKOLAIDES, *Ἐτυμολόγιον λεξικὸν τῆς κοντζοβλαχικῆς γλώσσης*. Athènes 1909, 464.

³⁾ [Nous avons encore des traces de verbes iotacisés dans les dialectes: ainsi se *pașă* en aroumain (PAPAĞAGI, *Basme*, 679) et *spuău*, *șiuău*, *viău* en istro-roumain (POPOVICI, *Dialectele rom. din Istria*, I, 100). Le fait que chez les Istro-roumains le participe du verbe « pierre » est *pl'erzut*, à côté de *pl'erdu* est aussi une indication qu'au présent coexistaient jadis les deux formes *pl'erz* et *pl'erđ*. Pour ce qui est des gérondifs *șădzundalui*, *vidzundalui* en aroumain, les formes en *dz* sont la preuve de l'existence jadis des présents *ședzu* et *redzu*].

³⁾ Le problème des verbes iotacisés en roumain est extrêmement intéressant; mais il nécessite encore une enquête approfondie, qui devrait naturellement partir non du stade latin mais du stade roman (cf. MEYER-LÜBKE, *Romanische Grammatik*, II, § 174 sqq.). Nous ne pouvons ici nous arrêter que sur quelques points.

L'istro-roumain *spuie* est particulièrement remarquable. Il se trouve dans la phrase: cum l'e țudę, cãn nu vręse spuie; je va mai volı otopı-se nego spure. (Dieu punit un ingrat qui ne veut pas lui dire qu'il possède du pain et du fromage en le menaçant de noyade. Lorsque Saint Pierre, qui accompagne Dieu, voit que

3. S'il n'est pas très difficile de prouver que l'explication des verbes en *i* donnée par WEIGAND n'est pas admissible, il reste que son erreur est pour nous fort instructive; il vaut la peine de la considérer de plus près.

WEIGAND sait très bien que *aux* est la forme phonétiquement correcte qui représente *audio*; il n'ignore pas non plus que cette forme a été usitée aussi dans les régions où on dit aujourd'hui *aud*. Comment se fait-il donc qu'il conteste la continuité entre le latin *audio* et le roumain *aux*, et qu'il considère *aux* comme une forme dialectale nouvelle née de *aud*? Il nous donne lui-même la réponse à cette question. C'est parce qu'une comparaison entre les quatre dialectes roumains fondamentaux prouve que *aud* appartient au roumain primitif. Cela est exact, sans l'ombre d'un doute. *Aud* remonte au roumain primitif, car il n'est pas admissible que cette

l'eau monte à la poitrine de l'homme, il a pitié de lui et supplie Dieu de le pardonner, car il a été assez châtié. Dieu répond alors: « comment assez? Alors qu'il ne veut pas avouer et préfère se noyer que parler? ». Tandis qu'en istro-roumain, à l'exception de quelques formes de *a fi* (cf. WEIGAND, « Romania », XXI, 246), le subjonctif est remplacé par l'indicatif, qui est mis après *neca*, voici apparaître soudain un *vr̥șe spuie* (au lieu de *spue*). Ces mots doivent être séparés en *vr̥șe se spuie* et correspondent exactement au daco-roumain « *vrea să spuie* ». C'est de pareilles associations cristallisées qu'est sortie à coup sûr la forme *vr̥șe*, qui a amené ensuite une conjugaison toute particulière de l'auxiliaire *velle* au présent de l'indicatif: *vrescu* (sous l'influence des verbes en *-esc*), *vresi*, *vr̥șe*, *vresén*, *vresét*, *vresu*.

Si on étudie les textes d'ancien roumain, on a l'impression qu'à un moment donné s'est formée en daco-roumain la règle suivante: *z, j* est propre au subjonctif (où il se trouve à toutes les personnes pour les verbes de la IV^e conjugaison: *aux*, *auzi*, *auză*, *auzim*, *aușiți*, *auză*), *d* et *t* au contraire à l'indicatif. Ainsi, le plus ancien document écrit daco-roumain, le Codex de Voroneț, ne possède au subjonctif que des formes iotacisées; à l'indicatif en revanche, il y a hésitation: on trouve *audu* < *audio* et *credzu* < *credo*. Les exemples n'étant pas très nombreux, je vais les citer ici. Au subjonctif: *se audzu* 71/1, *se cadzâ* 92/3, *se scoajâ* 93/13, *se spuieu* 21/4 (*se spue* 51/9, 84/4), *s[up]ue-se* 122/14, *se ŷe* 153/13, *se vâdzu* (*se vadzâ* 153/12), *se vie* 45/12, 62/2, (*se vie* 75/5); seul *se țarâ* 110/5 montre que pour ce verbe la iotacisation est tardive. En revanche, il y a pour l'indicatif incertitude; on trouve *despûru* 162/10 < *dispono*, *viru* 131/6 (*viru* 2/14) à côté de *spûiu* 79/1, *puiu* 145/13, *vliu* 19/12 et *audu* 81/13, *cadu* 144/8 à côté de *credzu* 90/1. De même, beaucoup plus tard, chez Dosofteiu (cf. LACEA « Jahresbericht », V, 77). Il est fort à regretter que WEIGAND se soit formé une opinion sur les « odieuses » formes (en général pour le philologue « odieux » équivalait à « nouveau ») avant d'avoir visité le domaine daco-roumain; c'est pour cela qu'il n'a pas introduit des mots tels que (*s*)*pun*, *cer* parmi les mots de son questionnaire (« mots normaux »). Il ressort

forme se soit constituée d'elle-même dans chacun des dialectes après leur séparation, du moins de telle sorte que cette innovation donne partout exactement le même résultat. Mais les conclusions qu'en tire WEIGAND ne sont pas convaincantes: si *audio* > *aud* est antérieur à la séparation des dialectes, il ne s'ensuit pas que cette forme ait été **unique** en roumain primitif; si *audio* > *auz* n'existe pas — à ce qu'on prétend — dans trois dialectes principaux et est inconnu aujourd'hui dans la majeure partie du domaine daco-roumain, il ne s'ensuit pas qu'il y ait là une innovation restreinte à ce dernier.

Il serait bien plus naturel de dire: à côté de la forme ancienne et régulière *auz*, qui est aujourd'hui encore conservée dans certains dialectes et qui jadis était beaucoup plus répandue, une autre, nouvelle et analogique, *aud*, apparut dès l'ancien roumain. Elle empiéta de plus en plus sur l'ancienne forme, mais n'avait

pourtant de ses remarques occasionnelles que le domaine de *spuiu* dépasse de beaucoup aujourd'hui encore celui de *vâz*.

La formation des mots en roumain nous permet aussi de jeter un regard sur les conditions primitives de la langue. En daco-roumain, il est de règle que toutes les dérivations verbales des verbes en *t* et *d* de la II-e, III-e et IV-e conjuguons (y compris le gérondif, cf. même *aibând*) présentent le radical iotacisé; en revanche pour les verbes en *r* et *n* l'usage hésite. Avant tout entrent ici en considération les adjectifs verbaux en *-tor* et les noms abstraits en *-tură*, par exemple *arzător*, *arzătură* (*arzând*), *ascunz-*, *căz-*, *crez-*, *deschiz-*, *întinz-*, *piez-*, *prinz-*, *răspunz-*, *râz-*, *râz-*, *roz-*, *scoț-*, *șez-*, *trimiș-*, *vâz-*, *vânz-*, etc., de même les dérivés formés à l'aide d'autres suffixes (je laisse de côté intentionnellement ceux qui peuvent être aussi expliqués autrement, comme *ascuț-ime*, *împuț-ime* etc.): ainsi *crez-are*, *piez-*, *prinz-*; *crez-âmânt*, *căz-*; *crez-anie*, *piez-*; *ascunz-iș*, *ascuț-*; *vânz-aș*; *râz-uș*; *arz-oiu*, etc.; enfin, des noms de dérivation post-verbale comme *auz*, *vază*, et l'expression roumaine pour *Credo*: *crez* dans le sens de profession de foi. Cette règle, qui aujourd'hui est valable pour tout le domaine daco-roumain, peut être inversée et on a le droit d'affirmer: chaque fois que nous y trouvons une exception, nous n'avons pas à faire avec une formation roumaine: *credință* « foi » doit donc être rapporté à un latin **credentia* et ne peut pas être de formation roumaine, car nous aurions **crezință*. Les autres langues romanes (ital. *credenza*, friul. *kredintse*, v.-prov. *crezensa*, fr. *croissance*, esp. *creencia*, port. *crença*) et le sens même de ce terme qui nous reporte aux premiers temps du christianisme, confirment l'exactitude de cette affirmation. Au contraire, il est invraisemblable qu'un **audium* ait existé en latin; il faut admettre qu'il y a ici une formation roumaine. Comme le fait existe aussi dans les régions qui aujourd'hui ne connaissent plus au présent que *aud*, *să audă*, nous devons en conclure qu'on a dit d'abord partout *eu auz*, car les post-verbales roumains sont toujours conformes au présent du verbe respectif.

point réussi à l'éliminer lorsque le roumain primitif se partagea dans les dialectes actuels. La lutte continua dans chaque parler, et le résultat fut une victoire totale ou presque totale de *aud* sur *auz* en aroumain, en mégléno-roumain et en istro-roumain, tandis que, en daco-roumain, les vieilles formes eurent la vie plus dure.

Ce raisonnement est si simple que seule une idée préconçue peut empêcher de le faire. Celle-ci consiste à associer trop légèrement la notion de langue primitive à celle d'absence de dialectes, d'unité linguistique. Ce n'est que si on se représente l'ancien roumain comme n'ayant pas de dialectes qu'on peut arriver à conclure ainsi : *auz* doit être une innovation tardive, malgré le latin *audio*, parce que *aud* a existé en ancien roumain.

Il s'agit ici d'une erreur de principe, que l'on rencontre trop souvent, surtout lorsqu'on parle du roumain primitif. L'harmonie frappante entre les quatre dialectes a fait qu'on a reconstitué, en s'appuyant sur eux, une langue primitive qui apparaît comme dépourvue de dialectes. Mais on n'a pas accordé assez d'attention aux différences réelles entre les divers parlars. (Je ne veux pas faire allusion ici à ces différences qui peuvent s'expliquer facilement par une évolution naturelle de la langue, par des innovations tardives ou des emprunts datant d'après la séparation, mais bien à celles qui existaient dès l'ancien roumain)

« L'expérience enseigne qu'il n'y a point de langue absolument dépourvue de dialectes. Déjà, d'individu à individu, la prononciation, le choix des mots, la forme des phrases varient; ces différences s'accroissent en général avec l'étendue du domaine d'une langue. . . On ne s'est donc point refusé à penser que dès la langue primitive indo-européenne il a dû y avoir des différences dialectales; on a même cru pouvoir les démontrer réellement . . . Mais si nous devons assigner déjà à la langue primitive une différenciation dialectale, c'est lui enlever le seul caractère qui oppose essentiellement la langue primitive à la période de séparation des langues qui suit, c'est-à-dire la parfaite unité . . . ».

Je n'ai pas reculé devant cette longue citation de M. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* (p. 9 sqq), encore qu'elle ne contienne rien qui n'aille de soi: mais on perd trop souvent de vue les choses qui vont sans dire. Que WEIGAND eût une conception exacte du roumain primitif, c'est ce qui ressort des lignes suivantes: « D'après notre connaissance actuelle des dialectes, ce n'est désormais plus une simple hypothèse que de

dire que l'ensemble des dialectes a formé jadis une unité que nous appelons le roumain primitif; naturellement il a pu y avoir déjà des différences dialectales, et maintes traces l'indiquent, mais dans leur ensemble les dialectes concordent dans leur système de phonétique, de flexion, de phrase, de formation des mots ».

Mais bien qu'on reconnaisse en théorie l'existence de différences dialectales en roumain primitif, on ne leur prête pas assez d'attention dans la pratique; on a tendance à associer pour les langues primitives l'unité linguistique à l'unité territoriale *).

On a coutume de se représenter l'évolution d'une langue sous la forme d'un cône, à la base duquel nous nous trouvons; on est tenté de s'imaginer la langue comme d'autant plus unitaire qu'on regarde plus loin en arrière. Combien de temps n'a-t-on pas cherché — en vain — une patrie primitive de la langue indo-européenne dans une région géographique étroitement limitée? n'y a-t-il pas aujourd'hui encore des gens pour chercher par exemple le « berceau » du sémite dans la contrée des sources de l'Euphrate et du Tigre? Dès qu'on a commis la première faute de principe, une seconde suit bientôt: si on considère la langue primitive comme unitaire, il est naturel de tendre aussi à restreindre son extension géographique: en effet, on sait par d'autres expériences que les conditions favorables à la formation de dialectes sont en général liées à l'étendue dans l'espace du domaine d'une langue.

En fait, la plupart des érudits qui se sont occupés du roumain primitif ont essayé de localiser le « berceau » des Roumains dans quelque territoire étroitement délimité: ils imaginent ensuite que le roumain s'est répandu par l'émigration. Nous aurons à revenir

*) [Il ne faut pas nous représenter le roumain primitif comme dépourvu de divergences dialectales: on peut en discerner quelques unes aujourd'hui encore. Elles ne sont cependant pas de nature à nous empêcher d'admettre une langue commune, car « commune » ne veut pas dire « unitaire ». L'essentiel est que cette langue roumaine primitive pouvait se développer dans la même direction, en raison de la continuité géographique, de l'homogénéité sociale, et surtout d'un autre élément: la conscience qu'avaient ceux qui parlaient d'appartenir au même peuple et d'avoir besoin d'une koiné; les particularités régionales se maintenaient seulement dans la mesure où elles ne gênaient pas la compréhension commune. Cette conscience existait chez nos aïeux, même avant qu'ils n'eussent réussi à former des États nationaux: la preuve en est le nom de *Român* que tous les groupes aujourd'hui séparés se donnent ou se sont donné, et auquel correspond la dénomination de *Valah-Olah*, attribuée par leurs voisins à tous ces groupes].

sur ce point. Citons seulement ici l'opinion d'un jeune savant : « tout en admettant en partie la théorie de RÖSLER sur la naissance du roumain dans la péninsule balcanique, l'état actuel de la philologie roumaine ne nous permet pas de fixer les régions où le latin balcanique se transforma en roumain. RÖSLER croyait que c'était en Thessalie, en Épire, en Macédoine et en Illyrie qu'il fallait chercher l'origine du roumain ; pour les philologues d'aujourd'hui il n'y a que deux régions où le roumain et la nation roumaine purent naître : en Mœsie (Bulgarie) et notamment dans les Balcons et en Illyrie. Pour ces deux régions parlent assez les noms de localités d'origine romane ou roumaine ». TH. CAPIDAN, *Réponse critique au Dictionnaire d'étymologie Koutzovalaque* de CONSTANTIN NICOLAÏDI, Salonique 1909, 11—12.

Une langue *peut* naturellement, en partant d'un petit domaine, conquérir des cercles de plus en plus larges jusqu'à prendre une extension considérable. Nous n'en manquons pas d'exemples, dont le plus classique est le latin. Mais le cas ne s'est pas produit partout et nous n'avons qu'à penser aux langues refoulées par le latin pour trouver des exemples aussi frappants du cas contraire. Si l'histoire nous enseignait que les Roumains dans le haut Moyen-Age ont immigré en masse dans leur habitat actuel en partant de quelque région, si nous avions des documents historiques prouvant que les Roumains étaient un peuple conquérant comme les Romains, qui subjuguèrent leurs voisins et leur imposèrent en quelque sorte leur propre langue, alors nous devrions en effet chercher leur « berceau ». Mais il n'en est absolument rien. L'histoire nous apprend au contraire que dans l'Orient européen de l'Empire romain, aux premiers siècles de notre ère, l'immense espace qui s'étend entre l'Adriatique et la Mer Noire, sur les deux rives de la Save et du Danube, avec des bandes se dirigeant çà et là fort loin vers le Nord et le Sud, était habité par une population de langue romane. Aujourd'hui — exception faite de la côte dalmate — dans tout l'Orient de l'Europe les Roumains sont les seuls à parler la langue romane jadis si répandue, et nous savons que ces Roumains eux-mêmes ne s'étendaient pas vers l'est aussi loin qu'aujourd'hui. Le roumain apparaît donc, contrairement à l'ancienne langue romane d'Orient, comme une langue qui a perdu en extension au sud du Danube ; c'est d'ailleurs tout naturel, si nous pensons que ces Latins d'Orient étaient un peuple non point conquérant mais conquis.

Ce n'est donc pas l'histoire qui exige qu'on situe le « berceau » des Roumains ; on l'a considéré comme une nécessité dérivant de leur langue, sous prétexte que l'ancien roumain était un parler si unitaire qu'il n'avait pas pu se former dans un espace étendu.

En étudiant les verbes en *ȝ* nous avons vu que, en ce qui concerne ce phénomène, le roumain primitif devait avoir des nuances dialectales, puisqu'il présente deux sortes de formes. Avant d'aller plus loin, nous voudrions montrer d'autres différences qui remontent à la période d'avant la séparation des quatre dialectes roumains.

4. L'imparfait latin *laudabam*, *-as*, *-at*, *-amus*, *-atis*, *-ant* aurait dû donner en roumain : 1, 2, 3, 6 : *lăuda*, 4 *lăudam(u)*, 5 *lăudaȝ(i)*. Il est facile à concevoir que cet état s'est altéré ; nous avons aujourd'hui dans la langue écrite : *lăudam*, *lăudai*, *lăuda*, *lăudam*, *lăudaȝi*, *lăudau*. Il est clair que ces formes ne proviennent point d'une évolution phonétique, mais sont dues à une analogie avec d'autres formes verbales ; il n'est pas bien difficile de trouver la source de cette analogie : il suffit de comparer le présent et l'imparfait du verbe *habere*

am : aveam

ai : aveai

a : avea

am : aveam

aȝi : aveaȝi

au : aveau

Il ne reste aucune trace de l'ancienne 2-e personne **avea*. Elle s'est dès l'origine modelée sur le présent *ai*. Au contraire, à la 3-e personne du pluriel, la forme *avea* est aujourd'hui encore la seule employée en aroumain, en mégléno-roumain, en istro-roumain et dans la majeure partie du daco-roumain. Elle n'a passé à *aveau*, sous l'influence de *au*, que dans un petit territoire ; mais la langue écrite et les grammaires scolaires, voulant bien marquer la différence entre la 3-e personne du singulier et celle du pluriel, contribuent dans ces derniers temps à sa victoire. (Bien entendu seulement dans les cas où la 3-e personne du pluriel apparaît encore clairement ; même la langue écrite emploie exclusivement en effet : « il chema Ion » et non « il chemau Ion » comme le demanderait la grammaire, le sujet étant « oamenii » — les hommes).

La 1-ère personne du singulier est particulièrement remarquable. Nous avons aujourd'hui *aveam*, *lăudam* etc., dans les quatre

dialectes. C'est là une preuve que cette innovation remonte au roumain primitif; autrement on ne pourrait guère comprendre comment, après la séparation, elle s'est constituée de façon identique dans chaque dialecte.

Nous avons dû admettre pour *aud* qu'il remonte au roumain primitif, sans avoir eu toutefois un emploi exclusif; il en est de même pour *aveam*, *lăudam*, car il y a en daco-roumain des sous-dialectes qui conservent les anciennes formes *eu avea*, *eu lauda*. Aujourd'hui ces formes ne sont en vérité attestées que pour le village de Borgo-Mureşeni au nord-est de la Transylvanie (« Jahresbericht », VI, 37 *) ; mais jusque vers le milieu du XVII-ème siècle, l'ancienne forme sans *m* était d'un emploi général dans les documents d'ancien daco-roumain provenant de Transylvanie, au nord du Mureş (cf. CIPARIU, *Principia*, 150¹).

Nous avons par conséquent à faire ici avec un deuxième cas qui nous montre une innovation du vieux roumain qui n'était pas encore généralisée à l'époque ancienne et présentait un caractère dialectal.

5. Le changement de *a* en *ă* dans les pluriels féminins en *-i* nous présente un cas analogue. Aujourd'hui le changement est de règle en aroumain, mégléno-roumain et daco-roumain (dans une mesure plus limitée). En revanche l'istro-roumain l'ignore **, et

*) [Pour de pareilles formes dans le langage des vieillards du Maramureş, cf. T. PAPAĞAGI, *Graiuul și folklorul Maramureşului*, § 56].

¹) Pour ce qui est de l'istro-roumain qui, on le sait, ne possède plus d'imparfait, l'ancienne forme en *-m* n'est plus attestée que par certains cas comme *cuvintaveĵam*, *veriĵam*, etc.

En ce qui concerne la formation de la 2-e personne du singulier, j'ai essayé dans « Convorbirii literare » 1905, 62—63, d'expliquer l'interprétation présentée ici, qui diffère un peu de celle de M. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, I, § 309. La 1-ère personne du singulier ne s'est pas modelée sur celle du pluriel, comme le veulent MIKLOSICH (*Lautgruppen*, 21) et aujourd'hui encore TIKTIN (*Rumänisches Elementarbuch*, 106) et d'autres; il est clair que cette forme doit son *m* à *am*, selon l'explication de M. MEYER-LÜBKE (*Rom. Gramm.*, II, §§ 238 et 256). Il faut avoir présent à l'esprit que *am* sert aussi à la formation d'un temps du passé, et que *lăudam* pouvait très facilement être créé sur le type de *lăudat-am*. Bien entendu *am* lui-même devait avoir refoulé d'abord la forme **aib* du verbe *habere*, et ensuite seulement celle de **aiu* du verbe auxiliaire, puisque cette dernière (**h*ayo = habeo pouvait encore engendrer un **voyo* (= voleo) > *voiu* (cf. BARTOLI, *Das Dalmatische*, II, 397).

**) [Toutefois il semble qu'on en trouve des traces même en istro-roumain. Cf. mes *Studii istroromâne*, II, § 113].

des formes comme *cetați*, *adunari* etc. (aujourd'hui *cetăți*, *adunări* etc.) se rencontrent en vieux daco-roumain jusqu'au XVIII^e-ème siècle (cf. CIPARIU, *Principia*, 122 sqq). Nous ne savons pas encore comment est né cet *ă*. Son apparition est si frappante qu'on peut difficilement admettre qu'il se soit développé indépendamment dans chaque dialecte après la séparation. Il est beaucoup plus probable que les anciens pluriels *adunari* etc., commençaient dès le roumain primitif à être battus en brèche par les formes nouvelles *adunări* etc., mais que cette innovation, sans doute dialectale, n'avait pas encore pénétré partout, du moins dans les contrées où remonte une grande partie du daco-roumain et l'istro-roumain ¹⁾.

6. On peut tirer des cas analogues de toutes les parties de la grammaire *). Je ne rappellerai ici que le traitement des groupes accentués *tě* et *tī*, qui donnent en aroumain *ță*, *țâ*, en mégléno-roumain *țə* (de *ță*, *țâ*), et apparaissent de même dans la plus grande partie du domaine daco-roumain comme *ță*, *țâ*, tandis que le reste a la forme plus ancienne *te*, *ti*, exactement comme l'istro-roumain (cf. WEIGAND *Übersichtskarte* 14). Je relève en outre les résultats de *re*, *ri*, qui donnent en aroumain *ră* (ou bien *ra*), *râ*, en mégléno-

¹⁾ En aroumain et en mégléno-roumain tous les féminins en *i* présentent la modification vocalique: aussi bien des mots comme *văți* « vaches » que les proparoxytons *lăcrimi* « larmes », et tous les pluriels en *-uri*: *cărnuri* « viandes » ainsi que les adjectifs comme *mări* (grandes); au contraire, nous avons en daco-roumain uniquement *vaci*, *fragi* « fraises » et *mari* (adjectif féminin; le mot *mări* signifie « mers »). L'usage hésite pour certains mots entre les deux formes: ainsi: *lăcrimi*, *lăcrimi*; *vrabii*, *vrabii*; *laturi* et *lături*

*) [Un cas intéressant est la conservation de la désinence *-am* à la 1^{ère} personne du pluriel de l'indicatif présent des verbes de la I^{ère} conjugaison. La désinence *-ăm* — avec le développement irrégulier de *a* en *ă* devant *m* non suivi d'une consonne — remonte au roumain primitif, car les Aroumains disent *lucrăm*, comme nous, et les Mégléno-roumains *lucrəm* (venu d'un ancien *lucrām*): toutefois la forme plus ancienne *-am* se rencontre aujourd'hui encore dans trois régions de la périphérie, en Istrie, dans le Maramureș et au-delà du Nistru. En istro-roumain, il n'y a aucune trace de *-ăm*; on dit partout *-ăm* ou *-ăn*, avec un *ă* devenu régulièrement de *a* accentué. Des formes en *-am*, à côté de formes en *-ăm* apparaissent aussi dans le manuscrit de Ieud: *să ne dezlegăm* . . . și se iertam 37/4—5, *să ne îmbrăcam* 43/18, etc. Récemment S. POP les a découvertes, au cours de son enquête pour l'Atlas linguistique, chez les Roumains d'au delà du Nistru, qui disent: noi *dam*, *luam*, *lam*, *stam*, au présent de l'indicatif comme à l'imparfait. Cf. DR. VII, 60].

roumain *rɔ* (ou bien *ra*), en istro-roumain *ră* (ou bien *ăr, ra*), de même que dans la majeure partie du domaine daco-roumain : ainsi en daco-roumain *rău* < *reus, rād* < *rideo, rāpă* < *ripa, rāu* < *rivus, urăsc* < *horresco, urî* < **horrire* etc.; en aroumain *arău, arād, arâpă, arāu, aurăscu, urut* (< *urât*), de même *cařă* < *carnem* etc., *dziniřă* < *dzinir'le* (< **generum-illum*); en mégléno-roumain *rou, rɔd, rɔpă, rɔu, urɔt* etc., en istro-roumain *ărdu, ārpa* etc. Les plus anciens textes roumains, tels que le Codex de Voroneț, connaissent surtout les formes en *re, ri* (par exemple *reu* 124/9 etc., *risulu* 129/4, *revnitoriu* 37/10, *curere* 33/9, même *Rimu* 7/8 etc., *Rimleanu* 44/5 etc., à côté de la curieuse forme *curundu* 42/2 etc.)¹⁾; de même le psautier Hurmuzachi (G. GIUGLEA, *Cercetări lexicografice* I, Bucarest, 1909, p. 26) etc. Malheureusement les recherches dialectales de WEIGAND ne montrent pas si ces anciennes façons de parler se sont conservées; parmi ses « mots normaux », il ne s'en trouve pas pour *ře*, et dans les quelques villages du nord du Banat où on dit aujourd'hui *rid* (*riu, urit, rimă, rind*), presque partout *grău* est passé aussi à *griu* (cf. « Jahresbericht » III, 211; IV, 257, 277).

En présence de ces cas, on jugera avec quelque scepticisme l'uniformité de l'ancien roumain.

7. Deux cas de concordance entre certains des dialectes principaux et une partie du daco-roumain réclament une attention particulière, d'autant qu'ils ont donné lieu à la construction de théories que nous ne pouvons passer ici sous silence.

Citons d'abord la transformation de la série des labiales devant *i* (sous certaines conditions), devant *ě* tonique (aussi sous certaines conditions) et *ĩ* (y compris *-es* et *-is* de la flexion) en palatales ou en dentales mouillées. Le passage est à coup sûr très ancien et remonte à une époque où le daco-roumain et l'aroumain n'étaient pas encore divisés. La conception d'un développement isolé dans chacun de ces deux dialectes, telle qu'elle a été exprimée par exemple par M. A. BYHAN (« Jahresbericht » III, 18) *

¹⁾ De même pour *re* non accentué: *revnitoriu* 37/10. Nous trouvons en revanche à côté de *responu* 155/1 aussi *răspusul* 12/4 et régulièrement *răspundu, răsaru*: mais nous avons ici à faire à une analogie avec les verbes comme *răsi* etc., dont le préfixe est le slave *raz-*...

*) [Le nombre de ceux qui considèrent la palatalisation des labiales comme un phénomène qui a évolué séparément dans chaque dialecte — bien que son

est tout à fait invraisemblable, car il s'agit d'un changement phonétique tout à fait particulier.

En aroumain, le passage est accompli, et nous trouvons partout **) *k', g', h', y, ŋ*, au lieu de l'ancien *p, b, f, v, m*. Quelques exemples suffiront: *rapio* > *arak'u*, *pĕctino* > *k'aptin*, *pĕctus* > *k'ept*, *pĕdica* > *k'adică*, *pĕreo* > *k'er*, *pĭnus* > *k'in*, *spĭnus* > *sk'in*, *lupĭ* > *luk'*; *bĕne* > *g'ine*, *albĭ* > *alg'*; *fĕrrum* > *h'er*, *fĕrvo* > *h'erb*, *fĭcus* > *h'ic*, *fĭlum* > *h'ir*; *vĕnio* > *yin*; *vĕspis* > *yaspe*, *vinum* > *yin*, *vĭsum* > *yis*; *mĕdius* > *ŋedzu*, *mĕus* > *aŋeu*, *mĭlia* > *ŋil'e*, *dormire* > *durŋi* etc.

En mégléno-roumain seul est achevé le passage de *f* > *ĭ* (d'un plus ancien *h'*): *fĕrrum* > *ĭer*, *fĕbrarius* > *ĭerar*, *fĕrv(e)o* > *ĭerb*, *fĭcus* > *ic* (de **ĭic*), *fĭlius* > *il'u*, *fĭlum* > *ir*, *fĭre* > *ire*. En revanche, le *b* persiste: **albĭre* > *albire*, **albĭna* > *albină*, **vĕrro* > *zb(i)er*, *bĕne* > *bini*. En ce qui concerne le *p*, le passage ne s'est fait que devant *ĭ* et *ĕ*, et même là l'usage hésite: **pĕctinem* > *k'aptine*, *pĕctino* > *k'aptin*, *pĕctus* > *k'ept*, **pedinus* > *k'ĕdin*, *appropio* > *prok'u* — mais *pĕdica* > *pĕdică*, *pĕreo* > *per*, *perdo* > *perd*, **picco* > *pic*, *pĭnus* > *pin*, *rapĭre* > *răpire*, *pĭss-* > *piș*, *spica* > *spic*, *spĭnus* > *spin*, *peciulus* > *piĉor*. De même pour *v*, il y a hésitation entre *g'* (de *y*) et *v*: *vĕrmis* > *g'armi*, **vespis* > *g'aspi*, *viola* > *g'oară*, *vivus* > *g'iu* (aussi *g'aĭă* « vie »), *vĭctus* > *g'ipt* — mais *vĕnio* > *vin*, *vĭnum* > *vin*, *vĭnea* > *viŋă*, *vĭsum* > *vis*, *vĭta* > *vită* (aussi *viĉol* « veau »), *vĭtea* > *viĉă*. Enfin nous trouvons pour *m* le double développement *mnĭ* et *nĭ*, *ŋ*, à côté de *m*, souvent dans un seul et même mot: *mĕrgo* > *mĭerg* et *ŋerg*, *mĕrcurii* > *(m)nĭercuri*, **mele* > *(m)nĭari*, *mĕrula* > *mnĭerlă*, *mĕus* > *meu*, *mĕdius* > *(m)nĭez* (et *mnĭazăĭ*, *mejluc*), *mĭc* > *mic*, *mĭcula* > *(m)ŋicură*, *mĭlia* > *mil'ă*, *miro* > *mnĭir*, *dormire* > *durmire* (*g'ermĭ*, *blastimĭ*, etc.).

Pour ce qui est de l'istro-roumain, nous y trouvons la série des labiales intacte: *pĕrdo* > *pl'erđ*, *pĭss-* > *pis*, *peciulus* > *piĉor*, **albina* > *albire*, *bĕne* > *bire*, *fĕrrum* > *fl'er*, (*fĭcatum* > *fiĉăt*), *fĭlius* > *fil'*, *fĭre* > *fĭ*, *vĕnio* > *viru*, *vĕrmis* > *l'erm* (< *v'l'erm*),

ancienneté soit attestée par le nom de localité *Tsintsiluki* (= cinci lupi) chez un écrivain byzantin du XII^e siècle (cf. TH. CAPIDAN, *Aromăni*, 142) s'est accrû. Telle est l'opinion de M. A. PHILIPPIDE, M. AL. ROSETTI, TH. CAPIDAN (cf. CAPIDAN, *op. cit.*, 309—310).

**) [M. TH. CAPIDAN, *op. cit.*, 294 cite cependant en aroumain des exemples conservés avec un *p* sans altération].

vīnum > *vir*, *vīvus* > *viu*, *vīctum* > *vipt*, *vīsum* > *vis*, (*vitellus* > *vițé*); *mēle* > *m'âre*, *mērula* > *merle*, *mēus* > *mev*, *mēdius* > *mez* (*mezloc*), *mīc* > *mic*, *mīlia* > *mil'e*, *dormīre* > *durmi*. Il n'y a que trois cas qui fassent exception: *kl'ept* < *pēctus*, *tsāptir* < *pēctinē* et *m'n-â*, *m'n-e* < *mī ha*(be)t, *mī est*. Il faut mettre ce dernier cas en dehors: ici en effet nous n'avons pas à faire avec le développement connu dans les autres dialectes roumains, de *mī* > *ń*, mais à un changement spécifiquement istro-roumain. Dans ce dialecte en effet, un *l'* s'insère, sur le modèle du croate, dans le groupe tonique labiale + *i* (cf. *pl'erđ* < *pīerđ*, *fl'er* < *fīer*, *ml'âre* < *mīare* etc.). D'après cette règle, on attendrait il est vrai **ml'-â*, **ml'-e*, mais l'assimilation du *l'* avec la nasale précédente a pu se produire d'autant mieux qu'on évitait ainsi une confusion avec le pronom de la troisième personne (*l'-â*, *l'-e*); (cf. slave *zemja* > vieux-bulgare *zem'a* > bulgare moderne *zem'na*; à la seconde personne du pronom nous avons également en istro-roumain *č-â*, *č-e* au lieu de *tsi-â*, *tsi-e* que l'on attendrait). Mais les deux autres mots ne sont guère non plus de nature à servir de preuve à l'existence d'un changement de *p* en *k'* en istro-roumain; ils ont en effet la suite de sons *p-ct*, et ce n'est sans doute pas simplement un hasard si seuls ces deux mots présentent le *k'*. Il a pu y avoir une métathèse **keptine* > *tsāptir*, comme *kena* > *tsire*... *)

Enfin, en ce qui concerne le daco-roumain, nous savons aujourd'hui fort bien grâce aux recherches dialectales de WEIGAND (cf. les cartes 6—8 de son Atlas linguistique) que les labiales conservées ne se rencontrent plus que dans le Banat **) et les régions avoisinantes: la petite Valachie, l'ouest de la Transylvanie et en partie la région située entre les Carpathes et la Tisa. Tout le reste du domaine de la langue présente *k'(t)*, *g'(d')*, *h'*, *y*, *ń* ou le son qui en est dérivé *tš*, *dž*, *š* (*š*, *s*), *g'* (*d'*, *dž*), (*ž*, *ž*, *z*) ou la perte de l'*y*, et son remplacement par une aspiration. En

*) [Quant à la forme *kl'ept* elle vient d'un plus ancien *pl'ept* (attesté) — avec *l'* inséré comme dans *pl'erđ*, etc. — dans lequel *p-p* s'est dissimilé en *K-p*. Cf. *Studii istro-române* II § 57.]

**) M. MEYER-LÜBKE, DR, II, 7 et *Zentripetale Kräfte im Sprachleben* (dans le volume d'hommage dédié à Ph. A. Becker: *Hauptfragen der Romanistik*, 1922, 137—138), croit que les palatales existaient jadis aussi dans le Banat, et explique la prononciation actuelle *fer*, *pept* au lieu de *fier*, *piept*, par la réaction des classes cultivées (*fier*) sur la prononciation des classes inférieures (*h'er*).

dehors de ces sons, on trouve dans les régions-frontières des formes de transition: pk' (pt' , $ptš$), bg' (bd' , $bdž$), fh' (fk' , ft' ou bien sk' , $sž$), vy , $mñ$. Les frontières ne coïncident pas pour les différentes labiales conservées; l'aire de v est la plus vaste; celle de f pur est un peu moindre; celle de m non altéré est beaucoup plus petite, et celle de p conservé pur est encore plus limitée. (Il n'y a pas de carte pour b . Même au-dedans de ces frontières tous les mots usuels ne participent pas également aux transformations; ainsi, sur une large bande de la Valachie, le mot *piatră* garde l'ancienne prononciation, alors que *k'ept* a pris la nouvelle).

Un fait nous frappe: pendant longtemps, il n'y a en ancien roumain nulle trace de palatales. Ce n'est qu'à la fin du XVI-ème siècle et au commencement du XVII-ème que h' apparaît sporadiquement à côté de f (pour le verbe *a fi*) dans les actes (Hurmuzaki-IORGA, XI, 349, 369; IORGA, *Documentele românești din arhivele Bistriței*, I, 8); quelques dizaines d'années plus tard, on le rencontre fréquemment aussi chez les écrivains moldaves. Les autres sons se trouvent beaucoup plus rarement. Peut-être faut-il voir un cas de $bi > g'i$ dans le mot *ghirăi* (= biră « être maire » dans un acte privé de 1593 (Hurmuzaki-IORGA, XI, 342); HASDEU (*Etymologicum* 223/sqq.) donne un exemple de $k'i$ pour pi tiré d'un acte privé moldave de 1644, et cite un passage de Cantemir qui, vers la fin du XVII-ème siècle, taxe de dialectale et vulgaire la prononciation k' , g' , h' , y et n' en Moldavie *). Nous devons donc admettre que les labiales actuellement conservées occupaient aux siècles précédents un espace sensiblement plus étendu dans le domaine daco-roumain **).

Bien entendu, il n'est nullement permis de croire que les palatales n'ont fait leur apparition qu'au XVI-ème siècle, sous prétexte qu'elles ne sont pas attestées plus tôt. Si le vieux roumain offre intacte toute la série des labiales, cela est dû en grande partie à la tradition littéraire. Nous savons aujourd'hui (IORGA, *Istoria*

*) [M. AL. ROSETTI, *Limba română în sec. XVI-lea*, 63 cite des exemples de palatalisation de p à la fin du XVI-e siècle dans un document de Vrancea; il donne une liste abondante de cas avec $h' < f$, et d'autres, plus récents, pour les autres labiales].

**) [Pour la régression des palatales et leur remplacement par la prononciation littéraire, cf. le témoignage de M. S. POP, publié dans DR. VI, 514. Sur le cas *viță* dans la région *zin*, *zipt*, etc., cf. DR. VI, 506—507; sur les hésitations dans la prononciation à Bran, cf. le présent volume, p. 85].

literaturii religioase a Românilor, Buc. 1904, 15 sqq.) que les Roumains ont commencé dès le XV^e-ème siècle, sous l'influence du mouvement religieux hussite, à employer leur propre langue dans l'Église à la place du slavon, et à traduire la Bible en roumain. L'influence de ces écrits fut plus considérable qu'on ne se l'imaginait d'ordinaire, et par eux fut fondée une tradition littéraire. Les premières traductions de la Bible ont dû prendre naissance dans une région qui conservait encore les labiales pures dans la langue usuelle; sans cela, étant donné qu'il s'agissait des premiers essais d'écriture, on aurait certainement écrit conformément à la langue du peuple *k'ept* au lieu de *piept*. D'autres indices, dont nous relèverons quelques-uns plus loin, plaident pour que nous situions ces monuments dans une région placée assez au nord ou au nord-ouest du domaine daco-roumain, où aujourd'hui encore on dit, sinon *piept*, du moins *vin* et *fier*. Quoiqu'il en soit, il demeure très frappant que les palatales, même dans les actes privés, aient apparu si tard et si rarement.

Note. HASDEU est instructif jusque dans ses erreurs; du fait qu'en istro-roumain seuls les mots signifiant «poitrine» et «peigne» ont une prononciation palatale, il a cru (*op. cit.*) pouvoir tirer un appui pour son hypothèse selon laquelle ce changement serait dû à une «influence féminine» sur le langage usuel. Il croyait en effet que le passage de *p* > *k'* etc. était un reste de l'ancienne langue dace, qui avait acquis droit de cité dans la langue des Romains par l'intermédiaire des femmes daces mariées à des Romains. Naturellement il n'a pas pu prouver cette transformation même en dace. Sans parler d'autres arguments, une circonstance plaide là-contre: ce changement n'est pas parmi les plus anciens qu'ait subis la langue. Il est par exemple plus récent que celui de *lv, rv* > *lb rb* — à coup sûr en partie préroumain — car nous avons *alvina* > *albina* > *alg'ină*, *corvi* > *corbi* > *corg' fervis* > *fierbi* > *k'erg'*; plus récent aussi que l'amuissement du *v* (*b*) intervocalique: *hibërna* > *iarnă*, *libërto* > *ier*, et que le passage de *bi* > *ib*: **cubium* > *cuib*, etc.

Mais c'est là tout ce que nous pouvons établir par la méthode spéculative sur l'âge et l'extension géographique du changement. Les mots étrangers ne nous ouvrent à cet égard aucune perspective nouvelle. Que si le phénomène se rencontre dans les emprunts plus récents à des langues étrangères, cela peut s'expliquer par le fait qu'il est relativement peu ancien; cependant, on ne doit pas accepter absolument cette interprétation, parce que ce changement joue un grand rôle dans la flexion (*lup-luk*; *dorm-dorh* etc.); il n'a donc jamais disparu de la conscience des sujets parlants, et les emprunts récents peuvent y participer, d'abord dans les formes fléchies (*scump-scunk*), mais ensuite aussi dans les autres (on entend même *k'ilosoh'*, comme pluriel du néologisme *filosof*). D'ailleurs, on ne peut pas tirer grand' chose de mots isolés. Le mot *frânghie* «corde» < *fimbria* — un des rares qui soient entrés dans

la langue écrite avec la forme dialectale — est conservé en morave sous la forme *frembia*; on n'attend d'ailleurs pas autre chose, puisque le Nord du domaine daco-roumain s'affirme, par d'autres indices également, comme ayant de tout temps conservé les labiales. L'ancienne forme (*frâmbie*) existe encore dans le Banat, où les labiales sont pures. (ZANNE, *Proverbe* III/52; MARIAN, *Nasterea*, 38; *Lexiconul de Buda* etc.; peut-être même Dosofteiu, *Psaltirea*, 150). Le mot *movilă* « colline » vient probablement du slave (v. sl. *mogyla*, bulg. *mogila*, russe *mogila*, petit-russe *mohela*, polon. *mogila*). On le considère comme le résultat d'un hyperurbanisme de la forme *moghilă*, en partie conservée en dialecte (cf. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, I, 276). Mais, étant donné que le domaine de *g'* (pour *v*) est très restreint (cf. la carte Nr. 8 de WEIGAND, où il est marqué en jaune) et que la forme *movilă* est répandue aussi là où l'on dit *vin* ou *yin*, cette explication ne doit pas être exacte (on attendrait plutôt l'hyperurbanisme **mobilă*). Il semble plutôt que nous ayons ici affaire à un changement de *h* en *v*; en effet ce mot, lorsqu'il apparaît pour la première fois dans un texte, comme nom propre, a la forme petit-russienne *Mohila* (Hurmuzaki-Iorga, XI, 317 dans un acte privé de 1593). Son étymologie n'est pas parfaitement claire (cf. G. MEYER, *Etymol. Wörterbuch des alb. Sprache*, 118—119). Le mot *agnëllus* > *miel* pourrait apporter un éclaircissement; malheureusement nous n'avons pas en roumain d'autre mot d'une structure analogue pour nous servir de contrôle. A en juger d'après *lignum*, *signum*, *pugnus*, *cognatus* > *lemn*, *semn*, *pumn*, *cumnat* d'une part et *anëllus* « anneau » > *inel* d'autre part, nous attendrions *(a)*mnel*. Au contraire, les formes actuelles du mot présentent le même résultat que **mèle*: daco-roumain *miere* (*mâel*; *mâere*; *âel*; *âere*), aroumain *âel*; *âare* (dans la région de l'Olympe *njel*; *njere*); mégléno-roumain *mâel*; *mâjari* (*njel*; *njari*), istro-roumain *ml'e* (de *ml'el*); *ml'âre*. Il semblerait presque qu'à l'origine des formes roumaines se trouve un mot **agmëllus* (il est difficile de supposer une contamination avec *agmen* « troupeau, harde ») qui aurait pu devenir *(a)*mëllu* en passant par **aumëllu* (cf. « Zeitschr. f. rom. Phil. », XXXIII). En tous cas on ne saurait expliquer la forme *miel* par une plus ancienne *mâel* ou *âel* avec hyperurbanisme, puisqu'on dit *miel* aussi dans le Banat, où il n'est pas possible d'admettre cet hyperurbanisme ou la disparition d'un *â*. Les dérivés montrent aussi que l'hypothèse d'un changement *-gnë* > (*m*)*hë* n'est pas exacte, car **agnëlliola* a donné (en mégl.) *mil'oară*, d'où (aroum.) *ml'oară*, ou avec assimilation (dans le Banat) *mirioară*. Même dans les langues voisines le mot a pénétré avec un *m*: albanais *miljorë*, hongrois *millóra* etc. Pas plus que *miel*, et pour la même raison, on ne peut considérer l'exemple de *furnică* < *formica* comme démonstratif, ainsi que l'a fait MIKLOSICH (*Consonantismus*, II, 43: la forme en *n* au lieu de *m* « semblait prouver qu'autrefois *n* pour *mi* était général en roumain »). Nous nous trouvons beaucoup plus probablement devant une dissimilation des deux labiales *f-m* > *f-n*, telle que nous pouvons en remarquer assez souvent, en roumain dans le mot *malva* > *nalbă* (très répandu aussi en roman, cf. mon *Etym. Wörtb.*, Nr. 1150), *posnă* < **posmă* (du slave *posmëti*); le cas est d'ailleurs fréquent en roman, ainsi: *mespilus* > ital. *nespola*, esp. *nispero*, fr. *nefle*; *membreu* > v. ital. *nembreu*, frl. bell. *nembri*, esp. *nembreu*; cf. aussi l'italien *nibbio* de *milvus*.

Si en mégléno-roumain le passage de *fj* à *j* est entièrement achevé et si, chez les écrivains moldaves, *h'* pour *fj* s'est frayé le premier une voie dans la

langue littéraire, la raison en est vraisemblablement la fréquence du verbe *a fi* « être ». Il n'est pas sans intérêt de signaler que ma grand-mère, aujourd'hui (1910) âgée de 90 ans, et dont la langue n'a par ailleurs rien de dialectal, emploie toujours le *h'* du dialecte de Braşov, à l'exclusion de *k'*, *g'* etc.

En ce qui concerne l'istroumain *tsăptir*, DENSUSIANU (*Histoire de la langue roumaine*, I, 340), s'appuyant sur le fait que *pecten* devient aussi dans la région du Mureş, du Criş et du Someş *tsăptân*, *tsăptân*, voulait en conclure à une parenté plus étroite entre les deux dialectes. Mais il a perdu de vue que, dans la dite région, le passage de *k'* à *tş* (par *t'*) est relativement très récent, beaucoup plus récent en tous cas que la séparation de l'istroumain du dacoroumain; en effet, l'istroumain, pour le latin *cl'* et *te* en est encore au stade *cl'* et *te* (*clamo* > *cl'ém*, *te* > *te*); en revanche, dans cette région sans exception *k'* et *t* est devenu *tş'*: ainsi *clamo* > *tşém*, *tilium* > *tşeu*.

[L'apparition tardive des labiales palatalisées dans la langue littéraire, bien que le phénomène soit très ancien, son extension géographique et sa répartition sur le matériel linguistique s'explique à coup sûr en partie, mais non complètement, par l'influence des classes dirigeantes sur les basses classes et des villes sur les villages. Les labiales palatalisées sont employées plus souvent par les femmes que par les hommes: fait relevé déjà par Cantemir, et sur lequel a insisté HASDEU. Cela s'explique si l'on pense que la paysanne roumaine ne quitte pour ainsi dire pas son village, tandis que l'homme est plus souvent en contact avec la ville; dans les anciens temps, dominés par la vie pastorale, les hommes étaient pour ainsi dire seuls à maintenir les liaisons avec d'autres régions. Une question continue pourtant à se poser: pour quelle raison les classes cultivées et urbaines ont-elles eu et ont-elles encore une sorte de répulsion pour la palatalisation des labiales? pourquoi *şin* et *zeu*, de *teneo*, *deus*, ont-ils été acceptés par tout le monde, alors que *k'ept* et *h'er* au lieu de *piept* et *fier* ont été repoussés comme de laides prononciations villageoises? De même il est certain que dans les classes cultivées et en ville on préfère aujourd'hui encore dans certains cas les monophthongues aux diphtongues employées par les paysans. A Bran, où depuis de longues années j'observe le parler local, les paysans qui n'essayaient pas d'imiter la langue littéraire disent même *burjete* pour *urete*, soit *je* < *ê*. Cela s'observe surtout pour l'*o* initial et l'*e*. La prononciation *uok'*, ancienne sans aucun doute puisque nous la rencontrons chez les Mégléno-roumains et les Istroumains, est chez nous d'un caractère non pas régional mais paysan; le citadin et l'homme cultivé la repoussent instinctivement.

1927. *Pe marginea cărţilor* dans DR. IV, 1309].

[A Bran, j'ai entendu une paysanne dire: *bine că yine*: résultat de la tendance à introduire les labiales pures du « beau » langage à la place de celles, palatalisées, du langage vulgaire. Un jour que j'étais pour partir en excursion à la montagne avec un prêtre de Bran, quand le paysan qui nous guidait amena nos chevaux, le prêtre lui demanda: « Băde Ioane, sunt potcoyişi caii? » (Père Jean, les chevaux sont ferrés?) — puis, se tournant vers moi, il ajouta: « Când pleci călare la munte trebuie mai întâi să te uiţi dacă calul e bine potcovit ». (Quand on part à cheval dans la montagne, il faut d'abord s'assurer que le cheval est bien ferré). Il avait donc deux formes pour le même mot, selon qu'il s'adressait au paysan ou au citadin.

1927. « *Pe marginea cărţilor* », IV 1375 — 1376].

[Sur cette question, qui a beaucoup préoccupé nos linguistes depuis 1910, cf. MEYER-LÜBKE, *Palatalizarea labialelor* dans DR II, 1—19; TH. CAPIDAN, *Aromânismele în dialectul dacoromân*, dans « Junimea literară », XIV (1925), 275—291 et *Aromânii* 308—311; AL. ROSETTI, *Recherches sur la phonétique du roumain*, 111—134, et dans « Grai și suflet », III, 415—417; IV, 161—165; AL. PROCOPOVICI dans « Revista filologică », II, 175—207 et DR. VI, 395—422].

8. Tous les cas présentés jusqu'ici s'affirment comme remontant au roumain primitif, parce qu'il s'agit d'innovations linguistiques qui se trouvent dans tous les dialectes; il est absolument invraisemblable qu'ils se soient développés isolément dans chaque parler après leur séparation, pour aboutir aux mêmes résultats. Nous avons maintenant un autre cas dont le caractère primitif se démontre par d'autres considérations. C'est le *rhotacisme*, c'est-à-dire le passage à *r* de l'*n* simple intervocalique. Il doit remonter dans le temps à la période du roumain primitif, puisqu'il n'apparaît que dans les mots latins héréditaires

Le rhotacisme, comme la plupart des changements phonétiques en ancien roumain, était achvé à l'époque de l'influence slave; il n'existe pas, même dans les mots qui, parce qu'ils se trouvent dans plusieurs dialectes, ont sans doute été empruntés pendant la période de l'ancien roumain: ainsi *lene* (aroum. *leane*), *hrănesc* (aroum. *hărnescu*), *gonesc* (aroum. *agunescu*), *hrean* (aroum. *hreanu*), *tină* (aroum. *tină*), *rogojină* (aroum. megl. *ruguzină*), *cremene* (megl. *cremini*), *rumen* (aroum. *rumin*) etc.

Grâce à l'excellent travail de M. A. PROCOPOVICI (*Despre nazalizare și rotacism*, Buc. 1908), qui confirme des opinions déjà exprimées par M. A. BYHAN et WEIGAND, nous sommes désormais assez bien renseignés sur l'histoire du rhotacisme roumain. La condition préliminaire du rhotacisme était la nasalisation des voyelles devant *n* (simple ou appuyé, à l'exclusion de *n* + nasale) et devant un *m* appuyé (exception faite de *m* + nasale). Cette nasalisation existait en daco-roumain, au moins dialectale, au XV-ème siècle, puisque les monuments les plus anciens la traduisent par une lettre spéciale (ⱱ). Mais ce signe de la nasalité n'entraît dans les mots d'emprunt slaves que lorsqu'ils contenaient eux-mêmes en slave des voyelles nasales (*a* ou *e*): jamais autrement.

PROCOPOVICI (p. 25, 26), en étudiant les mots *una*, *granum*, *frenum* et *branum* (?), a montré avec beaucoup de perspicacité

que la nasalisation n'était connue que du daco-roumain et de l'istro-roumain; en revanche, l'aroumain et le mégléno-roumain ne l'ont jamais connue, ou du moins ne l'ont connue que dans une mesure extrêmement limitée, tant en ce qui concerne l'intensité que l'extension territoriale. De fait, seuls les deux premiers dialectes offrent l'évolution **ũă*, **grâu*, **frâu*, **brâu* > daco-roum. **uă* > *o*, *grâu*, *frâu*, *brâu*, istro-roum. *uă* > *o*, **grâu* > *grăvu*, **brâu* > *brăvu*; dans les autres dialectes *n* s'est conservé jusqu'à nos jours: aroum. (*u*)*nă*, *grân* (*gărnu*, *gărŭ*), *brân*, *frân* (*fărnu*, *fărŭ*) et mégl. (*u*)*nă*, *gron*, *fron*.

La nasalisation est un phénomène général en daco-roumain et en istro-roumain; le rhotacisme lui étant lié, il reste naturellement complètement étranger à l'aroumain et au mégléno-roumain; il paraît achevé en istro-roumain, mais en daco-roumain il est seulement dialectal. Aujourd'hui il ne continue à vivre que dans certains villages des Monts Apuseni de Transylvanie; ici même il se trouve en voie d'extinction rapide. Les anciens documents linguistiques nous montrent toutefois qu'il y a quelques siècles il était assez répandu; s'il nous est impossible de fixer son expansion en ancien roumain, nous pouvons en revanche, grâce aux quelques données que nous possédons, déterminer avec quelque vraisemblance ses frontières pour le XV-ème et le XVI-ème siècle. Je crois que nous ne nous trompons pas en désignant comme rhotacisante la région qui s'étend au nord du Mureş et comprend aussi la plus grande partie de la Bucovine et la Moldavie septentrionale. Elle coïncide presque parfaitement avec le domaine actuel de la prononciation *fărină* (WEIGAND, carte No. 5). Les arguments qui plaident en faveur de cette localisation seraient les suivants: si nous allons de l'ouest à l'est, nous voyons tout d'abord qu'une contrée assez vaste dit aujourd'hui encore *irimă* (marqué en vert sur la carte No. 5 de WEIGAND) et *gerunchiu* (marqué en rouge). Il est probable que la forme rhotacisée s'est maintenue pour ces deux mots grâce à une tendance à la dissimilation qui s'est opposée à ce que deux nasales se suivent (*inimă* < *anima*, *genunchiu* < *genuclum* (voir la note). C'est à peu près dans cette région que doivent aussi être situées les premières traductions en roumain, qui se distinguent justement par le rhotacisme; c'est en effet là qu'on trouve encore à l'origine la conservation des labiales; là que *ubi* > *iuă* est encore maintenu (cf. WEIGAND, carte No. 9); là que s'expliquent le mieux les

nombreaux emprunts faits au hongrois ; d'autre part l'histoire atteste que c'est aux environs d'Oradea-Mare qu'a eu le plus d'écho le mouvement hussite, sous l'influence duquel sont nés ces écrits (cf. HURMUZAKI, *Documente*, I, 2, No. 507 ; cf. aussi « *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.* », 1908, 804—805). Aux environs de Turda, dans le village de Măhaciu, un prêtre de village copia, vers 1600, dans un Codex miscellaneus, différents écrits qui circulèrent de son temps. Ils montrent en partie le rhotacisme, pour les textes venant du Nord ; ils ne le connaissent en général pas pour ceux qui viennent du Sud. Le plus important, c'est que le prêtre Grigorie lui-même prononçait *r* (< *n*), puisqu'il emploie dans une communication *ciri* (= « cine »), cf. (HASDEU, *Cuvinte din bătrâni*, II, 107). De la fin du XVI-ème siècle nous avons quelques lettres rhotacisantes, conservées dans les archives de Bistrița, qui ont été publiées par M. IORGA (*Documente românești din arhivele Bistriței*, I, Buc. 1899)*). Cependant, le rhotacisme n'y est pas absolument général. En outre, le rhotacisme est attesté à Selișteu, dans le Maramureș (No. II, 1587—1596 : *închinăciuire*, *omiiri* = « oameni — hommes », *înrainte*, *bire*) ; à Moldovița en Bucovine (No. V de 1597 : un *mere* = « mine » — mais en revanche : *sănătate*, *împrăună*, *bună*, *mene* ; l'acte provient de la chancellerie épiscopale) ; dans le Maramureș (No. XXXI, de 1602—1603 : *verit*, *oamiri*) ; à Rădăuți en Bucovine (No. XXXVII, après 1607 : deux fois *sărătate* — mais en revanche : *bun*, *bine*, *veni*, etc. ; de la chancellerie épiscopale) ; à Suciul-de-sus (No. XXXVIII, de 1609 : *măra* [*nimăruia*], *înraintea*, à côté de *bun*, trois fois) ; à Voroneț en Bucovine (No. XL, de 1616—1630 : *spure*, à côté de *sănătate*, *mână*, *bun*, *bine*). Pour la Moldavie, HASDEU (*Cuvinte din bătrâni*, II, 13—14) cite dans des actes du XV-ème siècle écrits en slave les noms de *Fântăreali* (« Fântânele »), *Geamăr* (« gemen ») et *Rumăr* (« român »). D'autre part, le nom propre *Galbir* (« galbin ») se trouve dans un acte slave de Huși, du 4 juin 1546, qui m'a été communiqué par J. BIANU (Mss. de l'Académie roumaine). En outre, J. BOGDAN situe l'auteur des gloses roumaines rhotacisantes publiées par lui (« *Convorbiri literare* », XXIV, 727 sqq.) au monastère de Neamțu, dans la seconde moitié

*) [Cf. maintenant AL. ROSETTI, *Lettres roumaines de la fin du XVI-ème et du début du XVII-ème siècle, tirées des Archives de Bistrița*. București 1926].

du XVI-ème siècle. J'ai trouvé dans une nouvelle de M. SADOVEANU le rhotacisme dans la formule cristallisée *fă rapoi*, employée comme interjection, qui visiblement ne signifiait pas autre chose que: «*fă înapoi*» — recule. L'auteur m'a affirmé avoir entendu ce mot dans les environs de Folticeni; il apparaît d'ailleurs aussi en Bucovine: *nea rapoi*, à Bălăceana *).

Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas de preuve que le rhotacisme ait été jadis plus répandu en daco-roumain. Nous constatons en revanche que, dans le psautier imprimé à Braşov en 1577, les formes rhotacisées du modèle qui a servi aussi au psautier rhotacisant de la collection Sturdza-Scheianu sont constamment remplacées par des formes en *n* (quelquefois avec hyperurbanisme). Même dans la région délimitée ci-dessus le rhotacisme, aux XV-ème et XVI-ème siècles, ne semble pas avoir été répandu généralement partout: c'est ce qu'atteste l'hésitation de l'usage dans la plupart des actes. En tout cas, le rétablissement de l'*n* remonte à un temps où la voyelle était prononcée nasale: sans cela, on trouverait des cas de faux remplacement d'un *n* au lieu d'un *r* étymologique ou d'un *r* provenant d'un *l*. Le fait même que *n* a pu rentrer dans ses anciens droits prouve qu'en daco-roumain une partie de la population avait certainement conservé l'ancien *n*: autrement on ne comprendrait pas la raison de cette régression.

Note. La perturbation exercée par l'assimilation et la dissimilation a joué un grand rôle dans la constitution et la disparition des formes rhotacisées. Toutes les « exceptions » s'expliquent, aussi bien en istro-roumain qu'en ancien roumain, par le voisinage d'un *n* (*m*) ou d'un *r* (par exemple istro-roumain *nuntru*, *amndt* < *amânat*, *seminât* nb. *semirât*, v. roum. *străminare* etc.) **). Il semble que l'influence de l'assimilation et de la dissimilation ait joué un rôle considérable déjà dans la première étape du rhotacisme, dans la nasalisation. Nous trouvons en daco-roumain quantité d'exemples du changement de *n* en *r*, et inversement, sous l'influence d'une nasale voisine ou d'un *r*, par exemple: *sanguinosus* > *sângeros*, *sanguinare* > *sângerare*, *nomina* > *numere*

*) [Pour l'extension du rhotacisme dans les anciens documents et ses traces dans le parler actuel de Moldavie et de Bessarabie, cf. à présent D. MACREA dans DR. VII, 184—186].

**) [Cf. mes *Studii istroromâne*, II, § 72 et DR. III, 660. N. JOKL (« Indo-germ. Forsch. », 44, p. 47) attire l'attention sur un phénomène analogue en albanais, se reportant à ce qu'a écrit PEDERSEN (« Jahresber. f. rom. Phil. » 9, 1, 214) sur l'alb. *krye* « tête » plur. tosc. *krerë*, vis-à-vis de *krena* < *c(e)rebrum*].

(nb. *numene*), *nominare* > *numără*, *nemin-* > *nimăruî* (nb. *nimănuî*); *hirundul* > *rânduneă* (nb. *rândureă*), *juniperus* > *juneapăr* (nb. *juneapăn*), *corona* > *cunună*, *similare* > **semărū* > *semână*, *assimile* > **asemere* > *asemene*, *viezure* + *ină* > **viezunină* (d'où *viezuină* ou *viezunie*), *pecorina* > **păcunina* > *păcuină* (cf. *farina* > *fănină* > *făină*), *miro* + *une* > *minune*, *arin* > *anin*, *ustur* + *oniu* > *usturoiu* et *ustunoiu*, *mașter* + *oniu* > *măștinoiu*, *pur* + *oniu* > *puroiu* et *punoiu*, *răsură* + *oniu* > *răsuroiu* et *răsunoiu*, *lature* + *oniu* > *lăturoiu* et *lătunoiu*, *mușonoiu* et *mușuroiu*, *adineaurea* et *adineaunea*, *guttur* + *arium* > *gutunar* (mais *guturăiu* < *guttur* + *alium*), *răscrăcărât* et *răscrăcănât*, *lubricare* > *lunecare* (d'où aussi *lunec*), *suspīrare* > *suspīnare* (d'où aussi *suspīn*). Particulièrement intéressants sont les cas où une nasale précédente engendre un *n* dans la syllabe suivante; mais dans la plupart des cas la langue ne souffre pas deux *n* voisins, et l'un se change en *r*: *minutus* > (*a*)*mănunt* et (*a*)*mărunt*, *panicum* > *părinc*, *renuculum* > *rărunchiu*, *canutus* > *cărunt*, *genuculum* > *genunchiu* et *gerunchiu*, *jurincă* et *junincă*, *minacio* > *ameninț* et *amerinț*. L'aroumain ne connaît aucun de ces cas; on n'a que les formes régulières: *minut*, *serin* etc. La seule exception *venenum* > *verin* est douteuse en raison de l'italien *veleno* et du vieux français *velin*; vu ces cas, on est en droit d'admettre aussi pour le roumain une forme déjà dissimulée **velenum*, qui a donné régulièrement *verin* et qui, sur le territoire daco-roumain, est devenue par assimilation *venin*.

Tandis que le rhotacisme est né en istro-roumain et en vieux-roumain exactement dans les mêmes conditions, les quelques villages des Monts Apuseni dont nous avons parlé présentent des conditions toutes différentes. Nous y constatons les phénomènes suivants: a) des mots héréditaires n'ont pas subi le changement en *r*, ainsi: *întineri*, *cuvine*, *răzbuna* etc.; b) on trouve en revanche le rhotacisme dans des mots d'emprunt, souvent de date récente, ainsi: *agorisi*, *doriță*, *hairă*, *hodiri*, *Huedir*, *înțeperi nevrovat*, etc.; c) nous trouvons le rhotacisme dans des mots avec *nn*: *îngăra*; d) nous voyons des formes telles que *lânros*, *cânrepiște*.

Je voudrais noter ici que les exemples cités dans les livres bien connus de FRÂNCU et CANDREA (*Rotacismul et Româniî din Munții apuseni*) sont confirmés par la collection de chants populaires d'ALEXICI (*Texte din literatura poporană română*, I, Budapest, 1899). Cf. *grăd'iră*, *bărat*, *nevrovat*, *înt'ira*, p. 144, etc.

[On sait que certains de nos textes et de nos documents anciens ne sont pas conséquents dans l'emploi des formes rhotacisées. On a attribué ces variations aux différents copistes et on a pensé que, dans des documents, il peut s'agir de certains usages graphiques. M. AL. ROSETTI (*Étude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924), est d'avis que « les diverses graphies recouvrent le même son difficile à noter, à savoir un *r* nasal: *n* est une graphie extrême, mais représente le même son » (p. 47).....

Il se réfère également à PETERSEN (« Rom. Jb. », 9, I, 214), qui pense qu'aussi l'*n* tosque avait cette « lockere Articulation », qui ne le différenciait pas d'un *r* nasalisé. Les anciennes graphies *nr* et *nr̄*, ainsi que la prononciation *nr* dans certains mots chez les Moți et les Istro-roumains peuvent aussi être invoquées à l'appui de cette explication. Mais on peut aussi supposer autre chose. Il se peut que dans certaines régions et chez certains individus l'hésitation trahie

par l'écriture ait correspondu en fait à une hésitation dans la prononciation, à cette époque (XVI-ème et XVII-ème siècles) où le rhotacisme était sur le point d'être remplacé par la prononciation méridionale en *n*. Même dans la langue littéraire qui tend comme de juste à classer avec le plus de précision possible le matériel linguistique et à unifier les différences de prononciation, on peut observer que des incertitudes règnent pendant longtemps sans choquer. Ainsi, des variantes entre *e* et *i* en position atone, qui en français par exemple heurteraient l'oreille, ne passent nullement chez nous pour des « prononciations dialectales »; beaucoup d'entre nous emploient *adică* et *adecă*, *galbin* et *galben*, *sălbatic* et *sălbatec*, sans se rendre compte de l'incertitude de leur prononciation. Une observation attentive des dialectes nous montre que, dans ces derniers, les hésitations sont encore bien plus fréquentes et portent sur des sons beaucoup plus éloignés que *e* et *i*... Il y a à cet égard bien des choses instructives dans les observations faites par M. T. PAPAHAĞI dans le pays des Moți (« Grai și suflet », II, 46—50) — connues aussi en partie de M. ROSETTI, (p. 16) — sur le rhotacisme dans sa dernière période d'extinction dans les Monts Apuseni *). De ses observations résulte ce qui suit: 1. Le rhotacisme ne se conserve plus que dans quelques mots, qui n'ont d'ailleurs pas la même extension. 2. Ceux qui l'usitent ne l'emploient qu'entre eux, à coup sûr pour ne pas être raillés par les autres. 3. Dès qu'ils s'en rendent compte, ils remplacent la forme rhotacisée par celle en *n*. C'était peut-être le stade où se trouvaient il y a trois ou quatre siècles les régions du Nord; alors, l'emploi des formes rhotacisées à côté de celles en *n* s'expliquerait avant tout par une inadvertance du copiste trahissant sa prononciation dialectale. Nos textes anciens — copies et originaux — qui emploient indifféremment des formes comme *fî* et *hi* nous présentent là un phénomène tout à fait analogue. Pour ce qui est du rhotacisme dans les mots d'origine étrangère, relevé par FRÂNCU-CANDREA et ALEXICI, il résulte certainement de la prononciation indécise et de l'incertitude dans l'emploi de l'ancienne prononciation, de plus en plus rare et réduite dans la période d'extinction **).

En ce qui concerne la Moldavie, nous avons un indice du rhotacisme, comme l'a montré GIUGLEA (DR. III, 563) dans l'extension de la forme *rălă* au lieu du terme littéraire *rână*: *l* s'explique très probablement par une dissimilation à l'égard de *l*r précédant dans une forme rhotacisée **râră*. De même pour le mot *firetic* que dans le Dictionnaire de l'Académie nous faisons dériver de *phreneticus*, devenu **frenic*, puis, dans les régions rhotacisantes, **fretic*, et avec la dissimilation totale du premier *r* et le rapprochement de *fire*, *firetic*. En ce qui concerne la Transylvanie, on peut citer deux dénominations: dans la région des Monts Apuseni, le premier village qu'on rencontre en venant de Cluj

*) [Voir aussi les contributions fort intéressantes de M. S. POP dans DR. VI, 393 et surtout VII, 181—184, de M. D. ȘANDRU dans le « Bulletin linguistique », II, (1934), 206, et de M. E. PETROVICI dans DR. VIII, 149 sqq].

**) [M. ROSETTI est dans l'erreur (cf. DR. VII, 103) lorsqu'il considère *afină* comme un mot d'origine hongroise (p. 12). On ne peut pas non plus regarder comme des mots étrangers *clătiră* et *slăbiciune*, car tous deux présentent des suffixes d'origine latine (*inare-ionem*), quel que soit le radical auxquels ils aient été joints].

s'appelle *Buru*: on peut reconnaître dans ce nom, de même que dans le nom de famille istro-roumain *Buru*, notre *Bunul*. M. S. DRAGOMIR me signale qu'il a rencontré à Sibîu un cordonnier venu de Poşaga de sus (district de Turda-Arieş) nommé *Cirebeà* (= *cine bea* «qui boit» comme le hongrois *Boromissza*, *Bornemissza*. 1927, dans *Pe marginea cărţilor*, I, DR. IV, 1375—1377).

[Voici peut-être une autre preuve indirecte de rhotacisme: dans la région de Braşov il est d'usage, surtout entre enfants, de dire à celui qui éternue: «nasu 'n cur pân la Crăciun» (ton nez dans mon c... jusqu'à Noël) on ajoute ensuite «şi pân la Bobotează din cur să nu mai iasă» (jusqu'à l'Épiphanie qu'il n'en sorte pas). M. C. DAICOVICIU me communique que dans le Banat cette plaisanterie prend la forme suivante: «zdr! nas în cur pân' la Crăciun», la réponse étant: «iar al dumitale pân' la Rusale» (et le tien jusqu'à la Pentecôte).

Certes, dans de tels versets populaires l'assonance, souvent fort approximative, est assez habituelle; toutefois, il n'est pas impossible qu'il y ait eu à l'origine une rime véritable, le mot *Crăciun* se prononçant *Crăciur*.

Si cette supposition est juste, le rhotacisme serait une preuve péremptoire que *Crăciun* est chez nous un élément latin.

1934, DR. VII, 186—187].

9. Les cas cités dans les pages précédentes prouvent que le roumain primitif avait des nuances dialectales. Leur nombre n'est sans doute pas très grand par rapport aux concordances des quatre dialectes, mais un examen attentif permettrait sans doute d'en augmenter la liste. Avant tout, nous ne devons pas oublier une chose: les documents linguistiques que nous possédons ne remontent pas au-delà du XV-ème siècle. Ils nous ont déjà montré que différents phénomènes, qui aujourd'hui apparaissent en daco-roumain comme généraux ou presque accomplis, n'existaient pas partout à cette époque. Si par hasard les témoignages ne commençaient qu'au XVIII-ème siècle, nous n'aurions aujourd'hui aucune idée des faits suivants: que l'ancien daco-roumain possédait à la 1-ère personne du singulier de l'imparfait des formes sans *m* (§ 4) — que les féminins dont le pluriel est en *i* ne changeaient pas l'*a* en *ă* (§ 5) — que *e* et *i* se maintenaient après *r* (§ 6 — qu'une grande partie du domaine daco-roumain changeait l'*n* intervocalique en *r* (§ 8). Nous serions obligés de dire dans tous ces cas que le daco-roumain coïncide parfaitement avec l'aroumain. Le nombre des différences dialectales que nous pouvons aujourd'hui discerner dans l'ancien daco-roumain diminuerait d'autant. Mais nous pouvons aussi présumer qu'il nous serait possible d'établir d'autres différences analogues, si nous avions des textes aussi anciens appartenant aux autres dialectes, ou si nous possédions des documents daco-roumains du XI-ème ou du XII-ème siècle; il se

peut parfaitement que beaucoup de phénomènes linguistiques aujourd'hui généraux n'aient pas encore conquis le domaine entier lors de la séparation des dialectes. En tous cas, c'est une erreur de principe que de croire que les différences dialectales à l'intérieur d'une langue sont de moins en moins grandes à mesure qu'on remonte dans l'histoire de cette langue: en effet, si le temps fait naître des différences de langage, il en efface aussi d'autres. TIKTIN (« Zeitschrift f. rom. Phil. », XXVIII, 69) admet comme évident que les différences de parler à parler étaient « il y a trois cents ans beaucoup plus réduites » qu'aujourd'hui en daco-roumain: mais cela n'est nullement prouvé; les anciens textes roumains nous montrent même le contraire. Depuis lors, mainte innovation qui jadis n'était que dialectale a envahi le domaine entier, d'où effacement d'une différence de dialecte à dialecte; mais le contraire a pu se produire aussi, à savoir qu'une innovation ait disparu. A un certain moment — n'importe quelle langue peut nous fournir des exemples du fait — une innovation surgit quelque part; elle gagne vite du terrain; puis, au bout de quelques dizaines ou centaines d'années elle disparaît complètement ou ne persiste plus que par quelques traces insignifiantes. Je n'ai pas besoin d'évoquer ici la prononciation française *Pazis* pour *Paris* (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, I, § 356, *Hist. Gramm. d. franz. Sprache*, § 263); pour rester sur le terrain du roumain, je pense au rhotacisme de l'*n* intervocalique. Au fond, les deux tendances opposées: la tendance à l'innovation et celle au nivellement, reposent sur le même principe: il s'agit dans les deux cas de l'extension graduelle d'une nouvelle prononciation; cette dernière est sans doute adoptée au début par esprit d'imitation, puis elle gagne des cercles de plus en plus étendus, parce qu'on est obligé d'employer le parler le plus compréhensible pour les autres. Quand le Roumain disait *buru*, il n'avait nullement conscience que cette prononciation fût plus récente que *bunu*; il apprit plus tard cette dernière forme par le contact avec ses voisins du Sud et réintroduisit dans son parler comme une nouveauté une forme remontant à un stade beaucoup plus ancien de la langue.

Ces considérations nous permettent de supposer que les différences dialectales étaient vraisemblablement beaucoup plus considérables en roumain primitif que nous ne pouvons l'établir. Une question toute différente se pose maintenant: comment devons-nous nous représenter les dialectes de ce roumain primitif?

10. Le premier qui ait émis l'assertion qu'il avait dû y avoir des dialectes en roumain primitif, a été, si je ne me trompe, MIKLOSICH; mais il l'a formulée en la liant à une autre qui n'est pas absolument convaincante, et il en a donné une explication qui ne coïncide pas tout à fait avec l'idée que j'ai énoncée après M. KRETSCHMER au § 3. Mais, comme d'autres chercheurs ont édifié sur la pensée de MIKLOSICH des théories que nous verrons plus loin, il est nécessaire de la discuter de plus près. MIKLOSICH, après avoir traité des résultats des sons vélares latins devant *e*, *i* et *ï* en roumain, soutint le point de vue suivant — nous sommes d'ailleurs obligés de lui donner tout à fait raison —: la différence entre les résultats en daco-roumain (*tš*, *dž*) et en aroumain (*ts*, *dz*) remonte à l'origine; c'est-à-dire que les sons du daco-roumain *tš*, *dž* ne viennent point de ceux de l'aroumain *ts*, *dz*, conservés encore aujourd'hui, ni inversement . . .

MIKLOSICH croyait que les ancêtres des Aroumains actuels disaient déjà en roumain primitif *ts*, *dz* et ceux des Daco-roumains *tš*, *dž*; les deux prononciations auraient donc été en germe dès le roumain primitif. « Que le latin vulgaire ne constituât pas une langue homogène, mais au contraire que le latin populaire de Gaule différât plus ou moins de celui d'Italie, et tous deux de la langue parlée dans les pays des Balkans, voilà qui n'a pas besoin d'être démontré; que les Illyriens, qui à mon point de vue ont pris une part essentielle à la formation de la nation roumaine, différassent essentiellement des autres peuples qui avaient adopté le latin, c'est ce qui ne saurait davantage être mis en discussion. Ces différences, qu'il n'est pas possible de constater pour chaque cas, ont amené celles qui séparent le roumain des autres langues romanes. Quant aux différences qui existent actuellement entre le roumain du nord et celui du sud, entre le daco-roumain et l'aroumain, il faut sans doute les faire remonter aux ancêtres des Daco-roumains et des Macédo-roumains actuels ».

Ce que MIKLOSICH considérait autrefois comme évident a besoin d'être prouvé, dans l'état actuel de la science. « La pensée qu'en se latinisant les différents peuples étrangers aient prononcé le latin conformément à leur propre système d'articulation, et que ce soit là l'origine des différences entre les langues romanes, par opposition à l'unité du latin, est assez facile à concevoir. Mais, si on va au fond des choses, on constate bientôt qu'il est presque impossible de prouver cette supposition par des faits . . . Une chose

paraît désormais certaine, c'est que la morphologie latine est restée dans les langues romanes complètement intacte »; en ce qui concerne le système phonétique, les traces des anciennes langues n'apparaissent que comme « des choses accessoires, insignifiantes, rien que l'on puisse déclarer constitutif » (MEYER-LÜBKE, dans Hinnenbeg: *Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abteilung XI, I, *Die romanischen Literaturen und Sprachen*, Berlin-Leipzig, Teubner, 1909, 457—458).

Il s'agit ici encore d'une question de principe, qui est d'une grande importance pour la reconstitution d'une langue ancienne. Aussi devons-nous nous y arrêter quelque peu. Nous avons d'un côté une supposition a priori qui semble en elle-même très vraisemblable, mais de l'autre les faits, qui la contredisent. Mais précisément de telles suppositions, qui à première vue paraissent avoir la vraisemblance pour elles, sont dangereuses, car elles peuvent amener à des préventions.

Dans les derniers temps c'est surtout M. HIRT (*Die Indogermanen*, I, Strasbourg, 1905) qui a voulu élever l'influence de la population primitive sur la langue conquérante à la hauteur d'un criterium d'appréciation pour les conditions de l'indoeuropéen. Il a même entrepris la tâche de « retrouver les frontières des anciennes langues à l'aide des frontières dialectales existant aujourd'hui » (p. 19). Mais il se trompe lorsqu'il prend comme argument la situation des langues romanes: « De fait, ce principe fondamental est aussi parfaitement admis par les romanistes; il est établi que les grandes différences entre les dialectes romans, en raison desquelles ils apparaissent véritablement comme des langues particulières, proviennent des différences des langues populaires sur lesquelles ils se sont entés » (ibid.). L'opinion des romanistes n'est point si catégorique; cela ressort bien de ce qu'a écrit M. MEYER-LÜBKE dans le livre cité plus haut (p. 461), un an juste avant la publication de l'ouvrage de M. HIRT (p. 470), comme s'il avait prévu cette théorie et voulu lui répondre par avance: « La où les frontières ecclésiastiques, politiques ou naturelles ont constitué une entrave aux communications, des différenciations de langue se sont aussi formées... Au Moyen-Age, les frontières ecclésiastiques coïncident souvent avec les limites ethniques ou régionales de l'époque préromaine; la raison essentielle en est que, malgré la romanisation, la conscience d'appartenir à la même antique souche subsistait, et que l'Église a tenu

compte de cet état de choses. Il s'ensuit que les langues et les groupes dialectaux romans coïncident souvent avec les groupes de peuples d'avant la conquête romaine, sans qu'on puisse cependant démontrer une influence linguistique directe. Ainsi s'expliquent d'une part le peu de formations dialectales chez les Roumains nomades, et d'autre part la forte différenciation dans les vallées peu accessibles des Grisons . . . La séparation des parlars du sud-est de la France d'avec ceux du nord semble être en liaison avec la fondation et l'indépendance du Royaume burgonde. L'image bigarrée que nous présente l'« Italia dialettale » correspond à l'extrême variété des conditions linguistiques et politiques avant la période romaine, des conditions politiques du Moyen-Age. Une histoire des langues et des dialectes romans deviendra un jour une histoire des communications, qui pourra compléter et approfondir l'histoire politique et administrative; elle montrera en effet quelle influence l'union ou la séparation administrative a eue sur la population ».

Que si nous avons des preuves que l'influence des populations primitives sur les langues nouvelles est minime; que si en outre nous pouvons expliquer autrement la coïncidence des frontières dialectales actuelles avec les anciennes limites ethniques, il ne devra pas être très difficile d'expliquer aussi pourquoi cette influence n'a pas pu être plus grande. Nous n'avons qu'à observer le développement d'un enfant, qui se corrige en grandissant d'une « faute de langage », par exemple de prononcer *l* pour *r*. Quand l'enfant apprend la prononciation correcte *r*, il ne lui arrive pas, au moins dans les cas que j'ai observés, de faire de fausses substitutions. Si par exemple il a dit jusqu'à cinq ans « male », et qu'à partir de cet âge il prononce correctement « mare », il ne lui arrive point de dire aussi « moare » au lieu de « moale ». Pourquoi? Parce qu'il se trouve sous le contrôle de sa famille, et celui-ci a une influence si forte que de telles fautes sont immédiatement corrigées ou ne peuvent même pas se produire . . .

La dénationalisation d'un peuple ne peut avoir lieu que sous l'empire de causes pressantes, d'une énorme influence exercée par un autre peuple. Les conditions de cette dénationalisation ne sont pas partout les mêmes, mais partout l'obligation est aussi forte: on ne perd pas sa langue sans plus, mais l'influence incessante

de la langue conquérante constitue le contrôle permanent nécessaire pour pouvoir apprendre correctement le nouveau langage. Certes, aussi longtemps qu'un peuple n'a pas perdu sa nationalité et qu'il reste bilingue, des générations entières peuvent parler le nouvel idiome avec un accent étranger: mais ces écarts deviennent avec le temps de plus en plus réduits; et quand un peuple renonce à sa langue maternelle, il a perdu aussi sa base d'articulation.

Pour cette raison, il ne convient donc pas de raisonner, ainsi que M. HIRT, comme suit (*op. cit.*, 13): « On peut se rendre compte en gros de la forte influence de la langue maternelle dans la prononciation d'une langue étrangère en entendant des Français ou des Anglais parler allemand. Le caractère étranger de leur prononciation frappe aussitôt l'oreille, et un observateur exercé remarque bientôt que cet accent étranger vient de ce qu'ils gardent une série de particularités de leur langue maternelle. Ainsi, quand il se produit un changement de langue, il doit presque nécessairement se former autant de dialectes nouveaux qu'il y en avait d'anciens ». Le Français ou l'Anglais qui prononce l'allemand avec l'accent de son pays parle de la sorte parce qu'il est resté Français ou Anglais et s'exprime dans une langue *étrangère*; au contraire, les Gaulois, les Ibères romanisés n'étaient plus des Gaulois ni des Ibères, mais des Romains, à partir du moment où ils furent entièrement dénationalisés. On pourrait tout aussi bien soutenir la thèse opposée, en tenant le raisonnement que voici: On peut se rendre compte en gros de la facilité avec laquelle on perd complètement sa base d'articulation originelle, en entendant parler quantité d'Allemands dont la prononciation ne se distingue en rien de celle de leurs compatriotes, quoique ils portent des noms français et aient par conséquent pour ancêtres des émigrants français. J'ai étudié (« Zeitschrift f. rom. Phil. », XXVIII, 612) un cas de dénationalisation qui est en cours aujourd'hui, et que nous pouvons par conséquent bien observer. Il s'agit des Saxons de Transylvanie qui se roumanisent. Les Saxons prononcent très mal le roumain, même s'ils le parlent très couramment, ils ne peuvent pas rendre les sons *ă* et *â*: or, dans un village saxon presque entièrement roumanisé, j'ai causé des heures entières avec un paysan sans observer qu'il n'était pas roumain mais bien saxon, comme il me l'a déclaré; il ne parlait saxon qu'avec sa femme et parlait roumain avec son fils. En effet, il lui était plus

commode de parler roumain, car il possédait parfaitement cette langue et avait acquis la base d'articulation roumaine*.

Revenons, après cette digression, à la question qui nous occupe : il est nécessaire — en ce qui concerne aussi le roumain primitif — de nous débarrasser de cette erreur je dirais presque traditionnelle sur l'évidente nécessité d'une influence fondamentale des éléments autochtones. Alors que nous ne penchons plus à faire remonter l'*ü* du français à une influence celtique, il serait vraiment étrange de chercher à démontrer sur le roumain l'influence de langues primitives complètement inconnues ou du moins fort obscures.

Mais nous n'avons nullement besoin de recourir à elles : nous savons fort bien en effet qu'une langue peut et doit — en dehors de toute influence des circonstances primitives — tirer d'elle-même des innovations qui conduisent à des différenciations dialectales. Et, puisque nous n'acceptons point de différence de principe entre langue et langue primitive, nous admettons de prime abord l'existence de nuances dialectales en roumain primitif, existence que nous considérons comme prouvée par les faits cités . . .

*) [Dans une conférence très instructive prononcée à Cluj lors d'un congrès de philologues roumains, M. A. MEILLET a montré que le parler parisien, répandu dans toute la France, est parlé dans chaque ville avec un accent particulier : il n'est pas le même à Lyon qu'à Calais ou à Bordeaux. On observe le même phénomène en Allemagne, où la langue littéraire est parlée tout autrement à Berlin qu'à Munich ou à Hambourg. Il en a sans doute été de même au temps de l'Empire romain : le langage de Rome parlé en Gaule, en Espagne ou en Dacie n'était plus celui de la capitale. Pourquoi se conservent ces nuances locales ? D'abord, il est difficile de se rendre compte de la mesure dans laquelle on parvient à imiter le modèle qu'on copie ; en outre et surtout, on n'est pas sous un contrôle constant, on ne craint pas le ridicule. Un Français de Lyon qui vit à Paris longtemps est capable d'assimiler parfaitement le langage du milieu dans lequel il séjourne ; à Lyon, il ne saurait parler de même le langage parisien, car autour de lui il entend parler des Lyonnais qui tous, comme lui-même, imitent plus ou moins exactement le parler de la capitale. Les choses se présentent tout autrement lorsqu'un groupe ethnique perd complètement sa nationalité ; il adopte alors complètement la langue d'un milieu nouveau, où il a l'occasion de se débarrasser des particularités de prononciation qui le signalent comme étranger. Il est naturel qu'un homme qui a perdu sa nationalité rejette toutes les particularités de sa langue maternelle ; en parlant en perfection la langue nouvelle il évite de trahir une origine qu'il renie. Les quelques restes — peu nombreux — de la langue ancestrale sont une sorte d'inadvertance.

Note. Ce n'est sans doute point hasarder trop que de poser le principe suivant: moins deux langues sont apparentées, moins sont notables les restes qui passent de la langue autochtone à la langue nouvelle. Ainsi s'explique par exemple qu'on ne puisse pour ainsi dire pas discerner d'éléments vénètes ou ligures dans les parlers du nord de l'Italie, alors que, dans ceux du centre ou du sud, il est possible de reconnaître dans le système phonétique des influences osques et ombriennes (cf. MEYER-LÜBKE, *op. cit.*, 457). La situation est analogue en roumain. Les Transylvains immigrés dans l'ancien Royaume gardent longtemps leur prononciation, en particulier leur rythme plus lent, et, s'ils sont d'une région où l'on mouille les dentales, leur *t'*, *d'* etc. En revanche, les Bulgares assimilent vite et parfaitement le valaque, parce que le bulgare est une langue étrangère: « Les Bulgares de l'ancienne Valachie . . . ne se font pas reconnaître en parlant par des traits phonétiques particuliers; de même les nombreux Bulgares récemment établis en Valachie parlent le roumain si parfaitement qu'on ne peut les distinguer des Roumains à leur prononciation; en revanche, les Roumains de Transylvanie, même s'ils habitent en Valachie depuis des dizaines d'années, se reconnaissent immédiatement ». (WEIGAND, *Linguist. Atlas*. Introduction, 17). La raison de ce fait est sans doute qu'un compatriote se fait comprendre, même s'il parle avec une nuance dialectale; il n'est donc point contraint d'abandonner sa prononciation. D'ailleurs, il est difficile de prendre conscience qu'on parle d'une manière dialectale, tant qu'on n'attire pas votre attention là-dessus; je le sais par mon expérience personnelle: j'ai beaucoup de mal à me corriger, en parlant roumain, de ma prononciation et de mes expressions de Transylvain. Je pourrais donc citer à l'appui de mes observations ce que M. HIRT (*op. cit.*, I, 18) apporte à l'appui de sa thèse: « Cela devient parfaitement clair à la lumière du haut-allemand écrit. Sans aucun doute, c'est là, pour la grande masse des Allemands . . . une langue qu'ils doivent apprendre; dans l'écriture, elle apparaît dans l'ensemble comme unitaire, malgré quelques écarts. Mais, dès qu'elle est parlée, on voit tout de suite l'origine de celui qui parle. Le Souabe, le Bavarois, le Saxon, le Prussien présentent des différences de prononciation, parce qu'ils ont conservé la base d'articulation et l'accent de leur propre dialecte ».

Mais, si l'influence de la langue autochtone sur la nouvelle n'est pas démontrée, ce n'est pas une raison pour affirmer que le mélange de deux ou plusieurs populations ne puisse pas avoir d'influence sur le développement ultérieur d'une langue. Ici, on peut donner raison à M. HIRT lorsqu'il écrit (*op. cit.*, 20): « Il n'est point nécessaire de montrer dans la nouvelle langue des caractères particuliers de l'ancienne: du mélange de deux éléments il peut en sortir un nouveau tout à fait différent des deux premiers. Ainsi, le chlore et le sodium forment un sel qui n'a les propriétés ni de l'un ni de l'autre ». Il est certain que la plupart des langues romanes et en particulier le roumain ont subi une évolution plus profonde dans les premiers siècles du Moyen-Age que dans les mille ans qui ont suivi. On n'a pas encore donné l'explication de ce fait; il faut sans doute l'attribuer en partie au mélange ethnique qui a bouleversé tout l'être, et par conséquent la langue des jeunes peuples. Mais d'autres facteurs ont eu aussi un rôle important. Une circonstance a dû en particulier jouer: l'émancipation de la langue parlée commune du joug du latin. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'influence du latin, parlé par quantité de gens dans

l'Empire et dominant dans l'administration et l'école, était si prépondérante qu'elle entravait complètement l'évolution naturelle de la langue. Ainsi s'explique en grande partie que la langue de l'Empire, du I-er au III-ème siècle, n'ait relativement pas présenté de dialectes. Des formes locales étaient latinisées, et cela allait si loin qu'on dit aujourd'hui par exemple en Sardaigne *astula*, forme qui ne peut guère être expliquée qu'en admettant que le développement *assula* > **ass'la* > **asla* a été refait, sur le modèle latin *veclus* = *vetulus*, en **astula*. Dans la plupart des cas, le latin, c'est-à-dire la langue « élégante » était identique à la langue de la cité toute-puissante : Rome. Un seul exemple le montrera. Grâce aux belles déductions de M. MEYER-LÜBKE dans le *Grundriss*, I^{er}, 465—466, nous savons ce qui est advenu du latin *au*. La prononciation *o* était dialectale ; des environs de Rome, elle s'est répandue dans la capitale pour quelques mots, tels que *oricla* et *coliclu* — les formes diminutives sont déjà caractéristiques — qui sont entrés par l'intermédiaire de nourrices et de cuisinières provinciales dans la chambre des enfants et la cuisine ; de là, ils ont pénétré dans la langue des mères et des ménagères, puis dans la langue de la conversation. Maintenant, tous les mots romans pour dire 'oreille' remontent à *oricla*, et non à *auris*, parce que partout en province on a considéré comme « élégante » cette expression venue de Rome ; *caulis* est conservé dans une partie de la Romanie, mais en Italie et en Dacie c'est le mot romain *coliclu* qui l'a emporté. Mais, peu après le III-ème siècle, le niveau général de culture baissa, et les événements politiques brisèrent non seulement la puissance de Rome mais encore celle de la langue classique. Une réaction suivit, et la langue de la grande masse, si longtemps tenue dans les chaînes, semble, par une sorte de revanche sur sa longue servitude, avoir évolué dans une pleine liberté : tous les germes de développement éclatèrent alors avec puissance, et la conséquence en fut la profonde transformation qui différencia les langues romanes de la langue romaine.

Il est à peine nécessaire de dire ici que les notions de « langue » et de « peuple » ou même de « race » ne doivent point être confondues (cf. là-dessus M. HIRT, *op. cit.*, I, 6 ssq) : le peuple juif, avec ses langues différentes, en est la meilleure preuve. Si la langue primitive est presque sans importance pour la langue d'adoption chez un peuple dénationalisé, en revanche, au point de vue ethnique et anthropologique, la population primitive joue un rôle décisif dans le caractère d'un peuple à sang mêlé.

11. La doctrine de MIKLOSICH sur l'existence évidente de dialectes en ancien roumain, explicable par les différences existant entre les populations primitives latinisées, a été adoptée par ONCIUL comme un fait acquis indubitable ; il en fait un des piliers essentiels de son ingénieuse théorie (*Teoria lui Roesler. Studii asupra stăruinții Românilor în Dacia Traiană de A. D. Xenopol. « Convorbiri literare », XIX, 60 sqq., 174 sqq., 255 sqq., 327 sqq., 424 sqq., 589 sqq.*).

ONCIUL, s'appuyant sur des arguments historiques, a émis l'affirmation, dans son traité digne de servir de modèle, qu'il

a toujours existé en Dacie, depuis la colonisation de Trajan, une population romane ; selon lui il est impossible d'expliquer les Daco-roumains actuels seulement par l'immigration de Roumains de Macédoine à la fin du Moyen-Age ¹⁾).

D'ailleurs, il n'exclut pas non plus la péninsule des Balkans et croit que le peuple roumain s'est formé et en Dacie et dans la péninsule des Balkans. Il a lancé le premier l'idée que le Danube, dans la période roumaine primitive, ne constituait pas plus qu'aujourd'hui un obstacle à d'actives communications de la population romane ou plutôt roumaine des deux côtés du fleuve ²⁾. Pour ONCIUL, on doit chercher le « berceau » du peuple roumain dans la région — qu'il faut prendre comme une unité territoriale — constituée sur la rive gauche du Danube par le Banat actuel, l'ouest de la Transylvanie et la petite Valachie, sur la rive droite par les contrées situées en face, la Bulgarie occidentale et la Serbie: c'est-à-dire dans la région qui, comme cela

¹⁾ J'évite à dessein dans ce travail d'entrer dans la partie historique du problème. Cependant, comme il est difficile de la détacher complètement, je vais citer dans cette note les conclusions d'ONCIUL telles qu'il les a condensées dans un travail plus récent (au mot « Români » dans l'Enciclopedia română », III, et, dans un tirage à part, sous le titre *Români în Dacia Traiană*, 1902, Bucarest, Soccc): « un peuple immigré peu à peu et sans être observé, qui occupe précisément la contrée possédée par ses ancêtres mille ans auparavant ; qui, aussitôt après son arrivée, est reconnu par ses voisins comme établi de longue date, bien mieux comme le plus ancien de tous les peuples habitant là ; qui, à peine établi, absorbe des populations non dénationalisées et constituées en États, pour s'élever soudain à un rôle politique et social important: un tel peuple miraculeux est inconnu à l'histoire et inconcevable pour notre esprit ». (*Enciclopedia română*, III, 801—802). Je renvoie de nouveau le lecteur à l'ouvrage cité de M. IORGA, où les preuves de la « continuité » sont traitées en détail.

²⁾ « Le développement unitaire du daco-roumain et de l'aroumain s'explique par l'unité territoriale au temps de la formation de la langue roumaine sur les deux rives du Danube, où l'élément roman d'Orient est resté assez longtemps unitaire. Le fleuve n'a pas pu empêcher la langue romane de cette région de suivre un développement homogène pour l'essentiel, et les communications entre les deux rives n'ont pas cessé d'exister après l'abandon de la Dacie par Aurélien. Depuis la conquête des régions danubiennes par les Romains, conquête qui a posé les bases du peuple roumain aussi bien dans la péninsule des Balkans que dans la Dacie trajane, jusqu'à la division de ce peuple par l'invasion slavo-bulgare, il s'est écoulé largement assez de temps pour que la langue pût prendre son développement essentiel ». « Convorbiri literare », XIX, 591.

204368

~~204368~~

est prouvé, a été le plus fortement latinisée. En même temps, il admet qu'il y a eu assez souvent des migrations considérables de Roumains du sud du Danube vers les régions situées au nord du fleuve ; il s'explique ainsi le nombre décroissant des Roumains du Sud et la masse croissante des Roumains du Nord. Pour soutenir cette théorie des migrations, il fournit, à côté de données historiques, un argument d'ordre linguistique, à savoir la répartition des palatales supplantant les labiales en roumain, dont nous avons parlé plus haut.

Déjà MIKLOSICH (*op. cit.*, 49) avait démontré qu'il se trouve au nord du Danube des dialectes qui concordent avec la langue des Macédo-roumains. Mais, comme il situait le « berceau » des Roumains dans la péninsule des Balkans, « sur la côte orientale de la mer adriatique où habitaient les braves Illyriens et où aujourd'hui leurs turbulents descendants attirent de temps en temps sur eux l'attention du monde ¹⁾ », il cherchait à expliquer le fait comme suit: « l'ordre I (daco-roumain) et l'ordre II (macédo-roumain) se sont constitués au sud du Danube, et des branches des deux ordres ont pris la route de la rive gauche du Danube » (*op. cit.*).

De même ONCIUL, qui cite à l'appui de sa théorie le fait linguistique suivant: le passage des labiales aux palatales serait un phénomène spécifiquement aroumain et se serait déjà formé en roumain primitif. Ce phénomène aurait été introduit aussi en daco-roumain par les migrations d'Aroumains en Dacie.

Au premier coup d'œil, cette hypothèse paraît lumineuse ; mais elle résiste difficilement à la critique.

Tout d'abord, nous ne savons pas si une pareille importation d'un phénomène linguistique est possible. On se demande à bon droit si les Aroumains n'auraient pas plutôt perdu cette prononciation à eux ; mais, consentons à étendre à plusieurs générations l'observation développée dans la note du paragraphe précédent, à savoir que des immigrants de même nationalité que leurs hôtes conservent longtemps leurs particularités dialectales ; une question n'en continue pas moins à se poser : comment ont-ils pu transmettre cette prononciation à la population daco-roumaine ?

¹⁾ « Albanais et Roumains sont inséparablement liés. Ces derniers sont des Illyriens essentiellement latinisés ; les autres sont des Illyriens qui se sont dérobés à une complète latinisation ».

Tout récemment M. MEYER-LÜBKE a tenté de tirer de l'examen du français au Canada (« Germanisch-romanische Monatsschrift », I, 133 sqq.) quelques règles d'une portée générale, qui éclairent les conditions des langues émigrées et de celles en particulier qui ont subi de nouvelles immigrations. Au dernier point de vue, il a fait l'observation suivante: « quand les nouveaux venus apportent un type quelque peu différent, ils réduisent ce type à celui qui existait déjà et maintiennent en même temps par là ce dernier » (p. 139).

Si la théorie de ONCIUL était exacte, les faits n'auraient probablement pu se passer autrement pour le roumain que pour le français canadien. Les Aroumains auraient probablement au bout de quelque temps, dans l'intérieur du domaine daco-roumain, réduit leurs palatales à des labiales; il n'est pas probable qu'ils eussent pu amener une scission du daco-roumain.

ONCIUL paraît à cet égard être d'avis que la généralisation d'un tel phénomène linguistique apporté par des immigrants dépend de la proportion numérique entre ces derniers et les habitants. Dans une nouvelle édition (*Enciclopedia română*, III, 802), il assigne pour date à cette immigration le IX-ème siècle; il estime que les Aroumains n'ont pu conserver leurs palatales que dans la région orientale du domaine daco-roumain, de population clairsemée; ils auraient dû au contraire les abandonner dans le Banat, la petite Valachie et la Transylvanie occidentale (cf. § 7), où les anciens colons formaient une masse compacte parlant le dialecte daco-roumain.

Mais outre la palatalisation des labiales il y a, comme nous l'avons vu, d'autres phénomènes linguistiques qui sont généralisés en aroumain et n'apparaissent que dialectalement en daco-roumain. Au même titre on pourrait considérer ces innovations comme aroumaines; on s'attendrait donc à les rencontrer là où, sur le territoire daco-roumain, on trouve les palatales, puisqu'elles auraient dû être apportées par des émigrants aroumains. Mais que constatons-nous au contraire? on dit *îan* là où on dit *bine*; le Banat est la patrie de *bine* et de *aud* etc.

Mais un seul fait est plus convaincant que ces considérations théoriques: la région même que ONCIUL (« Convorbiri literare », XIX, 438) désigne comme la patrie primitive des Aroumains (à côté du Danube et de la Save, en unité territoriale avec l'Italie et la Dacie trajane) possédait des labiales pures; on peut le prouver.

Sans doute, il n'y a plus là de Roumains aujourd'hui; mais leur ancienne présence est attestée par certains noms de lieux. Or, tous ces noms de lieux, qui s'étendent vers l'ouest à partir de la Bulgarie occidentale à travers la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine, ignorent la palatalisation des labiales. WEIGAND (*Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, 40 sqq.) cite une série de noms de lieux de la Bulgarie, parmi lesquels: *Picior* (village près de Teteven), *Petrus* (probablement *petros* « pierreux », montagne au Nord de Dupnica), et le collectif *Petrina*, dérivé sans doute aussi de « *piatră* », près de Glogovica, dans le voisinage de Sofia. En Serbie et dans l'Herzégovine, nous trouvons le nom de montagne *Miel* et *Durmitor*, qui rendant encore un son tout à fait roumain. Si le passage de $p > k'$, $m > \acute{n}$ avait sa source dans ces régions, ces mots n'auraient pu devenir dans la bouche des Slaves que *k'itšor*, *k'etros*, *šel*, *durmitor*.

Note. La théorie de ONCIUL a été reprise plus tard par M. O. DENSUSIANU dans son *Histoire de la langue roumaine*, avec quelques changements accessoires. Il croit de même que la langue roumaine s'est développée aussi bien dans la péninsule des Balkans que dans la Dacie trajane; mais il n'incline pas à donner à l'élément romain conservé en Dacie l'importance prépondérante que lui attribue ONCIUL dans la formation de la nationalité roumaine (p. 328). Il est beaucoup plus d'avis que le « berceau » du peuple roumain doit être situé plus à l'ouest, et, d'accord avec MIKLOSICH, il le « pousse vers la Dalmatie » (p. 293) « au centre du monde illyrien, là où ont vécu les ancêtres des Albanais » (p. 294). Ces « Roumains primitifs » qu'il appelle Macédo-roumains (p. 320, 357, etc.) auraient introduit par leurs immigrations dans le domaine daco-roumain, à côté de mots d'emprunt albanais dont il sera parlé plus loin, les particularités de leur langage, avant tout la palatalisation des labiales. M. DENSUSIANU ne faisant en somme que répéter ce qu'avait dit ONCIUL, les objections précédentes valent pour l'un comme pour l'autre. M. DENSUSIANU n'apporte point de preuve que la palatalisation ait jadis existé de fait dans la contrée qu'il considère comme le berceau de la langue roumaine; le nom du mont *Durmitor* qui domine justement cette région plaide de façon décisive pour la conservation des labiales. Il s'efforce cependant de montrer d'autres macédo-roumanismes en daco-roumain. Mais les exemples qu'il cite comme tels ne sont pas de nature à convaincre. Si l'on veut démontrer des concordances entre deux parlars, il ne faut pas les présenter sans examen critique, car leur nombre compte moins que leur force de démonstration. Comment attacher une grande importance au fait qu'en aroumain et chez les Moți de Transylvanie une 1-ère personne du singulier *esc(u)* a été refaite sur la 2-ème *ești* (d'après *crești*: *cresc(u)* etc.)? On aurait tout aussi bien le droit d'admettre une parenté plus étroite entre l'aroumain et l'istro-roumain, puisque une pareille forme se rencontre aussi à Berdo (« Jahresbericht », IX, 5). De même, des singuliers analogues tels que *berbec*, *pântec*, *șoarec*, *purec*, peuvent surgir partout; de fait, on en rencontre dans presque tout le territoire daco-roumain. Partout aussi les quelques verbes de

la 3-ème conjugaison peuvent subir au pluriel un déplacement d'accent à la I-ère et III-ème personne, sous l'influence des autres verbes; *făcēm*, etc. ne sont pas du tout particuliers à l'aroumain et au dialecte du Banat; ils sont fort ordinaires en Bucovine, et il suffit de lire les poésies de Iancu Văcărescu pour se convaincre qu'ils sont usités aussi dans la grande Valachie. De même les frontières des participes *făcută*, *văzută* etc. dans les formes composées dépassent de beaucoup le Banat: j'ai entendu ces formes à Bran, en Transylvanie, et JIPESCU les atteste pour Vălenii-de-Munte, en Valachie. L'insertion d'un *c* entre *s* et *l* destinée à faciliter la prononciation s'étend bien en dehors du Banat: cela ressort de l'Atlas linguistique de WEIGAND (carte 16); le phénomène apparaît dans des îlots, ce qui indique bien que nous n'avons pas affaire à un changement phonologique accompli dans l'intérieur d'une région, mais bien à un allègement de difficulté dans l'articulation, qui peut se produire partout. De même, la forme *căcé* = *căci* se rencontre à Braşov et était d'un usage général en ancien roumain; même remarque pour le sens « aller souvent » du verbe *urdina*. Le sens « vague d'eau bouillonnante » du mot *undă* existe aussi bien en Moldavie que dans le Banat etc. Il est notable que DENSUSIANU apporte en faveur d'une parenté particulièrement proche entre l'aroumain et le parler du Banat surtout de pareils exemples dont WEIGAND a dit expressément et avec raison qu'ils ne possèdent aucune valeur de preuve concernant une corrélation intime entre ces deux parlers. On est d'ailleurs frappé par une étrange contradiction de M. DENSUSIANU. Il admet — avec ONCIUL — que les Aroumains n'ont pas pu garder les palatales supplantant les labiales dans le Banat, l'ouest de la Transylvanie et la petite Valachie, parce que: « c'est précisément dans cette région du nord du Danube que la romanisation fut la plus intense » (314). Comment se fait-il donc que justement cette région, qui s'oppose à l'introduction des palatales, conserve les prétendus macédo-roumanismes qu'il énumère, p. 329—330?

12. Comme la répartition des labiales en roumain, le rhotacisme a servi à édifier des théories différentes. Il est instructif de les passer rapidement en vue, car cela nous montre comment un seul et même fait peut être employé à défendre des points de vue opposés. Rappelons d'abord que le rhotacisme se présente dans le dialecte tosque de l'albanais dans les mêmes conditions qu'en roumain; l'autre dialecte, le guègue, ne connaît que la première phase de cette évolution, c'est-à-dire la nasalisation des voyelles. Cette concordance a poussé certains érudits à admettre que les Roumains ont habité jadis dans le voisinage immédiat des Albanais. Nous savons déjà que MIKLOSICH et après lui M. DENSUSIANU défendent ce point de vue. De même, M. SANDFELD-JENSEN par exemple considère comme « une impossibilité la formation de la langue roumaine dans l'ancienne Dacie »; il la place au sud du Danube (« Jahresbericht », IX, 125) et compte le rhotacisme parmi les concordances albano-roumaines (*Grundriss* de GRÖBER, I², 527).

HASDEU (*Cuvinte din bătrâni*, II, 16—18), champion de la continuité des Roumains en Dacie, ne croit pas que la patrie primitive des Roumains doive être en raison de cette concordance placée dans le voisinage de l'Albanie; il explique plus volontiers le fait par un substrat identique pour les deux langues. Comme nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvons pas croire à une pareille influence du substrat.

WEIGAND, qui s'est à mainte reprise affirmé partisan de la théorie qui situe la formation du peuple roumain au sud du Danube (cf. « *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte d. rom. Phil.* », 1904, I, 99) a écrit à propos du rhotacisme les lignes que voici: « Il est vraisemblable qu'à aucun moment, dans aucune contrée, le rhotacisme n'avait pénétré d'une façon générale; c'était sans doute une tendance introduite par un élément étranger, probablement des Tosques immigrés en même temps que les Roumains, Tosques à qui remonte maint autre phénomène du plus ancien roumain; cette tendance n'a pas pu trouver un terrain propice parmi les Roumains; elle n'a pénétré que dans un domaine restreint, pour reculer ensuite ».

Enfin, M. PROCOPOVICI nie tout lien entre le rhotacisme *) roumain et albanais; il voit dans le passage de *-n-* > *-r-* une preuve de la continuité des Roumains en Dacie. Il constate que tant la nasalisation des voyelles que le rhotacisme sont des phénomènes éminemment daco-roumains et istro-roumains. Si les Daco-roumains et les Istro-roumains avaient émigré de la péninsule des Balkans dans leur habitat actuel, ils auraient dû apporter de là ces deux phénomènes. Mais il n'y en a aucune trace parmi les Roumains qui aujourd'hui encore vivent dans la péninsule des Balkans. Il serait vraiment extraordinaire qu'une contrée qui a engendré un phénomène l'eût perdu plus tard sans en garder aucun reste, et que cette innovation se fût développée dans une autre région, où n'existaient sans doute pas les conditions qui l'avaient fait naître.

Si persuasive que soit l'argumentation de M. PROCOPOVICI, il n'est pas possible de nier carrément, sans aucune démonstration, toute parenté entre le rhotacisme du roumain et celui de l'albanais. Même si nous n'avions aucune autre concordance entre les deux

*) [De même M. AL. ROSETTI, *Étude sur le rhotacisme*, 54, en opposition avec M. P. SKOK dans « *Archiv* » de M. Baric, II (1924), 326—340, et M. N. JOKL dans « *Indogerm. Forschungen* », 44, 50].

langues, nous ne pourrions pas songer à un hasard, car les conditions dans lesquelles le rhotacisme a surgi sont les mêmes dans les deux langues: il n'apparaît en albanais que dans les mots héréditaires et les mots d'emprunt latins (cf. le *Grundriss* de GRÖBER, I², 1042), et seulement quand il s'agit de *n* simple (tosque *zëri* « la voix » vis-à-vis du guègue *zâni*; tosque *gjuri* « le genou »: guègue *gjâni*; tosque *gjÿlpërë* « aiguille »: guègue *gjÿlpân*) et non de *nn* (tosque *nënë* « mère »: guègue *nân*; cf. grec *vávνη*; tosque *punë* « travail »: guègue *pân* < *spudna* etc., cf. PEKMEZI, *Grammatik der albanesischen Sprache*, 16 et 23) ¹⁾. Le rhotacisme est dans les deux langues plus récent que le passage de *an* > *ân* et que le christianisme: *christianus* > tosque *kësh tërë* (guègue *gërsh ten*). Mais nous savons bien au contraire qu'il y a eu entre ces deux peuples des relations très proches et très anciennes. C'est même là l'argument principal de ceux qui placent le « berceau » des Roumains au sud du Danube, si possible dans le voisinage immédiat des Albanais (cf. SANDFELD-JENSEN, dans le *Grundriss* de GRÖBER, I², 528).

Un fait doit pourtant paraître étrange même à ceux qui sont partisans de cette dernière opinion: parmi les Albanais, ce sont précisément les Tosques, c'est-à-dire ceux qui habitent au sud, qui présentent le rhotacisme; en revanche, les Guègues, situés au nord de l'Albanie actuelle, l'ignorent aujourd'hui comme ils l'ont toujours ignoré. La frontière entre le tosque et le guègue est constituée par le fleuve Škump. Or, ce sont les dialectes roumains du nord, le daco-roumain et l'istro-roumain ²⁾ qui ont le rhotacisme; il n'existe pas, et il n'a sans doute jamais existé dans les deux

¹⁾ Cette concordance est si frappante qu'on peut inverser la chose et dire que le premier *n* dans le roumain *mânânc* « je mange » ne peut pas remonter à *nd* de *manduco*, parce qu'on trouve le rhotacisme en vieux daco-roumain (*mârânc*) et en istro-roumain (*mârânk*). Aussi crois-je exacte mon explication de ce mot (*Etym. Wörterbuch d. rum. Sprache*, I, No. 1022) « *mânca* est sans doute pour **mânca* < *manducare*, et *mânânc* a probablement apparu d'abord dans la chambre des enfants (cf. *pâpa*) issu, de *mânc*, avec redoublement de la 1-ère syllabe: *mâmânc*, puis *mânânc* avec dissimilation par rapport à l'*m* précédent, ou assimilation avec l'*n* suivant ». Dans les deux langues, la chute de la voyelle finale a précédé dans certains cas le rhotacisme. Ainsi, en istro-roumain nous avons l'article indéfini *un* à côté du nom de nombre *uru*, et, en albanais, le maintien de l'*n* dans *qën* < *canis* semble avoir une base analogique. (Cf. « *Zeitschrift f. rom. Phil.* », XXIX, 632).

²⁾ Les Albanais de l'ancienne Autriche étaient tous des Guègues.

branches du sud, l'aroumain et le mégléno-roumain. Si on regarde la carte, un fait remarquable saute aux yeux: la région que MIKLOSICH et M. DENSUSIANU désignent comme la patrie primitive des Roumains se trouve en plein pays guègue. On veut donc, principalement en raison de leur rhotacisme, que les Daco-roumains aient habité justement dans la région de l'Albanie où l'absence du rhotacisme est un des traits caractéristiques de la langue.

Il en est des autres **concordances albano-roumaines** à peu près comme du rhotacisme. Si on considère par exemple celles que M. DENSUSIANU (*op. cit.*, 294 sqq. et 349 sqq.) a extraites du dictionnaire étymologique de G. MEYER, on ne peut que s'étonner qu'il arrive (pp. 356—357) aux conclusions suivantes: « La présence d'un nombre relativement assez grand d'éléments albanais en daco-roumain s'explique par cette émigration d'un élément roumain du sud au nord du Danube que nous avons constatée au chapitre précédent. *C'est des Macédo-roumains établis dans la région des Carpathes que les Daco-roumains ont reçu les formes albanaïses que nous venons d'étudier* ».

On s'attendrait, pour recevoir une corroboration de cette déclaration catégorique, à ce que les mots cités qui sont empruntés à l'albanais fussent acclimatés dans l'aroumain lui-même. Mais la plupart, au contraire, lui sont inconnus, comme le rhotacisme. Ainsi: alb. *vallë* (G. MEYER, *Etym. Wörterb.*, 462) > dacor. *vare* (-care etc., aroum. pour ce mot: *nuşciu care* ou simplement *un*); alb. *akë* (*ibid.*, 6): dacor. *acă* (-tare); alb. *mugull* (*ibid.*, 288) > dacor. *mugur* (aroum. *bubuk'e*); alb. *përrua* (*ibid.*, 335; le mot n'est certainement pas d'origine romane) > dacor. *pârâu* (aroum. *arâuşor*, *trap*, *vale*); alb. *gat* (*ibid.*, 121) > dacor. *gata* (aroum. *ëtîmu*, *ëtmu*, *hazâr*, *hazâre*); alb. *gjysh* (*ibid.*, 143) > dacor. *ghiuj* (aroum. *mbogru*); alb. *magar* (*ibid.*, 253): dacor. *măgar* (aroum. *gumar*, *γumar*, *tar*); alb. *shrep* (*ibid.*, 137) > dacor. *strepede* (aroum. *yermu di caş*); alb. *qafë* (*ibid.*, 219) > dacor. *ceafă* (aroum. *nucă*, *zvercă*, *mădular*); alb. *bunk* (*ibid.*, 54) > dacor. *bunget* (aroum. *arburet*, *arburame*); alb. *glimp* (*ibid.*, 140) > *ghimp(e)* (aroum. *sk'in*); alb. *gëresë* (*ibid.*, 130) > dacor. *gresie* (aroum. *k'atră*, *miracune*). On pourrait y ajouter: alb. *bollë* (*ibid.*, 4. La dérivation de *belua* est à rejeter, à cause de *o* > *e*; cf. *Grundriss*, I², 1040), cf. dacor. *balaur* (aroum. *lamñe*); alb. *kurthë* (*ibid.*, 216; le mot n'est certainement pas turc); dacor. *cursă* (aroum. *bată*, *princă*, *prayidă*, *alaţu*); alb. *vjedhullë* (*ibid.*,

474) > dacor. *viezure*; alb. *dhallë* (*ibid.*, 83) > dacor. *zară* (l'aroum. *dală* est un emprunt récent de l'albanais); alb. *hamës* > dacor. *hămesit* (« Convorbiri literare », XXXVIII, 464), etc. Peut-être faut-il considérer *mar*, dans l'expression *atâta mar de ani* « tant d'années » comme emprunté à l'albanais *mall* « abondance, profusion », d'où aussi, mais seulement plus tard, l'aroumain *mal* « richesse ». La corrélation entre l'albanais *thërrimë* et le dacoroumain *fârâmă* est aussi ancienne, tandis que l'aroumain *sărmă* est un emprunt récent à l'albanais. Parmi ces mots, *pârâu* est particulièrement intéressant, car il présente le même développement que *grâu*, *frâu*, etc. (« le second *ă* s'explique par l'*n* de l'original albanais », G. MEYER, *op. cit.*, 335); il subit donc un traitement spécifiquement daco-roumain et istro-roumain. L'albanais possède en outre en commun avec ce domaine linguistique — contrairement à l'aroumain — l'extension des présents en *i* dans des verbes sans *i* à l'origine: ainsi dacor., istror. *spuie* (cf. aroum. *dipună*) comme l'alb. *qinj* etc. (cf. *Grundriss*, I², 1056). Les mots roumains *sum-ed-enie* et *mânzat* sont également frappants par leur formation; ils n'existent pas en aroumain et viennent directement de l'alb. *shumëtë* (*ibid.*, 419) et *m(ë)zat* (*ibid.*, 276). D'autre part, l'albanais partage avec le daco-roumain — mais non avec l'aroumain — maintes particularités syntaxiques et phraséologiques, signalées par M. SANDFELD-JENSEN dans *Grundriss*, I², 527—529 et moi-même dans « Convorbiri literare », XXXVIII, 461 sqq. XXXIX, 56 sqq.; ainsi: *ca(și)când* (alb. *sikur*; pour cette expression aroum.: *ca și cum*) « comme si »; *toată casă* (alb. *gjitë shëpia*; aroum. *caŭe casă* ou *iși casă*) « chaque maison »; *un frate al mieu* (alb. *nje vëllanë t-im*, aroum. *un frate di a ňei*) « un frère à moi »; *ai palatului* (alb. *të pallatit*, aroum. *oamin'i dit pälate*) « les gens du palais »; *iau de nevastă* « je prends pour femme », *l-a lovit de moarte* « il l'a frappé à mort », *gata de nuntă* « prêt pour la noce » (cf. alb. *mar për grua*, e *goditi për ngordëjë*, *gati për martesë*; en revanche en aroumain pour le premier cas: *l'au nveastă*; pour les deux autres: *lu-agudi ti moarte*, *etim ti nuntă*); *râu* dans le sens de beaucoup (alb. *keq*) n'existe pas en aroumain; il ignore de même la liaison de la négation avec le gérondif (*șcindalui*, mais *fără să șcie*), si fréquente en daco-roumain (*neștiind*) et en albanais (*panjohur*); il ignore encore l'intercalation, si curieuse, du pronom entre le radical verbal et la désinence, que le daco-roumain (*duce-vă-ți*) et l'albanais (*limni* < *li-më-ni*

au lieu de *lini-më* « laissez-moi ») ont en commun. L'albanais *shale* « cuisse », qui est emprunté au roumain *şale* « reins » (pluriel de *şa* « selle ») offre un sens inconnu à l'aroumain etc.¹⁾

Si on ne veut pas accorder un trop grand rôle au hasard, il est impossible d'admettre tout bonnement que les Aroumains aient reperdu au cours des temps ces mots d'emprunt et ces influences de l'albanais; cela d'autant moins qu'ils habitent dans le voisinage immédiat des Albanais et que ceux-ci exercent encore sur leur langue une influence. On ne peut que rejeter l'hypothèse selon laquelle l'ensemble des mots d'emprunt albanais auraient été transmis aux Daco-roumains par des immigrants aroumains.

Il me semble d'ailleurs qu'il y a une faute de méthode dans le raisonnement suivant: les Roumains ont une série de mots empruntés à l'albanais; donc, leur patrie primitive se trouvait au sud du Danube près de l'Albanie. Nous ne savons ni ce que sont les Albanais, ni où ils ont vécu pendant le haut Moyen-Age. Il ne convient donc point de placer la patrie primitive des Roumains à l'ouest de la péninsule des Balkans pour le motif qu'ils présentent dans leur langue des traits communs avec l'albanais et que les Albanais habitent *aujourd'hui* dans ces régions. On pourrait tout aussi bien retourner la chose et dire: les Albanais ont certainement dû s'étendre beaucoup plus loin vers le nord-est, puisqu'ils présentent en commun avec le roumain des phénomènes linguistiques qui, en roumain même, sont attestés comme nord-danubiens . . .

13. La solution de la « question des Roumains » appartient à l'histoire. La linguistique peut offrir à l'historien un matériel précieux; mais elle ne doit point prétendre résoudre le problème à elle seule. La véritable méthode de recherche me paraît donc devoir être la suivante: l'historien doit tout d'abord entreprendre par ses propres moyens la reconstitution de la période roumaine ancienne; le linguiste aura à contrôler, et si possible à compléter celle-ci avec ses matériaux. En tout cas, l'histoire et la linguistique doivent avancer parallèlement et se compléter réciproquement.

Certains historiens ont avancé que les Aroumains seraient les continuateurs des populations sud-danubiennes romanisées, et les

²⁾ M.M. P. PAPAĞAGI et T. CAPIDAN ont eu l'amabilité de contrôler ma liste en ce qui concerne l'aroumain.

Daco-roumains les descendants des Daces romanisés ; ce point de vue ne serait point insoutenable en lui-même ; mais la linguistique peut le démolir par de puissants arguments, car la langue des Roumains atteste sans l'ombre d'un doute un ancien développement commun aux deux groupes. Il ne reste donc que trois possibilités, qui ont d'ailleurs été soutenues toutes trois : on peut admettre que ce développement commun de l'ancien roumain a eu lieu : *a)* ou seulement en Dacie, *b)* ou seulement dans la péninsule des Balkans, *c)* ou en Dacie et dans la péninsule des Balkans, car il y avait des communications entre ces contrées.

Le premier de ces points de vue semble aujourd'hui complètement abandonné ; ni historiens ni linguistes ne penchent plus à le soutenir.

Le second point de vue, à savoir que la nationalité et la langue roumaine seraient nées au sud du Danube, et que les Daco-roumains actuels auraient immigré dans leur présent habitat vers la fin du Moyen-Age trouve plus de partisans parmi les linguistes que parmi les historiens . . .

Nous avons montré plus haut que l'idée maîtresse de cette hypothèse a un point de départ qui n'est pas inattaquable. C'est, semble-t-il, la conception a priori d'un „berceau“ **étroitement limité dans l'espace**. Comme nous le savons, la constitution de dialectes dépend en partie de la grandeur d'un domaine linguistique. Or, on a pu logiquement raisonner ainsi : les anciens Roumains, dont la langue était unitaire, ont dû justement pour cette raison habiter une région étroitement bornée. J'ai cité au § 3 les inductions d'un jeune savant — plus on est jeune dans la carrière scientifique, plus on voit les choses claires et sans complications — d'où il ressortait qu'aujourd'hui les érudits n'hésitent plus que sur le lieu à assigner à ce « berceau » sud-danubien : la côte orientale de l'Adriatique, qu'indiquent tant de concordances avec le vieux dalmate et l'albanais, ou les versants des Balkans, que désignent les points de contact remarquables entre le bulgare et le roumain. (Qu'on pense seulement à la place de l'article après le nom, à l'abréviation de l'infinitif, à la simplification de la déclinaison bulgare, sur le modèle roumain).

Mais je me suis efforcé de montrer que nous ne sommes pas absolument obligés en principe d'admettre un « berceau » de cette sorte ; que, d'après tout ce que nous savons de l'extension de la population romanisée dans Orient de l'Europe, cette hypothèse

est invraisemblable (§ 3); que nous sommes obligés de prendre position là-contre, parce qu'on peut prouver en ancien roumain des différences dialectales assez prononcées, qui étaient d'ailleurs probablement plus grandes que nous ne pouvons le constater aujourd'hui (§ 9). Or, si l'extension d'une langue est en corrélation avec sa division dialectale, nous devons penser que les frontières de l'ancien roumain étaient assez étendues pour que la circulation à l'intérieur de son domaine permit la naissance de dialectes et ne pût pas amener leur nivellement.

Mais la circulation n'est assurément pas le seul facteur déterminant dans la formation de dialectes. Cela appert du fait que des langues qui embrassent un vaste territoire avec peu de moyens de communications ont souvent moins de dialectes que d'autres langues plus étroitement bornées géographiquement et pour qui la circulation ne rencontre presque pas d'obstacles. « Chez les Russes, qui malgré leur croisement avec les Finnois et les Tartares possèdent moins de dialectes que la plupart des autres langues européennes sur un domaine bien plus restreint, ce caractère conservateur est certainement dans leur sang. Le défaut de personnalité et de force créatrice, l'uniformité et la monotonie de la façon de vivre sont des traits caractéristiques du peuple russe, qui, de l'avis des gens informés, se rencontrent aussi ailleurs que dans le domaine linguistique » (KRETSCHMER, *op. cit.*, 122—123). Les conditions ont dû être analogues chez les anciens Roumains; le caractère conservateur de leur langue n'est peut-être pas dû seulement à l'uniformité de leurs occupations: il est bien possible qu'il ait aussi sa base dans le « sang », si nous entendons par ce mot tout ce pour quoi nous ne possédons pas encore d'expression plus claire. Aujourd'hui encore dans les diverses régions les différences dialectales sont très minces et portent presque exclusivement sur le trésor lexical. Et cela est vrai aussi bien des Dacroumains, qui en raison de leur situation politique et géographique ont eu entre eux des communications insignifiantes, que des Aroumains qui dans les différentes provinces n'en ont pour ainsi dire pas.

Si on prend en considération tous ces éléments, il semble plutôt que le domaine de l'ancien roumain devait être assez étendu; rien ne s'oppose à ce qu'on le situe sur les deux rives du Danube, où il y eut jadis des populations romanes.

Nous en arrivons ainsi à la troisième hypothèse, qui est aujourd'hui soutenue par la plupart des historiens, et avec des

arguments persuasifs. Les raisons d'ordre linguistique ne plaident pas à mon avis contre ce point de vue ; elles sont plutôt de nature à le renforcer et à le compléter. Bien entendu — et il ne saurait en être autrement — plus d'un point demeure obscur, et, si l'on accepte en gros l'opinion de ONCIUL, on ne peut pas toujours lui donner raison dans le détail.

Avant tout, de puissants arguments s'élèvent contre sa théorie de l'immigration. Comme je l'ai montré § 11, il n'est pas possible de prouver pour la période de l'ancien roumain l'importation de phénomènes linguistiques par des immigrants venus de la péninsule des Balkans. S'il y a eu des mouvements de population du Nord au Sud et surtout dans le sens inverse, ils n'ont guère pu avoir comme conséquence que de favoriser encore l'uniformité relative de l'ancien roumain. Après les observations faites sur « le français au Canada », il est aujourd'hui certain que « l'immigration entrave l'évolution de la langue à peu près comme le fait la langue écrite, ou, comme on le dit en général, une forte circulation » (MEYER-LÜBKE, « Germanisch-romanische Monatsschrift », I, 139). Il est beaucoup plus vraisemblable que les innovations linguistiques qui se montrent dans les anciens temps sous un aspect dialectal se sont répandues par la voie naturelle de la propagation ondulaire, et que, au moment où le roumain primitif s'est divisé, elles n'étaient pas encore arrivées à une extension totale.

ONCIUL croit que la palatalisation des labiales est en roumain une innovation sud-danubienne. Il a été amené à cette idée par la considération que ce phénomène est révolu en aroumain et doit par conséquent être plus ancien qu'en daco-roumain, où il n'apparaît que dans des dialectes. On pourrait en dire autant pour la plupart des autres cas ; il en est en effet de même pour : *tě, tî* > *ță, ți* ; pour *ře, ři* > *řă, řă* ; pour *eu lăudam* de *eu lăuda*, *eu aud* de *eu auz*, *două adunări* de *două adunari*. A la vérité, cette opinion ne s'impose pas absolument, car la généralisation d'une innovation ne permet pas toujours de conclure à son ancienneté ; toutefois, le nombre des cas la rend vraisemblable. Leur extension en daco-roumain prouve aussi que ces innovations ont pénétré surtout du Sud au Nord. C'est le cas pour *lăudam*, *adunări*, *rău*, qui il y a trois siècles étaient encore inconnus dans le nord du domaine daco-roumain, tandis qu'ils semblent avoir été généralement répandus dans le Sud ; pour la palatalisation des labiales, on constate formellement dans l'atlas linguistique de WEIGAND qu'elle

a avancé du sud-est au nord et au nord-ouest; *aud* pour *aux* paraît être venu du sud-ouest au nord et au nord-est; et tout cas, il a fait de très grands progrès dans l'est du territoire dacoumain, en Moldavie, depuis le XVII-ème siècle.

Ces observations de nature linguistique trouvent peut-être leur explication dans les circonstances historiques de l'époque. Nous pouvons admettre d'une façon générale qu'une langue est soumise à d'autant plus de transformations que ceux qui la parlent mènent une vie plus agitée. Plus un peuple est civilisé, plus son élocution est expressive; elle s'efforce de créer des expressions bien frappées pour la grande variété des notions quotidiennes. C'est pourquoi dans les villes et surtout dans les grands centres de culture et de relations, d'une vie spirituelle et économique intense, la langue de la population est non seulement plus riche, mais encore plus avancée de quelques degrés d'évolution que la langue de la campagne. A la campagne, les mœurs et la vie ne changent qu'insensiblement; les occupations, souvent les instruments de travail, restent les mêmes pendant des siècles; aussi la langue, qui est pour ainsi dire le miroir de la vie de chaque jour, est-elle conservatrice; elle n'incline guère à une différenciation et par conséquent à la formation d'innovations qui y est étroitement liée. Cela est d'autant plus vrai que le niveau de civilisation est plus bas; nous savons par exemple que certaines peuplades primitives n'éprouvent pas le besoin de distinguer les consonnes sonores des consonnes sourdes; les notions dont elles se servent sont si bornées qu'on ne risque pas de les confondre en employant pour les exprimer des mots qui ont tantôt un *t*, tantôt un *d* etc. dans le radical.

La vie civilisée avait dû beaucoup baisser en Dacie après le départ des légions, des fonctionnaires et des capitalistes d'une part, les invasions des Barbares d'autre part, qui se précipitaient d'abord sur les villes et détruisirent les principaux centres de communication. Dans la péninsule des Balkans au contraire, il exista encore pendant des siècles des cités importantes, de civilisation appréciable et de commerce assez actif. Il est donc vraisemblable que la langue a évolué plus vite dans ces contrées qu'en Dacie.

Le contact entre les Daco-roumains et leurs frères de lignée ne pouvait avoir lieu que dans la péninsule des Balkans; il n'y avait en effet point de villes en Dacie — la population ne nous a pas transmis un seul nom attesté de ville dace! — ni bien loin

au Nord et à l'Ouest; les Daco-roumains, devenus producteurs de matières premières, ne pouvaient échanger celles-ci contre des marchandises que dans les villes du sud du Danube. Mais ce sont surtout les liens religieux qui ont dû unir les habitants de la Dacie aux pays du Sud; ceux-ci avaient dans leurs villes fortes, tout au début du Moyen-Age, des sièges épiscopaux; quand ils apparaissent dans l'histoire, les Daco-roumains dépendent au point de vue religieux des évêchés sud-danubiens.

La rive droite du Danube se prêtait donc mieux à une évolution plus rapide de la langue, et, si une innovation devait s'étendre, il était naturel qu'elle partît des centres religieux et commerciaux qui y étaient situés. D'ailleurs, même sur la rive droite du Danube, les conditions n'étaient point telles que les mêmes villes pussent conserver pendant des siècles leur importance; aux diverses époques, elles florissaient et tombaient tour à tour. Cela explique sans doute que les innovations mentionnées plus haut, qui certes ne sont pas de la même époque, aient franchi le Danube à des endroits différents: *aud*, dans le domaine daco-roumain s'étend de l'Ouest à l'Est jusqu'à l'Olt (*carte 15*), alors que *k'ept*, de l'Est à l'Ouest s'arrête dès les bouches de l'Argeș (*cartes 6—8*); nous savons (§ 11) qu'en deçà du fleuve aussi, depuis Isker jusqu'à l'Adriatique, la population roumaine prononçait les labiales pures.

Bien entendu il ne faut pas croire que seule la langue des Roumains des Balkans ait été capable de se développer. Des innovations sont nées aussi dans la région daco-roumaine. Seulement elles ne pouvaient pas se propager si facilement . . .

Pensons aussi que, quelques siècles avant l'apparition de nos documents linguistiques, le daco-roumain était moins évolué qu'au XV-ème siècle; pour ne citer que deux cas empruntés à la phonétique les sons *ń* et *l'* n'étaient pas encore transformés en *ĩ* (*ń* est comme on le sait encore conservé dans le Banat) et l'original du Codex de Voroneț avait visiblement le *l'* puisque, dans la copie du XVI-e siècle que nous possédons, un *кльмъ* est attesté une fois 72/6—7. Ainsi à cette époque les différences entre le sud du domaine daco-roumain et l'aroumain étaient très réduites, moins marquées en tout cas qu'entre le sud et le nord du daco-roumain. Si donc il y avait en roumain primitif une frontière naturelle qui mit obstacle aux communications, c'était, à en juger par la langue, plutôt le Mureș que le Danube. En effet au Nord du Mureș on disait *buru*, *eu lăuda*, *adunari*, *riu*, *audzu*, *piept*, probablement

aussi *împenge* ; plus loin vers le sud sur les deux rives du Danube, la langue était assez homogène, et *bunu* (ou plutôt *bînu*), *râu*, *lăudam*, *adunări* devaient être répandus généralement ; les innovations *k'ept*, *aud*, même si elles n'avaient pas pénétré partout, existaient toutes deux dans certaines régions méridionales du daco-roumain. Que si le Mureş est un petit fleuve par rapport au Danube, cela n'a pas d'importance : souvent en effet de médiocres cours d'eau constituent des frontières plus solides que de larges fleuves. Dans le sens linguistique, obstacle aux communications ne signifie pas une frontière naturelle infranchissable ; dans la plupart des cas, il faut entendre par là les formations topographiques qui se trouvent à la frontière de deux domaines dont chacun constitue un tout en raison de liens d'ordre politique, administratif, religieux, commercial ou autre. Cette « impression » donnée par la langue — il serait en effet trop audacieux d'employer un autre terme dans l'état actuel de nos connaissances — a-t-elle aussi une base historique ? C'est là une question que je ne veux pas discuter ici. Je me contenterai de citer quelques lignes du dernier ouvrage de celui qui à cet égard me paraît le plus compétent : « Lorsque les Hongrois arrivèrent, à la fin du IX-ème siècle, jusqu'à la Theiss et au Danube, les régions daces étaient habitées par des « Valaques et des Slovènes » organisés en duchés (voivodats). Un tel duché, dont le duc roumain se nommait *Gelou* — ainsi l'appelle le premier chroniqueur hongrois — est attesté au nord-ouest de la Transylvanie ; la résidence ducal se trouvait près du *Someş*, dans les environs de *Gilău*, à l'ouest de *Cluj* ; deux autres sont aussi attestés dans la contrée située entre la Theiss et les Carpathes, en connexion avec l'empire bulgare. L'un d'eux . . . dans le Banat . . . est désigné comme dépendant de l'évêché bulgare de *Vidin* » (D. ONCIUL, *Din Istoria României*, Bucureşti, Socec, 1909, p. 16). . . .

14. Nous n'avons pas débattu jusqu'ici un problème important : celui du temps. Nous devons en dire un mot à la fin de ce travail. Ici non plus nous ne sommes pas dans la possibilité de tirer des documents historiques et linguistiques des suppositions précises : cependant, ces derniers nous permettent de nous faire un tableau chronologique approximativement exact.

Dans l'introduction de son Atlas linguistique, WEIGAND place le roumain primitif entre « le VII-ème et le IX-ème siècle ». C'est

l'époque où le roumain ne s'est pas encore scindé en dialectes, et où il possédait déjà les caractères spécifiques qui « se différenciaient tant du latin vulgaire que des autres langues romanes ». Je serais volontiers plus prudent, et je préférerais ne pas fixer de limites aussi précises, non seulement parce qu'on n'a pas encore pu en démontrer l'exactitude, mais encore parce qu'on ne pourra très vraisemblablement jamais le faire.

Je voudrais d'abord laisser indéterminée la première de ces limites ; l'idée d'un berceau a donné lieu à des hypothèses inexactes ; il est aussi erroné de vouloir y coucher un enfant nouveau-né. Une langue vivante, capable d'évoluer, ne présente à toutes les époques que des phases de transformation, et nous n'avons pas le droit de désigner comme son début tel ou tel stade de son développement. Il est arbitraire de déclarer : la langue roumaine commence à l'instant où l'on a prononcé *ă* au lieu de *a*, sous prétexte que ce phénomène constitue, pour qui connaît les autres langues romanes, un des traits caractéristiques du roumain ; c'est comme si on disait : un garçon devient homme quand la moustache lui pousse. Pour ceux qui veulent à tout prix dater le début du roumain, on pourrait placer celui-ci au moment où le mot *Romanus* est devenu *rumân*. Mais, au point de vue scientifique, il est impossible de fixer cette limite inférieure ; ce n'est d'ailleurs nullement nécessaire ; au VII^e-ème siècle, le roumain n'était pas autre chose qu'aujourd'hui : la langue d'une population romanisée à une certaine époque de son évolution.

Si nous nous refusons à fixer cette limite inférieure, nous ne pouvons, en ce qui concerne la limite supérieure, que répéter ce que nous avons dit au § I : Nous appelons roumain primitif la langue des ancêtres des Roumains actuels : Daco-roumains, Aroumains, Méglyénites et Istro-roumains, (d'autres groupes aussi peut-être, qui ont perdu leur nationalité au cours des temps), avant que les communications ne fussent complètement coupées entre eux. Quelle a été cette époque ? Le IX^e-ème siècle, dit WEIGAND. Par contre, SANDFELD-JENSEN croit que le remplacement de l'infinitif par le subjonctif, qui vient du grec, n'a pu apparaître en roumain « qu'entre 1000 et 1200 » (« Jahresbericht », IX, 125). Il appert de ces deux dates que les opinions peuvent différer sensiblement.

Les mots d'emprunt d'origine étrangère peuvent éclairer à plusieurs point de vue la chronologie du roumain primitif. Avant

tout, nous avons vu que pour ainsi dire tous les changements phonétiques essentiels du roumain sont plus anciens que les mots d'emprunt slaves, puisque ceux-ci n'y participent pas. Ce point acquis est très important, car nous savons à quelle époque les Slaves ont apparu dans ces régions. Mais nous devons admettre qu'après l'établissement des Slaves dans le pays habité par les Roumains, il s'est écoulé un certain temps avant que n'eussent lieu des échanges linguistiques entre les deux peuples. Au contraire l'influence albanaise est beaucoup plus ancienne, et les relations albano-roumaines ont dû être très étroites, car les mots d'emprunt albanais subissent en roumain les changements les plus anciens, ainsi: $k' > t\check{s}$ ($qaf\bar{e} > ceaf\bar{a}$), $g' > (d)\check{z}$ ($gjym- > jum\bar{a}tate$), $ll > r$ ($vjedhull\bar{e}$, $thumbull$, $mugull$, $dhall\bar{e}$, $vall\bar{e}$, $mall > viezure$, $s\bar{a}mbure$, $mugur$, $zar\bar{a}$, $vare-$, $mar (?)$); sur plusieurs points, ils présentent le même développement phonétique et sémantique que l'élément latin (ainsi la disparition de b et v intervocaliques, de (en roumain, seulement devant l'accent) $au > a$, $an > \check{a}n$, $-n- > -r-$ etc. (cf. SANDFELD-JENSEN, *Grundriss*, I², 527 sqq.). Tous ces développements pré-slaves du roumain sont communs aux quatre dialectes. Il s'ensuit (s'il est vrai que le roumain s'est formé en même temps en Dacie et dans la péninsule des Balkans) que, avant l'apparition des Slaves, malgré les invasions des Barbares (qui n'avaient pas moins fait rage dans la péninsule des Balkans qu'en Dacie), les communications entre la rive droite et la rive gauche du Danube étaient si intenses que la langue a pu avoir des deux côtés un développement relativement semblable.

Ces communications semblent ne s'être relâchées que plus tard, lorsque les masses slaves devinrent de plus en plus denses. A cette époque, la plupart des innovations énumérées dans les paragraphes précédents devaient s'être accomplies. Il n'y a pas de raison pour faire remonter à une époque plus ancienne les passages de $p > k'$ etc.; $\check{t}e$, $\check{t}i$ ($< t\check{e}$, $t\check{i}$) $> \check{t}\check{a}$, $\check{t}\check{a}$; $\check{r}e$, $\check{r}i > r\check{a}$, $r\check{a}$, non plus que le changement $eu\ l\check{a}uda$ en $eu\ l\check{a}udam$, $adunari$ en $adun\check{a}ri$, car les mots d'emprunt slaves les subissent aussi. D'ailleurs ils sont assez tardifs en roumain même; les textes d'ancien daco-roumain montrent qu'ils n'ont gagné de terrain qu'au cours des temps. Le fait qu'ils sont entrés si lentement en daco-roumain, ou ne se sont pas encore complètement généralisés, peut s'expliquer fort bien, parce qu'ils n'ont franchi le Danube qu'assez tard, lorsque les communications avaient perdu de leur intensité. Les points de

passage ne furent pas les mêmes pour tous, comme nous l'avons montré § 13: *aud* pour *auz*, qui est de l'ouest de l'Olt, avait dû parvenir au nord avant la palatalisation des labiales, qui nettement est attestée tard, et dont le point de passage, situé à l'est de l'Argeș, prouve d'ailleurs la date récente; dans cette région en effet, il n'y eut qu'assez tard une population roumaine . . .

Nous ne devons pas nous représenter la séparation totale en groupes des anciens Roumains comme la conséquence d'une dispersion amenée par l'invasion des Slaves. Le fonds slave commun aux quatre dialectes est une preuve que nos aïeux à l'époque du roumain primitif ont vécu longtemps avec les Slaves. Dans ces temps, où il ne saurait être question d'un sentiment national, les Roumains et les Slaves qui avaient la même religion et une Église commune, les mêmes occupations et les mêmes intérêts, ne se considéraient pas comme deux peuples différents. Seuls le temps et l'organisation d'États au sud du Danube entraînèrent une séparation définitive. Là, les Roumains perdirent peu à peu leur langue et devinrent Slaves; ici les Slaves disparurent dans la masse roumaine. Nous avons donc affaire à un processus naturel de dénationalisation: le résultat en a été la formation des États slaves au-delà du Danube, et des États roumains en deça. Les Mégénéites semblent représenter les restes des Roumains qui vivaient jadis avec les Bulgares et qui ont perdu le plus tard leurs relations avec leurs frères de race du nord du Danube. Les Aroumains en revanche ont dû être séparés de la grande masse des Roumains notablement plus tôt. Il semble qu'aujourd'hui ils ne vivent pas dans leur ancien habitat mais aient été refoulés au sud par les Slaves. Leur langue montre clairement les signes d'un isolement plus ancien du gros des Roumains; il y a en effet des concordances mégéno-istro-daco-roumaines, et surtout istro-daco-roumaines*) qui ne sont plus connues des Aroumains. La vieille empreinte slave est aussi moins forte dans leur langue que dans les autres dialectes. En ce qui concerne les Istro-roumains, ils ont dû se détacher de la partie occidentale. Leur sort — ils sont condamnés à une disparition totale — ressemble au destin des Roumains de Galicie et de Moravie, déjà dénationalisés; il nous indique à peu près ce qui attendait les Daco-roumains, s'ils eussent été simplement des bergers valaques immigrés de la péninsule des Balkans.

*) [Cf. mes *Studii istroromâne* II p. 337—342].

Note. Une connaissance plus exacte des éléments étrangers de la langue roumaine nous apportera certainement bien des lumières sur les lieux de résidence des Roumains. Il faut accorder une attention spéciale aux changements linguistiques qui chevauchent sur deux domaines: ainsi les concordances albano-roumaines dans le traitement de l'élément latin, et les développements d'une analogie saisissante du bulgare et du roumain. (Cf. WEIGAND, « Jahresbericht », XV, 155 sqq). Ils montrent avant tout combien peu ces peuples vivant ensemble se sentaient différents de nationalité. Le passage de l'a atone à ä est commun aux Roumains, aux Albanais et aux Bulgares: il s'est étendu sur tout le domaine habité par ces nations, comme une vague gigantesque déferle sur la plage. L'étude des noms de lieux est aussi appelée à éclairer ces questions litigieuses. Elle a bien des problèmes à débrouiller; avant tout, elle doit expliquer pourquoi, en Dacie comme dans la péninsule des Balkans, aucun des noms de fleuves attestés à l'époque romaine — sauf peut-être *Criş* — ne présente aujourd'hui un aspect conforme aux lois phonétiques du roumain. L'absence de noms de villes est explicable. Cette étude donnera aussi à celui qui s'assigne la tâche d'établir l'habitat des Roumains dans le haut Moyen-Age l'aide la plus précieuse. Mais là n'est point le but de ce travail.

[M. E. GAMILLSCHEG a publié dans la « Zeitschrift f. slav. Philologie », III, 1926, 149—154, un article se rapportant au travail de M. MAX FÖRSTER sur le nom du Danube. Analysant les opinions formulées antérieurement, il repousse à juste titre celle qui veut que le nom de *Dunäre* soit chez nous un emprunt au vieux-bulgare *Dunavi* . . . Il se rallie à l'avis de M. G. PASCU et de V. PÄRVAN qui admettent que le nom de *Dunäre* est autochtone chez les Roumains. Tandis que les Slaves avaient emprunté ce nom aux Celtes (*Danubius*), ainsi que les Gots (*Dunavi*), les Roumains gardent la forme thrace correspondante **Donare* ou **Donaris*, qui signifiait « fleuve » ou « grand fleuve ». Voici les conclusions de l'auteur: « Il devient de plus en plus évident que l'Olténie et le Banat et probablement la contrée du nord et du sud des Carpathes du sud-ouest ont été les régions qui ont maintenu sans interruption la tradition latine. Cette opinion est renforcée par le nom du Danube: *Dunäre*. Si nous admettions que les Romains colons en Dacie et leurs descendants eussent disparu sans laisser de trace, ou eussent émigré vers le sud et l'ouest, nous ne pourrions pas comprendre comment le nom de **Donaris* emprunté au thrace a pu se conserver. Les Aroumains, qui se sont séparés des Daco-roumains vers l'an 1000, ont réemprunté le nom du Danube au vieux-thrace *Duna*; de même les Albanais qui ont longtemps vécu avec les Roumains du nord. (Cf. « Zeitschrift f. slav. Philologie », I, 418). Le nom ancien aurait dû disparaître aussi chez les Daco-roumains, s'ils n'étaient revenus qu'au bout de longs siècles dans les régions habitées par leurs ancêtres; là, tout souvenir des Thraces du temps de Trajan se serait effacé. Le nom du Danube a été entendu et emprunté par les ancêtres latins des Roumains dans la région des Portes-de-Fer et s'est conservé sans aucune interruption ».

1929, DR. V, 799—800].

4. L'EXPRESSION

« A FĂGĂDUI MAREA CU SAREA » *)

Il y a dans toutes les langues des expressions pour marquer une promesse exagérée, impossible à réaliser. Salluste disait de Catilina: *maria montesque polliceri coepit* « il commença à promettre les mers et les montagnes ». La même expression existe en italien: *promettere mari e monti*; en portugais: *prometter mares et montes*, etc. Il y avait en latin une autre locution plus usuelle: *montes auri polliceri* « promettre des montagnes d'or » qui se retrouve dans la plupart des langues modernes, ainsi: franç.: *promettre des montagnes d'or*; esp.: *prometer montes de oro*; all.: *goldne Berge versprechen*; russe: *suliti zolotyja gory*, etc.

On trouve la même image hyperbolique à la base d'expressions telles que: *das Blaue vom Himmel versprechen* « promettre le bleu du ciel », en allemand, ou *egēt földet igér* « il promet le ciel et la terre », en hongrois.

Souvent ces locutions sont fixées dans la mémoire par une rime, ainsi en italien: *promettere Roma e toma*, ou en portugais: *prometter mundos e fundos* [ou par une allitération, ainsi en français *promettre monts et merveilles*].

En roumain, l'expression habituelle est: *a făgădui marea cu sarea*, ou *marea și sarea*, parfois complétée par: *și Oltul cu totul* « et l'Olt tout entier », ou *făgădueste marea cu sarea și-i dă ce nu curge pe apă* « il promet la mer avec le sel et lui donne ce qui ne coule pas sur l'eau ». Cf. ZANNE, *Proverbele Românilor*, I, 211—212.

*) Littéralement: « promettre la mer avec le sel », c. à. d. monts et merveilles.

1922, « Cugetul românesc », p. 395 sqq.

Cette expression est courante chez tous les Roumains du nord du Danube, mais elle n'existe pas chez ceux de la péninsule balkanique et nous ne l'avons rencontrée chez aucun autre peuple.

Nous avons donc à faire avec une expression originale roumaine, remarquable à plusieurs points de vue.

Si nous regardons de plus près les expressions des autres langues, nous voyons que l'objet de la promesse est, ou bien une chose immense que nous ne pouvons pas donner parce qu'elle ne nous appartient pas: la mer, les montagnes, le ciel, la terre, — ou un objet si précieux que nous ne pouvons ni le posséder ni par conséquent le donner, l'or des montagnes. De ces éléments, nous rencontrons chez nous justement « la mer », si éloignée des Roumains. Le plus curieux, c'est que l'objet très précieux n'est pas l'or, qui se rencontre dans nos montagnes, mais bien « le sel » qui, dans les régions que nous habitons aujourd'hui, sur les deux versants des Carpathes, est si répandu qu'il n'a pour ainsi dire pas de valeur.

Il est donc évident que cette locution n'a pas pu prendre naissance dans les contrées où nous nous trouvons aujourd'hui, mais ailleurs, dans des régions proches de la mer et manquant de sel. Je crois que ces régions ne peuvent être que la partie occidentale de la péninsule des Balkans.

En vérité, dans toute la Serbie, ancienne et nouvelle, le sel fait presque complètement défaut, et on le fait venir à grand'peine de la côte dalmate, où on l'extrait de l'eau de mer. Dans ces régions, le rapprochement des mots « mare » et « sare » a un sens: là en effet, le sel est un objet si précieux et si recherché qu'une pareille promesse peut passer pour exceptionnelle. Ce sel devait être particulièrement précieux pour les bergers: ils en avaient besoin pour préparer leurs fromages, et il était indispensable à la vie de tous les jours pour eux et leurs troupeaux.

Nous savons que jadis, dans ces contrées, il y a eu une population roumaine nombreuse, qui à la fin du Moyen-Age a joué un rôle politique remarquable. Ce sont les Morlaques et les Valaques si souvent cités dans les documents, et dont les occupations principales étaient l'élevage des troupeaux et le transport des marchandises. Avec leurs grandes caravanes de chevaux, ils amenaient dans les villes dalmates les produits de leur bétail, surtout la laine et le célèbre « caseum valachicum », et ils ramenaient dans l'intérieur du pays surtout du sel.

Aujourd'hui, les restes de cette population morlaque et valaque sont complètement slavisés. Il y a cent ans, on trouvait encore quelques traces de leur langue dans l'île de Veglia ; aujourd'hui, un autre de ses rameaux, émigré depuis les temps anciens, parle encore le roumain dans les huit communes d'Istrie qui conservent le parler ancestral. Dans le royaume même de Yougoslavie, il n'y a plus que des noms de personnes et de lieux d'origine roumaine, et, par ci par là, quelques traces de la langue de jadis. Par exemple, les bergers de la région de Zara, en comptant leurs brebis deux par deux, emploient aujourd'hui encore des noms de nombre d'origine roumaine : do, pato, șasto, șopce, zeci (cf. P. SKOK dans « Archiv f. slav. Philologie », 37 (1918), No. 1—2).

Des noms de localités et de personnes conservés dans les documents, on peut conclure avec assurance que le dialecte roumain parlé par ces Morlaques et Valaques ressemblait au daco-roumain et non à l'aroumain. Le rapport étroit qui existe entre l'istro-roumain et le daco-roumain, et les différences fondamentales qui les distinguent de l'aroumain nous montrent que, entre les Morlaques et les Valaques de Yougoslavie et les Daco-roumains, il y a eu des relations suivies et des communications ininterrompues, bien longtemps encore après que les Aroumains se furent détachés du corps des autres Roumains, pour émigrer vers le Sud. Je crois même que les Morlaques et les Valaques de jadis n'ont pas disparu seulement parce qu'ils ont été slavisés ; l'émigration a aussi contribué à faire baisser leur nombre. Cette émigration les a conduits à l'Ouest jusqu'à l'île de Veglia, la Croatie, l'Istrie et la Carniole. Une partie importante d'entre eux semble s'être étendue vers le nord et avoir fini par se confondre avec la masse compacte des Daco-roumains, avec qui ils étaient en communication.

Ce sont sans doute ces Valaques qui ont amené aussi dans nos régions la locution « a făgădui marea cu sarea ». La rime a fait subsister l'expression, qui n'avait pas grand sens dans ces contrées, où on disait peut-être « a făgădui Oltul cu totul ». L'autre expression complétive que nous trouvons chez Iordache Goleșcu : « și-i dă ce nu curge pe apă » semble être une explication du mot « sare » lui-même.

Certes, il est bien risqué de tirer d'un idiotisme des conclusions sur les anciens établissements des Roumains. Cependant, quand

ces inductions coulent naturellement, et qu'elles sont en accord avec ce que nous savons par l'histoire et avec d'autres raisonnements linguistiques, elles peuvent constituer un argument de plus. En vérité, des phénomènes comme le rhotacisme, qui unit les Istro-roumains aux Daco-roumains et sépare ces deux groupes des Aroumains, ne peuvent être expliqués que d'une manière: il faut admettre que leur point de départ a été chez les Roumains voisins des Albanais, c'est-à-dire justement chez ces Valaques; ceux-ci semblent d'ailleurs avoir aussi transmis quelques influences slaves, qui ne concordent pas avec les dialectes sud-slaves de l'Est, mais avec ceux situés plus à l'ouest. Même certaines institutions que nous trouvons à la cour des premiers princes de Valachie montrent — comme l'a prouvé JIREČEK — un lien certain, non avec Byzance et les Bulgares, voisins méridionaux, mais avec les Croates et les pays occidentaux.

II. PHONOLOGIE

1. PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE *)

A l'occasion du premier Congrès international de linguistique de la Haye et du premier congrès de philologie slave, tenu à Prague en 1929, la jeune école linguistique de Prague a présenté une série de « thèses » fort instructives: les romanistes ont d'autant moins le droit de les négliger que les maîtres de cette école sont surtout des romanistes comme GILLIÉRON, ou des savants qui, tels A. MEILLET et F. DE SAUSSURE, ont rajeuni la linguistique générale en lui appliquant des méthodes qui se sont montrées fécondes dans l'étude des langues romanes. Elle apporte cependant dans sa manière de considérer les problèmes quelque chose de spécifiquement russe: elle applique à l'étude des langues, au lieu de la théorie évolutionniste au sens darwinien, le principe de la monogénèse ¹⁾. « L'idiologie contemporaine . . . met en relief, avec une netteté de plus en plus grande, au lieu d'une addition mécanique un système fonctionnel, au lieu d'un renvoi, tout bureaucratique, à une case voisine, des lois structurales immanentes, au lieu d'un hasard aveugle une évolution tendant vers un but » (JAKOBSON, *Remarques*, 100).

En harmonie avec ces principes, l'école de Prague établit les « buts fondamentaux de la phonologie synchronique » et place au premier rang la nécessité de caractériser le système phonologique de la langue: « il faut établir le répertoire des images

*) 1930. *Phonetisch und Phonologisch* (dans « Volkstum und Kultur der Romanen », III, 16—24).

¹⁾ « Évolution convergente, par suite des lois internes englobant des masses énormes d'individus, sur un vaste territoire, par sauts, par paroxysmes, par mutations brusques; le nombre des variations héréditaires est limité, et elles vont selon des directions déterminées » (BERG, apud JAKOBSON, *Remarques*, 100).

acoustico-motrices les plus simples et significatives dans une langue donnée (*phonèmes*), en spécifiant obligatoirement les relations existant entre les dits phonèmes, c'est-à-dire en traçant le schème de structure de la langue considérée ; en particulier, il est important de définir comme type spécial de différences significatives les *corrélations phonologiques* » (*Travaux du cercle linguistique de Prague. Mélanges linguistiques dédiés au premier congrès des philologues slaves*, 1—2. Prague, 1929 1, pp. 10—11). Ces corrélations phonologiques seraient en russe : accent — atonie, position molle — dure ; en tchèque : longueur — brièveté. etc.

Cette pensée mérite d'être examinée de plus près. Elle peut aussi être conçue autrement que ne l'ont fait : le Prince TROUBETZKOY dans *Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme*, M. V. MATHESIUS dans *La structure phonologique du lexique du tchèque moderne* (ces deux études ont paru dans le premier volume des *Travaux*) et M. R. JAKOBSON dans *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves* (forme le second volume des *Travaux*).

Déjà en ce qui concerne l'expression « phonologique », je me sépare aussi bien de M. JAKOBSON, qui (*op. cit.*, 103) fait des distinctions très compliquées entre *phonique*, *phonologique* et *phonétique*, que de F. DE SAUSSURE, son modèle, selon lequel la *phonologie* est une science synchronique et la *phonétique* une discipline diachronique. Je propose au contraire, conformément à mon étude *Despre legile fonologice* (parue dans DR, II, 29 ; cf. le présent volume p. 135 s qq.) de garder l'expression « phonétique » avec son ancien sens ; dans les langues romanes il faudrait introduire, comme correspondant de l'allemand « Lautlehre » le mot « phonologie », comme on a déjà « Formenlehre » = « morphologie » (L'adjectif « phonologisch » remplacerait aussi en allemand un dérivé adjectival absent de « Lautlehre »). Je faisais aussi dans ce travail une distinction entre « loi phonétique » et « loi phonologique » ; ces deux expressions sont rendues uniformément en allemand par « Lautgesetz ». Dans le volume suivant de DR (V, 777 ; cf. aussi VII, 1-54 et le présent volume p. 203 sqq.) j'étendais cette distinction aussi au « système » phonétique et phonologique. Comme cette différence à l'égard de l'école de Prague ne concerne pas seulement le nom, mais aussi l'essence de la chose, il est nécessaire d'insister un peu.

La *phonétique* décrit le répertoire des représentations acoustiques et montre comment les sons sont articulés dans les différentes

langues. Elle est par conséquent une *science descriptive* et utilise une méthode *synchronique*. C'est à un point de vue *statique* que nous nous plaçons lorsque nous voulons établir le *système phonétique* d'une langue, c'est-à-dire lorsque nous voulons caractériser une langue par la structure de ses sons. Ce qui caractérise le système phonétique de la langue roumaine commune par opposition à celui de l'allemand dans la prononciation littéraire de nombreuses provinces, c'est, pour ne donner que quelques exemples, la différence plus nette de la corrélation entre « sonore — sourde »; en revanche elle n'a pas la corrélation « longue — brève ». Le français est analogue au roumain en ce qui concerne les consonnes sonores et sourdes, qu'il différencie d'ailleurs plus nettement que le roumain; en revanche, il diffère du roumain non seulement par la distinction entre « longues » et « brèves » mais encore par la corrélation des voyelles « orales » et « nasales »¹⁾. Ce qui caractérise cependant le roumain par rapport à la plupart des autres langues, c'est la formation d'une série de voyelles représentées dans l'écriture par *ă* et *â* (*i*)²⁾ et de voyelles sourdes ou « assourdis »³⁾.

Avant qu'on en soit parvenu au système phonétique actuel du roumain, il s'est effectué toute une série de transformations dans la manière de parler: des prononciations occasionnelles sont devenues habituelles; l'articulation négligente ou hâtive de certains sons au voisinage d'autres est passée du langage rapide et familier au langage correct; certaines habitudes individuelles sont devenues collectives — parce qu'elles se retrouvaient souvent et chez beaucoup d'individus. Ainsi sont nées les *lois phonétiques*⁴⁾ dont l'étude ne peut se faire que de façon diachronique.

¹⁾ E. PETROVICI, dans son étude *De la nasalité en roumain* précise ces particularités, sur la base d'expériences nombreuses.

²⁾ [sur lesquelles on peut consulter le présent volume p. 208 sqq.]

³⁾ [*ibid.* p. 204 sqq.]

⁴⁾ Malgré l'aversion provoquée par les exagérations de l'école des *néo-grammairiens* à l'égard du terme « loi », je conserve cette expression traditionnelle. Dans beaucoup de pays, la circulation sur la voie publique est réglementée par certaines interdictions formelles. Mais avant que l'intimation « prenez la droite, ou la gauche » ait été codifiée par un décret ou une loi, il y a eu d'abord une coutume acceptée spontanément par la collectivité. On peut comparer les « lois phonétiques » à ces habitudes répandues et réglementées pour des raisons de nécessité sociale. Elles aussi règlent la circulation entre les hommes sur les sentiers embrouillés de la langue.

Ce sont surtout l'adaptation aux sons voisins et la négligence de la synchronie des différents mouvements de notre organe vocal, lorsqu'il articule un son, qui constituent les causes immédiates dont la conséquence entraîne dans la prononciation des transformations qui, par habitude ou imitation, peuvent devenir *collectives*¹⁾. En roumain nous trouvons par exemple, comme dans la plupart des langues, la loi phonétique de la prononciation « homorganique » de la nasale devant une labiale (*în + pace > împac*); ou, ce qui ne se rencontre pas dans toutes les langues, de la contraction anticipée des cordes vocales, lorsqu'une consonne sonore suit une consonne sourde (*exmulgeo > zmulg*); ou, au contraire, de l'ouverture prématurée des cordes vocales avant la pause, qui entraîne l'assourdissement de la partie finale de la consonne sonore terminant un mot.

L'homme est un observateur assidu de sa langue, qu'il aspire sans cesse à perfectionner. Par une comparaison incessante — et la tendance à opérer toujours des comparaisons entre ses observations est innée chez l'homme — de ses expressions avec celles de ses semblables, il arrive à reconnaître sa langue individuelle; en confrontant continuellement les éléments qui constituent sa langue, il devient capable de former les abstractions et les catégories qui lui permettent d'établir une grammaire non-écrite de sa propre langue.

Il ne prend pas conscience de toutes les innovations qu'il s'approprie par imitation ou par des habitudes nouvellement acquises; celles-là surtout lui échappent, qui prennent naissance par un glissement insensible vers un son peu différencié au point de vue acoustique. Par exemple, il y a peu de Roumains qui se

¹⁾ Pour éclairer la manière dont de telles innovations individuelles peuvent devenir collectives — question fort débattue dans ces derniers temps — je vais citer un passage de l'ouvrage de M. JACOBSON (p. 98), où il exprime de manière frappante une idée qui gagne de plus en plus de terrain dans l'esprit des linguistes: « La préhistoire de certaines mutations linguistiques consiste en des emprunts faits par la collectivité à quelques uns de ses membres particuliers. Dans ce cas également, ce qui est essentiel, ce n'est pas le fait même de l'emprunt, mais c'est sa fonction au point de vue du système qui emprunte; ce qui est essentiel, c'est que précisément pour l'innovation en question il existe une demande, et que cette innovation est sanctionnée par le système comme répondant aux possibilités et aux besoins de l'évolution de celui-ci. Le rôle des initiateurs individuels d'un phénomène consiste uniquement à « hâter la phylogénèse » pour employer un terme de la biologie moderne... ».

rendent compte que, dans *împăca*, ils prononcent une consonne nasale différente de celle de *îndesa* (les maîtres des classes élémentaires ont souvent à corriger la faute d'orthographe *înpac*) ; quand *n* se combine avec une labio-dentale, cette différence est encore moins perçue (la preuve en est l'orthographe officielle *umfla*, vis-à-vis d'*îinflăcăra*) ; parmi les profanes en matière de phonétique, il y en a sans doute bien peu qui sachent que devant *k*, *g* — dans la prononciation desquels les yeux ne peuvent pas suivre l'articulation — ils ne prononcent pas *n* (dental) mais bien *ɲ* (vélaire). Comme j'ai pu m'en convaincre, les lois phonétiques ci-dessus sont inconscientes chez le sujet parlant roumain.

Il y a en revanche d'autres changements linguistiques dont nous avons conscience ; bien plus, dont nous connaissons les circonstances conditionnant les innovations ; notre sens grammatical nous permet de généraliser cette innovation dans tous les cas identiques. *Quand une loi phonétique entre dans la conscience des sujets parlants, et qu'elle est généralisée par eux, nous avons alors à faire à une loi phonologique.* Il ne s'agit plus dès lors d'un passage s'accomplissant graduellement d'une articulation à une autre ; il s'agit d'une différence apparaissant clairement au sujet parlant à l'égard de sa propre prononciation, et d'un remplacement voulu de la manière usuelle de parler par une autre « meilleure ». C'est donc là un procédé analogue à celui que nous rencontrons dans l'effacement d'un mot devant un autre : ainsi en roumain « *osteni* » devant « *obosi* », plus distingué, et « *cădea* », neutre au point de vue stylistique, devant « *pica* », plus expressif. Le rhotacisme a été en roumain à l'origine une « loi phonétique », et c'est la tâche de la phonétique que de nous expliquer physiologiquement le passage insensible de *n* à *r*. Mais il est devenu vraisemblablement presque de son début une « loi phonologique » ; en effet, les ancêtres des Roumains, qui entendaient leur prochain dire « *r* » au lieu de « *n* » se sont rendu compte dès le début que cette prononciation différait de la leur ; bien mieux, ils ont eu conscience des conditions où se produisait ce rhotacisme (seulement *n* intervocalique et de plus *n* bref : *nasus* > *nas*, *annus* > *anu*, mais *bonus* > *buru*) ; ainsi, cette innovation, en même temps qu'elle se répandait dans la collectivité d'un groupe linguistique, devenait aussi générale, en embrassant tous les cas présentant la même structure phonétique.

Les lois phonétiques ne sont donc pas de simples abstractions des philologues, mais bien des réalités linguistiques (DR II, 83, et le présent volume p. 200) ¹⁾.

Puisqu'il s'agit d'un processus, les lois phonologiques ne peuvent être étudiées que de manière diachronique, de même que, de façon générale, la phonologie forme un chapitre de la grammaire historique d'une langue. La nouvelle école de Prague croit que « ce qui devrait nous occuper aujourd'hui exclusivement, ce n'est pas la genèse, mais la fonction » (JACOBSON, *op. cit.*, 99); cependant, il est bien difficile de comprendre les résultats des recherches « statiques » sans une étude du développement historique²⁾.

¹⁾ En fait, l'intelligence humaine, qui est propre — souvent chez des individus de peu d'instruction, mais d'un talent inné dans cette direction — à réaliser des abstractions mathématiques de la manière la plus sagace, est aussi capable de discerner les rapports qui existent entre les sons de la langue. Nous autres, linguistes et philologues, lorsque nous formulons les « lois phonologiques » d'une langue, nous ne faisons qu'éclairer par des moyens plus parfaits et définir avec concision à l'aide d'une terminologie expressive une pensée qui existe obscurément et peut-être inconsciemment chez le sujet parlant. Nous disons: « l'e accentué est devenu en roumain, en position dure après les labiales, *ă*. » Chez le sujet parlant, le raisonnement est à peu près celui-ci: « Des prononciations que j'entends: *căpestru* et *căpăstru*, *ver* et *văr*, je choisirai la seconde, parce que ceux qui parlent « bien » disent: *apăs*, *ospăt*, *păcură*, *păr*, *vād*, *vădută*, *invăf*, et non *apes*, *ospef*, *pecură*, *per*, *ved*, *veduă*, *invəf* ». Le sujet parlant ne reconnaît pas les conditions d'une loi phonologique dans leur formule abstraite, comme les linguistes, mais les cas concrets qui s'associent dans son esprit lui permettent de former une abstraction exacte, encore que de traits imprécis.

²⁾ D'ailleurs, l'école de Prague est à cet égard moins exclusiviste que celle de Genève, car, si elle fait observer que « la meilleure façon de connaître l'essence et le caractère d'une langue, c'est l'analyse synchronique des faits actuels, qui offrent seuls les matériaux complets et dont on peut avoir le sentiment direct » (*Travaux*, I, 7), elle ajoute aussitôt: « on ne saurait poser de barrières infranchissables entre les méthodes synchroniques et diachroniques » (*ibid.*). Il me semble que ce serait chose factice que de vouloir négliger le diachronisme dans nos recherches de linguistique; en effet, nous raisonnons historiquement non seulement par habitude, mais par nature. Lorsque la grammaire pratique de la langue roumaine enseigne par exemple que le pluriel de *cal* est formé par le changement de *l* en *i* (ou par l'adjonction d'un *i* devant lequel *l* tombe), cette explication « diachronique » est plus facile à comprendre pour l'élève, habitué à l'idée des pluriels terminés en *i* (tirée d'exemples comme *boi*, *noi*, *soci*, etc.) que ne le serait une explication purement statique; de même en français, il est difficile d'expliquer pour des cas comme *vif-vive*, sans recourir au latin *virus-viva*, la « corrélation phonétique » sourde-sonore, qui ne vaut

De même que l'on peut dresser le système phonétique d'une langue en s'appuyant sur les constatations faites dans la phonétique, de même on peut tirer synthétiquement de la phonologie le système phonologique. De fait nous autres romanistes nous sommes habitués à de telles synthèses, depuis que M. M. MEYER-LÜBKE ¹⁾, A. ZAUNER et d'autres ont ordonné dans leurs ouvrages d'ensemble la phonologie romane d'après les conditions capitales dans lesquelles naissent les lois phonologiques. Seule une telle méthode convient pour caractériser une langue au point de vue du développement historique de ses sons.

Pour le roumain, plus exactement pour la période du roumain primitif, j'ai essayé de caractériser ainsi le système phonologique dans mon livre *Studii istroromâne*, II, § 275 sqq.

Je ne veux ici donner que quelques exemples. Nous établissons ainsi que, parmi les conditions qui transforment la structure phonétique du roumain, la différence entre position « libre » et « entravée », qui joue un rôle si essentiel dans d'autres langues romanes, n'a aucune importance; de même, la présence dans la syllabe suivante des voyelles extrêmes *i* et *u* n'entraîne pas de métaphonie pour les autres voyelles, ce qui se passe dans certaines langues ou dialectes romans. Au contraire la métaphonie est produite en roumain par un *e* ou un *a* (*ă*) dans la syllabe suivante. Ce qui est d'une importance capitale, c'est le fait qu'un son est ou non accentué; en effet, la position atone a la même conséquence que la position nasale (*n* + voyelle ou consonne et *m* +

d'ailleurs plus pour *bon-bonne* ou pour *beau-belle*. Pourquoi Lessing vante-t-il Homère comme un modèle, lorsque, pour nous décrire le bouclier d'Achille, il nous fait pénétrer dans l'atelier du forgeron des dieux, et nous montre comment l'œuvre est achevée pièce par pièce? C'est qu'il avait observé ceci: même quand nous tirons une jouissance esthétique d'un chef d'oeuvre, le mouvement dynamique est beaucoup plus adapté à notre compréhension artistique qu'une description statique; il nous est beaucoup plus facile de comprendre et de retenir une succession qu'une juxtaposition. Surtout, nous ne devons pas perdre de vue que la façon de penser du linguiste sur l'objet de son étude, la langue, n'approche de l'exactitude que lorsqu'elle est dans son essence en harmonie avec la manière dont le sujet parlant comprend sa langue; celui-ci en effet est habitué, comme le savant, à analyser; il possède, comme le savant, un sens grammatical très fin, et même un sens étymologique.

¹⁾ Plus encore que dans sa *Romanische Lautlehre*, M. MEYER-LÜBKE a employé cette méthode dans son beau travail: *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch* dans « Mitteilungen des rum. Instituts a. d. Universität Wien I » (1914) 1 sqq.

consonne) à savoir la fermeture de la voyelle; importante également est la position protonique ou posttonique, initiale, finale ou intervocalique.

Un cas très instructif est présenté par les perturbations qu'entraînent un *e* ou un *i* dans la syllabe suivante (position « molle ») contrairement à *a* (ă), *o*, *u* ou zéro (position « dure »).

Comme j'ai essayé de le montrer dans DR V, 777 sqq. au début la présence de ces voyelles prépalatales dans la syllabe suivante n'a eu que de faibles conséquences. Mais plus tard, à la suite d'une interprétation du matériel linguistique et d'un classement de celui-ci dans des catégories où il n'avait que faire à l'origine, cette présence de *e* ou *i* a été prise pour la condition de certaines nouvelles lois phonologiques; ainsi elle a amené de très importantes modifications dans la structure phonologique du roumain, avec de grosses répercussions dans la morphologie. Ce cas montre bien qu'un examen statique de la langue, sans une étude rétrospective des faits dans leur évolution depuis leur origine, n'est pas capable de nous renseigner complètement.

[Les deux mots qui composent le terme *phonologie* précisent d'une part son contenu, en le limitant aux éléments *phoniques* de la langue, et laissent d'autre part toute licence d'étendre la discipline ainsi nommée à tous les problèmes en liaison avec les éléments phoniques: l'élément constitutif *-logie* ne souffre aucune restriction. L'étude de la fonction remplit dans une langue par l'élément phonique, telle que la préconise en grande partie le « Cercle » de Prague, entre donc parfaitement dans le cadre des préoccupations de la phonologie, mais sans pouvoir devenir son seul but. Le « Cercle » veut exclure de la phonologie des recherches légitimes, telles que l'évolution des sons et l'étude des « lois phonologiques » comme étant de nature « atomistique »; c'est là confondre l'*objet* de la science avec la *méthode* de recherche. D'autre part, on nous parle d'une phonologie syntactique, stylistique etc.; c'est confondre la science qui devrait étudier l'élément *son* sous tous les rapports — la phonologie — avec la science de la fonction d'un élément linguistique qui est un son en général, mais pas nécessairement: « La phonologie ne s'occupe pas seulement d'éléments phonologiques mais aussi d'éléments extraphonologiques, considérés dans leur fonction » (R. JACOBSON, *Travaux*, IV, 310).

L'emploi du terme phonologie dans ce sens est d'abord impropre ; en outre, il a le désavantage d'entrer en conflit avec l'usage. En vérité, en anglais par exemple, on fait entre « phonetics » et « phonology » la même différence qu'entre « Phonetik » et « Lautlehre » en allemand ; je crois qu'il serait bon de l'introduire aussi chez nous, en mettant la phonologie à la place qui lui convient dans la grammaire, à côté de la *morphologie* et de la *lexicologie* (avec la *sémasiologie*)¹.

La *phonétique* est une discipline exacte, de laboratoire, qui s'occupe de l'étude objective des sons tels que les prononce la bouche, que les perçoit l'oreille, que les fixe la mémoire ; la *phonologie* est un chapitre de la grammaire, dont l'objet est le son réfléchi dans la conscience linguistique des sujets parlants, avec la valeur conventionnelle que lui prêtent le parleur et l'auditeur.

La phonétique peut être comparée à la numismatique qui étudie la monnaie au sens matériel ; la phonologie ressemble davantage à la métrologie, qui s'efforce d'établir sa valeur. Le cercle linguistique de Prague ne se satisfait pas d'autant. Il voudrait qu'on créât aussi une sorte de « nummologie », où entrerait quelque chose des sciences financières. Certes, il a raison, car ce qui nous intéresse, dans la monnaie comme dans l'élément linguistique, ce n'est pas seulement sa valeur, c'est aussi la puissance de circulation qu'elle a comme symbole, comme moyen d'échange et de paiement.

La linguistique a reconnu que l'homme ne transmet pas passivement le langage traditionnel ; qu'il joue un rôle actif ; qu'il se rend compte des éléments constitutifs de ce dernier et agit consciemment sur le mécanisme de la langue. Il faut donc que cette science s'efforce de déchiffrer le *sens grammatical* de ceux qui parlent une langue ; de connaître comment les sujets parlants gouvernent, par une administration rationnelle, les éléments donnés de la langue, en enrichissant celle-ci d'instruments grammaticaux nouveaux.

Les travaux les plus récents sont arrivés à le démontrer : il n'y a pas que les éléments ayant une valeur sémantique (les mots), syntaxique (les conjonctions, les prépositions), ou morphologique

¹) HASDEU, notre premier linguiste, faisait une différence entre « lois phonologiques » et « accidents phonétiques ». Le Prince TROUBETZKOY (*Travaux*, IV, 116) fait une distinction précise entre « Phonologie » et « Lautlehre ».

(les désinences, les suffixes, les préfixes) qui puissent pénétrer dans la conscience linguistique ; il en est de même des sons qui les composent ; ils constituent aussi des éléments analysables et peuvent être utilisés dans l'économie de la langue, remplir certains services grammaticaux.

Si nos recherches ne se bornent pas à étudier la manière dont sont produits — « articulés » — les sons dans différentes langues, à établir un répertoire des images acoustiques, et du moment que nous étudions aussi le rôle linguistique du son en tant qu'élément *reconnu*, *apprécié* et *utilisé* par les sujets parlants, nous avons franchi les frontières de la *phonétique* et nous sommes sur le terrain de la *phonologie*. Si le système qui encadre les sons d'une langue n'est pas seulement une construction édifiée par le savant dans un intérêt didactique ou méthodique, pour ordonner les matériaux bruts qu'il étudie ; s'il correspond au contraire à un système dans la *conscience linguistique* des sujets parlants, dès lors nous avons à faire non plus à un système *phonétique*, mais à un système *phonologique*.

Il n'est pas toujours possible de tracer une frontière précise et objective entre phonétique et phonologie ; il y a de l'une à l'autre des passages incessants, qui dépendent de l'attitude d'observation prise par le sujet parlant à l'égard de sa propre langue, c'est-à-dire d'un élément subjectif. Un élément est devenu phonologique lorsque, dans une langue, il a été reconnu et utilisé ; il peut dans une autre langue ne pas avoir été remarqué ; il est alors resté élément *phonétique*. Ainsi l'or avec lequel on frappe une monnaie : il n'intéresse pas seulement le numismate ; il peut devenir un des facteurs financiers les plus importants, dès lors qu'on lui donne une valeur conventionnelle d'étalon.

1933. *Pe marginea cărților*, IV, dans DR VII, 442—445].

2. SUR LES LOIS PHONOLOGIQUES *)

Notre génération traverse aujourd'hui une époque de révision des conceptions linguistiques fondamentales. Presque tous nous avons commencé notre carrière en adeptes convaincus de l'école « néo-grammaticale » allemande et nous continuons la méthode strictement scientifique de nos maîtres. Pourtant nous avons perdu la foi dans beaucoup de leurs principes linguistiques. Le conflit apparaît avec une particulière évidence quand il s'agit des « lois phonologiques » : d'une part nous sentons que la croyance à des « lois sans exception » n'est qu'une illusion ; d'autre part nous continuons pourtant à travailler sur cette base, sentant bien que, si nous la renions, le terrain se dérobe sous nos pas.

Il me semble donc qu'il n'est pas inutile d'essayer de concilier les acquisitions de la génération passée et les progrès réalisés par la science depuis quelques dizaines d'années. Cela n'est peut-être pas trop difficile, à condition de remplacer l'esprit dogmatique de nos prédécesseurs par le désir, manifesté par les contemporains, d'étudier avec le plus de curiosité et d'attention scientifique possible même les phénomènes qui menacent de renverser les dogmes en cours.

Dans cette intention il nous faut procéder — sans prétendre nullement à dire du nouveau et seulement avec le désir de mettre en relief quelques points caractéristiques — à un rapide historique de la question, per summos apices.

Même à l'époque où les études de langue n'avaient pour ainsi dire qu'un but pratique : l'établissement de règles grammaticales, on a observé que la langue est soumise à des transformations

*) 1921. Troisième étude de la série « *Din perspectiva Dicționarului* ». DR. II, 19—87.

phonétiques. Mais on n'a pas accordé à ces observations l'attention nécessaire, et on n'en a pas tiré de conclusions scientifiques.

Ainsi, pour ne pas sortir de chez nous, bien peu savent que la plupart des transformations des sons de notre langue ont été reconnues par SAMUIL CLAIN et exposées dans sa grammaire ¹⁾. Mais CLAIN montrait ces transformations pour en tirer des règles d'orthoëpie: transcrivant pour la première fois les mots avec des lettres latines, il leur a donné une forme rapprochée de leur étymologie; il s'est donc trouvé dans l'obligation de donner au lecteur des règles pour traduire dans la prononciation les signes graphiques à l'aide desquels il latinisait le mot écrit.

Il y a cent ans à peine, la philologie a commencé à devenir une science dans le véritable sens du mot, par l'introduction du point de vue historique et comparatif dans ses études. En comparant les formes actuelles aux stades du passé de la langue, ou celles de la langue littéraire aux équivalents dialectaux, les philologues ont été frappés par la régularité que présentaient les sons. « FRANZ BOPP l'avait reconnue; J. GRIMM l'avait formulée pour quelques cas; A. POTT réussit à la montrer dans d'autres, et A. SCHLEICHER la considérait même comme un principe fondamental dans ses recherches ».

J. GRIMM, le premier, a réussi dans la seconde édition de sa grammaire à formuler une des coïncidences phonétiques les plus surprenantes dans la comparaison des langues de même famille: la *mutation consonantique* (deutsche Lautverschiebung). Il restait pourtant bien des cas qui paraissaient irréguliers; aussi dans les écrits des savants de cette époque trouvons-nous souvent des règles semblables

¹⁾ Ainsi, la première grammaire de la langue roumaine (1780) parle des phénomènes suivants: *a* et *o* non accentués passés à *ă* et *u* (*capră, bumbac*); *a, é, i* (recte: lat. *i* = lat. vulg. *e*) et *o* passés à *â* et *u* devant *n* et *mb, mp* (*pâne, câmp, îmblu, coperemânt, împărat, munte*); *e* et *o* accentués passés à *ea* et *oa* devant un *a* et un *e* de la syllabe suivante (*poartă, soarte*); *en* accentué passé à *in* et resté intact [après les labiales] devant un *e* de la syllabe suivante (*cuvinte*); *c* et *g* changés en *č, ġ* devant *e* et *i* (*cruce, geme*); *t, d, s* suivis de *i* [long] modifiés en *ț, z* et *ș* (*ție, rășină*); *l* intervocalique passé à *r* (*moară*); *l* suivi de *i* + voyelle passé à *i* (*iepure, muiere, fiu*); *c* suivi de *i* + voyelle changé en *ț* (*ghiață, față*); le passage à *v*, puis la disparition de *b* intervocalique (*cal, lăudam, boi, cântău*, exception *avea*); *t* suivi de *i* + *o* accentué modifié en *č* (*rugăciune, închinăciune*); *ct* passé à *pt* (*lapte*); *cl* et *gl* passés à *k'* et *ğ* (*cheie, ghiață*); *gn* devenu *mn* (*pumn*); *x* changé en *s* (*ieși, țese*) (cf. R. IONAȘCU, *Gramaticii români*, Iași, 1914, 17—19).

à celles des grammaires pratiques, formulées avec de fâcheuses réserves, telles que « parfois », « d'ordinaire », « en général », et accompagnées d'interminables listes d'exceptions.

Ainsi, la règle établie par GRIMM présentait quelques irrégularités désespérantes. Les anciens se contentaient de les constater; ils avaient hérité de leurs prédécesseurs quelque scepticisme touchant la régularité absolue des évolutions linguistiques; mais l'esprit critique des jeunes se révoltait devant elles, car ils commençaient à appliquer dans les investigations linguistiques les méthodes des naturalistes. A. LESKIEN, le slaviste bien connu, dans son étude sur « La déclinaison dans les langues balto-slaves », parue en 1876, exprima la croyance nouvelle dans les termes suivants: « Admettre des dérivations arbitraires, fortuites, impossibles à coordonner, ce serait reconnaître que l'objet de nos recherches, la langue, est inaccessible à la science ». Et en effet, un an plus tard, en 1877, le savant danois K. VERNER expliquait les exceptions à la loi établie par GRIMM, en formulant une règle nouvelle.

BOPP et SCHLEICHER admettaient que la langue indo-européenne primitive n'avait que trois voyelles: *a*, *i*, *u*; ils partaient d'un concept a priori, qui persiste aujourd'hui encore chez beaucoup de linguistes, à savoir que plus, dans l'étude rétrospective d'une langue, on se rapproche du stade primitif, plus on arrive à des formes simples. À la forme sanscrite *dāça* correspondent en latin *decem*, en grec *δέκα*, en vieux-saxon *tehan* etc.; aussi a-t-on cru que le sanscrit conserve le stade primitif indo-européen, tandis que l'*e* représente un stade plus récent, dérivé de *a*. On a observé d'autre part qu'à un *k*, *g* en lithuanien correspondaient en sanscrit tantôt *k*, *g*, *gh*, tantôt *c*, *j*, *h*, et en iranien tantôt *k*, *g*, tantôt *č*, *ž*, sans qu'il fût possible d'établir une règle. Mais une connexion entre les deux phénomènes fut bientôt établie: en 1877, plusieurs savants (COLLITZ, SAUSSURE, J. SCHMIDT, TEGNÉR, VERNER et THOMSEN) arrivèrent en même temps à discerner le véritable rapport entre eux: les palatales et les affriquées résultant d'ordinaire de vélaires devant les voyelles palatales, il fut naturel d'admettre que les groupes *ca*, *ja* en sanscrit et *ča*, *ža* en iranien sont le développement de *ke*, *ge*; si donc, dans la plupart des langues européennes nous pouvons constater *ke*, *ge*, c'est là le stade ancien. Ainsi, la théorie aprioristique de l'ancienneté plus grande de *a* par rapport à *e* était renversée; la prépondérance des langues indo-iraniennes dans les études indo-européennes diminuait;

la nécessité s'imposait d'établir les comparaisons sur toutes les langues, et pas seulement sur quelques-unes; en revanche le principe de la constance des lois phonétiques restait intact: il était reconnu que *a* ne s'est pas scindé arbitrairement dans les langues européennes en *a*, *e*, *o*, et que la double évolution de *k*, *g*, en sanscrit et en iranien, est conditionnée par des causes bien définies.

Confirmés par ces résultats surprenants dans leur conviction de la régularité des développements phonétiques, les néo-grammairiens allemands posèrent le principe des lois « phonétiques » sans exception. Les deux principaux représentants de cette école, K. BRUGMANN et OSTHOFF donnèrent une expression claire à la foi nouvelle dans la préface du premier volume de *Morphologische Untersuchungen* (1878): « Tout changement phonétique, étant donné qu'il s'accomplit mécaniquement, a lieu selon des lois sans exception; en d'autres termes, la direction des évolutions phonétiques est toujours la même chez tous les membres d'une communauté linguistique — hors le cas de séparation dialectale — et tous les mots où se trouve le son soumis au changement phonétique sont touchés sans exception par cette direction. Les cas réfractaires, les exceptions apparentes, ont toujours une cause bien déterminée et s'expliquent comme formes analogiques ». Ainsi s'établit une distinction entre les lois phonétiques, d'ordre mécanique, et les lois de l'analogie, d'ordre psychologique: nous la trouvons en particulier chez HERMANN PAUL, le théoricien de l'école néo-grammaticale.

L'école des néo-grammairiens a eu une influence des plus bienfaisantes sur les études de linguistique: elle les a établies sur une base exacte de recherches et les a protégées contre toute ingérence d'une imagination déréglée, à qui elle opposait la rigidité de « lois sans exception ». Innombrables furent les découvertes de détail, les rectifications d'erreurs, les lacunes complétées dans les connaissances antérieures. Mais l'essentiel, c'était que le savant avait acquis une confiance absolue dans sa méthode de recherche, sûre et menant à la résolution de problèmes qu'on aurait crus inextricables. BRÉAL observait très justement (*Sémantique*, 257): « Cette idée contenait précisément la somme de paradoxe nécessaire pour frapper la curiosité. Si l'on avait dit *développement régulier, marche constante*, personne ne s'en serait soucié. Mais *lois aveugles, précision astronomique* — l'attente générale était mise en éveil ».

Mais le travail intense de tant de chercheurs éclairés et d'élèves laborieux épuisa vite la plus grande partie du terrain à

exploiter. Sur la base des lois phonologiques, on découvrit surtout quantité d'étymologies nouvelles, qui, de leur côté, servaient d'exemples pour illustrer ces lois elles-mêmes et les préciser avec toujours plus d'exactitude. Malgré tout, il restait partout, dans le vaste champ défriché par les néo-grammairiens, des îlots rocheux où le soc ne pouvait mordre. On laissait de côté ces « cruces philologicae », sans y attacher trop d'importance. Dans leur hâte d'ensemencer et de féconder le champ, les chercheurs ne s'arrêtaient guère à ces obstacles. Mais à mesure que la récolte poussait, les lieux demeurés infertiles inquiétaient et frappaient : surtout si on laissait un instant le travail de détail, qui tient le regard attaché à la terre, pour s'élever sur les hauteurs et embrasser le territoire entier.

Peu à peu, beaucoup de chercheurs se convainquirent que les outils à l'aide desquels on avait défriché la plus grande partie du champ ne pouvaient être parfaits : en effet, ils ne pénétraient pas partout ; il fallait donc parfaire la méthode d'investigation. De fait, les néo-grammairiens faisaient en grande partie un travail de laboratoire ; ils se créaient artificiellement, en écartant tous les obstacles, les conditions les plus avantageuses pour l'expérience à l'aide de laquelle ils voulaient démontrer une loi d'évolution. L'expérience réussissait, elle emportait la conviction, et son utilité didactique était indéniable. Mais lorsque les conditions soigneusement préparées dans le laboratoire n'étaient plus réalisées, lorsque le chercheur sortait sur le terrain, où tant d'éléments accessoires viennent s'ajouter à tout moment et en tout lieu, l'expérience ne donnait plus les résultats attendus.

La réaction contre la méthode des néo-grammairiens naquit presque en même temps que leur école. Dès 1886, M. O. JESPERSEN prononçait à la Société de philologie et d'histoire de Copenhague une conférence (imprimée en 1887 dans « *Techmers internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft* », et réimprimée, avec additions, en 1904 dans son livre *Phonetische Grundfragen*, 142 sqq.), particulièrement remarquable parce que lui, spécialiste de phonétique, s'y affirmait sceptique à l'égard de l'importance exagérée qu'on attribuait à la loi « phonétique ». Après avoir résumé les théories des néo-grammairiens, il montrait que ces lois ne sont pas applicables dans beaucoup de cas ; qu'on avait fait trop de spéculation en chambre et pas assez d'observations sur le terrain ; qu'on avait exagéré le rôle de la loi phonologique en tant que principe de méthode. Il combattait surtout ceux qui, voulant expliquer l'extension

d'une évolution phonétique, pensent seulement aux transformations articulatoires, et ne pensent pas assez que la langue est un moyen de communication ; par conséquent, les modifications lentes et graduelles d'un son ne se propagent que dans la mesure où elles n'empêchent pas de se comprendre celui qui parle et celui qui écoute.

La même année paraissait l'étude de HUGO SCHUCHARDT *Über die Lautgesetze* (Berlin) où sont attaquées avec des arguments puissants les « lois sans exception » dans la transformation des sons d'une langue. Ce travail est aujourd'hui encore d'actualité. Dès lors SCHUCHARDT écrivait que, selon lui, les lois phonologiques « ne sont pas dues uniquement au jeu exclusif d'une action inconsciente » (13). Il s'élève surtout contre ceux qui introduisent le *dogme* des lois sans exception (29) et montre que le mélange des langues (« Sprachmischung ») est un phénomène dont il faut toujours tenir compte. A maintes reprises, dans de petits articles et des comptes-rendus, SCHUCHARDT est revenu sur ces questions. Mais le flot qui avait entraîné la majorité des linguistes et presque tous les philologues avait été trop puissant, et la voix de ce précurseur de la nouvelle école ne trouva pas d'écho. SCHUCHARDT ne tenait pas à vulgariser ses idées en les exprimant de façon à être compris de tous ; avec ses connaissances vastes dans des langues peu familières à la plupart, il cherchait ses exemples dans des domaines où bien peu pouvaient le suivre ; il jetait avec la profusion du semeur ses observations géniales parmi de longues listes d'exemples embrouillés, et il les publiait dans des notes où on ne se serait pas attendu à les trouver.

Vers la fin du siècle dernier, l'étymologie du mot français *trouver* passionna un moment les romanistes. Partant du dérivé vieux français *trouveour*, prov. *trobador*, GASTON PARIS avait donné proposé l'étymologie **tropare* « faire des poésies (tropes) », qui au point de vue des lois phonologiques était impeccable. SCHUCHARDT ne fut pas satisfait par elle, parce qu'elle supposait un changement de sens trop abstrait et ne convenait pas aux autres langues romanes ; il en revint à l'étymologie de DIEZ et s'efforça de démontrer que, malgré toutes les difficultés apparentes, le mot vient du latin *turbare*, et que ce verbe était à l'origine un terme de pêche. Une vive discussion s'engagea entre Paris et Graz : du côté de G. PARIS se rangea aussi un de ses élèves, A. THOMAS, à qui la science devait une série de belles étymologies, découvertes sur la base des lois phonologiques. La lutte fut véhémente, et

l'ironie n'y manqua pas ; on y parla de la « dame phonétique » et de la « dame sémantique » ; on cherchait à revendiquer dans les recherches étymologiques le rôle principal pour la phonologie d'un côté, pour la sémantique de l'autre.

Celui qui a montré le plus clairement le rôle important de la sémasiologie dans les recherches étymologiques fut M. BRÉAL, dans son livre fondamental : *Essai de sémantique* (3-e éd., Paris, 1904). Il s'élève contre ceux qui pensent que nous pouvons réduire les évolutions phonétiques d'une langue à des lois mécaniques, sans que l'esprit joue le moindre rôle dans les changements qui s'accomplissent autour de nous : « Les règles de la phonétique ne sauraient être entourées de trop de respect. Elles sont la garantie de tout progrès, la seule défense contre le caprice et la fantaisie, qui ont autrefois tant nui à nos études : nous devons tous travailler à les rendre de jour en jour plus détaillées et plus certaines. Mais c'est sur la nature de ces lois que j'aurais à faire des réserves . . . Les organes de la voix sont les serviteurs et non les maîtres du langage » (318).

Le travail d'ethnopsychologie de WUNDT, *Die Sprache*, dont il sera parlé plus loin, a contribué aussi à la révision des conceptions néo-grammaticales sur les lois phonologiques.

Ces conceptions ont été combattues avec beaucoup d'énergie et de verve en particulier par M.M. KARL VOSSLER et M. BARTOLI. Le premier, dans ses écrits *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft* et *Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, parus à Heidelberg en 1904 et 1905, combat le positivisme dans les recherches linguistiques *). Il s'est efforcé de montrer que les

*) [Il me semble en vérité que le stade actuel de la philologie romane, comme de la linguistique en général, est caractérisé moins par un passage du « positivisme » à l'« idéalisme » que par un enrichissement des perspectives sous l'angle desquelles nous nous étions naguère habitués à considérer la langue ; la méthode trop dogmatique de nos prédécesseurs se met en harmonie avec notre conviction de plus en plus ancrée que le linguiste doit aussi être un psychologue. L'« intuition » n'est pas une prérogative des « idéalistes » ; ce don est pour la science ce que le talent est pour l'art ; sans lui aucune œuvre féconde en idées n'aurait pu voir le jour, ni à l'époque du « positivisme », ni à celle de l'« idéalisme ». Seulement nous, qui avons vécu au temps de la méthode rigoureuse des lois phonologiques, nous nous sommes accoutumés à réfréner l'essor de l'imagination par un contrôle incessant, sachant que la véritable intuition jaillit en général d'une exacte connaissance des faits.

1927. Compte rendu publié dans DR. IV, 1314 du livre de I. IORDAN, *Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft*].

transformations phonétiques dépendent de l'accent et du rythme, et ces derniers de l'état d'âme de celui qui parle. Une transformation phonologique prend naissance lorsque notre intuition intérieure se réalise par la voie de notre instrument d'articulation: « *lautliche Verkörperung der Seele, das ist Lautwandel* » (*Sprache*, 58). Des innombrables transformations phonétiques individuelles, seules continuent, en évoluant, celles qui sont pour ainsi dire dans l'air, pour qui existe, dans une communauté linguistique, quelque volonté ou tendance collective. L'analogie fait que ces transformations phonétiques se généralisent: « Quand les faits similaires sont assemblés par un groupement analogique, il semble à l'observateur superficiel que ce soit l'effet d'une loi. Ainsi est née l'erreur . . . que le changement phonétique soit non individuel, mais général, non libre, mais assujéti à des lois. On a pris similitude pour identité » (*ibid.*, 119).

Dans son étude intitulée *Alle fonti del neo-latino*, Trieste 1910, M. M. BARTOLI déclare, en épigraphe, la guerre aux néo-grammairiens: « les lois phonologiques ne sont pas une découverte scientifique: elles sont une invention pratique, forgée par les vieux grammairiens, et développée par les néo-grammairiens; elles sont et resteront toujours insuffisantes pour les néo-linguistes ». Selon lui, chaque mot de la langue a le droit d'être étudié comme un organisme doué de sa vie particulière; il y a dans chaque mot une puissance vitale plus ou moins grande, selon l'amour qu'il est capable de provoquer chez le sujet parlant: « l'histoire des réflexes phonétiques, comme celle des langues, comme celle de tout être est une histoire d'amour et de mort » (p. 904—905). Selon M. BARTOLI les termes même de « normal » et « anormal » ou « exceptionnel » sont oiseux et anti-scientifiques; on devrait les remplacer par « ancien » et « nouveau », étant donné que, à côté des formes héréditaires, notre langue reçoit constamment, par les mots qui voyagent, des emprunts de formes nouvelles.

Par leurs admirables travaux de géographie lexicale, E. GILLIÉRON et ses élèves ont ouvert à la linguistique des horizons nouveaux. Devant nos yeux s'étale une richesse de formes infiniment plus vaste que nous ne le soupçonnions, et nous nous convainçons que bien des « principes » à qui l'école néo-grammaticale attribuait un rôle réduit ont une importance capitale en linguistique. Étudiant les mots dans leur développement si complexe, et si différent selon chaque cas, GILLIÉRON demande que la science individualise ses

recherches ; il ne reconnaît plus pour règle des travaux scientifiques la tendance à subordonner, qui s'efforce de faire entrer le plus d'individus possible dans des catégories souvent arbitraires. Il refuse aux lois phonologiques même une valeur de contrôle certain pour établir une étymologie ; dans son langage tranchant, il donnait comme sous-titre à son dernier travail : « la faillite de l'étymologie phonétique »*).

Deux autres savants français, FERDINAND DE SAUSSURE, dans son *Cours de linguistique générale*, (publié par CH. BALLY et A. SECHEHAYE, Lausanne-Paris, 1916) et M. A. MEILLET, dans sa *Linguistique historique et linguistique générale* (Paris, 1921) insistent sur l'importance du moment social, sur lequel nous reviendrons aussi. Tous deux montrent en même temps que la grammaire historique ne peut plus former l'objet unique des préoccupations linguistiques ; SAUSSURE distingue la linguistique « diachronique » qui étudie la langue dans ses stades de développement successifs, et la linguistique « synchronique » qui examine les rapports entre les différents phénomènes linguistiques observés au même stade de la langue. Montrant la quantité de problèmes importants qui se posent à cette dernière, il croit que les recherches de l'avenir devront lui donner de nouveau l'attention qu'elle mérite.

Si ces savants contemporains se dressent contre les conceptions linguistiques de la génération passée, les idées des néo-grammairiens continuent pourtant à être défendues de nos jours. Parmi les romanistes français, leur adepte le plus convaincu me semble être M. A. DAUZAT, qui, dans *La vie du langage* (Paris, 1910) soutient que les lois phonologiques sont spontanées et en dehors de notre conscience (p. 27) ; il croit qu'une transformation phonétique se

*) [GILLIÉRON a à un degré exceptionnel le don de pénétrer, avec son sens linguistique, dans la structure délicate de l'esprit humain, au delà du domaine où l'histoire présente des données et où la spéculation trouve des arguments. Personne ne connaît comme lui la langue française, ou, plus exactement, l'esprit même de cette langue ; aussi personne n'a-t-il eu une vision plus claire de la vie de cette langue. Il s'est trompé dans des détails ? Cela ne diminue en rien le gain que son oeuvre a réalisé au point de vue de la méthode. Il a exagéré en généralisant ? Cela était naturel dans un tempérament de lutteur comme le sien. Les livres de GILLIÉRON me font l'effet d'une pluie abondante, tombée après une période de sécheresse. Les fleurs, sur la terre fécondée, se sont ouvertes ; maintenant le jardinier peut venir, pour enlever les mauvaises herbes à qui cette pluie a aussi donné la vie.

1923. Dans le compte-rendu publié dans DR. III, 827 du livre de MILLARDET : « *Linguistique et dialectologie romanes* »).

produit en même temps, à la même époque, sur un territoire parfois fort vaste, chez une population qui souvent n'est pas unie par un lien politique ou économique (p. 28). Une langue ou un dialecte emprunte parfois au voisin des mots, jamais des sons (p. 30). Dans une commune — cellule linguistique — le même son évolue simultanément chez tous les individus d'une génération, fait prouvé, croit-il, par les observations de l'abbé ROUSSELOT dans une commune de Charente (p. 32). « Si, dans son évolution admirablement disciplinée, l'innombrable armée des sons similaires ne connaît aucun trainard et aucun tireur au flanc, en revanche elle a quelques éclaireurs qui, partis en avant-garde, ont brûlé les étapes » (p. 34). En principe, l'évolution des sons est indépendante de la fréquence des mots dans le langage (p. 34).

Parmi les Allemands, celui qui a exprimé avec le plus de force, dans ces derniers temps, sa foi dans des lois sans exception est E. HERZOG. Dans ses *Streitfragen der romanischen Philologie* (Halle 1904, p. 5 sqq.) il compare les lois phonologiques aux lois physiques et distingue trois catégories d'« exceptions » : a) exceptions véritables ; dans ce cas, en histoire naturelle, la « loi » n'a pas été bien formulée, et nous chercherons une nouvelle formule qui embrasse aussi les cas qui nous semblent exceptionnels ; b) exceptions apparentes, qui s'expliquent par le fait que l'action d'une loi est paralysée par celle d'une autre (les effets de la loi de la gravitation peuvent être suspendus par un aimant ; le mot français *cage* a conservé un *c*, au lieu de *ç* devant *a*, en raison de l'action dissimilatrice du *ǵ* qui suit) ; c) exceptions que nous sommes incapables d'expliquer encore, parce que nous n'avons pas les moyens de reconnaître leur véritable nature.

Entre les deux extrêmes, ceux qui nient l'existence des lois phonologiques et ceux qui les soutiennent de toutes leurs forces, il y en a beaucoup qui croient pouvoir prendre une attitude intermédiaire, en se servant d'une terminologie atténuée : ils ne parlent plus de « lois » mais de « règles » phonologiques ¹⁾ ; ils remplacent

¹⁾ M. SANDFELD-JENSEN, *Die Sprachwissenschaft* § 39 propose le terme de « Lautgesetz » pour les changements de sons qui se trouvent dans toutes les langues, et celui de « Lautregel » pour ceux qui ne se rencontrent que dans quelques-unes ou dans une seule. Ainsi, il croit que la transformation de *l'* en *y*, que nous voyons se produire spontanément dans différentes langues est un « Lautgesetz » ; le cas inverse, à savoir la transformation de *y* en *l'*, ne peut être constaté qu'exceptionnellement.

le terme d'« inconscient » par celui de « subconscient »; ils ne considèrent pas les transformations phonétiques comme un phénomène purement mécanique de notre organe d'articulation; ils admettent aussi des causes psychologiques, parce que l'articulation elle-même est le résultat d'une innervation partie du cerveau; ils introduisent donc le terme de phénomènes « psychophysiques ».

2. A coup sûr, ces termes atténués, mais aussi plus pâles — car ils ne recouvrent pas une conviction ou une idée claire — ne sont point de nature à donner la solution du problème lui-même. Commençons donc par préciser la terminologie que nous allons employer.

Nous parlerons de *changements* ou de *modifications de prononciation*, et de *lois phonologiques*. Par le terme de *changement de prononciation*, nous entendons toute modification à l'égard de la prononciation traditionnelle: peu importe qu'elle apparaisse incidemment, comme « faute de langage » chez un ou plusieurs individus, une seule fois ou à maintes reprises. Par le terme de *lois phonologiques*, nous entendons spécialement les changements de prononciation qui ne sont plus accidentels, mais habituels, qui se répètent régulièrement et constamment et embrassent tout le « matériel linguistique », c'est-à-dire tous les cas de même structure; ils peuvent être individuels, et ne se trouver que dans la langue d'un seul homme; mais en général ils sont collectifs et s'étendent sur un groupe géographique ou social entier de sujets parlants. Le mot de « loi » ne doit pas être entendu dans le sens juridique, comme une prescription imposée à la langue par je ne sais quelle puissance mystique, mais dans le sens philosophique, comme la constatation d'un rapport stable qui existe entre une série de phénomènes linguistiques (cf. BRÉAL, *Sémantique*, 9).

La différence que nous faisons entre les « lois phonétiques » — dont nous ne nous occuperons pas ici — et les « lois phonologiques »¹⁾ ne vient pas d'un désir pédant d'introduire un terme nouveau; c'est une sorte de profession de foi. Les « lois phonétiques » constatent des rapports constants dans la prononciation, dictés par la structure de notre appareil d'articulation, qui dans son essence est le même chez tous les hommes; les évolutions formulées dans les « lois phonologiques » sont le résultat d'un ensemble de causes,

¹⁾ Cf. le présent volume, p. 125 sqq. 10.

qui ne sont qu'en partie de nature physiologique. Pour comprendre les premières, il suffit de connaissances de phonétique ; pour comprendre les autres, il faut recourir à la psychologie et à la sociologie : à la première pour expliquer la *généralisation* d'un phénomène isolé à l'ensemble du « matériel linguistique », à la seconde pour expliquer comment un phénomène individuel a pu devenir *collectif*.

3. L'absence de clarté dans la terminologie peut provoquer — et elle a provoqué en effet — des erreurs de méthode.

Il est évident que les phénomènes linguistiques peuvent être envisagés à différents points de vue : cela dépend de l'objet des préoccupations de celui qui les étudie : phonologie, morphologie, dérivation, lexicologie, syntaxe ou stylistique. L'angle sous lequel le linguiste les considère peut donc varier, mais l'objet reste le même dans son essence : la langue humaine. Nous allons voir qu'en projetant sur la phonologie quelques constatations de principe que nous pouvons faire en nous plaçant au point de vue de la morphologie ou de la syntaxe, par exemple, et en citant des exemples clairs empruntés à ces chapitres de la grammaire pour obtenir des analogies, nous réussirons à voir plus clairement certaines questions délicates. Voici notre point de vue : considérer le sujet parlant avant tout comme *reproduisant* : par un exercice incessant, il est devenu le propagateur mécanique et inconscient du langage traditionnel ; en second lieu comme *être pensant* : par la structure individuelle de sa pensée, il devient un innovateur ; enfin comme *facteur social* : il contribue d'une part à l'expansion des innovations linguistiques, d'autre part à l'unification du langage commun.

4. Une des fautes de méthode qu'on a tendance à commettre en phonologie est la suivante : se préoccuper exclusivement de la forme extérieure, de l'ensemble de sons avec lequel le mot se présente tout d'abord à l'attention, et s'imaginer qu'on peut faire abstraction de son contenu. Mais diviser la forme et le fond, c'est dissocier deux éléments inséparables.

En linguistique, on n'a pas besoin, comme en chirurgie, d'une médecine opératoire, d'exercices pratiqués sur le cadavre avant de trancher dans le vif ; sans danger pour l'objet de nos études, nous pouvons — et nous devons même au point de vue didactique — commencer dès l'abord par la vivisection. Au temps où toute la

linguistique se réduisait à l'étude philologique des « langues mortes », où on parlait de lettres au lieu de sons, les préoccupations de ceux qui étudiaient ces langues pouvaient être d'ordre anatomique plutôt que physiologique. La notation musicale peut indiquer la quantité, l'accent, le mouvement, la liaison des notes et même le doigté : aussi peut-on de nos jours exécuter une composition comme du temps de Mozart ; mais notre graphie n'a pas les moyens d'indiquer tous ces éléments. L'alphabet grec permettait de noter même dans l'écriture — du moins partiellement — la quantité et l'accent ; dans l'alphabet latin, adopté aujourd'hui par tout le monde, nous ne pouvons rendre ni la durée ni l'accent ; aucune graphie n'indique le « rythme » (*allegro*, *lento*), ni la liaison des sons entre eux, ni les organes et le lieu de leur articulation. Aussi, même en *lisant* la langue littéraire, ne prononçons-nous plus comme nos ancêtres. Nos modifications sont même plus profondes que celles que les tziganes musiciens font subir à un air qu'ils se transmettent, par l'oreille, de génération en génération ; en effet, l'interprétation individuelle d'une combinaison harmonique de sons musicaux ne saurait être aussi variée que l'expression individuelle d'une combinaison de mots, dont chacun a son sens.

Il y a quelques dizaines d'années, lorsque la *phonétique* était une science jeune, qui ouvrait des horizons nouveaux et donnait aux études de linguistique une fermeté inattendue, il était naturel qu'on exagérât l'importance de cette discipline. On constata en effet que les modifications des sons dépendent pour la plupart de divers facteurs « phonétiques » tels que l'accent, le ton, la quantité, la qualité, les sons voisins (*accommodation*, *assimilation*, *dissimilation*), la position dans le mot (*initial*, *médial final* ; *libre*, *entravé*), le mouvement (*allegro*, *lento*), le rythme, etc. On crut que ces facteurs d'ordre physique étaient la cause efficiente et unique des changements de son ; on pensa qu'il suffisait de connaître la phonétique pour expliquer les différentes évolutions dans la prononciation d'une langue. C'était l'époque où le terme de « lois phonétiques » put acquérir le droit de cité, au lieu de « lois phonologiques ».

Aussi longtemps que les études de linguistique furent régies par la méthode historique, qui a dominé tout le XIX^e siècle, on s'est préoccupé presque exclusivement de préciser avec une méticulosité toute philologique les formes de la langue aux diverses époques, et d'établir en comparant ces formes entre elles le développement de la langue dans le temps et dans l'espace. Quelqu'un

formulait-il en une loi phonologique les conditions dans lesquelles apparaissait à un moment donné, dans une langue ou un dialecte; une prononciation à la place d'une autre; montrait-il aussi la voie phonétique par laquelle on était arrivé avec le temps d'une prononciation à une autre: alors l'explication était donnée, et il ne restait plus qu'à rendre compte des exceptions de nature analogique.

5. Dans les manuels de linguistique de l'école néo-grammaticale, la loi « phonétique » — comme on disait — était mise en opposition avec l'analogie. La transformation d'un son dans les cadres d'une langue ou d'un dialecte se produit à un moment donné, et dans certaines conditions précisées par la « loi phonétique » — de façon spontanée, en dehors de notre conscience; elle embrasse — selon l'expression de SIEVERS — tout le « matériel linguistique » c'est-à-dire tous les cas où le son se trouve dans des conditions similaires. Du moins dans la région d'où part une telle innovation de prononciation, dans la région-noyau, elle ne connaît pas d'exception; seulement dans les régions voisines, des mots apparaissent sous les deux formes (cf. MEYER-LÜBKE, *Einführung*³, § 72). Si nous rencontrons par ci par là un cas réfractaire, il s'agit ou bien d'un mot emprunté plus tard à une autre langue ou à un autre dialecte, ou bien d'un cas d'analogie: différentes circonstances de nature psychologique, comme par exemple une association d'idées, empêchent ce mot de « glisser » sur la pente des cas similaires et de subir la transformation purement mécanique de prononciation.

H. SCHUCHARDT écrivait encore en 1886 (*Über die Lautgesetze*, p. 29): « Si l'on admet que les transformations des sons s'étendent dans des cercles de plus en plus larges, n'est-il pas naturel de penser que l'analogie sémantique empêche la généralisation de certaines lois phonologiques à certains cas, et qu'en général, elle agit en concomitance avec cette extension? ». En vérité, l'idée de mettre en opposition l'analogie, phénomène psychologique, avec la loi phonologique, phénomène physiologique, n'est pas heureuse. KARL VOSSLER a montré par exemple qu'une des « lois » les plus générales de la prononciation française, à savoir l'accentuation de la dernière syllabe, est due à l'analogie. Si le Français prononce aujourd'hui *il fait* ou *fait-il?* et même *puissé-je*, ou accentue *Wagnér*, *piccoló*, *albúm*, c'est que, tout le matériel linguistique dont il dispose étant accentué de la sorte, le Français a dans

l'oreille le type de la cadence phonétique des mots et qu'il adapte toutes les formes nouvelles et les emprunts récents à ce type d'accentuation (*Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, p. 39—40). L'analogie, selon VOSSLER, n'est pas l'élément qui trouble l'extension d'une évolution phonétique; elle est au contraire la condition qui lui prête la durée et l'expansion (p. 118).

En fait, ce que les néo-grammairiens appellent « analogie » est un ensemble de phénomènes qui se réduisent à toutes sortes d'actions psychologiques; il n'est pas possible de séparer ces dernières des modifications de prononciation, et encore moins de les opposer à elles. Quand nous trouvons dans un manuel de grammaire historique telle ou telle exception aux lois phonétiques « expliquée » par l'« analogie », nous sommes devant une erreur de méthode aussi grave que celle que commettaient les anciens grammairiens lorsqu'ils « expliquaient » leurs exceptions par des termes tels que « aphérèse », « apocope » etc. Ces termes techniques, qui embrassent des phénomènes dont l'origine est tout à fait diverse et dont seul l'aboutissement est commun, ont une valeur exclusivement pratique, parce qu'ils sont brefs; ils peuvent tout au plus constater un phénomène, mais non l'expliquer.

Je crois que si, en écrivant la phonologie d'une langue, on ne veut pas sacrifier à un système préconçu la clarté et l'objectivité de l'exposé, on considérera comme étant également des changements de prononciation ceux qui sont déterminés par une évolution phonétique et ceux qui viennent d'une association d'idées. Ainsi dans les groupes *mr* et *ml*, un *b* surgit: lat. *cam'ra* > fr. *chambre*; slav. *mlatiti* > roum. *îmlăti*; c'est là une modification de prononciation, exactement comme l'addition de *g* dans le roumain *curgu* (la forme plus ancienne étant *curu*), ou dans l'istroumain *ml'ezgu* (anciennement *ml'ezu*). Dans tous ces cas, l'aboutissement est un changement de prononciation, que le phonologue devra enregistrer avec le même soin; cependant dans le premier cas la cause psychologique est plus lointaine, car elle se manifeste seulement par un fonctionnement imparfait de nos organes d'articulation (fermeture du canal nasal avant la suppression de l'occlusion labiale — d'où apparition d'un *b* entre *m* et la liquide suivante); dans le second cas en revanche, la cause psychologique apparaît plus clairement: la « construction proportionnelle » *curs* — *curg*, d'après *mers* — *merg*, ou la « contamination » de *ml'ez* avec *mozga* « moëlle », venu du croate, et similaire par la forme et par le sens.

6. Un point sur lequel les néo-grammairiens appuient avec une insistance particulière (et cela est logique étant donné la distinction qu'ils font entre la forme et le sens d'un mot), c'est justement le fait que les transformations de prononciation ne tiennent aucun compte, en dehors des cas d'analogie, du sens des mots. Les noms de localité, par exemple, dont beaucoup n'ont plus de contenu sémantique, suivent les lois phonologiques aussi « aveuglément » que les mots usuels du vocabulaire.

Cependant, une observation plus attentive de la langue nous montre que souvent les développements non conformes aux lois constatées ne viennent pas de l'« analogie », mais de la nature même de certains mots, de leur contenu symbolique, sémantique ou sentimental.

Souvent, les *onomatopées* n'entrent pas dans le matériel linguistique d'une loi phonologique: en effet, le rapprochement que nous faisons entre la forme et le contenu de ces mots imitatifs empêche leur forme de se modifier, en raison du contrôle constant du son naturel qu'ils imitent (cf. DR, I, 93 et le présent volume p. 336—337).

De même nous voyons que certains mots employés souvent et dans une acception qui les prive de leur sens *prégnant* subissent des abréviations qui ne sont pas en conformité avec les lois phonologiques. Ainsi, lorsque nous unissons *bună* et *dimineața* ou *domnia* et *ta* pour les employer comme formules de politesse, ces mots perdent leur sens propre; ils deviennent une sorte de combinaison de sons qui n'éveille plus en nous, quand nous les entendons ou les prononçons, l'idée primitive qu'ils renfermaient. C'est pourquoi ils peuvent être abrégés en *neața* ou *mată*.

Mais s'il est vrai qu'un mot doit avoir un sens autonome pour être soumis à des transformations phonétiques régulières, établies dans des lois phonologiques, alors nous n'avons plus le droit de considérer les modifications de prononciation comme des phénomènes purement formels, sans rapport avec le contenu des mots. D'autre part, si le contenu joue un rôle important, il nous est permis de supposer que ce rôle ne se réduit pas à l'idée exprimée par le mot, mais peut concerner aussi l'attitude que le sujet parlant prend à l'égard de cette idée, ou l'importance qu'il donne à la fonction grammaticale du mot.

Quelques exemples vont montrer ce que nous voulons dire par là.

Une des lois phonologiques les plus constantes et les plus caractéristiques du dialecte istro-roumain est la prononciation de l'*a* accentué avec un timbre de *o*, son que les uns marquent avec *o*, les autres avec *â*. Dans le parler d'Alois Belulovici, étudié par moi, tous les éléments latins subissent cette modification, ainsi que la plupart des mots d'emprunt étrangers. La loi phonologique est encore en pleine action: dans les textes recueillis par moi, nous trouvons des néologismes comme *telegrâm*, ainsi prononcés. Si nous éliminons le cas des mots non accentués dans la phrase — dans ce cas ils gardent l'*a* intact même s'ils sont d'origine latine — il ne reste qu'une exception: le mot *drac* «diable» qui ne se prononce pas avec un *â*. Cette prononciation irrégulière me frappa, tandis que je notais les textes récités par Belulovici; ne voulant pas l'influencer par une question directe, je m'arrêtai d'écrire, et lui lus la proposition notée, mais en prononçant moi-même *drâc*. Immédiatement, il me fit observer qu'il fallait écrire *drac*. Je lui montrai la forme *drâc* dans les textes publiés par d'autres, mais il la contesta énergiquement. Comment expliquer cette irrégularité? Elle n'est pas niable, et elle s'applique à un mot ancien; en effet, ce mot qui est commun à tous les dialectes roumains, remonte assurément plus haut dans la langue que la prononciation *â*, caractéristique du seul dialecte istro-roumain.

On a observé dans la langue de certains peuples primitifs une sorte de «tabou», un *interdit* portant sur des mots que des croyances vaines ou un respect extrême à l'égard de certains êtres empêchent de prononcer. M. MEILLET (*op. cit.*, 281 sqq.) croit que les langues indo-européennes présentent aussi des traces de ce «tabou»; c'est ainsi qu'il explique par exemple l'absence dans les langues slaves d'un mot correspondant au latin *ursus*; il est remplacé par *medvěď*, soit «mangeur de miel»; le nom de l'animal qui inspire tant de crainte à l'homme a été pour un temps interdit. Il semble bien que la forme irrégulière *drac* en istro-roumain s'explique par une sorte de demi-tabou: le mot est prononcé à mi-voix, et est ainsi privé de l'accent, qui met le mot en relief et est la condition primordiale du changement de *a* en *â*¹⁾.

¹⁾ Dans les textes istro-roumains que j'ai recueillis, on rencontre pour «trei draci» l'expression euphémique *trej de jel'* (littéralement: trois d'eux). (Cf. en daco-roumain *ielele*).

La note sentimentale qui accompagne certains mots peut aussi produire des modifications « irrégulières » de leur forme. C'est par exemple le cas des diminutifs des noms propres qui, en raison de leur caractère caressant, sont abrégés: *Niță* (de *Ioniță*), *Mița* (de *Marița*); cf. aussi *nașule* (de *nănașule* = *nunașule* etc.).

On a souvent relevé le fait que le sens d'un mot peut modifier son accent; il existe un « accent sémantique ». Voir là-dessus JESPERSEN, *Phonetische Grundfragen*, § 157, qui cite des exemples tels que: *sūbstantiv* non *ādjectiv*, *sýmpathie* non *ántipathie* en allemand. De même PAUL PASSY a montré qu'en français les mots prononcés emphatiquement ont un autre accent; il s'établit même dans le sens de la langue une loi à cet égard: ceux qui commencent par une consonne ont l'accent sur la première syllabe; ceux qui commencent par une voyelle sur la seconde: *mísérable*, *stúpide*, mais *impóssible*, *cet ánimal-là*¹⁾. Or, l'accent a une influence primordiale sur la prononciation; dans beaucoup de cas, il est la condition essentielle des transformations phonétiques; aussi l'accent emphatique ou sémantique explique-t-il certains développements exceptionnels; les mots romans pour « vingt » ne peuvent pas s'expliquer par *viginti*, mais seulement par une forme *víginti* (ainsi accentuée par opposition à *tríginta* etc.).

Nous observons un phénomène analogue en roumain. Les voyelles *ī* et *ē* ont bouleversé radicalement le système consonantique, en transformant les dentales (dans quelques dialectes aussi les labiales) en palatales, qui ensuite ont pu aller jusqu'à devenir sifflantes et affriquées. Mais la condition était qu'elles fussent accentuées. On suppose qu'elles se sont d'abord diphtonguées en *yi* et *ye*; le *y* a ensuite altéré les consonnes précédentes. Quand elles n'étaient pas accentuées, il n'y a pas eu diphtongaison, ni par conséquent altération des consonnes précédentes (les dentales du moins sont restées intactes). Dans un seul cas, *ī* a le même effet sur les consonnes précédentes aussi dans une syllabe non accentuée: lorsque *ī* (et *es*, *-is*, auxquels correspond en roumain un *-i*) était une désinence de flexion: ainsi *audis* > *auzi*, comme *dico* > *zic*. Cette constatation nous amène malgré nous à conclure

¹⁾ Nous avons en roumain un cas analogue: la transformation de l'affirmatif *ași* (devenu *așă*) en *ăși!* lorsqu'on le prononce sur un ton de doute [cf. le présent volume, p. 239—240].

qu'aussi les désinences morphologiques possédaient une sorte d'accent, qu'on pourrait appeler « grammatical ».

Nous revenons ainsi aux « syllabes marquantes » par lesquelles G. CURTIUS voulait autrefois expliquer une irrégularité dans le développement d'une désinence grecque. Les néo-grammairiens ont combattu son explication et l'ont remplacée par une autre plus plausible à leurs yeux: ils ne pouvaient en effet admettre de tels obstacles à l'évolution inconsciente de la prononciation (cf. B. DELBRÜCK, *Einleitung in d. Studium d. idg. Sprachen*¹, 144). Mais l'idée de CURTIUS mérite aujourd'hui d'être reprise. Il me semble en vérité que nous devons admettre, en dehors de l'accent traditionnel du mot — pour ne pas dire indépendamment de lui — des syllabes dans la lumière et des syllabes dans l'ombre, dans le corps d'un mot. Les mots accentués peuvent entrer dans l'ombre lorsque leur importance dans la phrase est réduite (cf. *tot*, *tāt omul* et *tustrei*, du latin *totus*), ou lorsque, de mots autonomes qu'ils étaient, ils deviennent de simples particules fonctionnelles, des « outils grammaticaux » (cf. franc. *homme* et *on*), ou encore pour d'autres motifs (cf. l'exemple de *drac*); ils ont alors la même évolution que s'ils étaient en position non accentuée, ou du moins une évolution autre que s'ils étaient accentués. En revanche, les syllabes non accentuées peuvent entrer dans la lumière et avoir le même développement que celles qui sont accentuées, comme nous l'avons vu par la désinence roumaine *-i*.

Si la forme « régulière » *vorbăsc*, que nous trouvons chez les écrivains anciens et aujourd'hui encore dans la langue des paysans de mainte contrée, a été remplacée dans la langue littéraire et celle des classes cultivées par la forme *vorbesc*, la cause en est, il est vrai, l'« analogie » avec des verbes comme *îmbătrânesc*, *vestesc* etc., dont l'e est intact; mais, pour que cette analogie joue, il faut qu'il y ait un motif: c'est le sens grammatical, qui nous fait employer la même expression morphologique, qui par conséquent met si bien *-esc* en lumière qu'il l'empêche de devenir *-ăsc* comme dans les cas de *e* passé à *ă* après une labiale. Un autre exemple montrera ce phénomène de façon plus évidente encore.

Dès les temps anciens, avant la séparation des dialectes roumains actuels, les voyelles *i* et *u* à la fin des mots ont commencé à prendre une prononciation dévocalisée. Ce germe pré-dialectal de transformation de prononciation a évolué de façon différente dans les dialectes après séparation. Ainsi, les Aroumains conservent

encore l'*u* après certaines consonnes ou groupes consonantiques ; chez les Daco-roumains, il a disparu toujours dans la langue littéraire, sauf lorsqu'il était précédé d'une consonne + une liquide — dans ce dernier cas, il conserve le son plein : *aflu*, *socru* — et après une voyelle, auquel cas il forme diphtongue avec celle-ci (*boy*). Pour *i*, la question est plus compliquée. En dehors des cas où *u* s'est conservé aussi (*aflî*, *socri* ; *boî*) il apparaît avec le son *i* dévocalisé, plus ou moins perceptible à l'oreille selon la nature du son précédent. Mais, même quand il ne se prononce plus, son existence de jadis se trahit — comme l'a observé HERZOG — par le fait que la consonne précédente est articulée dans la région de la bouche où elle le serait si un *i* allait suivre : entre le singulier *uriaş* et le pluriel *uriaşi*, il y a une différence acoustique, encore qu'on n'entende pas l'*i* final dans la seconde forme ; en effet, au pluriel, *ş* se prononce avec la pointe de la langue dans la région de *i*. Ainsi, l'amuissement de l'*i* final n'engendre ni homonymie ni équivoque dans la flexion daco-roumaine.

Tout autres sont les résultats dans le dialecte istro-roumain. Ce dialecte ne conserve pas de trace de l'*i* et de l'*u* dévocalisés : ou bien ils ont le son plein, ou bien ils ont totalement disparu. Il y avait donc possibilité d'équivoque, d'autant plus que la plupart des sous-dialectes ne distinguent plus *s* et *ş* : donc, plus de différence entre *las* « je laisse » et *laşi* « tu laisses », entre *pas* « [un] pas » et *paşi* « [plusieurs] pas ». Alors que les substantifs perdent entièrement l'*i* et l'*u* final, dans la flexion du verbe nous constatons ce qui suit : la 3-e personne du pluriel conserve toujours l'*u* avec le son plein (*moru*) ; celui-ci a disparu complètement à la 1-ère personne du pluriel (*murin*, venu d'une forme plus ancienne *murim*) ; à la 1-ère personne du singulier, nous trouvons en général des formes sans *u* (*mor*) ; à la seconde personne du singulier, *i* a le son plein à l'indicatif (*mori*), mais il a totalement disparu à l'impératif (*mor*) ; de même, il n'y a plus de trace de *i* à la 2-e personne du pluriel (*muriş*). Voilà une inconséquence qui doit nous faire réfléchir. Mais cette inconséquence a un rôle, rôle qu'il n'est pas bien difficile de deviner. Nous constatons d'abord que l'évolution régulière, à savoir l'amuissement complet de *u* et de *i* final — telle que nous la rencontrons dans le nom par exemple — s'est accomplie chaque fois qu'il n'y avait pas danger d'équivoque : *murin*, *muriş* ne sont homonymes avec aucune autre forme verbale. L'impératif ne s'emploie qu'à la 2-e personne du singulier :

il n'y avait donc pas danger de confusion avec d'autres personnes: on a donc pu prononcer *mor*, avec l'amuissement de *i*. A l'indicatif au contraire, la forme *mor* eût été « régulière » pour la 1-ère et la 2-ème personnes du singulier: l'équivoque a été évité par le maintien de *i* pour le dernier cas (il a certainement d'abord été dévocalisé, puis il a pris le son plein). Ce maintien de *i* à la 2-ème personne joue donc le même rôle qu'en français l'emploi obligatoire du pronom *tu* devant *meurs* (semblable à *meurs* de la 1-ère personne); c'est une mesure destinée à éviter l'équivoque entre plusieurs homonymes, une mesure prohibitive. Il nous faut concevoir cette prohibition de la sorte: en français, on pouvait employer et on employait sans différence appréciable le type *morio(r)* à côté de *ego morio(r)*. Mais, par suite de l'évolution phonétique, **morio*, **moris*, **morit* et **moriunt* ont eu le même aboutissement; le français, sentant la nécessité de faire une distinction entre ces quatre formes a choisi le type « ego morior », dont le pronom proclitique constitue un moyen de distinction aussi sûr que la désinence en latin. De même l'istro-roumain, au moment où les deux prononciations *mori* et *mor* existaient côte à côte, la forme nouvelle n'ayant pas encore totalement supplanté l'ancienne, s'est décidé pour celle qui n'admettait pas d'équivoque. Les formes *mori* à l'indicatif et *mor* à l'impératif sont le résultat d'une sélection; ce sont des formes qui ont vécu parce qu'elles supprimaient l'équivoque.

Que les choses se soient passées ainsi, c'est ce que nous montre bien le cas de *ver* = daco-roum. « *vei* ». Bien qu'il s'agisse d'une 2-e personne du singulier, elle ne présente cependant aucune trace de l'*i* final. Pourquoi? Parce que ce verbe se conjugue: *voj*, *ver*, *va*, *ren*, *vef*, *vor*; la seconde personne ne pouvant être confondue avec aucune autre, il n'y avait pas de raison pour empêcher la disparition « régulière » de l'*i* final.

Ajouterons-nous qu'il y a aussi des cas de **substitution volontaire** de sons ou de formes grammaticales à d'autres, lorsque cette modification sert à faciliter la compréhension? L'emploi de *doizeci* (au lieu de *douăzeci*) ou de l'allemand *zwo* (au lieu de *zwei*) au téléphone, pour éviter une confusion avec *nouăzeci* ou *drei* nous montre que de telles innovations peuvent pénétrer par un accord tacite dans des cercles de plus en plus larges; mais il prouve aussi autre chose. Sans être enregistrées dans la « grammaire » du téléphone, ces règles nouvelles ont très vite pris racine; il suffit

en effet d'entendre une fois la forme « doizeci » pour comprendre immédiatement son rôle et l'adopter comme une innovation utile pour se faire comprendre plus facilement au téléphone.

Ces observations nous indiquent que l'extension d'une modification phonétique à tout le matériel de la langue se heurte à de grands obstacles, provenant non seulement de l'association des idées (« analogie ») mais de quantité d'autres considérations de nature très diverse: BRÉAL avait parfaitement raison lorsqu'il disait: « c'est le cerveau, tout autant que le larynx, qui est la cause des changements ».

7. Comment devons-nous nous représenter cette généralisation elle-même? Devons-nous y voir une adaptation mécanique et inconsciente de notre organe d'articulation à tous les cas analogues? Je ne le crois pas, et voici pourquoi:

Un des principes fondamentaux qui sont à la base de la fixation d'une langue dans notre esprit est à coup sûr la tendance d'ordonner en **catégories grammaticales** le matériel immense que nous ne cessons d'accumuler. Par une analyse continuelle, nous nous sommes habitués dès l'enfance à séparer, dans les phrases que nous entendons, les parties du discours ¹⁾; d'autre part, avec un esprit de synthèse qui constitue d'ailleurs le meilleur procédé mnémotechnique, nous classons ces parties du discours en catégories, nous les associons entre elles et nous les unissons en séries. Parmi nos tentatives, beaucoup échouent: nous revenons plus tard sur certaines, et nous nous en débarrassons; mais quelques-unes prennent aussi sur nos auditeurs et se répandent. Le plus souvent, les catégories grammaticales nouvelles naissent selon la logique spéciale de la langue, qui est autre que la logique philosophique, au

¹⁾ J'ai observé sur mon enfant le cas suivant, que je crois assez instructif pour qu'il mérite d'être cité ici; je ne puis m'étendre davantage dans ce travail sur cette question. Mon fils, lorsqu'il apprenait à marcher, avait coutume de ramasser tout ce qui lui tombait sous la main. Ne voulant pas lui permettre de jouer avec tous ces objets souvent sales, je les lui demandais en disant: « dā-i lu tata » (donne à papa). Il comprit vite, à mes gestes, la valeur de ces mots; un beau jour, il vint de lui-même m'apporter un morceau de bois trouvé par terre, en me disant: « dāilu ». Dans mes paroles, il avait réussi à analyser d'abord le mot « tata » qui lui était familier et dont il connaissait le sens: le reste était resté dans son esprit une expression globale qu'il interprétait comme « demander » ou « donner ». Ce n'est que bien plus tard qu'il arriva à reconnaître dans ce « dāilu » les éléments constitutifs « dā » « i » et « lu ».

hasard, pour la simple raison que voici: si un assez grand nombre de mots présente un facteur commun, nous avons tendance à attribuer à ce dernier une valeur grammaticale. Voici quelques exemples de ce phénomène: les pluriels en *-uri* ne devraient en roumain se trouver que dans les mots qui avaient en latin *-ora*, de même que les pluriels en *-ete* correspondent au latin *-ita* (capete). Par hasard, la plupart des neutres latins dont le pluriel étaient en *-ora* sont devenus en roumain monosyllabiques au singulier. De là une nouvelle règle morphologique, qui présente un parallélisme intéressant avec les pluriels en *-ove* du bulgare: *-uri* devient la désinence du pluriel pour les monosyllabes terminés par une consonne, règle qui tend aujourd'hui à se généraliser; il naît même des formes telles que *câmpuri* (au lieu de *câmpi*, conservé encore dans la locution « a lua câmpii »), *capuri* (à côté de *capete*) et, dans la jeune génération, accidentellement et de plus en plus souvent, des formes comme *sacuri*, *acuri* etc.

En Valachie, dans la langue familière même des hommes cultivés, on trouve des « fautes » du genre de *ei zbor* (au lieu de *ei zboară*, comme *ei fug*, *ei merg*, etc.). Nous savons que, en raison des nécessités du rythme et de la rime, elles ont pu pénétrer, comme licences poétiques, même dans les poésies d'un G. Alexandresco, D. Bolintineanu etc. Récemment, un jeune poète me lisait de ses vers; comme je lui faisais remarquer une faute de grammaire dans l'expression *vulturii zbor* (les aigles volent), il refusa d'admettre que ce fût là une faute et me donna l'explication suivante: on dit *vulturii*, *lăstunii* (les martinets) *zbor*, mais *rândunelele zboară* (les hirondelles volent), parce que *vulturii* et *lăstunii* sont masculins, tandis que *rândunelele* est un féminin. Il y a eu évidemment dans son esprit une association d'idées entre deux catégories tout à fait différentes: *ei zboară*, différent de *ei fug* (la 1-e conjugaison se distingue des autres par l'adjonctions d'un *ă* à la 3-e personne du pluriel de l'indicatif présent) et *domn* — *doamnă*, *ușor* — *ușoară* (substantifs et adjectifs dont le féminin se distingue par la présence d'un *ă* du masculin correspondant).

De telles **interprétations individuelles**, que l'observateur attentif peut découvrir par centaines autour de lui, sont instructives: d'abord, toute interprétation prouve le besoin que ressent l'homme de s'expliquer la langue qu'il parle; en outre, elles nous permettent d'étudier certaines innovations de langue qui ne sont pas restées individuelles, mais sont devenues plus ou moins collectives.

De même, si nous avons en roumain des impératifs comme *ado*, *vino*, irréguliers au point de vue étymologique, à côté de *adă*, *vină*, ils s'expliquent certainement par le fait qu'un ou plusieurs sujets parlants ont fait une association entre ces impératifs et une autre catégorie de mots — qui avaient en commun avec l'impératif le ton de commandement — à savoir les vocatifs féminins *soro* et *soră*. Certes, avant de dire *frate vino!* *bărbate adă!* on a dit seulement *soră vină!* ou *soro ado!*

Il y avait à l'origine une différence de sens entre les prépositions *în* et *întru*, de même qu'entre les mots latins *in* et *intro*. On peut observer cette différence dans l'ancienne langue et encore dans le dialecte istro-roumain. Mais avec le temps, elle s'est effacée, et les deux prépositions sont devenues synonymes; l'usage s'est alors constitué, par une interprétation nouvelle des cas entendus, d'employer *întru* devant les voyelles (*într'un*, *într'însul*, *într'adevăr*, etc.) et *în* devant les consonnes (*în sat*, *în casă*, etc.), sans toutefois que cet usage se soit entièrement généralisé et ait pénétré partout (*în apă*, *întru mulți ani*).

Les verbes iotacisés (*eu auz*, *eu văz* etc.) étaient autrefois beaucoup plus répandus qu'aujourd'hui. Dans leur lutte avec les formes non iotacisées (*eu aud*, *eu văd*), on peut observer chez certains écrivains anciens (cf. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, p. 23 et le présent volume p. 71 n.) et aujourd'hui encore chez certains écrivains contemporains, que les formes iotacisées se maintiennent au subjonctif, pour distinguer ce dernier de l'indicatif (ainsi *eu văd*, mais *să văz*, *el aude* mais *să auză*) bien que cette distinction n'ait aucun fondement étymologique.

Entre les formes *acel* et *acela*, *acest* et *acesta*, il y avait à l'origine une différence sémantique: *acela* (de *eccu-ille-illac*) avait un sens plus marqué (comme le français *celui-là*) que *acel* (de *eccu-ille*, franç. *celui*). Cette différence ne cessant pas de s'atténuer, les deux formes sont devenues synonymes. Quelle a été la conséquence de ce fait? Ou bien l'une des deux a disparu, comme chez les Istro-roumains, qui ne connaissent que *țela* (et non *țel*); ou bien une nouvelle distinction a surgi, de nature syntaxique: *acel* s'emploie devant le substantif (*acel om*) et *acela* après (*omul acela*) ou isolément (*a venit acela*); cette distinction s'est généralisée dans la langue littéraire, mais n'a pas pénétré dans toutes les régions daco-roumaines.

Ces tendances à former des catégories grammaticales ne s'appliquent pas seulement à la morphologie, à la syntaxe et à la lexico-

logie, où elles ont été depuis longtemps reconnues: il faut admettre leur existence aussi en phonologie. Incontestablement il existe dans notre esprit une formule de dépendance du son à l'égard des sons qui l'environnent; les mots qui présentent des groupes de sons analogues s'associent en « catégories phonologiques » exactement comme les mots de sens similaire en « catégories sémantiques » et les verbes de même désinence en « catégories morphologiques ».

On soutient généralement que les changements de prononciation s'accomplissent sans que notre volonté en ait conscience. Cela est vrai pour la plupart des cas: l'expérience nous montre qu'en général l'homme ne se rend pas compte des innovations de langue qu'il adopte. Mais cette vérité découverte par voie empirique ne doit pas nous tromper sur une chose: l'homme a le don d'observation linguistique; il est enclin à méditer sur sa langue; il ne cesse d'observer soi-même et surtout les autres. Ainsi les différences qui existent entre son langage individuel et le milieu ambiant, inconscientes au moment où elles se produisent, peuvent avec le temps être observées.

Elles peuvent, d'inconscientes, devenir observées par notre esprit de comparaison. Confrontant sans cesse notre langue à celle des gens qui nous entourent, nous arrivons à prendre conscience de certaines de nos particularités de prononciation. Le milieu ambiant exerce donc un contrôle incessant. Le contrôle du son entendu dans le mot est pour la langue ce qu'est la chose vue pour l'image que nous retenons d'elle et son rapport dans l'espace: sans ce contrôle notre langage serait désordonné comme le sont les images qu'on voit en rêve. Je ne crois pas qu'il y ait un linguiste pour contester l'importance de ce contrôle du milieu; mais admettre cette importance, c'est aussi admettre implicitement que le sujet parlant réfléchit sur sa langue.

Quiconque a fait des études dialectales sait que le meilleur moyen pour découvrir de nouveaux phénomènes linguistiques dans une région, c'est, avant de passer d'un endroit à un autre, de demander aux gens quelles sont les particularités dialectales de la commune voisine. L'homme ignorant observe ces différences dialectales avec une exactitude frappante. Au sud-est de la Transylvanie, il y a un village de colons datant du XVIII^e siècle, Tohanul-Vechiu, où on prononce *barbat*, *sacară* etc. au lieu de *bărbat*, *săcară* etc. Les habitants de Bran, de Zărnești, de Râșnov et des autres villages environnants se moquent des gens de Tohanul-Vechiu à

cause de cette prononciation ; le dialectologue, bien avant d'arriver dans ce village, est avisé que les hommes y « prononcent tous les *ă* comme des *a* ». Cette généralisation est d'ailleurs inexacte, mais les villageois des environs n'ont pas de rapports assez suivis avec les habitants de Tohanul-Vechiu pour saisir exactement les conditions dans lesquelles *a* apparaît à la place de *ă*. En revanche, lorsque le contact est quotidien et intime, l'homme se rend compte avec une précision frappante des conditions spéciales qui amènent un changement de prononciation. Cela se voit surtout lorsque quelqu'un « traduit » les formes dialectales en langue littéraire ou réciproquement. M. BARTOLI, lorsqu'il étudiait la langue du dernier Vegliote, a observé que souvent Udina Burbur lui donnait comme matériel de langue vegliote des formes italiennes (véniennes), mais si bien adaptées au dialecte qu'il fallait au philologue toute l'acuité de son sens critique pour les reconnaître.

Si nous ne nous rendions pas compte des différences entre notre parler et celui des autres, on ne pourrait pas s'expliquer les cas d'« inversion phonétique », d'« hyperurbanisme » que nous observons si souvent chez ceux qui déploient un zèle excessif pour débarrasser leur langage des formes dialectales, pas plus que les cas inverses de « réaction à l'égard de la langue littéraire » relevés pour le roumain par M. GAMILLSCHEG dans *Oltenische Mundarten*, ou les cas d'« articulation par réaction » cités par MEYER-LÜBKE dans DR. II, 6. L'oreille saisit très rapidement ces différences, et le sujet parlant assimile très facilement la prononciation du milieu ambiant : c'est ce que nous montre WEIGAND (*Aromunen*, II, 352) : « J'ai observé chez mon domestique (un Roumain de Clisura), que j'ai eu auprès de moi un an entier, que, sans s'en rendre compte, au cours de nos voyages, il adaptait dans une certaine mesure sa prononciation et son trésor lexical à ceux du dialecte que nous étions justement en train d'étudier. Cette adaptation n'allait pas si loin qu'il eût cessé de dire *đimt* au lieu de *vimt*, ou pris le *q* (= *r* uvulaire) des « *Fărșeroți* » *) ; mais il faisait alterner *e* au lieu de *ea*, les formes syncopées et non syncopées, *va yin* au lieu de *va z yin* etc. selon le dialecte des Aroumains avec qui il entraînait en contact ».

Cette conscience du rapport exact entre les sons d'une langue ne s'observe pas seulement dans les cas de bilinguisme, mais aussi

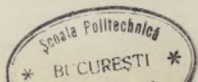
*) Aroumains d'Albanie.

dans les cadres de la même langue. On a reconnu par exemple que si, en dialecte daco-roumain le pluriel de *față* est *feșe*, la raison de cette irrégularité se trouve dans l'analogie avec *fată*, pluriel *fete* ; de même on a formé *livadă-livezi* par analogie avec *varză-verzi*. Cette analogie s'est ensuite étendue à d'autres cas comme *fașă-feșe* ou *feși*, *barză-berze*, *spată-spete*, *lopată-lopeși* etc. ; le phénomène a lieu de façon si constante qu'il nous faut bien admettre que la règle constatée par les grammairiens : « l'a du radical, après les labiales, devient *e* devant les désinences du pluriel *e* et *i* » existe dans l'esprit des sujets parlants ; il faut admettre aussi par conséquent que les consonnes *p, b, f, v*, et *m* — que nous, philologues, appelons labiales parce que nous leur reconnaissons un trait commun : l'articulation sur les lèvres — forment pour le sens linguistique un groupe de sons qui dans certains cas produisent des changements constants [cf. la note 1 de la p. 130 du présent volume].

Le besoin de former des catégories grammaticales existe donc aussi en ce qui concerne les sons ; de même qu'on admet chez les sujets parlants un sens morphologique ou syntaxique, il faut leur reconnaître aussi un sens phonologique. *Si les changements de prononciation sont dans la majorité des cas inconscients, les lois phonologiques sont le résultat d'une action consciente de notre esprit, constamment en observation et préoccupé d'établir des normes grammaticales.*

8. A mesure que je me rends mieux compte des principes qui régissent le développement d'une langue, je vois plus clairement le grand rôle joué par cette tendance à classer en catégories dans notre mémoire le matériel linguistique brut. Le résultat en est la création continuelle de cadres nouveaux, dans lesquels ce matériel est classé ; ces moules nouveaux où peut être versé le matériel ancien constituent l'évolution même de la langue. Ce développement marque-t-il un progrès ou une régression ? On a bien souvent discuté là-dessus depuis SCHLEICHER jusqu'à M. JESPERSEN, mais c'est là poser mal la question ; c'est en effet introduire une note subjective dans des recherches objectives ; la science a pour tâche de constater et d'expliquer, non d'apprécier.

Cette formation de catégories s'accomplit-elle de façon consciente ou subconsciente ? C'est peut-être là un problème intéressant pour le psychologue, mais il est sans importance pour le



linguiste. Je crois d'ailleurs qu'il n'est pas possible de tracer une frontière entre la conscience et le subconscient. Notre mémoire fonctionne aussi en général sans que nous puissions la diriger; cependant nous pouvons parfois, grâce à une tension voulue, nous rappeler une chose; c'est-à-dire que nous cherchons consciemment à rattacher les fils qui associent nos idées. De même, nous réussissons quelquefois, en méditant, à nous rendre compte des rapports constants entre les différentes parties du discours ou d'un mot.

Ce qu'il importe de savoir, c'est que le sens de ces rapports constants existe dans notre esprit aussi pour les sons que nous articulons. M. O. JESPERSEN (*Phonetische Grundfragen*, § 182) a observé que certains enfants, quand ils commencent à parler, se créent des « lois phonologiques » — fausses et incomplètes en raison d'une analyse inexacte d'un matériel linguistique pauvre — lois qu'ils abandonnent plus tard sous la pression du contrôle exercé par le milieu ambiant. Le besoin de s'exercer à établir ainsi des rapports constants entre les sons de la langue est si grand chez les enfants qu'on les voit inventer des langues nouvelles pour se communiquer des choses sans que les autres comprennent, en remplaçant certains sons de la langue commune par d'autres, selon une clef établie à l'avance.

Ce sens inné explique pourquoi un changement de prononciation peut embrasser tout le « matériel linguistique », c'est-à-dire tous les mots de construction similaire. Au moment où l'*l* intervocalique commençait à se prononcer *r*, il n'était pas nécessaire qu'un individu entendit autour de lui cet *l* intervocalique changé en *r* dans tous les mots de la langue pour imiter cette prononciation; il suffisait qu'un individu ayant un certain talent linguistique en entendit quelques-uns pour se rendre compte du rapport constant entre ces deux faits linguistiques: le « phonème *l* » et la « position intervocalique », et généraliser la prononciation adoptée à tous les cas similaires.

Malgré toute la ressemblance qui existe dans la structure des esprits, l'analyse et la synthèse du matériel linguistique brut ne peuvent pas être absolument les mêmes chez tous les sujets parlants. Aussi le « matériel linguistique » variera souvent d'individu à individu; mais ce qui différera surtout, c'est la conception de la loi phonologique qui apparaîtra dans des bornes plus ou moins étroites, plus ou moins larges, selon l'esprit d'observation dont

chacun sera doué¹⁾. Les « exceptions », les mots réfractaires à une loi phonologique, s'expliqueront donc en grande partie par le fait que ces mots n'ont pas été reconnus comme appartenant au « matériel linguistique » parce que des conditions spéciales les faisaient associer à d'autres « séries ». Par exemple, au moment où *en* devenait en roumain *in*, le mot *gena* ne s'est pas transformé en *gină* (comme *plena* > *plină* et tant d'autres); il est resté *genă*, pour se changer plus tard en *geană* (comme *penna* > *peană*). Pourquoi? Peut-être en raison de l'étroit rapprochement bien compréhensible entre *geană* et *peană* (cf. « Zeitschrift f. rom. Phil. », 28, 682), qui a uni ces deux mots dans une « série » sémantique si intimement que *gena* n'a pas pu se détacher de *penna* pour être amené seul par le courant dans une série phonologique. Au fond, cette explication ne diffère pas de celle qui a été donnée jusqu'ici: *gena* est une exception à la loi phonologique de la transformation de *en* en *in* due à l'analogie de *penna* qui l'a changé en **genna*. Seulement la prononciation **genna* n'a peut-être jamais existé²⁾.

Un autre exemple est celui donné par M. MEYER-LÜBKE (*Mitteilungen*, 11—12) qui explique, semble-t-il, pourquoi *qua* n'est pas devenu *pa* dans les mots *qualis* > *care*, *quam* > *ca*, *quando* — *când*, *quantus* > *cât*, par le fait que ces pronoms et ces adverbes ont été intimement unis dans une « série grammaticale » avec d'autres mots comme *quod*, *quid*, *quomodo* etc.; tous ceux-ci ayant le son initial *qu* ont obligé aussi les premiers à le conserver.

En ce qui concerne la conception d'une loi phonologique dans des cadres trop larges, on pourrait citer le cas de *e* bref tonique latin. Les inductions que nous pouvons faire d'après les langues romanes actuelles nous font croire que le diphtongaison de *e* en *ie* avait commencé dès l'ère préromane, mais seulement quand il était suivi d'une seule consonne. En roumain, cette dernière condition n'existe pas, et nous disons de même *piezi* et *piept* (au lieu que l'italien a *piede* mais *petto*); c'est sans doute que les Roumains n'ont pas reconnu exactement le rapport original et ont généralisé

¹⁾ Ainsi, ce que SIEVERS (*Phonetik*, § 731) admettait pour les philologues qui établissent les lois phonologiques, nous l'admettons pour les sujets parlants eux-mêmes.

²⁾ M. MEYER-LÜBKE a essayé (« Literaturblatt », octobre 1921) de donner de *geană* une autre explication, de nature phonétique.

l'évolution à un cercle plus large de matériel linguistique ¹⁾. Il semble de même que la loi phonologique selon laquelle *au* postonique devient en roumain *a* (« Conv. lit. », 44, p. 143—144 et 470) n'est que l'extension au-delà des limites primitives de la loi phonologique du latin vulgaire par suite de laquelle *au* suivi de *u* tonique se transformait en *a* (*ausculto* > *asculto*). De même, la transformation existant en latin vulgaire du groupe *avi* en *au* devant les consonnes (*cavito* > *cauto*) s'est étendue en roumain aussi à *evi* > *eu* (*prebiter* > *preut*) et *ovi* > *ou* (*novitatem* > *nou-tate*) etc. [Cf. DR, I, 437].

9. La doctrine des néo-grammairiens sur les changements inconscients de prononciation implique la croyance que les sujets parlants ne peuvent en rien réagir contre les lois phonologiques. Notre esprit se révolte contre une pareille conception qu'on peut d'ailleurs combattre à l'aide du raisonnement même qui l'a engendrée. « Expliquer les transformations phonétiques et flexionnelles comme un phénomène mécanique d'acoustique est impossible, car on ne peut admettre purement et simplement que les sons et les formes flexionnelles glissent, comme un corps qui tombe à terre en raison de sa pesanteur: en effet, ils devraient alors glisser pour toutes les langues de la terre, sans exception, dans la même direction, toujours, et on pourrait dans ce cas prévoir dès aujourd'hui où en seront arrivés les sons d'une langue, l'allemand par exemple, en l'an 2500 » (R. LERCH dans « Germanisch-romanische Monatsschrift », VII, 1915, 101).

Mais les études dialectales nous montrent sans cesse que des mots d'une structure similaire n'entrent pas tous dans les cadres de la même loi phonologique en action; ces cadres sont plus ou moins larges ou étroits selon les régions. Si nous étudions par exemple la réduction de *dz* et *dž* à *z* et *ž* — qui n'est pas encore achevée dans tout le territoire daco-roumain — nous voyons dans les travaux de WEIGAND que par endroits la perte, ou le maintien, de l'élément occlusif est liée à la position initiale ou intervocalique, à la consonne précédente, peut-être aussi à l'accent; ainsi, dans différentes régions, cette transformation phonétique n'est pas

¹⁾ Il n'est pas impossible par exemple que par suite de la syncope de la voyelle posttonique dans le rythme allegro, il se soit trouvé plusieurs cas de *ē* passé à *ie* dans la position cons. + cons., résultant de cons. + voyelle syncope + cons. [Pour une autre explication, cf. DR, V, 1309].

encore parvenue à se généraliser à tous les cas. Bien plus: dans des conditions égales, nous voyons que la nouvelle prononciation n'embrasse pas tout le matériel linguistique; nous avons *june* mais *gioi*, ailleurs *giune*, mais *joi*, ou *joi*, *jug*, *jur*, mais *giugastru* (« Jahresbericht, IV, 276—277, VII, 49); nous constatons que dans une région comme le Banat, qui prononce aujourd'hui encore *veade*, *feate* etc., on rencontre des mots réfractaires tels que *verde*, *merge* (« Jahresbericht », III, 217).

Ces exemples, et beaucoup d'autres de même nature dont abonde toute étude dialectale consciencieuse, nous affermissent dans la conviction qu'il ne faut pas nous représenter les changements de prononciation comme des avalanches qui dans leur chute impétueuse entraînent tout ce qu'elles rencontrent sur leur chemin, mais bien comme des évolutions lentes, qui se propagent péniblement, en surpassant des obstacles continuels, en luttant pour ainsi dire avec l'individualité de chaque cas spécial. Elles ne se généralisent pas seulement en raison de leur force d'expansion (c'est-à-dire de notre tendance instinctive à accepter et à imiter la prononciation nouvelle que nous entendons) mais pour le moins autant grâce à l'action de notre esprit: celui-ci comprend ou devine — parfois de façon erronée — les causes qui déterminent un changement; dans son effort constant pour ranger en catégories le matériel linguistique brut, il généralise une innovation phonétique en l'étendant aux cas similaires. Dans la langue commune, sujette à de multiples influences de la part des différents dialectes géographiques et sociaux, parlée en général par des hommes de quelque culture et par conséquent habitués à ordonner le matériel linguistique dont ils se servent, nous rencontrerons une unité plus grande que dans les dialectes, parlés par une population plus ignorante, dont le trésor lexical est plus réduit et qui sent par conséquent moins fortement le besoin de l'ordonner en formes claires et sans équivoques d'expression.

Ce qui aujourd'hui nous paraît unitaire est souvent le résultat d'efforts prolongés vers l'unité formelle.

Si nous voulons projeter devant nos yeux une phase du passé, il ne faut pas nous attendre à un tableau débarrassé de toutes les aspérités, de toutes les irrégularités, comme est celui que nous contemplons aujourd'hui, retouché par le grand maître, le temps. Nous avons donné un exemple de cette lutte dans DR., I, 380 etc., en étudiant la métaphonie des voyelles accentuées suivies d'un e;

un autre exemple se trouve dans l'étude de MEYER-LÜBKE publiée en tête du second volume de DR. Ils nous montrent avec quelle peine un changement de prononciation se généralise à tout le matériel linguistique; souvent aujourd'hui nous avons du mal à trouver quelques restes qui nous rappellent les tendances anciennes à la généralisation.

En vérité, si nous regardons avec les yeux de l'historien la phonologie d'une langue, nous observons que la majorité des changements de prononciation, déterminés par des causes physiologiques, ne deviennent pas des lois phonologiques, ne réussissent pas par conséquent à s'étendre à tout le matériel linguistique.

Il suffira de citer un exemple pris entre cent.

Le changement de *ă* en *o* après les labiales, que nous rencontrons dans beaucoup de mots, n'est pas arrivé à embrasser tout le matériel de la langue, bien qu'on puisse le constater comme tendance générale dans les régions les plus différentes et à diverses époques. Nous ne trouvons cette modification érigée en loi phonologique qu'individuellement; ainsi, j'ai un collègue de Valachie qui prononce régulièrement *forde* «*fără* de », *pomânt* «*pământ* », *adevor* «*adevăř* » etc., au lieu que nous autres disons *botez*, mais *pământ* etc.¹⁾.

¹⁾ Voici certains exemples dans lesquels *ă* (*â*) s'est changé en *o* (protonique aussi *u*) au voisinage des labiales en différents temps et lieux; parfois le passage a pour sûr été facilité par l'influence assimilatrice de la voyelle suivante ou précédente, ou l'analogie de certains suffixes. (Les formes sans citation sont attestées dans le *Dicționarul Academiei*): *animalia* > *nămaie* et aroum. *numal'u*, *apă-botează* > *bobotează* (cf. DR. I, 437), *balmoș-bălmoși* et *bolmoși*, *baptizo* > **bâtez* > *botez*, serbe *balvan* > *bâlvan* et *bolean*, *bălhae* et *bulhae*, hongr. *barnás* > *bárnaciu* et *bornaciu*, *Bârsa* > *bârsănesc* et *bursănesc*, *bătuș* et *botuș* (les deux formes se rencontrent aussi en bulgare), *cârpaciu* — *cârpăci* et *cârpoci*, *familia* > *fâmeie* (> *femeie*) et *fomeie*, aroum. *fumeal'e* (des formes en *o* se trouvent aussi dans les dialectes italiens), *foras* > *fără* et *for*, *fărtat* — mégl. *furtat*, *fonfăni* et *fonfoni*, (ancien et dialectal) *fălos* > *folos*, *încovăiu* et *încovoiu*, *învălesc* et *învolesc*, *luăm* > *luom*, slav. *mamiti* > **mămî* > *momî*, *năpărcă* et *nopărcă* («*Jahresberiet*», III, 322), *palumbus* > **părumb* > *porumb*, aroum. *purumbu*, *păpușă* — *păpușoiu* et *popușoiu*, *popas* — *popăsi* et *poposi*, *postav* — *postăvar* et *Postovar* (nom de montagne à Brașov), mégl. *primăveară* et *primueară*, *remaneo* > *rămân* et *român* (malgré l'homonymie avec *romanus* > *român*; formes en *u* aussi en Engadine et en Provence), *repausare* > *răpăsă* et *răposă*, *Sămedru* et *Sumedru* (aussi en aroumain), *scăfălici* et *scofălici*, *tobaș* — **tobășar* > *toboșar*, *văpsea* et *vopsea*, *zăbavă* — *zăbăvi* et *zăbovi*.

10. L'études des lois phonologiques en action, dans notre parler actuel, ou des lois phonologiques anciennes qui continuent encore à jouer, nous permet de nous faire une idée de la façon dont une loi phonologique se cristallise peu à peu.

On sait que la plupart de ces lois cessent à un moment donné de jouer. Lorsque la modification de prononciation par laquelle elles se caractérisent a embrassé tout le matériel linguistique et une région entière, alors cette prononciation modifiée devient habituelle pour les générations suivantes; elle entre dans le patrimoine traditionnel de la langue; la loi phonologique morte ne compte plus pour les emprunts ultérieurs. Après que tous les mots présentant un *l* intervocalique simple se sont prononcés avec un *r* sur tout le territoire du roumain primitif (comme dans le lat. *mola* > *moară*), les emprunts plus récents n'ont plus été affectés par ce changement: nous avons donc *boală*, *poulă*, *școală* etc.

En revanche, quand une loi phonologique a des répercussions sur les formes de déclinaison et conjugaison, alors le sens du rapport constant qui existe entre la fin du radical et la voyelle initiale de la désinence ou du suffixe (pas: pași, las: lași), entre la voyelle du radical et celle de la désinence ou du suffixe (frumos: frumoasă, mor: moară), entre la voyelle du radical et l'accent (frumos: frumușel, mór: murím) etc., se maintient vivant dans la langue et peut s'appliquer aussi aux emprunts plus récents: cette métaphonie de *o* en *oa*, comme dans *frumos: frumoasă*, nous la trouvons aussi dans *baron: baroană*, néologisme du XIX-e siècle. Mais ce sens n'a pas toujours et partout la même sensibilité; le rapport constant entre l'*o* accentué et l'*ă* de la désinence n'est pas clair pour tous les individus; de la sorte certains emprunts nouveaux ne s'associent pas immédiatement, pour la prononciation, aux mots anciens; on trouve alors côte à côte dans la langue commune deux prononciations (c'est le cas de *aprobă* et *aproabă*) jusqu'à ce qu'une d'entre elles se généralise ou que s'établisse entre les deux formes

Je crois que notre mot *bori* suppose aussi une forme plus ancienne **bări* (autrement nous aurions **burî*) et dérive d'un radical *barr*-qui pourrait être identique à l'albanais *barrë* « charge » (< *barn*); le passage sémantique pourrait s'expliquer soit en partant de l'état des femmes enceintes (alb. *mbarsem* « devenir enceinte », *barrëni* « état d'une femme enceinte ») qui se manifeste par des vomissements, soit, plus probablement par « lourdeur » = « nausée ».

une nuance de sens. *) La forme qui l'emporte n'est pas forcément la nouvelle. Tant que le sens de la loi phonologique reste vivant dans une grande partie de la population, les « exceptions » ne cessent de se multiplier, car la langue s'enrichit continuellement d'emprunts. Alors l'esprit de « mise en catégories » du matériel impose une révision de la vieille loi phonologique ; il devient nécessaire de la préciser par de nouveaux codicilles.

Un exemple emprunté à la phonologie roumaine peut nous servir de modèle.

La transformation de l'*a* atone non initial en *ă* est un des plus anciens changements phonologiques, car nous la trouvons dans tous les dialectes ; d'autre part, la chronologie relative atteste qu'elle est plus ancienne que beaucoup d'autres évolutions de notre langue — et elle est répandue dans tout le territoire roumain, dépassant même les frontières de notre langue (*Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, p. 74 et le présent volume, p. 120). Elle se rencontre dans tous les éléments latins (protonique: *carbónem* > *cărbune*, posttonique: *ápparo* > *apăr*, final: *áqua* > *apă*) de façon si constante que le maintien d'un *a* non accentué au milieu ou à la fin du mot rend dès l'abord peu probable l'origine latine de ce mot, à moins qu'on ne puisse prouver que cet *a* provient d'un développement ultérieur.

*) [On peut comparer l'entrée des néologismes dans la langue avec l'arrivée d'un train en gare. Certains néologismes — comme les voyageurs qui descendent du train — restent seuls sur le quai ; ils cherchent en vain quelque personne de connaissance à qui s'attacher ; n'en trouvant point, ils continuent souvent leur route, sans s'arrêter plus d'un instant dans la langue. D'autres au contraire sont à peine descendus que leurs parents s'élancent au devant d'eux, les prennent par la main, et les entraînent chez eux : le sort de ces derniers est fixé pour l'éternité, et l'influence de ces parents s'exerce sans cesse sur eux. Mais, comme cela arrive pour les voyageurs, souvent les parents qui devraient les attendre sont absents de la gare, et alors le nouveau venu entre seul en ville. Ainsi, nous voyons que les adjectifs nouveaux: *cavaleresc* « chevaleresque », *englezesc* « anglais », *franțuzesc* « français », *latinesc* « latin » font au féminin *cavalească*, *englezească*, *franțuzească*, *latinească*, avec le même suffixe que les dérivés anciens. Mais le féminin de *grotesc* « grotesque » est *grotescă* ; celui de *pitoresc* « pittoresque » est en général *pitorescă*, bien que Vlahutá ait intitulé son livre: *România pitorească* (cf. IORGU IORDAN *Diftongarea lui e*, p. 103). L'intellectuel, ayant conscience d'avoir à faire à des néologismes, ne modèle pas ceux-ci sur les mots anciens. L'homme du peuple au contraire leur donne plus facilement une forme roumanisée, car ce sont pour lui de simples emprunts à la langue d'une autre classe sociale. 1921, DR. I. 392].

La loi phonologique du changement de *a* en *ă* dans les conditions indiquées se rencontre dans des cas tels que : *calcătis* > *călcați*, *calcăre* > *călcare*, *calcăbat* > *călca*, *calcăvi* > *călcaiu*, etc., vis-à-vis de *călco* > *calc*, *călcat* et *călcant* > *calcă* etc., ou encore *barbătus* > *bărbat*, **barbilia* > *bărbie* vis-à-vis de *bărba* > *barbă*. De tels exemples, fort nombreux, ont fait naître le sentiment que, à un *a* en position accentuée correspond un *ă* en position non accentuée. D'abord ce rapport fut valable pour les formes flexionnelles et dérivées à accent mobile, puis, par extension, pour n'importe quelle forme. Aussi voyons-nous des mots d'origine étrangère, entrés plus tard dans la langue, traités comme les éléments latins : *hrăni*, *grădină*, etc. (slaves), *cărămida*, etc. (grec), *hălădui*, etc. (hongrois). Cependant, nous avons aussi des mots étrangers qui ont conservé l'*a*, ainsi *blagoslovi* (slave), surtout des mots turcs (*bagdadie*, etc.) et des néologismes (*magistrat*, *barometru*, etc.). Pour d'autres, l'usage hésite : *dascăl* et *dascal*, *măslină* et *maslină*, etc. Dans les dialectes, l'hésitation est plus grande encore que dans la langue littéraire, et nous trouvons des prononciations régionales comme *căsap*, *căstan* etc., ou *înăinte*, *înăpoi* (où l'*a*, jadis initial, se conserve avec sa valeur primitive dans la langue littéraire), voire même des néologismes tels que *trăduc*, *declărăm*, dus à l'école « pumnuliste » en Bucovine. Il est facile d'extraire du dictionnaire de Tiktin et surtout de celui de l'Académie roumaine des centaines de pareils exemples.

Un travail spécial, basé sur un riche matériel, pourra à coup sûr établir quelques règles concernant ces mots étrangers. Mais même avec un matériel moins complet, on peut constater quelques tendances générales.

Ainsi, dans les anciens textes, nous rencontrons souvent des formes en *ă*, que nous prononçons aujourd'hui en *a* : par exemple *bălaur*, *bătjocori* etc. ; on dirait donc qu'il y a dans la langue littéraire une tendance à rétablir l'*a*. En m'observant moi-même, j'ai constaté qu'avec le temps j'ai changé la prononciation de mon enfance : *măslină*, *Bănat*, en *maslină* et *Banat*, qui me paraissent plus littéraires.

La perte de l'accent, dans les dérivés, et surtout dans les mots à syllabes nombreuses, produit le passage de *a* en *ă* plus souvent que l'absence de l'accent dans les mots d'emprunt. Ainsi, bien que nous ayons, à côté de *Bănat*, aussi la forme *Banat*, dans les dérivés on dit seulement *bănățean* ; bien que *balaur* soit plus fréquent

que *bălaur*, nous rencontrons presque exclusivement *bălăuraș*, *bălăurel*, *bălăuroaică*; tout de même *basmă* — *băsmăluță*, *geamandan* — *gemândănaș*, *parale* — *părăluțe* (cf. PHILIPPIDE, *Principii*, 18). Si à côté de *bacal* (du turc *bakkal*) nous trouvons *băcan*, à côté de *fasole*: *făsuiu*, *făsoiu*, *făsaică*, *făsulă*, *făsuică*, ces formes s'expliquent par le fait que la fin de ces mots a été considérée comme un suffixe (*-an*, *-uiu*, *-aiu*, *-aică*, *-ulă*, *-uică*) et les mots cités comme des dérivés.

La présence d'un *a* accentué dans la syllabe suivante semble empêcher dans beaucoup de mots le changement de *a* en *ă*, ou réstituer l'*a*, par assimilation. En dehors des exemples cités (*bălaur*, *Banat*), nous avons surtout des mots turcs tels que *acadea*, *bagă*, *basmă*, *budală*, *cazmă*, *patlagea*, *capac* (plus rarement *căpac*), *cazan* (plus rarement *căzan*), *iatac* (à côté de *ietac* de **iătac*), *iatagan* (à côté de *iătagan*, *iertagan*) etc.

Au contraire, la présence dans la syllabe suivante d'un *ă* accentué ou faisant partie d'un suffixe favorise le passage de *a* à *ă*: *capcană* fait au pluriel *capcane* ou *căpcăni*, *carafită*: *cărăfți*, *falangă*: *falange* ou *fălăngi*, *paradă*: *parade* ou *părăzi* (PHILIPPIDE, *Principii*, 18); *cașcaval* a pour dérivés *cașcavalar*, mais *cășcăvălărie*.

On voit donc que l'esprit d'organisation de la langue crée peu à peu un ordre dans les formes doubles (en *a* et en *ă*); il établit des rapports nouveaux qui, en tendant à se généraliser, peuvent arriver à donner un tableau ordonné à celui qui cherchera plus tard à formuler les lois phonologiques futures.

Des dialectologues comme WEIGAND et GILLIÉRON sont arrivés vers la fin de leur carrière à la conviction que, si nous voulons comprendre une langue, il faut étudier chaque mot dans son développement particulier. Ce qui signifie que la faculté d'être réparti dans différentes séries grammaticales est infinie pour chaque mot.

GILLIÉRON a raison de considérer la loi phonologique seulement comme l'impression finale d'une uniformité partielle. Selon lui, chaque mot a son histoire, dictée surtout par le milieu dans lequel il parvient, par la société des autres mots qu'il rencontre quotidiennement, par les incessantes associations d'idées de l'homme. Ce ne sont pas les exceptions qui le frappent; bien au contraire, il cherche à expliquer l'unité partielle de développement des mots qui se croisent dans leur chemin et s'obligent les uns les autres à prendre des voies communes, par imitation, adaptation, assimilation ou

propagation. Bien plus: l'« étymologie populaire », que nous étions habitués à considérer comme un des facteurs qui troublent le développement « régulier » d'un mot selon les lois phonologiques constatées, est aux yeux de GILLIÉRON un pouvoir créateur d'où peut sortir la loi phonologique elle-même. « Observez comme si, à la base des évolutions, il n'y avait aucun mystère physiologique, mais simplement une œuvre de réflexion, plus ou moins consciente, à laquelle votre raison peut atteindre. Songez que peut-être l'histoire finira par vous révéler qu'il n'a tenu qu'à un fil que les plus grandes révolutions phonétiques, séparant en compartiments la matière linguistique, se soient ou ne se soient pas produites, que ce que nous considérons comme un mouvement général de la matière linguistique n'est peut-être qu'une propagation à l'infini, jusqu'à des bornes qui en nécessitent l'arrêt, d'un mouvement individuel ». SCHUCHARDT disait: « je ne crois pas impossible qu'une nouvelle loi phonologique naisse des changements phonétiques provoqués par des analogies sémantiques ».

11. Nous avons montré à propos des pluriels en *-uri* (§ 7) qu'une nouvelle règle morphologique est parfois due à une synthèse « erronée »; de même les lois phonologiques peuvent venir de l'association de deux phénomènes sans lien organique, mais qui présentent par hasard un facteur commun. Ce trait commun, reconnu par l'esprit synthétique des sujets parlants, est considéré comme la cause du changement de prononciation.

Il en est ainsi de la loi phonologique que la grammaire historique formule comme suit: en italien et en roumain, dans les monosyllabes d'origine latine, l'*s* final est remplacé par un *i*; exemple, en italien: *noi*, *voi* de *nos*, *vos*, *sei* de **ses* = *sex*; *crai* de *cras*, (dans l'ancienne langue) *piui*, de *plus*, *poi* de *pos(t)*; *dai* de *das*, *stai* de *stas*, *hai* de *has* = *habes* et *s-ei* de *es*; en roumain, outre *noi*, *voi*, *apoi*, *dai*, *stai*, *ai*, on a aussi *trei* de *tres*.

Les quelques cas réfractaires peuvent s'expliquer de la façon suivante: l'italien *tre* s'est modelé sur *due* (en roumain, étant donné l'existence de *doi*, il n'y avait point de difficulté pour *trei*); le roumain *șase* s'est modelé sur *șapte*; l'italien *tra*, de *trans*, est atone et proclitique; atones sont également les mots roumains *nă*, *vă*, *lă*, de *nos*, *vos*, (*il*)*los*; le roumain *abia*, de *vix*, peut avoir été de bonne heure composé avec la préposition *ad* et par conséquent ne plus avoir été considéré comme monosyllabe.

Autrefois, au temps où j'étais sous l'influence de l'école néogrammaticale, j'ai contesté cette « loi » (« Conv. lit. », XXXV, 826 etc.), parce qu'elle supposait une transformation phonétique que je ne pouvais pas m'expliquer par voie physiologique. Évidemment, au point de vue phonétique, la transformation d'un *s* en *i* sans autre raison que sa place à la fin des monosyllabes est une énigme. Si nous considérons les dialectes italiens, nous voyons que beaucoup d'entre eux n'ont pas cet *-i* au lieu de *-s*¹⁾.

En revanche, dans certains dialectes italiens un *i* apparaît à la fin des monosyllabes même quand il ne correspond pas à un *-s* latin²⁾.

Il semble donc qu'il ne s'agisse pas d'un changement de prononciation ayant une base phonétique, mais que l'*s* latin s'est amui à la fin des monosyllabes comme dans les polysyllabes, en italien comme en roumain. Comme je l'ai montré dans l'article mentionné, en suivant une idée développée par WEIGAND dans ses cours, *i* dans *dai*, *stai*, *ai* est dû à l'analogie de tous les verbes (roumains et italiens) qui ont la désinence *-i* à la seconde personne du singulier. Le point de départ se trouve dans *vai* < *va[d]is*, qui a produit d'abord *stai*, avec lequel il formait une « série sémantique »; ce dernier a lui-même amené *dai*, avec qui il est dans un rapport morphologique incessant. Dans *noi*, *voi*, dans l'italien *sei* et le roumain *trei*, un *i* s'est ajouté par analogie avec les pluriels, avec qui ces mots ont en commun l'idée de la pluralité. Après l'effet de ces analogies, la majorité des monosyllabes accentués se trouvant en *i* final, il s'est produit une liaison — non justifiée au point de vue étymologique — entre le fait qu'un mot est monosyllabique — facteur important, comme nous l'avons vu, aussi pour la naissance des pluriels en *-uri* — et la terminaison *-i*; le cas s'est généralisé

¹⁾ Par exemple Lanciano *nu*, *vu* (Finamore, 11, 21), Campobasso *cra*, *nu*, *vu*, *se*, *po* (« Archivio glott. », IV, 167), Arpino *puo*, *nu*, *vu* (et *vuo*) (ib. XIII, 305), Gombitelli *se*, *pu* (ib. XIII, 313, 318), Sillano *se* (ib. XIII, 330), Romagna *pio* (Mussafia, 666), Alatri *nua*, *vua*, *po* (« Arch. glott. », X, 171), Cerignola *nuę*, *vuę* (comme *tuę*, *suę*), *pou*, *seje*, *crā* et *crāje* (ib. XV, 96), Aquila *dapō*, *nu*, *vu*, mais *crai* (Rossi Casè 7, 35, 49), Bari *nu*, *vu* (Nitti de Vito, 7), Sicilia *pua*, v. trentin *po*, etc.

²⁾ Ainsi, à Lecce, nous n'avons pas seulement *stai*, *nui*, *ui* (de *vos*), *chiui* (de *plus*), *puscrai* (de *post cras*), mais aussi *moi* de *mo[d]o* (« Arch. glott. », IV, 118, 130, 131, 134, 140); en vieux sicilien, *aut* n'a pas donné *o*, mais *oi* (Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, III, § 213 n.); à Naples, à côté de *e* apparaît aussi *ei*, (à la 3^e personne) de *es[t]*.

aussi à ces quelques adverbes, **plu*, **cra* et **po*, en dialecte également à *mo* (de modo), *o* (de aut) et à *e* (de est). Par « inversion phonétique », *mai* < *magis* a pu perdre son *i* final, et devenir dans certaines conditions *ma*.

Nous le voyons donc, il ne s'agit pas d'une transformation phonétique, et le facteur physiologique est complètement absent ; et pourtant l'action de l'analogie et le besoin de synthèse des individus parlants ont engendré un faux rapport constant entre le monosyllabisme et l'existence d'un *i* final, qui a pu donner naissance, dès avant la séparation du roumain et de l'italien, à la loi phonologique mentionnée. Dans DR, I, 372—373 j'ai montré que la disparition de l'*a* initial non accentué en istro-roumain et en mégléno-roumain ainsi que la prothèse presque régulière d'un *a* chez certains Aroumains sont dues à un concours de circonstances particulières, qui produisent l'impression que l'*a* initial atone est « caduc ». Tandis que, en daco-roumain, il ne s'est pas encore établi de rapport constant entre les formes en *a* et sans *a*, les autres dialectes se sont créés, par généralisation, des lois phonologiques qui n'ont pas de cause phonétique.

12. Si la majorité des changements de prononciation déterminés par des causes phonétiques n'arrive pas à se généraliser comme lois phonologiques — comme nous l'avons vu au § 9 en ce qui concerne l'*ă* devenu *o* après les labiales — ; si d'autre part certaines lois phonologiques, telles que le changement de l'*s* final en *i* dans les monosyllabes, sont dénuées de base phonétique (§ 11), je crois dans ces conditions que nous avons le droit de douter que la loi phonologique résulte d'un changement de la *base d'articulation*, qui, en dehors de la conscience des sujets parlants, aurait pour conséquence l'adaptation mécanique de tout le matériel linguistique à la nouvelle manière d'articuler. En fait, tous les efforts entrepris pour expliquer ce changement même de la base d'articulation, c'est-à-dire pour comprendre la cause éloignée de la loi phonologique, sont restés vains. A combien d'explications n'a-t-on pas recouru ? On a parlé des différences de climat ; on a dit que, après avoir appris une langue nouvelle, on conservait pourtant l'articulation de la langue ancestrale ; que les adultes continuaient à articuler les sons avec les mêmes mouvements que pendant l'enfance, après que, par suite du développement d'ensemble du corps, les organes d'articulation ont grandi (BREMER-

HERZOG) ; qu'une articulation occasionnelle, telle qu'on peut l'observer dans un moment d'émotion, devient habituelle (Mlle E. RICHTER). D'autres hypothèses ne sont qu'un moyen de reculer l'explication : ainsi la tendance à avoir des sons plus harmonieux, la commodité, l'économie de forces etc.

Si l'avis que nous avons exprimé ci-dessus est juste, à savoir que la généralisation d'un changement de prononciation à tout le matériel linguistique résulte du besoin de classer en catégories ce matériel brut, besoin que nous trouvons à la base des innovations d'ordre morphologique, syntaxique etc., dans ces conditions la loi phonologique est, en dernière analyse, en fonction du don (talent) pour la langue.

On dit en général que quelqu'un a un don pour les langues quand il apprend facilement et bien une langue étrangère. Mais en réalité, ces dispositions n'existent pas seulement pour les langues étrangères ; elles s'appliquent aussi à la langue maternelle. Nous pouvons en effet observer que tous les membres d'une nation ne parlent pas également bien leur propre langue. En faisant abstraction de ceux qui ont des défauts organiques, il y a des sujets parlants qui trouvent rapidement des formes expressives pour leurs pensées, et d'autres qui n'ont pas cette faculté. Mais ce don ne se résume pas à apprendre facilement le langage traditionnel ; il se manifeste surtout lorsque le sujet parlant, possédant à un degré remarquable le sens de la langue, l'enrichit de son apport personnel, en versant sans cesse dans les moules existant des formes nouvelles, immédiatement comprises par l'auditeur. Il y a des hommes qui, dans la propagation des formes de la langue traditionnelle, jouent plutôt un rôle passif d'imitateurs ; il y en a d'autres — les hommes doués — qui ont le don d'observation de la langue, le sens des nuances, qui s'inquiètent de trouver l'expression la plus propre et la plus claire d'une pensée ; ce sont les créateurs d'innovations linguistiques.

Le don de la langue, c'est-à-dire la faculté d'ordonner le matériel linguistique brut en le groupant et en découvrant une raison aux variantes de prononciation, se manifeste aussi en phonologie. S'il est plus difficile qu'ailleurs de donner des exemples, la raison en est simplement que jusqu'ici on n'a pas fait assez d'observations dans cette direction.

On peut cependant en trouver.

Surtout dans le rythme vif, mais aussi dans un rythme lent, nous pouvons observer que, par phonétique syntactique, un c

final précédé d'une consonne s'amuit devant un mot commençant par une consonne. M. GAMILLSCHEG (*Olténische Mundarten*, 97) cite des exemples tels que: *primes' daru, să te găses' sãnãtos*. J'ai dit en les relevant dans DR, I, 373 qu'il faut expliquer ainsi l'amuissement de *c* dans le suffixe *-esc* chez les Mègléno-roumains et certains Istro-roumains. Il résulte des recherches inédites de M. BARTOLI que cette forme *-es* au lieu de *-esc* (relevée aussi par I. MAIORESCU) se trouve en Istrie dans la commune de Berdo, mais non dans le parler de tous: elle n'est constante que dans le matériel recueilli de M. Tercovici. Cela nous montre que ce Tercovici, ayant un don linguistique particulier, a mis de l'ordre dans son matériel, et, des deux formes: *-esc* devant une voyelle et *-es* devant une consonne, en a généralisé une.

Il semble que l'*u* final, avant de commencer à être prononcé dévocalisé en roumain, ait disparu dans le mot *unu*, par phonétique syntactique, dans certaines constructions. Ainsi que de *uscãre* est venu, par syncope, *uscãre*, de même *unu cãlu* a pu devenir *un-cãlu* (puis *un cal*). Le fait que dans les textes anciens un n'est jamais écrit avec *ɤ* final, mais toujours comme *în, din*, en est une preuve. Les deux formes paraissent avoir encore existé à l'époque où l'*n* intervocalique commençait à se rhotaciser: *un cãlu* mais *unu calãreș*, car en istro-roumain la forme *un* (comme *în, din*) persiste encore à côté de la forme *ur* (comme *bur < bunu*). Les deux formes sont employées indifféremment par la plupart des Istro-roumains, quelque soit le son initial du mot suivant; *ur om* et *ur bur om* ou *un om* et *un bun om*. Mais M. Alois Belulovici distinguait régulièrement entre *ur* et *un*; il n'employait le premier que comme numéral, et le second comme article indéfini.

Ce Belulovici était vraiment doué pour la langue; aussi les textes recueillis de lui sont-ils un modèle de constance dans la prononciation. Ainsi, chez la plupart des Roumains (et aussi des Istro-roumains, comme cela ressort des textes recueillis par d'autres enquêteurs) l'emploi de *i* en hiatus n'est pas constant; je prononce moi-même tantôt *aier*, tantôt *aer*, tantôt *trebuie*, tantôt *trebue*. Or, le besoin d'avoir des limites précises entre les syllabes d'un mot faisait que Belulovici intercalait cet *i* avec une netteté et une constance tout à fait remarquables.

Les différences qui existent souvent entre les textes recueillis de la bouche de plusieurs individus de la même localité ne proviennent pas seulement du plus ou moins d'exactitude de la transcription;

elles s'expliquent par le fait que parmi ces individus, les uns sont plus doués pour la langue, d'autres moins ; ils ont donc un langage plus ou moins unitaire et normalisé, une prononciation plus ou moins précise et constante, plus ou moins généralisée à l'ensemble du matériel linguistique.

13. En admettant que les dispositions des individus parlants sont un facteur décisif dans le développement d'une langue, j'ai reconnu implicitement que les sujets parlants ne forment pas une masse homogène, réagissant de manière égale — ou même incapables de réagir — à l'égard du parler traditionnel.

Lorsque les études de linguistique, débarrassées des vieilles méthodes de recherche, ont adopté au siècle dernier des méthodes d'investigation positives, surtout lorsqu'on commença à croire à des « lois sans exception », le rapprochement avec les sciences naturelles a amené quelques savants à comparer l'expansion des innovations phonétiques aux ondes qui s'étendent en cercles de plus en plus larges sur la surface d'une eau dormante, après un choc.

Aujourd'hui peu d'entre nous croient à la comparaison avec les ondes qui se propagent en raison de leur force inhérente d'expansion. Si la linguistique peut adopter une des théories des naturalistes, c'est tout à plus **la théorie de l'adaptation au milieu et la théorie de la sélection.**

L'homme, tant qu'il vit, fait des efforts incessants pour perfectionner le seul moyen grâce auquel il peut communiquer à ses semblables ses pensées et ses besoins : sa langue. On continue à apprendre sa langue aussi longtemps que l'esprit reste éveillé ; c'est une erreur de croire qu'on n'apprend sa langue que pendant l'enfance. Il est vrai que pendant l'enfance nous posons les bases nécessaires à cette étude, qu'à l'âge où nous entrons en classe nous sommes maîtres des éléments du langage et que nous avons appris de façon générale la prononciation des sons. Mais la langue que nous parlons alors ressemble à ce qu'est notre corps lui-même : tous ses organes existent dans leur harmonieuse connexion, mais il manque aux bras la vigueur, au gosier la sonorité, aux organes génitaux le pouvoir de reproduire, etc. De même la langue des enfants a tous ses éléments constitutifs et la possibilité de se perfectionner, mais elle n'est pas encore développée. La prononciation est une question d'habileté, et avec quelques efforts même un perroquet peut l'acquérir : mais parler de façon réfléchie est

une question de don. Ce n'est qu'à l'école, où nous prenons connaissance de la langue mise au service de la pensée abstraite et scientifique ou des belles-lettres, que notre parler s'enrichit et prend de la consistance; ce n'est que par le contact de l'homme mûr, illettré ou instruit, avec d'autres qui parlent mieux ou plus facilement ou plus élégamment que son langage se parfait. Les moyens de ce perfectionnement restent les mêmes, et on peut les comparer au développement de notre corps lui-même: notre esprit est capable de créer — dans le cadre des formes existantes — des formes nouvelles, exactement comme les cellules de notre corps ont le pouvoir de créer des cellules nouvelles. Mais pour cela il faut que nous recevions du dehors la nourriture indispensable, que nous emmagasinions sans cesse un nouveau matériel de langue, dont nous assimilons une partie et dont nous éliminons l'autre partie comme sans valeur. Le contrôle constant du milieu qui nous entoure nous fait rejeter de nous-mêmes beaucoup de nos innovations individuelles, que nous reconnaissons pour tentatives avortées ou erreurs; mais beaucoup aussi passent à travers ce contrôle, et alors nous les mettons en circulation et elles deviennent une partie du matériel brut que d'autres nous empruntent pour le soumettre à une nouvelle sélection. Parmi les millions d'innovations individuelles, tout ce qui n'est pas capable de vivre périra: ne vivront que celles qui offrent à la langue le maximum de traits propices: ainsi, parmi les innombrables espèces animales, n'ont pu se maintenir que celles qui réunissaient les conditions les plus avantageuses pour la lutte avec le milieu ambiant.

Ce serait pour sûr une erreur que de s'imaginer que l'ensemble de lois phonologiques, de paradigmes morphologiques, de règles de syntaxe et de constatations sémantiques que nous trouvons dans un manuel de grammaire historique nous montre l'évolution d'une langue. Il n'y a là qu'une petite partie des évolutions; plus ou moins généralisées, elles ont pu être observées par les philologues dans la langue et les dialectes actuels; pour le passé, elles ont pu être étudiées à l'aide des documents, ou reconstruites par le raisonnement. M. K. VOSSLER a raison lorsque, dans son mépris pour le pédantisme philologique, il compare la langue à un pré en fleurs, et la grammaire à l'herbier où le botaniste serre les plantes qui l'intéressent (*Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, p. 50).

Pour pouvoir comprendre la loi phonologique, qui n'est que la généralisation d'une prononciation nouvelle au matériel linguistique

et son extension à une collectivité, il est nécessaire d'étudier la manière dont se produisent dans la langue les innovations individuelles et dont elles sont accueillies par autrui.

Avec un peu d'attention, nous pouvons observer à chaque instant autour de nous comment naissent du matériel ancien des distinctions ou des formes nouvelles.

En voici quelques exemples, que je ne crois pas dénués d'intérêt.

J'ai deux bonnes ; celle qui a le plus d'âge et d'autorité est aussi la plus réfractaire aux innovations linguistiques ; originaire des environs de Cluj, elle parle une langue bigarrée d'expressions hongroises. Pour dire « brosse » elle emploie le mot *chefe* (du hong. *kefe*, avec le même sens). L'autre, plus jeune et nettement désireuse de bien parler, est de la région de Braşov ; mais elle a été en service à Bucarest et parle la langue littéraire. Elle emploie le mot littéraire *perie* (du slave *perije*). Le mélange des langues n'a pas tardé à se produire. La vieille bonne, conservatrice, s'en est tenue au terme *chefe* ; la jeune a accueilli ce terme, mais seulement pour la brosse à plancher, faite « de racines » ; quant à la brosse à habits, elle continue à l'appeler *perie*, parce qu'elle est faite de *pâr* (« poil »). L'étymologie populaire a été décisive pour la différenciation du sens des deux mots ; d'autre part, ce sens étymologique est une marque de disposition pour la langue, car il implique une réflexion sur le matériel linguistique, un classement de ce matériel selon les rapports étymologiques.

Dans la langue littéraire on conjugue *eu lucrez* (« je travaille »), *el lucrează* etc. ; en Transylvanie on dit *eu lucrū*, *el lucră* ; ces dernières formes sont habituellement employées dans ma famille ; moi seul, sous l'influence de la langue littéraire, je dis depuis quelques années, depuis que je me suis rendu compte de cette différence : *lucrez*. Ma fille, entendant sa mère dire *lucrū* et moi *lucrez* a fait la distinction suivante : *lucrū* est pour le travail manuel, la couture, la cuisine, le ménage, auxquels elle voit s'occuper sa mère ; *lucrez*, pour le travail au bureau où elle est habituée à me voir. Aussi, un jour que j'allais au jardin travailler à mes carrés de légumes, et que j'avais employé la forme *lucrez*, elle me corrigea en employant l'autre forme : *lucrī*, en disant que seule cette expression était juste puisque je travaillais avec une pelle.

Pour désigner le jour qui suit *poimâne* « après-demain », on emploie l'expression *după poimâne* ou *poipoimâne* (« après-après-

demain ») (avec l'accent principal sur le premier *poi*); ce doit être là une expression ancienne, datant de l'époque où *poi* (du latin *post*) était encore compris dans le sens de *după* « après ». Mais aujourd'hui ce mot n'a plus un sens autonome: aussi dans le langage de mes enfants ai-je vu naître, pour exprimer l'année qui suivra l'année prochaine (« anul viitor ») l'expression *anul viitor*. Je ne les ai pas repris, pour voir s'ils n'arriveraient pas à d'autres formations analogiques; de fait, ils disaient bientôt, pour il y a deux ans: *în anul trecut* (anul trecut = l'an dernier). Ainsi était née dans le langage de mes enfants une catégorie nouvelle, qui m'a fait penser à la formation des parfaits à redoublement.

Il est plus difficile de montrer comment de telles innovations sont sélectionnées, les unes étant admises, les autres repoussées par l'entourage; il faudrait en effet pour cela des observations prolongées que les dialectologues ne peuvent en général pas faire, préoccupés qu'ils sont de poursuivre l'étude de certains phénomènes linguistiques sur un territoire aussi étendu que possible. La difficulté augmente encore quand il s'agit de phénomènes phonologiques, car il serait nécessaire de les observer au cours de quelques générations, et les textes anciens, avec leur orthographe traditionnelle, ne suffisent pas pour les étudier.

Aussi, pour comprendre les phénomènes phonologiques, nous faut-il recourir à l'analogie avec d'autres, appartenant à des branches différentes de la grammaire. Je montre dans un autre passage de ce livre (p. 439 sqq.) d'où est venu l'usage d'employer la préposition *p[r]e* à l'accusatif. De même que dans les cas cités au § 7, nous avons à faire à une interprétation nouvelle du matériel traditionnel, provenant du besoin d'éviter l'équivoque. Certaines constructions où *pre* avait une valeur de préposition pouvaient recevoir une interprétation telle que ce mot devint un simple instrument grammatical, distinguant l'accusatif du nominatif, le complément direct du sujet. A coup sûr, une telle interprétation ne pouvait être qu'individuelle, et non collective. Mais si d'individuelle elle a pu devenir collective — à tel point qu'aujourd'hui l'emploi de *pe* à l'accusatif devant les noms d'êtres vivants est de règle générale en daco-roumain — la raison en est le besoin de différencier par une expression formelle le complément du sujet. Pourquoi, des deux prépositions *spre* et *pre*, qui avaient toutes deux cette fonction, la dernière l'a-t-elle emporté sur l'autre? Il est difficile de le dire avec précision. Mais ce que

cet exemple montre jusqu'à l'évidence, c'est qu'une innovation individuelle peut devenir collective sans que nous soyons forcés de lui attribuer une puissance mystique lui donnant la force d'expansion des ondes lumineuses.

14. Si nombreuses et si variées que soient les innovations individuelles qui toutes « frappent au seuil de la vie » en demandant à entrer, la possibilité de créer des formes nouvelles est limitée, et conditionnée par des **tendances générales** que nous ne connaissons pas encore exactement, mais que la linguistique générale commence à élucider.

Ainsi M. MEILLET, dans sa *Linguistique historique et linguistique générale* (Paris, 1921), montre que les progrès de civilisation réalisés par les peuples indo-européens ont amené dans leurs langues certaines innovations communes. Quantité de distinctions subtiles que les peuples d'une civilisation inférieure ont accoutumé de faire et qui existaient dans la langue indo-européenne primitive, ont disparu chez eux ; la grammaire historique nous permet de suivre cette disparition progressive. Ainsi les formes spéciales pour le nombre duel n'existent pour ainsi dire plus ; d'autre part, des trois genres, certaines langues, telles les langues romanes, ont éliminé le neutre ; d'autres, comme l'anglais, ne font même plus de différence entre le masculin et le féminin. Un degré plus élevé de civilisation a engendré dans la syntaxe tout un système de propositions subordonnées, correspondant à des pensées plus abstraites. Mais la culture méditerranéenne a surtout modifié la manière de comprendre les choses et par conséquent le sens des mots.

Il est naturel que parmi les membres d'un même peuple il n'y ait pas grande différence dans l'interprétation linguistique. Un exemple : depuis que la différence entre *el* et *dânsul* (« lui ») a perdu, dans la conscience de la langue roumaine, sa valeur étymologique, les deux pronoms sont devenus synonymes ; ils demandaient une différenciation de la part des sujets doués pour la langue. En certains endroits, par exemple en Bucovine, j'ai observé que la différence entre les deux mots est restée syntaxique, encore qu'elle ne soit pas celle marquée par l'étymologie : *dânsul* s'emploie après les prépositions, et *el* dans les autres cas : *Vine și el cu dânsul* (Il vient aussi avec lui). L'usage originel qui lie *dânsul* à la préposition à (*ad - ipsum - illum* > *adânsul*, coupé par erreur en *a dânsul*) s'est généralisé à toutes les prépositions. Dans

d'autres régions, la différenciation commence à devenir sémantique : *el* désigne une personne socialement inférieure ou égale ; *dânsul* une personne d'un rang plus élevé, plus âgée etc. J'ai rencontré cette interprétation dans plusieurs provinces, mais individuelle, sans qu'elle ait réussi nulle part à se cristalliser en règle grammaticale.

Mais ce n'est pas seulement dans le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie que nous pouvons constater des causes communes produisant des effets similaires : il en est de même en phonologie. L'homme civilisé parle autrement que l'ignorant. Par son éducation, il a appris à se dominer, à être réservé dans l'expression de ses sentiments, à trahir le moins possible ses émotions. Le besoin de se faire comprendre à distance (par téléphone, par lettre etc.) le prive du secours du geste et de la mimique ; il est donc obligé de remplacer ceux-ci par une diction particulièrement expressive (ou par la clarté du style) ; il lui faudra donc enrichir ses procédés de prononciation de nuances subtiles, qui exigent une économie considérable de la quantité d'air qui produit les vibrations de l'organe d'articulation ; l'accent et le ton vont devenir un facteur capital dans le parler de l'homme cultivé ; probablement aussi le rythme et la scansion des syllabes. Or ces facteurs sont d'une importance capitale pour la prononciation des sons et leur modification dans un certain sens. Notre œil a la possibilité de se déplacer latéralement pour regarder les objets placés à sa droite ou à sa gauche ; malgré cela, quand nous regardons de côté, le mouvement des yeux provoque celui de la tête entière. De même, le changement de ton, encore qu'il ne produise pas forcément un changement dans la qualité des sons émis, a d'ordinaire pour conséquence une prononciation plus ouverte des voyelles (cf. JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, § 232 et HERZOG, *Streitfragen*, p. 59). *Il s'ensuit que les innovations individuelles de prononciation, quoiqu'elles puissent être fort différentes, suivront, chez le même peuple, certaines tendances générales qui, à un moment donné, peuvent engendrer dans des lieux différents des résultats identiques.*

Les atlas linguistiques nous montrent des aires répandues sur différents points du territoire, sans continuité entre elles. Elles s'expliquent parfois par des colonies d'origine commune ; d'autres fois, ce sont les restes d'anciennes formes jadis répandues aussi dans les lieux qui constituent le point de passage ; mais il y a des cas assez nombreux où nous ne pouvons admettre ni l'une ni

l'autre hypothèse ; nous avons à faire à des innovations spontanées, se produisant en plusieurs endroits et provenant des mêmes tendances générales.

Nous allons examiner un tel cas pris à la phonologie roumaine.

Dans le travail de M. GAMILLSCHEG sur les dialectes d'Olténie, il est question, au § 25, du passage de *ă* à *a* avant l'accent. Ses observations sont les suivantes : ce passage s'observe plus clairement dans les communes de Dobrița et de Stănești, mais il se rencontre aussi à Topești ; il cite comme exemple : *ma* (= *mă*) *prin*[d] *fiuri* (« je suis pris de frissons ») et *nu va* (= *vă*) *puneți minte*[a] (« ne discutez pas »). Comme dans les deux cas *ă* se trouve entre deux labiales, M. G. en induit qu'il s'agit d'une sorte de dissimilation de *ă* en *a*. Le même phénomène se constate, toujours quand on parle vite, devant un *a* accentué de la syllabe suivante : *spalăt*, *margarităr*. M. G. observe que, lorsqu'on parle distinctement, cette transformation n'a pas lieu, et les gens de l'endroit n'ont pas conscience qu'en parlant rapidement ils prononcent *a* au lieu de *ă*. Nous avons donc, selon M. G., à faire à une forme double, commandée par des conditions syntaxiques. « Au moment où la forme syntaxique abrégée (= prononcée vite) *navală* et celle qui précède une labiale : *ma prind* arrivent à être prononcées aussi dans d'autres positions, la loi phonologique est prête. Il ne faut donc pas nous imaginer que les hésitations de phonétique syntactique produisent un chaos dans le développement de la langue ; à ces hésitations en effet fait suite l'uniformité ».

Cette transformation de *ă* se trouve sur presque tout le territoire daco-roumain, et elle est quasi-généralisée en istro-roumain. Voici les exemples que j'ai notés dans les études dialectales de WEIGAND (le chiffre romain indique le volume de l'« Annuaire du séminaire de Leipzig », le chiffre arabe la page) :

Dans le Banat, nous trouvons *barbat*, *batut*, *saptamână*, *vadzut*, dans les communes qui transforment aussi *a* tonique en *ă*, à savoir Mehadica, Verendin, dans la Craina et Bania, en Almăj, III, 231—232 ; *batrân* à Mehadica, tandis que dans la Craina la prononciation en est au stade intermédiaire *a*, III, 222 ; de même *gradină*, III, 217 ; seule la prononciation *barbat* s'étend jusqu'à Mehadia et se trouve sporadiquement aussi au nord du Banat, par exemple à Sacoșul-unguresc, III, 221 ; « il semble que la prononciation en *a* pur soit conditionnée par un *a* suivant », III, 222.

Dans la région du Criş et du Mureş, nous trouvons assez répandue la prononciation *săcară* « peut-être aussi *sacară* », IV, 257; *cameaşă* se trouve à Țela, Buteni, Şibot, IV, 272.

Dans la région du Someş et de la Tisa, nous avons *barbat* à Şomcuta-mare, IV, 24.

En Olténie, nous trouvons *barbat* dans le district de Vâlcea, VII, 39.

En Valachie (avec les régions avoisinantes de la Transylvanie méridionale et de Moldavie) nous avons *barbat* dans une commune du district d'Argeş et par-ci par là dans celui de Putna; *mas[e]ă* également ça et là dans ceux de Muscel, Dâmboviţa, Putna, VIII, 259; *camaşe* à Muscel et Bran, VIII, 264.

En Moldavie les formes *masă* IX 163, *calcâi* IX 164, *stajar* IX, 167; *barbat*, IX, 171; *lasaşi* (mais *lăsăm*), *îngraşaşi* (mais *îngrăşăm*) sont très répandues, IX, 182—183; de même en Bessarabie et en Bucovine: *fanină* 30, *sacară* 31, *masă* 34, *calcâi* 36, *grădină* 37, *stajar* 38, *cameaşă* 39, *barbat* 42, *batrân* 42, *sanin*, *sacure* 50. En ce qui concerne cette prononciation en Moldavie, nous avons des preuves aussi dans des textes. Chez Varlaam (*Cazania*) nous trouvons non seulement des formes comme *sacară* 331/15, *macară* 76/11, mais encore *ca* (= că) *l'aşi născut* 174 v/3; dans les Chants populaires réunis par Vasiliu, *ma tem* 163, etc.; dans le volume de nouvelles de M. Sadoveanu, *Cocostârcul albastru* (« la cigogne bleue »), je trouve *buna sara* 150, *spataru* 183, *pacat* 187, à côté de *supăraşi* 27, *legănat* 189, etc.

Dans tous les exemples cités, la condition sous laquelle apparaîtrait la prononciation *a* au lieu de *ă* est que l'accent suive. Mais dans ce cas, la condition ne semble pas être aussi la cause. En vérité, il serait bien étrange que la même cause physiologique qui a transformé *a* en *ă* transformât *ă* en *a*, et cela alors que la loi phonologique du changement de *a* atone en *ă* est encore en vigueur, comme nous l'avons vu au § 10. Le fait que l'accent suit est seulement une condition apparente, non une cause efficiente. La cause immédiate est le voisinage de l'*a* qui suit, dont l'influence assimilatrice change l'*ă* précédent en *a*. Mais la cause primordiale est la tendance du Roumain à placer son organe d'articulation dans la position qu'il prendra pour prononcer le son suivant, qui apparaît vivant dans sa conscience avant son tour (même phénomène que dans la métaphonie de *e* et de *o* en *ea* et *oa*). Mais, dans son évolution, le son *a* n'est resté intact que lorsqu'il est accentué; atone, il est

prononcé *ă* ; aussi comprenons-nous pourquoi, dans les exemples dont il s'agit, *ă* est protonique et l'*a* suivant porte l'accent. Ainsi, la véritable raison (à savoir la présence d'un *a* dans la syllabe suivante) a pu être confondue avec une autre, l'accent suivant, et par suite la loi phonologique a reçu une interprétation erronée. Dans la plupart des régions, nous constatons que le matériel linguistique conserve encore les limites originelles : *barbăt*, *sacără*, *lasăți* etc. ; mais dans d'autres, il embrasse aussi des cas comme *batră'n*, *sacûre* etc., la loi phonologique s'étendant ainsi à d'autres cas de *a* protonique. Si les observations de M. GAMILLSCHEG correspondent à la réalité de fait des environs de Târgu-Jiu, c'est-à-dire si, en dehors de l'*a* suivant le voisinage des labiales transforme, par dissimilation, l'*ă* protonique en *a*, il ne serait pas surprenant que le sens de la langue cherchât un facteur commun entre *navălă-năvală* et *ma prind* — *mă prind* : le trouvant dans la place de l'accent dans la syllabe suivante, il en induit que la prononciation *ă* doit être changée en *a* toutes les fois que l'accent suit.

En dehors de l'Istrie, où cette loi phonologique est presque générale et comprend pour ainsi dire tous les cas d'*ă* protonique, nous la trouvons le plus répandue en Moldavie, la Bessarabie incluse, où la prononciation *a* pour *ă* est en train de devenir générale, du moins dans les cas où suit un *a* accentué ; dans les autres régions, elle est encore bornée à des territoires peu étendus et à une partie seulement du matériel linguistique ; elle apparaît parfois encore sous la forme intermédiaire *ɑ*, et çà et là seulement dans le rythme « *allegro* ». Chez les Aroumains et les Mégléno-roumains, nous n'avons jusqu'à présent observé aucune trace de cette prononciation.

Nous avons à faire, selon tous les indices, à un phénomène ancien, dont l'origine doit être placée après la séparation des Roumains du Sud, mais avant celles des Daco-roumains et des Istro-roumains. Pourquoi cette innovation linguistique, qui avait à coup sûr tout le temps de se généraliser ne s'est-elle fixée qu'en partie et dans des conditions inégales ? Pourquoi, en admettant la théorie de la sélection, certaines innovations trouvent-elles des conditions plus avantageuses que d'autres, et quelles sont ces dernières ? La seule réponse que nous puissions pour le moment faire à ces questions est de nature générale : les conditions les plus avantageuses sont celles qui répondent le mieux à la nécessité de nous entendre, en parlant, avec nos semblables.

15. La langue est, selon la définition la plus courte et la plus précise, la communication des pensées par la parole. Des trois éléments qui constituent cette définition, les deux derniers ont dominé les recherches linguistiques du siècle dernier et du début du nôtre. Le processus physiologique de la prononciation et le processus psychologique de la pensée ont préoccupé presque exclusivement les érudits. Nous savons tous l'élan considérable pris, surtout depuis SIEVERS, par la phonétique. Il y a aujourd'hui encore des philologues qui exagèrent son rôle, croient qu'elle est autre chose qu'une science auxiliaire de la linguistique et s'imaginent pouvoir grâce à elle comprendre les mystères du parler humain.

D'autres ont cru pouvoir sonder ces mystères par une méthode philosophique, en étudiant la langue à sa source, qui est la pensée. Depuis GUILLAUME DE HUMBOLDT, la « philosophie du langage » est devenue une discipline florissante. Au lieu de l'application artificielle des règles logiques à la grammaire, les philosophes sont arrivés à expliquer certains phénomènes linguistiques à l'aide de la psychologie. Mais celle-ci ne peut elle-même résoudre qu'une partie des problèmes posés par le langage humain. L'exemple de WUNDT nous montre qu'on ne réussit pas à expliquer par la psychologie tous les phénomènes linguistiques: son œuvre gigantesque d'ethnopsychologie, si riche en détails, n'a pu être approuvée sans réserve par les linguistes. « Je reconnais moi aussi dans les écrits de WUNDT une œuvre grandiose, qu'aucun linguiste n'a le droit d'ignorer; elle m'apparaît comme un immense rouleau compresseur, qui, avançant d'une marche continue, écrase tout sur son passage, permettant de faire une route solide et unie » (SCHUCHARDT, *Exkurs zum Sprachursprung*, III, 194). Il n'y a pas un fait linguistique qui ne soit basé sur un fait psychologique. Quelques savants ont voulu trouver dans la psychologie l'explication de tous les faits linguistiques: voilà une erreur grave qui part d'un point de vue juste (MEILLET). La phonétique et la psychologie sont, pour qui veut comprendre la langue humaine, des sciences auxiliaires indispensables, mais elles n'arrivent pas à expliquer tous les faits linguistiques. Il n'est pas suffisant de suivre « la pensée sur les lèvres humaines » pour comprendre le langage dans toutes ses manifestations. Pour que la pensée parlée soit, non pas un simple monologue, mais la langue humaine, il faut que soit réalisé le but même de la parole: la compréhension entre les hommes.

Comment naît un changement de prononciation? Le phonéticien peut ici répondre jusqu'à un certain point. Comment peut-il se fixer, par généralisation, sur le matériel linguistique? Là, la réponse est fournie dans les plupart des cas par le psychologue. Comment se propage-t-il dans la communauté des sujets parlants? C'est maintenant au sociologue de répondre.

La **Sociologie**, science du XX-e siècle, doit donc devenir une science auxiliaire de la linguistique, comme la phonétique et la psychologie. « Si le milieu dans lequel se développe la langue est un milieu social, si l'objet de la langue est de permettre des relations sociales, si la langue ne s'est conservée que par ces relations, si enfin les limites des langues tendent à coïncider avec celles des groupes sociaux, il est évident que les causes dont dépendent les faits linguistiques doivent être d'ordre social, et que seule l'observation des faits sociaux nous permettra de substituer en linguistique la détermination d'un processus à l'examen de faits bruts ».

La prise en considération du facteur social dans l'étude de la langue n'est pas chose nouvelle. Mais le problème avait été posé par H. STEINTHAL de telle manière que le principal théoricien de l'école néo-grammaticale, H. PAUL, le combattit avec véhémence. Partant de la constatation que la langue n'existe pas comme une chose autonome, en dehors de nous; qu'elle naît au moment où notre pensée s'extériorise par la parole et disparaît lorsque la bouche se ferme, il a eu de vives discussions avec l'« ethnopsychologue » STEINTHAL. Discussions vives — et stériles, car au lieu d'embrasser le problème lui-même, elles tournaient autour d'abstractions philosophiques. FRITZ MAUTHNER (*Die Sprache*, 119) les a fort bien caractérisées par la jolie comparaison que voici: « PAUL a vu et décrit plus clairement et mieux que quiconque le lit et les gouttes d'eau du fleuve; mais il ne connaît ni ne nomme jamais le fleuve lui-même. STEINTHAL, debout sur le bord du fleuve, saisi d'admiration, regarde le fleuve et nie l'existence de son lit. PAUL ne voit pas le fleuve à cause des gouttes d'eau; STEINTHAL ne voit pas les gouttes d'eau à cause du fleuve. PAUL considère l'évolution de la langue et n'observe pas ce sensorium commune, vers lequel l'ethnopsychologue STEINTHAL tend les deux mains. Tous deux ont raison, et ils discutent avec les mots de la langue qui forment l'objet de leur discussion, avec les mots de tous les jours, qui au cours même de leur discussion, changent de forme et de sens ». D'autre part M. MEILLET, (*op. cit.*, 16 cf. § 230) fait la très juste

réflexion que voici: « Le langage est éminemment un fait social. On a souvent répété que les langues n'existent pas en dehors des sujets qui les parlent, et que par suite on n'est pas fondé à leur attribuer une existence autonome, un être propre. C'est une constatation évidente, mais sans portée, comme la plupart des propositions évidentes. Car si la réalité d'une langue n'est pas quelque chose de substantiel, elle n'en existe pas moins ».

Mais, étant donné que la langue est parlée par des hommes, dont chacun a son individualité propre, sa manière propre de penser, avec son intelligence particulière, il est naturel que la langue varie d'homme à homme. Aussi longtemps que la grammaire historique a formé la préoccupation essentielle de ceux qui étudiaient la langue, ces différences, qui apparaissent clairement si l'on compare la langue de nos ancêtres à la nôtre, étaient sans cesse mises en relief; l'idée que la langue humaine est soumise à de continuels changements est devenu un lieu commun; nous la trouvons exprimée en tête de la plupart des manuels de linguistique.

Mais, ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que la langue ait changé, *mais qu'elle se soit si peu modifiée*. Ce qui est surprenant, ce n'est pas qu'un Roumain de Bucarest parle autrement qu'un Romain de Rome ou qu'un Roumain de Sighetul-Marmației: c'est que le Bucarestois d'aujourd'hui dise — à deux mille ans de distance — *lacrima* ou *de carne* exactement comme son ancêtre romain, et qu'il puisse comprendre sans peine — malgré les huit cents kilomètres qui les séparent — son compatriote de Sighet.

Cette admirable force de conservation, qui a affronté vingt siècles, ces liens qui dirigent dans le même sens l'évolution de la langue par dessus la double chaîne de montagnes et les anciennes frontières politiques, voilà les deux phénomènes que la linguistique devra désormais s'efforcer d'expliquer.

16. *Le développement d'une langue est caractérisé par une lutte incessante entre les innovations individuelles et la résistance collective qui leur est opposée*. La possibilité de comprendre et d'interpréter de plusieurs manières ce qu'on entend, l'imperfection de notre organe d'articulation dans la reproduction des sons perçus et surtout la nécessité de créer des formes nouvelles pour enrichir la langue produisent des innovations linguistiques qui sont toujours individuelles; la nécessité de se comprendre entre soi engendre chez les membres du même groupe social une réaction incessante contre

ces innovations. « Cette réaction n'a le plus souvent d'autre sanction que le ridicule auquel elle expose l'homme qui ne parle pas comme tout le monde ; mais dans les États civilisés modernes, elle va jusqu'à exclure des emplois publics, par des examens, ceux qui ne savent pas se conformer au bon usage admis par un groupe social donné » (MEILLET, *op. cit.*, 230). De petits groupements autour de certains centres administratifs, intellectuels, religieux, commerciaux etc. produisent les *dialectes géographiques* ; la communauté des intérêts quotidiens entraîne, chez ceux qui vivent de la même vie, les *dialectes sociaux*. Mais il existe en outre la *langue commune* et la *langue littéraire*, qui représentent le parler du groupe social entendu dans le sens le plus large, la nation.

La force de conservation d'une langue s'explique donc par la soumission de l'homme aux lois sociales, qui l'empêchent de s'éloigner du sentier traditionnel ; la communauté d'intérêts dans un groupe social crée le besoin d'une langue commune ; d'ordre social est également l'*imitation*, voie par laquelle une innovation linguistique devient, en étant sélectionnée, dans le temps le plus court possible, le bien commun d'un groupe social plus ou moins grand.

La nécessité d'acquérir au plus vite l'expérience, la préparation à la dure lutte pour la vie, a donné aux êtres vivants l'instinct de l'imitation : les poussins, dès qu'ils sont sortis de l'œuf et se sont séchés, se mettent à picorer, à l'imitation de leur mère. Si j'entends dans la bouche d'autrui une formule heureuse exprimant avec concision et clarté une pensée que je m'étais en vain efforcé de rendre par des mots adéquats, je l'imiterai. Même si une expression nouvelle n'est ni plus utile ni plus belle que l'expression traditionnelle, elle a du moins pour elle le *charme de la nouveauté* ; elle est toujours plus frappante, parce que l'usage ne l'a pas encore banalisée. C'est là le cas des néologismes qui pénètrent dans notre langue, même lorsque le mot étranger est presque synonyme du vieux terme roumain ; son introduction dans la langue répond à un besoin d'ordre plutôt stylistique que sémantique. Comme la mode, qui nous oblige à revêtir des habits qui ne sont ni plus commodes, ni plus pratiques, ni meilleur marché que ceux que nous portions auparavant, de même l'imitation dans le langage, même lorsqu'elle est une simple singerie, a son rôle social.

Pour le philologue la première question est celle-ci : qu'imitons-nous ? Une autre question a la même importance pour le linguiste : qui imitons-nous ? Il s'agit du *prestige* social des gens. Nous

connaissons tous l'influence bienfaisante ou désastreuse qu'exerce sur notre conduite un camarade de classe ou de régiment. De même, un ami qui nous domine, ou une personnalité littéraire qui nous absorbe peuvent exercer une grande influence sur notre langue, en nous amenant à les imiter sans contrôle. Sous l'influence d'Eminescu, la prononciation *sălbatic*, *singuratic*, qui était celle de mes parents, est devenue pour moi *sălbatec*, *singuratec*. Récemment quelqu'un que je connais, et chez qui je n'avais pas constaté de préoccupations linguistiques, se montrait fâché de voir M. Iorga employer l'expression *a da în vileag* « rendre public » ; un conflit naissait en lui entre le prestige de M. Iorga et l'aversion instinctive des Transylvains pour les termes d'origine hongroise. Il était fâché parce que contrarié dans sa tendance à adopter sans contrôle une innovation linguistique venant d'une personnalité prestigieuse.

Le paysan imite la langue du citadin, le domestique celle du maître ; tous nous nous soumettons sans cesse au prestige de la langue littéraire, en nous débarrassant des provincialismes « laids » de notre dialecte local.

Cependant, on observe souvent aussi le phénomène inverse.

Lorsqu'un citadin veut en imposer à un paysan, il parle la langue littéraire ; il cherche à gagner du prestige en se servant de celui dont jouit cette langue. Mais en revanche, lorsqu'il a besoin du paysan, quand il veut obtenir sa confiance ou sa voix d'électeur, il cherche à imiter autant que possible son langage. A cet égard nous sommes même souvent enclins à exagérer. Ainsi, les parents parlent fréquemment aux enfants dans la langue estropiée de ceux-ci, sans se rendre compte qu'un petit enfant comprendrait mieux la forme correcte, que son oreille saisit, mais qu'il n'est pas encore capable d'articuler exactement. En Transylvanie, dans les rapports entre Roumains et Saxons, nous pouvons souvent observer comme le paysan roumain estropie son langage en le conformant à la prononciation du Saxon.

Naturellement, de telles modifications forcées du langage n'ont pas de conséquences notables dans le développement de la langue ; la seule est que, dans le parler de l'enfant ou du Saxon, la prononciation inexacte persistera plus longtemps, en l'absence du contrôle naturel de la prononciation correcte. La langue des parents et du paysan roumain ne s'altérera pas, sauf dans quelques rares cas où une forme inexacte devient, par son emploi fréquent, habituelle au lieu d'occasionnelle. C'est ce qui arrive par exemple

lorsque quelque mot passe du langage des enfants dans celui des grandes personnes. Mais le principe linguistique qui est à la base du phénomène relevé est de la plus grande importance: *en parlant, nous nous orientons selon la mesure dans laquelle nous savons pouvoir être compris par celui qui nous écoute.*

On peut tirer de ce principe quantité de déductions très importantes pour l'intelligence du développement de la langue.

Tout le monde peut observer que nous ne parlons pas de la même manière dans le cercle restreint de la famille ou dans la société de vieux et intimes amis que devant un public étranger réuni pour nous écouter. Dans le premier cas, l'habitude que nous avons les uns des autres et de notre manière de nous exprimer fait que nous devinons les mots, même quand ils sont prononcés de façon défectueuse: la relativité, le rapport de relation entre les différents sons nous font comprendre un mot, même si sa prononciation est en partie erronée; de même, un typographe reconnaîtra un mot, même mal écrit, ou lorsque les différentes lettres prennent un autre aspect dans certaines combinaisons (ainsi la lettre *r*), s'il est habitué à notre écriture. Aussi, dans un cercle d'intimes, parlons-nous vite, avec une prononciation moins distincte; les formes « incorrectes » (par exemple des formes de pluriel comme *ei face* ou des génitifs et des datifs comme *lu tata*) passent inaperçues; la construction syntaxique est souvent si imparfaite que nous pouvons omettre même le prédicat (sachant que les autres complètent d'eux mêmes); le trésor lexical est pauvre et comprend des mots pris dans une acception spéciale; les préoccupations stylistiques disparaissent pour ainsi dire totalement. Au contraire, un bon professeur qui a à donner des explications à ses élèves parlera lentement, avec une prononciation distincte, correctement, et en mettant sa pensée en relief par l'expression. Un acteur, enfin, qui tient à nous donner non seulement l'intelligence du texte, mais encore l'impression de sa beauté littéraire, emploie, outre les gestes et la mimique, toutes les ressources dynamiques et musicales de la voix: il déclame. Nous avons tous, selon les circonstances, différentes manières de parler. Les observations faites par M. JESPERSEN (*Grundzüge*, § 162) sur le remplacement de *s* intervocalique par *z* en danois nous montrent quelles différences il y a dans la manière de prononcer certains sons dans diverses occasions. Le fait curieux que certaines transformations phonétiques — comme l'amuissement de *l*' final — apparaissent en latin dès les temps

les plus anciens sans se généraliser et réapparaissent ensuite dans quelques langues romanes est expliqué par M. ETTMAYER (*Vulgärlatein*, 266) de la façon suivante: « La plupart des transformations phonétiques du latin vulgaire avait un caractère facultatif; elles étaient conditionnées par le rythme et la construction de la phrase; il est facile de comprendre que ces nuances, créées par l'occasion, n'étaient fixées par l'écriture latine que dans des cas exceptionnels. Seule la tyrannie exercée sur tous par la langue littéraire est la cause que tant de transformations phonétiques du latin vulgaire n'ont pas pu au cours des siècles réussir à s'établir ».

Tous, nous faisons appel, quand nous parlons, à la faculté de deviner de notre interlocuteur. De même que, à l'Opéra par exemple où le chant altère la clarté de la prononciation, nous devinons en grande partie le texte à l'aide des mots que nous saisissons, de même souvent lorsque nous écoutons quelqu'un nous le comprenons non pas parce qu'il prononce les mots comme nous, mais parce que nous interprétons ces derniers selon notre propre manière de les prononcer. S'il n'en était pas ainsi, nous ne comprendrions pas un homme enroué, édenté, ou quelqu'un qui parle en baillant ou en mangeant. (En effet notre organe d'articulation ne sert pas seulement à parler; il a aussi d'autres fonctions qui peuvent être simultanées avec la parole). *Le contrôle du milieu ambiant est donc relatif et il s'exerce dans les limites où, dans notre langage, l'auditeur reconnaît encore le sien propre.*

Un exemple expliquera mieux ce que nous voulons dire.

On connaît le phénomène du remplacement, dans une grande partie des peuples français et allemand, de l'*r* alvéolaire par un *r* vélaire (uvulaire). Cette transformation est en cours, et nous pouvons constater que la prononciation vélaire de l'*r* se répand de plus en plus. Certains (par exemple M. TRAUTMANN, combattu par M. JESPERSEN, *Lehrbuch d. Phonetik* 135 n.) expliquent cette extension par une question de prestige; ils croient qu'elle est partie des salons des « précieuses » françaises et que, devenant « moderne » elle s'est répandue dans la prononciation parisienne, puis dans la prononciation « littéraire » française, et même en Allemagne, où la mode française a touché d'abord les intellectuels. Mais cette prononciation se rencontre aussi chez d'autres peuples, et se trouve accidentellement assez souvent même parmi les Roumains, chez qui, du moins à la campagne, elle ne saurait provenir de l'influence du parler parisien.

E. HERZOG (*Streitfragen*, 53) a cru pouvoir donner une explication purement phonétique de ce phénomène: dans l'*r* alvéolaire, le bout de la langue vibre; si on articule avec plus d'énergie, ces vibrations peuvent se transmettre aux parties supérieures de la langue, se propager jusqu'au voile palatal et donner naissance à un *r* vélaire. Ainsi, il croit qu'il n'est pas nécessaire d'admettre un « saut d'articulation » (« Lautsprung ») de la partie antérieure à la partie postérieure de la langue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'admettre cette explication forcée et peu probable, qui vient de l'idée qu'on peut expliquer par la phonétique tous les phénomènes concernant notre prononciation. Plus probable me semble l'explication que voici: le son *r* alvéolaire est difficile à prononcer. Nous pouvons observer cela chez les enfants quand ils commencent à parler: *r* est en général le dernier son qu'ils arrivent à bien prononcer. La plupart le remplacent par *l* (d'autres par *i*, par d'autres sons ou par rien), et font rire leurs camarades par les homonymies baroques qui résultent de cette prononciation (cf. *lac* = *lac* et *rac* « lac » et « écrevisse », *iadu* = *iadu* et *Radu* « enfer » et « Radu », etc.), jusqu'au jour où la sanction du ridicule leur fait acquérir par des efforts incessants la véritable prononciation ¹⁾. L'*r* vélaire est beaucoup plus facile à prononcer que l'*r* alvéolaire. Ainsi, nous, qui sommes habitués à l'*r* alvéolaire, nous arrivons sans peine à prononcer l'*r* vélaire; au contraire, un Allemand ou un Juif cherche souvent en vain à s'assimiler l'*r* roumain. Justement parce que l'*r* de ses parents est facile à prononcer, le petit Allemand l'apprend dès sa plus tendre enfance.

Au cours de leurs efforts pour reproduire l'*r* alvéolaire de leurs parents, quelques enfants roumains recourent à l'expédient de l'*r* vélaire (uvulaire), qui est à coup sûr le son le plus proche comme effet acoustique. Cette parenté acoustique est si grande que le contrôle général exercé par le milieu ambiant n'hésite pas à délivrer à cette prononciation le passeport grâce auquel elle entre

¹⁾ Même après que les enfants réussissent à prononcer l'*r* isolé, ils ont encore des difficultés lorsque cet *r* est combiné avec d'autres sons. Ainsi, une nièce à moi, quoiqu'elle eût commencé à prononcer l'*r* alvéolaire, disait toujours *dagă* au lieu de *dragă*; sa mère lui répétait sans cesse la forme correcte et un beau jour nous lui avons entendu dire: *rrdagă*, avec un *r* très « roulé ». On sait que la plupart des cas de métathèse se produisent justement dans les mots contenant un *r*.



dans la communauté des sujets parlants. La sanction du ridicule ne s'exerce pas, parce que, comme il n'y a pas d'*r* vélaire dans la langue commune, il n'y a pas de danger d'homonymie, et par conséquent d'équivoque ¹⁾. Certains de ceux qui dans leur enfance prononçaient l'*r* uvulaire, réussissent plus tard à le remplacer par l'*r* alvéolaire ; mais la majorité le conserve toute la vie. (Je connais cependant un enfant, un de mes neveux, qui prononçait, étant petit, l'*r* uvulaire, et s'était habitué à l'école à l'*r* alvéolaire ; mais maintenant, vers l'âge de quinze ans, il revient à l'*r* uvulaire). A Bran, où je passe mes étés, et où j'observe le dialecte local depuis vingt-cinq ans, les individus qui prononcent l'*r* uvulaire ne cessent de se multiplier. Les autres observent à peine ce « défaut » dans leur prononciation ; un jour que je voulais décrire à un paysan un autre dont j'avais oublié le nom, je citai parmi ses signes particuliers sa prononciation uvulaire de l'*r*, mais ce trait ne suffit pas à le faire reconnaître. Il n'est pas douteux que cette prononciation est héréditaire : il suffit qu'elle existe chez un des parents pour que nous la retrouvions dans la majorité des enfants. La cause peut être soit la conformation de l'organe de l'articulation, soit simplement l'habitude contractée dans l'enfance de prononcer comme les parents. Cette prononciation est plus facile, c'est clair. Mais nous n'avons pas à recourir à cette explication pour rendre compte de la transformation phonétique de l'*r* alvéolaire en *r* vélaire. Il ne suffit pas qu'une prononciation soit plus facile pour qu'elle se maintienne après s'être produite : il faut encore qu'elle ne choque pas l'interlocuteur, que ce dernier entende en elle sa propre prononciation.

Mais il y a des sons qui sont difficiles non seulement à prononcer mais encore à percevoir par l'oreille. Ainsi, un *f* bilabial s'entend à peine, comme un souffle. L'impression acoustique qu'il produit sur nous ressemble à celle de l'autre son « soufflé » *h*, qui est cependant beaucoup plus facile à percevoir. Ainsi, lorsque les Espagnols ou

¹⁾ Un de mes anciens professeurs, sa fille et la fille de celle-ci — trois générations par conséquent — rendaient l'*r* alvéolaire par une sorte d'*r* labial. Mais comme les lèvres ne sont pas assez élastiques pour produire des vibrations sans un assez grand effort, l'*r* qu'ils prononçaient ressemblait à un *v*. On ne manquait pas de rire d'eux ; je me souviens de l'effet produit un jour par la fille de ce professeur, lorsqu'elle dit que le meilleur moyen de nettoyer une étoffe pleine de sciure était de la brosser avec une brosse *curată* (= *curată* « propre », compris par nous *cu rată* « avec de l'ouate »).

les Gascons en sont venus à prononcer l'*f* initial de façon bilabiale, ce son a pu facilement être remplacé par *h*. Nous rencontrons chez nous le cas inverse: un *h* final slave, dans des mots comme *prah*, *vârh*, a été remplacé par un *f* bilabial, qui en raison de son absence de sonorité, a été remplacé par le son phonique correspondant (*praw*, *vârw*, dans le Banat *prau*) ou par un *f* labio-dental (*praf*, *vârf*); cette prononciation, selon ce que m'a communiqué WEIGAND, se trouve aussi chez les Bulgares.

Les phonéticiens extrémistes répugnent à admettre de telles « substitutions d'articulation », parce qu'elles ne cadrent pas avec l'ensemble de leur système d'explication des transformations phonétiques. Toute modification de prononciation étant selon eux inconsciente, ils ne peuvent l'admettre que comme un déplacement lent et graduel d'une articulation à une autre, passant par de nombreux stades intermédiaires, ne différant qu'imperceptiblement l'un de l'autre. Pour eux, le remplacement de l'*r* alvéolaire par l'*r* vélaire (uvulaire) ou de la constrictive bilabiale *f* par la constrictive des cordes vocales, constitue un « saut d'articulation » (*Lautsprung*) qui ne concorde pas avec leur doctrine: comme si cette modification de la prononciation traditionnelle n'avait pu se produire en entendant parler, et avait dû naître dans la langue du même sujet parlant. Aussi voyons-nous certains d'entre eux recourir, pour sauver le système, à des explications compliquées et invraisemblables, même dans des cas aussi patents de substitution d'articulation que ceux présentés par la métathèse. En opposition avec le phonéticien SIEVERS, qui voit un « *Lautsprung* » dans le français *fromage* pour *formage* ou dans le germanique *bersten* pour *brestan*, HERZOG croit que ces formes *fromage* et *bersten* sont dues à une dissociation erronée, dans le rythme « lento », des formes *frmage*, *brsten* du rythme « allegro », où l'*r* se prononçait isolément, les lèvres conservant dans le premier cas la position *o*, dans le second la position *e* (*Streitfragen*, 36—37).

MERINGER et MEYER ont montré dans leur livre *Versprechen und Verlesen* (étude continuée ensuite par MERINGER sous le titre *Aus dem Leben der Sprache*) que les dérogations à l'usage traditionnel, les « fautes », sont très nombreuses dans notre langue parlée et écrite. Leur nombre s'accroît quand nous nous trouvons en famille ou dans un cercle d'amis — où les deux auteurs ont surtout fait leurs observations — parce que l'atmosphère d'intimité

nous permet d'être plus négligents et surtout parce que nous avons conscience, en parlant, que pour être compris il nous suffit d'essayer pour ainsi dire notre phrase. C'est un fait aujourd'hui constaté que nous prononçons souvent « mal », sans nous en apercevoir, les mots les plus usuels. La plupart des fautes se réduisent à l'influence assimilatrice des sons environnants, à la persistance trop prolongée de l'articulation précédente ou à l'adaptation prématurée des organes à l'articulation qui va suivre, à des éclipses momentanées de mémoire concernant l'ordre dans lequel les sons vont se succéder dans le mot (métathèses) etc.

Un dicton allemand dit : « L'homme est un animal qui s'habitue facilement ». En vérité, l'homme s'approprie avec une rapidité extraordinaire un « vice » de prononciation ; une prononciation accidentelle devient très facilement habituelle. Si nous tenons compte du fait que notre interlocuteur aussi fait des « fautes » dans sa langue, nous comprendrons comment un défaut de prononciation, entendu aussi par d'autres, peut devenir une habitude.

Toute innovation à l'égard de la forme traditionnelle, dans la mesure où elle ne gêne pas la compréhension, porte en elle un germe de généralisation : par habitude, pour celui qui l'introduit, par le charme de la nouveauté pour celui qui l'entend, et surtout parce que les membres du même groupe social ont constamment tendance à réduire à la même firme unitaire la langue par laquelle ils communiquent. Ce que nous ne savons pas encore — mais que nous espérons savoir un jour quand nous connaîtrons mieux les lois qui dominent notre structure sociale — c'est pourquoi certaines innovations linguistiques prennent racine profondément et se généralisent plus vite que d'autres. Nous ne savons pas non plus encore pourquoi à de certaines périodes la prononciation traditionnelle se modifie plus qu'à d'autres.

En vérité, si nous examinons l'histoire des langues romanes, nous voyons que les lois phonologiques les plus importantes datent des siècles qui ont suivi immédiatement la chute de l'Empire romain. Il y en a qui expliquent le fait par le mélange de races (ainsi M. DAUZAT, *La vie du langage*, 45 sqq., qui, d'accord avec ASCOLI, croit que la prononciation du peuple autochtone reste comme prédisposition même après qu'il a appris la langue des conquérants). M. MEILLET, qui distingue si clairement le facteur ethnique du facteur linguistique, croit cependant que les troubles profonds dans le système morphologique indo-européen sont dus

au fait que la langue indo-européenne, en s'étendant sur un vaste territoire, a été adoptée par des peuples d'autre langue qui n'ont pu qu'avec peine s'assimiler une morphologie si complexe. A l'époque où les individus « indo-européanisés » parlaient les deux langues, l'ancienne et la nouvelle (cette dernière encore imparfaitement), ils ont introduit un bouleversement dans les parties les plus délicates et les moins stables de la morphologie indo-européenne. Si les peuples romans parlent aujourd'hui des langues différant davantage entre elles que les langues slaves, qui ne se sont pas détachées beaucoup plus tard du tronc commun, c'est parce que « presque partout où le latin se parlait au moment où l'empire romain s'est fragmenté, il y était d'importation récente, qu'il y succédait à d'autres langues ou à d'autres dialectes et que la tradition n'avait pas la fermeté d'une tradition linguistique établie depuis de longs siècles dans une population stable . . . Au moment des invasions barbares et à la suite de ces invasions, il y a eu . . . de grands changements sociaux ; la civilisation urbaine, par exemple, a fait place partout à une vie essentiellement rurale. Des changements de cette sorte ont pour conséquence une rapidité très grande des transformations linguistiques » (MEILLET, *op. cit.*, p. 314).

Je crois que la raison essentielle des grands changements survenus dans le parler des peuples romans au cours des premiers siècles de leur existence ne se réduit pas au mélange ethnique (cf. *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, 45 sqq., *Locul limbei române*, 18—19, et le présent volume 94 sqq., 19 sqq.). Dans l'Italie centrale et méridionale, où l'ancienne population est restée en gros telle quelle, les changements ont été aussi considérables que dans l'Italie du nord, où le mélange avec les peuples envahisseurs a été plus considérable. Il n'est pas possible de prouver que le système morphologique des peuples latinisés ait été moins compliqué que celui du latin : en France, les Gaulois avaient le même ou presque le même système ; en Espagne, en Rhétie, en Dacie, nous ne connaissons pas celui des aborigènes ; d'autre part, les romanistes admettent en général que la simplification du système morphologique dans les langues néo-latines est en grande partie la conséquence directe des modifications phonologiques. Mais ce que nous savons positivement, ce que nous pouvons constater dans toute l'étendue de l'Empire romain, c'est que le commencement du Moyen-Age marque une grande décadence de la civilisation.

C'est dans ce fait que nous trouverons l'explication des troubles profonds dans la prononciation du latin.

C'est un fait acquis que, plus l'homme se trouve à un degré élevé de civilisation, plus sa langue est soignée: en effet, les idées plus subtiles qu'il exprime exigent pour être comprises exactement une forme plus précise et plus claire. Plus l'homme est cultivé, moins il compte sur la faculté de deviner de son interlocuteur. Quand il est peu civilisé, tout son système de langage, où les gestes et la mimique jouent un rôle actif, est plutôt une esquisse qu'une expression développée de ses idées. Il y a des langues de peuples à demi-sauvages où les nuances des sons ne sont pas nécessaires pour une compréhension exacte. Ainsi SIEVERS (*Phonetik*⁵, § 733), cite le cas d'un Papou qui dans le mot *voka* « café » prononçait le *k* tantôt comme constrictive sonore, tantôt comme occlusive sonore, tantôt comme occlusive sourde, tantôt comme aspirée et même comme semi-occlusive sans que le sens du mot fût modifié. A coup sûr si les Istro-roumains, dans certaines contrées, ne distinguent plus *s* et *ș*, et si les deux sons (et par conséquent aussi *t* et *ț*) aboutissent au même résultat, que les dialectologues entendent les uns *s* et les autres *ș*, c'est un signe de l'état inférieur de civilisation où vivent ces pauvres gens.

Avec la décadence de la civilisation romaine, le lien qui scellait si admirablement l'unité de la langue latine a été brisé. Alors ont pu naître et se répandre des prononciations individuelles de plus en plus éloignées du stade originel de la langue.

17. Les constatations faites ci-dessus nous expliquent un phénomène qui en apparence est en contradiction avec ce que nous savons du développement lent et graduel des modifications de prononciation. Nous observons en effet que *plus les différences que comporte une transformation phonétique à l'égard du stade ancien de la langue sont faibles, plus elles peuvent se maintenir longtemps, sans se généraliser; elles restent donc sous forme de « loi phonologique en action » que nous ne pouvons pas encore formuler.*

En vérité, si nous considérons les antiques transformations de prononciation qui ont donné au roumain sa physionomie spécifique, si profondément différente de celle du latin, telles que le changement de *l* en *r*, de *bl* et *br* en *ul*, *ur*, l'amuissement de *b* et *v* intervocaliques, le passage des dentales aux sifflantes devant certains sons palataux, *â* venant de *a* en position nasale etc., nous voyons

qu'elles sont les plus « régulières »; elles apparaissent comme généralisées à tous les mots de structure analogue; dans l'espace, elles sont répandues dans tous les dialectes; dans le temps, elles sont accomplies avant notre contact avec les Slaves.

Au contraire, il y a d'autres modifications, anciennes à coup sûr elles aussi, qui ne sont aujourd'hui ni généralisées, ni répandues également sur tout le territoire, ni surtout accomplies. Je vais citer un exemple que n'importe quel Roumain pourra contrôler par son propre langage. C'est le cas de *e* non accentué, qui, lorsqu'il n'est pas final ¹⁾ (auquel cas il peut être considéré comme désinence flexionnelle) apparaît dans mon langage concurremment avec *i*. Ainsi, après l'accent, je prononce *dumíneacă*, *áger*, mais *áripă*, *áprig*, *báligă*; je dis et j'écris *piédecă*, *púrece*, quoique les formes *piedică*, *purice* soient plus usuelles dans la langue littéraire; je dis *galbin*, *carpin*, *pieptin*, mais j'écris *galben*, *carpen*, *piepten*; je prononce et j'écris *frasín*. Avant l'accent, je prononce *pricep*, *priveghez*, *rinichiu*, *mişel*, mais *nevastă*, *dumnezeu*, *beşug*, *vecin* (de même *ceţi*, *veni*). Ma prononciation n'est pas celle de tous les autres. Ainsi les formes *duminică* (« Jahresbericht », IX, 174), *balegă* (*Dict. Acad.*), *precep*, *preveghez*, *nivastă* (« Jahresbericht », IX, 172), *Dumnizeu* (*ib.*, 173), *bişug* (*VĂRCOL, Graiul din Vlcea*, 9), *vinî* (*ib.*), *frasen* (« Jahresbericht », VIII, 263) sont assez répandues; en revanche *arepă* est rare et je ne crois pas qu'on dise nulle part *meşel* et *renichiu*. Pour quelques cas et dans quelques régions, il s'est introduit une certaine régularité. Ainsi M. GAMILLSCHEG (*Olténische Mundarten*, 59) montre que la préposition *de* ne devient *di* que devant d'autres prépositions: *de mine*, mais *dila* (forme que nous trouvons aussi dans le *Codex Voroneţean*, 62/10 et dans le pays de Haţeg, cf. l'étude de M. O. DENSUSIANU, 25). En aroumain, où le changement de *e* non accentué en *i* est général dans certaines régions, on conjugue *dzem*, mais *dzimûi* (= *gem*, *gemuiu*). Voici un cas instructif: l'*e* de la fin des substantifs se change en *i* quand il est suivi de l'article *le*. Des prononciations comme *soarile* (« Jahresbericht », IV, 273; VI, 22; VIII, 265, etc.; DENSUSIANU, *Ţara Haţegului*, 25), *uşile* (« Jahresbericht », VI, 14, etc.), *că(i)nile* (« Jahresbericht », III, 210; VIII, 255; IX, 159), *dragostile* (GAMILLSCHEG, *Olt. Mund.*, 59), *broaştile*, *lemnile* (DENSUSIANU, *Ţara Haţegului*, 25)

¹⁾ On sait que dans certains dialectes, même daco-roumain, tel le moldave, *e* final aussi passe à *i*: *bini*, *lemnî*, etc.

se rencontrent dans la plupart des régions ¹⁾ et de telles graphies ne manquent pas non plus dans les documents littéraires. Ainsi, nous lisons dans la Bible de 1688 *iepurile*, 136; chez Odobescu (*Scrieri*, III, 246) *fluturile*, qu'a aussi Alexandrescu (*Meditații*, 230). La cause de ce changement de *e* en *i* semble être l'accent proparoxyton: M. GAMILLSCHEG (*Olt. Mund.*, 59) cite le cas de *razămi-te* au lieu de *razăme-te* (résultat, après l'assimilation de *ă* à l'*e* suivant de *razămă-te*). Malgré l'extension et l'ancienneté de cette transformation phonétique, la langue littéraire continue à écrire, et une grande partie des Roumains à dire *soarele*, *iepurele*; dans un seul cas ce changement phonétique est devenu une règle générale: dans les pluriels ambigènes en *-urele*, devenu partout *-urile* (depuis le XVIII-e siècle). Bien plus, leur influence a contraint la forme sans article *-ure* à se changer en *-uri*. Ainsi les formes *trupure* — *trupurele*, qui sont celles des plus anciens textes sont devenues d'abord *trupure* — *trupurile* (c'est le stade où semble être parvenue la langue de *Coresi*), puis *trupuri* — *trupurile*.

Le cas de l'*e* non accentué, que nous pouvons observer de nos jours, nous montre avant tout qu'une hésitation peut durer fort longtemps: entre *e* et *i* nous pouvons la suivre historiquement pendant quatre siècles. Il nous montre aussi qu'un même individu peut avoir des formes doubles dans son matériel linguistique sans que l'instinct de catégorie grammaticale parvienne à les mettre en système. La cause ne peut être que celle-ci: dans une syllabe non accentuée, les différences de prononciation s'observent plus difficilement que dans la syllabe mise en relief par l'accent; elles peuvent ne pas être observées quand elles sont aussi faibles que celle qui existe entre *i* et *e* (prononcé plutôt fermé dans une syllabe non accentuée).

Les études dialectales consciencieuses abondent en pareils exemples qui font le désespoir du philologue, toujours préoccupé de constater des lois phonologiques sans exception.

18. Je crois en conclusion qu'une chose ressort avant tout des pages ci-dessus: notre croyance aux lois phonologiques. Elles ne sont pas, comme l'estime M. JESPERSEN (*Phonetische Grundfragen*, § 170), un simple moyen de nous épargner des erreurs d'étymologie

¹⁾ Dans mon langage — et j'ai observé sporadiquement le fait aussi chez d'autres — en parlant vite je dis *soar'le*, *frat'le*, avec syncope de la voyelle posttonique. Cette forme du rythme « allegro » me semble être en train de passer dans le rythme « lento ».

et de donner à nos méthodes de recherche de la précision et de la sûreté; elles ne sont ni des abstractions ni des inventions des grammairiens: elles sont des réalités linguistiques, des formules existant dans l'esprit du sujet parlant, exactement comme le pluriel, le conditionnel ou la concordance des temps, des formules grammaticales qui correspondent à un rapport constant qui existe ou a existé à un moment donné.

Il n'y a pas que les mots qui voyagent: les lois phonologiques en font autant, observe à bon droit M. GAMILLSCHEG (*Olténische Mundarten*, 67). Ce terme de voyager doit naturellement être pris au sens figuré; peut-être serait-il plus exact de dire: nous n'empruntons pas seulement des mots, mais aussi des lois phonologiques. Quand nous entendons un mot qui exprime avec concision une notion pour laquelle nous n'avions pas de terme adéquat, nous l'acceptons volontiers et nous le faisons entrer aussitôt dans notre trésor lexical; de même, nous recevons au moins aussi volontiers la formule qui nous permet de classer le matériel linguistique brut, qui n'est pas encore organisé dans notre esprit. Cette formule, nous la devinons facilement aux mots que nous entendons prononcer les uns d'une manière, les autres d'une manière différente, selon certaines conditions que nous découvrons par abstraction. Ainsi l'enfant, quand il apprend une langue, n'extrait pas seulement le radical et la désinence des formes, mais aussi les lois phonologiques qui s'appliquent dans la déclinaison et la conjugaison. J'ai observé le fait suivant, qui prouve jusqu'où va le désir de l'enfant de bien parler. A Cernăuți, les marchands de vieux habits, juifs sans exception, circulent dans les rues en criant « handeles ». Mes enfants étaient vivement intéressés par ces marchands, et chaque fois qu'ils entendaient leur cri dans la rue, ils couraient à la fenêtre, en me disant: « regarde un handeles ! » Un beau jour, il s'en trouva deux à la fois devant chez moi. Ma fille, qui avait alors cinq ans, s'écria tout heureuse: « écoute, papa, deux — (un temps) comment dit-on? *handelesi*, ou *handeleși*? ».

Normalement, les changements de prononciation s'accomplissent de manière inconsciente: sans nous en rendre compte, nous les adoptons et nous les imitons. Mais l'homme n'est pas seulement une machine inconsciente à articuler les sons; il réfléchit, il observe sa langue, sans cesse préoccupé — dans une mesure qui dépend de ses dispositions linguistiques — de classer le matériel et de perfectionner sa langue. Par comparaison, le sujet parlant

arrive à remarquer les différences entre sa langue et celle d'autrui, et à établir le rapport constant — la loi — qui existe entre les faits observés. Plus la différence est faible, plus il aura de mal à la noter, parce qu'elle n'entrave pas la compréhension réciproque : aussi faudra-t-il du temps jusqu'à ce que notre instinct de classement arrive à formuler une loi phonologique. Donc : certaines lois *phonétiques* produisent des changements de prononciation, et certaines lois *psychologiques* peuvent parfois généraliser ces modifications à tout le matériel linguistique. Le résultat est la loi *phonologique*.

Individuelle à l'origine, la loi phonologique peut devenir collective, comme toute innovation linguistique. En effet, l'homme est en même temps membre de la société. Cette extension à un groupe social s'accomplit elle aussi selon certaines lois sociologiques, que nous ne connaissons pas encore bien, ce qui ne veut pas dire que nous ayons le droit de les négliger. Il ne faut pas nous imaginer qu'une modification de prononciation se répande comme une contagion, qui envahit en même temps tous ceux qui parlent la même langue ou le même dialecte sans que ces derniers aient ni le pouvoir de résister à l'infection, ni la conscience de propager les bacilles. Il me semble au contraire que, parmi les milliers d'innovations individuelles, la plupart disparaissent sans laisser de traces ; mais une petite partie persiste par sélection. Notre structure sociale permet à ces innovations de se répandre : partant d'un centre doué de prestige, les lois phonologiques — c'est-à-dire les modifications de prononciation ordonnées en catégories — se répandent par une « traduction », une adaptation de l'ancienne manière de prononcer les mots à la nouvelle.

Seule cette manière d'expliquer la propagation des lois phonétiques nous permet de comprendre les cas de « régression phonétique ». En vérité si dans la plus grande partie du domaine dacoumain on dit aujourd'hui *bine*, cette prononciation est loin d'avoir toujours été aussi générale. En étudiant la « stratigraphie » de ce phénomène (DR., I, 386), nous voyons que dans une région étendue de ce territoire il a existé entre le latin *bene* et la forme moderne *bine* le stade *bire*. Mais si, dans les contrées du nord, *bire* est redevenu *bine*, ce n'est point que chez ces Roumains l'*r* intervocalique se soit changé en *n* par une transformation lente et graduelle (comme, des siècles auparavant, *n* était devenu *r* dans les mêmes conditions, mais ils ont observé chez leurs voisins

méridionaux la prononciation en *n*, ils ont reconnu les conditions dans lesquelles cet *n* se différenciait de leur *r*, et ils ont adopté cette prononciation.

Cette conception, tout en tenant compte des acquisitions nouvelles de la science, sauvegarde la plus importante des découvertes de la génération passée: à savoir la croyance que la langue est dirigée dans son évolution par certaines lois dont le chercheur doit tenir compte. Seulement ces lois, quand elles concernent la forme extérieure du langage, la prononciation, ne sont pas dans leur essence différentes des lois générales qui gouvernent l'évolution de la langue; il ne nous est donc pas permis de faire une distinction artificielle entre la forme et le fond, car c'est là tomber, comme le font les néo-grammairiens, dans l'erreur de méthode relevée à juste titre par SCHUCHARDT, qui consiste à donner des explications — psychologiques — des « exceptions » et à ne pas expliquer les « cas normaux ». (En effet montrer les phases intermédiaires de l'évolution c'est au point de vue phonétique éclairer un seul côté du problème, et non le plus important).

3. CONSIDÉRATIONS SUR LE SYSTÈME PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIQUE DE LA LANGUE ROUMAINE *)

Si nous cherchons à nous rendre compte de ce qu'il y a de *spécifiquement* roumain dans la phonétique et la phonologie de notre langue, nous verrons plus clair en étudiant quelques tendances générales qui ont modifié le système phonétique et phonologique héréditaire.

Beaucoup des phénomènes signalés dans les pages qui vont suivre sont connus par d'autres langues aussi. Mais leur caractère roumain spécifique résulte de la proportion dans laquelle ils apparaissent et des conséquences qu'ils ont eues. Les traits particuliers de notre langue se réfléchissent d'une part dans la façon dont nous parlons nous-mêmes les langues étrangères, et d'autre part dans les difficultés rencontrées par les étrangers qui apprennent le roumain : aussi notre attention se tournera-t-elle également dans ces deux directions.

Commençons par le phénomène qui peut être caractérisé par l'*accumulation de l'énergie au début des mots*, aux dépens des syllabes moyennes et finales, sans que soient changées les conditions d'accentuation.

Nous voyons ainsi que — lorsqu'il n'y a pas eu de causes spéciales pour les modifier — les consonnes et les groupes de consonnes initiales persistent sans changement : *barba* > *barbă*, *vinum* > *vin*, *blandus* > *blând*, *branca* > *brâncă*, en opposition avec *sebum* > *seu*, *rivus* > *râu*, *sub(u)la* > *sulă*, *fabrum* > *faur* etc. Des exemples tels que *loc*, *nostru*, avec *l* et *n* conservés, montrent que ces consonnes avaient au début des mots la même prononciation

*) 1931, *Considerațiuni asupra sistemului fonetic și fonologic al limbii române*. DR. VII, (1934), 1—54.

que *ll* et *nn* en position médiane: *callem* > *cale*, mais *mola* > *moară*; *annus* > (dial.) *an*, mais *lana* > (dial.) *lără*. Bien plus: la consonne *r* au début d'un mot s'est prononcée et se prononce aujourd'hui encore dans certaines régions avec des vibrations beaucoup plus puissantes qu'à l'intérieur — dans les textes anciens on la figurait par *pp* — et son influence sur *e* et *i* suivants est la même que celle d'un *rr* latin: *rivus* > *râu*, *reus* > *rău*, comme *horrire* > *uri*, **arrecto* > *arăt*. Un phénomène analogue s'est produit plus tard pour l'*n* initial, qui dans certaines conditions se prononce long: *nnainte*, *nnalt* (cf. AL. BOGDAN dans « Jahresbericht », XI, 200—201). Il est probable qu'aussi l'aroumain *numir*, à côté de *umir* (cf. aussi *a numirea* « sur l'épaule ») s'explique par la construction *n umir* « sur l'épaule », devenu *n numir*.

En ce qui concerne la voyelle *a* nous voyons qu'en position initiale, même non accentuée, elle a le même sort qu'*a* accentué: elle se maintient sans passer à *ă* (*amara* > *amară*, mais *barbatus* > *bărbat*) et devient *î* en position nasale (*angustus* > *îngust*, comme *angelus* > *înger*). M. E. GAMILLSCHEG a même constaté que, dans certaines régions de l'Olténie, *a* initial protonique « a un accent secondaire et est séparé de la consonne qui suit par une pause de respiration: à-cû « acum », à-ștépt » (*Olténische Mundarten*, 10).

Les consonnes finales latines, à l'exception de certains cas dans les monosyllabes (cf. MEYER-LÜBKE dans « Mitteilungen », 14) s'amoussent toutes: *lupum* > *lupu*, *lupus* > *lupu*, *nome* ₁ > *nume*, *laudant* > *laudă*, *est* > *e*, *ad* > *a*, *die* > *zi*, *soror* > *soru* etc.; ainsi se réalise intégralement une tendance qui probablement existait déjà en latin.

Dans certains dialectes germaniques (dans le Tyrol par exemple), les consonnes sonores du début des mots deviennent sourdes (*pitte*, *tumm*, au lieu de *bitte*, *dumm*); chez nous au contraire les sonores se sont conservées en position initiale; quand elles sont devenues finales, dans le domaine roumain, elles se prononcent sonores au commencement, sourdes à la fin: *nod* se prononce *nodt*, *rog* *roge*, *orz* *orzs* etc. (Cf. aussi des hésitations de prononciation comme *ovăz* et *ovăs*).

Les phénomènes exposés jusqu'ici se rencontrent aussi dans d'autres langues; mais ce qui est spécifiquement roumain, du moins en ce qui concerne la proportion, c'est l'assourdissement des voyelles finales. La prononciation de ces sons, en particulier

de l'*i* sourd, constitue une des plus grandes difficultés pour les étrangers qui veulent apprendre notre langue. Un français, en parlant roumain, prononce *ieri* avec le même son final que dans le mot français *hier*.

Le phénomène fut étudié d'abord par WEIGAND, qui s'occupait à maintes reprises des « voyelles *chuchotées* ». Les recherches faites sur le terrain par les deux enquêteurs de l'Atlas Linguistique préparé par le Musée de la Langue roumaine ont apporté à cet égard un matériel extrêmement riche et intéressant. M. M. E. PETROVICI et S. POP ont constaté en beaucoup d'endroits et chez de nombreux sujets une baisse si brusque de l'énergie d'articulation à la fin du mot que des syllabes entières suivant la tonique sont prononcées sourdes¹⁾.

En attendant qu'on puisse étudier la question à l'aide des données nouvelles que fournira l'Atlas, je voudrais faire ici quelques observations provisoires.

Il est d'abord intéressant de constater que l'*i* sourd a disparu chez les Istro-roumains; ceux-ci ou bien le suppriment tout à fait, même quand il sert d'outil grammatical pour le pluriel (*bur* = « bun » et « buni ») ou bien lui rendent sa valeur antérieure d'*i* à son plein et sonore, lorsque cet *i* est la désinence de la seconde personne de l'indicatif présent: *mori*. Cette perte d'un des sons les plus caractéristiques de notre langue dans le dialecte istro-roumain peut s'expliquer par la grande influence exercée sur ce dialecte par les langues avoisinantes et l'habitude de parler, comme seconde langue, le croate qui ne connaît pas les voyelles sourdes. Ce n'est peut-être pas une simple coïncidence si, dans l'autre dialecte roumain pénétré d'influences étrangères, le mégléno-roumain, nous observons le même phénomène de la disparition totale (même comme désinence) de l'*i* final sourd: *rup* (« (eu) rup ») et « (tu) rupi », *ficior* (sing. et plur.) etc. Cf. TH. CAPIDAN, *Meglenoromâni*, I, § 34.

Dans DR. II, 39—40, j'ai expliqué le maintien de l'*i* final dans l'istroumain *mori* (2^e personne de l'indicatif présent) en opposition avec sa disparition dans *mor* (2^e personne de l'impératif) par la nécessité de distinguer la seconde personne de la première à l'indicatif; cette nécessité ne se fait pas sentir pour l'impératif,

¹⁾ Dans d'autres régions au contraire *u* et *i* se prononcent sonores et avec un son plein en position finale (dans les mots masculins *sans article*).

où on n'emploie pas la forme homonyme à la 1^{re} personne. (Cf. aussi le présent volume, p. 154 — 155).

Il pourrait y avoir une autre raison : l'accumulation de l'énergie dans la partie initiale du mot prononcé à l'impératif sur un ton élevé, et, par suite, la chute de cette énergie à la fin du mot. Telle paraît être la raison (voir aussi les impératifs latins *duc, fac, fer*) de la disparition de *ă* final dans des impératifs comme *las', vin', ad', cat'*, au lieu de *lasă, vină* etc.

Un cas instructif est celui de *pas* (dans *pas de mai spune ceva* « essaye de dire encore quelque chose », en istro-roumain : *păs* « va-t-en ») en opposition avec *pasă-mi-te* « à ce qu'il paraît ». De même dans les adverbes employés dans les propositions impératives, comme *afar', îndat', de grab'* etc. En ce qui concerne un *-ă* final prononcé assourdi, ou même complètement amui dans de tels mots en istro-roumain (*scol! rât!*), cf. *Studii istroromâne*, II, § 26, et chez les Fărşeroşi (*acas, alas*, mais aussi *loar* = « *luară* » etc.), cf. TH. CAPIDAN, *Fărşeroşii*, 178. Selon ce que me communiquent les enquêteurs de l'Atlas, cet assourdissement — qui peut même être suivi d'un amuissement total — de l'*ă* final se rencontre çà et là aussi dans des substantifs du genre de *cas'* (pour *casă*).

Il est en effet certain que les deux voyelles extrêmes, *i* et *u*, ne sont pas seules à avoir été assourdies à la fin des mots; les autres voyelles ont eu le même sort. Je crois que dans *încoaci* (à côté de *încoace*), *aici, atunci* (à côté des formes plus anciennes *aice, atunce*; en aroumain seulement *auaşe, atunşea* etc.) nous n'avons pas à faire à une transformation « régulière » de l'*e* final en *-i*, comme on l'admet en général et comme nous le fait croire l'écriture; nous avons un assourdissement de l'*e* final comme dans *tin', min', bin', iut'*, qu'on entend souvent au lieu de *tine, mine, bine, iute*, et que nous écrivons ou bien avec une apostrophe, ayant l'impression que la voyelle finale a disparu, ou avec un *i* comme pour *atunci, nimeni, poimâni* (en Moldavie), en les rangeant dans la catégorie des mots terminés en *i* sourd. Il est probable que cet assourdissement est en liaison avec l'intonation plus élevée de ces mots dans des phrases à l'origine impératives ¹⁾.

¹⁾ Cet assourdissement peut atteindre des syllabes finales entières et entraîner leur amuissement, comme le prouvent des impératifs tels que *păzea, ferea, de păzeaste, fereaste* (dans tous les dialectes) ou des vocatifs comme *Ioane, Gheo*, au lieu de *Ioane, Gheorghe*, dans différentes régions du territoire daco-

De même, j'ai observé à Braşov (où on prononce normalement *pace*) la prononciation *pač* dans la proposition impérative *lasă-mă 'n pač* « fiche-moi la paix ». J'ai entendu également cette prononciation au théâtre, dans la bouche de Marioara Ventura. Il se pourrait donc que l'impératif *plângi* — vis-à-vis de *plânge-mă* (où l'e n'est plus final) — eût pris naissance par voie phonétique, et non par analogie avec la seconde personne du subjonctif ou avec les impératifs de la 4-e conjugaison.

Cet assourdissement des voyelles finales, amuies ensuite en grande partie, a eu des conséquences importantes sur la structure du roumain. Il suffira d'en mentionner quelques-unes.

Le fait que *i* et *u* n'ont pas perdu leur sonorité après une consonne + *r* ou *l* (sur les causes de ce phénomène, cf. A. PROCOPOVICI, DR. IV, 28—29) a amené dans la déclinaison et la conjugaison de nouvelles catégories de mots: *socru* — *socri*, *umblu* — *umbli*, mais *lup* — *lupi*, *adun* — *aduni*. Dans les régions où *ii* se contracte en *i*, la sonorité de l'*i* final devient un signe distinctif pour les formes articulées des masculins au pluriel: *lupi* (avec un *i* au son plein, de *lupii*), vis-à-vis de *lup*.

Un autre cas intéressant est celui de l'assourdissement de *i* après *ț* et *ș*. HERZOG a constaté, par des expériences faites sur ma prononciation, que, après ces deux consonnes, il ne persiste plus de phonème; il n'en reste qu'une trace indirecte: *ț* et *ș* sont articulés dans la région de *i*. Mais cette articulation suffit pour distinguer au point de vue acoustique le singulier du pluriel ou la 1^e personne de la 2^e dans des cas tels que *uriaș* — *uriași*, *hoș* — *hoși*, *îngroș* — *îngroși*, *înalț* — *înalți* etc.

C'est au point de vue prosodique que l'assourdissement des voyelles finales a eu les suites les plus graves. Perdant leur sonorité, ces voyelles ont aussi perdu la possibilité de former des syllabes, et se sont même complètement amuies. Ainsi, nous voyons que, contrairement à l'italien, le roumain a un grand nombre de mots terminés par des consonnes. En vérité, à l'exception des mots du type *frate* et *codru*, assez peu nombreux, les

roumain. Nous pouvons même nous demander si la disparition de *-re* dans la forme négative de l'impératif; *nu cânta*, *nu dormi*, de *nu cântare*, *nu dormire*, ne peut pas s'expliquer de la même manière; ce serait une des causes (à côté de la disparition de *re* par haplogogie dans *cântare-reaș* > *cântare-aș*) qui auraient amené la généralisation, assez tardive, de la forme abrégée de l'infinitif.

masculins roumains (dans la forme non articulée) se terminent au singulier par une consonne: *lup*, *bun*, et au pluriel par un *i* assourdi: *lupi*, *buni*; de même, sauf à la 3^e personne du singulier et parfois à la 3^e personne du pluriel (*laudă*, *face*, *auzi*, *tăcuseră*) les verbes roumains se terminent par une consonne: *laud*, *lăudăm*, *făceam*, *tăcusem*) ou un *i* assourdi (*lauzi*, *făcuserăți*). A la différence de la plupart des langues romanes, quantité de substantifs, d'adjectifs et de formes verbales deviennent oxytons en roumain, d'où des analogies comme celles signalées dans DR. II, 41. (Cf. aussi le présent volume, p. 157).

En ce qui concerne la position intervocalique, nous voyons d'abord que, à la différence de la plupart des langues romanes occidentales, le roumain ignore la sonorisation des consonnes sourdes intervocaliques: *râpă*, *scroafă*, *roată*, *casă*. Il ignore de même la transformation en constrictives des occlusives sonores *cadă*, *tragă*. L'influence de la position intervocalique se manifeste chez nous par le rhotacisme de *l* et, dialectalement, de *n* simple et par la vocalisation, suivie d'amuissement, de *b*, *v* et *l* (dans le groupe *ella*): *sehum* > *seu*, *vivus* > *viu*, *stella* > *stea(uă)*, ainsi que de *b* suivi de *l*, *r*, parfois de *m* suivi de *n* et (en latin vulgaire) de *g* suivi de *m*: *sub(u)la* > *suulă* > *sulă*, *fabrum* > *faur(u)*, *scamnum* > *scaun(u)*, *fragmento* > *fraumento* > *frâmânt*.

Les voyelles hétéroorganiques ne sont pas moins caractéristiques pour le roumain que les voyelles assourdies; elles sont d'ailleurs tout aussi difficiles à prononcer pour les étrangers¹⁾. Elles sont communément considérées comme les sons constituant la

¹⁾ Même quand ils ont dans leur langue des sons analogues. Ainsi les Bulgares rendent souvent l'*ă* par un *a* (cf. TH. CAPIDAN, DR. III, 180) et les Saxons de Transylvanie remplacent *ă* et *â* par *o*, *u* après les labiales et par *e*, *i*, après les autres consonnes. Ce phénomène d'encadrement d'un son étranger dans son propre système phonétique, non pas selon la ressemblance acoustique mais d'après d'autres critères, est connu aussi à d'autres langues: « le nombre des unités phonologiques d'une catégorie donnée est identique et dans la langue de l'individu qui perçoit et dans celle du sujet parlant, et, néanmoins, la perception du groupe phonique en cause est fautive... ». POLIVANON, *Travaux*, IV, 89. Le cas inverse est remarquable: le fait de rendre l'*a* croate par *ă*, même sous l'accent, est habituel chez les Istro-roumains. (Cf. *Studii Istro-române*, II, § 5).

particularité¹⁾ la plus notable du roumain. Certains les attribuent à l'élément autochtone²⁾.

En ce qui concerne la nature de ces voyelles, nous ne sommes pas encore bien fixés. La plupart des linguistes roumains distinguent deux voyelles appelées en général « obscures », *ă* et *â* (écrit *î* au début des mots) qu'ils considèrent comme une sorte de variante d'*o* et de *u*. PHILIPPIDE les définit ainsi: « *ă* est un *o* à qui il manque la position arrondie des lèvres; *î* est un *u* à qui il manque la position arrondie des lèvres. Il suffit, pour transformer *o*, *u*, en *ă*, *î*, de placer la langue dans la position *o*, *u*, et de laisser les lèvres dans une position indifférente » (*Originea Românilor*, II, 4). M. RADU SBIERA qui a publié simultanément en roumain (« Convorbiri literare », XXXVIII, 1904, 390 sqq. et 485 sqq.) et en allemand (« Zeitschrift f. rom. Phil. ») une étude sur *La physiologie des voyelles ă et î*, croit qu'elles ne sont pas autre chose que des sortes d'*ö* et d'*ü* inversés: « La voyelle roumaine *î* se produit en unissant l'articulation labiale de *i* à l'articulation linguale de *u*; elle correspond donc en vérité à *ü*, qui, inversement, réclame l'articulation linguale de *i* et l'articulation labiale de *u*... Conservons la position des lèvres de *e* intacte, et amenons la langue à la position de *o*... Ce nouveau son est le roumain *ă*. » (« Conv. lit. », XXXVIII—1904, 487, 491). H. TIKTIN (*Elementarbuch*, 14) croit de même que *ă* s'articule en soulevant la partie postérieure de la langue vers le voile du palais, les lèvres restant passives, et que *â* est un *ă* plus fermé. Dans son récent *Curs de fonetică generală* (Bucarest, 1930, 40), M. AL. ROSETTI ne traite qu'en passant de ces voyelles; il considère *ă* et *â*, ainsi que *o* et *u*, comme des voyelles postérieures ou postpalatales, à la différence de *e* et *i*, qui sont les voyelles antérieures ou prépalatales

¹⁾ L'*ă* se trouve cependant aussi dans d'autres langues. Parmi les langues romanes, il existe en portugais et dans certains dialectes de l'Italie méridionale, mais tant que nous n'aurons pas une description exacte de ces sons, nous ne pourrons pas savoir s'ils ressemblent aux nôtres seulement par l'impression acoustique ou aussi par l'articulation. En ce qui concerne l'*ă* bulgare et albanais, il semble que seul le dernier soit articulé comme le son roumain. Il y a un *â* en turc et en russe; toutefois, j'entends pour ma part l'y russe plutôt comme une diphthongue.

²⁾ Voir la bibliographie de cette question chez M. TH. CAPIDAN, DR. III, 162—165. M. E. GAMILLSCHEG, « Zeitschrift f. rom. Phil. » XLVIII, 480, croit que *ă* et *â* sont des traces de la population autochtone, et que le passage de *a* à *ă* dans l'est de la Bulgarie est dû au substrat roumain.

et de *a*, qui est la voyelle neutre ¹⁾. Il semble attribuer la différence entre *o* et *u* d'une part et *ă* et *â* d'autre part au degré de fermeture, car il reproduit la mensuration suivante, d'après I. POPOVICI: *a* = 15 mm; *e* = 12 mm; *ă* = 11 mm; *i* = 10 mm; *â* = 6 mm.

Les phonéticiens étrangers n'ont pas accordé assez d'attention aux voyelles roumaines *ă* et *â* ²⁾). Parmi ceux qui ont étudié le roumain de plus près, WEIGAND considère aussi ces deux voyelles comme des variantes de *o* et de *u*, mais il a été le premier à reconnaître qu'en dehors de l'*ă* et de l'*â* de la langue littéraire, il existe, dans les différentes régions habitées par des Roumains, une série vocalique entière prononcée sur ce registre spécial qu'il attribue à une articulation laryngale; il la nomme «gedeckte Kehllaute», et il la marque phonétiquement par un petit cercle placé sous la lettre: *î̇*, *ė*, *ă̇*, *ȯ*, *u̇*. En ce qui concerne en particulier l'*ė*, il en distingue deux sortes, selon que se trouve à la base de ce son un *e* moyen ou un *e* ouvert (cf. surtout «Jahresbericht», III, 207, et *Linguistischer Atlas*, 2—3).

Il est certain que *ă* et *â* se prononcent sans arrondir les lèvres; il suffit de prononcer successivement devant la glace *o* — *ă* et *u* — *â*, pour voir que les lèvres, en pointe pour *o* et *u*, s'élargissent pour *ă* et *â*; toutefois nous ne croyons pas, comme PHILIPPIDE et M. SBIERA, que cette prononciation soit, au point de vue phonétique, la condition essentielle de l'articulation de ces sons. Il est certain d'autre part que *â* est plus fermé que *ă*, mais nous ne croyons pas, avec M. AL. ROSETTI, que la fermeture soit l'élément distinctif de ces deux voyelles par rapport à la série des autres. Enfin, nous ne pensons pas non plus, avec WEIGAND, que le larynx ait un rôle décisif dans l'articulation de *ă* et *â*, ni, comme les érudits mentionnés, que *ă* ait à sa base un *o* et *â* un *u*.

¹⁾ Toutefois, dans le tableau disposé en forme de triangle de la page 41, *ă* et *a* sont appelées voyelles antérieures; entre les «postpalatales» il n'y a que *ò*, *ó*, *u* et *î*; en ce qui concerne le degré de fermeture, *ă* occupe une place intermédiaire entre *a* et *o*. [M. AL. ROSETTI a publié récemment une étude (*Contributions à l'analyse physiologique et à l'histoire des voyelles roumaines Ā et Î*), accompagnée de roentgenogrammes dans son «Bulletin linguistique» III (1935), p. 84-112].

* [Ces derniers temps deux linguistes étrangers nous ont donné une description des voyelles *ă* et *â*, MM. H. KVEN dans *El dialecto de Alger y su posición en la historia de la lengua catalana*, Barcelone, 1934, p. 33-36 et ALF LOMBARD, *La prononciation du roumain*, Upsala, (1935), p. 122-126].

Ce que nous retenons de l'exposé de WEIGAND, comme acquisition nouvelle et certaine, c'est que, en dehors de l'*ă* et de l'*â* de la langue littéraire nous trouvons dans différentes régions roumaines toute une série de voyelles qui ont le timbre spécial caractéristique de ces deux sons. La prononciation littéraire de *ă* et *â* est en effet le résultat d'une « standardisation », d'une restriction à deux phonèmes distincts d'un plus grand nombre de voyelles. Même en ce qui concerne ces deux sons standardisés, dans le langage commun nous ne trouvons pas toujours la différence claire, au point de vue acoustique et sémantique, qu'il y a entre *rănesc* et *rânesc* (« blesser » et « râcler »); les Roumains des diverses régions introduisent souvent dans la langue littéraire leur prononciation locale, ce qui explique les variantes non seulement d'orthographe mais encore d'orthoépie telles que: *ṛăsăt* — *ṛasăt*, *păcăli* — *păcăli* *pârău* — *pârău*, *mănânc* — *mânânc*, *mânăstire* — *mânăstire*, *mângăiu* — *mângăiu*, *semăna* — *sămăna*, *sănătos* — *sânătos* etc. Mais, dans des cas tels que *pănă*, *întăiu*, les Moldaves prononcent de fait, sous l'accent, un *ă*, au lieu de l'*â* des Valaques; au contraire, dans des prononciations comme *galbăn* — *galbân* (à Braşov par exemple), nous avons à faire à un son intermédiaire, qui peut être interprété comme *ă* et comme *â*, et qui n'est en réalité ni l'un ni l'autre. Il est intéressant de noter comment se comportent les Roumains des différentes régions, quand ils transposent dans la langue littéraire leur prononciation dialectale: les gens du Banat, qui prononcent *ṛutṣê*, ou ceux qui prononcent *sēm̄n* (avec un *ê* d'un *e* moyen), rendent, lorsqu'ils soignent leur prononciation, leur *ê* par un *e*; le Moldave, qui prononce *rēce* ou *curē* avec un *ê* ouvert, le rendent par *ă* (d'où les graphies « patoisantes »: *răce*, *curăle*). Ajoutons qu'il y a aussi des diphtongues avec ces voyelles: la plus fréquente est *âă*. On l'entend (par exemple dans *ovăăs*) surtout chez ceux qui diphtonguent aussi *e* et *o* accentués (*buriete*, *ḍuomn*, cf. plus bas).

Justement parce que nous, Roumains, sommes habitués à réduire les variantes multiples à deux types, il était naturel que les étrangers observassent mieux ces nuances. Ainsi M. GAMILLSCHEG (*Olténische Mundarten* §§ 9—10 et spécialement p. 31) distingue deux séries, la série *ă* et la série plus fermée *â*. A l'intérieur de chaque série il distingue six voyelles, entre les positions *i* et *u*. Un autre allemand, d'oreille très fine, M. R. KUEN, faisant des études dialectales dans la commune de Bran, avait peine à

trouver, au début de ses enquêtes, assez de signes diacritiques pour marquer toutes les nuances de \check{a} et de \hat{a} qu'il distinguait dans différentes combinaisons. Mais avec le temps, à mesure que son oreille se familiarisait avec le roumain, qu'il avait appris dans les livres, il renonça à la plupart de ces signes, et se contenta de quelques « types » bien caractéristiques, dans lesquels pouvaient entrer toutes les variantes accidentelles. Le processus qui s'est produit dans son esprit a été naturel; ç'a été celui de la distinction des « phonèmes », qui s'accomplit aussi dans l'esprit du sujet parlant, et auquel le phonéticien lui-même ne saurait renoncer.

J'ai moi-même dans mon langage, outre les phonèmes \check{a} (dans *făcut, casă*) et \hat{a} (dans *fân, gât* et la diphthongue *âi: câine*), tels que les prononcent d'ordinaire les Roumains cultivés, un i — à la base duquel est un i — dans des mots tels que *rîu, rîs*. Je suis également arrivé à distinguer par l'oreille un \check{e} — à la base duquel est un e moyen — dans la prononciation du Banat (par exemple dans *iutșă, foaișă*) et une seconde sorte d' \check{e} — avec un e ouvert à la base — dans la prononciation moldave de *reșe, curșă* (= *rece, curea*). Les deux enquêteurs de l'Atlas linguistique ont entendu les mêmes sons, avec quelques nuances en plus, en ce qui concerne leur degré d'ouverture.

N'importe quel Roumain, en prononçant devant la glace, les unes après les autres, les voyelles o — \check{a} et u — \hat{a} peut se convaincre que les lèvres, en pointe pour o et u s'élargissent quand on passe à \check{a} et \hat{a} . Malgré cela, il est sûr que l'absence d'arrondissement des lèvres n'est pas ce qui donne leur timbre spécial à \check{a} et \hat{a} ; au contraire, c'est le fait qu'il n'y a à la base de ces sons que des voyelles non arrondies.

Ce qui produit ce registre spécial, c'est selon moi le fait que la langue n'agit pas dans la région de la bouche où nous articulons d'ordinaire les voyelles a , e et i , mais bien dans une autre, qui, pour \check{a} et \hat{a} est plus en avant que pour a , et, pour \check{e} et \hat{i} , plus en arrière que pour e et i . Ce déplacement de la voyelle a et des prépalatales e et i dans la région palatale donne à la langue et au canal oral une forme nouvelle qui produit le registre spécial dont nous avons parlé. Il s'agit donc de la même articulation qui caractérise la consonne ζ (j). En effet, lorsque je prononce les unes après les autres les voyelles e et \check{a} ou i et \hat{a} , ma langue fait le même mouvement que lorsque je prononce successivement les consonnes s et ζ . Or, dans la prononciation des voyelles, tout

mouvement de la langue a une répercussion sur le thyroïde (uni par des muscles à la racine de la langue); si je mets le doigt sur la pomme d'Adam, je sens nettement qu'elle s'abaisse quand je passe de *e* à *ă* ou de *i* à *â*. WEIGAND a signalé cet abaissement; il croyait même qu'il était la cause du registre spécial de la série de voyelle nommée par lui «laryngales» («Kehllaute»). Mais il n'a pas tenu compte d'une chose élémentaire: un mouvement d'abaissement ou d'élévation, c'est-à-dire d'un point à un autre, est quelque chose de relatif, non d'absolu: le larynx s'abaisse quand on passe de *e* à *ă*, mais il s'élève quand on passe, inversement, de *ă* à *e*. Par conséquent le mouvement du larynx *accompagne* mais ne *cause* pas la prononciation de ces sons.

Si l'image graphique la plus simple des voyelles principales est:

	1	2	3
I	u		i
II	o		e
III		a	

où 1 désigne l'articulation dans la région postérieure (vélaire), et 3 dans la région antérieure (prépalatale) de la bouche, et où l'abaissement de I à III indique le degré d'ouverture, alors les cinq sortes de *ă* et de *â* que je prononce ou que mon oreille perçoit dans la prononciation d'autres Roumains se présente schématiquement comme suit:

	1	2	3
I	u		â î i
II	o		ă ě e
III	o		ĉ ě
IV		a	

Dans ce tableau, la série des voyelles dont nous nous occupons apparaît entre les rubriques verticales 2 et 3, correspondant à la région palatale: *ě* s'articule un peu plus en avant que *ă* (dans lequel il se transforme souvent); d'autre part *ă* est plus ouvert que *â* (avec lequel il se confond souvent en position accentuée). Cette différence entre *ă* et *ě* peut se comparer à celle, difficile à percevoir au point de vue acoustique, qui existe entre *k'* et *t'*, sons qui se confondent souvent; de même que *a* par rapport à *ă*, *k* est vis-à-vis de *k'* un son déplacé *en avant*, dans la région palatale;

de même que *t'* par rapport à *t*, *ě* est vis-à-vis de *e* un son dont l'articulation est déplacée *en arrière*, dans la région palatale. En ce qui concerne la différence entre *e* et *ă*, on peut la constater en mettant le doigt sur le larynx; mais cette expérience ne nous éclaire pas sur le mouvement de la langue dans le passage de *a* à *ă*. En revanche, les palatogrammes publiés par I. POPOVICI nous montrent que *ă* s'articule entre *a* et *e*. (*Fiziologia vocalelor românești ă și î*, p. 16). Le recul de l'articulation entre *e* et *ă* est confirmé par les expériences de I. POPOVICI (*op. cit.* 27), qui a mesuré avec une ampoule la distance du lieu d'articulation et l'a trouvée à 30 mm environ du sommet des dents pour *ă* et *â* et 5 à 6 mm plus en arrière que pour *e* et *i*.

Certes, les résultats obtenus par la phonétique expérimentale quand il s'agit de préciser l'articulation complexe des voyelles ne sont pas encore satisfaisants. De même, nos sens, l'œil, l'oreille, les nerfs sensitifs ne nous permettent de connaître que fort peu de chose. Mais lorsque ces deux sortes d'observations se confirment et se complètent réciproquement, comme c'est le cas ici, nous avons des chances pour être sur la bonne voie. Je ne sais sur quoi repose l'observation de M. GAMILLSCHEG (*op. cit.*), à savoir qu' en roumain *ă* et *â* peuvent avoir à leur base et *o* et *u*. Il n'est pas impossible que des spéculations abstraites ou des considérations étymologiques aient contribué à lui faire compléter les deux séries de *ă* et de *â* pour tous les stades de *i* à *u*, qui correspondraient — selon M. GAMILLSCHEG — aux lieux où s'articulent les consonnes *s*, *ș*, *t*, *k*, *q(a)* et *q(u)*. Quoi qu'il en soit, si on travaille sans appareil, il est plus facile à un Roumain — qui possède ces sons dans sa langue maternelle et reproduit plus aisément les variantes qui lui manquent — de les localiser à l'aide des nerfs sensitifs de la bouche qu'à un étranger qui ne peut utiliser que la vue et l'ouïe.

Une dénomination pour les voyelles du type *ă* — *â*, qui tienne quelque peu compte de ce qui est essentiel au point de vue de leur articulation, me paraît celle de *voyelles hétéroorganiques* (par opposition aux voyelles d'articulation *homorganique*).

Si nous examinons maintenant le rapport entre l'aspect phonétique et l'aspect phonologique de ces voyelles, nous constatons d'abord un fait qui ne saurait être une simple coïncidence: les cas où les voyelles hétéroorganiques proviennent d'un *o* ou d'un *u* sont très rares; au contraire, elles représentent très

souvent la transformation d'un *a* et d'un *e* en *ă* et d'un *ă* et d'un *i* en *â*.

En ce qui concerne particulièrement la région palatale, nous voyons qu'une consonne palatale précédente influence la série des voyelles: tantôt elle change, par une tendance de différenciation, *ă* en *e* (*foaiă, ploaiă, părechiă* > *foaie, ploaie, păreche*); tantôt au contraire, par une tendance d'accommodation, elle transforme *e* en *ă* (*foaie, ploaie, păreche* deviennent, à l'époque moderne et dans certaines régions, *foaië, ploaië, părechië*). Il est probable que le passage de *e* à *ë* (et ensuite à *ă*), après *ș* et *j*, dans la plupart des régions habitées par des Roumains, est dû aussi à une accommodation d'articulation. C'est, je crois, le même phénomène qui s'est produit pour le changement de *e* en *ă* et de *i* en *î* (puis en *â*) après *r*. Pour pouvoir prononcer un *r* avec la pointe de la langue, il faut que cette pointe soit rendue aussi élastique que possible par la contraction en arrière des muscles. (Cf. O. JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, 138). Cette rétraction des muscles vers la partie médiane de la langue sera d'autant plus prononcée que nous cherchons à augmenter l'élasticité que nous donnons à la pointe de la langue, en d'autres termes que nous voulons la rendre capable de vibrations plus rapides. Cette position, que la langue ne prend que dans ce cas spécial, peut entraîner un déplacement en arrière des voyelles de la rubrique 3 du schéma ci-dessus; de la sorte, *rivus* devient *rîu* (et plus tard *râu*), *currendo* > *currind* > *cur(r)înd* (plus tard *curând*); *reus* > *rău* (probablement par un stade intermédiaire *rëu*), et, à une époque plus récente, *rele* > *rële* (en Moldavie). Ce n'est certes pas un hasard si dans ma prononciation la voyelle *î* se trouve justement après un *r* initial: *rîs* (mais *bătrân*).

La position nasale entraîne pour la voyelle *o* accentuée le même résultat que l'absence d'accent: *bonus* > *bun*, *comparo* > *cumpăr*; *latro* > *latru*, *occidere* > *ucide*. Pour *a*, cette fermeture apparaît comme un « déplacement »: *remaneo* > *rămân* (plus tard *râmân*), *campus* > *câmp* (plus tard *câmp*); *casa* > *casă*, *barbatus* > *bărbat*.

À cet égard, le sort de *e* présente un intérêt particulier. Lui aussi se ferme en position nasale: *bene* > *bine*. En position non-accentuée, nous avons trois résultats, mais la grammaire historique du roumain n'a pas encore réussi à expliquer la répartition compliquée, et variant selon les provinces, de ces résultats.

Galbenus ou *fraxinus* donnent *galben*, *frasen* avec le maintien de *e*, ou *galbin*, *frasin*, avec la fermeture de cette voyelle, comme sous l'accent en position nasale, ou *galbăn*, *frasăn* (même *galbân*, *frasân*) avec changement de *e* en *ă*.

Il semble qu'il y ait eu dès les origines du roumain une tendance à transformer *e* non-accentué en *i*, comme dans *anima* > *inimă*, *minciună* etc., tendance particulièrement prononcée dans le dialecte mégénite, moins développée mais pourtant assez sensible chez les Aroumains et en Moldavie (cf. A. PROCOPOVICI DR. II 181 sqq.). Elle n'est pas arrivée à se réaliser pleinement, ayant à lutter contre une sorte de résistance des sujets parlants.

A côté de cette tendance, il en existe, comme nous le verrons plus tard, une autre, qui n'est elle non plus ni généralisée ni devenue collective: celle de transformer *e* non accentué en *ă*, quels que soient — à l'origine — le son précédent et la position suivante (molle ou dure), en passant par le stade intermédiaire *ĕ*. Cette tendance s'est manifestée dans un nombre assez considérable de mots; dans d'autres cas, plus fréquents encore, *e* est demeuré intact. Le résultat est qu'il y a dans la langue commune un grand nombre de mots en *e*, *i* ou *ă*, tolérés même dans la langue littéraire. Aucun Roumain n'a l'impression que la prononciation *sălbatic* soit « laide », même s'il est habitué à prononcer lui-même *sălbatec*, et réciproquement; moi, par exemple, qui prononce, comme en Transylvanie et en Moldavie, *sălbătăcie*, j'ai observé depuis un an à peine que la prononciation la plus littéraire est *sălbătecie* ou *sălbăticie*, usitée en Valachie; les Valaques à qui j'ai posé la question n'ont pas pu me dire quelle est la forme « la plus correcte », celle en *e* ou celle en *i*.

Terminons ce chapitre par quelques observations sur le rôle fonctionnel des voyelles hétéroorganiques.

Les sons *ă* et *î* sont si bien entrés dans nos habitudes de prononciation qu'ils sont devenus pour ainsi dire des voyelles « suppléantes ». Ce sont des voyelles « neutres » comme l'« e féminin » en français; elles apparaissent dans les cas de perplexité, cu quand un mot ne nous vient pas à l'esprit. A l'école, les maîtres doivent souvent se donner bien de la peine pour débarrasser certains élèves de ce *ăă*. . . dont ils font en général précéder leur réponse, quand celle-ci ne leur vient pas rapidement à la bouche.

C'est à l'aide d'un *ă* qu'on dénomme les consonnes à l'école primaire (*bă*, *că*, *dă*, *fă*, *gă* . . .), exactement comme,

dans les écoles primaires de France on les énonce à l'aide de l'« e féminin ».

De même que le français emploie l'« e féminin » pour marquer dans la phrase ou les mots composés où se termine un mot et où commence l'autre, de même nous ajoutons *i* devant *l*, *mi*, *ti*, *și* et *s*, après un arrêt ou quand ces mots ne peuvent être unis au mot précédent ou suivant comme enclitiques ou proclitiques: *nu-s*, *l-am văzut*, mais *îs buni*, *îl vād*, *când îți spun*. Dans la préposition et le préfixe *în* (+ consonne), l'*i* initial est ajouté pour donner de la consistance à la syllabe ¹⁾. Pour pouvoir décomposer des mots comme *optșprezece*, *altcine* ou *cumnat-to* en leurs éléments constitutifs, on a adopté la prononciation *optâșprezece* (comme certains Français disent parfois *vingtə trois*), *altăcine*, *cumnată-to*.

J'ai montré dans DR. I, 86—87 (cf. le présent volume p. 329—330) comment les interjections onomatopéiques du genre de *br*, *fș*, *ps*, prennent un *â* lorsqu'elles deviennent des radicaux d'où on dérive des mots encadrés dans le système morphologique de la langue: *bâzâi*, *fășâi*, *pâsâi*.

C'est encore un *â* qui apparaît chez nous dans les mots d'emprunt d'origine slave en *r* ou *l* syllabique (*cârd*, *pâlc* etc.), que nous sommes incapables de prononcer sans voyelle d'appui. Seuls les Istro-roumains, habitués à parler croate, peuvent se dispenser de cet *â*.

Par la fermeture et le déplacement des voyelles, il s'est produit dans le système phonétique du roumain une perturbation qui a eu une influence considérable sur la morphologie. Mais, comme cette fermeture et ce déplacement dépendent, ainsi que nous l'avons vu, de l'accent, nous en parlerons lorsque nous examinerons le rôle de l'accent.

Ainsi que dans la plupart des langues, nombre de perturbations dans le système phonologique du roumain ont été amenées par la tendance d'accommodation ou de différenciation entre deux sons rapprochés.

¹⁾ L'adjonction de *i* dans *ti* remonte au temps où la forme de ce pronom était *il'*. Par analogie, *il' face*, devenu *îi face*, en opposition avec *nu-i face*, a amené *îi bun*, en opposition avec *nu-i bun*.

De même qu'en dacoroumain, nous trouvons une telle sorte de *ă* (< *â*) dans une grande proportion aussi en istro-roumain. (Cf. *Studii Istroromâne*, II, § 14, 16, 18).

Mais, ce qui est caractéristique pour le roumain, c'est le fait que l'accommodation ou la différenciation se font rarement dans le sens progressif; elles sont en général régressives. Il y a, il est vrai, aussi des cas où un son modifie celui qui le suit. Nous avons cité plus haut le cas de $\check{a} > e$, ainsi que ceux de $e > \check{a}$ et $i > \hat{i}$ (\hat{a}) après certaines consonnes. Dans les groupes consonantiques l se mouille après c et g , et ce l' exerce une influence sur l' a et l' u suivants (*chemi*, *înghit*).

Mais de pareils cas constituent une vraie rareté. En général l'accommodation et la différenciation sont régressives, qu'il s'agisse soit de sons immédiatement voisins, soit de sons se trouvant dans la syllabe suivante.

Dans la plupart des langues, les modifications de prononciation s'expliquent en général par le principe de la commodité: chez nous au contraire leur facteur principal est la hâte d'articuler les sons suivants, qui devient pour ainsi dire une obsession et oblige le sujet parlant à *anticiper* sur l'articulation qui va suivre. Le synchronisme entre les mouvements des différentes parties de l'organe d'articulation, si nécessaire pour émettre un son avec une prononciation claire et exacte, n'est pas troublé chez nous par un *retard* dans la prompte exécution des mouvements, mais par une *précipitation* qui nous fait abandonner une articulation avant le temps venu.

Les Grecs modernes, par exemple, pour prononcer les groupes consonantiques $n + t$ ou $m + p$, au lieu d'ouvrir les cordes vocales aussitôt après l'articulation de n et m , de façon à pouvoir prononcer sourds t et p qui suivent, s'attardent plus qu'il ne faudrait dans la position de la voix, ce qui entraîne la prononciation *nd* et *mb*. Cette accommodation progressive se produit en allemand avec les groupes *ns*, *ls*, *rs*, prononcés avec *z*, dans certains néologismes d'origine latine, comme *Konsul*, *Impulsion*, *Universität*. De même l'albanais assimile progressivement *rn* et *rl* en *rr*.

Si nous trouvons chez les Aroumains de Grèce ou d'Albanie la transformation de *minte* en *minde*, de *mpiduc'at* en *mbiduc'at*, de *carne* en *carră* ou de *fiçor-lu* en *fiçorru*; si nous entendons prononcer par les Roumains de Transylvanie et de Bucovine *imenz*, *impulz*, *univerzitate*, ce sont là des prononciations d'emprunt, opposées à l'esprit de notre langue.

En roumain au contraire, de telles homophonies se sont produites par accommodation en sens inverse: la sonorité de *b*, *d*, *g*

se reporte régulièrement sur un *s* les précédant ; il est très difficile à un Roumain de prononcer un *s* sourd même dans des néologismes tels que *asbest*, *jurisdicțiune*, *transgresiune*, ou dans le nom de *Desdemonă*. Nous trouvons le cas inverse, à savoir l'accommodation d'une consonne sonore par rapport à une sourde la suivant dans *deșt* < *deg(e)t*, *văst* < *văzut* (voir plus bas), etc.

Même l'assourdissement des consonnes sonores de la fin des mots et des voyelles finales, dont nous avons parlé plus haut, s'explique par une ouverture prématurée des cordes vocales, qui sont préparées avant le moment venu pour la position qu'elles occupent dans le temps d'arrêt.

Il n'est pas nécessaire de donner un tableau complet de nos lois phonologiques pour montrer dans quelle mesure considérable un son influence en roumain le son précédent — qu'il s'agisse d'accommodation, de différenciation, de substitution de sons ou de modifications d'autre nature. Quelques exemples suffiront pour mettre en lumière non seulement la variété des cas, mais aussi la répercussion puissante créée dans le système phonologique et même morphologique de la langue.

Dans les groupes *consonantiques*, nous voyons les vélaires se transformer en labiales devant un *t* ou un *s* qui suivent : *octo* > *opt*, *coxa* > *coapsă*. Nous trouvons l'accommodation homorganique dans la liaison des nasales avant les labiales et les vélaires : *îmbac*, *dimpotrivă*, *îygrădesc*, *îycuiu*. Le cas inverse, à savoir la prononciation de *m* comme *n* devant certaines consonnes comme *s*, *ș*, *d*, *c*, est plus rare : *cince* < *cimicem*, *înșel* < sl. *můšelŭ*, (*s*)*ăracan di mine* < *săraca-mi de mine* (cf. I. IORDAN, « Zeitschrift f. rom. Philologie », XLIX, 354), en dialecte (dans le district de Muscel, selon une communication de P. COMAN), *cean că* < *ziceam că*, *an cușitu* < *adu-mi cușitul*. *Tl* > *cl* remonte à l'époque latine : *vet(u)lus* > *veclus* ; le phénomène se répète en roumain (sl. *kotilŭ* > *cocli* ; hong. *Betlen* > *Becean*).

En ce qui concerne l'influence de la consonne qui suit sur la voyelle précédente, il nous suffira de citer l'altération des voyelles *a*, *e*, *o*, suivies de *n* et *m* + occlusive : *campus* > *câmp*, *bene* > *bine*, *bonus* > *bun*.

Très fréquemment une consonne est altérée par la voyelle qui suit.

Pour que *t + i* et *c + i* se changent en *tș*, et *d + i* ou *g + i* en (*d*)*ș*, il faut qu'ils soient suivis sous l'accent d'une des deux

voyelles prononcées avec les lèvres arrondies, *o* ou *u*: *rogationem* > *rugăciune*, *petiolus* > *picior*, *deorsum* > *jos*, **giurus* > *jur*.

Un *a* qui suit paraît être la condition nécessaire pour que *ll* intervocalique devienne *u* (qui peut ensuite disparaître) et pour que un *qu* et *gu* donnent *p* et *b*: *stella* > *stea*(*uă*), *quator* > *patru*, *lingua* > *limbă*.

Un *e* ou un *i* qui suivent influencent la série des vélaires, et dans les régions de l'Ouest du territoire daco-roumain, également la plupart des dentales: *cena* > *cină* (*tšină*), *gingiva* > *gingie* (*džindžie*); *t'indă*, *l'emn*, *biñe*.

L'influence de *ĕ* et de *ī* latin toniques sur les dentales précédentes (sauf *n* et *r*), et, dans certains dialectes, aussi sur les labiales, a été considérable; ainsi s'est constituée une des différences les plus frappantes entre le roumain et les autres langues romanes: *subtilis* > *subțire*, *deus* > *zeu*, *leporem* > *l'epure* (> *iepure*), *sic* > *și*; *bene* > *ține*, *pectus* > *k'ept*, *ferrum* > *h'er*, *vinum* > *yin*, *medium* > *nez*.

L'action d'un *i* qui suit a été plus destructive encore (puisqu'il altère également *n*): *pretium* > *preț*, *brachium* > *braț*, *medium* > *miez*, *vinea* > *viñe* (> *vie*), *caseus* > *caș*, *pastionem* > *pășune* etc. Les mots présentant une labiale + *i* mettent bien en lumière la tendance de notre langue à articuler un instant avant son tour le son qui va suivre. Cet *i* ne pouvant pas entraîner une prononciation des labiales dans la région palatale apparaît avant la labiale: *habeat* > *aibă*, **cubium* > *cuib*.

Ce qui constitue une différence essentielle entre le roumain et les langues sœurs, c'est la grande influence exercée sur la voyelle de la syllabe accentuée par la voyelle de la syllabe qui suit. La métaphonie de *e* et de *o* devant un *a* (*ă*) ou un *e* de la syllabe suivante, et la répercussion de cette métaphonie sur la morphologie (*domn* — *doamnă*, *moară* — *mori*, *leg* — *leagă*) sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister. J'ai essayé de démontrer dans DR. I, 380 sqq. que l'influence d'un *e* de la syllabe suivante s'étend aussi à d'autres voyelles de la syllabe accentuée et j'ai expliqué ainsi, à côté de *mâine*, *pâine*, des formes comme *maire*, *minuine*, que l'on trouve dans nos anciens textes¹⁾. J'ai expliqué dans le même volume (p. 389) par une assimilation à l'égard de *e* de la syllabe suivante *mene*, *cuvente* de l'ancienne langue au lieu de *mine*,

¹⁾ Dans la région d'Arad le pluriel de *tăt*, *tătă* (= *tot*, *toată*) est *tăf*, *tăj'e*.

cuvinte, assimilation de même ordre que celle qui apparaît dans *pește*, de la forme plus ancienne *peaște*, et dans les formes régionales *barbat*, *pacat*, au lieu de *bărbat*, *păcat* (DR. II, 65 sqq. et le présent volume 182 sqq).

Même dans ce qu'on appelle les « accidents généraux », nous observons que l'action régressive des sons qui suivent est beaucoup plus fréquente que le cas inverse. Des *métathèses* de la nature de *pigritare* > *pregeta*, *risipi* > *siripi*; des *assimilations* comme *džitše* < *džitše*, *corona* > *cunună*, *serenus* > *senin*; des *dissimilations partielles* comme dans *mănunt* > *mărunt*, *turbure* > *tulbure*, et *totales* comme dans *fănină* > *făină*, sont celles que nous pouvons constater le plus souvent.

Un cas typique de dépendance à l'égard de la voyelle de la syllabe suivante est celui de la « position molle » dont nous parlerons plus loin.

Avant d'achever ce chapitre, je voudrais m'arrêter sur un cas d'articulation précipitée en roumain, qui me semble expliquer une des particularités les plus frappantes de notre langue. Un exemple le mettra en lumière. Récemment une de mes élèves, saxonne, vient me demander un sujet pour un travail de licence. Elle parlait très bien le roumain. Toutefois, elle avait de temps en temps quelque chose d'étranger dans sa prononciation, sans que je pusse saisir d'où provenait cet « accent »; en effet, elle émettait les sons *ă* et *â* comme une Roumaine, et prononçait parfaitement aussi l'*i* final amuî. J'ai compris lorsque, au cours de notre conversation, elle prononça le mot *cinci* avec l'*i* tonique oral.

WEIGAND a été le premier à observer la nasalisation des voyelles roumaines. Récemment, M. E. PETROVICI a montré, dans un travail très nourri: *De la nasalité en roumain* (Cluj 1930) que, lorsqu'une voyelle est suivie par une consonne nasale, nous abaissons le voile du palais avant de terminer l'articulation de la voyelle. Le timbre nasal que reçoivent pour cette raison les voyelles roumaines avant *n* et *m* est bien évident également par les planches de cet ouvrage, qui reproduisent les expériences faites à l'aide d'appareils. De même que j'avais reconnu que mon élève n'était pas roumain à sa manière de prononcer *cinci*, de même on reconnaît immédiatement un Roumain à sa façon de dire en français *une seule femme* (prononcé *ũn sŏl fãm*). Je me rappelle une leçon dans le séminaire de Paul Passy, il y a trente-deux ans. Exposant le système phonétique du roumain, je disais — ce que

WEIGAND m'avait enseigné — que nos voyelles se nasalisent devant les consonnes nasales, et j'ajoutais: «nécessairement». Le maître s'éleva bien entendu contre cette addition: lui, dans sa langue, était habitué à articuler ces sons avec le plus parfait synchronisme, et il avait ou des voyelles nasales devant des consonnes orales, ou des voyelles orales devant des consonnes nasales.

Des phénomènes tels que l'amuissement des voyelles, le déplacement de l'articulation des voyelles non arrondies vers la région palatale, l'abaissement anticipé du voile du palais lorsque doit suivre une consonne nasale et d'autres habitudes nouvelles de prononciation ont considérablement troublé l'équilibre phonétique hérité des Latins et ont donné un aspect particulier à notre système de sons.

Je vais essayer maintenant de passer en revue aussi d'autres aspects phonétiques du roumain qui résultent d'autres tendances, plus difficiles à préciser que les tendances générales constatées plus haut ¹⁾).

1. L'ouverture du canal buccal n'a pas donné en général naissance en roumain à des contrastes; la différence entre *ouvert* et *fermé* n'a pas reçu de rôle fonctionnel. La corrélation qui existait en latin vulgaire — comme dans la plupart des langues — entre voyelles longues et fermées d'une part, et voyelles brèves et ouvertes d'autre part, n'a pas été faite en roumain; on ne connaît, dans la langue littéraire, que des voyelles moyennes. Il semble même que cette disparition des différences *qualitatives* soit fort ancienne, car en roumain les mots en *o* (du latin *ō*) et ceux en *o* (du latin *ō*) ont évolué de la même façon (*dōmnus, dōmna* > *domn, doamnă*, de même que *pōmum, pōma* > *pom, poamă*); d'autre part *ū* ne s'est pas confondu avec *ō*, comme dans la plupart des langues romanes: il a donné le même résultat que *ū* (*fūrca* > *furcă*, comme *fūmus* > *fum*). Même *ě* ne se diphtongue pas après *n* et *r*: *naevus* > *neg*, comme *nigrum* > *negru*; *rĕtro* > (*ĭndă*)*răt*, comme *rĕus* > *rău*.

Il est vrai que dans quelques dialectes on trouve aussi des voyelles ouvertes (plus rarement fermées) qui ont même donné

¹⁾ J'ai suivi en général la répartition et la terminologie du Prince TROUBETZKOY dans *Travaux* IV, 96 sqq., tout en m'en séparant à certains points de vue parfois essentiels.

naissance à certaines alternances. Mais ces différences n'ont pas pénétré dans la langue littéraire, et ce sont, ou bien des évolutions plus récentes, ou bien des prononciations empruntées à des populations étrangères, et qui par conséquent ne sont pas d'origine roumaine. Ainsi la diphtongue *ea*, avant d'en arriver, à cause de l'*e* qui suit, à la prononciation littéraire *e*, s'est prononcée — et se prononce encore en beaucoup d'endroits — comme *ε*: *fete*, *vede*. Les Moldaves prononcent aussi avec un *ε* *urięsi* (pour *uriași*), en raison de la position molle qui suit (et de la palatale précédente). *Ă* dans le mot *cură(le)* a, dans la prononciation de certaines régions, à sa base un *e* ouvert. Si certains Transylvains prononcent *sechereș* (< hongr. *szekeres*) avec des *e* ouverts, ou disent *profesor*, *director*, cela est dû à une influence hongroise; de même, chez les Mèglénites, *o* pour *ă* et *â* accentués est d'origine bulgare.

D'une façon générale, on ne fait pas de différences de qualité dans les voyelles roumaines; aussi la plupart des Roumains ne distinguent-ils pas les voyelles ouvertes des voyelles fermées, quand ils parlent allemand, français ou italien.

En ce qui concerne les consonnes, il y a naturellement, en roumain aussi, une différence entre les séries occlusives et constrictives, mais elle n'a pas donné naissance à des contrastes comportant des conséquences phonologiques. Ainsi, j'ai relevé le fait que la position intervocalique n'a pas amené l'ouverture des occlusives ou la vocalisation des constrictives (sauf *v*) comme dans d'autres langues romanes: *ripa* > *râpă*, *cruda* > *crudă*. Il manque à la série des dentales les constrictives *ð* et *θ*, et à la série des vélares la constrictive *ɣ*. Elles se trouvent en aroumain, mais comme emprunts faits au grec. La série des constrictives est donc réduite à *f* — *v*, *s* — *z*, *ș* — *j*, *h* (palatal et vélaire) et, dans certains dialectes, *y*.

N'oublions pas de signaler aussi un fait négatif: les voyelles fermées *i* et *u* n'ont pas produit la métaphonie de la voyelle accentuée de la syllabe précédente, phénomène qui s'observe dans d'autres langues ou dialectes romans.

2. Pour ce qui est des contrastes concernant le lieu d'articulation, ils sont naturellement moins frappants pour les voyelles que pour les consonnes.

a) Cependant, les voyelles prépalatales *e* et *i* apparaissent comme un groupe spécial, quand elles constituent la « position

molle ». Nous parlerons plus loin de cette dernière; contentons-nous pour le moment de relever le fait que parfois les consonnes mouillées qui suivent ont le même effet sur la voyelle précédente accentuée qu'un *e* ou un *i* de la syllabe suivante. Cela naturellement dans le seul dialecte daco-roumain, où le sens de la position molle s'est beaucoup développé dans la conscience linguistique — sans arriver cependant à une précision absolue. Ainsi, nous avons le changement de *a* en *e* après une palatale dans *oier* (en aroumain *uiar*!), comme dans *apropiere* (< *apropiare*), parce que l'ancienne prononciation avait un *r* mouillé à la fin. De même nous observons le maintien de *e* après les labiales même lorsque suit un *i*, *l'* (> *i*) et *č*: *pipeř*, *meiu*, *fecior*; *feciu*, *fel(iu)*, *beciu*, *belciug*, *perciuni*, *Sâmedru* (< *Demetrius*).

Pour ce qui est des consonnes, nous avons les séries: labiales, dentales, palatales et vélaïres. Lorsqu'elles conditionnent des modifications de prononciation, comme lorsqu'elles les subissent, nous voyons que les innovations s'appliquent à la série entière; cela prouve que, au point de vue phonologique, ces séries forment de fait des contrastes. Il est à remarquer que les bilabiales (parmi lesquelles aussi *m*) et les labiodentales forment une seule série, celle des labiales. Ainsi, un *č*, *ř* qui suivent provoquent la palatalisation de *f* comme celle de *p* (*h'er*, *k'ept*) et un *f* ou un *p* influencent de la même sorte l'*e* qui suit (*fât* comme *pâr*). En ce qui concerne *n*, *l* et *r*, nous voyons que parfois ils s'encadrent dans la série des « dentales », parfois, du moins *n* et *r* (en ce qui concerne par exemple leur palatalisation devant *e* et *i*), ils se différencient de *l*, qui va avec *t*, *d*, *s*.

3. Les contrastes de coloris concernent ce qui, par une articulation simultanée (labiale, vélaire ou laryngale), vient s'ajouter à l'articulation que nous connaissons déjà.

a) Le coloris labial, l'*arrondissement* (ou *allongement*) des lèvres, accompagne régulièrement l'articulation (vélaire) de *o* et de *u*. Il n'existe pas dans l'articulation des voyelles hétéroorganiques. Les voyelles prépalatales prononcées avec allongement des lèvres (*ö* et *ü*) sont étrangères à notre langue. Dans le dialecte istro-roumain — et dans quelques régions du domaine daco-roumain — il existe aussi un *a* prononcé avec les lèvres arrondies (*d*) que quelques savants identifient à un *o* ouvert (ø).

Parmi les consonnes, seuls *ř* et *j* se prononcent les lèvres plus ou moins allongées.

b) Nous trouvons la *vélarisation* pour *l* (1), mais seulement dans quelques régions.

c) De beaucoup plus importante est la coexistence d'une articulation laryngienne, qui peut produire chez nous un son encadré entre des consonnes, *h* (dans *ham*, *hoŭ* etc.), son qui n'existait pas en latin vulgaire.

Nous pouvons ignorer le rôle de l'« esprit doux » qui en roumain n'existe pour ainsi dire pas. De même, l'aspiration des consonnes est inconnue au roumain. En revanche, nous nous arrêtons un peu sur le *plus* ou le *moins* de voix, d'une importance capitale, surtout pour les distinctions lexicales: *cată* — *cadă* — *gată*, *fată* — *fadă* — *vadă* — *vată*. Même en position finale où, dans notre prononciation, les sonores finissent par s'assourdir, on distingue *drac* « diable » de *drag* « cher »; en effet, comme nous le verrons, la langue a trouvé un moyen pour bien marquer cette différence. Cependant, on trouve des rimes comme *rând*, *cuvânt* même chez nos poètes les plus scrupuleux.

En ce qui concerne la *sonorité*, il y a surtout trois choses à relever:

D'abord, comme nous l'avons dit, toutes les consonnes sourdes n'ont pas, du moins dans la langue littéraire, de correspondantes sonores, et réciproquement. Ainsi *h* avec ses trois valeurs, n'a pas de correspondante sonore: ni comme constrictive laryngienne (*ham*), ni même comme constrictive vélaire (*duh*) ou constrictive palatale (*arhivă*). Inversement, les liquides et les nasales sont toujours sonores; ce n'est qu'à la fin du mot qu'elles peuvent perdre en partie leur sonorité (*bas*m).

Le degré de sonorité n'est pas égal chez toutes les consonnes sonores; l'influence qu'elles exercent sur les sons précédents n'est pas la même. Ainsi, nous avons vu qu'un *s*, devant *b*, *d*, *g*, devient sonore. Le phénomène se produit dans une mesure beaucoup plus faible devant les sons continus. Les grandes difficultés que l'Académie roumaine a rencontrées pour établir une règle orthographique pour l'emploi de *s* ou *z* dans des mots comme *lesne*, *cismă*, *răslog*, *Israelit*, *isvod*, proviennent d'une hésitation dans la prononciation. Il se pourrait que nous eussions à faire, dans de tels groupes consonantiques, au phénomène inverse de celui qu'on observe à la fin des mots: à savoir que *s*, sourd au début, finit par devenir sonore devant une constrictive sonore, que l'accommodation de la voix ne fût donc que partielle. Nous chercherons plus

loin à donner une autre explication. Quoi qu'il en soit, le Roumain, qui n'est pas habitué à de pareilles articulations au milieu des mots, a englobé le plus souvent tant *desmăţat* (*dis + matia*) que *smeu* (< sl. *zmej*), soit dans la catégorie *s*, soit dans la catégorie *z*. Lorsque *s* et *t* sont suivis de *v*, on peut avoir une prononciation *sv*, *tv*, avec un *s* ou un *t* sourds, et un *v* sonore; il y a alors un manque d'accommodation tout à fait exceptionnel en roumain. Mon propre parler, par exemple, ne connaît pas la prononciation *sfânt*; je prononce ou bien *zv*, dans le verbe *zvânt* (*exvento*), ou bien *sv*, dans l'adjectif *svânt* (c'est ainsi d'ailleurs qu'écrivaient Dosoŧteiu et d'autres auteurs anciens); de même, je prononce *jertvă* (pour *jertfă* = sacrifice). En revanche, on entend souvent, devant *v*, l'harmonisation de *ş* et même de *c*. Des prononciations telles que *jvarţ* < allem. *Schwarz(er Kaffé)* ou *gv* dans les mots latins en *qu* se trouvent souvent chez certains Roumains.

Enfin, il faut observer que les alternances originelles entre consonnes sonores et sourdes se sont conservées en général même après les changements produits par les différentes lois phonologiques: ceux qui disent *h'er* ou *şer* (< *fier*) prononcent le plus souvent *yerme* ou *şerme* (< *vierme*). Toutefois, dans certaines régions, l'un des deux sons a progressé, l'autre demeurant stationnaire. Cette progression est plus rare dans le cas des sourdes, comme on peut l'observer dans le méglenite *il'u* < *h'ilu* < *filius*; l'autre cas est plus fréquent: *yi'u* (< *vivus*) > *gi'u*, bien que *h'iu* (< *filius*) ne soit pas devenu *k'iu*. Un cas bien connu est celui de la perte de l'élément occlusif dans *dz*, alors qu'il a persisté dans *ts*: *mult* — *mulţi*, mais *ud* — *uzi*.

4. Les contrastes de nature prosodique sont très variables. Nous ne parlerons pas de l'*accent mélodique* qui n'existe pas chez nous en tant que signe distinctif des mots. Nous ne nous occupons ni de la *cadence rythmique*, à qui M. MEYER-LÜBKE (*Romanisch, Rumänisch, Albanesisch*, 8) attribue une importance assez grande, ni enfin de la *sonorité syllabique*; nous renvoyons le lecteur au travail de M. A. PROCOPOVICI: *Principiul sonorităţii în economia limbii*, DR. IV; il me semble en effet que les contrastes, fort subtils, auxquels elles ont donné naissance, ne sont pas clairs dans la conscience de la langue. Nous ne toucherons qu'en passant, plus loin, aux contrastes provenant du mouvement, lent ou vif.

a) En ce qui concerne la limite des syllabes, notons l'aversion du roumain pour l'*hiatus*. Il y a deux moyens d'éviter ce dernier:

ou bien on intercale entre les deux voyelles la demi-consonne *y* et surtout *i*, en marquant ainsi la limite syllabique par une constriction; ou bien on prononce comme un monosyllabe le groupe dissyllabique de voyelles. Dans des formes comme *oaie*, *chiec* etc. *i* est survenu après la disparition complète du *v* intervocalique d'*ovem*, *clavem* (mais *aer* est plus fréquent que *aier*, *vuet* se trouve à côté de *vuiet*); dans *văduvă* < *vidua* nous voyons que *y* est devenu franchement consonne ¹⁾. Pour le second cas, les exemples abondent. À côté de *aur*, *taur*, dissyllabiques, nous trouvons des hésitations de prononciation dans *caut*, qui dans le langage soutenu ou en vers se prononce avec hiatus, et dans le langage courant avec une diphtongue. De même, la plupart des néologismes comprenant des groupes de voyelles dissyllabiques tendent vers une prononciation monosyllabique: *teatru*, *mitralieră* etc. Des prépositions comme *de* et *pe* forment dans la langue courante une seule syllabe avec le début du mot suivant s'il est vocalique: *de-odată*, *pe-atuncea* (mais *de unde*). Le plus grand nombre des contractions vocaliques, en particulier celle de *ă + a* en *a*: *cal*, *casa*, *pană*, *țară*, s'explique par de pareils groupements en une seule syllabe.

Pour les groupes consonantiques, nous voyons que la position « entravée » reste en général sans influence sur le développement des sons précédents: dans *pēctus* > *piept*, *ē* s'est diphtongué exactement comme dans *fēl* > *fieri*. Le traitement n'a été différent que lorsque cette position était formée par une consonne nasale, selon que suivait ou non une autre consonne: *tēmpus* > *timp*, mais *tēneo* > *țin*.

Nous verrons plus loin comment les mots non-accentués se groupent dans la proposition autour du mot accentué. Nous voudrions seulement montrer ici quelques cas de *phonétique syntactique* se référant à de tels éléments qui forment un tout avec le mot accentué auquel ils s'attachent.

En istro-roumain, l'*ă* final de *până*, *cătră* ne se change pas en *ε* comme l'*ă* de *casă* (*căse*), mais bien en *a*, comme l'*ă* de *făcut* (> *facut*): *pira märe* « până mâne ». J'ai constaté le même

¹⁾ Il est possible que la prothèse de *i* et *y* devant un *e* (comme chez les Slaves) ou un *o* initial soit due au désir d'éviter l'hiatus provoqué par la phonétique syntactique. Les Hongrois entendent *y* comme *w* (bilabial): *voice* < *yoyă* « ouă » (de même que, inversement, nous rendons par *y* un *v* hongrois dans *văgás* > *yăgăș* > *ogaș*).

phénomène chez un étudiant des environs d'Arad, qui prononçait et même écrivait régulièrement *dupa mine* (ainsi que *sacure*) La préposition *pre* et l'auxiliaire *vreși* ont perdu leur *r* par une — dissimilation totale à l'égard d'un *r* suivant: *pre trepte* > *pe trepte*, *vreși trece* > *veși trece* (puis, par généralisation, aussi *pe masă*, *veși face*) comme *pretrec* > *petrec*. Même la différence entre *pe* et *pă* s'explique par l'influence de la position molle ou dure du mot qui suit. Avant que les formes *pe* et *pă* se soient généralisées chacune dans certaines régions, on a probablement dit *pă masă*, mais *pe mese*. Le fait qu'on trouve la forme *me* dans certains textes anciens (par exemple le Codex de Voronet) ne signifie pas, croyons-nous, qu'à l'époque de ces textes *e* ne s'était pas encore transformé en *ă*: il montre qu'on faisait jadis entre *me* (dans *me vede*) et *mă* (*să mă văză*) la même distinction qu'entre *pe* et *pă*. — On dit *s'a dus* (comme *dac'a fost*) même dans les régions où le réfléchi se prononce aujourd'hui *se*: c'est la preuve que la prononciation la plus ancienne était *să*. Il est très probable que la différence entre *să* et *se* était dictée à l'origine par la voyelle de la première syllabe du mot suivant: on disait *se vede* à cause de la position molle, mais, dans le cas opposé, *să mă vadă*. Une interprétation ultérieure a fait sortir des exemples comme ceux que j'ai cités une règle nouvelle: *se* s'est employé comme pronom réfléchi, et *să* comme conjonction. Il n'y a pas de motif phonétique pour que les formes latines *si* et *se* reçoivent un traitement différent. — Comme la position molle ou dure détermine parfois l'apparition d'un *e* ou d'un *ă* après les dentales (*tânăr* — *tineri*), de même qu'après une consonne + *r* (*crăp* — *crepe*), c'est encore par l'influence d'une voyelle palatale du mot suivant qu'il faut expliquer la substitution de *e* à un *ă* plus ancien, dans *ne* (*vede*) < *nă*, *le* (*crede*) < *lă*, *câte* (*fete*) < *cătă*, *către* (*tine*) < *cătră*, dont la répartition dans le temps et dans l'espace est tout à fait différente: la forme *cătă* n'est pas attestée; *ne* et *le* sont nos formes actuelles (à côté de *vă*) et celles qu'emploient les Istro-roumains; *nă* et *lă* sont les formes habituelles dans les textes anciens et les dialectes sud-danubiens; *cătră* est aujourd'hui la forme usuelle en Moldavie et en Transylvanie; *către* est à la fois valaque et littéraire.

b) En ce qui concerne la **quantité**, nous observons que l'évolution de la langue a amené l'existence d'une seule sorte de consonnes. Habitué à ne pas faire de distinction dans sa propre langue entre *consonnes longues* (doubles) et *brèves* (simples), le Roumain

en général ne les différencie pas non plus quand il parle une autre langue. Mais jadis certaines consonnes ont dû être prononcées longues chez nous aussi: cela ressort des différences dans leur développement ou celui des sons précédents: *annus* > *an* a évolué autrement que *angelus* > *înger* ou que *lana* > *lără* (forme dialectale), et *anni* > dans quelques régions *anı* > *ai* autrement que *boni* > *buni*; *mola* > *moară* a un autre développement que *stella* > *stea(uă)* et *caballus* > *cal*. De même *v* et *b* intervocaliques semblent avoir persisté doubles, et s'être amuis simples: **gibba* > **glibba* > *gheabă*, mais en revanche *sebum* > *seu*.

Certains dialectes, tels le méglénite, présentent des voyelles longues, sans que toutefois les études faites jusqu'ici soient arrivées à des résultats précis sur cette question; mais la langue littéraire ne fait en général pas de différences quantitatives entre les voyelles. Accoutumés à donner aux voyelles une longueur moyenne, souvent les Roumains en parlant allemand ou français prononcent de la même manière des mots de sens différents: all. *Lamm* « agneau » et *lahm* « paralysé », fr. *lame* et l'âme; ils articulent tous ces mots comme le roumain *l-am* (dans *l-am văzut*). Par cette uniformité, le roumain diffère dans son aspect général de l'ancien grec, où les antithèses quantitatives jouaient un rôle capital, ou du latin, qui distinguait le nominatif *mensă* de l'ablatif *mensă* uniquement par la quantité de l'*a*.

Nous avons cependant dans un cas des voyelles brèves, si brèves même qu'elles entraînent la disparition d'une syllabe: quand les voyelles surtout finales, dont nous avons déjà parlé, se « dévocalisent ».

Nous trouvons aussi — mais rarement — l'allongement de voyelles, avec une valeur fonctionnelle.

WEIGAND a observé que dans *drag* « cher », *a* se prononce plus long que dans *drac* « diable »; de même, dans *cad*, *a* est plus long que dans *cat*; en revanche, dans *cadă*, il a la même longueur que dans *cată*.

L'allongement, très prononcé, de la voyelle accentuée, uni à une modulation mélodique, a un rôle stylistique, lorsque nous voulons mettre un mot en relief, insister sur lui. Voici un exemple emprunté au roman *Greta Garbo*, de Cesar Petrescu (p. 131): « Dudaie Alino, tare nu-mi place mie când te văd pe mata așa . . . Staaai nemișcată locului . . . Te mai încălzește cel soare, că taaare-o mai înghețat inima 'n mata. » « Mademoiselle Aline, je

suis très fâché quand je vous vois ainsi . . . Vous *restez toujours* sans bouger . . . Le soleil vous réchauffe, car votre cœur est bien froid ». Dans ces propositions, *staaai* peut vouloir dire *restez bien tranquille*, ou *restez toujours* sans bouger, et *taaare* : *bien fort*. Ces cas sont fréquents et, de même que la répétition de l'adjectif, ils servent à exprimer une gradation et remplacent un superlatif: Am mers *depaaarte*, *și am ajuns la o pădure maaare* (= j'ai été loin, très loin, et je suis arrivé à une forêt grande, très grande). Il va de soi que cette différenciation stylistique n'est pas possible dans les langues qui emploient des contrastes de quantité pour des distinctions sémantiques ou grammaticales. Nous pouvons, par exemple sur un ton de menace, faire de *bine*: *bīne*, *bîne*, mais en allemand on ne saurait changer *still* en *Stiel* sans produire un équivoque.

5. Les érudits étrangers, habitués dans leur propre langue à des contrastes entre *fortis* et *lenis* ont cru percevoir en roumain aussi de telles distinctions; ils ont même pensé pouvoir découvrir des consonnes sonores prononcées *fortes* ou sourdes prononcées *douces*. WEIGAND croyait que les consonnes sonores finales sont de cette sorte: nous avons vu en effet qu'elles finissent par perdre leur sonorité, sans toutefois se modifier essentiellement dans leur débit d'air.

a) Ce débit d'air est chez nous plus grand dans les consonnes sourdes — prononcées avec une plus grande ouverture des cordes vocales — que dans les consonnes sonores. Ce rapport constant entre *doux* et sonore d'autre part, est si étroit que le débit d'air plus ou moins grand suffit à nous permettre de distinguer une sonore d'une sourde lorsque nous parlons en chuchotant et que, par conséquent, les cordes vocales ne peuvent prendre la position d'émission de la voix.

Il semble cependant que dans un unique cas ce rapport constant entre voix et débit d'air ne soit pas celui habituel: lorsqu'un *s* est suivi d'une des sonores continues *l*, *r*, *m*, *n* ou *v*, c'est-à-dire dans des cas tels que *lesne*, *smeură*, dont nous avons parlé plus haut. Dans l'articulation de ces consonnes, il ne se forme pas d'occlusion derrière laquelle puisse s'accumuler une portion d'air considérable, comme pour *b*, *d*, *g*: aussi leur caractère de douces ressort-il mieux. Je suppose que la prononciation de l'*s* s'est accommodée à la prononciation de *l*, *r*, *n*, *m* et *v* suivants, qui comporte un plus faible débit d'air; cet *s*, quoique sourd, a

commencé alors à devenir doux. Quel a été le résultat? Le Roumain, dont l'oreille n'est pas habituée à de telles prononciations, ne peut distinguer quelle sorte de son constitue *s* dans *lesne* ou *smeură* et il a identifié cet *s* tantôt aux consonnes sourdes tantôt aux consonnes douces qui toutes sont sonores; en d'autres termes, il l'a considéré, tantôt comme *s*, tantôt comme *z*. Si cette explication est exacte, nous avons là un exemple de plus du pouvoir d'accommodation régressive, dont nous avons parlé plus haut.

b) En augmentant volontairement le débit d'air — et probablement aussi avec d'autres facteurs, tels que la *tension* plus grande des muscles — nous produisons l'accent qui est chez nous dynamique (expiratoire).

L'importance de l'accent comme facteur de trouble dans le système des sons est reconnue dans toutes les langues, mais il ne produit pas les mêmes effets dans toutes. Aussi ne saurait-on caractériser une langue sans examiner avec attention le rôle de l'accent.

Le contraste entre accentué et non-accentué produit dans le système vocalique roumain des alternances des plus distinctes. Ainsi, nous avons vu que *o* et en partie *e* se ferment dans les syllabes non accentuées: *occido* > *ucid*, *latro* > *latru*; *neminem* > *nimeni*. De même *a* et, comme nous le verrons, en partie *e* non accentués se déplacent: *carbonem* > *cărbune*, *latrat* > *latră*, *bonitatem* > *bunătate*. L'absence d'accent n'a eu d'influence sur *i* et généralement sur *u* qu'en position finale, où elle a contribué à leur amuissement: *boni* > *buni*.

D'ordinaire, l'accent se combine avec d'autres facteurs pour produire une innovation dans la prononciation d'une voyelle. Ainsi le caractère ouvert de *e* (représentant l'*ê* du latin classique) n'a amené la diphtongaison en *ie* que sous l'accent: *pectus* > *piept*. De même, la métaphonie s'est produite sous l'accent: *ligat* > *leagă*, *dom(i)na* > *doamnă*; en revanche l'assimilation avec la voyelle de la syllabe suivante apparaît non seulement dans la syllabe accentuée: *peşte* > *peşte*, *mine* > *mene*, mais encore dans la syllabe non accentuée: *bărbat* > *barbat*.

La diphtongaison est liée elle aussi à la syllabe accentuée, comme nous le verrons plus loin dans les diphtongaisons dites « rustiques »: *huriete*, *duomn*, *ovâs*. En général la diphtongaison est conditionnée aussi par d'autres facteurs, soit le timbre ouvert

(*piept*), soit la présence d'un *a* (*ă*) ou d'un *e* dans la syllabe suivante (*leagă, doamne*). Mais en position initiale *e* et *o* se sont transformés en *ie* et *uo* même quand ils n'étaient pas accentués: *iel, ieșteșug*; *uom, uovăz*. Des diphthongaisons comme celle de *neavastă* sont sporadiques, secondaires et restreintes à un petit domaine.

Ce qui est spécifiquement roumain, c'est la répartition de l'accent sur les deux éléments composant la diphtongue *oa* et, plus rarement, *ea*. WEIGAND, qui le premier a observé ce phénomène, les a nommées diphtongues à « accent flottant » (« *schwebende Diphtonge* »). Pour la plupart, nous avons l'impression d'accentuer l'*a*; mais les étrangers entendent souvent l'accent sur *o*; M. R. ORTIZ, le traducteur d'Eminescu en italien, écrit *sóare*.

L'influence décisive de l'accent dans l'évolution des sons se montre surtout, comme de juste, dans les voyelles. En ce qui concerne la diphtongaison de *e*, nous observons, devant *n*, une différence entre les mots accentués sur l'avant-dernière, où la voyelle se diphtongue, et ceux accentués sur l'antépénultième, où elle ne se diphtongue pas: *ténerum* > *ânăr, véneris* > *vineri*, mais *tēnet* > *ține, venit* > dialect. *yine*. Cette distinction, qui se trouve aussi en italien, semble remonter à l'époque du latin vulgaire (cf. W. MEYER-LÜKE, *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, p. 6).

On ne constate pas dans la prononciation des consonnes de modification perceptible pour le sens de la langue roumaine selon qu'elles se trouvent dans une syllabe accentuée ou non accentuée. Cependant l'accent joue en roumain un certain rôle aussi dans l'évolution de certaines consonnes. Ainsi les groupes *tjo, tju* (*djo, dju*) et *cjo, cju* (*gjo, gju*) ont un autre aboutissement en position protonique et après l'accent: *púteus* > *puț*, mais *puteósus* > *pu-cios*. La position arrondie des lèvres s'est transmise à la sifflante précédente (en changeant *s* en *ș*) seulement lorsque *o* et *u* étaient prononcés avec plus de force, dans la syllabe accentuée.

Il semble de même que la position de l'accent ait eu une répercussion sur la limite des syllabes. Ainsi s'expliquerait pourquoi les groupes *pt* (*bd*) et *ps* (primaires ou secondaires) ont maintenu la labiale occlusive seulement après la voyelle accentuée et l'ont perdue lorsque l'accent suivait: *septem* > *șapte, directus* > *drépt*, mais *baptizo* > *botéz*, **arrectare* > *arătáre*; *coxa* > *coápsă*, mais *laxare* > *lăsáre* et **rig(i)dicare* > *ridicá*. De même *au, eu* protoniques perdent l'*u*: *căutare* > *cătáre, *fraumento* (*fragmento*) >

frămâ'nt; le préfixe *con-* (*com-*) perd son *n* (*m*) dans les mêmes conditions: *contremulo* > *cutrémur*, *comprehendo* > *cuprînd*, mais *comparo* > *cûmpâr*, cf. MEYER-LÛBKE, *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, p. 8 et A. PROCOPOVICI, *Principiul sonorităţii în economia limbii*, DR. IV.

Il y a un rapport de corrélation depuis longtemps reconnu entre l'absence de l'accent et la *syncope* des voyelles, surtout en position intertonique. Mais la *syncope* apparaît de façon irrégulière déjà dans le latin vulgaire ainsi que dans les langues romanes; cela nous prouve qu'il y a aussi d'autres facteurs déterminant le maintien ou l'amuissement de la voyelle. Un simple regard jeté sur les paragraphes 231—239 du *Latin vulgaire* de GRANDGENT (édition espagnole) nous montre toutefois que les sons voisins ne sont que dans une faible mesure la cause de ce manque de régularité. Pour rester sur le terrain roumain, en dehors des mots très discutés dérivés avec le suffixe *-(u)lus*, comme *lingură*, *singur* vis-à-vis de *chingă*; *mascur* vis-à-vis de *muşchiu*; *popor* vis-à-vis de *plop* etc., nous rencontrons le maintien ou la *syncope* de la voyelle intertonique dans des cas tels que: *bunătaie* (*bonitate*), *oameni* (*homines*), *deget* (*digitus*), *neted* (*nitidus*), *arbore* (*arborem*), *cumpărare* (*comparare*), *încălecare* (*caballicare*) vis-à-vis de: *încărca* (*carricare*), *culca* (*collocare*), *bătrân* (*veteranus*), *domn* (*dom(i)nus*), *veghia* (*vig(i)lare*), *cald* (*cal(i)du*), *verde* (*vir(i)dis*), *lard* (*lar(i)du*), *solzi* (*sol(i)du*), *ridica* (**rig(i)dicare*), *adăpost* (*pos(i)tu*) etc.

Il faut ajouter chez nous un cas spécial: les groupes formés d'une voyelle accentuée suivie de *v* + voyelle. La tendance latine à *syncopter* la voyelle non accentuée dans de pareils cas, telle qu'elle apparaît dans *cautus* (de *cavito*), *clavido* > *claudio*, *favestus* > *faustus*, en latin vulgaire aussi dans *avidus* > *audus* (Plaute), *avica* > *auca*, *navitat* > *nautat*, *gabata* > *gauta* etc. (cf. GRANDGENT, *op. cit.*, 236) s'est continuée en roumain: *cavito* > *caut*, *grevitatem* > *greutate*, *novitatem* > *noutate*, *bibitus* > *băût* (de *bă'ut*); pour d'autres exemples, en grand nombre, voir DR. IV, 706—707. Cependant, nous trouvons aussi *v* traité comme dans d'autres cas intervocaliques (c'est-à-dire avec amuissement complet): *subit* > *suie*, *clavem* > *cheie*, etc.

La *syncope* ou le maintien d'une voyelle non-accentuée dépend en très grande partie du *rythme* de la parole. Quand je parle de façon soutenue, je dis *iepurele*, *cazurile*, *unele*, mais si je parle

familièrement ou vite, je dis alors *iepurle*, *cazurle*, *unle*. C'est ainsi qu'il faut nous représenter la prononciation du latin vulgaire: la syncope était caractéristique surtout du parler rapide, négligé, employé en famille ou dans les basses classes sociales; de là, il a pu, dans certains cas, pénétrer dans le parler lent, soigné, solennel ou littéraire. Ces prononciations ont acquis droit de cité avec l'irrégularité propre à la généralisation d'une prononciation occasionnelle; d'autre part, leur extension très inégale au point de vue géographique (comme cela ressort de la répartition des formes syncopées sur le territoire roman) est aussi significative. J'ai cherché autrefois à expliquer les variantes roumaines *staul* et *staur* (forme régionale); j'ai supposé que la première forme correspond à *stablum*, de la langue négligée des colons paysans, et la seconde à *stabulum*, du langage des soldats (« *Convorbiri Literare* », XLIV, 1910, p. 466).

Mais, du moins en roumain, la syncope peut avoir d'autres causes. Comme l'a montré M. O. STEFANOVICI-SVENSK, DR. V, 369 sqq., et comme le confirme M. E. PETROVICI, il y a dans notre langue, aussi au milieu du mot, des sons et même des syllabes entières qui perdent leur sonorité. Le contenu sonore de la voyelle diminue à un tel point que celle-ci devient imperceptible à l'oreille, puis disparaît de la prononciation. Ainsi, nous prononçons *șaptezeci și șapte* (« soixante-dix-sept ») *șaptesapte*, comme si nous avions un *i* final amuî.

Bien plus, M. E. PETROVICI m'assure qu'au cours de ses enquêtes pour l'Atlas linguistique, il a trouvé ce phénomène même dans la syllabe accentuée. Cela nous oblige à réviser certaines de nos idées sur la voyelle accentuée dans des exemples comme: *văzút, găsit* > *văst, găst*.

Le roumain présente aussi un cas typique d'équivalence — du moins pour ce qui est des effets produits — entre le groupe de sons marquant le contenu sémantique du mot: la syllabe accentuée, et le groupe de sons marquant sa fonction morphologique: la désinence. L'exemple que nous allons citer nous montre combien est peu nette la frontière entre moyens physiologiques et psychologiques, lorsqu'il s'agit de mettre en évidence la partie essentielle d'un mot.

On sait qu'un *i* latin accentué a sur la consonne précédente le même effet qu'un *ě* latin accentué; cet effet similaire s'explique en général par un stade plus ancien *ii*, analogue à *je*: *zic* < *dīco*, *și* < *sīc*, *yin* (dialect.) < *vīnum*, comme *zeu* < *dēus*, *șed* < *sēdeo*, *yin* (dialect.) *vēnio*. Nous constatons que dans les désinences, c'est-à-dire lorsqu'il remplissait un rôle d'ordre morphologique, l'*i* produit le même effet sur les consonnes précédentes, bien que

la condition essentielle: l'accent, ne soit pas remplie: *audīs* > *auzi*, *passī* > *pași*. Mieux encore: la tendance à avoir le plus possible de signes distinctifs pour les formes flexionnelles, tendance qui caractérise tout notre système morphologique, a fait que, dans ce rôle de « signe », *ī* a dépassé les limites étymologiques. Ainsi, nous le voyons apparaître aussi à la désinence de la seconde personne du pluriel, au lieu de *ī*; il change *t* en *ț*, bien que dans ce cas ce ne soit plus le radical verbal qui est altéré, mais la consonne du corps de la désinence: *auditīs* > *auziți* (comme si nous avions à faire à une forme *auditīs*). La généralisation de cette innovation a sans doute été facilitée par l'analogie des substantifs de la troisième déclinaison, pour lesquels on peut au pluriel choisir entre *-es* et *īs*: *montes* et *montīs* > *munți* (cf. *Une survivance du latin archaïque dans les langues roumaine et italienne* dans « *Mélanges Thomas* », 362 sqq., et le présent volume, p. 291—296.

L'alternance entre forme accentuée et forme non accentuée n'est pas arrivée à remplir une *fonction grammaticale*. Naturellement, il y a en roumain comme dans d'autres langues un nombre assez considérable de mots de sens différent qui ne se distinguent que par l'accent: *cōpii-copii* (« copies » et « enfants »), *ácele* — *acéle* (« aiguilles » et « celles ») etc.; mais ils n'ont pas donné naissance à une catégorie grammaticale, même dans les cas assez nombreux tels que *infámii* — *infamii* (« infâmes », « infamies »), *sōții* — *soții* (« compagnons », « compagnies »), où nous avons d'une part le pluriel d'un substantif, d'autre part le pluriel de l'abstrait dérivé de ce substantif, ou encore *adúnă* — *adună'* (« il réunit » au présent et au prétérit) où l'accent seul distingue la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif de celle du prétérit. Des distinctions de sens comme entre *móbilă* et *mobílă* (« meuble » et « mobile »), *mozáic* et *mozaíc* (« mosaïque » adjectif et « mosaïque » substantif) sont rares et souvent secondaires.

En revanche, le manque de fixité de l'accent roumain (qui peut porter sur chacune des six dernières syllabes du mot: *cerce-tător*, *cuminecătără*, *incálecă*, *doisprezece*, *véverițelor*, *șáptesprezecelea*¹⁾ — « chercheur », « communion », « enfourche », « douze », « aux

¹⁾ Si dans les mots formés d'initiales, tels que C.F.R. ou I.R.D.P. nous accentuons *ceferé*, *iredépé*, ce n'est pas qu'il soit naturel pour le roumain de mettre l'accent sur la dernière syllabe; c'est que nous avons emprunté au français cette sorte d'abréviation et cette manière de prononcer les mots ainsi forgés.

écureuils », « dix-septième » — a eu pour conséquence une grande hésitation en ce qui concerne l'accentuation des mots dans les diverses régions et même dans la langue littéraire (*bólnáv, dúšmán, vúltár, árípă, árșită* etc., « malade », « ennemi », « aigle », « aile », « chaleur »). Cela est vrai surtout des néologismes ; les uns conservent l'accent latin (*académie, victimă*) ; les autres empruntent l'accent français (*academie, victimă*) ; d'autres enfin n'ont ni l'accent français, ni l'accent latin (*sincer, specimen*). Il y a des cas où l'accent est différent dans le mot primitif et dans le dérivé : *válid*, mais *invalid*. Ces hésitations ne sont pas choquantes pour une oreille roumaine ; les poètes usent fréquemment des diverses possibilités d'accentuation selon les besoins de la rime et du rythme.

Toutefois, la position de l'accent peut créer une catégorie grammaticale nouvelle. Nous le constatons pour les oxytons féminins du type *stea — stele*, qui ont produit une nouvelle manière de former le pluriel : on a eu d'abord *mea — mele, ta — tale* **ba — bale, za — zale* ; plus tard les mots d'emprunt turcs ont pris la même forme du pluriel : *basma — basmale, cafea — cafele*. Cette analogie a créé des singuliers nouveaux comme *voșea* (tiré de *vopsele*, pluriel de *vopseală*) ; d'autre part, elle s'est étendue à des substantifs terminés par une voyelle accentuée autre que *a* et *ea*, ainsi *zi — zile*, ou, récemment *carò — carale*, et, à côté de *dominò — dominouri, atù — atale et atule*. Nous avons montré (DR. II, 41 et le présent volume p. 157) que la désinence du pluriel *-uri* tend à se généraliser pour les oxytons, et par suite pour les monosyllabes terminés par une consonne.

La *mobilité de l'accent*, que nous avons héritée du latin, a persisté jusqu'à aujourd'hui dans la *conjugaison* ; elle est la cause de la plupart des « irrégularités » de notre système verbal : *mor — murim* (« je meurs », « nous mourons »), *iau — luăm* (« je prends », « nous prenons ») etc. En revanche, elle a disparu de notre système de *déclinaison*. Pour des raisons généralement connues, des changements d'accent comme il y en avait dans le latin *professor — profes-sôres* n'ont pas persisté ; ils n'apparaissent pas davantage dans les néologismes : nous accentuons soit *profesor — profesori*, soit *profesôr — profesóri* (et non pas comme en allemand : *Profëssor — Professôren*). Certains forment le pluriel de *mijloc* (« milieu ») ou *déver* (« affaire ») en *mijloáce, devêruri* : mais nous avons ici à faire à des pluriels qui à l'origine correspondent aux singuliers *mijlóc,*

devér. Dans la flexion du nom, l'accent étant sur la désinence, cette manière d'accentuer s'est étendue aussi à la déclinaison articulée; en effet, dans une langue comme la nôtre, qui place l'article à la fin du mot, cet article devait se confondre avec la désinence même de la déclinaison. Ainsi, les génitifs pluriels en *-orum* apparaissent sans accent: *lúpilor, únor, áltor*. Mais, dans de pareils cas, le déplacement de l'accent vers le radical s'est effectué peu à peu, et non pas en même temps pour tous les mots. Nous n'avons aucune trace d'une forme accentuée *lupilór*; mais, en ce qui concerne *cá'ror, cá'ruí, cá'rei*, l'apparition même de *á* au lieu de *a* nous indique que l'accentuation ancienne était *cārór, cārúi, cārēi* (cette forme est en usage aujourd'hui encore en Bucovine); pour *tuturór*, la langue littéraire accentue encore sur la dernière syllabe. D'autre part, la conservation de l'*a* final, qui ne s'est pas changé en *ă*, dans *cása* (comme dans *acela*) marque qu'autrefois cet *a* de *illa* (de *illac* dans *acela*) portait pour le moins un accent secondaire.

Pour ce qui est des éléments de dérivation, les *préfixes* apparaissent toujours (lorsqu'ils sont vivants dans la conscience linguistique) dépourvus d'accent: *adórm* (« je m'endors »), *cuprind* (« j'embrasse »), *desfác* (« je défais »), *rásún* (« je résonne »), *strábát* (« je pénètre »); on a en revanche *cúmpăr* (« j'achète »), *ápăr* (« je défends »), le simple *parare* ayant disparu. Le préfixe *ne-*, plus rarement *in-* dans les néologismes, porte l'accent lorsqu'on veut souligner un contraste ou une négation: *néfăcut* « non fait », *nédefinít* « non défini », en opposition avec *făcút, definít*; *ínvoluntár* « involontaire », en opposition avec *voluntár* « volontaire ». Mais en général on accentue, même dans ces cas, *nefăcút, nedefinít, involuntár*. Des mots accentués comme *ínáinte de prânz* (« avant déjeuner ») et *dúpă prânz* (« après déjeuner ») s'entendent surtout dans la bouche des Transylvains qui savent l'allemand (*vormittag, nachmittag*). Mais nous trouvons aussi ailleurs qu'en Transylvanie l'accentuation *díncolo* (« au delà »); en revanche il n'existe que *dincotró* (« de quel côté ? »); d'autre part, on prononce seulement *deúnăzi, ástăzi* (« aujourd'hui ») par opposition à *mă'nezi* (« le lendemain »). L'accentuation *amiázăzi* suppose un *ad médiam diem*. Nous trouvons encore une incertitude d'accentuation entre *áimintre* (*altminteri*) et *aimíntre* (« autrement »).

Les *suffixes*, en revanche, sont en grande majorité accentués. Parmi ceux qui ne le sont pas, peu sont héréditaires (ainsi *-ur, -ed, -in, -ec*), moins encore sont productifs. Les autres suffixes

non-accentués sont empruntés à des langues étrangères (ainsi *-eș*, *-iță*, *-niță*, *-iște*). Souvent on observe dans les dérivés formés avec ces suffixes une tendance à reporter l'accent sur le suffixe: tantôt c'est l'effet de l'analogie avec les suffixes anciens de même forme (*uriăș*, *nevoiăș* « géant », « besogneux », parfois même *gingăș* « délicat » comme *copilăș* « petit enfant » etc.), tantôt il s'agit de prononciations régionales: *cânepiște* « chénevière », et même *liniște* « calme » au lieu de *câ'nepiște*, *liniște*, *Săliște* à côté de *siliște*. Cependant, des cas tels que *mă'găriță* « ânesse », avec un *ă* au lieu de *a*, indiquent que l'accentuation sur le radical peut être aussi ultérieure.

Pour ce qui est du *groupement des particules non accentuées autour du mot accentué*, on peut observer une prédilection marquée pour l'enclise: *ducându-te* « en t'en allant », *nu-l văd* « je ne le vois pas », *pare-mi-se* « il me semble ». Il y a aussi naturellement proclise, après une pause ou un mot terminé par une consonne: (*când*) *ți-era somn* « lorsque tu avais sommeil », (littéralement « lorsqu'il t'était sommeil »); mais, du moins dans le langage soutenu, nous préférons *il aflaiu* « je le trouvai », *il întrebasesm* « je lui avais demandé » à *l-aflaiu*, *l-întrebasesm*. Lorsque la particule atone se trouve située entre la terminaison vocalique du mot précédent et le début vocalique du mot suivant, l'enclise est la règle: *nu-l întrebam*, *unde-l aflu*, *ori-ți* (plus souvent que *ori îți*) *dau*. Toutefois, lorsque le second mot a lui même une valeur atténuée, comme un verbe auxiliaire ou la copule *e*, le principe mécanique de la syllabisation, qui unit la consonne intervocalique à la voyelle suivante, l'emporte le plus souvent: *nu l-am văzut* « je ne l'ai pas vu », *pe care l-oiu prinde* « celui que je prendrai », *unde mi-locul* « où est ma place », *acuma ți-e somn* « maintenant tu as sommeil ».

Cette préférence pour l'enclise a eu des conséquences très importantes au point de vue syntaxique. Il faut en premier lieu relever un fait spécifiquement roumain: l'article est en général enclitique, alors que dans les langues sœurs il est proclitique. Dans les temps composés, les autres langues romanes ne présentent l'enclise qu'au futur (*cantare habeo*); nous l'avons fréquemment au conditionnel aussi (*cânta-reăș*, écrit *cântare-aș*) et au passé composé (*cântat-am*). M. A. PROCOPOVICI (*Pronumele personal în funcțiune morfologică verbală*, 14) a prouvé que, dans des constructions telles que *vede el popa*, on a à faire au fond au même

principe consistant à placer dans la phrase les particules non accentuées après les mots à sens plein.

Quant au rôle fonctionnel du changement d'accent, j'ai parlé plus haut, à propos des préfixes *ne-* et *in-*, de la nécessité qu'on éprouve parfois d'indiquer par une accentuation « irrégulière » l'opposition ou la négation. C'est là un phénomène commun à la plupart des langues. Mais le phénomène suivant est spécifiquement roumain: la négation *nu* perd parfois par élision son élément vocalique et ne forme plus qu'un seul mot avec le verbe qui la suit: *n'ascultă* (de *nu ascultă* cf. aussi *d'apoi* < *da apoi*) « n'écoute pas ». Dans ce cas, l'accent qui dans *nū vede* est en général sur *nu* (encore que l'accentuation *nu vede* soit également courante) passe sur la voyelle accentuée du verbe: *n'ascultă*. J'ai montré dans DR. III, 773 que *n'ăude* a pu engendrer, par analogie avec *n'ascultă* — *ascultă*, une forme positive *ăude*, au lieu de *ăude*, qui s'est généralisée par la suite en daco-roumain et en mégléno-roumain; en revanche, les Aroumains ont conservé l'accent étymologique: *ăvde*, ainsi que les Istro-roumains: *ăvde*.

Comme dans d'autres langues¹⁾, un déplacement voulu de l'accent vers le commencement du mot vise dans certains cas à un effet stylistique, une mise en valeur. Cela arrive surtout pour les adverbes. *Mă'car de-ar face!* « Si seulement il faisait » s'entend souvent dans la bouche de ceux qui d'ordinaire accentuent *măcăr*. Dans une conférence récente, M. Rădulescu-Motru a employé à plusieurs reprises l'accentuation *ăpoi* (au lieu de *apói*) « de plus », pour souligner un argument nouveau qu'il introduisait dans son argumentation. M. I. AGĂRBICEANU caractérise un personnage de son roman *Legea trupului* « la loi du corps » (p. 15) par son habitude d'accentuer *ășa* au lieu de *așa* (ainsi): « *Ășa*. Très bien. Le directeur accentuait vite « *așa* ». Il appuyait sur le premier *a*; *șa* ne s'entendait pour ainsi dire pas ». (On trouvera d'autres exemples dans le Dictionnaire de la langue roumaine, par ex. *apoi* I, 40; cf. aussi *ăpî* — *ăpû* dans le Glossaire de HERZOG et GHERASIM). Cette

¹⁾ On observe ce phénomène surtout dans les langues à accent fixe. M. E. GAMILSCHEG, dans son intéressant travail *Zur Einwirkung des Affekts auf den Sprachbau* publié dans « Neuphilologische Monatsschrift » I, 14—34 a montré récemment combien il est fréquent en français. En hongrois, où l'accent porte toujours sur la première syllabe, des mots employés souvent avec une valeur affective comme *tessék* « s'il vous plaît » se prononcent souvent avec l'accent sur la finale.

manière d'accentuer explique l'origine de notre mot affectif *ás* « allons donc ! par exemple ! », qui vient de *ási* (*eccum sic*), à qui s'est ajouté plus tard un *-a* adverbial. Par suite du déplacement de l'accent sur la première syllabe, l'*i* final s'est amui, et le mot est devenu monosyllabe (cf. DR. II, 37¹). Dans certaines régions, on entend aussi *ám(u)* au lieu de *amú* « or, déjà, donc »; le changement d'accent a à l'origine une intention stylistique. [De la même manière s'explique le changement d'accent dans *eccu-módo* (conservé dans l'aroum. *acmó* et l'istro-roum. et mégléno-roum. *cmó*) devenu *eccú-modo*, d'où le roum. *acúm(u)*, qui, lui même, a changé d'accent: *acumú* > *acmú*].

6. Il nous reste à parler des *contrastés* concernant la chambre de résonance.

La différence entre les résonances *orale* et *nasale* apparaît nettement dans les *consonnes* bilabiales: *b* et *m* et dans les dentales *d* et *n*, mais seulement dans les sonores. Pour les vélares sonores (*g* et *ŋ*) elle n'est pas entrée dans la conscience linguistique générale.

Il n'y a pas en roumain de contraste à proprement parler entre *voyelles* orales et nasales, comme en français par exemple; mais toutes les voyelles peuvent chez nous être prononcées nasalisées. La différence entre la prononciation orale et la prononciation *mixte* (avec un certain volume d'air qui s'échappe par une ouverture prématurée du canal nasal) n'est pas en général observée chez nous par la masse des sujets parlants. WEIGAND et M. BYHAN (« Jahresbericht » III, 20), puis M. PROCOVICI (*Despre nazalizare și rotacism*, 6 = 270) croient que cette différence a existé dans la conscience linguistique de nos ancêtres, qui, dans l'écriture cyrillique, auraient introduit pour la noter le signe *Ѡ*. Cette idée est combattue par M. E. PETROVICI dans son étude *De la nasalité en roumain*, 91. Cet excellent travail nous permet de compléter ce que nous avons dit plus haut sur l'action de *n* et de *m* en roumain.

La conséquence de la prononciation nasalisée des voyelles est parfois l'omission de l'occlusion de la consonne nasale qui suit: il ne reste qu'une constriction, qui peut d'ailleurs disparaître elle aussi: *úsoare* (*unsoare*) « graisse ». Cette évolution touche aussi

¹) Et aussi le présent volume p. 152. Je ne crois plus à l'étymologie donnée dans le Dictionnaire de l'Académie.

des cas de phonétique syntactique, de sorte que la combinaison des deux mots *un* et *soare* « un soleil » se prononce aussi \tilde{u} *soare*. Nous aurions donc en roumain le stade que nous admettons en latin vulgaire, où le mot classique *consul*, avant de devenir *cosul*, a dû se prononcer *cōsul*.

Dans des combinaisons de mots, nous rencontrons la chute de *n*, même quand il était suivi d'une voyelle. C'est ce qui semble s'être produit, dans les dialectes dacoroumain et istroroumain, pour *una* > $\tilde{u}\tilde{a}$ > *uo* > *o*; il en serait de même, selon certains, pour *grānu*, *frānu*, *brānu* « blé, frein, ceinture » > *grāu*, *frāu*, *brāu* (en revanche *bătrānu* vieux !); nous constatons que ce phénomène se répète dans les prononciations très répandues \tilde{u} *ac*, \tilde{u} *om*, « une aiguille, un homme ».

C'est encore cet amuïssement de *n* après la nasalisation de \hat{i} précédent qui peut expliquer un fait qu'on observe très souvent chez les Hongrois qui parlent le roumain. Beaucoup d'entre eux prononcent les verbes composés avec *în* en supprimant ce préfixe: *sura* au lieu de *în sura* « marier ». Lorsque de tels verbes suivent des mots terminés par une voyelle (par exemple les prépositions *a*, *la*, *de*, le pronom réfléchi, la négation *nu* ou certaines formes de l'auxiliaire) la prononciation habituelle chez nous est: *se vā sura*. N'étant pas accoutumés aux voyelles nasalisées, les Hongrois disent *se va sura*, puis généralisent la forme *sura* même après les consonnes. (Il est vrai que les Hongrois disent aussi *știga* au lieu de *căștiga* « gagner », ce qui pourrait s'expliquer par la peine qu'ils ont à prononcer le son \hat{a}).

Il faut remarquer, au point de vue phonologique, que toutes les consonnes nasales n'ont pas une influence identique sur les voyelles précédentes. La position dite « nasale » qui change les voyelles accentuées *e*, *o*, et *a* en *i*, *u*, et \hat{a} (\hat{a}) est formée par un *n* suivi d'une voyelle ou d'une consonne et par un *m*, mais seulement quand il est suivi d'une consonne, qui dans les cas connus jusqu'ici est toujours une plosive: *campus* > *câmp*, comme *lana* > *lână*, mais *squama* > *scamă*. Deux consonnes nasales ne forment pas la position nasale: *annus* > *an*, *mamma* > *mamă*, *domnus* > *domn*. Le parallélisme entre *e* et *a* d'une part, et *o* d'autre part n'est pas complet, car pour *o* un *nj* qui suit semble ne pas former la position nasale, tandis que *nn* paraît le faire: *capitaneum* > *căpătânu* (*căpătâiu*), mais *-oneus* > *oñu* (*-oiu*); *pinna* > *peană* > *pană*, mais *nonnus* > *nun*.

Il y a aussi d'autres contrastes qui jouent un rôle plus ou moins important dans la phonologie roumaine, sans que nous puissions les encadrer dans les catégories ci-dessus. Ainsi, nous avons vu que le développement d'un son diffère selon qu'il se trouve au commencement ou à la fin d'un mot, ou en position *intervocalique*. De même, dans les *monosyllabes* latins, les consonnes finales (cf. *vulpem* > *vulpe*, mais *quem* > *cine*) ou la voyelle finale (cf. *dabat* > *da*, mais *da* > *dă*) sont traitées autrement que dans les *polysyllabes*.

La conscience des contrastes que nous avons étudiés et l'établissement de certains rapports de corrélation entre les différents aspects phonétiques et les phonèmes auxquels ils ont donné naissance engendrent les alternances qui constituent essentiellement le caractère phonologique spécifique du roumain: en effet elles n'apparaissent dans aucune autre langue avec le même aspect et surtout le même jeu qu'en roumain.

Il n'est pas nécessaire de les énumérer ici: ce serait répéter des choses bien connues, et d'ailleurs indiquées plus haut. Toutefois, pour montrer combien les alternances du roumain diffèrent de celles des autres langues, nous allons citer quelques cas:

Le fait que les voyelles *e* et *o* se ferment quand elles ne sont pas accentuées apparaît dans plusieurs langues. Mais que la même raison entraîne le déplacement de *a*, en amenant les alternances *a — ă* (*las — lăsăm, barbă — bărbat*) c'est là un phénomène plus rare, qui se rencontre cependant aussi chez certains de nos voisins, les Albanais et les Bulgares.

Les Bulgares ont en outre comme nous, sous l'influence de la voyelle de la syllabe suivante, l'alternance *e — ea* (*negru — neagră*), mais non celle de *o — oa* (*mor — moare, să moară*) (cf. P. SKOK « Slavia » VII, 609).

Les alternances *c — č* et *g — ģ* devant les voyelles palatales *e* et *i* (*fac — faci — fače; fag — faġi — făġet*) sont connues aussi en italien, mais nous avons dans les deux langues des alternances différentes lorsque *c* est précédé de *s* (en roumain aussi de *ș*): *sc (șc) — șt* en roumain (mais *sc — ș* en italien): *muşcă — muște; mușc — muști*; c'est là un jeu qui se retrouve dans certaines langues slaves.

Aucune des langues parentes ou voisines du roumain ne connaît l'alternance entre la série des consonnes dentales et celle des affriquées ou des sifflantes, devant *ě* et *ĩ*: *mult — mulți, des — deși*. En ce qui concerne les répercussions morphologiques, ce

jeu n'est pas parallèle avec $c - \check{c}$ ($g - \check{g}$): en effet à *fac — fači — fače*, correspond *bat — bați — bate*. Le jeu n'est pas non plus le même à l'intérieur de la série des dentales. Ainsi $z - \check{z}$ et $st(r) - \check{st}(r)$ n'apparaissent que devant l'*i* du pluriel, mais non devant l'*i* des terminaisons verbales: *viteaz — viteji*, mais *botez — botezi*; *prost — proști*, *veste — vești*, *albastru — albaștri*, mais *veste — vestim*.

Étant donné que tous les phonèmes d'une série ne se sont pas, au cours de leur évolution, arrêtés au même stade de développement, il y a des alternances qui ne présentent pas un parallélisme complet. Ainsi, à l'alternance $t - \check{t}$ (*mult — mulți*) correspond $d - z$ (*ud — uzi*) et à $t - \check{c}$ (*put — pucios*) $d - j$ (*neted — neteșor*). Ces évolutions plus avancées peuvent donner naissance même à des alternances tout à fait nouvelles: par le changement de *ń* et *l'* en *i*, on est arrivé à un jeu entre *n* ou *l* et *i*: *cal — cai*; *spun — spui*, *sprinten — sprinteior*.

Le tableau de ces alternances diffère donc, selon qu'on le considère au point de vue *statique* ou *génétique*. Pour les détails, on peut consulter l'étude que nous avons publiée dans DR. VI sur le *Morphonème dans l'économie de la langue* (p. 260 sqq. du présent volum); on y voit le rôle capital que ces alternances jouent dans la morphologie roumaine. Nous y avons montré également qu'elles n'ont en général qu'un *rôle fonctionnel auxiliaire*, parce que l'alternance ne remplit pas à elle seule une fonction grammaticale, mais joue en collaboration avec d'autres instruments grammaticaux.

Le roumain n'a pas tiré toutes les conséquences qu'il pouvait d'alternances comme $t - \check{t}$ dans *înalt* (adjectif) « haut » — *înalt* (verbe) « élève », ou $e - a$ dans *ačesta* (masculin) — *ačasta* (féminin) « celui-ci, celle-ci », parce qu'elles sont très rares. Seulement dans les régions où un *i* final s'est complètement amui, des alternances telles que $d - z$ dans *cad — caz* « je tombe — tu tombes » ou $ud - uz$ « humide — humides » servent à distinguer à elles seules la première personne de la seconde ou le singulier du pluriel. Dans la langue littéraire, cette distinction est marquée aussi par l'*i* final (*cad — cazi*, *ud — uzi*) ou ce qui est resté de sa prononciation.

Lorsque j'ai cherché à établir les habitudes de prononciation roumaines, je me suis préoccupé de montrer aussi comment elles se reflètent dans la conscience linguistique de la masse des sujets parlants, et dans quelle mesure elles ont été utilisées dans l'économie de la langue, en devenant des éléments phonologiques.

De même que l'oiseau voit de très haut sa proie à l'instant où elle se meut, et que notre œil distingue d'abord les couleurs les plus frappantes sur le fond qui les entoure, de même le phénomène phonique se dévoile surtout au moment où il subit une modification ou encore lorsque nous observons ce qui le différencie d'autres. C'est pourquoi nous avons insisté sur les contrastes et les alternances.

N'oublions pas cependant une chose: tout ce qui frappe notre oreille n'est pas reconnu et élaboré, il s'en faut. Ainsi, M. D. JONES (*Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten*, Berlin 1928, p. 19) montre que dans les mots allemands *Kiel*, *Kuh* et *Kopf*, encore qu'il y ait trois sortes de *K*, les sujets parlants ne perçoivent qu'un seul « phonème »; en effet, le *K* allemand se modifie toujours comme dans les trois mots cités, chaque fois qu'il est suivi d'un *i*, d'un *u*, ou d'un *o*. De même, nous avons en roumain trois sortes de *h*: fricative laryngienne dans *ham*, *hoț* « harnais, bandit », fricative vélaire dans *duh*, « esprit », et fricative palatale dans *arhivă* « archive ». Malgré cela, seul l'esprit aiguisé et exercé du linguiste distingue ces trois sons; le sujet parlant, observateur plus rudimentaire, ne fait pas cette distinction, comme le montre la transcription graphique de ces trois consonnes par un même signe: *h* dans l'alphabet latin et *х* dans l'alphabet cyrillique.

Mais, même s'il a été *reconnu*, le phonème, pour devenir un élément fonctionnel, doit être *identifié* et *apprécié* avec d'autres phonèmes: « Les sons ne peuvent acquérir une *valeur phonologique* que par la reconnaissance des contrastes qui existent entre eux. Chaque son entendu est *apprécié*, c'est-à-dire qu'on examine s'il s'accorde au système phonologique existant. Certains sons sont *acceptés*, d'autres *repoussés* ». ČYŽEVŠKYI, *Travaux* IV, 19 et 21. Cf. aussi GROOT *ibid.*, 124 et 139).

Il ne faut pas non plus oublier que *la langue est loin de faire usage, pour son économie interne, de tous les moyens dont elle dispose*; beaucoup restent en réserve pour être utilisés plus tard. Ainsi, nous avons les mots suivants: *bată*, *cată*, *dată*, *fată*, *gată*, *iată*, *lată*, *mată*, *pată*, *rată*, *tată*, *vată* « qu'il frappe », « il regarde », « donnée », « fille », « il finit », « voilà », « large », « matte », « tache », « rate », « père », « ouate » qui éveillent dans l'esprit du Roumain 12 idées absolument différentes. La différence de formes entre eux consiste uniquement dans l'adjonction de divers sons au groupe *ată*; ce groupe est lui même un élément dérivatif dans

cântată « chantée » ou *buz-ată* « lippue »; cependant notre langue n'est pas arrivée à utiliser ce fait, à établir un rapport d'alternance entre les sons initiaux et le groupe qui les suit, en donnant à celui-ci un rôle fonctionnel. Pourquoi? Parce que, en dehors des onomatopées, il n'y a pas de lien organique entre le contenu phonique et le contenu sémantique d'un élément lexical; la conscience linguistique n'établit pas de liaison, comme elle le fait pour les groupes de sons qui remplissent une fonction morphologique stable (préfixes, suffixes, terminaisons etc.).

En revanche, les sujets parlants sont capables d'observer le rapport constant qui existe entre un phonème et les conditions dans lesquelles il apparaît. C'est là une des idées fondamentales sur lesquelles nous avons appuyé l'étude publiée il y a dix ans dans DR, II, 19 sqq. (et dans le présent volume 135—202), où nous montrions qu'une innovation de prononciation devient « loi phonologique » lorsqu'elle entre dans la conscience linguistique des sujets parlants, devenant ainsi collective et générale. Je saisis cette occasion pour ajouter à ce que je disais alors quelques précisions et quelques exemples.

Comment une innovation phonétique devient-elle collective? C'est un problème qui préoccupe depuis longtemps les linguistes et auquel on n'a pas encore donné de solution satisfaisante. Pour mieux dire, on en a donné trop. Les maladies pour lesquelles chaque médecin propose un remède différent sont les plus difficiles à guérir. Il en est de la linguistique comme de la médecine: quand on n'a pas un remède souverain, comme la quinine contre la fièvre, on essaye ceux qui, employés empiriquement, ont donné dans certains cas des résultats satisfaisants.

L'ethnographe doit se borner à constater l'expansion de certaines croyances ou habitudes collectives, dans certaines régions, certaines couches sociales ou chez certains peuples, sans pouvoir expliquer les lois qui gouvernent cette expansion; de même, dans l'état actuel de nos connaissances linguistiques, nous constatons l'extension d'une innovation à une collectivité, mais nous ne pouvons expliquer pourquoi, des milliers d'innovations qui surgissent à chaque instant, les unes disparaissent — pour réapparaître souvent au bout de quelque temps ou dans d'autres régions et chez d'autres individus — tandis que d'autres sont adoptées immédiatement et sont imitées et englobées dans les catégories existantes. Pourquoi telle innovation apparaît-elle chez tous ceux qui parlent la même langue et dépasse-t-elle même parfois les frontières de

celle-ci, alors que d'autres restent bornées à une petite région? Pourquoi certaines naissent-elles chez plusieurs peuples, apparentés ou différents au point de vue ethnique, même s'il n'y a pas de communication entre eux, et pourquoi d'autres s'arrêtent-elles à un point qui souvent ne constitue pas un obstacle géographique? Quand s'agit-il de hasard? quand de parenté? Où avons-nous le droit d'admettre la polygénèse? où la monogénèse? Où s'arrête l'homologie? Où commence l'analogie? Quand nous observons que l'habitude de porter les fardeaux sur la tête, et non sur l'épaule ou sur le dos, ou celle d'atteler les bœufs par les cornes et non par le cou apparaît dans certaines régions et non dans d'autres, avons-nous à faire à un phénomène qui puisse s'expliquer comme la limitation d'une prononciation à un dialecte? *)

*) [Une conception morale, une superstition, une habitude, que nous pouvons constater dans une région limitée, peut de même s'étendre par emprunt, par imitation, à un peuple entier ou même à un ensemble de peuples unis par la même façon de vivre et ayant le même degré de civilisation. Mais, si nous poussons nos recherches plus avant, nous constatons que dans la collectivité humaine d'où est partie cette innovation, elle a été tout d'abord individuelle. Ainsi force superstitions, habitudes et croyances que nous trouvons aujourd'hui encore dans le peuple roumain, et qui jadis étaient plus puissantes encore, sont d'origine bogomilique. Mais le bogomilisme lui-même, là où il est né, a été à l'origine la religion d'un individu de beaucoup de prestige: Bogomil. Nous ne savons pas encore — car la sociologie est une science jeune — pourquoi justement les préceptes de ce prédicateur du X-ème siècle ont trouvé dans le Sud-Est de l'Europe un terrain plus favorable que la philosophie religieuse d'autres prédicateurs. Nous ne savons pas non plus pourquoi certaines innovations prennent plus vite chez tel groupe social ou tel peuple que chez d'autres. Mais à coup sûr les causes pour lesquelles les innovations linguistiques deviennent parfois collectives peuvent être les mêmes que celles qui font qu'une conception religieuse entraîne, comme une vague, tous les membres d'un même groupe social. Je me suis souvent demandé pourquoi le peuple roumain a accueilli de tout temps quantité de mots et de constructions empruntés aux peuples avec qui il est entré en contact, pourquoi aujourd'hui encore il accueille tant de néologismes en grande partie inutiles. On peut répondre: la cause en est la tendance à avoir des mots nouveaux plus expressifs que les anciens. Cette réponse est certainement juste; mais ce n'est là que reculer la réponse véritable, car le peuple roumain pouvait dans bien des cas créer ces expressions nouvelles avec les ressources que lui fournissait son propre matériel linguistique. Il me semble que la vraie raison est celle qui fait que le peuple roumain accepte si facilement, avec une telle absence de sens de la tradition, toutes les innovations que lui apporte depuis un siècle son contact avec l'occident...]

1923 — Comptes-rendu du livre de M. A. MEILLET: *Linguistique historique et linguistique générale*. DR. II, p. 689—690].

Les uns donnent une explication physiologique, appuyée sur la base d'articulation, acquise par habitude, ou héréditaire, ou même écho du substrat ethnique; d'autres invoquent des lois d'ordre social, avant tout la nécessité d'accepter des signes conventionnels de nature à faciliter une compréhension rapide et sans équivoque. D'aucuns voient la cause de l'expansion dans le prestige exercé sur la masse par certains individus, qui l'obligent à imiter leur langue; il en est qui, cherchant des analogies dans les lois économiques, croient que ce n'est pas l'offre, mais la demande qui joue le rôle décisif. Quelques linguistes enfin pensent que c'est la conscience d'appartenir à la même nation ou au même groupe social plus restreint qui gouverne l'expansion des innovations et nivelle les différences.

Même des considérations d'ordre esthétique peuvent être décisives en ce qui concerne l'extension ou la limitation d'une prononciation. M.H. BECKER a montré dans les *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, IV, 245, qu'en Allemagne, d'une façon générale, le dialecte viennois passe pour « agréable »; d'autres, tel le saxon, sont considérés comme « laids » et « ridicules ». De même chez nous, la prononciation *ś* pour *č*, dans la bouche des Moldaves, ne choque pas; elle est même qualifiée de « douce » ou « sympathique »; au contraire la prononciation mouillée des dentales, qu'on trouve chez les Roumains du Nord et de l'Est (*mi^hne, du-t'e, verd'e*) donne à la langue de ceux-ci quelque lourdeur. Lorsque Caragiale s'est moqué d'elle, il a exprimé un sentiment à peu près général.

Lorsqu'il s'agit de langue, les notions de « beau » et de « laid » se confondent souvent avec celles de « distingué (urbain, littéraire) » et de « vulgaire (villageois, ignorant) »¹⁾. On observe contre ces prononciations vulgaires, qui prêtent à rire, une sorte d'opposition collective à laquelle, me semble-t-il, on n'a pas assez prêté attention jusqu'ici.

Je ne crois pas que M. AL. ROSETTI (« Grai și Suflet », V (1931-32), 352) ait raison lorsque, s'appuyant sur quelques attestations fournies par d'anciens textes, il conteste que la prononciation avec les

¹⁾ M. TH. CAPIDAN me communique que les femmes aroumaines de Bitolia qui n'étaient pas originaires de Moscopole, voulant parler « mieux » et avec plus de « distinction » imitaient la prononciation des femmes de cette ville (*fete* au lieu de *feate* etc.), parce que les immigrants de la célèbre ville ravagée par Ali Pacha passaient pour riches et instruits, et jouissaient d'un prestige particulier.

labiales non altérées ait appartenu aux classes cultivées. La rareté des labiales palatalisées dans les textes moldaves, même à l'époque où Cantemir déclare cette prononciation vulgaire, surtout dans la bouche des femmes, est, je crois, la preuve d'une aversion caractérisée à l'égard de ces formes « illettrées »; cependant elles échappent parfois, même dans la langue écrite, surtout dans certains mots employés souvent, tel le verbe *a fi* « être », ou appartenant au vocabulaire féminin (*piept* « sein », *piepten* « peigne », *fierbe* « faire cuire »¹⁾). Les deux enquêteurs de l'Atlas linguistique ont eu à plusieurs reprises l'occasion d'observer que les palatales sont en voie d'extinction (cf. DR. VI, 514); les formes urbaines, avec labiales, les supplantent de plus en plus, d'abord dans le parler des hommes, puis dans celui des femmes. Le fait que nous constatons aujourd'hui peut aussi s'être produit jadis; ainsi, la répartition actuellement inégale de ce phénomène de très ancienne date, que nous trouvons aussi en albanais, pourrait être en partie le résultat d'une régression — comme l'admet M. MEYER-LÜBKE pour le Banat.

De même que les palatales, le rhotacisme — employé irrégulièrement dans certains textes anciens — est en pleine régression; on ne le rencontre plus aujourd'hui que dans une petite région des Monts Apuseni, où les rhotacisants, en petit nombre, dissimulent cette prononciation par crainte des railleries (cf. les observations de M. S. POP, DR. VII, 1—54).

J'ai observé à Bran un cas analogue: les femmes, qui représentent en général l'élément sédentaire, éloigné de l'influence de la ville (Braşov), diphtonguent les voyelles accentuées, quelle que soit l'origine de ces dernières: *burjete* « éponge », *drjēpt* (avec le féminin *drjaptă* « droit, droite »), *Vjeta* « Élisabeth », *puom* « arbre », *dyomn* « monsieur », *ovâs* « avoine »; au contraire, les hommes qui ont été à l'école et ont circulé davantage ont la prononciation plus « élégante »: *burete*, *drept* (*dreaptă*), *Veta*, *pom*, *domn*, *ovâs*. En ce qui concerne ces prononciations, nous constatons que l'in-

¹⁾ A moins que l'altération de *p* initial des mots istroroumains *kl'ept*, *jăptir*, ne soit due à une dissimilation à l'égard du *p* qui suit (de *piept* et *piepten*) ou à une métathèse (*kepten* < *pecten*), HASDEU (*Etymologicum Magn. Rom.* 223 sqq.) a eu peut-être raison de penser que ces deux mots qui appartiennent à la langue des femmes ont été imposés par celles-ci au parler commun, avec les labiales altérées. Cf. ce que j'ai dit dans *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, 38 et 1^o présent volume p. 81.

novation — à savoir les diphtongues — est en régression par rapport à la prononciation plus ancienne, mais de plus de prestige, parce qu'elle est conservée à la ville.

Nous pouvons sans doute admettre jusqu'à un certain point une sorte de contagion collective, en dehors de la volonté des sujets parlants, dans l'expansion d'une innovation phonétique; mais nous ne pouvons pas éliminer d'autre part une attitude provenant d'un acte volontaire. Quand j'imité le parler de ceux qui à mes yeux sont revêtus de prestige: frères aînés, amis, camarades, parents, maîtres, supérieurs, membres d'une classe sociale plus élevée, gens de la ville, écrivains, etc., c'est uniquement après avoir observé qu'il y a entre mon parler et le leur une différence que je cherche à éliminer. Cette participation de ma conscience linguistique est dans la majorité des cas le facteur essentiel de la généralisation d'une prononciation nouvelle. Une simple imitation ne saurait toucher que les mots entendus dans la bouche d'autrui; pour étendre cette prononciation nouvelle aux mots présentant la même construction, il est nécessaire de comparer, d'identifier, de reconnaître les conditions dans lesquelles elle apparaît. Au fond, nous sommes en présence du même phénomène que celui que nous constatons chez les individus qui ont le don d'imiter le parler de quelqu'un ou une prononciation dialectale. Leur « talent » consiste évidemment dans la facilité avec laquelle ils peuvent reproduire exactement les sons et les modulations mélodiques qu'ils entendent; mais ils ont surtout un esprit d'observation aigu; il leur suffit d'écouter quelques phrases pour en extraire les « règles » de la grammaire de l'individu ou du dialecte qu'ils imitent. S'ils entendent un Moldave prononcer *șîș, șeva, șeară* au lieu de *cinci, ceva, ceară* « cinq, quelque chose, cire », cela est assez pour que, en l'imitant, ils disent aussi *șîne, șer, șapă*, au lieu de *cine, cer, ceapă*, « qui, je demande, oignon ».

Je rentrais récemment à Cluj par un train omnibus du matin. Dans les gares voisines, des écoliers montèrent dans le train. Ils se précipitaient dans le compartiment chauffé, car dehors il faisait grand froid: en roumain *ger*, qu'ils prononçaient *jer*. Cette prononciation *j* au lieu de *ğ* est fixée dans le dialecte; mais elle revenait dans leur parler appliquée aussi à *geam (jam)* « fenêtre », à *geantă (jantă)* « serviette », *gimnaziu (jinnaziu)* « collègue », *germană (jermană)* « allemand », encore que ces quatre mots soient inconnus à la langue de leur village, et qu'en classe, où ils les

avaient appris, ils en aient entendu la prononciation littéraire: *geam, geantă, gimnaziu, germană*. A coup sûr, ces gamins d'Apahida, Desmir ou Someșeni, lorsqu'ils ont entendu ces mots pour la première fois en classe, prononcés avec *ğ*, les ont encadrés immédiatement dans la catégorie des mots de leur trésor lexical traditionnel tels que *jingaș, jeme, jinere* « délicat, gémit, gendre », procédant exactement comme les imitateurs dont nous parlions tout à l'heure.

Telle est la voie normale pour la généralisation de prononciations nouvelles. Les généralisations réalisées en dehors de la conscience linguistique, par une simple accoutumance à une articulation nouvelle, sont beaucoup plus rares. C'est par exemple le cas des **changements phonétiques spontanés**.

Lorsque, au lieu d'un *r* apical, un *r* vélaire ou uvulaire apparaît, chez certains individus, certaines familles, ou classes sociales, voire chez tous les habitants d'une ville, d'une région, d'un pays, dépassant même parfois les frontières d'un peuple, cette substitution s'explique parce qu'il est plus facile de prononcer l'*r* de la sorte qu'avec la pointe de la langue. Qui s'est habitué une fois à cette prononciation la répète en général dans tous les cas.

C'est probablement aussi ce qui est arrivé pour le remplacement de *l'* par *i*, que nous trouvons chez nous et dans beaucoup de langues, ainsi en français, en albanais ou en hongrois. Cependant, même dans de pareils cas, où le changement ne semble conditionné ni par la place de l'accent, ni par les sons voisins, ni par la position dans le mot, on peut se demander si les circonstances où il a apparue ont toujours été celles d'aujourd'hui. En l'absence de documents écrits nous renseignant sur la prononciation de nos ancêtres du Moyen Âge, nous ne pouvons pas savoir avec certitude si, avant de s'étendre à toutes les positions dans le mot, cette modification ne s'était pas réalisée dans certaines conditions seulement. Le fait que chez les Istro-roumains et les Méglénites, qui conservent encore la prononciation *l'*, nous trouvons cependant ce son remplacé partiellement ou totalement par *i* aux masculins pluriels articulés, pourrait bien être l'indice que le passage de *l'* à *i* a commencé en position finale. (Cf. *Studii Istroromâne*, II, § 89)¹⁾.

¹⁾ Dans le dialecte farcherote, la substitution de *i* à *l'* est justement en cours; mais les exemples donnés par M. TH. CAPIDAN (*Fărșeroșii* 197) et les réponses reçues par M. AL. ROSETTI (« Grai și suflet », VI, cf. 38, « plopîi », 42, « bureții » etc.) ne permettent pas de préciser les conditions dans lesquelles apparaît cette innovation. Le phénomène mériterait d'être étudié de plus

On pourrait aussi citer le cas de *dz* dont la prononciation est parfois « facilitée » par la perte de l'élément occlusif. Ce *z* pour *dz*, en Valachie par exemple n'est conditionné par aucun des « aspects » phonétiques étudiés plus haut. Mais, dans certaines régions qui connaissent la prononciation *z* on dit aujourd'hui encore *dz* après *n* et *r* (mégl. *jundzi*, *mardzini*, cf. TH. CAPIDAN, *Megleno-români*, I, § 55); cela nous montre qu'un phénomène qui aujourd'hui est général peut ne pas l'avoir été à l'origine. Les conditions peuvent d'ailleurs varier selon les langues. Ainsi, en tchèque comme en roumain, *dz* et *dž* se sont simplifiés en *z* et *ž*; l'élément occlusif n'a été conservé qu'en position initiale (cf. TROUBETZKOY, *Travaux*, IV, 107). Au contraire, en toscan, le son *č* n'a perdu son élément occlusif qu'en position intervocalique. Il n'est pas impossible qu'il en ait été ainsi en Moldavie et dans le Banat, et que la prononciation *fasé* ait été antérieure à *šš*.

On ne saurait en aucun cas considérer comme « spontanée » — comme le veulent quelques-uns — la loi phonologique du passage de *a* non accentué à *ă*. L'absence d'accent, qui est la cause phonétique de la modification de prononciation, est aussi la condition phonologique reconnue par la masse des sujets parlants, qui ont l'occasion d'observer l'alternance continue entre *a* et *ă* dans la conjugaison (*fac*, *făcut*) et dans la dérivation (*barbă*, *bărbat*); la substitution de *ă* à *a*, lorsque ce dernier n'est pas accentué, peut se faire même dans les mots d'emprunts récents¹⁾.

Si nous donnons au facteur « conscience » le rôle qui lui revient en phonologie, certaines lois phonologiques, et en particulier les « exceptions » nous apparaissent dans une autre lumière qu'aux

près. Mais il y a une question qu'aucune étude sur place ne pourra résoudre, si approfondie qu'elle soit: pourquoi la prononciation avec *l'* qui à nous Daco-roumains, semble lourde, et paraît au contraire aux Aroumains non seulement légère, mais encore « douce » et agréable, commence-t-elle à être trouvée difficile par les Farcherotes?

¹⁾ Il ne me semble pas juste de considérer le rhotacisme comme un passage spontané de *n* à *r* et le différenciant du « passage conditionné » de *n* à *r*, provoqué par dissimilation, dans *mănunt* > *mărunt* (ROSETTI, *Limba română*, 69). Le rhotacisme dans *lună* > *lură* est également conditionné par la position intervocalique et la durée de *n*. Quelle différence y a-t-il donc entre *lură* > *lună* et *mănunt* < *mărunt*? Dans le premier cas, nous avons une prononciation généralisée et collective, par conséquent une loi phonologique, dans le second une prononciation isolée et accidentelle.

néo-grammairiens, qui réduisaient la généralisation d'une prononciation à une sorte d'imitation inconsciente et involontaire.

En parlant des voyelles hétéroorganiques, j'ai émis l'avis que le changement de *e* en *ă* est dû à l'absence d'accent, comme en albanais, quel que soit le son précédent. Cette idée est en harmonie avec l'observation faite dans un autre ordre d'idées, à savoir qu'en roumain les sons qui précèdent n'ont pas eu en général d'influence sur ceux qui suivent.

En vérité, une étude détaillée du matériel linguistique nous montre qu'après les dentales, parmi lesquelles nous pouvons ranger aussi *n*, *r* et *l*, *ă* apparaît à la place de *e* dans toutes les dialectes — et non pas seulement quand il y a un *ă* dans les syllabes voisines — avant l'accent et presque régulièrement en position intersyllabique: *in-de-retro* > *îndărăt*, *ad-depos(i)tum* > *adăpost* (mais *adevăr*), *bonitatem* > *bunătate*, *cruditatem* > *crudătate* (ainsi que tous les mots en *-ătate*), *animalia* > *nămaie*, *nădejde* mais *nădăjduesc*, régionalement *Dumnăzău*, vis-à-vis du littéraire *Dumnezeu*.

Le changement arrive moins régulièrement dans la syllabe initiale: *tăciune*, *tămâie*, *dărâm* (mais *deștept*, *deșert*), *dăunăzi*, à côté de *deunăzi*, *năpărcă*, (mais *nepot*), *năcaz* et *necaz*, *lămâie* (mais *legumă*) etc. Vis-à-vis de *sărbătoare* en daco-roumain, aroumain, et mégléno-roumain, nous avons *săptămână* en daco-roumain et en mégléno-roumain (*săptămônă*) mais *siptămână* en aroumain (avec un *ă* < *e* seulement en position intersyllabique); pour *sămână* (aussi en Valachie!), nous avons en aroumain *simință* (cf. toutefois *sămință* « Jahresber ». VI, 35) et toujours *simință* en mégléno-roumain. Après l'accent, nous avons: *duminecă* (et *-nică*), *neted*, *judec*, *incalec*, (et *-lic*), etc., mais *tânăr* et *vânăt*, dont l'*e* réapparaît en position molle ((*tineri*, *vinete*). Les Aroumains ont dans ces deux mots *e* ou *i* (*tinir*, *vinet*), tandis que nous trouvons chez les Méglénites *vinăt*, mais *tinir*, et chez les Istro-roumains *virer* et *tirer*, à côté de *tirar* (de *tirăr*), plus fréquent. Les prononciations *șasă*, *el iasă*, *frasăn* sont régionales en daco-roumain, mais elles embrassent la plus grande partie du territoire; au contraire des pluriels comme *picioară*, *pară* (qu'il ne faut pas confondre avec *fiară*, *cară*, avec *e* > *ă* après *rr*) se rencontrent beaucoup plus rarement, mais en aroumain comme chez nous (cf. DR. V., 767). Après *s*, on trouve, dans certaines régions du domaine daco-

roumain, aussi le passage parallèle de *i* en *â*: *cosătura*, *sâmbrîe* etc. « fauchage, gages ».

À apparaît régulièrement après *rr*, *r* initial et souvent aussi après une *consonne* + *r*: *răşină*, « résine », *răspund* « je réponds », *răcesc* « je refroidis »; *mărăcină* « ronce »; *carăle* « les chars »; *lacrămi* « larmes », *prădez* « je dévaste ». Il en est de même dans les dialectes, où l'on voit mieux qu'à l'origine cet *ă* n'était pas conditionné par une position dure suivante. Nous avons aussi le développement parallèle de *i* > *i*: *rânji* « montrer les dents », *tările* « les pays », *ocărle* « les insultes ». (Pour les détails, cf DR. V, 764 sqq.).

Après *ş* et *j*, nous trouvons dans tous les dialectes la prononciation *ă* pour *e*; c'est en position finale qu'elle est le plus répandue: en dacoroumain *uşă*, *grijă* « porte », « souci » à côté de formes régionales *uşe*, *grije*; en istro-roumain *pişe*, *coşe* (*s* < *ş*, *z* < *j*, *ç* < *ă*) « il urine, peau », mais *use*. En aroumain, nous trouvons chez WEIGAND, DALAMETRA, OBEDENARU *uşă* et chez M. P. PAPA-HAGI *uşe*; chez les Méglénites, *uşă* est la règle, *boaşi* « testicules » l'exception. En position protonique, la prononciation *ă* est beaucoup plus rare et bien moins répandue: dacor. mégl. *şăzuîu* « je sis ». Parallèlement avec *e* > *ă*, on trouve *i* > *â*, dans la prononciation régionale *uşâle*, *grijâle* « les portes, les soucis ».

Dans les régions où *č* et *ğ* n'ont pas une prononciation mouillée, à savoir dans le Maramureş et chez les Méglénites, nous trouvons les prononciations *čăstăte*: (Maram.) « cité » — qui se rencontre aussi chez Coresi — et mégl. *čănuşă* « cendre » parallèlement: *čăreş* « cerisici », *vačâle* (maram.) « les vaches ».

Après *ţ* et *dz*, mais seulement quand ces sons proviennent du latin *t* et *d* ou qu'ils se trouvent dans des mots d'origine étrangère, nous avons *ă* provenant de *e* en aroumain et dans quelques régions daco-roumaines (*braţă* « bras », *maţăle* « les intestins », *ţăsut* « tissu »); en mégléno-roumain: *anţăpat* « piqué », mais *anţileg* « je comprends », *căfilus* « petit chien ». Parallèlement à *e* < *ă*, nous avons aussi le passage *i* > *â*, mais seulement dans quelques régions: *aşâpi* « fermer les yeux », *fraţâ* « les frères ». Mais nous trouvons l'aroumain *ţitate*, correspondant au dacoroumain *cetate*.

Il n'y a point d'exemple après les *vélaires*, car un *e* qui suit les a changées en affriquées; cependant, signalons quelques cas isolés: *cărămidă* « brique » et *călugăr* « moine »; puis *treacăt* « passage », *strigăt* « cri », *leagăn* « berceau », *mestecăn* « bouleau » etc.

Après les *consonnes mouillées* et *i*, *e* se transforme en *ă* (*é*) dans certaines régions daco-roumaines (*foaiă* « feuille », *părechiă* « couple »), en aroumain dans les contrées du nord et de l'ouest — surtout dans le voisinage des Albanais, chez qui cette prononciation est habituelle — *fumel'ă* « enfants », *cl'eiă* « clef » et en mégléno-roumain régulièrement: *urecl'ă* « oreille », *ploaiă* « pluie ».

Après les *labiales*, régulièrement et partout, *e* passe à *ă* quand il est précédé d'un *y*: *două* « deux », *nouă* « neuf », *ouă* « oeufs », aroum. *d(o)ao*, *nao* (*o* < *uă*), *oauă*, mégl. *doauă*, *noauă*, *oauă*, istror. *do* (< **doo* < *două*), *vo* (= *vouă*), *ovale* (forme articulée, de **ovăle* = *ouăle*). Après les consonnes labiales, la transformation de *e* en *ă* — et de même *in* > *în* — apparaît en dacoroumain avec la régularité d'une loi phonologique, mais à la condition qu'une position « dure » suive: *măsură* « mesure », *stămpăr* « je tempère », *cuvânta* « parler » etc. Dans les autres dialectes, nous ne trouvons que des cas sporadiques, ainsi: aroum. *măduă* (mégl. *miduă*) « moëlle » et *mădular* « membre », *până* et *până* (mégl. *pən*, istror. *păra*) « jusqu'à », *vătămări* « tuer », *vărtute* « force » et *vartos* « fort ».

Les choses étant ainsi, nous sommes de l'avis de PHILIPPIDE, qui, faisant un rapprochement avec le phénomène similaire de l'albanais écrit: « Nous constatons pour *e*, comme pour *a*, une tendance à se transformer en *ă*, *ɛ*; car dire que *e* se change en *ă* quand il est précédé de *b*, *k*, *d*, *f*, *g*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *ș*, *t*, *ț*, *u*, *v*, *z*, *ž*, *î*, c'est là une affirmation ridicule ». Le phénomène est répandu dans tous les dialectes, ce qui nous fait penser qu'il s'agit là d'une tendance très ancienne; mais son extension géographique est inégale, et elle n'apparaît que rarement et seulement par endroits avec la régularité d'une loi phonologique. Souvent la forme en *e* s'est maintenue à côté de celle en *ă*; parfois c'est l'autre tendance qui a agi: celle de transformer l'*e* non accentué en *i*; ainsi, nous avons dans la langue courante, parfois même dans la langue littéraire, des formes doubles ou triples, comme: *lacrimă* et *lacrămă*; *frasen*, *frasin* et *frasân* (*frasân*); *galben*, *galbin* et *galbăn* (*galbân*); *palten*, *paltin* et *paltân* (*paltân*); *sălbătecie*, *sălbătie* et *sălbătăcie*.

Il est possible que PHILIPPIDE ait raison d'admettre que « cette tendance est... rendue plus active par certains sons que par d'autres »; je crois en revanche qu'il a tort de ne pas faire de

distinction entre les positions accentuée et non accentuée. Dans la première, *e*, après certains sons, reste intact, tandis qu'il devient *ă* dans la seconde. Ainsi, les Aroumains ne connaissent que *é* après les labiales ou après *s* et *z*; après les dentales *t*, *d*, *n*, *l* et *r* (mais non *ř*), nous avons *é* aussi en dacoroumain; après *s* et *z*, on dit en Valachie: *sărbătoare*, *săptămână*, *s'a dus* (de *să a dus*), mais *semn*, *sec* etc.

J'ai essayé de prouver dans DR. V, 764 sqq. que *e* s'est changé en *ă* après *ř*, quelle que fût la place de l'accent; j'ai montré plus haut que ce passage est explicable phonétiquement, aussi bien après *ř* qu'après *ș* (*j*) et *i*, tous sons prononcés dans la région des voyelles hétéroorganiques.

Pour les autres sons, du moins les labiales, je crois que la prononciation *ă* au lieu de *e* s'est répandue en s'étendant de la position non accentuée — la seule où nous trouvions en aroumain *ă* après les labiales — à la position accentuée. Il est vrai que le cas inverse est le plus habituel — nous l'observons par exemple dans *ședem*, *șelar*, avec le *ș* venant de *șéd*, *șele* —; toutefois, une telle extension, partant des syllabes atones vers les toniques, est possible elle aussi lorsque il y a eu en sa faveur des facteurs puissants, comme dans le cas qui nous occupe.

A ce qu'il semble, le changement de *e* en *ă* après les labiales en position non accentuée a eu lieu à l'origine à condition que suivit une position « dure ». Lorsqu'au contraire il y avait dans la syllabe suivante un *e* ou un *i*, l'influence assimilatrice de ces voyelles prépalatales a sauvé l'articulation prépalatale de l'*e* précédent. On a donc dit: *stâmpăr* et *stâmpărăm*, mais *stâmpəri*; *număr* et *numărătoare*, mais *numeri* et *numere*. Dans de pareils exemples, l'alternance entre *ă* et *e* apparaissait, au point de vue statique, si étroitement liée à la position dure ou molle, que le rapport historique ou étymologique a pu s'effacer. Sur le modèle *stâmpăr*, *stâmpəri*, (d'*extempero*) et *număr* — *numere* (de *numeri*), on a eu aussi *așăr* — *aperi* (au lieu de *apări*) et *sâmbătă* — *sâmbete* (au lieu de *sâmbăte*); l'alternance *ă* — *e* s'est ainsi étendue à certains mots dont l'*ă* représente étymologiquement un *a* (*apparo*, **sambata*). D'autre part, *apăsăm*, *apăsăși*, *apăsare*, *apăsat*, ont pu entraîner après eux aussi *apăs* (au lieu de *apes* avec *e* en position accentuée) en vue d'une opposition avec *apeși* et *apese*. En aroumain, où le sens d'un contraste entre les deux positions ne s'est pas développé, on conjugue *nveș*, *nveși* et *apăr*,

apări, comme le veut l'étymologie. Chez nous au contraire, les formes *apăsăm*, *apăsat* etc. ont pu d'autant plus facilement amener *apăs* et *apasă* qu'il existait le modèle *arătăm*, *arătat* etc., vis-à-vis de *arăt*, *arată*, où le développement de *e* en *ă* — et de *ea* en *a* — était motivé, et sous l'accent. Ainsi s'est établi — en daco-roumain — un rapport entre le sort de *e* après *ř* et celui de *e* après les labiales; pour cette raison, inversement, en position molle, les formes *areși*, *arete* ont pu naître sur le modèle de *apeși*, *apese*, et la forme ancienne **rapede* (< *rapidus*) a pu se changer en *repede* en même temps que **race* (aroum. *rași*, istroroum, *râțe*) en *rece*. Toujours par analogie, sur le type *cuvântăm*, *cuvântat*, on a pu créer *eu cuvânt* (au lieu de *cuvînt*), en opposition avec *tu cuvînți*, *să cuvînte*; ensuite des noms à accent fixe se sont modelés sur de tels verbes à accent mobile: *un cuvânt* (au lieu de *cuvînt*), refait sur *două cuvînte*.

De telles extensions au-delà des limites originelles d'une prononciation nouvelle, dues à une interprétation ultérieure du matériel linguistique ou à l'établissement de rapports entre aspects phonétiques différents, de la part des sujets parlants observant leur langue, ne constituent pas des cas rares. J'ai montré ailleurs (DR. II 65 sqq. et le présent volume p. 184) que la prononciation dialectale *barbat* a entraîné aussi *facut*; par une assimilation régressive, *ă* s'est changé en *a* et cette modification de prononciation a été interprétée comme si elle était conditionnée par la position protonique ¹⁾; j'ai cité à une autre occasion (DR. VI, 224 et le présent volume p. 272) le cas où deux alternances de genèse différente mais de résultat semblable se sont confondues (p. ex. *ia*: *ie* dans *iaz* — *iezi* et *iartă* — *iertăm*). Il y a aussi des cas — j'ai rangé parmi eux (DR. II, 56 et le présent volume 172) *i* au lieu de *s* à la fin des monosyllabes ou l'aphérèse et la prothèse de *a* dans différents dialectes (DR. I, 372) — où un phénomène qui nous donne l'impression d'une loi phonologique n'a pas à sa base un motif d'ordre phonétique, une modification réelle de prononciation, mais simplement l'analogie.

¹⁾ L'explication donnée de ce phénomène par M. IORGU IORDAN (« Revista filologică » I (1927), 117 sqq.) qui croit que la prononciation *a* au lieu de *ă* se réduit à des éléments ethniques étrangers, n'est pas convaincante; elle ne correspond pas à la répartition réelle des éléments dénationalisés et elle n'explique pas pourquoi cette prononciation se rencontre justement et uniquement dans la syllabe non-tonique.

Tel est le cas, intéressant et instructif à la fois, du changement de *n* en *ñ* devant l'*i* flexionnel en aroumain et en mégléno-roumain, en opposition avec son maintien chez nous et en istro-roumain — où, en position intervocalique il devient *r*.

Si nous examinons le sort de *n* devant *ě* et *ĩ* toniques latins — exception faite de l'*i* de la seconde personne et du pluriel — nous verrons que les Aroumains et les Méglénites conservent le *n* sans le mouiller: aroum. *inel*, mégl. *ninel* (comme chez nous *inel* et *arel* en istror.) < *anellus*; aroum. mégl. *nec* = dacor. *innec* < *něco*; aroum. *negură* < *něbula*; aroum. *piturniclé* (= *potârniche*) < *coturnicula*; aroum. mégl. *vinit* = dacor. *venit*, istror. *virit*. Il serait curieux que l'*n* mouillé dans aroum. mégl. *buñ* et aroum. mégl. (*a*)*duñ* — vis-à-vis de *buni*, *aduni* en dacor. et *bur*, (*a*)*duri* en istror. — fût dû à l'*i* qui suit *).

En revanche, nous trouvons régulièrement et dans tous les dialectes un *n* mouillé dû à une cause phonétique dans deux cas. D'abord devant *ĩ* (*calcaneus* > aroum. *călcăñu*, mégl. *călcăñu*, Banat *călcăñu*, devenu *călcăiu* dans les autres régions daco-roumaines); ensuite, devant *-i*, mais seulement quand il s'agit d'un *nn*: *anni* > aroum. mégl. *añ*, istror. *ăñ*, dacor. *ai* (< *añ*).

La flexion régulière des mots latins *bonus*, *aduno*, *mīno*; *venio*, *teneo*; *inganno*; *annus*, *nonnus*, **pitzinnus* était donc dans le roumain primitif:

- a) *bun* — plur. *buni*
eu *adun* — tu *aduni*
eu *mân* — tu *mâni*;
- b) eu *viñ* — tu *vini*
eu *țiñ* — tu *țini*
- c) eu *ingan* — tu *ingañi*;
- d) *an* — plur. *añi*
nun — plur. *nunñi*
puțin — plur. *puțiñi*.

Toutes sortes d'analogies ont troublé ce stade antique. Il y a d'abord eu une innovation importante dans les verbes iotacisés. Par analogie avec quelques verbes tels que *eu auz* (< *audio*) — *tu auzi* (*audis*), on a introduit dans les verbes ayant un *n* à la fin du radical la consonne mouillée aussi à la seconde personne:

*) [D'autant plus que dans *luni* « lundi » on a aussi en aroumain un *n* non mouillé].

eu viń — *tu vińi* (au lieu de *vini*), *eu řiń* — *tu řińi* (au lieu de *řini*). En dehors du dialecte istro-roumain, qui conserve aujourd'hui encore les formes *tu viri* (< *vini*), *tu řiri* (*řini*), tous les autres connaissent exclusivement les formes *tu řii* (< *řińi*), *tu vii* (< *vińi*), aroum. *tine řińi*, *tine yińi*; mégl. *tu řoń*, *tu viń*.

— La seconde innovation a été une régression de la dentale à la 1-ère personne, par analogie avec beaucoup de verbes du type *eu ud* — *tu uzi*. Elle est générale en aroumain et en mégléno-roumain: *mine avdu* — *tu avdzi*, *mine řin* — *tu řińi*, *mine yin* — *tu yińi*, mégl. *ut* — *uři*, *řon* — *řoń*, *vin* — *viń*. Chez nous, nous trouvons dans différentes régions *eu řin* et *vin* ou *eu řiu* et *viu*, mais toujours *tu řii*, *vii*. En istro-roumain, on emploie davantage les formes plus récentes *řiru* (< *řinu*) et *viru* (< *vinu*), mais les formes iotacisées se sont aussi conservées à la 1-ère personne: *řiń(u)*, *viń(u)*.

Chez nous cette nouvelle sorte de conjugaison a attiré à elle, dans certaines régions, aussi deux verbes de la 1-ère conjugaison: *eu mâiu* et *amâiu* (à côté des formes anciennes *eu mân*, *eu amân*) — *tu mâi* et *amâi* (à côté des formes anciennes *tu mâni*, *tu amâni*). En aroumain, l'analogie s'est étendue à tous les verbes dont le radical est en *n*, et on a dit aussi *tine aduńi*. Ainsi dans ce dialecte les verbes en *n* se conjuguent aujourd'hui comme ceux en *nn*, qui ont conservé leurs formes étymologiques; ils se sont encadrés dans la catégorie générale des verbes qui présentent tous, à la seconde personne, une consonne modifiée (*fac* — *faři*, *arup* — *aruk'i*, *sorb* — *sorři*, *avdu* — *avdzi*, *ngan* — *nganńi* etc.).

Cette conscience que devant la désinence *-i* la consonne finale du radical doit être modifiée, s'est étendue, en aroumain et en mégléno-roumain, aussi à la déclinaison: on y trouvait des alternances du genre de *mult* — *mulři*, *pom* — *pońi*, etc. et *ń* existait dans les mots en *nn*: *an* — *ań*, *nun* — *nuń*, *puřin* — *puřiń*, qui avaient entraîné après eux également *bun* — *buń*, *Armân* — *Armânń* etc.

Chez nous, au contraire, non seulement le stade ancien s'est conservé: *bun* — *buni*, *Român* — *Români*, mais encore ces mots ont été cause que pour *nun* et *puřin* on a formé des pluriels nouveaux *nuni* et *puřini* (cf. aussi les féminins *nune*, *puřine*). Seule la forme *ai* des anciens textes est restée dans quelques régions; mais elle est de plus en plus remplacée par la nouvelle forme analogique *ani*. En istro-roumain on a *bur* (< *buri*), mais *ań*.

Si le traitement différent de *n* devant *i* en aroumain et en mégléno-roumain d'une part, en daco-roumain et en istro-roumain d'autre part, était dû à des causes phonétiques, nous aurions là une des différences les plus essentielles entre les dialectes roumains. Mais si la loi phonologique de l'altération ou de la conservation de *n* devant *i* flexionnel est de nature analogique, comme j'ai essayé de le montrer, alors nous pouvons constater que ce cas non plus ne s'oppose pas à l'unité frappante du système phonologique de l'époque primitive. Si, d'un autre côté, les analogies ont suivi deux directions: l'une en aroumain et en mégléno-roumain, l'autre en daco-roumain et en istro-roumain, c'est là la confirmation des liens particulièrement étroits qui unissent ces dialectes entre eux; d'autres ressemblances le montrent par ailleurs.

J'ai essayé de mettre en relief ce qu'il y a de spécifiquement roumain dans la phonétique et la phonologie de notre langue; j'ai en même temps apporté une contribution à la détermination de notre système phonétique et phonologique. Mais je crois avoir aussi montré une chose: à savoir que, pour expliquer une innovation linguistique, il n'est pas toujours nécessaire d'en chercher l'origine dans une influence extérieure. Le sujet parlant joue un rôle d'observateur et d'interprète du matériel linguistique traditionnel aussi important que son rôle d'emprunteur. La méthode comparative a ouvert de vastes horizons à la linguistique, elle a porté de beaux fruits, surtout depuis qu'elle s'est unie à la méthode historique. Mais ces deux méthodes, celle qui établit les ressemblances entre les langues comme celle qui explique la genèse des phénomènes et leur passage d'une langue à l'autre, ont amené des exagérations et des points de vue trop absolus: en particulier — et c'est assez grave — on a par trop négligé la contribution active de l'individu à la création de cellules nouvelles dans l'organisme d'une langue.

Cluj, Noël 1931.

III. MORPHOLOGIE

1. LE MORPHONÈME ET L'ÉCONOMIE DE LA LANGUE *)

J'ai déjà attiré ailleurs (*Phonetisch und Phonologisch*, dans « Volkstum und Kultur der Romanen », 1929, III, 16—24 et le présent volume p. 125 sqq.) l'attention des romanistes sur la publication *Mélanges linguistiques dédiés au premier congrès des philologues slaves*, parue à Prague en 1929, et qui inaugure la série des publications du Cercle linguistique de la capitale tchèque. Je me suis, dans cet article, occupé d'une question que j'avais déjà abordée dans DR. V, 777 sqq., à savoir du « système phonétique » et du « système phonologique » d'une langue; je m'efforçais d'apporter quelques précisions, en me séparant fréquemment des linguistes de Prague.

Ces *Mélanges*, ainsi que le second volume des « Travaux du cercle linguistique de Prague », paru également en 1912 sous le titre *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves* de M. ROMAN JACOBSON, touchent tant de problèmes intéressants, sont si riches en suggestions que je m'en suis occupé aussi dans DR., VI, 484 et suiv.

Un travail succinct du Prince TROUBETZKOY, intitulé « *Sur la Morphologie* » (*Mélanges*, 85—88), aborde un problème qui exige une ample discussion. L'auteur voudrait introduire dans la grammaire, entre la phonologie et la morphologie, un chapitre nouveau: la *morpho-phonologie*, ou, plus brièvement, la *Morphonologie*, qui étudierait l'utilisation morphologique des divergences phonétiques dans une langue.

*) 1931. *Morfonemul și economia limbii*, dans DR., VI, 211—243.

Le **Morphonème** ¹⁾ est défini (*ibid.*, 11) comme « l'image complexe de deux ou plusieurs phonèmes susceptibles de se remplacer mutuellement selon les conditions de la structure morphologique, à l'intérieur d'un même morphème ». En d'autres termes, dans le russe *ruka* et *ručnoj*, ou dans le roumain *drac* et *drăcie*, nous avons à faire à un morphonème; en effet, les deux formes des radicaux $RU\frac{k}{\check{c}}$ ou $DRA\frac{k}{\check{c}}$, dans l'intérieur des mêmes mots, sont susceptibles de se remplacer l'une l'autre pour servir à des buts morphologiques. Ce changement se fait toujours dans des conditions identiques: en roumain les formes en *č* apparaissent toujours devant *e* ou *i*, et celles en *k* devant les autres voyelles, les consonnes, ou en position finale. Le nombre de ces morphonèmes est limité et rigoureusement déterminable dans toute langue (*ibid.*, 86). Pour pouvoir parler de morphonème, il est nécessaire que le rapport constant entre phonème et morphème existe dans la conscience de la langue. C'est ainsi que chaque Russe sent que *ruka* et *ručnoj* sont des formes différentes du même mot. Au contraire, le lien étymologique qui unit le slave *kosa* et *česati* ayant depuis longtemps disparu du sens de la langue, ce couple de mots ne constitue pas un morphonème, mais bien deux morphèmes distincts (*ibid.*, 86). Le système morphologique ne doit être négligé ni dans les études statiques et descriptives (synchroniques), ni dans celles de grammaire historique (diachroniques), concernant toute langue ou dialecte (*ibid.*, 87).

En ce qui concerne la morphologie, le roumain ressemble davantage aux langues slaves qu'aux langues romanes: le rôle du morphonème est capital dans la déclinaison, la conjugaison et la dérivation. Ainsi, la grammaire latine, établissant le paradigme de conjugaison d'un verbe comme *porto*, peut écrire:

port-o
 — -as
 — -at
 — -amus
 — -atis
 — -ant

¹⁾ Le mot « morphonème » n'est pas précisément joli; cette abréviation de *morphophonème* est plus commode qu'élégante. Toutefois il convient d'adopter ce néologisme, qui apporte un enrichissement réel à notre terminologie et complète la série: « phonème », « morphème », « sémantème » etc...

De même pour la grammaire italienne et celle de la plupart des langues romanes. Au contraire, la grammaire roumaine ne peut faire que bien rarement usage d'un tel schéma, mettant en relief les désinences: elle doit écrire

port
porți
poartă
purtăm
purtați
poartă

en soulignant les modifications du radical.

Pour cette raison, la grammaire roumaine, tant pratique qu'historique, s'est depuis longtemps occupée des morphonèmes, sans leur attribuer un nom spécial, ni leur accorder toute l'attention que réclame pour eux le Prince TROUBETZKOY à juste raison. Qu'il me soit permis d'étudier quelques traits de la morphonologie roumaine, en prenant des exemples surtout dans le domaine de la dérivation.

Les problèmes que la morphonologie pose au linguiste sont parfois des plus délicats, et pour les comprendre il faut avant tout se rendre un compte exact de ce qu'on pourrait appeler **l'économie de la langue**.

C'est une vérité désormais banale que la langue représente un capital de la plus grande importance dans les rapports sociaux entre les hommes. Cependant, on n'a pas examiné d'assez près la manière dont l'homme amasse, accroît, parfait et administre ce capital. On accumule des livres au cours des années; ils finissent par former une bibliothèque, où on a parfois de la peine à trouver vite et à coup sûr le volume dont on a besoin, lorsque ces livres ne sont pas rangés selon un système conventionnel — par matières, auteurs ou format: il en est de même avec notre langue. Aussi longtemps que nous sommes dans la plénitude de nos facultés mentales, nous enrichissons et nous perfectionnons la langue acquise pendant notre enfance. Par le contact avec nos semblables, par l'école et la lecture, nous assimilons sans cesse des mots, des formes, des expressions nouvelles, et nous apprenons à employer le matériel ancien dans des acceptions et des combinaisons nouvelles. Mais cette accumulation continuelle de matériel nouveau deviendrait avec le temps inutile et même accablante, si notre esprit n'était pas capable de classer ces acquisitions par la mnémo-

technie, par des associations d'idées souvent fort subtiles, des abstractions et des synthèses ingénieuses, de manière à pouvoir l'utiliser facilement, vite, dès que nous en avons besoin. « Le nouveau est incorporé dans les cadres anciens, est reconnu comme un genre nouveau d'une espèce ancienne. Mais c'est toujours un genre, et non un individu. Reconnaître ou comprendre un fait signifie l'incorporer dans l'ensemble de nos connaissances, établir les coordonnées à l'aide desquelles il peut être retrouvé... Le réel est infini, nous ne faisons à propos de chaque situation qu'en retenir certains éléments en rejetant tout le reste comme quantité négligeable au point de vue de nos intérêts » (S. KARCEVSKIJ, *Mélanges*, 88).

Dans le monde où nous vivons, tout individu a la possibilité de devenir milliardaire; de même chacun de nous peut devenir orateur ou écrivain de renom. Toutefois, il y a beaucoup moins de riches que de pauvres, parce que peu savent placer leur argent au moment opportun et à l'endroit le plus favorable. Si tout le monde ne sait pas parler avec facilité, clarté et élégance, c'est parce qu'il n'est pas donné à tous les individus parlants d'administrer comme il faut le capital dont ils ont hérité de leurs parents et qu'ils ont augmenté par leurs propres acquisitions. Tout sujet parlant a une sorte de grammaire à lui, où le matériel linguistique est classé par catégories, plus ou moins bien, selon que ses aptitudes d'organisateur sont plus ou moins développées. Des nécessités d'ordre social nous obligent à chercher sans trêve à mettre d'accord cette grammaire individuelle avec celles de nos semblables: ainsi se forme une sorte de grammaire collective, dont nous trouvons une pâle image dans les grammaires écrites par les philologues. Ces dernières constituent une sorte de grand livre, qui ne reflète que rarement avec exactitude et jamais de façon complète la comptabilité de la langue. Il y a même des grammairiens qui font comme certains négociants dont la comptabilité est double: une pour le fisc, une pour eux-mêmes; ils écrivent des grammaires où ils ne mettent pas les formes qu'eux-mêmes emploient couramment dans la langue de tous les jours.

Le sens grammatical n'est pas une aptitude qu'on puisse acquérir à l'école; c'est un don inné, que l'école peut tout au plus développer et perfectionner. Ce sens est un des facteurs actifs les plus décisifs dans l'économie de la langue. Les moyens employés par le linguiste pour pénétrer dans les mystères de la langue sont dans

leur essence les mêmes que ceux dont se sert le sujet parlant lorsqu'il « apprend » sa langue. Il y a à la base des deux actions le même processus mental : à l'état rudimentaire et souvent subconscient chez le sujet parlant, conscient et discipliné par les méthodes d'investigation scientifique chez le linguiste de profession. Si la linguistique a fait de si grands progrès, c'est qu'elle est sortie du domaine des déductions abstraites pour entrer dans le terrain de l'observation immédiate et directe. M. K. VOSSLER comparait naguère la langue à un herbier. De même que le botaniste étudiera la vie des plantes dans la nature et ne se servira de l'herbier que dans des cas exceptionnels et surtout pour enseigner, de même le linguiste prendra aux grammaires des *connaissances utiles*. Mais il n'acquerra sa *science* qu'en s'efforçant de surprendre, dans l'âme de ceux qui parlent, le processus d'enrichissement et de perfectionnement de la langue. J'irai même jusqu'à affirmer que *seul est sur la bonne voie dans ses recherches le linguiste qui ne falsifie pas, par des autosuggestions et des spéculations artificielles, son don inné d'intelligence de la langue, mais cherche à projeter sur l'écran de la conscience le film qui se déroule dans son subconscient d'observateur de son propre langage*.

Naturellement, en cherchant à mettre d'accord ses préoccupations scientifiques et son instinct linguistique, on se heurte souvent à de très grandes difficultés. Celles-ci surgissent surtout quand on s'efforce de formuler la règle grammaticale, toujours rigide, qui met en opposition les cas normaux et les cas exceptionnels ; la grammaire non écrite est, elle, d'une si admirable élasticité qu'elle peut englober sans contradiction le normal et l'exceptionnel.

Ainsi, grâce à notre sens rythmique, nous divisons presque instinctivement le mot en syllabes ; au bout de quelques leçons les élèves débutants n'ont pour ainsi dire aucune peine à distinguer les syllabes. Et pourtant, que de difficultés éprouve le philologue à déterminer les divisions des syllabes et l'acte phonétique qui produit celles-ci ! Que de peine pour fixer même les règles orthographiques concernant la coupure des mots à la fin d'une ligne ! Les illettrés eux-mêmes sont capables de diviser un mot dérivé en *radical* et *suffixe*, car le *sens analytique* est inné chez l'homme. Le sujet parlant effectue sans nulle peine cette analyse, chaque fois qu'il enrichit son langage d'éléments morphologiques nouveaux ; en revanche cette analyse devient pour le grammairien

un problème des plus ardu, lorsqu'il cherche à pénétrer le processus psychologique qui se déroule dans son esprit de sujet parlant, et surtout s'il essaie de le formuler à l'aide de termes techniques. Le nom qu'il doit inventer engendre généralement lui-même des idées fausses, et le fait de définir exclut les nuances qui forment la souplesse de la langue.

En vérité, à commencer par le terme *dhātu* « loi » des grammaires sanscrites, en continuant par *ρίζώματα* — *radices* des grammaires gréco-latines, nous voyons que, fatalement, la dénomination introduite par le philologue se base sur une métaphore et implique par conséquent une idée préconçue. Cette idée était en harmonie avec la doctrine de ceux qui concevaient la langue comme un organisme vivant: d'où le point de vue de l'école romantique, à savoir qu'à l'origine du langage humain il n'y avait ni propositions, ni mots, mais des « racines ». Aujourd'hui, personne pour ainsi dire ne croit plus à cela, mais bien des linguistes continuent à être convaincus, avec POTT, que la « racine » joue en linguistique le même rôle qu'en mathématiques: une abstraction — créée par les savants pour leur permettre d'opérer plus facilement sur des notions irréelles — à quoi rien ne correspond dans la grammaire non-écrite. Mais le **pouvoir d'abstraction** n'est pas une prérogative du linguiste; il se trouve — et dans une mesure plus grande que nous n'avons tendance à le croire — chez tout sujet parlant: il constitue même un des principes fondamentaux de l'économie de la langue.

Cette abstraction, à laquelle se livre l'homme de science, est réalisée de façon subconsciente dans l'esprit du sujet parlant, lorsqu'il extrait d'un certain nombre d'aspects morphologiques ou dérivés d'un même mot l'ensemble de sons qui ne peut être réduit sans que l'idée fondamentale devienne inintelligible; cette idée fondamentale, étroitement liée à un ensemble de sons, apparaît, parfois nuancée et variée, dans toute la série des aspects morphologiques et dérivés. Plus exact que le terme de « racine » d'où « pousse » le mot serait — pour garder une expression métaphorique — celui de *tige*: la partie essentielle et visible qui « demeure » après qu'on a dépouillé un arbre de ses branches et un mot de ses désinences ou de ses éléments de dérivation.

WUNDT employait une image instructive lorsqu'il comparait celui qui apprend une langue à un homme qui passe brusquement d'un lieu obscur à une chambre très éclairée. Sa première impression

sera celle d'un tout dont, au premier abord, les détails ne ressortent pas. Peu à peu, après que l'œil s'habitue à la lumière, l'homme commence à voir les meubles, en distinguant d'abord l'image des objets dont les formes lui sont déjà connues. C'est justement dans cette faculté d'analyse que semble consister la différence essentielle entre la langue de l'homme et celle des animaux: certains de ces derniers peuvent articuler des sons variés, mais ils ne sont pas capables d'exprimer par des sons ou des mouvements du corps des idées analysées: seulement des impressions totales. GABELENZ définit même la langue comme « l'expression par des sons d'idées analysées par l'esprit ».

Le processus analytique, en face du mot *furcoiu* (« grande fourche ») est le suivant: par association d'idées, ce terme évoque en moi deux séries de mots. Il me rappelle d'une part: *furcă*, *furculiță*, *înfurca* (« fourche, fourchette, enfourcher »), dont le sens étymologique — autre facteur de grande importance dans l'économie de la langue — extrait le radical FURC: d'autre part il évoque les mots *năsoiu*, *omoiu*, *căloiu* (« grand nez, homme grand, grand cheval »), d'où j'abstrais, à l'aide du sens grammatical, l'élément de dérivation *-oiu*.

On pourrait définir le « radical », ou « tige », comme suit: un son ou un groupe de sons constant dans le sens d'une langue, qui se répète dans tous les mots appartenant à la même famille sémantique. Et le suffixe: un son ou un groupe de sons constant dans le sens d'une langue qui, uni au radical d'un mot, lui prête une nouvelle nuance de sens, qui est la même dans tous les cas où cette union se fait avec d'autres radicaux.

Ce qui importe le plus pour le moment dans ces définitions, c'est l'« union » du suffixe au radical. À l'action d'extraire, par analyse, le radical de la famille entière, et le suffixe de l'ensemble des dérivés formés avec le même élément de dérivation, fait suite l'action de synthèse: elle consiste à combiner les deux éléments distingués — par abstraction — en un mot dérivé nouveau. Cette opération engendre de nouveaux rapprochements de sons, soumis à de certaines lois, qui forment l'objet de la morphologie.

Dans le cas de *furcoiu*, les choses se présentent simplement, car il est facile d'analyser le mot en radical FURK- et suffixe *-oiu*; mais il y a des cas très compliqués. Même dans la famille de mots dont fait partie le mot *furcă*, nous avons au pluriel *furci*, et pour

le diminutif *furchișă* deux nouvelles variantes du radical: FURČ et FURK'. Mais de même que les images éveillées en nous par la fourche à foin et la fourche à filer, si différentes qu'elles soient, ne nous empêchent pas de les condenser dans le même mot, ainsi, les variantes FURK, FURK' et FURC demeurent pour nous « le même radical ». De même pour les mots *porc, porcar, porci, poarcă, Purcariu, purcel* etc. (« porc, porcher porcs, truie, porcher — comme nom propre —, pourceau »), le radical n'est pas seulement l'ensemble de sons *p-o-r-c*, mais cet ensemble avec toutes les modifications de forme qui se produisent au moment de la dérivation: par conséquent, le radical de ce mot est PORK- avec les variantes PORČ-, POARK-, PURK- et PURČ-. Les suffixes de *adunătură, muietură, acritură* et *umplutură* (« ramassis, action de mouiller, aliments aigres » et « farce ») encore qu'ils apparaissent sous les formes *-ătură, -etură, -itură* et *-utură*, constituent par l'interprétation que nous donnons aujourd'hui à notre langue « le même suffixe », non seulement au point de vue évolutif, mais encore au point de vue statique. En effet, le sujet parlant ne conserve pas seulement dans l'esprit le matériel dont il peut à chaque moment analyser les abstractions « radical » et « suffixe », mais encore tous les morphonèmes dont sa faculté d'abstraction a enrichi le système d'économie de la langue.

Il peut même arriver que le morphonème remplace l'élément dérivatif. Ainsi, la différence de forme entre l'adjectif et l'adverbe *înalt* (« haut, hautement ») et le verbe *înalt* (« je hausse ») — qui au point de vue historique est un dérivé de *in-alto* avec le suffixe *-io* — se réduit, au point de vue statique, au morphonème *t-ț*. Le même morphonème existe dans des couples de mots tels que *ospăț — ospăț-ex* (« régale, je régale »). Des mots comme *auz, vâz* (« ouie, vue »), qui sont à l'origine post-verbaux, d'une forme semblable à la 1-ère personne du singulier du présent de l'indicatif, se différencient aujourd'hui dans la plupart des régions de ces formes verbales (*eu aud, eu văd*) et donnent l'impression d'être des dérivés.

Le morphonème étant ainsi défini, nous pouvons examiner quelques cas spéciaux, qui nous permettent de juger à sa véritable valeur la morphonologie, en encadrant dans un système des phénomènes connus, mais considérés en général isolément.

Le morphonème se rencontre dans l'élément dérivatif ou dans le radical.

Le préfixe *în-* (de *îndes*, *întineresc* « j'entasse, je rajeunis » etc.) devient *îm-* dans *îmbuc*, *împac* (« j'avale, j'apaise ») etc.; le suffixe *-ar* de *văcar*, *spătar* (« vacher, connétable ») devient *-er* dans *oier*, *cuier* (« berger, porte-manteau »). Il peut arriver que deux éléments de dérivation différents deviennent *homonymes*, et par suite se confondent. Le suffixe *-ean* s'est transformé, par suite d'un changement phonologique assez fréquent, en *-an* dans *țăran* « paysan », *Moldovan* « moldave » etc.; il a pourtant la même fonction et le même sens que *-ean* dans *sătean* « villageois », *Muntean* « valaque », et non que *-an* dans *golan* « gueux », *curcan* « dindon »; au point de vue formel il est identifié avec ce dernier.

Les morphonèmes du radical des mots concernent d'ordinaire la voyelle de la syllabe accentuée ou la consonne finale du radical. Dans *păr* — *pară* — *perișoară* « poirier, poire, petite poire », nous avons le premier cas; dans *porc* — *poarcă* — *purcel* « porc, truie, pourceau » ou *pas* — *pășesc* « pas, je marche », nous trouvons, outre l'alternance *o* — *oa* — *u* ou *a* — *ă* au milieu du radical, le changement de *k* en *č* et de *s* en *ș* à son extrémité. Les changements de la consonne finale du radical sont particulièrement fréquents; parfois il peut même en résulter la disparition de cette consonne: ainsi dans *bătrân* — *bătrâior* « âgé, assez âgé », *furcă* — *furșoară* « fourche, fourchette », *meșter* — *meșteșug* « artisan, métier ». Nous avons aussi, quoique rarement, par suite des morphonèmes, des cas de radicaux *homonymes*; par exemple *încumetri* « devenir compères », qui s'emploie pour les hommes (*cumetri*) et pour les femmes (*cumetre*), ou *cârșoară* qui signifie « petite crosse » (de *cârjă*) et « petit fichu » (de *cârpă*). Parfois cette homonymie peut donner lieu à des analyses différentes. Ainsi le verbe *a se păruî*, dans le sens de « se battre » est interprété à Brașov comme « se prendre aux cheveux » (*păr* = cheveu) et à Năsăud — selon ce que me communique M. N. Drăganu — comme « se frapper à coups d'échalas » (*par* = échalas).

Le morphonème est très rarement d'importation étrangère.

Ainsi, le changement de *ț* en *č* à la fin du radical devant le suffixe *-ar* (devenu ensuite *-er*) dans des dérivés tels que *grăunț* — *grăuncer* (« graine — grainetier »), *pivniță* — *pivnicer* (« cave, sommelier, caviste ») est dû au nombre assez considérable de couples de mots empruntés au bulgare, tels que *bolniță* — *bolnicer* (jadis *bolniceariu* < paléosl. *bolničari*) « infirmerie — infirmier ». Il est même probable que, si ce morphonème a reçu droit de cité, c'est

parce que cette même alternance entre *ț* et *ț* existe dans un morphonème ancien, dans d'autres conditions il est vrai (cf. *muștață* — *muștăcioară*, *muștăcios* « moustache, petite moustache, moustachu ») dont il sera question plus loin.

On pourrait imaginer que des couples de néologismes comme *Paris* — *parizian*, *generos* — *generozitate* (« Paris — parisien, généreux — générosité ») ou *dezarma*, *deziluziona* — vis-à-vis de *descăleca*, *despleți* etc. (« descendre de cheval, dénatter ») finissent par engendrer le morphonème *s* — *z* — pour la position intervocalique. Mais actuellement de tels mots sont peu nombreux, peu employés, et limités aux hautes classes sociales, qui sentent leur caractère de néologismes.

Un cas intéressant est celui du morphonème *h* — *ș* qui a passé — avec un grand nombre d'exemples — du slavon en roumain: nous le trouvons, surtout dans l'ancienne langue, dans des formes comme *Ceși* (plur. de *Ceh* « Tchèque »), *catașișe* (plur. de *catași* « registre »), *ierarși* et *ierarșe* (plur. et vocat. de *ierarh* « hiérarque »), *Leși* (plur. de *Leah* « polonais »), *metoășe* (plur. de *metoh* « succursale d'un monastère »), *monași* (plur. de *monah* « moine »), *patriarși* (plur. de *patriarh* « patriarche »), ou dans des dérivés comme *burdușel* (dimin. de *burduh* « panse »), *căptuși*, *căptușală* (dérivés de *căptuh* « doublure » DR. II, 594—595), *năduși* (dérivé de *năduh* « chaleur étouffante »); *vătășel* (dimin. de *vătăh* « chef »). Mais parfois, l'*h* final est devenu *f* (*catașif*, *burdușf*, *vătășf*); les formes flexionnelles et les dérivés en *ș* ont alors été rapportés au radical en *f*: ainsi est né le morphonème *f* — *ș*, qui est d'origine slave, sans pourtant exister en slave sous cette forme. Nous le rencontrons par exemple dans *Ghimbășan* « habitant de Ghimbaf (< allem. Weidenbach) », *Ghimbășel* « affluent de la rivière Ghimbaf », *Holboășan* « habitant de Holbaf (< allem. -bach) », [*covârși* « combler », dérivé de l'expression *cu vârf* « comble », DR. VI, 313—315].

En général, le morphonème n'est pas emprunté: il est le produit du génie de la langue, et le plus souvent il ne fait que continuer, dans la conscience grammaticale des sujets parlants, une loi phonologique.

Cela arrive quand une loi phonologique a des répercussions en morphologie. Par exemple la loi phonologique: « *a* non accentué, lorsqu'il n'est pas initial, se change en *ă* (*apparo* > *apăr*, *casa* > *casă*, *carbonem* > *cărbune*, etc.) » s'applique aussi dans de nombreux cas tels que *lătrat* (de *latratum*), par opposition à *latră* (< *latrat*),

bărbat (de *barbatus*), par opposition à *barbă* (< *barba*). D'autre part, la loi phonologique « *t* suivi d'un *i* long accentué ou de *i* dans les éléments flexionnels se change en *ț* (*attitio* > *ațăț*, *subtilis* > *subțire*) » s'applique aussi dans *toți* (de *toti*), par opposition à *tot* (< *totus*), *cânți* « tu chantes » par opposition à *cânt* (< *canto*). Voilà pourquoi le dérivé de *curat* « propre » formé avec le suffixe *-ie* n'est pas **curatie*, mais bien *curăție*, avec les morphonèmes *a — ă* et *t — ț*.

Pour comprendre le morphonème, il est donc nécessaire de connaître la grammaire historique.

Nous avons dans la conjugaison *învăț* — *începe* — *învață* — *învățăm* — *să începe* (« j'apprends — tu apprends — il apprend — nous apprenons — qu'il apprenne ») l'alternance *e — a — ă*, qui s'explique par les lois phonologiques que voici :

Après les labiales :

a) *e*, accentué ou non, reste intact devant un *i* de la syllabe suivante: *începe*, *fețe*, *peri*, *perișoare*, *fetișcană*.

b) *e* accentué se change en *ea* qui — en daco-roumain — devient *a*, lorsque la syllabe suivante contient un *ă* ou un *a*; il redevient *e* devant un *e* dans la syllabe suivante: *învață*, *fată*, *pară*; *să începe*, *fete*, *pere*.

c) *e*, accentué ou non, devient *ă* quand la syllabe suivante contient un *o*, *u* ou un *ă* ou qu'il n'est suivi d'aucune voyelle: *învăț*, *făt*; *învățăm*, *fătărău*.

Mais si, aux yeux de la grammaire historique, dans les formes citées *a* et *ă* sont des sons provenant de l'évolution de *e*, au point de vue statique nous ne pouvons constater qu'une alternance entre *e*, *a* et *ă*, sans aucune conscience du rapport étymologique. En d'autres termes, pour ceux qui n'avaient plus à choisir entre les prononciations coexistantes *începe* et *învăț*, *fete* et *făt*¹⁾ etc.,

¹⁾ Il y a divers « styles » de prononciation, des variantes grammaticales, des mots, des tournures, qui sont interprétés, par une collectivité de sujets parlants, comme appartenant et convenant à la génération des gens âgés; et d'autres au contraire qui sont considérés comme l'apanage de la jeunesse ou comme le dernier cri de la mode... Mais l'affaire ne se réduit pas à la simple coexistence sensible aux sujets parlants, de particularités d'expression des différentes générations vivantes, il y a possibilité d'emploi des variantes existant dans le langage d'une seule et même personne. (JAKOBSON, *Remarques*, 15). Pour ce qui est de ces manières multiples de parler chez le même individu, selon la personne à qui il s'adresse, cf. DR., IV, 1376 et le présent volume p. 85.

pour les générations qui ne participaient plus à la transformation de *e* en *ă* (après la labiale en position « dure ») il ne pouvait plus y avoir entre l'*e* et l'*ă* des différentes formes flexionnelles du verbe *învăța* de rapport évolutif, à savoir: « *e* se change en *ă* ou en *a* selon que dans la syllabe suivante se trouve un *o*, un *u*, pas de voyelle, ou un *ă*, un *a* ». Le rapport est devenu statique, soit: « *e* est motivé devant *i* et *e*; *a* est motivé devant *ă* et *a*; *ă* devant d'autres voyelles ou en l'absence de voyelles dans la syllabe suivante ».

Si, pour comprendre un morphonème, il est nécessaire, comme nous l'avons vu, d'employer une méthode de recherche diachronique, en revanche la morphologie entre dans le système synchronique: ce dernier, selon la définition de M. JACOBSON (*Remarques*, 15) est « un système existant à un moment donné dans la conscience linguistique d'une collectivité de sujets parlants et constituant une prémisses indispensable de la parole... « La forme la plus caractéristique de la projection de la diachronie dans la synchronie est l'attribution d'une fonction différente » (*ibid.*).

Le morphonème est souvent le renversement de la loi phonologique; parfois son renversement erroné.

Fată « jeune fille » (< *feată* < lat. *feta*) donnant au pluriel *fete*, par « analogie » aussi le mot *față* « face » (du latin *facia* = *facies*) a pris un pluriel *fețe*; cependant, au point de vue étymologique, nous n'avons pas dans ce mot un *e*, mais un *a* qui aurait dû se maintenir au pluriel — ce qui était d'ailleurs le cas dans les plus anciens textes. De même, l'alternance entre *o* et *u* de *port* — *purtăm* « je porte — nous portons », *porc* — *purcel* « porc — pourceau », qui correspond à la loi phonologique selon laquelle *o* atone se transforme en *u* (*occido* > *ucid*, *leporem* > *iepure*, *latro* > *latru*) a pu engendrer également *jor* (à côté de la forme littéraire *jur* < *juro*), et *scol* (au lieu de **scul* < **excub(u)lo*), vis-à-vis de *jurare*, *sculare*, par analogie avec *port* (< *porto*) — *purtare* (< *portare*). Le sentiment que *o* appartient à la syllabe accentuée, et *u* à la syllabe atone a entraîné, lorsque l'accent s'est déplacé en raison du suffixe, le dérivé *păcorniță* « boîte à goudron », de *păcură* « goudron ».

La métaphonie de *e* en *ea* et la conservation de ce *ea* en dacroumain demandent deux conditions: l'accent et la présence de *a* ou *ă* dans la syllabe suivante: inversement, nous constatons que, devant *i* ou *e*, ou encore quand il perd l'accent, un *ea* devient *e*.

Sur le modèle *deăsă* — *dése*, *deși*, *îndesă* « épaisse, épaisses, épais (plur.), épaissir », nous avons *Munténi*, *Munténce* (au lieu de *Munteani*, *Munteance*, comme on disait autrefois) ou *delușcan* « monticule », *greșos* « nauséabond », *stegar* « porte-drapeau », dérivés de *deal* « colline », *greață* « nausée », *steag* « drapeau ».

Parfois, cette forme apparaît comme le résultat de deux lois phonologiques ; au point de vue morphologique, une confusion entre elles était presque inévitable.

Par exemple, si le diminutif de *băiat* « garçon » est *băiețel*, l'orientation, pour le morphonème *iá* — *ie'* pouvait provenir de cas tels que *iaz* — *iezi* « digue, endiguer », — où l'*a* étymologique, perdant l'accent devient *ă*, lequel à son tour, comme toujours après les palatales, s'est changé en *e* (cf. *tăiăm* > *tăiem* « nous coupons »), mais elle pouvait être aussi due à des cas comme *iartă* < *libertat* — *iertăm* < *libertamus* — où l'*ie* initial se change en *ia* par métaphonie, étant accentué, seulement quand la syllabe suivante contient un *ă*, et se maintient dans les autres cas.

De même, des formes verbales comme *lăsă* — *lăsăm* « il laisse — nous laissons » — conformément à la loi phonologique suivante : *a* atone devient *ă* — ont été assimilées à *învăță* — *învățăm* « il apprend — nous apprenons » — où *a* et *ă* proviennent d'un *e* précédé d'une labiale. D'où la forme dialectale *să lese* « qu'il laisse », sur le modèle de *să învețe*. Souvent en effet la loi phonologique, avant de devenir morphonème, subit des réductions ou des amplifications dues aux interprétations ultérieures données par les sujets parlants. Le changement de *a* en *e*, motivé dans le cas de *învețe*, et explicable en raison de l'analogie pour *fețe*, à cause de la labiale qui précède, apparaît aussi dans *lese* ; pourquoi ? Parce que le sujet parlant, l'attribuant à la position molle *a* étendu l'alternance *a* — *e*, qu'il connaissait après les labiales (*fată* — *fete*) et les palatales (*iartă* — *ierte*), aussi aux cas où d'autres sons précèdent. Dans DR. V, 777 sqq. j'ai parlé longuement de l'interprétation ultérieure que, en daco-roumain, les sujets parlants ont donnée à la position molle en tant que facteur influent pour le sort de certaines voyelles après *r*, et qui explique le morphonème *e* — *ă* de *rece* — *răcoare* « frais — fraîcheur ».

Le sentiment étymologique, en particulier le sentiment du rapport qui existe entre le mot primitif et le dérivé, reste le plus souvent vivant dans la conscience des sujets parlants, même lorsque de profondes modifications sont produites dans le radical ou l'élément

de dérivation, non par des lois phonologiques, mais par des accidents généraux.

Ainsi, la métathèse n'empêche pas *fârtat* « compagnon » d'être reconnu comme dérivé de *frate* « frère », *logodă* « fiançailles » comme on prononce dans certaines régions — ainsi à Bran — au lieu de *logodnă*, comme appartenant à la même famille que *logodi* « fiancer ». *Bârneț* « ceinture du pantalon » pour *brâneț* est lié par le sens à *brâu* « ceinture », et sa forme ne l'entraîne pas dans la famille de *bărnă* « solive ». A côté de *flocos*, *flocotină*, *flocotos* « velu, flocons, poilu » nous avons *flotocos*, avec métathèse; ce dernier mot est aussi reconnu pour un dérivé de *floc* « flocon ». Même si elle porte sur le suffixe, la métathèse n'empêche pas l'analyse: cela ressort d'exemples tels que la forme moldave *cuptior*, provenant par métathèse de *cuptoriu* « four », *cărțaluie* pour *cărțulie* « livret » ou *pusteitate* (« Letopisețe », I, 196/34) pour *pustietate*.

De même, le sens étymologique distingue le rapport entre dérivé et primitif aussi dans les cas de contaminations. Ainsi, *încolățaci* « s'entortiller », formé de *încolăci* + *împletici* « s'enrouler et s'enchevêtrer » est reconnu comme dérivé de *colac* « gâteau en forme d'anneau ». Le lien d'origine ne disparaît que dans la forme *încotoloci*, qui présente et une métathèse et une altération par assimilation vocalique; l'étymologie populaire rapproche ce mot plutôt de *cotoc* « matou » et lui donne le sens de *a se încolăci* « se recroqueviller » comme un *cotoiu* « un matou ». De même, *iepurină* « jument » (*iapă*) agile comme un lièvre (*iepure*) (DR. V, 204) éveille simultanément les images des deux radicaux: *iapă* et *iepure*. L'étymologie populaire fait une analyse erronée dans *gâtlej* « gosier », considéré comme un dérivé de *gât* « cou », bien qu'il n'y ait pas en roumain de suffixe *-lej*; en réalité, ce mot vient par métathèse de **gâltej*, qui est un dérivé du slave *glütŭ*, avec le même suffixe que dans *gâtej*, *vârtej* « brandille, tourbillon » etc.

Même lorsque le radical est raccourci par suite d'une analyse inexacte, le lien avec le mot primitif persiste dans la conscience de la plupart des sujets parlants. C'est le cas pour *gălbuiu* « jaunâtre », de *galben* « jaune », modelé sur *albiu* « blanchâtre » — si toutefois *gălbuiu* n'est pas un dérivé ancien de *galb*, conservé dans l'istro-roumain *găbu* < lat. *galbus*.

De même *grăbos* « cheval à l'échine blessée » (DR. V, 191) n'est pas pris pour un dérivé de *grabă* « hâte » avec qui il n'a aucune parenté sémantique, mais bien de *greabăn* « garrot »; cependant

le radical *greb* est erroné, et vient de *grebănos* « qui a le garrot élevé » considéré, par une analyse fautive, comme *greb* + *ănos*, au lieu de *greabăn* + *os*. Aussi dans des noms de bestiaux comme *Virian* et *Vinaie* « bœuf et vache nés le vendredi (*vineri*) », on sent le rapport avec le mot primitif, bien que le radical se présente sous la forme abrégée *vir-* et *vin-*, exactement comme pour *Griguță*, diminutif de *Grigore*. On reconnaît le radical dans la plupart des formes hypocoristiques des noms propres, cependant très abrégées.

On peu comparer à ces cas ceux d'*haplogogie*, où la forme du suffixe est modifiée: ainsi *armurar* « Chardon-Marie » à côté de la forme non abrégée *armurărar* « plante qui guérit la paralysie des jambes appelée *armurare* », *armăsărit* « monte » (au lieu de **armăsărărit*), *dreptate* < **directatem* au lieu de **directitatem*.

Les cas d'*assimilation* (*accord*) et de *dissimilation* (*différenciation*) n'empêchent pas non plus de reconnaître le radical. Ainsi, ce même mot de *logodnă*, que nous avons rencontré avec méatèse, apparaît parfois avec la transformation de *dn* en *rn*: *logornă*, sans que s'efface de la conscience des sujets parlants son rapport avec *logodi*, bien qu'il n'y ait pas en roumain de suffixe productif *-nă*. L'assimilation vocalique ou consonantique n'empêche pas d'analyser le mot en radical et suffixe: ainsi aroum. *mușitic* « joli » (à côté de *mușatic*), diminutif de *mușat* « beau » et *veșteji* « faner » (au lieu de **veștezi*, de *veșted* « fané ») comme *asurzi* « assourdir » (de *surd* « sourd »), ou l'ancien mot *împuciciune* « pourriture » (au lieu de *împușiciune*, d'*împuși* « pourrir »). Dans le diminutif *Gheorgachi* (souvent employé jadis), dissimilé de *georgăki*, on reconnaît le radical *Gheorghe*, et dans *ustunoiu* « ail » avec assimilation de *ustoroănu*, le radical *ustura* « cuire ». Souvent, bien entendu, les transformations dues aux dissimilations peuvent engendrer des interprétations erronées; ainsi, un philologue doué d'un sens étymologique aussi fin que M. P. PAPAĞAGI a vu dans *răscăcăra* « écarter les jambes » un dérivé de *căca* « chier »; cependant, la variante *răscrăcăra* aurait dû lui faire reconnaître le rapport étymologique avec *crac* « jambe ». Lorsque l'effet de l'assimilation ou de la dissimilation porte sur le suffixe lui-même, il peut se produire des variantes que le sens grammatical classe toutefois parmi les suffixes existants, sans s'embarrasser beaucoup du changement de forme. Ainsi, l'assimilation vocalique a engendré la variante *-emânt* (de *-imânt*) dans *coperemânt* « couverture » (chez Coresi on trouve régulièrement *coperimânt*); pour

chefălui « faire la noce » nous avons les deux formes avec assimilation *chefelui* et *chefului*; au lieu de *răzuitoare* « rateau », on entend *răzăitoare*; à côté de *capitânu*=*căpătâiu* « bout », nous avons en aroumain *căpitiănu* et *căpituănu* (ce dernier est aussi à la base du mot daco-roumain *căpătui* « établir »).

L'assimilation consonantique, lorsqu'elle porte sur le suffixe, peut engendrer même certains pseudo-suffixes, que le sens grammatical range d'ordinaire parmi les suffixes composés: ainsi *brăcinar* « ceinture » et *căcănar* « vidangeur » — au lieu de *brăcirar* et *căcărar* (de *brăcire* et *căcare*), *puțintel* « un petit peu » — au lieu de **puținzel* — et les autres cas que j'ai cités dans DR. I, 322—328. Il y a même des langues comme le turc, où l'assimilation devient un principe (« synharmonie ») du système dérivatif.

Le cas opposé à la dissimilation complète, la *propagation*, a pu produire aussi des formes nouvelles de suffixes, qui sont classés comme variantes des autres. Ainsi, la propagation de la nasale du radical dans le suffixe apparaît dans *junincă* « génisse » puis dans *basmangiu* « fabricant de foulards », qui amène *boiangiu* « teinturier » etc., et dans *scăunenciu* « petite chaise » qui engendre *tăurenciu* etc. Cf. DR. IV, 717—719.

La régularité avec laquelle apparaît un morphonème est grande: parfois même plus grande que celle qu'on observe en phonologie.

Ainsi, le français *bonne* a été emprunté sous la forme *bonă*, mais *baronne* a chez nous la forme *baroană*, parce que son rapport avec le masculin *baron* a amené le morphonème *o* — *oa*, par analogie avec *domn* — *doamnă* « monsieur — dame » et d'autres couples de mots de ce type. La perte de l'accent dans les dérivés, surtout les dérivés polysyllabiques, produit plus souvent le changement d'*a* en *ă* que l'absence d'accent dans les mots d'emprunt: *basmă* — *băsmăluță* « foulard — petit foulard », *geamandăn* — *geamăndănaș* « valise — petite valise », *dascăl* — *dăscălesc*, *dăscălime* « maître — j'enseigne, corps enseignant » etc. (Cf. PHILIPPIDE, *Principii*, 18 et DR. II, 53). De même, *ia* en position atone se conserve dans *iatac* « chambre » plutôt que dans le dérivé *ietăcel* « chambrette ». Mais, comme nous le verrons plus loin, il y a aussi des cas assez nombreux où de tels morphonèmes ne se produisent pas.

Il y a dans le système morphologique du roumain *une tendance prononcée à donner la préférence au radical « altéré » dans les formes*

flexionnelles et dérivées. En français, très fréquemment le singulier ne se distingue, pour l'oreille, du pluriel ni par l'adjonction d'une terminaison, ni par une modification du radical: *un père, deux pères*. De même, dans la plupart des verbes, on prononce d'une façon exactement pareille les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel: *je marche, tu marches, il marche, ils marchent; je marchais, tu marchais, il marchait, ils marchaient*; la différence est marquée par le pronom personnel. Lorsqu'il y a une différence, elle porte en général sur la partie accessoire du mot: la désinence: *marchons, marcha, marchant* etc.; *aimons, aima, aimant* (au lieu de l'ancienne forme *amons* etc.). Très souvent la différenciation entre les formes verbales est produite par le changement de la voyelle du radical, accompagné ou non d'un changement de désinence: *je fais — je fis; je peux — je pus — je pouvais; je meurs — nous mourons*, comme en allemand: *trinken — tranken — tränken; gewinne — gewann — gewonnen*. Lorsque, en français, les diverses formes flexionnelles se distinguent par une modification du radical, nous avons à faire à des cas « irréguliers » de déclinaison ou de conjugaison, qu'il est difficile de classer en catégories. Ainsi, au pluriel de nombreux verbes apparaît une consonne qui — dans la prononciation — n'existe pas au singulier du présent de l'indicatif, et qui est, tantôt *t*: *je sors — nous sor-t-ons*, tantôt *m*: *je dors — nous dor-m-ons*, tantôt *z*: *je dis — nous di-s-ons*, etc.: mais il n'est pas possible d'établir des catégories de morphonèmes distinctes.

Chez nous au contraire, le besoin de distinguer le singulier du pluriel ou les personnes entre elles est si grand que, lorsque nous avons la liberté du choix, le plus souvent nous ne nous contentons pas d'ajouter une terminaison, mais *nous préférons les formes qui présentent le plus de morphonèmes*. Ainsi s'explique pourquoi la désinence *-i*, qui attaque non seulement les vélaires, mais aussi les dentales et, dans quelques régions, les labiales qui la précèdent a pu être empruntée à la 4^{ème} conjugaison et généralisée aux autres: *lauzi* « tu loues », *scofi* « tu enlèves », comme *auzi* « tu entends ». Ainsi s'explique également pourquoi les pluriels en *-i* se sont généralisés à la 3^{ème} déclinaison (cf. *Une survivance du latin archaïque dans « Mélanges Thomas », 362—365*) et ont passé ensuite à la 1^{ère}: par conséquent, *glandes* est devenu d'abord **glandis* > *ghinzi*, puis ce pluriel du singulier *ghinde* s'est étendu aussi au singulier *ghindă*. (Cf. « *Convorbiri Literare* », XXXIX, 62). C'est toujours pour la

même raison que le changement de *a* en *ă* dans des pluriels comme *țări* « pays » s'est étendu aussi aux autres substantifs féminins: on a dit *părți* « parties » parce que ce pluriel ne se distingue pas seulement du singulier *parte* par la terminaison, mais aussi par l'altération de *a* en *ă* et de *t* en *ț*. Les pluriels *roți* « roues » (avec les morphonèmes *oa* — *o* et *t* — *ț*) et *străzi* « rues » (avec les morphonèmes *a* — *ă* et *d* — *z*) l'emporteront avec le temps sur les pluriels *roate* et *strade*. Cette tendance à marquer aussi par des changements de son dans le radical les différentes formes flexionnelles a amené des exagérations comme: *ciasoarnice* (pluriel de *ciasornic* « montre »), à côté de la forme normale *ciasornice*; *frațani* « frères » mais *tătâni* « pères » — car l'homme n'a qu'un père: *tată*, mais en général plusieurs frères: *frați*. Dans quelques régions, on trouve aussi *piepșini* (en aroumain *k'apșâni*), pluriel de *pieptine* « peigne »; en aroumain *k'eșiri* « pierres », pluriel de *k'atră*.

On peut faire la même observation dans la dérivation, où l'on rencontre le morphonème *a* — *ă* par exemple dans des dérivés tels que *Săcărea*, *Căldărea*, dont nous avons parlé plus amplement dans *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, 31. La préférence pour les radicaux altérés s'observe aussi dans les dérivés verbaux, où quelques verbes présentant *ți* et *di* à la fin du radical ont entraîné la généralisation des radicaux en *ț* et *z* au gérondif, dans les adjectifs et les noms abstraits verbaux du type de *scoțând* « sortant », *arzător* « brûlant », *răzătură* « raclure », même *crezare* « croyance », *vânzare* « vente ». On trouve même des « exagérations » du genre *boușor* « petit bœuf » — plur. *boșori*, *iedișor* « petit chevreau », — plur. *iezișori*, dont je me suis occupé dans « Homenaje a Menéndez Pidal », III, 265 (cf. le présent vol., p. 300). Dans ce dernier travail, j'ai montré que, en imitant des modèles très anciens comme *omen-esc* « humain », *căpăt-ăiu* « bout », *șel-ar* « sellier », *frigur-os* « frileux », le roumain a pris l'habitude de former des dérivés sur le radical du pluriel: ainsi *cărțaș* « joueur de cartes » de *cărți* « cartes », *dințar* « instrument à dents » de *dinți* « dents », *îngândurat* « pensif », de *gânduri* « pensées », *năzuros* « capricieux » de *nazuri* « caprices » etc.¹⁾. Mais je montrais aussi autre chose: à savoir que, si nous trouvons

¹⁾ A côté de *colțat* et *colțos* « qui a de grandes dents (*colți*) ou beaucoup de dents », on a *colțurat*, ou *colțuros* « qui a de grands coins (*colțuri*) ou beaucoup de coins ».

si fréquemment le radical altéré dans les dérivés, ce fait n'est pas toujours dû à une dérivation partant de la forme du pluriel, mais plus souvent encore à l'analogie: *duioşenie* « douceur » au lieu de **duiosenie* — a été modelé sur le synonyme *duioşie*; *verziui* « verdâtre » — au lieu de **verduiu*, sur le synonyme *verziu*; *băieţaş* « petit garçon » et l'opposé *băieţoiu* « grand garçon » — à côté de *băietan* — sur *băieţel* etc. ¹⁾. De même, dans la région de Sibiiu, on dit *petat* « taché » au lieu de *pătat*; dans d'autres régions, *a feşui* « raboter » au lieu de *a făşui*; en Moldavie, *mesuţă* « petite table » au lieu de *măsuţă*: l'apparition absolument irrégulière de l'e est due, dans les premiers cas, au pluriel — car le sens est: qui a beaucoup de taches: *pete*, et rendre des surfaces planes: *feşe*, mais dans le dernier au synonyme *mesică* ou *mesită*.

A ces cas de dérivation sur le radical du pluriel et d'attraction de synonymes — ou de mots de sens opposé — à radical altéré, viennent s'ajouter, comme je l'exposais dans l'article cité, des cas tels que *vineţeală* « bleu produit par un coup », *Flămânzilă* « l'Affamé » ²⁾: ces mots ont été rattachés par erreur aux adjectifs *vânăt* « bleu » et *flămând* « affamé », au lieu de l'être aux verbes *vineşi* « bleuir » et *flămânzi* « avoir faim ». Aussi les radicaux à consonne altérée ont-ils pu s'étendre à certains dérivés du type *Apolzean* « habitant d'Apold », *Bănăţean* « du Banat », sans compter le mot d'après-guerre *regăţean* « de l'Ancien Royaume ». Ces mots ont *z* et *ţ* au lieu de *d* et *t*; en effet, devant le suffixe *-ean*, d'origine slave, la dentale aurait dû demeurer intacte, comme dans *Abrudean* etc.

Je pense qu'il faut chercher l'analogie qui a amené le *ţ* dans ces mots dans des dérivés du type *Urlăţean* « habitant d'Urლატი ». Mais pour qu'une pareille analogie pût jouer, il fallait que la langue

¹⁾ J'ai cité comme preuve le cas de *grămăjuie* « petit tas » qui ne peut pas être dérivé du pluriel *grămezi* « tas », mais s'est modelé sur le synonyme *grămăjoară*, où le *j* est normal. Il y a d'autres exemples aussi probants: de *slăbină* « flanc » on a tiré le diminutif *slăbiuţă* (DR., V, 325); j'ai entendu à maintes reprises, à Bran, le diminutif *prăjiuţă*, de *prăjină* (perche); le diminutif de *suman* « sarrau » est, chez Sadoveanu, *sumăieş*. Certainement, avant l'apparition de ces dérivés irréguliers, il y a eu les formes *slăbioară*, *prăjioară* et *sumăior*, avec la disparition normale de *n* devant le suffixe *-ior* (comme dans *bătrăior*, *rumeior*); ce n'est que plus tard que s'est produit le changement de suffixe, peut-être par analogie avec des mots comme *săbioară* = *săbiuţă* ou *sicrior* = *sicrieş*.

²⁾ Personnage des contes populaires roumains.

eût une préférence marquée pour le morphonème et les radicaux plus prégnants.

Cette tendance générale à préférer le radical altéré existe en effet: nous le voyons par l'exemple de *cioreci* « pantalons de paysan ». Ce mot n'a pas de singulier et on en a pourtant tiré les dérivés *ciorecuț*, *ciorecași*, *ciorecat*, *incioreca*. De même que nous avons un *k* dans *porcar* « gardien de porcs (*porci*) », de même nous avons un *k* dans *ciorecat* « habillé avec des *cioreci* ». Il faut chercher le point de départ de ce phénomène dans les dérivés anciens, remontant au temps où la consonne *c* n'était pas encore devenue affriquée devant *e* et *i*, du type de *împăca* « apaiser » vis-à-vis de *pace*, *pureca* « épucer » vis-à-vis de *purece*, *dulcoare* « douceur » vis-à-vis de *dulce* et *dulceață*, *pescar* « pêcheur » vis-à-vis de *pește* etc., et dans les nombreux métaplasmes du genre *purece* = *purec*, *berbec* = *berbec* etc. Étant donné qu'il y avait tant de modèles, le morphonème *k* — *č* a pu se répéter aussi dans les dérivés plus récents, soit qu'on ait choisi des variantes en *č* (*ğ*, *șt*) comme dans *dulceag* « douceâtre », *împăciui* « apaiser », *sângios* « sanglant », soit — plus souvent — la variante en *k*, *g*, *sk*: ainsi *cincar* « cheval de cinq (*cinci*) ans », *berbecar* « berger de brebis (*berbeci*) », *forfecă* « couper aux ciseaux (*foarfeci*) », *pântecare* « diarrhée » (*pântece* « ventre »), *pescui* « prendre du poisson (*pește*) », *cinzeacă* « mesure de cinquante (*cinzeci*) grammes », et même *prășcar* « fondeur » dérivé de *praștie* où le groupe *șt* ne se réduit pas à un *sc* plus ancien, et *prepelicar* « chien d'arrêt » — au lieu de *prepelicer* — dérivé de *prepeliță* « caille ». Je crois que c'est une erreur d'admettre avec TIKTIN (*Dictionnaire roumain-allemand*) que *cincar* est un dérivé ancien, à cause du *k* de la fin du radical. Pour le sens de notre langue, le radical en *k* est plus « prégnant » que celui en *č*; aussi l'emporte-t-il dans les dérivés du type *cearcăn* « cercle », *floacăn*, « pelure », *leagăn* « berceau », *mesteacăn* « bouleau », *tragăn* « je tiraille »; *strigăt* « cri », *treacăt* « (en) passant », *găgăt* « cri de l'oie », dont je me suis occupé dans DR. III, 397. Dès les temps les plus anciens, *facio* devient **fac*; la terminaison *-ando* et les suffixes *-atorius*, *-atura* s'étendent aux verbes de la 2^{ème} et de la 3^{ème} conjugaison — d'abord sans doute dans des verbes terminés en *c*, *g*: *tăcând* « taisant », *mergând* « allant », *făcător* « faiseur », *alergătură* « course » etc. Pour la même raison, les variantes *-an*, *-ală*, et *-ască* des suffixes *-ean*, *-eală* et *-ească*, qui au point de vue phonologique n'ont de raison d'être

qu'après *rr* et les labiales (dans quelques régions aussi après *s*, *z*, *ț* et *ș*, *j*) apparaissent aussi après les vélaire: *Nădlăcan* « habitant de Nădlac », *încurcală* « confusion », (*brâncă*) *gâscască* « d'oie » etc. C'est pourquoi, enfin, quand on peut choisir entre les suffixes *-anie* et *-enie*, on unit *-anie* de préférence à la variante du radical qui présente une vélaire: *prefăcanie* « feinte », *petrecanie* « divertissement », *rătăcanie* « endroit perdu ».

Je ne crois pas inutile d'insister un peu sur un fait intéressant. J'ai dit plus haut que de *porc* et de la famille de ce mot, on extrait un radical PORK- avec les variantes PORĀ-, PURĀ- etc.; pour *ciocareci* et la famille de ce mot, avons-nous considéré comme radical CIO(A)REĀ- et comme variante CIO(A)REK-, parce que ce mot n'a pas de singulier. Mais avons nous bien le droit de dire que entre PORK-, PORĀ-, PURĀ- etc. le radical est justement PORK-, c'est-à-dire celui qu'on extrait du nominatif singulier et non pas PORĀ-, celui du pluriel, alors que ce mot est employé tout autant au pluriel qu'au singulier? Ne pourrions-nous pas dire tout aussi bien que le radical est PORĀ- ou PURĀ-, et que PORK- est une variante? En d'autres termes, la forme du pluriel (*porci*) ou du diminutif (*purcel*) n'a-t-elle pas la même valeur linguistique que la forme donnée en premier lieu par le dictionnaire ou la grammaire?

Normalement, je crois que non. Le fait même que dictionnaire et grammaire ont enregistré le mot sous la forme du nominatif singulier ne peut pas être dû à un simple hasard. Le premier lexicographe, le premier grammairien qui ont donné la préférence à cette forme ont agi ainsi parce que cela leur paraissait naturel; ceux qui ont suivi ont imité cet exemple, parce que personne n'a pensé qu'une autre forme pourrait remplacer celle-ci. Le cas sujet singulier — en dehors naturellement des mots qui n'ont pas de singulier — est celui qui se présente normalement à l'esprit du sujet parlant: c'est de lui que nous tirons, non seulement en philologie mais encore dans la grammaire non-écrite, le radical-type.

Pour les verbes, la forme qui frappe tout d'abord est la 1^{ère} personne du singulier du présent de l'indicatif, que nous rencontrons en premier lieu dans les paradigmes de conjugaison et dans les titres des dictionnaires grecs et latins. La tendance égocentrique et l'intérêt pour le moment présent font que la notion verbale, lorsqu'elle n'est pas précisée avec plus de détail, se présente au premier plan de l'attention sous la forme « je » et

« maintenant ». Nous trouvons aujourd'hui l'infinitif dans les dictionnaires de la plupart des langues modernes: mais c'est là une innovation lexicographique, qui suppose un processus d'abstraction plus compliqué. Ainsi, de même que, du nominatif singulier, nous extrayons le radical-type PORC-, de même, de la 1^{ère} personne du singulier du présent de l'indicatif, nous extrayons pour le verbe « porter » le radical PORT- avec les variantes PORT-, POART-, PURT-.

La manière dont se produisent les analogies nous montre bien que les choses se passent en effet ainsi. La loi phonologique selon laquelle: « *ân* accentué se transforme en *âin* lorsque la syllabe qui suit contient un *e* », apparaît dans *mâine*, *câine*, *pâine* « demain, chien, pain ». Les cas sont trop peu nombreux pour qu'il en sorte un morphonème. Le radical extrait du *nominatif singulier* de ces deux derniers substantifs est généralisé aussi aux dérivés *câinos*, *pâinuță*. Au contraire, le radical du nominatif de *bătrân*, *Român*, *stăpân* « vieux, Roumain, maître » et de *rămân* « je reste », 1^{ère} personne du singulier de l'indicatif présent, apparaît, par analogie, aussi dans les vocatifs *Române*, *stăpâne*, au féminin pluriel *bătrâne* et à la 3^{ème} personne *rămâne* (encore qu'on trouve aussi des traces de *rămâne*). Des cas comme *vârs* au lieu de *viers* < lat. *verso*, *lăs* au lieu de *las* (de *lăsăm*, *lăsare*) ou *rugă* (au lieu de **roagă*), dérivé post-verbal de *ruga*, sont beaucoup plus rares ou beaucoup moins répandus que *ședem*, *ținut*, *șerind*, *lăudăm* etc. « nous sommes assis, tenu, périsant, nous louons » — au lieu de **sedem*, **tinut*, *șerind*, **lădăm*.

Nous avons pu voir dans les pages précédentes combien est actif et développé chez les sujets parlants le sens grammatical qui gouverne le morphonème¹⁾. Mais, si nous avons force exemples de la sûreté et de la promptitude avec lesquelles agit ce sens, il n'en est pas moins vrai que d'autres exemples dénotent le

¹⁾ On pourrait emprunter des exemples à d'autres langues, où le morphonème prend des aspects tout à fait différents. Pour rester dans le domaine roman, je citerai seulement le cas des sons initiaux de certains mots, changés par phonétique syntactique. Ainsi *z*, en français, ajouté au début d'un mot, sert dans certaines circonstances à former le pluriel: par exemple *homme* (prononcé *om*) — *des hommes* (prononcé *zom*); ou le redoublement de la consonne initiale, en italien, par exemple *Roma* — *a Roma*; ou la sonorisation de la sourde initiale dans certains dialectes sardes: *casu* — *su çasu*, *tazzu* — *șu đazzu* etc.

contraire. Ces derniers ne sauraient être négligés; ils méritent au contraire d'être examinés avec la plus vive curiosité scientifique.

En vérité, aujourd'hui, alors que nos conceptions sur la langue diffèrent à tant d'égards de celles de nos prédécesseurs, les « exceptions » ne sont plus pour nous un élément troublant, de nature à ébranler la foi dans la régularité mathématique des « lois ». Pour les néo-grammairiens, l'exception devait être *éliminée* par une explication, et elle n'avait plus d'importance à partir du moment où elle avait été expliquée. Le linguiste, lorsqu'il n'arrivait pas à éclaircir un cas réfractaire, se refusait toutefois à admettre l'existence de l'exception; il accusait l'imperfection des moyens d'investigation et des connaissances de ceux qui étudient les langues (cf. le présent volume p. 144).

Aujourd'hui, nous savons que la langue ne nous est pas extérieure, qu'elle est en nous; nous ne considérons plus le sujet parlant comme un organe passif de transmission, comme une sorte d'instrument inconscient du parler traditionnel, mais comme un générateur de celui-ci, qui entre avec toute sa personnalité, tantôt marquante, tantôt dénuée d'originalité, dans le développement de la langue. Aujourd'hui, les cas réfractaires nous paraissent chose normale et nous intéressent par conséquent au plus haut point, car ils nous permettent de constater la mesure dans laquelle la collectivité réagit à l'égard des innovations individuelles. Aujourd'hui nous savons en outre que, tout comme il y a des gens doués pour le dessin, la déclamation ou les mathématiques, il y a aussi des gens *qui ont un don pour la langue*. Les traces que ces créateurs de valeurs nouvelles laissent dans le parler traditionnel sont plus importantes que la contribution des autres, plus nombreux mais dont l'esprit inventif est moindre, ou qui n'ont pas d'aptitudes pour gouverner intelligemment le matériel linguistique héréditaire. Dans cette majorité, il se trouve, comme dans la vie de chaque jour, des éléments soumis à l'ordre social, à côté d'esprits dénués de sens traditionaliste et de natures révoltées: « si *socialisées* que soient les formes de notre vie psychique, *l'individuel* ne peut pas être ramené au social » (S. KARCEVSKIJ dans *Mélanges* I, 88). Ainsi qu'il y a des hommes dépourvus d'« oreille » musicale, ainsi il y a aussi des individus qui n'ont pas le sens des rapports constants entre les éléments linguistiques. Mais, tandis qu'en musique une note « fausse » est toujours remarquée et choquante, et ne saurait par conséquent s'implanter, au

contraire, dans le langage, on s'habitue facilement à une forme « erronée ». Il suffit que celui qui les met en circulation ait le prestige nécessaire, pour qu'elle soit imitée, acceptée, transmise et même généralisée.

Les choses étant ainsi, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que nous trouvions des irrégularités: il serait inexplicable qu'il n'y en eût point. Surtout, n'oublions pas une chose: tous les hommes ne disposent pas du même matériel linguistique; ainsi les « règles » qu'extrait chacun de nous sont basées sur des exemples différents et parfois susceptibles d'interprétations diverses. Il est vrai que pour arriver à la même conception sur le style roman ou gothique il n'est pas nécessaire d'avoir vu les mêmes monuments, mais il n'en est pas moins vrai que la conception que se fait chacun de nous d'un style diffère dans les détails de celle des autres.

Et d'abord, les *alternances de sons* dans les différentes formes ou dans la famille d'un mot ne sont pas toutes perçues par les sujets parlants. Ainsi, l'alternance *k'—č* dans *păduche* (< *peduculus*) vis-à-vis de *păducel* (< **peducellus*) n'est pas entrée dans la conscience linguistique — bien que la parenté entre les deux mots soit évidente pour n'importe quel Roumain — parce qu'elle ne se rencontrait pas dans d'autres exemples. Même lorsque le nombre des mots soumis à une loi phonologique est assez élevé, il ne s'ensuit pas que le morphonème apparaisse toujours. Tel est par exemple le cas de *au* qui s'est changé en *a* (*ă*) devant l'accent. (Cf. DR. IV, 706). Au lieu que les formes en *au* et *a* (*ă*) soient réparties dans la morphologie et la dérivation selon la loi phonologique (auquel cas nous aurions *laud* — **lădare* « louer », **desfauc* de *disfabico* — *desfăcare* et *caut* — *cătare*) nous avons, ou la généralisation de la forme forte: *lăudare*, *aurar* « orpailleur », *tăurenciu* « petit taureau », ou celle de la forme faible: *desfăc* (malgré l'homonymie avec *disfacio*), ou la bifurcation: *caut* — *căutare* « chercher », à côté de *cat* — *cătare* « regarder ».

De même que les mots nouveaux, lorsqu'ils entrent dans la langue, tantôt sont assimilés immédiatement aux mots anciens, tantôt se sentent pour ainsi dire étrangers et restent longtemps sans acquérir droit de cité, de même les mots d'emprunt, surtout les néologismes, et quelques créations spontanées, sont souvent réfractaires au morphonème. L'absence du morphonème est, jusqu'à un certain point, le stigmate de l'intrus dans la langue.

J'ai cité plus haut le cas de *baroană*, néologisme, qui a le morphonème *o — oa*; on pourrait en citer d'autres, d'origine tout à fait récente, comme *claxon* ou *combinezon*, qui font au pluriel *claxoane*, *combinezoane*. Mais d'autres auraient un son fâcheux si on leur appliquait ce morphonème, ainsi *cazonă* (féminin de *cazon* « de caserne ») ou des formes verbales comme *adoptă*, *aprobă*, *transportă* (en Transylvanie: *adoaptă*, *aproabă*, *transportă*) à côté de *invoacă*, *provoacă* etc. Ce qui est plus intéressant, c'est que le féminin de *fost* (participe passé du verbe « être »), mot très ancien, est non seulement *foastă*, mais aussi *fostă*, et que la 3^{ème} personne du singulier du verbe ancien a *desvolta* « développer » est *desvoltă* à côté de *desvoaltă*. L'explication pourrait être la suivante: l'emploi de *fost* avec un substantif pour traduire « ex » ou « ancien » est chez nous nouveau, et non populaire; ainsi une expression comme *fost ministru*, calquée sur le français « ancien ministre » peut être assimilée à un néologisme. Ceci expliquerait pourquoi on dit, sans morphonème, « *fostă* présidente de telle société ». Il y a aussi des gens à qui *desvoltă* fait l'impression d'un néologisme, car le paysan ne dit pas qu'un enfant est bien « desvoltat ». Mais il reste les cas bien connus: *cote* à côté de *coate*, pluriel de *cot* « coude », et *roibă* à côté de *roaibă*, féminin de *roib* « alezan », pour lesquels cette explication ne vaut pas.

Nous trouvons le morphonème *s — ș* aussi dans des néologismes comme *cactuși*, pluriel de *cactus*, *ortodocși*, pluriel d'*ortodox*. Si, chez Coresi, nous trouvons encore le pluriel *evangheliști* au lieu de *evangheliști*, comme nous disons aujourd'hui, la cause en est que le mot était alors considéré comme étranger. Mais alors, pourquoi le pluriel de *trist*, mot ancien et populaire, est-il, dans la Pălia d'Orăștie (163/4 éd. Roques) *tristi*, et non *triști*? Pourquoi, dans la région de Brașov, le pluriel de *Sas* « Saxon » est-il *Sasi* et non *Sași*? Pourquoi le pluriel de *casă* est-il, non seulement *case* et *căși*, mais aussi, dans quelques contrées, *căsi*? A côté de *lățime* « largeur », *înălțime* « hauteur », *preoțime* « clergé », *cruzime* « cruauté », qui présentent l'altération régulière des dentales devant l'*i* long et accentué du suffixe *-îmen*, nous avons *desime* « épaisseur », *grășime* « graisse », *grosime* « grosseur », *îngustime* « étroitesse », plus rarement *josime* « bassesse » et *totime* « totalité », ainsi que *surdime* « surdité » à côté de *surzime*. Au temps où je pensais qu'une explication, même si elle n'est pas absolument convaincante, vaut mieux que l'absence d'explication, je croyais

que « l'irrégularité » de *grosime* était due au fait que jadis nous avons eu, comme en italien, le dérivé **grosime*, et que plus tard seulement le suffixe *-ume* a été remplacé par *-ime* — qui chez nous s'est substitué aussi à *-ame* — sans que le radical fût changé. Seulement de telles irrégularités ne se rencontrent pas seulement dans les dérivés en *-ime*, mais aussi, quoique plus rarement, dans les dérivés avec d'autres suffixes: ainsi *argintiu* à côté de *argințiu* « argenté », (comme *vinețiu* etc.), *părintesc* à côté de *părințesc* « paternel », comme *preoțesc*, *frățesc* etc., *săgetea* à côté de *săgețea*, etc.

Nous pouvons dans certains cas entrevoir la cause qui empêche le morphonème d'apparaître. Ce peut être l'*homonymie* dans des cas comme *fetie* « état de fille » (à côté de *avuție* « avoir », *bărbăție* « virilité », *beție* « ivresse », *blăstămăție* « coquinerie », *bogăție* « richesse », *curăție* « propreté », *luminăție* « altesse », *preoție* « prêtrise », *sfinție* « sainteté » etc.), parce que **feție* pourrait être pris pour un dérivé de *față*. Toutefois, nous avons vu, au cours de ce travail, des exemples comme *bârneț* et *cârșoară*, où l'*homonymie* ne choque pas.

Si à côté de *cojocel* « vêtement paysan » *petecel* « petit morceau »; *porcesc*, *drăcesc* « de porc, de diable »; *calicie* « pauvreté », *mojicie* « grossièreté »; *adâncime* « profondeur », *sărăcime* « pauvreté »; *broștime*, *broștet* « masse de grenouilles » etc., avec le morphonème *k(sc) — ĉ (șt)*, nous avons les dérivés *furchiță* « petite fourche », *măciuchiță* « petit gourdin », *nuchiță* « petite noix », *broschiță* « petite grenouille », *ploschiță* « petite gourde », la cause en est probablement une sorte de dissimilation prohibitive, pour éviter que les sons *ĉ — ț* ne se suivent dans deux syllabes voisines (**nuciță*), ce qui est déplaisant pour une oreille roumaine.

Cependant, il ne faut pas forcer de telles explications, comme le montre le cas suivant: à côté de *coc* « je fais cuire » — *cuptor* « four », *porc* — *purcel*, nous avons *coptură* « gâteau cuit au four », et *porcărie* « cochonnerie »; à côté des formes dialectales *purcar* et *murar* « porcher » et « meunier » (cf. aussi les noms propres *Purcariu* et *Murăroiu*), nous avons les formes littéraires *porcar* et *morar*, donc inconséquence patente dans l'application du morphonème *o — u* (qui a cependant produit aussi des analogies comme *jor*, *scol*, *pacorniță*, citées plus haut).

D'aucuns admettent que les formes en *o* sont plus récentes, par conséquent nées en un temps où la loi phonologique du

changement de *o* atone en *u* n'était plus « en action ». Mais on peut objecter à cette explication d'ordre *chronologique* des cas comme *amorțesc* « engourdir », *cornut* « cornu », *dogar* « tonnelier », *infloresc* « fleurir », *mortăcină* « charogne », *porcăreață* « gardeuse de porcs », *întortochia* « entortiller », à qui correspondent aussi en latin des dérivés attestés, ou que nous avons le droit de supposer anciens: **ammortio*, *cornutus*, *dogarius*, *floresco*, *morticina*, *porcaricia*, **intorticularē*.

On pourrait aussi imaginer que les formes en *o* représentent un développement plus évolué des formes plus anciennes en *u*, parce que les dialectes — en général plus conservateurs — gardent davantage de formes en *u* (*amurți*, *durmi*, *înfluri*, *murar*, *purcar*, *furcăreață* etc.) et parce que certaines formes, que nous prononçons aujourd'hui en *o* sont en effet en *u* dans les textes anciens; d'autre part, le passage de *u* protonique à *o* est prouvé par des exemples tels que *rumân* > *român*¹⁾ « roumain », *cuperi* > *coperi* « couvrir », *cuprindē* > *coprindē* (prononciation régionale), « embrasser », *un om* > *on om* (sporadique) « un homme » etc. Mais si cette explication est valable pour certains mots comme *îngrupa* « enterrer », *durmita* « sommeiller », *uspăta* « régaler », attestés dans les siècles passés, elle ne s'applique pas à la majorité des autres cas.

L'explication *géographique* n'est pas non plus probable; il n'y a pas d'indice sérieux pour faire croire que l'oscillation entre les formes en *o* et en *u* se réduise à deux prononciations régionales qui se seraient rencontrées dans la langue littéraire.

On pourrait plutôt admettre une divergence de nature *sociale*; en effet, nous pouvons parfois observer que les formes en *u* se rencontrent plus souvent dans les classes sociales inférieures, et celles en *o* chez les intellectuels et dans la langue littéraire. On peut faire cette observation avec le morphonème *a — ă* dans des dérivés du type *căstăniu* « châtain » (forme littéraire: *castaniu*) et surtout avec le morphonème *e — ă* et *ea — a* dans *mărg—mergi* « je vais, tu vas », *vorbăsc* « je parle », *tocmală* « marché », caractéristiques du langage paysan dans beaucoup de régions. Il semble même — mais il faudrait examiner les choses dans le détail — que *le sens grammatical se manifeste chez l'illettré surtout par une*

¹⁾ La forme en *o* apparaît dans la Pălia d'Orăștie où nous avons aussi *conoscu* et *domnezeu* « Dieu » à côté de *Dumnezeu*.

application rigoureuse et une généralisation du morphonème, et chez l'homme cultivé surtout par un besoin d'analyse précise et une tendance de symétrie à l'intérieur des catégories grammaticales. En d'autres termes: les paysans moldaves ou transylvains disent *vor-bâsc* « je parle », mais *vorbești* « tu parles », *tocmală* « marché », mais *tocmeli* « marchés », par ce qu'ils disent aussi *văd* « je vois » mais *vezi* « tu vois », *măr* « pomme », mais *mere* « pommes »; en revanche, le lettré dit *vorbesc*, *tocmeală*, parce qu'il dit aussi *gătesc* « je prépare », *gonesc* « je chasse », *întineresc* « je rajeunis » etc., *gâteală* « toilette », *încetineală* « lenteur » etc.

Mais ce serait une erreur de généraliser cette observation, car il est certain que l'illettré a lui aussi un sens développé de la symétrie grammaticale et de la schématisation du morphonème. Ainsi, nous voyons que la loi phonologique du changement de *a* accentué en *e* lorsqu'ils est précédé de *i* et suivi de la position molle ne s'étend pas à toutes les formes flexionnelles. On dit *buruiene* « plantes », pluriel de *buruiană*, *Stoieni*, vocatif de *Stoian*, et de même *băieți* et *băiete*, pluriel et vocatif de *băiat* « garçon » ou *muieti* « mouillette » parce que ni *băiat*, ni *muieti* ne sont plus sentis comme des participes. Mais quand on forme les participes-adjectifs verbaux des verbes *muia* « tremper » et *băia* « baigner », *muiat* et *băiat*, ces formes gardent l'*a* au pluriel; on dit donc *doi băieți îmbăiați* ou *doi muieti muiati*. Le sentiment que, à la conjugaison en *-are*, le participe a pour terminaison *-at*, *-ată*, *-ați*, *-ate* (*lăudat*, *lăudată*, *lăudați*, *lăudate*) a empêché le changement de *a* en *e*. C'est encore la tendance à schématiser le morphonème qui produit l'incertitude dans des formes comme *îngenunchiare* ou *îngenunchere* « s'agenouiller », ou *studiind* ou *studiând* « étudiant » etc.

— Enfin, le maintien de *o* s'explique aussi par la conscience du lien étymologique entre dérivé et radical. En d'autres termes, *o* s'est conservé dans *porumbac* « noir taché de blanc »; *domniță* « princesse »; *domnișor* « jeune homme »; *florar* « fleuriste », *bocâncar* « cordonnier », *clonțar* « gros-bec », *cojocar* « fabricant de gilets », *covigar* « marchand de croissants », *lopătar* « fabricant de pelles », *porumbar* « pigeonnier », *rotar* « charron », *scorțar* « sittelle », *șopărlar* et *șorecar* « milan »; *Florana* « vache de couleur bigarrée », *Joiană* « vache née le jeudi »; *călătorie* « voyage » (ainsi que tous les mots en *-torie*), *aprozie* « service d'huissier », *boierie* « noblesse », *bogăție* « richesse », *domnie* « règne », *hoție* « brigandage », *iobăgie* « servage »,

popie et *preoşie* « prêtreise », *prostie* « sottise », *curioşie* « dévotion » (et tous les mots en *-oşie*), *lăcomie* « avidité », *mojicie* « grossièreté », *vrotrie* « métier d'entremetteur », *neghiobie* « niaiserie », *nerozie* « sottise », *obrăznicie* « insolence », *slobozie* « libération », *covăcie* « métier de forgeron », *mitocănie* « vulgarité » et *mitocănime* « populace »; *răcoros* « rafraîchissant »; *rosură* « églantine » etc., parce que le lien étymologique de ces mots avec *porumb* « pigeon », *domn* « seigneur » etc., a été présent à l'esprit au moment de la dérivation; plus présent que chez ceux qui ont dérivé — d'*alboare* « blancheur », *cos* « je couds », *moiu* « je trempe », *putoare* « puanteur », *rog* « je prie », *soră* « soeur », *trupşor* « petit corps », *urdoare* « chassie », *domnie* « seigneurie » — *alburiu* « blanchâtre », *cusură* « couture », *muietură* « action de mouiller », *puturos* « puant », *rugăciune* « prière », *surată* « compagne », *trupşurel* « petit corps », *urduros* « souffrant de lippitude », *dumniata* « vous ». Mais expliquer les choses ainsi, ce n'est que reculer l'explication; en effet, une nouvelle question se pose aussitôt: pourquoi, parfois, ou chez certaines personnes, le sens étymologique est-il plus aigu que le sens grammatical?

En attendant de pouvoir répondre à cette question, une observation reste à retenir: notre sentiment grammatical peut agir aussi dans une direction diverse de celle du morphonème; ce dernier peut être détruit par le sens de l'étymologie. Bien plus, il est certain que parfois le morphonème n'apparaît pas parce que le sens grammatical n'est pas toujours en éveil au moment de la création d'un mot dérivé. Ainsi, la conséquence exigerait que l'inversion de la loi phonologique concernant la métaphonie de *o* accentué devant *e*, *a*, *ă*, dans la syllabe suivante (et seulement devant ces voyelles) produisit le morphonème *oa—o*; nous devrions donc avoir *groznic* « terrible » — et non *groaznic* — comme dérivé de *groază* « terreur », de même que nous avons *moară* — *morar* « moulin, meunier », *moărte* — *morţiş* « mort — mordicus » et *socro* — non *soacro* — comme vocatif de *soacră* « belle-mère ». Celui qui le premier a créé le diminutif *băieţaş* « petit garçon » avait à la fois dans l'esprit *băieţel* et le suffixe *-aş*¹⁾; ainsi, il a

¹⁾ Je dis bien le suffixe *-aş* et non les dérivés en *-aş*, parce que notre habitude d'abstraire certains éléments morphologiques est si grande que ces instruments grammaticaux existent dans notre esprit, non seulement comme un groupe de sons, mais encore avec la possibilité d'évoquer une idée, c'est-à-dire avec un contenu sémantique — d'ailleurs vague. Dans un article récemment publié dans « Curentul », il était question de « mysticisme, logicisme, et autres

pu remplacer *el* — à ce moment en recul dans la mémoire — par *-aș*, sans accomplir en même temps la suppression du morphonème du radical. Nous rencontrons ce relâchement du sens grammatical dans les formes citées plus haut: *petat*, *fețui*, *mesuță*.

Outre ces relâchements intermittents du sens grammatical, nous pouvons observer parfois qu'à partir d'un certain moment les sujets parlants peuvent perdre leur conscience du rapport constant qui existe entre les éléments composants d'un morphonème. Certains morphonèmes sont limités dans le temps, de même que les lois phonologiques.

Ainsi, à côté de dérivés du type *bătrâior*, *cuvios*, *gălbior*, *rumeiior* « assez âgé, dévot, blond, rougeâtre » (de *bătrân*, *cuvin*, *galben*, *rumen*), courants dans le langage commun, nous en avons d'autres comme *ieștior*, *mărgioară*, *rogojioară*, *păltior*, *sprinteior*, *trețior* qui n'ont qu'un emploi régional et rare; la plupart d'entre nous en effet, bien que nous sentions dans ces dérivés des diminutifs de *ieștin* « bon marché », *marginie* « marge », *rogojină* « natte de roseau », *palten* « érable », *sprinten* « vif », *trețin* « cheval de trois ans », nous préférons d'autres dérivés, où apparaît l'*n* de la fin du radical. Le stade final, à savoir des dérivés comme *sprintenior* « assez vif », *sărcinioară* « petit fardeau », qui marque la disparition du sens pour le morphonème *n — i* a été aussi atteint dans certaines régions.

Un autre exemple est celui du morphonème *t (d) — ț (ğ)* et *ț (z) — ț (ğ)*, né de la loi phonologique qui transforme *t (d)* et *c (g)* en *ț (ğ)* devant *îó* et *îú*. Bien que cette loi phonologique remonte aux temps les plus anciens, cependant le grand nombre d'exemples du type *fierbincior* « assez brûlant », *căruncior* « grisonnant », *neteșor* « assez lisse », *repeșor* « assez vite », *rotunșor* « rondet » a produit des dérivés tels que *cumincior*, tiré du mot plus récent *cuminte* « raisonnable », ou *grămășoară*, *oglinșoară* « petit tas, petit miroir » tirés de mots d'origine slave. Lorsque, au siècle dernier, on a tiré d'*aprinde* « allumer », sur le modèle de l'alle-

ismes »; dans certaines parties de l'Italie, on peut employer le suffixe péjoratif *-uccio* comme un mot indépendant, avec une fonction d'adjectif et le sens de « mauvais »: *tempo uccio* « vilain temps » ou *questo vino è proprio uccio* « ce vin est vraiment mauvais » (cf. FINAMORE, *Vocabolario dell'uso abruzzese* 19). [M. MUȘATESCU a intitulé une de ses comédies de mœurs bucarestaises « *escu* » embrassant sous ce titre toute une série de pas grand-chose, car *-escu* est le suffixe le plus banal pour dériver des noms propres].

mand *Zündhölzchen*, en Transylvanie, un nom pour désigner les allumettes, ce dérivé a reçu la forme *aprinjoare*¹⁾.

La loi phonologique que nous avons rappelée explique aussi *mustăcioară* et *mustăcios*, correspondant à des formes **mustaciola*, **mustaciosus*, dérivées de *mustacia*. Ces dérivés étant rapportés à *mustăță*, devant les suffixes *-iolus* et *-iosus* s'est développé le morphonème *ț — ț*. Ce morphonème a produit les diminutifs *căcioară*, *istecior*, des mots d'origine slave *căiță* et *isteț* « coiffe » et « fin », et les adjectifs *trebuincios* « nécessaire », *neputincios* « impuissant », tirés de *trebuință* et *neputință*. De même, on disait jadis *grecios*, adjectif tiré de *greață* « nausée ». Mais aujourd'hui nous disons *greșos*, comme *așos*, *ceșos* « fibreux » « nébuleux », dérivés comme *spumos* « écumeux », *gustos* « succulent », et les autres adjectifs en *-os*.

Il ressort de ce qui précède que le morphonème est en général si développé en roumain qu'il peut être considéré comme un des aspects les plus caractéristiques de notre grammaire. Malgré cela, la langue n'a pas utilisé toutes les occasions qui pourraient donner naissance à des morphonèmes nouveaux, et elle n'a pas conservé les anciens sans altération; nous voyons que parfois le sens pour le morphonème se relâche, ou n'agit que par intermittences, de sorte que le morphonème peut aller jusqu'à disparaître complètement. En outre, nous avons observé quelques tendances: ainsi celle à schématiser le morphonème, ou le sens étymologique, qui agissant dans d'autres directions, parfois opposées, entravent la généralisation du morphonème. Sans prétendre résoudre les nombreux problèmes que pose une étude détaillée du morphonème, nous avons pourtant tenté de préciser certains éléments permettant de le mieux comprendre.

¹⁾ Si nous avons de *frate* « frère » le diminutif tout à fait irrégulier *frățior*, celui-ci est soit un singulier nouveau de *frățiori*, pluriel du type *dințișori*, *crăișori*, ou un dérivé de *frățâni*, ou encore, ce qui est plus probable, modelé sur *soțior*, masculin de *soțioară*, dérivé de *soție* « épouse ».

2. UNE SURVIVANCE DU LATIN ARCHAÏQUE EN ROUMAIN ET EN ITALIEN *)

On a donné plusieurs explications pour les pluriels en *-i* des mots roumains et italiens correspondant à des mots latins de la troisième déclinaison.

La plus récente, mais non la plus décisive, est celle de M. A. PROCOPOVICI (DR, II, 201 s.). M. PROCOPOVICI croit que l'*e* atone avait une tendance prononcée à passer à *-i*, sans que cette tendance se soit toutefois généralisée; il considère ce procès d'évolution comme antérieur à la formation du roumain. Il y aurait donc eu deux formes parallèles: *munte* et *munti*, correspondant toutes deux à *montem* et *montes*; au pluriel on choisit *munti*, pour le distinguer du singulier, *-i* étant la désinence du pluriel de la deuxième déclinaison. La théorie de M. PROCOPOVICI, concernant le passage très ancien de *e* à *i*, n'est admissible ni pour les autres langues romanes, ni pour le roumain, qui nous offre des exemples comme le macédo-roumain *seati* et le moldave *foarti*, qui par la métaphonie du *e* et du *o* en *ea* et *oa*, nous prouvent qu'il y a eu une époque où ces mots se prononçaient partout avec *e* final. Mais, ce qui s'oppose surtout à la théorie de M. PROCOPOVICI c'est le fait qu'un *i* résultant d'un *e* atone n'altère jamais la dentale précédente, et que le *ț* de *munți*, suppose à l'origine un *ī* (cf. A. ZAUNER, « Literblatt f. germ. u. rom. Phil. », XLV, 336—337).

D'OVIDIO s'est spécialement occupé de la question des pluriels italiens de la catégorie *padri*, *madri*, dans une fort belle étude de l'« Archivio glott. ital. », IX (1886), p. 83 s. D'OVIDIO croit que *s* final s'est amui (comme *m* final) et que l'ital. *forte* représente en

*) 1927. Dans *Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M. ANTOINE THOMAS*, Paris, p. 359—365/.

même temps les formes latines *fortis* ou *fortem*, de sorte que *Porto Venere* est *Portus Veneris* et *martedi* est l'ancien *Martis dies*, etc. Si à *amas, vides, legis* correspondent en ital. *ami, vedi, leggi*, c'est par analogie avec les verbes de la quatrième conjugaison, où *dormis* devait donner *dormi*. De même *dormi* a influencé les impératifs *vedi, leggi* (avec un *-i* au lieu de l'*e* correspondant au lat. *vidē, legē*), enfin, le pluriel *cani* a été modelé sur les pluriels de la deuxième décl., de sorte que dans la construction: *illi boni canes* la terminaison *-i* a remplacé *-es*; cette idée avait déjà été exprimée par ASCOLI. Le parallélisme, au singulier, de *padre* et *madre* a entraîné le même phénomène au pluriel, où d'après *padri* on a formé *madri*; cet *-i* a pénétré parfois même dans la première décl., amenant des formes comme *le porti, le spalli, le veni, le ondi, le calendi*.

Ces mêmes influences analogiques sont admises par TIKTIN (*Elementarbuch*, §§ 176, 178 et 236) pour la langue roumaine: *vermi* (< **vermi* d'après *cervi* > *cerbi*); *pâni, luni* (au lieu de *pâne, lune*) d'après *viermi*; *juri, taci, ungi* (au lieu de *jură, tace, unge*) d'après *dormi*¹⁾.

Si l'on peut assez facilement admettre — dans la formation du pluriel — l'influence analogique des masculins de la deuxième décl. (*lupi, barbați*) sur ceux de la troisième décl. (*viermi, frați*), et celle de la quatrième conjugaison (*dormi*) sur les autres parce que, grâce à la nouvelle désinence *-i*, on évite l'homomorphie avec la troisième pers. (*tace, unge, jură*), en revanche, il n'en est pas de même pour la prétendue influence des masculins en *i* sur les pluriels féminins de la première et de la troisième déclinaisons, car la nécessité de distinguer les genres aurait dû, au contraire, maintenir la désinence féminine caractéristique *-e* (case).

En face de cette théorie de l'analogie (probable en ce qui concerne la désinence de la deuxième pers. verbale, possible pour les masculins en *-i*, mais inadmissible pour les féminins en *-i*) s'élève l'opinion de ceux qui considèrent cet *-i* comme le résultat d'une évolution phonétique.

¹⁾ Cet *-i* analogique apparaît quelquefois à l'impératif à la place de *-z* < lat. *-e* (*măi, sezi, taci, vezi; mergi, plângi, răzi, treci*, à côté de *umple, bate, râde, rupe, spune* etc.). Dans nos vieux textes se conservent, à la deuxième pers. du singulier du conditionnel, des formes anciennes comme: *ascultare, lăsare, tăiere*, à côté d'autres plus récentes: *ascultari, cântari, ucideri*, généralisées chez les Roumains et les Istro-Roumains.

Dans le volume de l'« Archivio glott. ital. », où d'OVIDIO a publié son travail, B. BIANCHI a repris la question à propos des dénominations locales italiennes en *-i*. Il pensait (p. 391—392 et 403) que l'*s* de la désinence *-es* (du lat. *-es* et *-is*) était devenu *-i*, comme dans *noi* < *nos*; *poi* < *pos(t)* etc.; il croyait que *vendīs* et *fortīs*, *fortes*, avaient donné *vendēⁱ*, *forteⁱ*, « qui sont tout près de *forti* ». Nous croyons avoir de fortes raisons pour ne pas admettre la transformation de l'*s* en *-i* dans les monosyllabes de l'espèce de *nos* (cf. DR, II, p. 55—56); aussi nous ne pouvons pas croire à la transformation de *-es*, *-is* en *-i* par l'état intermédiaire *-e*. Selon M. MEYER-LÜBKE (*Rom. Gramm.*, I, § 309) *s* final — avant de s'amuir — aurait modifié la voyelle atone précédente, de sorte que *-as* et *-is* ont donné en roumain *-i*; et qu'en italien *-es* a donné *-i*; ainsi les formes roum. *cânți*, *cântai*, *vinzi*, *marți*, *vineri*, *flori* sont, d'après MEYER-LÜBKE, les réflexes phonétiques des formes latines *cantās*, *cantabās*, *vendīs*, *martis*, *veneris*, *flores*; dès lors le pluriel de féminins de la première décl. *pietre* représenterait le nominatif *petrae*, tandis que *pietri* représenterait *petras*. De même en italien, *ami*, *fuori*, *Chimenti*, *Giovanni* seraient les réflexes phonétiques de *amas*, *foras*, *Clementes*, *Iohannes* (cf. *Einführung*, I^a, § 182).

Pour ma part, je n'ai jamais cru au changement de *-as* en *-i*, car en roumain *foras* a donné *fără* (*afară*), et ce mot me semble beaucoup plus décisif pour l'établissement d'une loi phonologique que les formes à flexion, soumises à l'influence de l'analogie. J'ai admis cependant *-es*, *-is* > *i*, mais plutôt comme la constatation d'un fait que comme transformation phonétique. Il m'a toujours paru étrange que *s* final ait pu avoir en tombant une autre influence sur l'*e* précédent que *m* final; j'étais aussi étonné par le fait qu'il fallait admettre pour *-es* et *-is* des évolutions différentes pour l'ital. et le roum. *martis dies*, > ital. *martē di*, roum. *marți*).

Je crois avoir trouvé maintenant des exemples décisifs contre la supposition que *-es* et *-is* auraient donné en roumain *-i*. Ainsi le pronom *qualis* au pluriel *quales*, a donné en roum. *care* aussi bien au singulier qu'au pluriel; à la forme articulée *carele* correspond, chez Coresi, au pluriel: *carei* < *carel'i* < *quales illi*. C'est de cette forme qu'est issu (par la transformation de *ei* en *ii*) *carii* puis, par l'entremise de l'analogie (*marii* — *mari*), le pluriel non articulé *cari*, moins fréquent il est vrai, mais existant en

roumain. Toujours chez Coresi, et aussi dans d'autres textes anciens (cf. DENSUSIANU, *Hist. de la langue roum.*, II, 159) nous trouvons le pluriel *pace*¹⁾ (articulé: *pacele, pacelor*) qui correspond au latin *paces*, exactement comme le singulier *pace* correspond à *pacem*. Cette « relique » prouve qu'à la troisième décl., pour les noms féminins tout au moins, le roumain avait aussi des pluriels en *-e*, comme l'italien, où *fonte, vite, vetrice, radice, rombice* se trouvent à côté de formes en *i*: *fonti* etc. (cf. B. BIANCHI, *o. c.*, p. 403). Dès lors, puisque *quales* et *paces* ont donné d'une manière régulière *care* et *pace*, comment expliquer, au contraire, l'*-i* de *flores* > *flori* ?

Je crois qu'il faut voir dans cet *-i* des pluriels de la troisième décl., la terminaison latine *-īs*, que nous trouvons souvent chez les écrivains latins (*omnis, civis, partis* etc.) et que la grammaire latine désigne comme « archaïque ».

Au point de vue historique, selon M. SOMMER (*Lat. Laut- u. Formenlehre*, §§ 227 et 230), la terminaison du pluriel latin de la troisième décl. — déclinaison qui, on le sait, embrasse une multitude de noms appartenant à l'origine à d'autres types de déclinaison — doit être envisagée de la manière suivante: la désinence *-es* est originelle pour les radicaux consonantiques; elle est sortie de *-ens* > indeo-eur. *-ŋs* (*pedes, homines*); la désinence *-īs* est originelle pour les radicaux en *i*, et est sortie de *-ins*: *hostis* = got. *gastins*. Cette désinence *-īs* a été, pour les radicaux en *-i*, très usitée jusqu'à l'époque classique et nous la trouvons souvent dans les inscriptions: FINIS, OMNIS (à côté de SEEDES, PEDDES, FORNICES dans la même inscription), écrite souvent *eis* (à une époque où *ei* était devenu *i*): OMNEIS, TURREIS etc.

Du moment que, pour les radicaux consonantiques, on avait, à côté des accusatifs en *-es* (< *ŋs*), des nominatifs en *-es* (empruntés de bonne heure aux radicaux en *i*), on a pu introduire, pour les radicaux en *-i*, un accusatif pluriel analogique en *-es* (OMNES, *C. I. L. I*, 577, etc.), à côté des nominatifs pluriels (organiques) en *-es*. Ainsi la désinence *-es* devint de plus en plus fréquente, et l'ancienne différence entre *omnes* nominatif et *omnīs* accusatif s'effaça de plus en plus. Tandis qu'existait pour

¹⁾ La persistance, jusqu'au XVI^e siècle, de la forme *pace*, au pluriel, témoigne encore que, pour des formes comme *biserici, vaci*, il ne faut pas conclure à une transformation phonétique de l'*e* final en *-i* après *ĉ* (comme on l'admet pour *cinci*, cf. *nici* < *nice*, *atunci* < *atunce*, etc.).

les radicaux en *i* cette concurrence entre les désinences *-īs* et *-es*, la désinence *-īs* a pu faire son apparition, çà et là, aussi pour les radicaux consonantiques (MVNICIPIS, *C. I. L. I.*, 206, 163). L'identité de l'accusatif avec le nominatif a alors rendu aussi possible, au nominatif, une désinence *-īs* qui, au point de vue étymologique, n'était pas justifiée; on voit ainsi *puppis*, *restis* chez Varro, et IOVDICIS, FINIS, PELLEIS dans les inscriptions.

Il y avait donc en latin une oscillation entre la désinence *-īs* (à l'origine justifiée seulement pour les accusatifs des radicaux en *i*) et *-ēs*. Cette oscillation apparaît chez les écrivains classiques, après même que la grammaire eut déclaré correcte la forme en *-ēs*. La même hésitation entre *-īs* et *-ēs* s'aperçoit dans les inscriptions et elle continue jusque dans l'italien (*le vite* et *le viti*) et le roumain (*care*, *pace* à côté de *cari*, *păci*).

Seule l'idée erronée suivant laquelle il y aurait un abîme infranchissable entre le latin archaïque et les langues romanes pourrait nous empêcher de voir une continuité entre les pluriels latins archaïques en *-īs* et les pluriels italiens et roumains en *-i*¹⁾. Mais un tel abîme n'existe pas en réalité, car « archaïque », « vulgaire », « rustique », « urbain » et « littéraire » ou « classique » sont des termes qui ne doivent pas être mis en opposition les uns avec les autres, mais qui expriment seulement, au point de vue historique et social, des aspects différents de la même langue. Dès 1866, SCHUCHARDT professait (*Vokalismus*, I, 57) que les ressemblances du latin archaïque avec le latin vulgaire des IV—VI^{mes} siècles ap. J.-C. ne doivent pas nous surprendre, car: « le latin archaïque n'est pas autre chose que le latin vulgaire; peu importe qu'il ressemble au latin primitif et diffère du latin classique, ou qu'il diffère et de l'un et de l'autre ». Entre la chute de *h* initial et la prononciation de *ae* comme *e*, de l'époque archaïque et des langues romanes, il existe une continuité, bien que les écrivains classiques aient réintroduit dans leurs écrits, et probablement dans le parler des classes supérieurs, *h* et *ae*. De même, il doit y avoir une continuité entre la chute (dans certaines conditions)

¹⁾ D'OVIDIO—de même que, avant lui, NANNUCCI—avait pensé un moment à un rapport entre le latin archaïque *fontīs* et l'ital. *fonti*, mais il abandonna bientôt cette opinion qui « mi pare oramai un assurdo » (« Arch. glott. ital. », IX, 89), puisque « con un latino arc. faccio quel che con morti si deve fare: lo in pace » (*Ibid.*, 92. Cf. aussi BIANCHI *ib.*, 403).

de *s* final dans le latin archaïque et le même phénomène (devenu général) en ital. et en roum. Dans le latin classique, *s* a été réintroduit par l'autorité des grammairiens, qui généralisaient un phénomène de phonétique syntactique, et cette prononciation urbaine pénétra aussi dans le parler des peuples romans de l'ouest.

Décisives sont à cet égard les recherches de M. K. MEISTER (*Altes Vulgärlatein*, dans «Indog. Fo. sch.», XXVI, 69 s.) et de M. J. MAROUZEAU (*Une antinomie «archaïque et vulgaire»*, dans les «Mém. de la Soc. Ling. de Paris», XXII, 263 s.), qui mettent en évidence la continuité, depuis l'époque archaïque jusqu'aux langues romanes, de quelques phénomènes «vulgaires ou rustiques», des plus caractéristiques, qui se sont transmis, en opposition avec le latin classique, de l'époque ancienne jusque dans les langues romanes. Les romanistes sont maintenant appelés à prêter leur attention à ce principe, dûment reconnu par les philologues classiques. Dans le cas qui nous intéresse, le maintien des pluriels en *-i* de la troisième décl., en ital. et en roum., à côté de quelques reliques en *-e*, prouve que l'hésitation entre *-es* et *-īs*, constatée à l'époque latine archaïque, s'est perpétuée dans le parler populaire de l'Italie et des contrées danubiennes. Après la chute de *s* final, *-i* s'est imposé à tous les masculins de la troisième décl., grâce à l'influence des autres masculins, appartenant tous à la deuxième décl. et ayant au pluriel un *-i* étymologique; chez les féminins, l'analogie avec ceux de la première décl. a conservé plus longtemps les pluriels en *-e[s]*.

Cette influence des féminins de la première déclinaison sur ceux de la troisième a maintenu aussi la forme du datif singulier: d'après *casae* (datif sing. = nominatif plur.) > roum. (unei) *case*, (două) *case*, s'est conservé *morti* > roum. (unei) *morți* (= (două) *morți* < *morti(s)* (= *mortes*); au contraire l'analogie des masculins de la deuxième décl., où le datif sing. (*lupo* > *lupu*) était devenu identique au nominatif et à l'accusatif sing. (*lupus* et *lupum* > *lupu*) et différent du pluriel (*lupī* > *lupi*), a été la cause du remplacement de l'ancien datif en *-i* (*pisci* > **pești*) par la forme du nominatif et de l'accusatif (*piscis* et *piscem* > *pește*).

IV. DÉRIVATION

1. DÉRIVÉS PAR SUFFIXES DE LA FORME DU PLURIEL DU RADICAL *)

À côté de la forme courante *muncel* « colline » < **mont[i]cellus*, il existe en roumain — dans la toponymie surtout — la variante *muscel*, que TIKTIN, dans son *Dictionnaire roumain-allemand*, explique par **munțicel*, mais sans montrer pourquoi *t* apparaît altéré devant *i*, lat. *ī*, et ne s'est pas maintenu comme dans le nouveau diminutif roumain *munticel*. Il aura sans doute pensé qu'on a affaire à une dérivation du pluriel *munți*. C'est cette explication qu'a donnée D. PUȘCHILĂ, *Anuar de Geografie și Antropogéografie*, II, 1911, 161—162, qui part de **monticelli*; c'est celle qu'adopte aussi V. BOGREA, DR, III, 460.

Je doute que de **munțicei* ait pu résulter par syncope **munței*, qui aurait donné *muscei*, d'où le singulier *muscel*; il me semble plutôt que pour *muscel* nous devons partir, soit d'une forme **montiscellus*, comme je l'ai proposé, en essayant de l'expliquer, dans DR, III, 819, soit, comme l'a suggéré G. GIUGLEA dans une communication postérieure faite au Musée de la Langue Roumaine, de **monscellus* < **monsculus*, comme *mus-culus*, etc. Mais ce n'est pas sur ce point que je veux insister aujourd'hui; c'est sur une question de principe, à savoir: s'il existe en roumain des dérivés de la forme du pluriel du radical, comme l'admettent la plupart des philologues, ou s'il n'en existe pas. Et s'il en existe, dans quelle mesure sommes-nous en droit d'expliquer certaines irrégularités

*) 1925. *Derivarea cu sufixe dela tulpina pluralică*, dans « Homenaje a Menéndez Pidal », vol. III, 263—268.

de la dérivation roumaine en admettant à la base du dérivé la forme du radical pluriel?

Au point de vue formel, la possibilité d'attacher le suffixe au pluriel du radical est donnée avant tout aux imparisyllabiques latins de l'espèce de *caput* — *capita* : *capit-ellum*, **capit-ina*, *capit-aneum*, *capit-are* > *cap* — *capete* : *căpeșel*, *căpăț-ână*, *căpăț-âiu*, *căpăț-are*, sur quoi s'est modelé aussi *căpet-enie*; de *homo* — *homines* : **homin-itas*¹⁾ > *om* — *oameni* : aroumain *umin-itate*, d'après quoi se sont formés *omen-esc*, *omen-ește*, *omen-os*, *omen-ie*, *omen-ire*, *omen-et*, *omen-amă*, *omen-oc*, *omăn-oiu*; de *hospes* — *hospites*: *hospit-ium*, **hospit-are* > *oaspe* — *oaspeți*, *ospăț*, *ospăt-a*, *ospăt-ar*, *ospăt-ărie*, *uspăt-oiu*, *uspecior*, *ospet-ime*, *ospet-ie*; de *judex* — *judicem* : *judicium*, *judic-are* > *jude* — *judeci*, aujourd'hui *juzi*, *județ*, *judec-are*, *judec-ată*, *judec-easă*, *judec-ie*. Mais ces modèles ne sont pas assez nombreux pour avoir pu faire passer dans l'usage la dérivation à partir de la forme du pluriel, d'autant que, chez certains d'entre eux comme *capete*, *oaspeți*, il s'est formé, dans la phase roumaine, des singuliers analogiques *capăt*, *oaspete*. Au contraire, nous voyons même que les dérivés plus récents partent, pour ces mots aussi, de la forme du singulier : *căp-șor*, *căp-uț*, *cap-eș*; *om-uț*, *om-uleş*, *om-ușor*, *om-oiu*, *om-et*; *jud-easă*, etc.

Plus nombreux sont les exemples de l'espèce de *sella* — *sellae*: *sellarius*, qui, à la suite des transformations phonologiques, sont devenus en roumain *șea* — *șele* : *șelar*, de sorte que le dérivé donne l'impression d'être formé sur le pluriel : *stea* — *stele* : *steluță*, *vișea* — *vișele* : *vișelușă*, *cășea* — *cășele* : *cășeli*, puis, par analogie, *basma* — *basmale* : *băsmăluță*, *zi* — *zile* : *ziler*, *zilnic*, et même *abia*: *abieluța*. Des dérivés comme *ziuaș*, *înșăuuă* sont rares et, comme dans le dernier cas, s'expliquent par le besoin de différencier les sens (*înșela* signifiant « tromper »).

La troisième classe de mots où a pu jouer l'analogie est celle du type de *tempus* — *tempora* : *tempor-ivus* > *timp* — *timpuri*: *timpur-iu*, *frigus* — *frigora* : *frigor-osus* > *frig* — *friguri* : *frigur-os*, ainsi que ceux qui en dérivent : *in-frigur-at*, *frigur-ică*. C'est surtout ce dernier dérivé qui a pu être senti comme pluriel, du point de vue non seulement formel mais aussi sémantique, car la *frigurică*

¹⁾ Seule une forme comme **hominitatem*, qui provient d'un *humanitatem* refait d'après *hominem*, peut expliquer phonétiquement l'aroumain *uminătate* et, par assimilation vocalique, *uminitate*.

est la plante qui guérit des fièvres, *friguri*. Le nombre de substantifs à pluriel en *-uri* est considérable en roumain et leurs dérivés impliquent souvent la notion de pluralité: *colț* : *colțur-at*, *colțur-os* « qui présente beaucoup de coins ou d'angles (*colțuri*) »; *gând* : *în-gând-urat* « en proie à de nombreuses pensées (*gânduri*) »; *fum* : *în-fumur-at* « vaniteux, présomptueux », c'est-à-dire « sujet aux fumées (*fumuri*) de l'orgueil »; *fel* : *felur-it* « de plusieurs sortes (*feluri*) »; *deal* : *delur-os* « couvert de collines (*dealuri*) »; *naz* : *năzur-os* « qui a des caprices (*nazuri*) »; *nod* : *nodur-os* « noueux », c'est-à-dire « qui a beaucoup de nœuds (*noduri*) »; *dărab* : *dărabur-esc* « je réduis en morceaux (*dăraburi*) », etc.

Ce sont des cas de cette espèce, assez nombreux, qui ont pu faire naître l'usage d'attacher le suffixe à la forme du pluriel, lorsque le dérivé avait effectivement un sens de pluralité, par ex. *aguridă* — *agurizi* : *agurizar*, vigne sauvage qui ne produit que des *agurizi* (« raisins verts »); *arete* — *areți* : *arețar*, berger qui garde les bœliers (*areți*); *brâu* — *brâie* : *brâier*, forme à tracer des raies (*brâie*); *cal* — *cai* : *căier*, homme qui a des chevaux (*cai*); *cărămidă* — *cărămizi* : *cărămizar*, celui qui fait des briques (*cărămizi*); *carte* — *cărți* : *cărțaș* et *cărțar*, qui joue aux cartes (*cărți*); *cireadă* — *cirezi* : *cirezar*, celui qui garde les troupeaux (*cirezi*); *dinte* — *dinți* : *dințar*, instrument pour coucher les dents (*dinți*) d'une scie, *dințat*, qui a des dents, en aroumain *dințalos*, qui a de grandes dents; *fune*: mégl. *fușar*, qui fait des cordes (*funii* mégl. *fuși*) etc., ainsi que *bou* — *boi* : *boiesc*, dans l'expression *brâncă boiască*, sorte de maladie des bœufs (*boi*) etc. Cette interprétation est évidemment subjective, car ce qui semble à l'un impliquer la pluralité semble à l'autre exprimable par le singulier. C'est ainsi qu'à côté de *agurizar*, lambruche, il faut mettre *frăgar*, mûrier, de *fragă*, fraise, et non pas du pluriel *fragi*; à *arețar* comparez *văcar*, *porcar* et même le latin *arietarius*, qui tous viennent du singulier; à côté de *cărămizar* nous avons la forme plus fréquente de *cărămidar*, qui fabrique de la brique (*cărămidă*); au méglénite *fușar* correspond le daco-roumain *funar*, etc. C'est ainsi également que s'explique, à côté de *părințesc*, de la manière des parents (*părinți*), la variante *părintesc*, de la manière d'un père (*părinte*).

La dérivation du pluriel est pléonastique lorsque le dérivé use d'un suffixe à sens collectif, comme dans le banat. *morțarie* ou *mormințarie*, cimetière = lieu où sont les morts (*morții*) ou les

tombes (banat. *morminții*); banat. *boiamă*, multitude de bœufs (*boi*); aroum. *minușal'e*, menus objets. En daco-roumain on a même parfois la possibilité de former un pluriel pléonastique sur les diminutifs, de sorte que ce n'est pas seulement le suffixe mais aussi le radical qui reçoit la désinence du pluriel: *bou* : *boușor*, plur. *boișori*; *cal* : *călușor*, plur. *căișori*; *cal* : *căluț*, plur. *căiuți*, à côté de *căluți*, plus fréquent; *ied* : *iedișor*, plur. *iezișori*, à côté de *iedișori* et du singulier *iezișor*¹⁾.

Mais de tels cas sont plutôt rares et si peu habituels dans le langage de la plupart des Roumains qu'il serait malaisé de faire partir de là une analogie ayant un effet important sur la langue. Seuls des mots employés surtout au pluriel pourront s'expliquer de la sorte, comme *dințișori*, diminutif de *dinți* dents; sur de tels mots a pu se former ensuite le singulier analogique, comme *dințișor*, au lieu d'un *dint-ișor* semblable à *incet-ișor*. Je ne crois pas pour-tant qu'on puisse aller bien loin dans cette direction et expliquer aussi, par exemple, *băiețandru*, *băiețaș*, *băiețoiu*, au lieu de *băietandru*, *băiețaș*, *băiețoiu*, par les pluriels *băiețandri*, *băiețași*, *băiețoi*; il me semble plutôt que le radical *băieț-* au lieu de *băiet-* a été extrait par mégarde du dérivé *băiețel*, où *t > ț* est régulier et qui a le même sens que *băiețaș*, opposé à celui de *băiețoiu*.

L'analogie joue dans la dérivation un rôle aussi important que dans la morphologie; elle constitue même le principe sur lequel se fonde la vitalité des éléments dérivatifs (préfixes, suffixes, etc.). Les cas d'orientation et de contamination dûs à d'autres mots voisins par la forme ou le sens sont très nombreux et les erreurs d'analyse, au sujet de ces cas, sont fréquentes. Je ne donnerai ici que quelques exemples, assez éloquentes, tirés de la langue roumaine: *alb-iniu*, qui contient *albus*, s'est orienté sur *gălbîn-iu*, tandis que *gălbîu* de *galben*, s'est modelé sur *alb-iu* et *gălburiu* sur *albur-iu*, de *alborem*; *asignatar* imite *semnat-ar*, *mandat-ar*; *borteli*, faire un trou (*bortă*) avec la vrille (*sfredel*), a le suffixe de *sfredeli*, qui a le même sens; *but-elnic* s'est orienté sur son synonyme *spiț-elnic*, sorte de vrille; *cafeniu* «de couleur marron» a suivi son presque synonyme *castan-iu*, cf. *vișin-iu*...; *făt-ătoiu* «fille d'allure masculine» s'est orienté sur *bărbăt-oiu*; *fiică* «fille»

¹⁾ C'est sur de semblables modèles que se seront formés des pluriels comme *piepșini* (Davidescu, *Conservator & Comp.*, 54), de *pieptine*, et chez les Aroumains, à côté de *k'aptââ*, *k'ețiri*, pierres, de *k'atră*.

est formé d'après *maică* ; le nom de mois *Flor-er* s'est reformé d'après *Prier*, avril, qui le précède ; *gâlcî-uros* est né de *gâlcî* + *ghindur-os* ; *gheb-oşat*, bossu a pu s'orienter sur son synonyme *cocoş-at* . . . ; si, à côté de *îmbucăţesc* (< *bucată*), nous avons *îmbucăt-ăţesc*, la cause en est dans l'analogie avec certains verbes comme *îmbunăt-ăţesc* ; *îmbrăţiş-a* a imité *înfăţiş-a* ; *sărcin-er*, dial. *sărcîn-er*, au lieu de **sarcinar*, doit son suffixe à *cui-er* < *cuñ-er*, où *-ar* > *-er* est régulier ; *stat-ornic* s'est orienté sur *dator-nic*, etc.

Si des mots parents par la forme ou le sens peuvent donner naissance à des cas aussi irréguliers que ceux qui illustrent les exemples cités, nous n'hésiterons pas à attribuer aussi à l'analogie des formations comme *băieţ-aş*, modelé sur *băieţ-el*. Dans un cas comme *frăţ-este*, au lieu de **frăt-este*, et qui peut s'expliquer par « ca fraţii » ou « cu frăţie », le *ţ* final du radical peut être dû soit au pluriel *fraţi* soit au dérivé *frăţie*. Je crois qu'il y a eu orientation sur des synonymes à consonne organiquement altérés, dans des cas tels que *cuvios* : *cuvioşenie* d'après *cuvioş-ie* ; *duios* : *duioş-enie* d'après *duioş-ie* ; *şiret* : *şireţ-enie*, à côté du régulier *şiret-enie*, d'après *şireţ-ie* ; *hâd* : *hâz-enie* d'après *hâz-ime* ; aroum. *hut* « fou » : *huţ-ame* « folie » d'après *huţ-il'e* « folie » ; *verde* : *verz-uiu*, d'après *verz-iu*. Si dans tous ces cas les formes du pluriel présentent aussi la même consonne modifiée, *cuvioşi*, *duioşi*, *şireţi*, *hâzi*, *huţ*, *verzi*, il n'en va plus de même par exemple pour *grămadă*, plur. *grămezi* : *grămăj-uie*, *grămăj-ea* d'après *grămăj-oară* ; *împuţit*, plur. *împuţiţi* : *împuţic-enie* d'après *împuţiciune* ; *obraz*, plur. *obraz-e* [plus rarement *obraji*] : *obrăj-el*, d'après *obrăj-or*. Si nous avons, d'après les noms de localités *Apolđ*, *Marpod*, les dérivés *Apolz[e]an*, *Marpoz[e]an* au lieu de *Apoldean*, *Marpodean* [comme *Abrud-ean*, *Năsăud-ean*] il est évident que nous ne pouvons partir de la forme du pluriel, inexistante pour les noms propres ; mais nous partirons de noms de localités qui représentent des pluriels. Cela s'impose surtout pour des noms propres comme *Urlăţeanu*, *Livezeanu*, dérivés de *Urlăţi*, *Livezi*. Ces noms ayant été rapportés à *urlat*, à *livadă*, il s'est créé des conditions analogiques suffisantes pour l'altération des dentales devant le suffixe *-ean*. Ainsi donc, si nous avons le diminutif *cetăţuie* et le substantif *cetăţean*, nous ne les expliquerons pas par le pluriel *cetăţi*, mais nous supposerons plutôt qu'il a existé jadis chez nous aussi un diminutif *cetăţea*, correspondant à l'ital. *cittadella*, sur lequel s'est orienté *cetăţuie* et plus tard *cetăţean*. Et en effet, notre toponymie a gardé *Cetăţea* comme nom de sommet

de montagne, de cours d'eau et de plateau. (Cf. *Marele Dicționar geografic*). Bien plus, sur des exemples comme *băd-ică, fet-ică, rot-ică, tăt-ică*, etc., on estimera que *i* du suffixe *-ică* n'affecte pas la dentale précédente; mais si nous avons cependant des cas tels que *bucăț-ică, nepoț-ică*, etc., ceux-ci ne doivent assurément pas leur *-ț* au pluriel (lequel est *bucate, nepoate*) mais bien à l'analogie avec *bucăț-ea, nepoț-ea*, auxquels ils se sont substitués au singulier tout en gardant pour le pluriel la forme primitive *bucățele, nepoțele*. (Cf. mon étude *Die rumänischen Diminutivsuffixe*, § 63).

Si nous avons, à côté de *ferbint-eală*, employé en Moldavie et en Bucovine, la variante littéraire *ferbinț-eală*, et des dérivés comme *flămânz-are*, partie molle de l'abdomen entre les côtes et les hanches, nous ne partirons pas, pour les expliquer, des pluriels masculins *fierbinți* et *flămânzi*, ce que rien ne justifierait, mais nous suivrons une autre voie. Le suffixe *-eală* a servi à l'origine à former des déverbatifs abstraits, et les dérivés présentent *t* ou *ț* selon que le radical verbal se termine en *t* ou en *ț*: *obrint-i : obrint-eală*; *smint-i : smint-eală*; *socot-i : socot-eală*; *ameț-i : ameț-eală*; *ascuț-i : ascuț-eală*; *iuț-i : iuț-eală*; *vineț-i : vineț-eală* etc. Par fausse interprétation, des dérivés comme les deux derniers ont été considérés comme des dénominatifs abstraits et rapportés aux adjectifs *iute* et *vânăt*. C'est ainsi qu'a pu naître également de *fierbinte* le dérivé *ferbinteală* ou *ferbințeală*, avec le changement de *t* en *ț* par analogie avec *iute : iuțeală, vânăt : vinețeală*. Quant à *flămânzare*, il a été rapporté au verbe *flămânzi*, ou bien il s'est orienté sur des dérivés tels que *crez-are, pierz-are, prinz-are*, dont le *z* se retrouve dans tous les dérivés des verbes iotacisés, comme je l'ai montré dans *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, 24. (Cf. le présent volume, p. 72).

Restent enfin à expliquer les dérivés du type de *flăcău*, plur. *flăcăi : flăcăiaș, flăcăiandru*, à côté de *flăcăuaș, flăcăuandru*; *pârău*, plur. *pârăie : pârăiaș*, à côté de *pârăuaș*; *cealău*, plur. *cealaie : cellăiaș*. Je crois que ces cas non plus ne doivent pas être tenus pour dérivés de la forme du pluriel. Au sujet des substantifs et des adjectifs terminés par une diphtongue, le sens linguistique roumain marque quelque incertitude touchant la forme de leur radical. Nous avons des cas où le radical se termine par la voyelle accentuée de la diphtongue: *rachiu*, radical *rachi-*, dérivé *rachi-aș*; *pârău*, radical *pâră-*, dérivé *Pâră-ianu*; mais nous avons aussi des cas où la diphtongue entière, parfois contractée, appartient au radical:

rachiu-aș, pârau-aș, Pârău-anu; Tăzlaşu-anu; Băcău-anu; flăcău-andru, flăcău-aș ou *flăco-an* < *flăcău-an*, exactement comme *Buzo-ian* < *Buzău*; dans le Banat, où l'on dit *ziuă*, nous avons le dérivé *ziu-aș*. Grâce à la coexistence de dérivés comme *Pârăuanu* et *Pârăianu*, le sentiment s'est développé que, dans les dérivés, *-ău* peut alterner avec *-ăi* à la fin du radical. C'est ainsi que s'expliquent, d'une part, des formes comme *flăcăiaș, flăcăiandru, pârăiaș, celăiaș* (à côté de *flăcăuaș, flăcăuandru, pârăuaș*), d'autre part *bălă[u]or*, au lieu de *bălăior* plus usité, et *bălăuc* de *bălăiu*; *mălă[u]oiu* de *mălăiu*. Ces derniers exemples peuvent aussi donner la solution de l'énigmatique *-ăuș*, au lieu de *-uș*, dans *bătăuș, cărăuș, jucăuș*. On pourrait supposer que de *juca* est issu un **jucău*, à l'instar de *mânca* : *măncău*, et qu'ensuite on a dérivé *jucăuș*; nous admettons plutôt que de *bătăie* est dérivé *bătăuș*, au lieu de **bătăiuș*, (cf. *bătăiaș*), comme *bălăuc*, au lieu de *bălăiuuc*, l'est de *bălăiu*, et que c'est sur *bătăuș*, rapporté au verbe *bate*, que se sont orientés ensuite *căra* : *cărăuș, juca* : *jucăuș*.

Il résulte de ce qui précède que la suffixation de la forme du pluriel des radicaux n'a eu lieu que dans les cas où le sens du dérivé inclut une idée de pluralité. Dans la plupart des cas le radical ne présente qu'en apparence la forme du pluriel; en réalité nous avons affaire à l'analogie avec d'autres formes dans lesquelles les changements affectant la fin du radical sont réguliers. Il y a avantage à reconnaître cette vérité également au point de vue méthodique, car elle nous obligera, en présence d'irrégularités de l'espèce ci-dessus, à ne pas nous contenter (comme le fait par exemple M. G. PASCU, dans son ouvrage *Sufixelexe românești*) d'appliquer la recette stéréotypée « dérivé du pluriel », mais à étudier chaque cas à part. Un exemple nous montrera à quel point s'impose une recherche aussi minutieuse.

Il existe en roumain un suffixe *-iță*, d'origine slave. Comme le *i* slave n'affecte pas les dentales précédentes comme le fait le *i* latin, les dérivés formés avec ce suffixe présentent *d, t, s* à la fin du radical: *băd-iță, bet-iță, cod-iță, fet-iță, lăd-iță, port-iță* etc. Relevant à côté de ces exemples le nom de plante *grăș-iță*, (recte *grășiță*), M. PASCU croit que l'irrégularité peut s'expliquer aisément en admettant que le mot dérive du pluriel *grăși*. Mais pourquoi faut-il que ce soit précisément pour cette plante (qu'on appelle aussi « *iarbă-grasă* ») que la dérivation parte du pluriel de la forme masculine? Il est vrai que sur ce point M. PASCU a suivi MM.

CANDREA et DENSUSIANU qui, dans leur *Dicționar etimologic*, no. 479, placent *grașiță* parmi les dérivés de *gras*. En réalité le mot roumain doit être comparé au serbe *grašica*, diminutif de *grah*. Mais M. PASCU donne encore deux autres exemples, *rămăș-iță* « reste » et *arș-iță* « forte chaleur », qu'il dérive de même des pluriels masculins *rămași* et *arși*, de *rămas* et *ars*, sans se laisser arrêter par le sens « produit du primitif » tout différent de celui des autres dérivés en *-iță*. Comme je l'ai établi dans *Lateinisches Tî und Kî im Rumänischen, Italienischen und Sardischen*, p. 138, dans ces deux mots « les seuls où *-iță* ne dérive pas des diminutifs et affecte la dentale précédente », le suffixe n'est pas le slave *-ica* mais le latin *-icia*, qui s'attachait précisément aux participes passés; on a donc **arsicia* (*calor*), **remansicia*, semblables à *advent-icius*, *fact-icius*, **bibit-icius* (roum. *bețiț*), etc.

2. AU SUJET DES DIMINUTIFS ROUMAINS *)

Dans les pages qui suivent je donnerai quelques compléments à ce que j'ai écrit voici trente ans, dans un travail de débutant ¹⁾ sur les diminutifs roumains.

Les diminutifs au sens propre du mot n'expriment pas seulement l'idée de « petit », mais, suivant les circonstances, celles de « mince », « faible », « court », « jeune » etc. Ainsi une *vergea* est une verge (*vargă*) mince, un *glăsuț* une voix (*glas*) faible, un *făgătuiu* est défini par « jeune hêtre » (*fag tânăr*) etc. Lorsque Dosofteiu écrit (dans *Viața sfinților* 16) que certain saint, avant d'être exécuté, « demandait aux bourreaux de le laisser un *cescuț* en prière », le sens de ce diminutif est celui de « ceas scurt » — entendu subjectivement — c'est-à-dire « un court instant ». Je suppose que *cescuț* traduit le paléoslave *časīčī*, qui signifie « momentum ». Le plus souvent les idées de « petit », « jeune », etc., sont comprises simultanément dans le même dérivé: *argățel* est un petit valet de ferme (*argat*) parce qu'il est jeune. L'idée de « récent » est apparentée à celle de « jeune » dans des dérivés tels que *insurăței* « couple marié depuis peu » (all. *Neuvermählte*).

En roumain nous n'avons pas de patronymes proprement dits. Même les dérivés de noms d'êtres, du genre de *domnișor*, *dănciuc*, que j'avais autrefois considérés comme tels (*op. cit.* § 6), sont en fait « jeune monsieur », « jeune tzigane »; seul *crăișor* a le sens de « prince » (fils de roi). Les dérivés avec le sens de « petit d'animal » sont extrêmement rares. Chez I. Văcărescu nous rencontrons dans une fable « *trei aricei fără mumă* », bien que je ne

*) 1929. *Despre diminutivele românești*. « Verzameling van opstellen door oud-leerlingen en bevriende vakgenooten opgedragen aan Mgr. Prof. Dr. Jos. Schrijnen ».

¹⁾ *Die rumänischen Diminutivsuffixe*, Leipzig, 1899 (extrait de « VIII Jahresbericht des Instituts f. rum. Sprache zu Leipzig », 86—232).

croie pas que le poète ait pensé spécialement à des petits de hérisson mais plutôt à de petits hérissons (*arici*). Pour désigner des animaux jusqu'à l'âge d'un an nous avons par contre *mioară* < **agnelliola*, *purcel* < *porcellus*, et dans le Banat *țiguiu* « chevreau d'un an » < all. Ziege (cf. sarde log. *majaliscu* « porc d'un an »). Plus fréquemment nous avons dans ce sens, comme dans d'autres langues (cf. les correspondants romans de *annotinus*, **annoticus*, **anniculus*, **annuculus*, **annicella* dans mon *Etym. Wb. der rum. Sprache* no. 1186), des dérivés de « an »: *noaten* < *annotinus*, *godac* « porc ou ourson d'un an », *goadzin* « sanglier d'un an » < slave *godŭ* « an »; ou de « lait », cf. ital. *lattone* « giovenco di men che un anno ». D'habitude, cependant, les diminutifs d'animaux désignent un exemplaire « petit » et « jeune » (par ex. *ursuleț* « jeune, petit ours »). Ce n'est que — comme dans le cas de *cățel* à côté de *câne* — lorsque nous avons un autre mot pour le sens de « jeune animal », que le diminutif (*cânișor*), rare d'ailleurs, est restreint au sens de « petit de taille » sans considération d'âge. Rares sont les cas où les diminutifs de noms d'animaux désignent l'espèce sauvage — d'habitude plus petite — par ex. *porumbiță*, pigeon sauvage ou ramier. Nous trouvons ce sens-là surtout chez les plantes. J'en ai donné des exemples au § 17 de l'ouvrage cité; il faudrait ajouter ici que de semblables formes se retrouvent dans d'autres langues romanes, par ex. ital. *cipolaccia* « oignon sauvage »; à Lecce *pirazzu* « poirier sauvage », sarde *pronizza* « prunier sauvage », cf. lat. *capreolus* > roum. *căprior*, *mentastrum* « menthe sauvage », etc.

C'est aussi par le sens de « petit » que s'explique celui de *sulterne*, dont j'ai parlé au § 20 du même travail. Les exemples cités pourraient être aisément multipliés (*bănișor*, *isprăvnicel*, *spătărel*, *stolnicel*); dans cette catégorie entre aussi *naș* « parrain », abrégé de *nunaș*, qui est un « nun » moins important, car il n'entre pas en fonction lors de la cérémonie du mariage mais seulement au baptême des enfants issus d'un mariage.

Dans la toponymie, les diminutifs de cours d'eau désignent des affluents; ceux de chaînes de montagnes, des sommets isolés; ceux de villages, des hameaux ou villages plus petits, quelques-uns de simples colonies de ces villages. C'est ainsi que nous avons: *Lotrișorul*, *Lotrița* (affluents du Lotru), *Olteful* (affluent de l'Olt), *Moldovița* (affluent de la Moldova) etc. Dans une description de la région des Carpathes de Muscel nous lisons (« Convorbiri Literare » 36, 969): « La dreapta spre Nord, Piatra lui Craiu, precedată de

Pietricica, de Plaiul și de *Plăicul* . . ., continuat de *Drăgan* și *Drăgănelul* . . ., *Măgura* și *Măguricea* . . ., *Pleșa*, *Plescioarele* . . . ». De même, nous avons les villages *Cârța* et *Cârțișoara* (nommé aussi *Cârța Mică*), *Rebra* et *Rebrișoara*, etc.

L'idée de « petit » n'est pas nécessairement comprise dans le sujet mais **peut se rapporter à l'objet**: *arendășel* n'est pas « une personne petite qui a pris à ferme un domaine » mais « une personne qui a pris à ferme un petit domaine ». La diminution s'emploie aussi quand le dérivé est un fragment du primitif: *aloțelul* est un fragment de pâte (*aluat*) réservé jusqu'à ce qu'il aigrisse et puisse être employé comme levain.

Quand nous avons affaire à des noms d'objets, le diminutif désigne souvent un objet semblable à celui qu'exprime le mot primitif, sans qu'il soit absolument nécessaire que cet objet soit plus petit. La diminution n'indique en quelque sorte que la **ressemblance approximative**. A. MEILLET (*Linguistique historique*, 246) cite les cas français *chevalet*, *manette*, russe *nosik* « bec d'une cafetière »; en roumain nous avons *așică*, sorte de fil de coton, *peniță*, plume à écrire, etc. *Furculiță*, la « fourchette » avec laquelle nous mangeons, ressemble à une petite fourche, *furcă*; de même la *furculiță* à ourdir la trame, ou la *furculiță*, sorte d'entaille fourchue faite à l'oreille de certains animaux pour les distinguer; mais on appelle aussi *furculiță* les fourches d'armon d'un chariot, qui sont plus grandes. La bonde par où s'écoule du moulin la farine de maïs est plus grande que la bouche d'un homme et pourtant on l'appelle *guriță*. Le même diminutif de *gură* « bouche » signifie aussi « baiser » et correspond exactement pour l'emploi au latin *osculum*, à l'all. *Mäulchen*, au tch. *hubička*. Ce dernier exemple montre bien que l'on a souvent, dans diverses langues, des images semblables à la base des diminutifs. Ainsi *mănușă* au sens de « gant », diminutif de *mână* « main », se nomme de même chez les Albanais *dorëzë*, dim. de *dorë* « main », et *răkavica* chez les Bulgares.

[Parfois les suffixes diminutifs s'ajoutent aux substantifs non pas pour les diminuer mais pour en dériver des noms d'animaux domestiques, donnés d'après une particularité caractéristique qu'exprime le substantif respectif. Ainsi *corb* « corbeau » étant l'oiseau noir par excellence, ce nom a pu être donné au figuré à des chiens ou à des chevaux; plus habituellement, toutefois, on donne comme noms de chiens ou de chiennes les formes diminutives *corbuș*, *corbiță* et *corbiț*. Si ces derniers peuvent à la rigueur être considérés

comme des diminutifs des noms de chien *corbu* et *coarbă*, il n'en va pas de même de *lăbuș* ou *lăbuș*, qui ne signifie pas « labă mică » (« petite patte ») mais bien « petit chien à grandes pattes », ou de *cornița* qui est le nom d'une vache ou d'une brebis à grandes cornes].

Il est difficile de répondre à la question s'il existe des nuances entre les divers suffixes diminutifs; il me semble que seuls le ton et l'interprétation subjective font qu'un suffixe nous paraît plus expressif qu'un autre. Les auteurs du *Glosarul dialectului din Marginea* distinguent entre *bunicel* « ziemlich gut » et *bunișor* « recht gut » (besser als « gut »). Ils traduisent *bucățicuță* par « ganz kleines Stuck ». Ce sens très diminué s'explique, pour ce dernier mot, par le fait que nous avons ici une double diminution (*bucată* — *bucățică* — *bucățicuță*). Intéressant aussi est le cas de *bulcă* « grosse Semmel » — *bulcuță* « Semmel » (proprement « kleine grosse Semmel »), que nous trouvons dans le même *Glosar*. La formule $1 + 1 - 1 = 1$, qui exprime bien ce cas, n'est plus valable pour les noms propres, qui comportent souvent la combinaison d'un suffixe diminutif et d'un suffixe augmentatif, par ex. *Radu* — *Răducu* (dim.) — *Răducanu* (augm.), ou inversement: *Hangu* — **Hănganu* (augm.) — *Hăngănuș* (dim.), car le premier *Radu*, qui pour sa petite taille a été nommé *Răducu*, a pu être le grand-père ou l'ancêtre d'un *Răducu* qui, pour sa haute taille, a été surnommé *Răducanu*. De même, si C. Negruzzi (*Opere*, I, 19) parle d'une *mică cămăruță* « petit garde-manger » — on pourrait de même dire en allemand « ein kleines Kämmerlein » — il n'a pas songé à une pièce plus petite qu'une « cămăruță » ou qu'une « cămară mică »: « mic » lié à un diminutif n'est qu'une expression pléonastique, soit que l'adjectif « mic » qui précédait ait appelé *cămăruță* au lieu de *cămară*, soit qu'au contraire le sens du diminutif *cămăruță* se soit explicité par l'adjectif « mic ».

On sait que les diminutifs abondent dans le langage des enfants. Or ceux qui les y ont introduits sont les parents eux-mêmes. J'ai entendu une mère qui faisait prendre un bain à son enfant en lui disant: « hai să spălăm bărbușuța, gurița, năsucu, urechiușele, obrăjorii, frunticica, ochișorii ¹⁾ . . . ». Toutes les parties du corps étant plus petites chez l'enfant, il est naturel qu'elles soient exprimées par des diminutifs. Je trouve moins naturel cependant ce

¹⁾ Cet exemple est instructif aussi pour la variété des suffixes diminutifs employés en roumain.

« *Mircică*, răpus de o boală crudă la vârsta de patru anișori . . . » (litt. « à l'âge de quatre petites années ») que j'ai rencontré récemment dans les faire-part de deuil du journal « *Universul* ». M. Brăttescu-Voinești, *Lumea Dreptății* 230, parle d'un « copilaș *bolnăvior* », de *bolnav*, malade, quoique la maladie dont il souffre ne soit pas bénigne. M. K. JABERG, « *Romania* » 46, 134, nous apprend qu'en Suisse aussi, lorsqu'on s'adresse aux enfants, on dit *es Wäspeli* « la petite guêpe ». Partout les parents croient qu'ils seront mieux compris de leurs enfants s'ils transposent les objets dans des proportions réduites. C'est de la chambre des enfants que proviennent les mots romans désignant l'« œil », l'« oreille », le « genou » et qui sont des diminutifs: *oclu*, *oricla*, *genucdu*, ainsi que les noms de jeux enfantins, qui sont surtout, eux aussi, des diminutifs. De même que nous parlons du « gât » (cou, col) de la chemise ou des « *grumazi* » (nuque) du joug en nommant l'objet placé près de telle ou telle partie du corps par le nom même de cette partie, de même la serviette que l'on place sous le menton s'appelle aussi *bărbie* « menton » ou, quand elle appartient aux enfants, *bărbiță*, non pas tant parce qu'elle est petite mais parce qu'elle fait partie des objets de l'enfant.

Tourguéniew, dans sa nouvelle *Faust*, dit d'un homme: « Il était tellement habitué à ne pas donner libre cours à ses sentiments qu'il avait honte de laisser observer l'amour passionné qu'il avait pour sa fille. Jamais il n'a embrassé Véra en ma présence; jamais il ne donnait à sa fille le diminutif de son nom, comme c'est l'habitude en Russie, mais il l'appelait toujours Véra tout court ». De même qu'en russe et en général dans les langues slaves, en roumain aussi la note caressante est si étroitement liée à la diminution que l'un des premiers grammairiens roumains, VĂCĂRESCU, dans sa Grammaire (en roum.) de 1787, appelle les diminutifs des suffixes « caressants » ou « câlins ». Quand, sous l'influence des langues romanes occidentales, nos écrivains emploient des diminutifs dans un sens dépréciatif, un mot comme « *actoraș* de province » par exemple, imité par Vlahuță de l'ital. *attorcaccio* (acteur « petit » et par suite « mauvais »), sonne faux en roumain, car le sens péjoratif y est caractéristique des augmentatifs. C'est pourquoi les dérivés en *-andru*, comme *băiețandru*, *copilandru*, qui désignent un garçon (copil) déjà grand, mais beau, éveillé, sympathique, sont considérés par certains grammairiens comme des diminutifs, par d'autres comme des augmentatifs.

La note caressante peut devenir *flatterie* ou *mièvrerie*. Nous avons premier le cas dans l'exemple suivant de M. Sadoveanu (« Sămănătorul », III, 601) qui rend ainsi les flagorneries des tziganes: « Numai câțiva danci perpeliți miorlăiau în jurul boierului cu mânilé întinse: Măria-voastră, Măriutele-voastre, sărutăm dreapta ». (litt. « vos petites Seigneuries »). Pour le second cas nous trouvons un exemple dans la description suivante de M. Iorga (*Ist. lit. dela* 1821 înainte I, 202) par laquelle il caractérise les fadeurs de la littérature pastorale: « [Păstorul întristat de Cârlova] îl știm de unde a plecat. Din Italia lui *Pastor fido*, unde dulcii *păștoarei* tineri cântă din *fluieraș*, păzindu-și *oițele*, pe care nici *lupușorul* înduioșat nu se îndură să le atace » (litt. « les pastoureaux jouent du petit chalumeau, gardant leurs petits moutons, que le petit loup attendri n'a pas le cœur d'attaquer »).

Dans la dissertation déjà citée, § 3, j'ai montré que le diminutif sert parfois de *moyen stylistique*. L'idée de « petit » peut voisiner avec celle d'« aimé », « sympathique », « pauvre », elle peut aussi manquer totalement, et alors le diminutif n'exprime que l'amour, la sympathie ou la compassion du sujet parlant à l'égard de la personne dont il parle. Quand je dis d'un enfant qu'il est *bălăior*, ce n'est pas que je veuille exprimer une nuance moins prononcée de « blond », comme si je disais qu'il est *bălan*, mais je veux montrer que les cheveux blonds lui siéent, qu'il est blond et beau en même temps. Quand le poème populaire bien connu décrit comment Maître Manole accomplit le suprême sacrifice et emmure sa femme dans l'édifice qu'il élève, toute la pitié du poète se répand dans les diminutifs:

Zidul se suia
 Și o cuprindea
 Pân la *costișoare*
 Pân la *tâțișoare*
 Pân la *buzișoare*
 Pân la *ochișori*
 Pân la *perișori*.

(Le mur s'élevait — Et l'entourait — Jusqu'aux côtes (dim.) — Jusqu'aux seins (dim.) — Jusqu'aux lèvres (dim.) — Jusqu'aux yeux (dim.) — Jusqu'aux cheveux (dim.).)

Dans une description de la vie des bergers (E. Turcu, *Excursie* 159) nous lisons: « Mai înainte, când treceam cu *oile* la Baltă, la

iernatic, și când ieșeam de acolo la munte, mergeam încet, încet pe lângă drum și *oișele* mai îmbucau câte ceva ». (Autrefois, quand nous passions avec les moutons jusqu'à Baltă pour l'hivernage, et quand nous nous en retournions à la montagne, nous allions tout doucement le long du chemin, et les moutons (dim.) brouaient toujours quelque peu). [Dans une autre description (Ciocârlan, « Sămănătorul », III, 138) nous lisons : « Haidem prin țarcul *oilor*. Așa mi-e obiceiul. Până ce nu mi-oiu lua seara-bună dela *oiți*, nu mă pot odihni » (Passons donc par le parc aux moutons. C'est mon habitude. Tant que je n'ai pas donné le bonsoir aux moutons (dim.), je ne puis dormir)]. Aussitôt qu'il est question de la pâture difficile des « pauvres moutons » au bord des chemins, ou de la séparation d'avec les « chers moutons », l'auteur les appelle *oițe*, exprimant par ce diminutif sa compassion ou son affection. « S'au dus *bănișorii* mei » pourrait se rendre en français par « il est parti mon *pauvre* argent ». Si *misellus* a remplacé *miser*, c'est probablement parce que cet adjectif, qui était destiné à exprimer la compassion, s'employait surtout au diminutif. Nous trouvons l'amour exprimé par le diminutif *mătușă* « tante », qui a pris la place de *amita* en roumain. WEIGAND nous montre qu'en Bucovine et en Bessarabie les diminutifs caressants *vișelucă*, *vișică*, *vișelușă*, *vișelușcă* se sont complètement substitués à *vișea* « génisse », qui était déjà à l'origine un diminutif (*vitella*). Les noms d'aliments apparaissent aussi parfois sous la forme diminutive : ainsi *coliclu* > *curechiu*, ital. *colechio*, a remplacé *caulis*, conservé dans d'autres langues romanes ; **lacticellu* > v.-fr. *laicet*, *lacticulu* > véronais et vicentin *latečo* a remplacé *lac*, de même que *carne de purcel*, sur les menus des restaurants de Bucarest, ne signifie pas « viande de cochon de lait » mais « viande de porc » : ici le diminutif veut simplement exprimer la succulence ou la fraîcheur de la viande. C'est de semblable façon qu'il faut entendre *băuturică* boisson agréable, ou *apșoară*, *lăptișor*, *lăptic*, bonne eau, bon lait : « Trimise pe băiet . . . să-i aducă o leacă de *apșoară* rece » [Il envoya le garçon . . . chercher un peu d'eau (dim.) fraîche] (« Șezătoarea » VI, 10). « Să dea mămișica băiatului *lăptic* ? » [Maman donnera-t-elle du lait (dim.) au petit garçon ?] (Caragiale, *Momente* 333). — Dans l'exemple : « Militaru-i militar, te vede azi și te ademenește și mâni își ia *căliceaua* și dus e » [Le militaire est un militaire, il te voit aujourd'hui, il te séduit, et demain il enfile la venelle (dim.), et adieu !] (Pamfile, *Agricultura* 238), le diminutif de *cale* : *călicea*

= le chemin qui lui plait. — Plus l'étope (*câlți*) est fine, moins elle a de valeur ; et pourtant on appelle *câlțișori* l'étope de qualité supérieure (cf. « Șezătoarea » IX, 143). — « Un *sorichel* cald de primăvară » (un bon petit soleil de printemps), telles sont les paroles que j'ai entendues une fois dans la bouche d'une vieille paysanne qui était sortie sur le pas de sa porte. Ce diminutif, qui exprime ici que la chaleur est la bienvenue, explique pourquoi **soliclu* et **solicellu* ont remplacé *sol* en français (*soleil*), en provençal (*solelh*), en rhéto-roman (engad. *sulal'*) ainsi que dans le dialecte aroumain *surjeale* (cf. PAPAHAĞI, *Analele Dobrogei* IV, 89—93), exactement de la même façon que dans les langues slaves *slŭnice* a remplacé **slŭno*. Chez les Albanais, le nom de la lune *hanëz* est dérivé par un suffixe diminutif.

Le sens **intensif** qu'ont parfois les diminutifs roumains s'explique également par le sens caressant. « *Alerga toată ziua* » (Il courait toute la sainte journée), dont il est traité au § 23 de la dissertation citée, pourrait se traduire en allemand par « er lief herum den ganzen lieben Tag ». En croate aussi l'on dit « svu dragu noć », cf. aussi all. « zu guter letzt ; er blieb eine gute Stunde, eine schöne Weile aus ; geh schön langsam ». « Am tras un *pușor* de somn » équivaut au fond à « un puiu bun de somn » (J'ai fait un bon somme). « N'am întălnit niciun *suflețel* de om » (Je n'ai pas rencontré âme qui vive) (Ispirescu, *Legende* 101) = absolument pas une âme humaine.

De même les diminutifs des adjectifs (am rămas *singurică* = je suis restée toute seulette), des adverbes (vin *acușica*, en Transylvanie *mintenaș* = je viens tout de suite) et des interjections (*aolică* est plus énergique que *aoleu !* *holă !* *hélas !*) expriment parfois l'intensité. Pour les adjectifs et les adverbes, il se forme même une sorte de **superlatif** par juxtaposition du diminutif à la forme positive: « o fată *tână-ră-tinerică* se strecoară 'n atelier » (Une fille toute jeune se glisse dans l'atelier) (C. Sandu, *Drum și popa* 41). « De *aproape-apropișor* Mama era ajutor » [De près, tout près, la mère aidait] (Marian, *Nașterea* 436). « Se întoarce cu desăgii *plini-plinuți* » (Il s'en revient le bissac fin plein) (G. Stoica, « Sămănătorul » II, 220). « Înainte [*mânăștergurile*] se făceau tot cu flori, cu pui *mânăștergura 'ntreagă-întreguță* » (Auparavant [les essuie-mains] se faisaient aussi avec des fleurs brodées, et avec des motifs dits 'pui' l'essuie-mains tout entier) (Pitiș, « Conv. Lit. » 24, 1064). On dit de façon analogue en bulgare: *baba*,

gola-golenička (« Sbornik » 18, II, 6) = *goală-goluță* (nue, toute nue); *novo-novișato* = *nou-nouț* (nouveau, tout nouveau) etc. Nous trouvons parfois aussi dans les substantifs, surtout dans la poésie populaire, une sorte de **gradation** des termes caressants qui place le diminutif après le positif ou même après un autre diminutif: « Pentru *badea, bădițu'*, Bucuros mi-aș da șurțu' » (Jarnik-Bârseanu, *Doine* 9) se traduirait en allemand par « Für meinen Geliebten, den heiss- oder innig Geliebten . . . ». Nous avons de même: « *Bădiță, bădișorul* mieu » (Marian Nunta 26). « *Măi bădiță, bădițele* » (Hasdeu, *Etym. Magn. Rom.* 2866). « *Măi bădiță, bădiulică* » (« Șezătoarea » III, 19).

3. NOTES SUR LA DÉRIVATION PAR SUFFIXES

L'emprunt d'éléments dérivés d'une langue à une autre, avec extension ou restriction de la fonction, mériterait une étude détaillée. M. A. GRAUR, dans son étude *Noms d'agent et adjectif en roumain*, constate par exemple qu'en roumain les suffixes *-aş*, *-eş*, *-oş* et *-uş* présentent parfois des changements par rapport au hongrois, à qui ils sont empruntés (à *dohányos* correspond un *dohănaş*, à *szekeres* un *sechiraş*, à *vámos* un *vameş*). Au contraire de cet auteur (p. 86), je n'attribuerais pas ces changements à des Hongrois parlant le roumain mais à des Roumains parlant le hongrois. Pour que dans mon esprit puisse naître, à un moment donné, une expression étrangère avant celle qui lui correspond dans ma langue maternelle, il faut certes que j'aie l'habitude de penser dans une seconde langue. Mais penser incidemment dans une autre langue que la maternelle ne veut pas dire connaître complètement cette langue jusque dans ses plus fines nuances, ni surtout posséder avec sûreté son système dérivatif. Aussi nous arrive-t-il parfois d'introduire dans notre langue quelque mot sous une forme dérivée analogique, théoriquement possible, mais inexistante en fait dans la langue étrangère, comme nous l'avons montré dans DR. VII, 116—117. De tels cas sont nombreux. Ainsi en hongrois, du substantif *fest* « couleur » dérive, comme dans des centaines d'autres cas, le verbe *fest-eni* « peindre », du substantif *fűrész* « scie », comme dans une foule de cas semblables, le verbe *fűrész-el-ni* « scier ». Le hongrois aurait tout aussi bien pu dériver à l'inverse **fest-el-ni* et **fűrész-ni*, car il n'existe pas d'autre raison que l'usage qui explique pourquoi dans le second cas le verbe reçoit l'élément *-el-* et dans le premier rattache *-(e)ni* de l'infinitif directement au radical substantif. A Sălaj (Transylvanie), donc dans une région où le contact avec les Hongrois est plus intime, nous trouvons la forme « correcte » *festi* ; mais dans les autres régions plus éloignées

où ce mot hongrois a pénétré dans la langue — en Moldavie, en Bucovine, dans le Banat — il présente la forme *festeli*, qui supposerait un prototype hongrois **festelni*¹⁾. Au contraire, la forme *firisău* (avec les variantes ultérieures *ferăstău*, *ferăstrău* etc.), supposerait un substantif hongrois **fürésző*, dérivé d'une forme non-attestée **fürész-ni*.

Un cas analogue est celui du mot *godac* « porc, ourson d'un an », dont l'étymologie est claire: le slave *godŭ* « an » + le suffixe *-ak*. Mais chez aucun des peuples slaves avec qui les Roumains sont entrés en contact on ne saurait attester la forme **godak(ŭ)*. D'autre part, le simple *god* n'est pas passé en roumain, de sorte qu'on ne peut considérer *godac* comme un dérivé roumain. Il semble donc bien que celui qui a introduit le premier ce mot en roumain savait assez le bulgare pour former d'après les lois de dérivation de cette langue un **godak*, mais pourtant qu'il ne la possédait pas au point de savoir qu'en bulgare l'usage s'était déclaré pour le dérivé *god-in-ak* (lequel d'ailleurs a pénétré aussi en roumain, sous la forme de *godănac*).

M. GRAUR fait encore une observation intéressante: bien que le suffixe *-ău* soit certainement d'origine hongroise, il n'existe aucun dérivé roumain en *-ău* qui puisse se réduire directement à un mot hongrois en *-ó* (p. 87); la même remarque est valable pour les dérivés en *-aş*, de Transylvanie: *ceteraş* par exemple est dérivé du mot d'origine latine *ceteră* « violon » (p. 85). Mais il n'est pas toujours nécessaire qu'il existe des modèles empruntés pour que nous puissions comprendre comment un suffixe étranger a pu devenir fécond. Le roumain *mestecău* « bâton à remuer la bouillie etc. » est calqué sur le hong. *keverő* (*keverni* « remuer »); *ceteraş* est synonyme de *diplăş* (*diplă* = *ceteră* « violon ») et appartient à la même catégorie sémantique que *primaş* (< hong. *primás*).

Quelques exemples montreront bien quelle variété peuvent présenter de telles associations entre le mot étranger et les éléments de la langue maternelle. Si dans la langue des classes cultivées nous rencontrons, à côté de *bombonieră*, *pudrieră*, des formations comme *burtieră*, *scrumieră*, c'est que nous avons affaire à une simple substitution des mots roumains *burtă* « ventre » et *scrum* « cendre »

¹⁾ Il est possible que ce *festeli* soit un dérivé roumain ultérieur de *feşteală* « couleur », dérivé lui-même de *festi* « peindre ». Mais l'aire de *festi* étant fort restreinte et *feşteală* n'étant pas attesté, cette explication est peu vraisemblable.

aux radicaux français *ventre* et *endre* des dérivés (*sous-*) *ventrière* et *endrier*. Ayant une fois acquis droit de cité dans la langue, de telles formations ont pu produire des dérivés comme *noptieră*, quoique **nuitière* (table de nuit) n'existe pas en français. — Un peu plus compliqué est le cas de *iepilă* (dans le Banat): l'objet ainsi nommé s'appelle en serbe *kobila*, c'est-à-dire *iapă* « jument »; traduit en roumain, il s'est vu ajouter la terminaison *-ilă*, qui correspond à un suffixe roumain usuel. — Chez les Istro-roumains la « boîte où l'on tient la cendre » se nomme *țeruşiac*, vocable où nous reconnaissons aussitôt le radical *țeruse* (= daco-roum. *cenuşă*) « cendre » et le suffixe du mot croate qu'il traduit: *pepeljinjak*, de *pepel* (*pepeo*) « cendre ». — La plante « *Nigella sativa* » s'appelle en slave *černuška*, mot qui est entré en roumain soit comme emprunt direct sous cette forme (*cernuşcă*), soit sous la forme *negruşcă*, par traduction du radical slave *čern-* = *negru* « noir ». — De même enfin l'adjectif *guraliv* « bavard » ne pourrait s'expliquer comme dérivé roumain de *gură* « bouche » sans le modèle bulgare *govorliv* « bavard ».

L'association du mot étranger avec les mots de la langue maternelle rapprochés par la forme et le sens produit des modifications intéressantes au point de vue de la dérivation. Ainsi le mot hongrois *csik* « *Cobitis fossilis* » apparaît en roumain sous la forme dérivée *cicar*, parce que dans l'esprit de celui qui l'a reçu cet emprunt s'est associé avec son synonyme roumain, lequel est suivant les régions *fusar*, *sular*, *șipar* ou *pișcar* « anguille ». — Le mot roumain *duhoare* « puanteur » est sans nul doute un dérivé de *duh*, du slavon *duchŭ*. La formation du mot est néanmoins tout à fait inaccoutumée, car le suffixe *-oare* ne s'attache pas aux substantifs mais, comme le latin *-or*, *-orem* dont il dérive, forme les déverbatifs. C'est pourquoi TIKTIN, dans son *Dicționar româno-german*, écrit: « (gehört) zu *duh*. Das Suffix ist dunkel ». Mais l'énigme s'éclaire si nous observons que le suffixe se trouve précisément dans le correspondant roumain du français « puanteur », *putoare* < lat. *putor*, *-orem*, qui est senti comme un dérivé du verbe *put*.

Des exemples comme ceux que nous venons de citer et d'autres qu'on trouve dans le présent volume p. 301-302 nous montrent combien est grand le rôle de l'élément associatif dans la dérivation. Le motdérivé n'est pas seulement analysé en radical et suffixe, mais encadré dans les catégories sémantiques les plus voisines. On ne peut pas écrire l'histoire d'un suffixe sans avoir suivi auparavant

la genèse des mots dérivés à l'aide de ce suffixe, chacun avec son histoire particulière, car chaque dérivé peut contribuer à l'élargissement du sens et de la fonction du suffixe, ou au contraire à la restriction ou à la spécialisation de son emploi dans certaines directions.

Cela étant, j'estime malaisée la tentative de vouloir distinguer aujourd'hui si des suffixes comme *-aci* ou *-eș* sont hérités des Romains ou empruntés aux Slaves. Il nous paraît plus probable qu'aux dérivés par le lat. *-ax*, *-acem* et *-icius* se seront superposés des emprunts slaves en *-ačĭ* et en *-ičĭ*, qui auront donné une ampleur nouvelle aux suffixes existants. M. GRAUR les croit tous deux d'origine slave. Si, pour démontrer l'origine slave de *-eș*, il apporte des arguments puissants (p. 45—47), moins convaincants sont les arguments qui lui servent à repousser le rapport entre *fugaciu* et le lat. *fugax* (p. 59) et à établir un lien entre *stângaciu* et le serbe *levak* (p. 61) afin de prouver l'origine slave du suffixe *-aci*. En tout cas, le fait que *fugaciu* n'est pas attesté dans les textes anciens n'est pas une preuve qu'il soit récent dans la langue: des mots comme *cereășă* « cerise » ou *coamă* « crinière », par exemple, ne se rencontrent pas dans les textes avant le XVIII^e siècle, et pourtant personne ne doute qu'ils ne soient les héritiers directs des latins *coma* et **ceresia*. — De même il faut repousser la supposition qu'un mot comme *săltăreș* « sautillant » soit dérivé de *săltare* (p. 94); il me semble que tout au moins pour le suffixe de ce mot, on peut vraiment distinguer entre la variante latine (*-ăreș* < *-ari-cius*) et la variante slave (*-áreș*).

En rapport avec le suffixe *-ăreș* on peut faire encore une remarque intéressante: c'est justement l'un des suffixes à la mode de nos jours. L'observateur attentif de la langue des journaux aura certainement remarqué la fréquence de mots tels que *înfigăreș*, *petrecăreș* « noceur », *plângăreș* « pleurnicheur », *plimbăreș*, *zâmbăreș* etc., qui tous ont été créés au cours des dernières années et présentent une valeur stylistique très nette, car ils s'emploient avec une nuance ironique ou moqueuse. M. P. Șeicarul a même créé, dans un article du journal « Curentul », le terme de *scribăreș* « écrivassier », afin de stigmatiser les abus de certains « scribes », et le romancier Cezar Petrescu l'emploie déjà dans l'un de ses derniers ouvrages (*Oraș patriarhal*).

De tels phénomènes d'expansion ou de restriction dans la circulation des suffixes, dans le temps et dans l'espace, peuvent fré-

quemment s'observer chez nous. Notre littérature ancienne — surtout les traductions des livres religieux — abonde en mots abstraits dérivés avec le suffixe *-ciune*; les formules populaires des incantations et des exorcismes présentent d'innombrables mots abstraits en *-tură*. A l'époque de l'influence néo-grecque tant de verbes terminés en *-sesc* avaient pénétré dans notre langue que ce suffixe a fini par s'ajouter en quelque sorte mécaniquement, chez nous comme chez les Serbes (cf. P. SKOK, « Zeitschrift f. rom. Phil. », a. 1923, p. 191), à la plupart des verbes empruntés au grec, puis aux verbes empruntés au turc et même aux néologismes venus d'Occident (certains par l'intermédiaire du néo-grec) au début du siècle passé. De même le suffixe *-uesc* s'ajoute aux verbes empruntés au hongrois et *-ăesc* aux onomatopées (cf. DR., I, 96 et le présent volume, p. 340 sqq.). Le suffixe *-oc* est géographiquement limité, de telle sorte que si l'on entend quelqu'un parler d'un *mânzoc* ou *căloc* et de *măroc*, on sait aussitôt qu'il est des régions occidentales du domaine daco-roumain (cf. la carte publiée par S. POP dans DR., V, et les observations du même, p. 18).

On rencontre même à certaines époques la tendance à ne pas employer certains suffixes. Par exemple, tandis que presque tous les verbes de la première conjugaison entrés comme néologismes dans la langue au cours du siècle passé étaient aussitôt rangés dans la catégorie des verbes en *-ez* (*amorezez* etc.), depuis quelque temps on peut observer la tendance exactement contraire, d'employer ces néologismes sans *-ez* (*autoriz* etc.). Cette omission de *-ez*, comme celle de *-esc*, peut d'ailleurs s'observer aussi dans la langue populaire, en diverses régions, où des formes comme *îmbărbăt*, *îmbrôbod*, *înnăbuș*, *înnăduș* (au lieu de *îmbărbătez*, *îmbrôbodesc*, *înnăbușesc*, *înnădușesc*) s'entendent de plus en plus souvent; de même *înfrund* au lieu de *înfrunzesc*, avec un *d* qui n'est pas étymologique mais analogique. Il manque surtout *-esc* à la 3^e pers., parfois même à la seconde: *scânteie*, *leșie* (Brașov), *îsprăie* = *isprăvește* (Bran), *ócole* = *ocolește* (Vâlcea) etc. Pour les verbes de la IV^e conjugaison qui ont *-ă-*, *-â-* et *-u-* devant les terminaisons, comme *șovăi*, *băjbăi*, *chiui*, c'est la conjugaison *șovăesc* (*băjbăesc*, *chiuesc*) pour la première personne, *șovăești* (*băjbăești*, *chiuești*) à côté de *șovăi* (*băjbăi*, *chiui*) pour la seconde et surtout *șovăe* (*băjbăe*, *chiue*) pour la troisième qui semble gagner de plus en plus de terrain.

[1927. « Pe marginea cărților IV », DR. VII, 466—471].

V. LEXICOLOGIE

1. LES ONOMATOPEES DANS LA LANGUE ROUMAINE *)

1. Le problème des onomatopées a beaucoup préoccupé autrefois ceux qui étudiaient le langage humain. A leurs jugements se mêlait une bonne part d'appréciation subjective, car il n'est pas malaisé de découvrir, surtout lorsqu'on subit la suggestion du propre résultat où l'on veut aboutir, un rapport entre la combinaison de sons qui constitue un mot et le sens de ce dernier; c'est ainsi que certains ont pensé retrouver des onomatopées dans la plupart des racines indo-européennes¹⁾. Par suite d'exagérations, cet ordre de recherches a été discrédité et s'est trouvé par réaction l'objet d'une sorte de scepticisme, d'autant que, dans les dernières décades, la direction historique dominait les recherches des néo-grammairiens. Les mots onomatopéiques appartenant plutôt à la langue familière ou populaire, nous les rencontrons assez rarement dans les œuvres littéraires, et d'autant plus rarement qu'une littérature s'éloigne davantage du peuple et devient de plus en plus artistique. Ainsi donc ces mots, ne pouvant être recherchés et étudiés historiquement dans les textes anciens, n'intéressaient pas trop les linguistes de naguère, qui se plaisaient à argumenter sur un fonds de données exactes suivant des règles objectives et se détournaient de tout ce qui pouvait s'interpréter subjectivement et de plusieurs manières. Enfin, à cette époque de foi en des « lois phonétiques », ces mots qui présentent, appa-

*) 1920. Publié comme première étude de la série « Din perspectiva Dicționarului », dans DR., I, 75—108.

¹⁾ Ces opinions sont résumées par WUNDT, *Völkerpsychologie*, II, *Die Sprache*, Leipzig, 1904, 619 sqq.

remment du moins, des variantes absolument arbitraires au point de vue phonologique, avec des changements de sons tout à fait inattendus, ne pouvaient retenir l'attention de ceux qui se préoccupaient avant tout de mettre sous forme de lois aussi précises que possible les transformations d'une langue.

On observe depuis quelque temps, surtout chez les linguistes plus jeunes et chez leurs maîtres, un intérêt de plus en plus vif pour les questions qui touchent plutôt à l'aspect philosophique qu'à l'aspect historique des recherches linguistiques ; ils donnent plus d'importance à l'extension dans l'espace que dans le temps, au sens plus qu'à la forme, à la comparaison avec d'autres mots plus qu'à celle du mot avec lui-même dans ses différentes phases ; les phénomènes récents ou qui se produisent dans leur voisinage immédiat et peuvent être observés directement ont toute leur prédilection.

Ainsi — pour rester sur le terrain des langues romanes — SCHUCHARDT, ce précurseur de la génération nouvelle, a dès longtemps attiré l'attention sur les onomatopées, cherchant à établir des principes et y revenant à plusieurs reprises (cf. surtout ses études publiées dans « *Zeitschrift für romanische Philologie* » XV, 119 s 22. et XXI, 201—205). Dans un article publié dans « *Germanisch-romanische Monatsschrift* » I, 636 sqq. M. MEYER-LÜBKE souligne l'importance de cette question et établit une origine onomatopéique pour les mots roumains *tonț*, *a se pișă* (ainsi que pour *corlă*, dans l'*Einführung* § 75). Dans son monumental *Dictionnaire des langues romanes* il a prêté une attention particulière aux racines onomatopéiques et les termes « *Schallwort* », « *Lallwort* », « *Kinderwort* » etc. s'y rencontrent souvent. Une de ses élèves, A. SPERBER, dans un article du second volume d'hommage au maître, donne un certain nombre de mots des langues romanes, de nature onomatopéique, signifiant « enfant » et qui à l'origine étaient des noms d'oiseaux — entre autres le français *petit* sur lequel on a tant écrit sans arriver à en préciser l'origine. Sans aucun doute ce mot est apparenté de près — les difficultés phonétiques n'étant qu'apparentes — à notre verbe *a se piti* « se faire petit en se cachant » et à son dérivé *a se pitula* (par métathèse *tupila*) « se tapir, se blottir », lequel reparait dans le nom d'oiseau *pitulice* « fauvette ». LAZARE SAINÉAN a donné un ouvrage intéressant dans cette direction, riche surtout en matériaux, avec *La création métaphorique en français et en roman*, Halle a. S., Niemeyer, 1907, ainsi qu'avec d'autres ouvrages publiés depuis.

Dans les pages qui suivent je tâcherai d'apporter une contribution à l'étude des onomatopées roumaines, mais sans m'occuper du rôle de l'onomatopée comme facteur créateur de la langue humaine primitive (Ürschöpfung): ceux qui s'intéresseraient de près à cet aspect de la question pourront consulter là-dessus les *Principes* de PAUL (3-e éd. IX) et surtout WUNDT, *Völkerpsychologie* vol. I², partie I (Leipzig, 1904) 307 sqq., où ils trouveront en outre une riche bibliographie, et parmi les ouvrages plus récents, celui de HERMANN HILMER, *Schallnachahmung, Wortschöpfung und Bedeutungswandel*, Halle, Niemeyer, 1914 (avec une bibliographie; cf. surtout p. 160).

Mon objet est de dégager d'un certain nombre d'exemples tirés du roumain quelques traits communs à la plupart des onomatopées, d'établir quelques principes et de montrer leur rôle dans l'enrichissement de notre lexique. Il me semble que c'est ce qu'il y a à faire pour l'instant. Plus tard, quand on aura formulé les règles générales que suivent les onomatopées dans les différentes langues, le terrain sera assez solide pour qu'on procède à des études comparatives et qu'on tente de découvrir les principes généraux qui gouvernent cette espèce de mots.

2. Il est utile, quand on traite d'une question à un certain point de vue, de la délimiter dès le début, d'en marquer les frontières précises; je suivrai donc moi aussi cette méthode et, tâchant de dégager le noyau du problème, j'éliminerai tout d'abord ce qui lui est étranger et mettrai en relief ce qui nous préoccupe.

Ce qui nous préoccupe, dans le cas présent, ce sont les onomatopées véritables, c'est-à-dire les **mots imitatifs** (all. *Schallwörter*, franç. *mots expressifs*, d'après la dénomination adoptée par M. GRAMMONT). Nous ne nous occuperons qu'incidemment des sons nommés *sons-réflexes* (Steinthal-Paul) ou mieux **interjections primaires** (Wundt), c'est-à-dire des cris de douleur, d'étonnement, de joie etc. comme: *ah, of, uf, aoleu, valeu!* etc., qui peuvent être considérés comme un vestige des interjections beaucoup plus variées de l'homme primitif. L'homme moderne ayant à sa disposition, dans sa langue, une quantité incomparablement plus grande de mots, et d'ailleurs habitué à se dominer, a réduit considérablement le nombre de ces interjections. Qu'il nous soit permis de faire en passant une seule constatation à cet égard: non seulement leur nombre a diminué avec le temps, mais leur emploi est devenu

plus précis. La tendance à établir pour chaque mot un sens propre et, inversement, à réserver pour chaque notion, dans la mesure du possible, une expression univoque, a fait que ces interjections primaires, autrefois très variées et employées sans préméditation, se sont soumises elles aussi à un système lexicographique qui a précisé pour chacune d'elles, comme pour n'importe quel mot de la langue, un emploi non-équivoque. Aujourd'hui, le Roumain qui décharge un fardeau de ses épaules s'exclamera en signe de soulagement *uf!* et non *valeu!*; celui qui ressent une douleur ou un regret, *ah!* et non *uf!*. C'est pourquoi ces interjections peuvent être classées aujourd'hui par le lexicographe selon les mêmes normes qui établissent les sens de n'importe quel mot de la langue, et c'est pourquoi elles peuvent en outre remplir des fonctions syntaxiques qui leur étaient étrangères à l'origine.

La frontière entre ces interjections primaires et les mots imitatifs n'est pas toujours facile à fixer, car l'exclamation qui nous vient involontairement aux lèvres peut être aussi, en même temps, l'imitation d'un son entendu. Ainsi quand un enfant tombe, l'exclamation des parents peut être *poc!* ou *buf!* par quoi l'on essaye d'imiter le bruit produit par le choc.

C'est aussi au nombre des interjections primaires qu'il faut ranger ces mots qui, surtout chez les enfants, donnent une expression à ce sentiment de satisfaction qu'on éprouve quand il arrive à autrui quelque désagrément, tels *sâc!* *bâc!* *bâz!* etc. Le plus souvent ces mots sont accompagnés d'un geste traditionnel: pour *sâc!* et *bâc!* on frappe les poings l'un sur l'autre, pour *bâz!* on frotte l'un sur l'autre les deux index, etc.

C'est à dessein que j'ai relevé ces interjections, parce qu'il est parfois malaisé de faire le départ entre elles et les véritables mots imitatifs. Par exemple *bâz* est aussi, comme nous le verrons, un mot imitatif: existe-t-il un rapport entre interjection et imitation? est-ce le même mot employé dans une autre fonction? voilà des questions auxquelles, au point où en sont actuellement les recherches, il sera difficile de trouver une réponse.

Ne sont pas non plus imitatifs les mots avec lesquels nous appelons ou chassons les animaux, comme *cușu* (pour les chiens), *ciuș* (pour l'âne, exactement comme en néo-grec), *piri-piri* (pour les poules), *piță-piță* (pour les chèvres) etc., sauf bien entendu quand nous contrefaisons leur cri (all. « Lockrufe »).

Nous ne nous préoccuperons pas non plus pour le moment des mots du langage infantin (all. *Lallwörter, Kinderwörter*). On sait que dans chaque langue le babil des enfants engendre des mots nouveaux. Aujourd'hui l'on sait en outre que ces syllabes répétées, toujours simples et formées seulement d'une consonne et d'une voyelle, n'ont pas de sens propre dans l'esprit de l'enfant et n'en reçoivent un que par l'interprétation que leur donne l'entourage. Quand l'enfant répète *ma, ma*, il fait un simple exercice vocal, il commence à exercer les organes de la parole en vue de leur fonction future. Du fait que sa mère désire communiquer avec lui, que c'est elle qui est le plus souvent à ses côtés et entend par conséquent la première ces syllabes articulées, interprétant en outre le geste des mains comme un appel, grâce à ce concours de circonstances accidentelles et sans lien entre elles, le *ma ma* de l'enfant engendre le mot *mamă*, lequel ensuite se classe de lui-même dans la même catégorie que *frate* et *soră*, vieux mots de la langue ¹⁾. Donc ces mots à l'origine ne sont pas imitatifs et ils ne le deviennent que par emprunt. Wundt les a très justement nommés des mots de la langue-écho (*Echosprache*) entre enfants et parents; car à leur tour les enfants apprennent de leurs parents à donner un sens à leur babil de naguère.

Diverses interjections comme *baubau, băja, bibi* etc. se trouvent elles aussi en rapport avec le langage des enfants. Ce sont d'ordinaire des exclamations à l'aide desquelles nous cherchons à effrayer ou à avertir les enfants: *baubau* les effraye, *băja* les avertit de prendre garde au feu, etc.

Dans ces cas-là aussi la frontière n'est pas facile à tracer entre les mots du langage infantin et les mots imitatifs. Ainsi *bau-bau* a pu être à l'origine une onomatopée par laquelle on rendait l'aboiement du chien.

Enfin, il est utile de faire la distinction entre les mots onomatopéiques qui portent le cachet de la création immédiate et ceux qui l'ont perdu pour devenir des mots comme les autres. Pour nous, Roumains, le mot *mamă* — pour nous en tenir aux données dont il a été question jusqu'ici — est un mot hérité du latin tout comme *frate* et *soră*. A de tels mots nous pouvons attribuer tout au plus une origine onomatopéique. Il en est de même des verbes *băuna*, qui continue *babulare*, et *anina*, qui représente un

¹⁾ Cf. G. v. der GABELENTZ, *Die Sprachwissenschaft*, 65—66.

**anninnare*, verbes qui ne nous reportent plus par la pensée au *bau-bau* du chien ou au *ninna-ninna* (*nani*) dont on berce les enfants. Nous dirigerons notre attention exclusivement sur les onomatopées qui gardent encore tous les signes caractéristiques de la création immédiate.

Naturellement, à cet égard, il est fort difficile de faire le départ entre ce qui est roumain et ce qui est étranger dans notre langue, car pour une grande partie des mots imitatifs nous trouvons aussi des correspondants ailleurs. Ainsi au *baubau* roumain ressemblent étonnamment l'ital. *far bau bau* « effrayer les enfants », dans l'Italie du nord *babao* « effrayer les enfants », à Gênes *babau*, en Sicile *babbau*, dans le Piémont *baboya*, à Bergame et dans le Frioul *babó*, en Provence *babao*, tous avec le sens de « croque-mitaine », en Lombardie *babá* « diable ». Or nous trouvons en même temps chez les Russes *babá* (cf. chez les Tchèques *bobák*), chez les Allemands *wauwau*, chez les Néo-grecs *μπάμπουλας*, avec le même sens qu'en roumain ¹⁾. Où les Roumains ont-ils pris leur mot? Appartient-il au trésor des vocables hérités? L'ont-ils emprunté aux peuples environnants? L'ont-ils formé eux-mêmes dans les mêmes conditions de création immédiate que les autres peuples?

Au stade actuel de la science, il est impossible de donner une réponse positive à toutes ces questions et c'est une erreur, semble-t-il, que d'appliquer aux mots qui ont le caractère de création immédiate les mêmes critères que l'étymologiste emploie pour les autres mots de la langue. Rechercher si *ah!* ou *baubau* est d'origine latine ou étrangère me paraît une tâche stérile. Quiconque observe la propagation de ces mots peut constater que leur aire d'expansion ne coïncide pas avec les frontières ethniques et celles de l'apparement des langues. C'est pourquoi dans le *Dictionnaire de l'Académie*, chaque fois que j'ai pu trouver des formes voisines chez d'autres peuples, je les ai indiquées, mais sans chercher à établir la filiation exacte, si filiation il y a (cf. *bâlbâi*, *bufni*, *buhă*, *hăpăi*, etc.).

Surtout il ne faut pas oublier un point. Les conditions qui ont fait naître de tels mots chez nos ancêtres continuent d'exister, de sorte que ces mots peuvent être à tout moment recréés par nous. Ainsi, du babil des enfants est née la combinaison *ba-ba* que les Roumains ont interprétée comme « père » (cf. MEYER-

¹⁾ Cf. *Dicționarul Academiei* à ce mot, et MEYER-LÜBKE, REW. Nr. 999.

LÛBKE, REW. au mot **babbus*); or les Turcs, de façon assurément indépendante, ont fait de même. Les Slaves de leur côté ont donné au même mot enfantin le sens de « grand' mère, sage-femme, vieille femme ». Le mot latin s'est perdu chez nous, mais nous avons emprunté aux Turcs *baba* (dans *Baba Novac*, *babaie*, *babacă*, *babalâc*) et aux Slaves *babă* « vieille femme ». En dehors de ces sens le mot *babă* a aussi chez nous, dans certaines régions, celui de « mère » et dans d'autres régions nous rencontrons une forme *babu* « frère aîné ». Ces derniers sens peuvent difficilement s'expliquer par celui de « vieille femme » (slave) ou de « père » (turc); il est plus que probable que nous avons affaire ici à des mots nouveaux, nés sur territoire roumain du babil des enfants.

3. Quant aux mots imitatifs proprement dits, nous sommes là aussi dans la nécessité de borner nos recherches, les restreignant à ceux d'entre eux qui rendent par des sons une **impression acoustique**. Ceux qui rendent par des sons une *impression visuelle* sont beaucoup plus difficiles à expliquer et j'avoue que si je les laisse provisoirement de côté, c'est en raison d'un certain scepticisme, non pas au sujet de leur existence, qui ne saurait être niée, mais touchant les résultats que pourrait donner leur étude.

Souvent les onomatopées qui symbolisent par des sons un mouvement naissent de celles qui imitent un son. Par exemple si *a bâjbâi* s'emploie aujourd'hui surtout avec le sens de « se déplacer rapidement dans une direction et dans l'autre, beaucoup de personnes à la fois », il est certain que ce sens est secondaire et que le sens original est « faire *bâjbâj* »; une foule a produit d'abord une impression par le bruit confus *bâjbâj* qu'elle fait en se déplaçant, puis, en second lieu, par son mouvement même.

Le mot *a gâlgâi* nous éclaire sur la façon dont une impression acoustique peut se transformer en impression visuelle. Ce mot avait d'abord le sens de « faire glou-glou » (*gâl-gâl*) et s'employait pour le bruit produit par des liquides s'écoulant en grande quantité par une ouverture étroite, en particulier pour le sang qui s'échappe spasmodiquement d'une artère ouverte, l'eau qui jaillit par à-coup d'une source abondante, les boissons versées rapidement par un goulot, etc. L'aspect sous lequel se présentent les flots de sang qui jaillissent d'une blessure ou l'eau qui s'échappe en glougloutant d'une source, ayant quelque ressemblance avec la fumée que rejette une locomotive, on a pu dire par analogie :

fumul gălgâe din ogeag « la fumée sort par bouffées de la cheminée » sans que cette fumée produise le même bruit.

4. Mais avec les onomatopées qui symbolisent par des sons un mouvement, la série des mots créés immédiatement au sein d'une langue n'est pas encore close. Il existe en particulier une classe de mots qui ont toutes les caractéristiques des mots **créés symboliquement** et qui d'ordinaire n'ont pas de sens précis mais désignent de manière vague tous les objets qui se présentent à la vue sous une certaine forme. Ainsi en roumain le type représenté par le mot *folomoc*: ce mot a le sens vague de « quelque chose de rond et de mou ou de moelleux » et est défini par le *Dictionnaire de l'Académie* comme une « formation spontanée, au sens vague de boule, pelote, blotti, en particulier pour des matières molles (laine, chiffons etc.) roulées en boule et formant une pelote ». Ce mot possède une multitude de variantes: *fălmătuc* « roulé en pelote » *folmotoc* « chose serrée comme un peloton », *fofoloc*, *fofolog*, *fofotoc*, *foștomoc* « tapon ou bouchon de paille », *foșmotoc* « pelote » *foșmotoacă*, *floștomoc*, cf. aussi *homăltoc*, *șomoltoc* etc.

Il est possible qu'à la base de ces formes se trouve la racine d'un mot usuel de la langue, comme dans *ghemotoc* se trouve *ghem*, dans *mototol* (*motocol*, *motocel*) le slave *mot* « écheveau » (TIKTIN, *Diç. rom.-germ.*).

Ces mots expressifs, qui n'imitent pas des sons entendus mais symbolisent des mouvements et des formes, naissent suivant certaines lois, semble-t-il, de combinaisons de sons qui se rencontrent dans des mots existant déjà dans la langue et qui ont un sens voisin. Ainsi en Bucovine, pour exprimer une chute calme de neige, aux flocons larges et serrés et telle que nous en admirons surtout dans les premiers jours de l'hiver, on emploie le verbe *a fufula*. C'est là à coup sûr un mot onomatopéique né du redoublement du groupe de sons *fu-*. Est-il impossible que ce *fu-* ait été extrait du mot même qui désigne un flocon, *fulg*? Sans trop oser l'affirmer, j'ai pourtant l'impression qu'une enquête minutieuse dans cette direction mettrait au jour d'autres cas analogues.

5. Arrivant maintenant aux mots imitatifs proprement dits, nous ferons d'abord quelques observations d'ordre **phonétique**.

Il est presque superflu de faire remarquer que nos organes phonateurs *ne sont en état de reproduire exactement* que très peu

de sons naturels. Aussi les mots imitatifs n'en seront-ils pas non plus une reproduction fidèle: ils présenteront avec eux une ressemblance relative, tantôt plus poussée, tantôt plus faible. Le plus souvent nous nous contentons de reproduire la note dominante du complexe de sons et de bruits que nous percevons, note que nous exprimons d'ordinaire à l'aide de consonnes.

La part subjective de ces reproductions consiste moins dans la façon dont nous rendons à l'aide de notre organe vocal les sons entendus autour de nous, que dans la façon dont nous les percevons avec notre organe auditif. Nous savons qu'à cet égard il existe entre les divers peuples des différences souvent considérables. Pour ne citer qu'un cas typique et fréquemment relevé, pour nous, Roumains, le coq « chante » *cucurigu*, pour les Allemands il « fait » *kikeriki*. Mais puisque les conventions jouent ici un rôle important, nous pouvons passer rapidement sur ces différences: une fois qu'on est habitué à entendre *cucurigu* dans le chant du coq, on a l'impression que réellement il chante ainsi.

Plus importante est la remarque que l'écriture habituelle dispose de moyens extrêmement imparfaits pour reproduire les sons que nous pouvons imiter. Nous qui connaissons les onomatopées par la langue parlée, nous les lirons le plus souvent correctement dans leur transcription roumaine, mais un étranger se trompera dans la plupart des cas. Ainsi, que de fois ne trouvons-nous pas dans les livres l'exclamation *hâm!* qui lue comme elle est écrite donnerait tout autre chose que ce qu'a voulu l'auteur, c'est-à-dire autre chose qu'un *m* prononcé avec les cordes vocales ouvertes dans la position de *h* (cf. franç. *hum!*). Ou bien prenons l'exemple suivant, de Delavrancea (*Paraziții*, 164): « Strângi tu, băiete, strângi [bani] și într'o zi — *fiut, fiut*, p'aci le e drumu', și ia-i de unde nu-s! » « tu économises [de l'argent], mon garçon, et un beau jour, *fiut! fiut!*, parti, et cherche-le bien! » Or il n'existe pas en roumain d'exclamation qui soit formée des phonèmes *f-i-u-t*, et ce que Delavrancea a voulu rendre par ces lettres n'est rien d'autre qu'un bref sifflement à l'aide duquel le Roumain a coutume d'exprimer la disparition soudaine de quelqu'un ou de quelque chose (en l'accompagnant d'ordinaire d'un geste de la main comme pour éventer).

Prenons encore un exemple, l'exclamation *bâr* (*br, brrr*). Ce qui dans notre littérature apparaît ainsi écrit, ce sont en réalité différentes interjections de la langue parlée qui ne se distinguent

pas seulement par leur sens mais aussi par la manière dont elles sont prononcées, à savoir (d'après le *Dict. Acad.*):

I. 1. Exclamation réflexe (interjection primaire) de l'homme qui éprouve du dégoût ou de la répugnance (pour un aliment): « Borşul mi-a înăcrit stomahul, mămăliga mi s'a prins în gât şi curechiul cel cu raţă . . . (oţerindu-se) *brrrrr!* de-aş avea un pic de colònie, să-mi mai dreg mirosul! » (Alecsandri, *Teatru*, 1007).

2. Exclamation réflexe (interjection primaire) de celui qui est saisi par le froid: « *Brrr* . . ., da frig îi! . . da frig îi . . . *Brrr* . . ., parcă-mi curg sloiuri de ghiaţă pe spinare ». (Alecsandri, *Teatru* 1006); *Br!* că frig e! (Pamfile, *Jocuri* II, glossaire). [Variantes: « *Bruh!* mi-i frig! (Eminescu, *Nuvele*, 43) « Frig îi . . . *brrt!* . . par'că-i o gheţarie! » (Alecsandri, *Teatru*, 645)].

Dans ces deux cas, toutes les formes citées (*br*, avec un ou plusieurs *r*, *bruch*, *brrt*) ainsi que *bâr* etc. sont des essais peu réussis pour rendre un son pour lequel nous n'avons pas de lettres dans notre alphabet: un *r* long et sonore, bilabial. Nous n'avons donc pas affaire ici à une *combinaison de sons* comme il résulterait de l'image écrite du mot, mais à un *seul* son qui naît d'une vibration de nos lèvres, avec lesquelles nous articulons une sorte d'*r*. Voici ce que nous lisons chez JESPERSEN (*Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig et Berlin, 1904, 15) au sujet de ce son: « Les lèvres peuvent être amenées à bourdonner, trembler ou vibrer (*trill* de l'anglais) lorsqu'on leur donne une certaine tension et qu'on les rapproche l'une de l'autre, de sorte qu'un fort courant expiratoire les écarte un instant en les projetant en dehors, jusqu'à ce que leur propre élasticité triomphe de la pression de l'air et les ramène un peu en arrière; ce mouvement est répété rythmiquement dans un sens et dans l'autre un nombre variable de fois . . . En tant qu'interjection, il n'est pas rare que [ce son] se présente comme l'expression de ce malaise qui tend à se manifester par suite de la chaleur (en général sous une forme affaiblie) ou du froid (en ce cas sous une forme plus énergique); ce son peut aussi être utilisé comme un signe d'aversion ou de mépris; dans tous ces cas l'articulation est sourde¹⁾. Toutefois son emploi le plus

¹⁾ En roumain elle est sonore.

large, chez nous du moins, est celui d'interjection adressée aux chevaux pour les faire arrêter ».

Chez nous aussi cette exclamation existe — mais non sonore — employée par les cochers pour exciter leurs chevaux, et je l'ai trouvée de même chez les Istro-Roumains (sous la forme écrite *prrughi*).

II. En dehors de ces exclamations il existe une interjection consistant en effet dans la combinaison des sons *b* et *r* (ce dernier long) afin d'imiter le roulement du tambour (d'ordinaire *drrr*): « Face iute o darabană . . . și începe a o bate ca de războiu: *brr . . . brr . . .* » « vite il fait un tambour . . et se met à en battre comme à la guerre: *brr . . . brr* » (Créangă, *Povești*, 310).

III. Enfin nous avons la combinaison *bâr* dans le cri du pâtre roumain qui lui sert à appeler, à exciter, à pousser ou à écarter les moutons: « *Bâr, oiță, bâr!* » [Variantes: *bârrea! bârcobâr!* cf. *târ, hâr*].

Il est probable qu'au début cette exclamation a été elle aussi un *r* bilabial, comme l'interjection dont on excite les chevaux et qu'on a rencontrée plus haut; ce n'est que plus tard, quand elle est devenue un mot usuel de la langue, qu'elle a dû recevoir sa forme actuelle.

6. Nous pouvons observer en effet une tendance de la langue roumaine à remplacer les sons et combinaisons de sons innaccoutumés, même quand le Roumain peut les prononcer, par d'autres qui soient usuels. Ainsi par exemple la combinaison *bz* (avec *z* long) peut être articulée aisément par n'importe quel Roumain; et de fait, quand nous voulons imiter le bruit que fait l'abeille en volant, nous disons: *auzi-o cum face bzz!* « entends comme elle fait *bzz!* ». Mais dès que nous n'imitons plus ce bruit de façon interjective, comme « racine pure », et que nous voulons former par contre un mot soumis à la flexion, nous ne disons plus: « albina *bzzâe, bzzâit* de albine » (l'abeille bourdonne, un bourdonnement d'abeilles) mais: « albina *bâzâe, bâzâit* de albine ». Que s'est-il passé? Le même phénomène qui, lorsque les pronoms atones *m(i)*, *î(i)* ne pouvaient être attachés directement comme enclitiques ou proclitiques à la voyelle du mot précédent ou suivant, les a transformés en *îm(i)*, *îî(i)*: de *el m(i) dă* « il me donne », bien que cette proposition puisse être prononcée par n'importe quel Roumain — ce

qui se produit parfois incidemment — ou encore de *acel mpărat* « cet empereur », est né *el îm(i) dă, acel împărat*¹⁾.

— *Ce son â (=î)* qui, dans la plupart des onomatopées roumaines, apparaît dans les groupes de consonnes qui servent à imiter les bruits de la nature n'est donc pas à proprement parler ce que les grammairiens indiens appelaient *svarabhakti*: c'est le phonème par lequel le Roumain remplace spontanément la sonorité d'une consonne.

C'est toujours ce son *â* que nous choisissons naturellement quand, dans une onomatopée consistant en un seul son répété — mais non prolongé — nous voulons donner l'impression d'une syllabe nouvelle²⁾. Ainsi le son émis par le jars nous fait l'impression d'un *s* répété (« Aude *sss!* ... *sss!* ... *sss!* un *sgomot cum face gâsca când e cloșcă* » « ... un bruit comme celui que fait l'oie quand elle couve » « *Șezătoarea* » V, 132) et c'est la même impression que nous fait le bruit de la sauterelle ou celui du sable tombant sur du verre. C'est pourquoi le verbe correspondant sera *a sâsâi*: *Sâsâe* gâscanii când trece trăsura (Brătescu-Voinești, *În lumea dreptății* 87). *Lăcustele* ... prin iarbă *sâsâind* pe întrecute (M. Florian, « *Sămănătorul* » II, 107). Pe *geamuri sâsâe* o ploaie de nisip (G. Vâlsan, « *Conv. lit.* » XLII, 145). De même un *ț* (=ts) répété apparaît dans l'onomatopée *a țățâi*: *Îi țățâe* inima de frică (« *Șezătoarea* » IV, 190). *Băbăreasa* ... *își strânge buzele și scoate un fel de țățâit* (ib. IV, 34)³⁾.

Parfois, cependant, dans les sons que nous imitons nous distinguons dès le début des voyelles. Ainsi le bêlement du mouton consiste pour la plupart des peuples dans les sons *b* et *e*: grec *βῆ*, all. *bäh*, slave *bekati* etc. Les Latins le rendaient par *bee*: par le

¹⁾ Cf. dans ces derniers temps Fr. SCHÜRR, dans les « *Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien* », p. 55.

²⁾ Un Allemand qui apprenait le roumain et depuis longtemps s'efforçait, mais en vain, de prononcer *â*, vint un jour me trouver tout heureux: « *Écoutez* » me dit-il, et il prononçait: *Cmpulung* au lieu de *Câmpulung*. Et en effet, acoustiquement parlant — mais non physiologiquement — cette prononciation sans voyelle entre *c* et *mp* était la plus voisine de la véritable dont il pût approcher. Inversement, il est certain que si nous empruntons à une langue étrangère un mot comme *empu*, nous le prononcions *câmpu*; de même beaucoup de Roumains s'imaginent avoir un « accent » français ou allemand parce qu'ils rendent par *â* les voyelles réduites et murmurées de ces langues, prononçant *lă per* (le père) ou *raitân* (reiten) etc.

³⁾ Dans les régions où *ț* se prononce mouillé, au lieu de *â* c'est *i* qui apparaît: Nu grămujdeau nici *fiț* (Reteganul, *Pov. ardelen.*, I, 42—23). Dacă în vreun stup *fiție* matca... (MARIAN, *Insectele*, 162).

redoublement de la voyelle ils voulaient certainement exprimer que ce *be* est polysyllabique; de même nous le trouvons d'ordinaire transcrit en roumain *beee*, *behehe*, *beaheahea*. Phonétiquement ces interjections se rendraient par *be'e'e* ou *be'e'e*. Nous avons donc affaire à un *b* suivi d'un *e* ouvert, long et tremblé; afin d'en rendre le chevrotement, qui donne l'impression de syllabes répétées, nous en interrompons la prononciation, soit en fermant les cordes vocales (c'est-à-dire en employant l'esprit doux, cf. JESPERSEN, *op. cit.* § 76 sqq.) soit en les ouvrant davantage (donc en employant l'esprit rude, cf. *id. ib.* § 88 sqq.)³⁾.

7. Entre les exemples que j'ai cités pour l'exclamation de l'homme saisi par un froid subit, à côté de la forme *b(â)r* j'ai donné aussi la variante *bruh*, qui veut rendre le même *r* bilabial (avec moins de vibrations et les lèvres pointant en avant), ainsi que la variante *brt!* Cette dernière mérite une attention particulière, car l'adjonction d'un *t* à ces racines onomatopéiques est un phénomène que nous rencontrons fréquemment et qui ne peut pas ne pas avoir son importance.

Lorsque nous sommes au théâtre et qu'au milieu de la représentation il se produit quelque bruit gênant, nous pouvons entendre un *pss!* général et prolongé. Mais quand la représentation est troublée non par un tel bruit mais par deux personnes qui chuchotent derrière nous, alors nous nous retournons avec un *pst!* indigné, bref et énergique. C'est avec la même exclamation que nous attirons l'attention de quelqu'un qui marche devant nous dans la rue.

La différence entre *pss* et *pst* tient donc à leur durée, longue dans le premier cas et brève dans l'autre, différence parfaitement motivée aussi au point de vue phonétique: *p* est suivi d'une consonne continue que je puis prolonger aussi longtemps que je veux: *pssss*... Si je veux que mon exclamation soit brève, je n'ai qu'à prononcer un *s* bref: *ps*; en ce cas l'impression acoustique est en effet brève aussi, mais il y manque une fin nette et tranchante. C'est pourquoi, au lieu d'interrompre le son *s* en éloignant la langue de l'alvéole et en ouvrant par là un passage trop large pour l'articulation du son *s*, je l'interromps de façon beaucoup plus efficace si je ferme d'abord totalement ce passage en relevant

³⁾ Nous avons enfin les formes *meee* et *mehehe* qui cherchent à rendre par *m* le timbre nasal du bêlement des moutons.

la langue et en l'appliquant contre l'alvéole. C'est ainsi qu'après *s* se produit la dentale homorgane, de durée momentanée: *t*. De fait *pst* est plus court — ou du moins donne l'impression acoustique d'être plus court — que *ps*, même avec un *s* aussi peu tenu que possible.

Si nous examinons les deux exemples d'Alecsandri cités plus haut, nous voyons que par *brrr* le poète a voulu exprimer une sensation continue de froid, et par *brt* une sensation de froid plus courte, « un seul frisson de froid qui parcourt le corps » selon la définition du *Dicționarul Academiei*.

De tels exemples sont nombreux en roumain. Même *fiut*, employé par Delavrancea, désigne un sifflement bref (la langue appliquée sur la face interne des dents interrompt brusquement la sortie de l'air par les lèvres) et explique pourquoi, dans les dérivés surtout, apparaît dans ces onomatopées un *t* inexplicable autrement: *buf* — *buftui*, *fost* (« imite un son semblable au bruissement des feuilles », Păsculescu, *Lit. pop. glossaire*), *șft* (Goroveiu, *Cimilituri* 162). De même le français *chut* est à mon avis un *ș* (prononcé les lèvres très arrondies, ce qui explique le *ü*) avec l'adjonction du *t* qui met fin brusquement à l'interjection; je crois que l'exclamation française *zut!*, du moins à l'origine, avait aussi un tel *t*. Il est possible que *aht* (substantif) à côté de *ah*, qui se trouve dans toutes les langues balkaniques, possède un *t* identique et que le *t* de *ofta* « soupirer » s'explique de la même façon, à côté de l'exclamation *of*.

Quand la consonne précédente est palatale, au lieu de *t* apparaît le son *t'*, transcrit *ti* ou *chi*: *băști* (*bășchi*), d'où le verbe *a băști*; *fliș* et *flișchi*, d'où le verbe *a flișchii*; *hârș* et *hârști*, d'où le verbe *a hârști*; *hâi* et *hâiti* (*hâichi*); *țâș* (d'où *țâș-nesc* « je jaillis ») et *țâști*, *țuști* etc. C'est de la même façon que j'ai expliqué, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, *hait(i)!* à côté de *hai!*, « exclamation de regret exprimant la disparition rapide de quelque chose »¹⁾.

¹⁾ Il va de soi que la consonne qui interrompt brusquement une interjection n'est pas forcément *t* mais peut être toute autre consonne occlusive. Chez les Turcs par exemple, qui prononcent l'*h* pharyngal, c'est un *ahk* qui correspond à notre *aht*, avec occlusion à la partie arrière de la bouche.

Il est probable qu'en roumain aussi il existe d'autres phonèmes de ce genre qui s'ajoutent, avec une fonction phonétique précise, à la fin d'une racine onomatopéique. Ainsi après *r* il semble parfois qu'il puisse naître un *p*, comme dans *horp* (à côté de *hor*) qui, dans le *Glossaire* annexe aux *Oeuvres de Creangă*, est expliqué comme « le bruit qu'on fait en avalant d'un coup et vite » — ou

8. Les racines onomatopéiques apparaissent souvent rhotacisées.

Un certain nombre d'onomatopées imitent un bruit né autour de nous d'un *mouvement rapide*. De tous les sons produits par notre organe phonateur celui qui est caractérisé précisément par l'oscillation rythmique d'une partie de nos organes articulatoires est *r*. Il est donc naturel qu'un nombre important de racines imitatives soient formées à l'aide de cette consonne. Mais elle apparaît aussi, et de surcroît, même dans des racines qui ne la possédaient pas à l'origine. Pour nous en tenir aux matériaux déjà utilisés précédemment, nous pouvons citer l'exemple de *bz*, racine par laquelle on imite, comme nous l'avons dit, le bruit produit par le vol des abeilles; or à côté de cette racine, d'où dérive le verbe *a bâzâi*, nous rencontrons une racine *brz*, dans *bârzăun*, *bârzoiu* (à côté de *bâzoiu*) etc.

Comment cette variante rhotacisée est-elle née? Le bruit produit par le vol des abeilles fait sur notre oreille l'impression d'un son continu et musical. Chez le frelon (*bârzăun*) non seulement ce son est plus grave, mais il n'est pas aussi continu. Aussi à *bz* ajoute-t-on le supplément d'un *r* qui veut rendre justement la note intermittente du son produit par le vol de cet insecte.

De telles variantes rhotacisées ne sont pas rares dans la langue roumaine, par ex. *dudui* — *durdui*, *fâfâi* — *fârâi*, *fişcă* — *frişcă*, *gâgâi* — *gârâi* etc.; elles se rencontrent aussi dans d'autres langues, par ex. all. *pusten* — *prusten*, *ziepen* — *zierpen*¹⁾, ital. *bulicare* — *brulicare* (MEYER-LÜBKE, REW. Nr. 1388) *buf(f)are* — *brufolo* (ib. 1021), franç. *dorloter* (ib. 2713) etc.

bien un *c* (*k*) comme dans *ghiorc*, qui imite le bruit que fait l'eau en se refermant sur un corps qui y est tombé ou qu'on y a jeté (*Diez. Acad.*).

Mais ce n'est pas de cette façon que nous devons nous expliquer *câr-*, à côté de *câr-*, car la forme en *-c* est reconstruite sur le verbe *cârcâi* dérivé de *câr-* par le suffixe *-câi*, ou bien *bâr-* (à côté de *bâr-*), qui est refait sur *bârâi*, dérivé de *bâr-* par le suffixe *-âi*.

A beaucoup d'interjections, surtout à celles qui imitent un mouvement ou une chute rapide, on ajoute, mais après la voyelle, un élément final *-c* qui peut avoir le même rôle que l'élément phonétique *-t* dans les onomatopées imitant des sons, par ex. *bâldâbâc*, *bâltâc*, *bâzdâc*, *berbeleac*, *bustubuc*, *hâltâc*, *huştiuluc*, *popâc*, *şontâc* (cf. hongrois *sánta* «boîteux»), *tâlbâc*, *şopâc* etc.

¹⁾ OSCAR HAUSCHILD, *Naturlaute der Tiere in Schriftsprache und Mundart* («Zeitschrift für deutsche Wortforschung», 1910, p. 33) cite la variante *büllen* = *brüllen* «mugir, hurler», ainsi que *gellen gellen*, et ajoute: «le son *r* a un certain rôle modificateur dans ces onomatopées».

9. Mais le vol du frelon peut aussi produire une autre impression sur notre oreille, et si nous tentons de l'imiter, nous pensons mieux y réussir en donnant à notre voix un timbre *nasal* (comme les imitateurs d'instruments musicaux, par exemple, donnent ce timbre à leur voix quand ils imitent le son du violoncelle ou de certaines trompettes). En effet, la **nasalisation** de la racine onomatopéique est un phénomène assez fréquent dans notre langue: à côté de *bârdăun*, qui montre la même racine imitative que le franç. *bourdon*, ital. *bordone*, esp. *bordon* etc., nous avons en roumain la forme *bondar*. De même, à côté de *ff* (șoarecele țâțae « la souris fait ff ») nous avons *țânț* dans *țânțar* « moustique », à côté de *bț*, qui a donné naissance à *bățan* (sorte de moustique), nous avons *bnț* dans la variante *bânțan*, et même à côté de *bâz-âi*, *bârz-ăun*, nous avons *bonz-ălău* (cf. *bâzălău*) etc. Je ne sais si le *clămpănit* « claquètement » de la cigogne (à côté de *clăpăni*) ne doit pas être compté entre ces exemples ¹⁾.

10. Enfin la **réduplication**, l'une des caractéristiques des onomatopées, s'explique par le fait même que nous employons d'ordinaire les interjections onomatopéiques en les répétant: « Hagiul . . . ia binișor o măslină, o aduce la gură ș'o strecoară printre gingii, *Fol, fol, fol*, o mestecă ». « Le « hadji » . . . vous prend une olive et . . . *fol, fol, fol*, la mâche » (Delavrancea). « *Fâș fâș prin păși, paci paci prin copaci* » (devinette: la faulx, Gorovei, *Cimilituri* 114). Si donc à la place de ces interjections nous voulons mettre le verbe-prédicat, nous pouvons le dériver soit directement de l'interjection simple: *fâș: fâșâi*, soit de l'interjection répétée *fol: folfâi*.

D'après ce dernier exemple nous voyons que la réduplication en roumain n'est pas complète mais se réduit à la répétition de la consonne initiale. C'est ainsi que se sont formés:

- bâlbâi* « bégayer » de *bâl-b[âl]*
- bâjbâi* « tâtonner » de *bâj-b[âj]*
- bombăni* « grommeler » de *bom-b[om]*
- dârdâi* « grelotter » de *dâr-d[âr]*
- fâlfâi* « flotter au vent » de *fâl-f[âl]*
- foșfâi* « s'agiter » de *foș-f[oš]*
- gâlgâi* « glouglouter » de *gâl-g[âl]*
- mormâi* « grogner » de *mor-m[or]*, etc.

¹⁾ HAUSCHILD, *op. cit.* 17, parle de la variante nasalisée du miaulement du chat: *maunen* à côté de *mauen*, en allemand.

L'emploi de ce genre de reduplication est si fréquent en roumain que nous avons aussi des cas comme *hărtăp-ăni*, dérivé de *harta-p[arta]* et même *guzg-an*, à côté de *guzan* « rat » formé sur *guz* (hong. *güzü*) à la manière des onomatopées (cf. *chițcan*, même sens, de *chițcăi*).

Ce procédé n'est toutefois pas particulier à notre langue, car nous le rencontrons aussi ailleurs. Ainsi à notre *gălgăi* correspond une racine onomatopéique *glg* qui se retrouve dans les langues slaves (cf. slov. *glg* « gorgée », *glgat'* « murmurer » etc. BERNEKER, *Slav. Wb.* p. 310); à *bombăni* correspond un latin *bomb-us* (grec βόμβος); à *bălbăi* un lat. *balb-us*, cf. aussi *baub-or*, *bulb-us*¹⁾ etc.

En dehors de cette espèce de redoublement ou reduplication incomplète, il existe pourtant en roumain, comme en d'autres langues, la répétition complète de la racine: ainsi dans *bubui*, qui imite les décharges électriques de l'atmosphère que nous rendons par la répétition de la syllabe *bu-bu*; de même *tu-tu* (son de la trompette) a donné en roumain *tutui* et en allemand *tuten*.

Les reduplications complètes sont surtout caractéristiques du langage enfantin: *mamă*, *tată*, *nene*, *lele*, *șață* etc., tandis que la répétition d'une seule syllabe caractérise plutôt les mots qui imitent un mouvement rythmique, comme: *bănănai*, *bălălăi* « branler, se brimbaler », et dans une moindre mesure ceux qui rendent un cri prolongé, comme *chelălăi* « hurler (en parlant d'un chien) » etc.²⁾.

¹⁾ Cf. STOLZ-SCHMALZ, *Lat. Gramm.* ², 216, où sont cités d'autres cas semblables de « gebrochene Reduplikation ». Peut-être notre *bulbuc* « gargouillement » représente-t-il aussi une racine redoublée dont la forme simple se retrouverait dans le lat. *bulla*, de même que la reduplication se trouve aussi en sarde (logoudorien) *burbuđđa* « bulle », (campidarien) *bumbulla* id., esp. *borbollar* « gargouiller », *borbolla* « bulle, bouillon », ital. *borbughiare* « balbutier », franç. *barbouiller*, etc. (cf. MEYER-LÜBKE, *REW.* Nr. 1385—1386).

²⁾ Bien entendu, les variantes des onomatopées peuvent aussi provenir d'autres moyens phonétiques, comme la **substitution de consonnes de même espèce** l'une à l'autre: ainsi dans *blească-fleașcă-plească* ou *fleosc-pleosc* la labiale initiale change sans qu'on puisse en préciser exactement la raison.

On ne saurait non plus attribuer au hasard les variantes qui naissent de **l'échange entre consonnes sourdes et sonores**. A côté de la racine *câr-* nous avons la racine apparentée *gâr-*, à côté de *chiorăi*, *ghiorăi*, à côté de *foș-căi*, *foj-găi*, à côté de *hârșii* (*hârșăi*, *hârșăi*) nous avons *hârșii* etc. Quelles sont les conditions qui déterminent le choix de ces variantes? Il est impossible de répondre pour le moment.

11. Si nous portons notre regard sur les **changements phonologiques** que subissent les onomatopées, nous observons, comme pour les autres mots de la langue, les deux mêmes principes conducteurs: le principe de la clarté, qui cherche à maintenir inaltérée la forme expressive, et le principe de l'économie des forces, qui modifie les combinaisons de sons afin de permettre leur prononciation avec le moindre effort.

Mais pour les onomatopées, dans une plus large mesure que pour les mots anciens de la langue, la tendance s'exerce puissamment, à ne pas modifier une forme une fois qu'elle a été reconnue expressive. Tant que les onomatopées sont senties comme mots imitatifs, tant qu'existe donc la conscience que l'onomatopée rend par imitation des sons de notre voisinage, aussi longtemps l'association entre le son imité et l'onomatopée *empêche le développement du mot suivant les lois de la phonologie*, du moins dans la mesure où cette évolution altérerait sensiblement la ressemblance entre le son naturel et celui qui le rend dans la langue.

Dans l'**échelle vocalique** aussi nous trouvons des variantes qui ont un rôle symbolique. G. v. der GABELENZ, *Die Sprachwissenschaft* ², cite des cas intéressants de symbolisation par des voyelles, entre autres (223 et 379) un exemple de la langue Batta qui, pour le mot signifiant « ramper », a trois formes: *djurur* comme terme général, *djirir* quand il s'agit de petits animaux, *djurur* pour les animaux féroces. De même nous observons parfois des variantes en *i* pour les sons ou objets aigus, en *o* pour les sons étouffés et les objets arrondis, en *u* pour les sons graves et les objets de dimensions gigantesques (cf. *pie* et *poc* en roumain et les variantes *knack* — *knick* — *knocke*; *tapp* — *tipp* — *topp*, *Zapfen* — *Zipfel* — *Zopf* en allemand, citées par HILMER, *op. cit.* 168 et sq.). Mais souvent les exemples ne cadrent pas avec cette règle (cf. chez Hilmer la racine *top*, p. 193, qui exprime « le sommet ou la pointe » de certains objets) et cette règle n'explique pas le changement de voyelles dans des onomatopées comme *tilinc-talanc* ou all. *tick-tack*, *bing-bang*.

Si nous comparons les mots imitatifs de différentes langues, nous voyons que pour les cris de certains animaux les sons qui les reproduisent diffèrent plus au moins, mais que la note caractéristique donnée par le **nombre de syllabes et le rythme** demeure partout la même: ainsi le chant du coq est *cu-cu-ri-gu* et aussi *cât-câ-ri-ga*, all. *ki-ke-ri-ki*; nous entendons le chant de la caille *pit-pa-lâc*, l'allemand *pik-de-rik*, le hongrois *pit-pal-lot*, et dans certaines parties de la Bucovine on dit que la caille crie: *prind pādūchi* « je prends des poux ». Le coucou a un cri disyllabique: *cu-cu*, tandis que la huppe a un cri de trois syllabes: *pu-pu-pu*. (Cf. GABELENZ, *op. cit.* 255 et S. ŞUTU, *Strigătele animalelor*).

De même la **rimé** est certainement un facteur important de l'onomatopée: des formes comme *fâta-mâta*, *hurduc-burduc*, *tercea-percea*, *treanca-ŧleanca*, *hodoronc-tronc* etc. ont été modelées suivant les mêmes lois que *talmoş-balmoş*, *calea-valea*, *mură 'n gură*, *sfară 'n țară*, *luntre și punte*, *târîș-grăpiș* etc.

GABELENZ (*op. cit.* 208) montre que les mots allemands *Kikeriki Kuckuck*, *piepen* ont résisté aux transformations connues sous le nom de «hochdeutsche Lautverschiebung». MEYER-LÜBKE (REW. No. 1171) cite des mots onomatopéiques qui, dans les dialectes italiens, conservent le groupe consonantique *bl* sans l'altérer en *bi*, au début des mots; et BERNEKER (*Slav. Wb.* 290 et 84), citant le tchèque *gagati*, avec le *g* conservé, à côté du russe *gagatj*, du serbe et du slovène *gagati* etc. ajoute: «*g* indique l'onomatopée»; après avoir montré les correspondants réguliers de l'ancien *brenkati* (*brencati*) conservés dans les langues slaves modernes qui ont perdu la nasalisation, il cite aussi des formes avec un *n* qui a été réintroduit afin de «corriger» le son («zur Lautberichtigung wieder eingeführter Nasal»). De même nous lisons dans le *Dictionnaire de l'Académie* au sujet de *bălău* employé en Transylvanie en parlant de la brebis: «mot onomatopéique, à comparer au lat. *balare*, *belare*, d'autre part au slave *blējati* (russe *blejati*, ruth. *blejaty*, *blijaty*, bulg. *blēja*, serbe *blejati*; cf. aussi all. *blöcken*, avec les formes anciennes et dialectales *bloejen*, *blên* etc.». En plaçant le mot roumain à côté du mot latin, j'ai ajouté: «il est possible qu'en de tels mots, qui reproduisent un son, la loi phonologique du passage de *l* intervocalique à *r* ne soit pas valable; aussi le suffixe *-ăi* dénote-t-il la nature onomatopéique du mot». Nos ancêtres romains disaient de la brebis qu'elle *balat* ou *belat*, voulant imiter par la combinaison *b-l* le cri de cet animal. Ils auront continué à dire de même quelques siècles après leur installation dans nos régions; et quand *l* intervocalique a commencé à devenir *r*, comme la conscience demeurait vive du caractère imitatif de cette combinaison de sons *b-l*, *balare* (ou *belare*) n'a pu donner naissance à *băra* (ou *bera*), car le groupe *b-r* n'aurait plus rendu le bêlement des moutons.

C'est pourquoi rien n'empêche de mettre notre *tont* — bien que *o* se soit conservé devant la nasale — en rapport avec les mots romans cités par MEYER-LÜBKE (REW. No. 8988), ou de dériver le français *petit* de l'onomatopée *pit-* sans qu'il soit besoin de reconstruire un type **pitt-*.

La seule difficulté est de déceler aujourd'hui à quel moment un mot d'origine onomatopéique cesse d'être senti comme tel dans une langue, car son rapport avec le son ou bruit naturel qui lui a donné naissance peut encore être senti par les uns mais non plus par les autres. En général le «symbole» exprimé par des

sons sera senti plus longtemps dans les mots qui ne sont pas liés dans notre esprit à une image précise mais qui éveillent aussitôt l'idée du son respectif: si de tous les oiseaux c'est le coucou qui conserve le mieux sa dénomination de nature onomatopéique, la cause en est certainement que la plupart d'entre nous n'avons pas une image exacte de cet oiseau craintif, que nous n'avons jamais vu mais que nous avons entendu si souvent¹⁾.

Au contraire le sentiment des onomatopées se perdra d'abord pour les mots qui par leur développement sémantique se sont éloignés du sens original, lequel rappelait le bruit naturel qui leur avait donné naissance par imitation. Ainsi pour l'expression *o țâră* « un peu », nous ne sentons que malaisément le lien qui la rattache au verbe onomatopéique *a țârâi* « faire cri-cri » « dégoutter », et un *pic* « un peu » ainsi que le verbe *a pica* qui en Bucovine, par exemple, a remplacé totalement le verbe « a cădea » (tomber), éveilleront difficilement aujourd'hui dans l'esprit du Roumain l'idée du son produit par la chute (*pic-pic*) de gouttes d'eau sur le sol. C'est donc le plus naturellement que, dans les dialectes qui changent *p* en *k'* devant *i*, ce mot se prononce, selon les lois phonétiques, *chic*.

12. Car l'autre principe linguistique, dont l'effet est de modifier les sons d'une langue suivant certaines normes, s'applique aussi aux onomatopées, lesquelles se développent parfois normalement selon les lois phonologiques.

Comme les onomatopées imitent d'ordinaire des bruits et non pas des sons musicaux de la nature, leur squelette proprement dit est constitué par des consonnes et non par des voyelles. C'est pourquoi ce que nous avons dit plus haut se rapporte plus spécialement aux transformations des consonnes. Si par exemple, à côté des racines *bâj-*, *fâs-*, *fâș-*, nous trouvons aussi les variantes *boj-* (*bojbâi* = *bâjbâi* « tâtonner »), *fos-* (*fos!* interj. *fosâi* = *fâșâi* « bruissier », *fosfâi*, *fosfoi*), *mor-* (*mormâi* « gronmeler », cf. *mâr*), il se peut fort bien que ces dernières ne soient pas des variantes avec une autre voyelle, mais qu'elles se soient développées phonéti-

¹⁾ Il semble qu'en allemand, à un moment donné, il se soit développé à partir de la dénomination *Kuckuck* et selon les lois phonologiques une forme *Gauch* synonyme de *Kuckuck*, mais que plus tard, par imitation du cri de cet oiseau, le mot onomatopéique *Kuckuck* se soit reformé (cf. HILDEBRAND, ap. HILMER, *op. cit.* 166).

quement à partir des premières selon le phénomène bien connu du changement de *ă* ou de *â* en *o* après une labiale (et même avant, par ex. *gâfâi* et *gofâi*).

13. Mais on peut aussi observer dans les onomatopées les autres phénomènes qu'on groupe d'ordinaire sous le terme collectif d'*accidents généraux*.

De telles racines onomatopéiques peuvent s'adjoindre un *s*-prothétique. A côté de la racine *fâr-*, avec la variante *for-*, nous avons les variantes *sfâr* et *sfor-*, dont nous aurons encore l'occasion de parler.

Nous avons un cas de dissimilation dans le latin vulgaire *urulare* à la place du classique *ululare* (roumain *urla*). De même la forme *mornăi* pourrait être dissimilée de *mormăi*. Nous ne savons dans quelle mesure on peut admettre des cas de métathèse et si entre la racine *bârz* (cf. *bârzăun* etc.) et *zbâr* (cf. *zbâr-năi*) il existe un rapport.

14. Avant de faire les observations nécessaires au sujet de la *dérivation* des mots à partir de racines onomatopéiques, il faut avouer tout d'abord qu'à cet égard le terrain est encore fort peu exploré et qu'il y aurait beaucoup à dire. Mais le cadre de cet article nous force à nous borner à quelques observations relevant ce qui nous a semblé le plus caractéristique.

Nous examinerons d'abord les *verbes*, qui fournissent le principal contingent de mots onomatopéiques.

Ces verbes sont presque tous de la IV-e conjugaison, et le *suffixe* qui les dérive n'est pas *-esc* (à l'infinitif *-i*) mais *-ăesc* ou *-ăiu* (à l'inf. *-ăi*)¹⁾. Je crois qu'il est superflu d'en donner des exemples; une liste copieuse et d'ailleurs loin d'être complète se trouve chez HASDEU, *Etym. magn.* 2209—2211²⁾. L'intercalation

¹⁾ Dans la plupart des régions, de même que dans la langue littéraire, ce *-ăi* se change en *-âi* si la racine possède un *â*: ainsi l'on dit *fâlfâi* (en Transylvanie *fâlfăi*) mais *ciofăi*; après des sons mouillés apparaît aussi la forme *-ii*.

²⁾ Au lieu de compléter la liste de Hasdeu d'exemples recueillis par moi, j'essayerai de montrer les quatre catégories habituelles des onomatopées en *-ăi*:

a) Reproduction du cri caractéristique de divers animaux: la mouche *băzăe* (fait *băz*), le mouton *behăeste* (fait *behehe*), le cerf *boncăe*, la souris *chițăeste* (cf. *chițan* « rat »), le jeune porc *covițăeste*, l'oie *găgăe*, le porc *grohăe*, les canards *hăcăesc* ou *măcăesc*, la chèvre *măcăcăeste*, les grenouilles *ocăcăesc*, les grillons *șiriesc*, etc.

de cet *ă* entre la racine et le suffixe n'a pas encore été expliquée; nous en rechercherons donc l'origine.

De l'interjection *cloc!*, par laquelle la poule appelle ses poussins, nous avons le substantif post-interjectif *clocă*, qui désigne précisément une poule ayant des poussins ou en état d'en avoir. L'action de « faire éclore des œufs » s'exprime par le verbe *cloci*, qui n'est pas une onomatopée mais un dérivé du substantif *clocă*, du même type que la plupart des verbes dénominatifs. Notre langue ne se contente pas pourtant de ces dérivés; il lui faut aussi un verbe de nature imitative qui rende le cri caractéristique de la couveuse (*clocă*).

Si de l'interjection *cloc!* nous dérivions un verbe à l'aide du suffixe habituel *-i* (*-esc*), nous retomberions sur la forme *cloci*. Le fait de donner ainsi naissance à des homonymes, d'avoir par conséquent une seule forme pour deux mots distincts par la formation et par le sens ne serait pas le plus grand inconvénient. Il en est un autre, plus grave: le verbe qui exprimera le cri de la couveuse ou mère poule devra conserver le caractère imitatif, reproduire aussi fidèlement que possible la racine onomatopéique qui, pour le Roumain et dans le cas présent, est *cloc*. Mais les transformations phonologiques de notre langue demandent que tout *c* suivi de *e* ou de *i* se change en *č*; de la sorte *clocesc*, *cloci* ne peut plus conserver intacte la racine *cloc* et la transforme en *cloč*. C'est donc pour maintenir ce caractère imitatif qu'on a choisi le suffixe *-ăesc*, et ainsi le verbe onomatopéique est en roumain: *clocăi*.

Ce que je viens de dire n'explique pas, bien entendu, l'origine du suffixe *-ăi*, mais nous éclaire sur la raison pour laquelle ce suffixe a atteint à une aussi vaste diffusion dans notre langue.

b) Reproduction d'un son humain qui ne soit pas un élément du langage: *bălăi* « balbutier », *bălbăi* « bredouiller » (cf. lat. *balbus*, bulg. *blb*), *bombăi* « bougonner », *buhăi* (en pleurant), *ciofăi* et *clefăi* (en mangeant), *fonfăi* « ronfler », *găfăi* (d'essoufflement), *horcăi* (en dormant), *lălăi*, *molfăi* (en mangeant), *pufăi* (de chaleur), *ronjăi* (avec les dents), etc.

c) Reproduction d'un bruit: les intestins *corăe*, *chiorăe* ou *gorăe*, les roues *durăe*, les feuilles *fășăe*, l'eau *gălgăe*, un objet traîné par terre *hârșăe*, la flamme *pălpăe*, le sapin *pârăe* dans le feu, l'homme *pleoscăe* dans l'eau, la poule *răcăe* avec le bec sur le sol, l'oiseau *răpăe* avec ses ailes, l'eau *șărăe*, l'homme *torăe* (avec la bouche) et *șopăe* (avec les pieds), la montre *ticăe*, le vent *văjăe*, une machine détraquée *zărănăe* ou *hărăe*, les éperons *zornăe*, etc.

d) Reproduction d'un mouvement rapide ou répété, le plus souvent accompagné d'un bruit: *bălălăi* ou *bănănăi* (avec les pieds), *dărdăi* (des dents), le drapeau *fălfăe*, a se *făfăi*, a se *hârțăi*, a *hopăi*, a se *hujăi*, a *moșăi*, a *pălălăi* etc.

Mais pour conserver *c* ou *g* intacts devant le suffixe, on pouvait intercaler entre la racine et ce suffixe tout aussi bien un *o* ou un *u*, et d'autant plus facilement qu'il existe dans la langue un suffixe *-ui*, bien qu'avec une autre fonction¹⁾. Pourquoi donc a-t-on justement choisi la forme *-ăi*?

L'origine de cet *-ă* doit être recherchée dans les verbes itératifs d'origine slave.

A côté de *târăsc* « je traîne par terre » nous avons en roumain la forme *târâiu* ou *târâesc*, qui signifie « je tire ou traîne dans tous les sens », les deux verbes se distinguant donc un peu comme en français « tirer » et « tirailler » ou en allemand « ziehen » et « zerren ». Malgré une légère différence de sens, notre mot paraît dériver du paléosl. *treti* « froter » (au sens perfectif) et *tirati* « froter sans cesse » (au sens itératif)²⁾. Les verbes slaves sont passés en roumain avec la racine du présent, de sorte que de *t(i)ra* nous avons *târ-ăsc* et que de *tira-jă* nous avons *târâesc* (ou *târâiu*). A côté du suffixe *-esc*, indifférent quant au sens, il est donc né un suffixe *-ăesc* qui est caractéristique des verbes à sens itératif.

C'est à ces verbes que ce suffixe a pu être facilement emprunté en vue de la dérivation des verbes onomatopéiques (où l'on sentait le besoin d'avoir un autre suffixe que *-esc*). Ces derniers pour la plupart expriment justement un *mouvement répété* et sont donc apparentés quant au sens avec les itératifs. En effet, pour ne citer qu'un exemple entre cent, *fâlfăesc* signifie « je m'agite çà et là au gré du vent », exactement comme *târâesc* signifie « je tire dans tous les sens ». Cet emprunt de suffixe par une catégorie de verbes à une autre a pu se produire d'autant plus aisément qu'un nombre assez important d'itératifs slaves en *-ati*, passés en roumain, présentent tous les signes distinctifs des onomatopées, comme *lăpăi* du bulg. *lařam* « humer », *măhăi* du paléosl. *mahati* (bulg. *macham*) « balancer », « agiter » (СИНАС, II, 182), *răgăi* du paléosl. *rygati* « ructare » (ib. 312) etc.

15. A côté des formes itératives *mahati*, *rygati*, il existe aussi dans les langues slaves des formes *perfectives* formées par l'adjonction du suffixe *-nați*: *ma(h)-nați*, *ryg-nați*.

¹⁾ Des verbes comme *brohoi*, *foroi*, *zurui* sont des formes secondaires issues de *brohăi*, *forăi*, *zurăi* par assimilation vocalique; elles ne renferment donc pas le suffixe *-oi* ou *-ui*, mais toujours le suffixe *-ăi*, altéré postérieurement.

²⁾ СИНАС, II, 412.

Certains de ces dérivés en *nați* sont passés aussi dans la langue roumaine. Les uns ne sont plus sentis par nous comme dérivés: dans le mot *îndrăzni* « oser » (du paléosl. *drŭznati*) nous ne sentons plus le lien avec *dârz*, et *răcni* (du paléosl. *ryknati*) n'ayant pas à côté de lui un dérivé de la racine slave *rŭk-* ne peut pas non plus être analysé par nous en racine et suffixe. En échange, à côté de *plesni* (paléosl. *plesnati* de **plesk-nati*) s'est aussi conservée la forme *plescăi* (de l'itératif *pleskati*). C'est de pareils cas qu'a pu se détacher un suffixe *-nesc* qui, soudé à des racines onomatopéiques, a servi à former des verbes exprimant « une action courte ou momentanée », c'est-à-dire mettant précisément en relief la note qui constitue aussi dans les langues slaves le trait caractéristique des perfectifs en *-nati* en face des itératifs en *-ati*. Parmi ces dérivés en *-nesc* relevons: *bufnesc* (cf. bulg. *buhnavam* « je frappe », serbe *buhnuti* « briser »), *foșnesc*, *pocnesc*, *pufnesc*, *scrâșnesc*, *svâcnesc*, *țâșnesc* etc.

Ces formations ne doivent pas être confondues avec les verbes en *-ănesc*, dont la plupart présentent des variantes en *-ăesc* et qui sont nés par analogie avec *ciocănesc* (*ciocan* + *esc*) faussement analysé en *cioc* + *ănesc*. De tels verbes sont: *bocănesc*, *bombănesc*, *clămpănesc*, *clănțănesc*, *cloncănesc*, *păcănesc*, *țacănesc*, *trăncănesc*, *troncănesc*, *zângănesc*, etc.

D'une contamination des suffixes *-ăesc* et *-nesc* est né le suffixe *-năesc* que nous rencontrons dans *foșnăi* (*foșăi* + *foșni*), *zbârânăi* etc.

De ce qui précède il résulte que les langues slaves ont eu une grande influence sur le développement des onomatopées roumaines, auxquelles elles ont même prêté quelque chose de l'« aspect verbal » caractéristique des langues slaves et étranger à l'esprit de notre langue.

Cette influence se retrouve encore dans un autre suffixe servant à la formation des verbes à partir de racines onomatopéiques, le suffixe *-căesc*. A lire ce que dit MIKLOSICH dans sa *Grammaire comparative des langues slaves*, II, 470 et sq. du suffixe *-kati* dans les langues slaves, il est difficile de se faire une idée nette de sa fonction. Mais grâce aux matériaux copieux que donne l'auteur nous pouvons constater deux choses, à savoir qu'il s'emploie de préférence: a) pour former, sur des interjections, des verbes exprimant la production de ces interjections, par ex. en russe *ajkati* « faire *aj!* », *aukati* « faire *au!* », en serbe *gickati* « faire *gic!* », *kitkati* « dire *kit!* », *iškati* « chasser les poules en leur criant *iš!* », etc.

(cf. MIKLOSICH, *op. cit.* II, 473); *b*) pour donner un sens à la fois diminutif et fréquentatif à la notion verbale, par ex. serbe *griskati* « mordicare », *stipkati* et *cupkati* « pincer faiblement et à plusieurs reprises », etc. (*ibid.* 472). Or les dérivés roumains avec le suffixe *-căi* possèdent aussi ces deux sens, comme *foșcăi*, *horcăi* etc.

16. En passant du verbe aux autres parties du discours dérivées d'onomatopées, nous sommes frappés surtout par le caractère spontané de nombre d'entre elles: de *bârâi* est né (par analogie avec *berbec* « bélier ») le substantif *bârâec* « agneau ».

Nous avons ainsi des dérivations directes — sans suffixe — de la racine onomatopéique, donc une sorte de dérivés post-interjectifs, ainsi que beaucoup de dérivés directs postverbaux, lesquels ont le plus souvent un sens concret, désignant l'objet ou même l'être qui produit le son ou exécute le mouvement que rend l'onomatopée. J'ai cité plus haut le cas de *clocă*; ajoutons-y *bâză*, *băță* (dans le mot *codobăță*), *boanză*, *boarnă*, *boarză*, *cârcotă* (*cârcoti*), *fleașcă* (*fleașc*), *forfoană* (*forfoni*), *gâfă* « homme gras et vite esoufflé » (*gâfâi*), *ghioarcă*, *pleasnă* (*plesni*), *șfichiu*, *țacă* etc. peut-être aussi *gotcă*, reconstruit sur *cotcodăci*.

Nous avons aussi des adverbes formés directement sur une interjection ou sur la racine verbale par adjonction d'un *-a* final, comme: *făța*, *forfa*, *forfota*.

Beaucoup de noms d'animaux dérivent d'onomatopées par les suffixes usuels de la langue. Comme ces formations ont été minutieusement étudiées par MARTIN HIECKE dans son ouvrage *Die Neubildung der rumänischen Tiernamen* (XII-e « Annuaire du Séminaire de Leipzig », 1906), il n'est pas besoin que je m'y arrête.

Il n'y a guère à dire non plus des abstraits verbaux, sauf que les infinitifs en fonction de substantifs sont très peu employés; les participes substantifs et les dérivés en *-tură* le sont un peu plus. Le suffixe proprement dit de ces abstraits est *-et* et aussi le slave *-ot* (qui à son tour a donné naissance au suffixe verbal *-oti*, par ex. *bleh-oti*, *boc-oti*, *cârc-oti* etc.).

Lorsque nous avons affaire à des verbes onomatopéiques, surtout lorsque ceux-ci expriment un défaut de l'organe de la parole, nous sommes frappés du fait que les adjectifs verbaux en *-tor* sont très rarement employés et qu'on utilise à leur place avec un sens d'actif et de présent, la forme du participe (passé)-adjectif: om

bâlbâit = care bâlbâește « qui bégaye », *fonfâit* = care e fonf « qui bredouille », *fată fâfâită* = care se fâfâe mereu « fille qui se trémousse sans arrêt », *gâjâit* etc.

17. C'est au **lexicographe** que l'onomatopée pose les problèmes les plus intéressants, car elle est, avec les dérivés et les emprunts à d'autres langues, presque le seul moyen d'enrichissement d'une langue en éléments lexicaux nouveaux. La soif d'enrichissement du vocabulaire n'est jamais satisfaite en aucune langue, et elle est plus grande que le besoin réel de mots nouveaux. Semblables à l'avare qui accumule l'argent et en voudrait toujours davantage, nous accueillons les mots nouveaux même quand ils sont un luxe, même lorsqu'ils n'expriment pas si bien que les mots anciens et usuels la notion qu'ils représentent. Les droits de la jeunesse, l'attrait de la nouveauté leur aident à prendre racine. Ainsi s'explique la diffusion rapide des onomatopées, qui dans la plupart des cas sont des formations spontanées et individuelles. Les mots imitatifs surtout ont le don d'être admis rapidement, car ils éveillent toujours en nous une analogie, plus ou moins réelle, entre le son et la notion.

Si le vieux *taur* « taureau », aroumain *tavru*, est remplacé en beaucoup d'endroits, par ex. chez les Méglénites ou en Bucovine, par *buğă* (du turec *buga*) ou par *buhaiu* (du slave *bugaj*, *buhaj*), on peut être sûr que c'est, au moins en partie, à cause de la nuance onomatopéique de ces derniers mots...

... Même lorsque la langue possède déjà des mots assez expressifs, l'onomatopée vient souvent se ranger à côté d'eux. Ainsi, pour exprimer l'idée de « se mouvoir rapidement de côté et d'autre et plusieurs personnes à la fois », nous avons, d'après la ressemblance avec une fourmilière (*furnicar*), avec un essaim d'abeilles (*roiu*) ou avec un corps en putréfaction où grouillent les vers (*viermi*), les mots *a furnica* (latin) et *a roi*, *a viermui* (formations roumaines), auxquels s'ajoutent *a foi* (latin), proprement « bouger çà et là comme des feuilles », *a mișuna* et *a mișui*. À côté de tous ces mots sont venues se ranger les onomatopées *a bâjbâi*, *a forfoti*, *a foșcălui* et *a fojgâi*.

18. En examinant avec attention ces onomatopées le lexicographe peut faire d'intéressantes observations sur l'expansion géographique des mots, découvrir des développements sémantiques

des plus instructifs¹⁾, des glissements d'une sphère d'idées à une autre, des emplois figurés, bref, étudier toute la gamme des évolutions de sens que nous rencontrons aussi dans les autres mots de la langue.

Il est particulièrement intéressant d'observer comment ces mots, en pénétrant dans la langue, *cherchent un appui parmi les mots existants* et le trouvent dans une analogie soit formelle, soit sémantique. Ainsi, de la racine *bx* a été formé le nom d'insecte *băză*, comme synonyme du mot « streche » (taon). On sait que le bétail piqué par un taon se sauve affolé, la queue dressée: pour ces manifestations l'allemand a le verbe *biesen*, qui est certainement de même origine onomatopéique, et le Roumain dit que les animaux s'enfuient « cu coada băzoiu » ou « bârzoiu » (la queue « bâzoiu »). Une fois entré dans la langue ce mot a pu élargir sa sphère d'emploi et l'on a dit, par analogie, d'un homme aux cheveux ébouriffés (cf. « cu părul măciucă ») qu'il a *părul bărzoiu* ou *băzoiu*. Mais pour exprimer le désordre de la chevelure la langue a aussi d'autres mots, empruntés au hongrois *borz* (cf. *borzos* « non peigné »), par ex. *bo(a)rză*, *a se burzului* etc. Il était à peu près fatal que les deux racines, semblables pour la forme et se rencontrant sur le même chemin au cours de leur développement sémantique, finissent par se contaminer. Et en effet nous voyons que le verbe *a se bărzoia* signifie « s'emporter, s'irriter », sens qui nous rappelle le bétail piqué par un taon, mais aussi « se pavaner », sens qui se rattache à celui du verbe d'origine hongroise.

De telles contaminations de racines onomatopéiques avec des mots anciens de la langue sont à l'ordre du jour et expliquent nombre de formes inattendues... Du mot *larmă* et de l'onomatopéique *halalaie* « bruit, brouhaha, vacarme » est née, semble-t-il, la forme *harmalaie* « tapage, confusion bruyante ». La variante *găsâi* des onomatopées *făsâi* ou *săsâi*, qui rendent les cris de l'oie effrayée, doit probablement son *g* à un rapprochement avec le mot *gâscă* « oie ».

Parfois des mots anciens de la langue (hérités ou empruntés) font l'impression de mots onomatopéiques. Il peut alors arriver que leur racine « s'onomatopéise », c'est-à-dire qu'elle se modifie à la façon des mots imitatifs.

¹⁾ L'opinion de WUNDT, *op. cit.*, 451, que les onomatopées ne souffrent pas de développements sémantiques, est fautive et prouve que le savant allemand n'avait pas lu avec attention les ouvrages des lexicographes.

Quelques exemples montreront mieux ce que nous voulons dire. Le verbe *a sufla* (du latin *suflare*) peut éveiller par ses éléments sonores l'impression acoustique que fait le vent sur notre oreille. Dans le langage enfantin j'ai souvent entendu la forme *sufla*, qui est née par assimilation de l's à l'f suivant, mais qui rappelle en même temps très nettement les verbes onomatopéiques à racine redoublée. En Bucovine (commune de Roș) on peut noter le mot *suflitșă* avec le sens d'« ouragan », qui est dérivé précisément de cette racine *sufl-* au lieu de *suf-*. (*H)alain*, mot d'origine turque qui signifie « cortège, procession, convoi », a fini par signifier « assemblée bruyante ». De ce mot avec son dernier sens a été dérivé le verbe *hălăi* « se disputer » qui, par suite de sa terminaison, a été considéré comme onomatopéique et a pris la forme plus longue *hălălăi* « parler tous à la fois, faire un vacarme de paroles et de cris » (avec le dérivé *hălălăie* et la variante *hălăcăi*). Du mot *hălăpav* « glouton » a été extraite la racine *hălăp-*, d'où est dérivé le verbe onomatopéique *hălăpăcăi* « avaler gloutonnement » (comme s'il existait une interjection *hălăpăc!*).

Un exemple comme le suivant prouve bien que notre sens linguistique peut établir immédiatement un rapport entre des onomatopées et d'autres mots de la langue: du néo-grec *κακακάξα* nous avons fait *caragață* « pie »; or ce mot donne tellement l'impression d'une onomatopée que Delavrancea (*Sultănica*, 224) parlant d'une femme bavarde écrivait: « Taci... muier; și ce-ai văzut și ce-ai auzit mai bine le vedea și le auzca *coșofenile*, că tot atâta era. *Gara-gața*, ca și ele ». « Tais-toi, femme: ce que tu as vu et ce que tu as entendu, les pies auraient pu le voir et l'entendre, c'était la même chose. *Gara-gața*, comme elles ». C'est le même phénomène qui fait que le Roumain entend dans les différents cris d'animaux des mots de sa langue: « Bibilica *păcăe* sau face *păcat-păcat!* » « La pintade... fait *păcat-păcat* (péchepéché) » (*Dicț. Acad.*), « puiul zice *puiu-puiu* » « le poussin dit *puiu-puiu* », « curca zice *chior-chior* » « la dinde dit *chior-chior* (=borgne) » etc.

19. Quant au rapport syntaxique de l'onomatopée avec les autres parties de la proposition, il n'y a pas grand'chose à en dire, car c'est le rapport habituel entre les mots de la langue. Nous nous bornerons à quelques remarques.

Les verbes qui imitent les sons entendus autour de nous sont *intransitifs* de nature. Malgré cela, par un élargissement de fonction facilement explicable, il peut naître un rapport entre prédicat et complément lorsque le verbe n'est pas une simple imitation du cri des animaux mais exprime l'intention de les faire avancer ou de les chasser. Ainsi l'intransitif *bârâi* « crier *bâr-bâr* aux moutons pour les faire avancer » apparaît en fonction transitive dans *a bârâi oile* « pousser les brebis en leur criant *bâr-bâr* »; de même *a hâșâi găinile* « chasser les poules en leur criant *hâș* » etc. C'est de la même façon que l'on dit que le charbon *sfârâe* (grésille) quand on le plonge dans l'eau et que l'on peut dire, en donnant à ce verbe un sens *factitif*, « *sfârâi în ulciă trei cărbuni* » « il fit grésiller, c'est-à-dire: il éteignit, dans le pot trois tisons » (Sandu, *Două neamuri*, 264).

Très souvent l'*interjection* onomatopéique s'emploie comme prédicat, avec la fonction d'un *verbe*: « *Și — hârști, o palmă* » équivant à « il lui donna une gifle », « *Și — bândâbâc, în apă* » équivant à « il sauta avec bruit dans l'eau » ou à « il disparut tout d'un coup sous l'eau ». C'est l'auditeur qui donne à ces interjections leur fonction syntaxique, grâce à une interprétation en accord avec les circonstances. Ainsi lorsqu'un enfant veut mettre la main sur le poêle et que ses parents lui crient *bâja* (ou *bâia*), cette exclamation peut s'interpréter soit comme un *verbe*, « brûle ! », soit comme un *substantif*, « feu ! », soit comme un *adjectif*, « brûlant ! ». Rien donc de plus naturel qu'un verbe soit né de cette interjection, grâce auquel elle prend place de façon naturelle et non équivoque parmi les mots de la langue: « *Nu pune mâna pe sobă că bijește!* » « ne mets pas la main sur le poêle: il brûle ! ».

20. Terminons par quelques observations de nature stylistique.

L'enrichissement de la langue par des onomatopées ne sera vraiment utile et profitable que lorsqu'il s'opérera avec sélection. Les écrivains roumains du début du XX-e siècle, désireux de donner de la couleur à leur langue à l'aide d'expressions et de mots populaires, sont souvent allés trop loin et l'ont chargée de termes dialectaux inintelligibles à la plupart des lecteurs, ou d'expressions qui s'accordent bien avec la langue vivante et figurée du paysan mais qui souvent n'ont guère leur place dans le parler plus concis et plus clair du lettré. Et même notre paysan, modéré de nature, n'emploie pas sans mesure ces interjections de couleur

onomatopéique grâce auxquelles il sait donner tant de vivacité à son style. Je citerai un passage d'une nouvelle signée Izabela Sadoveanu et publiée dans « Noua Revistă Română » (III, 410); c'est la description d'une chasse: « *Pâș-pâș*... venea dihania printre stoguri... *Bang!*... *dă Sandu drumu pistolului și eu, tiva, băiete spre pârliaz. Matahala turbată, după mine. O auzeam găfâind și-i simțeam parcă suflarea fierbinte după ceafă... Țuști peste pârliaz! Odată am simțit matahala în spinare. Înghășase cojocul și-l scutura de-i mergeau petecele. Eu, cât ai clipi din ochi, mă întorc, și paf, cuțitul între ochi. N'a zis nici *pâș!* și a căzut grămadă la pământ ». De telles descriptions donnent l'impression d'un morceau artificiel donné en exercice au chapitre « Interjection » d'une grammaire scolaire quelconque, bien plutôt qu'elles ne ressemblent au récit sobre d'un paysan.*

L'enrichissement réel de la langue littéraire ne provient que des onomatopées qui n'y entrent pas à titre de simples synonymes régionaux à côté des termes existants et connus, mais qui expriment de nouvelles nuances de sens. Ainsi, pour un homme cultivé et qui a vécu à la ville, la poule *cotcodăcește*; pour le paysan, par contre, la langue est plus riche en termes exprimant les cris de la poule selon les diverses occasions: les poules *cotcodăcesc* avant ou après avoir pondu, ou bien quand elles se rassemblent, effrayées par l'épervier, autour du coq; quand elles sont rassasiées, elles errent çà et là dans la basse-cour, *cărcăind*; quand elles se voient en danger, elles *cârâe* ou gloussent en ébouriffant leurs plumes; enfin la couveuse *cloncă(n)ește*. (Ces termes sont empruntés à l'étude de S. ȘUTU sur les cris des animaux, *Strigătele animalelor*). Ce ne serait certainement pas sans profit si nos manuels scolaires insistaient davantage sur ces diverses expressions injustement tenues pour synonymes; leurs auteurs trouveraient assurément chez nos bons écrivains des exemples à suffisance. Ainsi M. Sadoveanu, dans ses récits (*Povestiri*, 127), nous parle d'un chasseur égaré qui aboyer (*a lătra*). Ce mot, usuel et parlant dépourvu de relief, est remplacé par trois autres qui expriment très heureusement les différentes phases de l'aboiement: « *Doi câni mari se repeziră din întunerec la mine zăpăind* (jappant). [*În casă nicio mișcare*]. *Câni, întărâtați dedeau ocol, hămăind* (clabaudant) *mânioși*... [*Ușa se deschide, un glas se răstește către câni care*] *tăcură și se retraseră mârâind* (grommelant) *în*

umbră» . . . Autre exemple, tiré de M. Brătescu-Voinești (*Nuvela și schițe*, 55—56) et qui note le bruit des brosses, des armes, des claquements de mains et des coups de poings: « Să mai auzi și fășăiturile perilor, țăcăniturile armelor, pocnetul deschis și cinstit al palmelor, bufnitul mut și înfundat al pumnilor . . . și atunci o să ai deplină idee de ce va să zică o pregătire de inspecție de Don Colonel ». (Il s'agit des préparatifs d'une revue que doit passer le colonel).

Mais ce sont surtout les poètes qui emploient l'onomatopée pour symboliser jusque par les sons l'idée exprimée. La traduction par St. O. Iosif de la *Cataracte de Londres* de Southey, publiée dans la revue « Cumpăna » (ann. 1910), 213—215, est particulièrement riche, dans sa partie finale, en onomatopées de ce genre (26 en 24 vers).

21. Pour montrer enfin quelle grande quantité de mots expressifs se trouve dans notre langue, je donnerai trois exemples, en m'efforçant de noter aussi leurs variantes et leurs dérivés explicables d'après ce que nous avons exposé jusqu'ici. Ce sont les racines BR, FR et FȘ.

Voici le tableau des variantes de ces racines:

- | | | | |
|----|----------------------------------|---------|------------------|
| a) | Variante à voyelle <i>â</i> | (§ 6): | bâr-, fâr-, făș- |
| b) | » augmentée de <i>t</i> | (§ 7): | fășt- |
| c) | » rhotacisée | (§ 8): | bârz- |
| d) | » nasalisée | (§ 9): | bânz- |
| e) | » à redoublement | (§ 10): | fârf- |
| f) | » avec <i>o</i> issu de <i>ă</i> | (§ 12): | forf- foș- |
| g) | » avec <i>s</i> prothétique | (§ 13): | sfâr- |

Toutes ces variantes peuvent se combiner entre elles et par suite donner naissance à un nombre extraordinaire de variantes nouvelles. Je ne note ici que celles qu'il est possible de suivre effectivement dans notre langue:

- h) c + f: borz-
- i) d + f: bonz-
- j) e + f: bozb-, forf-, foșf-
- k) g + f: sfor-

Et voici à présent des exemples pour ces onze variantes:

a) Dérivés directs: *bâză* « mouche, abeille ».

Dérivés par suffixes: *bâzâi* « bourdonner » (*bâzâire*, *bâzâit*, *bâzâitură*, *bâzâială*, *bâzâitor*), *bâzâitoare* « jouet d'enfant formé d'une



coque de noix et qui produit un bourdonnement », *bâzălău* « frelon », *bâzalnic*, -ă « qui a l'habitude de partir soudain, affolé comme le bétail piqué par un taon », *bâzău* (dans l'expression: « a ține coadă *bâzău* » « tenir la queue dressée comme le bétail piqué par un taon »)

fârnăi « parler du nez, nasiller » (*fârnăire*, *fârnăit*), adj. *fârnăit*, -ă « nasillard »

fâșăi « bruire, frémir, froufrouter, crier (la soie) » (*fâșăire*, *fâșăit*, *fâșăitor*, *fâșăitură*) et *fâșii*; — *fâșcăi* « siffler entre les dents » (*fâșcăit*, *fâșcăitură*) *fâșc* (?) « croupion », *fâșcău* (?) « sorte d'herbe » — **fâșni*, d'où dérive *fâșneală* « frou-frou », *fâșneț* « rengorgé ».

b) *fâști!* interjection exprimant le bruit produit par une disparition soudaine.

c) Dérivés par suffixes: *bârzăun* « bourdon », *bârzoiu* (dans l'expression: *cu coada bârzoiu* « la queue dressée, comme le bétail piqué par le taon »), [+ hongrois *borz-*] *bârzoia* « s'irriter » « se rengorger », *bârzolea* « vache facilement irritable ».

d) Dérivés par suffixes: *bânzâi* = *bâzâi* « bourdonner », *bânzar* « taon, bourdon », *bânzoiu* « guêpe » « partie de la cornemuse qui produit le bourdonnement caractéristique de cet instrument ».

e) Dérivés par suffixes: *fârfâi* = *forfoti* « grouiller », *fârfăli* (?) « se pavaner ».

f) Dérivés par suffixes: *forăi* et *foroi* « ronfler, souffler bruyamment du nez » (*forăire*, *forăială*, *forăit*), *forăilă* sobriquet donné à un homme qui ronfle; — *forcăi* « produire le sifflement caractéristique des serpents et des hérissons »; — *forcoti* « faire le bruit du hérisson » « grésiller comme le fer chaud trempé dans l'eau », *forcoteală*, *foarcăt*; — *forăi* = a *forăi* (en parlant des chevaux) ou « nasiller »; *forăit* « nasillard », *forăială*, *forăilă* sobriquet des gens qui parlent du nez,

foșăi = a *fășăi* (*foșăit* et *foșeit*), *foșni* « produire un bruissement bref et non répété » (*foșnire*, *foșnit*, *foșnitoră*, *foșnitor*), *foșnet*, *foșnăi* « bruissier à plusieurs reprises »; — *foșcăi* « produire le bruit des feuilles d'un livre qu'on laisse retomber rapidement l'une sur l'autre » « grouiller » (dans ce sens aussi *fojgăi*) (*foșcăitor* *foșcăitură*); — *foșcălui* « grouiller ».

g) Dérivés par suffixes: *sfârăi* « grésiller, crépiter etc. » (la paille; les faucheurs; le fuseau; la toupie; les roues tournant rapidement; la graisse; la chandelle; le fer rouge trempé dans

l'eau; le feu de bois vert etc.), (*sfârâială, sfârâit, sfârâitor, sfârâitură*), *sfârâioc* jouet d'enfant qui bruisse ¹⁾).

h) Dérivé direct: *boarză* « un insecte ».

Dérivé par suffixe: *burzoi* = a se bârzoia « s'irriter ».

i) Dérivés par suffixes: *bonzar* « taon », *bonzălău* « id. ».

j) Dérivé direct: *forfa* = *forfota* « grouiller ».

Dérivés par suffixes: *bozbăi* = *bojbăi* « fourmiller »; *forfăi* « grouiller »; — *forfota* « bouillir dans peu d'eau » « jaser » « aller de côté et d'autre, en hâte et l'air préoccupé » « grouiller » (*forfo-teală*), *fôrfo* (adverbe post-verbal) ²⁾; *fosfăi* = *fâsăi* « bruissier légèrement ».

k) Dérivés par suffixes: *sforăi* « ronfler » « ronronner (le chat) » (*sforăire, sforăit, sforăită, sforăitor, sforăială*), *sforăciu* sobriquet de celui qui ronfle, *sforcăi* (qui pourrait venir aussi de *sforăi* + *horcăi*); — *sforănesc* « je ronfle, je râle » ³⁾).

Ces mots, au nombre de presque une centaine et qui ne sont nés que de trois racines, montrent suffisamment quelle source féconde d'enrichissement les onomatopées constituent pour la langue roumaine.

¹⁾ *Sfârăi* ressemble à certaines onomatopées des Slaves, chez qui nous rencontrons d'une part la famille *srirati* « siffler » (СИРАС, II, 340) et d'autre part *forkati* « bourdonner, crisper » (СИРАС, II, 110; BERNEKER, *Sl. Wb.* 287). Je n'ai pas cité au nombre des dérivés roumains de la racine *sfâr*: *sfârce*, puis *sfârlă, sfârlează, sfârloagă*, que TIKTIN (*Dict. rom.-germ.*) met en rapport avec *azvârli* « lancer », tout en citant le néo-grec *φροῦρα, βοῦραλος* « toupie ». Quant à la racine *fâș-*, par adjonction d'un *s* prothétique nous aurions eu *sfâș-*, qui se serait confondu avec l'ancienne racine *sfâș-* de *sfășia* « déchirer ».

²⁾ Par contamination avec *fălfăi, forfota* a donné la forme *fălfota* ou *folfota*.

³⁾ Dans la région de Năsăud on trouve la forme *sfor* prise au sens de « source ». Il se peut que *sfor* se soit développé à partir de *izvor* « source » par la voie phonétique; il se peut aussi que ce soit un dérivé du hongrois *forr-ni* « sourdre, jaillir de terre » (*forrás* « source »); mais l'hypothèse n'est pas à exclure que ce soit également un mot onomatopéique né de la racine *sfor-*.

2. EN TRAVAILLANT AU DICTIONNAIRE *)

1. Le mot est la dernière unité indépendante, ayant un sens propre, que nous puissions atteindre par l'analyse du langage. Si nous poussons cette analyse plus loin nous arrivons à des affixes ou à des désinences flexionnelles, qui n'ont pas un sens propre et indépendant, mais indiquent une fonction ou servent à modifier dans une certaine direction le sens du mot, au moment où ils entrent en combinaison avec lui. Enfin, si l'analyse va plus loin encore, nous arrivons à la syllabe et au son, qui, indépendants, produisent des impressions purement acoustiques, sans pouvoir éveiller des idées: c'est tout au plus si dans les onomatopées on peut établir une relation entre le son et le sens.

Le mot est donc une formule par laquelle nous portons à la connaissance d'autrui une représentation, formule constante et extériorisée: par tradition, il s'établit un rapport intime entre la pensée et l'ensemble de sons qui la rend. Mais, le mot étant le résultat d'une analyse du langage, il ne constitue une formule ni rigide, ni surtout absolument indépendante des autres parties de la phrase. L'homme possède dans une grande mesure le don de l'abstraction, le don de réduire à des types ses perceptions variées. Le mot est une de ces abstractions: des dizaines et des centaines de cas où nous entendons un mot prononcé de différentes façons — et je ne pense pas seulement aux diverses formes flexionnelles, mais aussi aux variantes qui résultent du ton calme ou emphatique, de la rapidité ou de la lenteur du débit et des modifications produites par la phonétique syntactique — nous tirons par abstraction la forme-type du mot; des dizaines et des centaines de constructions où le mot a un sens plus ou moins large ou restreint, général ou particulier, propre ou figuré, nous tirons

*) 1922. *Din perspectiva Dicționarului*, București, Academia Română.

par abstraction son sens-type. Le mot-type, au point de vue de la forme et du sens, ne correspond donc pas à quelque chose de réel: c'est une simple formule, de contours vagues, un noyau d'où peut sortir, au moment où nous parlons, le mot réel, ayant, lui, une forme et un sens déterminés.

Ces constatations expliquent la difficulté à laquelle se heurte dès l'abord le lexicographe, lorsqu'il cherche à rendre le mot-type, dans le titre et la définition. En ce qui concerne la forme typique du mot, on est arrivé à une solution pratique: dans le titre on donne, pour les verbes, en général la forme de l'infinitif, pour les substantifs celle du nominatif singulier, pour les adjectifs la forme masculine, etc. Il est beaucoup plus difficile de synthétiser dans la définition du mot toutes les notions et rien que les notions qui composent dans la mémoire commune le sens-type d'un mot; il y faut beaucoup d'habileté et d'expérience, et un sens aigu de la langue.

Voici le moment de nous poser une question. La **définition** est-elle en général nécessaire dans un dictionnaire? Ne suffit-il pas de donner les sens réels du mot, tels qu'ils ressortent des exemples et des citations que nous avons rassemblés?

A coup sûr, la définition est justifiée; en effet, le dictionnaire — quelque riche que soit le matériel d'exemples dont il se sert — ne peut rassembler toutes les variantes de sens d'un mot; par conséquent, il devra combler cette lacune en établissant le sens-type. En outre, la définition est nécessaire pour comprendre l'évolution de sens du mot.

2. Le lexicographe ne peut comprendre le développement sémantique d'un mot qu'en reconnaissant avec exactitude toutes les notions qui composent son sens-type. En effet, bien que le mot représente, comme nous l'avons dit dans la définition que nous avons donnée au début de ce travail, une unité indépendante, avec un sens propre, cette signification n'est pas unitaire: le mot ne représente pas une idée unique, mais un ensemble d'idées. Au fond, le mot peut être considéré comme une formule simple pour toute une proposition. C'est justement en cela que consiste la grande économie que nous réalisons en parlant: nous avons la possibilité d'exprimer des ensembles d'idées à l'aide de formules simples. Ceux qui traduisent d'une langue dans une autre savent combien il est difficile de trouver dans sa langue des

équivalents pour certains mots étrangers ; souvent, on est obligé de les rendre par des périphrases, des propositions entières. La richesse d'une langue consiste à être capable d'exprimer le plus possible d'ensembles d'idées à l'aide de formules simples, de mots.

De même que dans la forme extérieure, nous distinguons en général, parmi les syllabes non-accentuées, une syllabe tonique qui constitue comme le cœur du mot, de même, parmi les notions qui forment le sens-type d'un mot, il y en a en général une principale, essentielle, intégrale — WUNDT la nomme « dominierendes Merkmal » — et plusieurs secondaires, accessoires, incidentes. Les développements de sens s'expliquent le plus souvent par le fait qu'une de ces notions secondaires s'élève au rang de notion principale, en étouffant parfois complètement l'ancienne notion principale, qui est en général étymologique.

A gusta « goûter » signifie d'abord « prendre en bouche une petite quantité d'un mets ou d'une boisson — par curiosité ou appétit — pour en essayer le goût : *gustul. Bucătoreasa gustă de sare, mai puse, și mai gustând, o află bună* ¹⁾ » « La cuisinière goûta, pour voir si c'était assez salé, ajouta du sel, goûta de nouveau, et trouva à point ». Mais la notion principale « pour essayer le goût » devient secondaire et peut même disparaître complètement, à mesure que s'accroît celle de « mettre quelque chose dans la bouche, si peu que ce soit, manger ou avaler (une boisson) » : *să nu guste vin și unt în trei săptămâni!* « qu'il ne prenne ni vin ni beurre trois semaines ! ». L'évolution sémantique ayant pris cette direction, la notion de « si peu que ce soit » peut se changer en celle de « à la hâte, précipitamment » ou même — avec altération du but primitif — en celle de « en petite quantité, frugalement, pour apaiser une faim ou une soif momentanées » : *Hai să gustăm ceva de cină.* « Allons, mangeons un morceau pour souper ». Un pas de plus, et *a gusta* signifiera « réussir à manger ou à boire quelque chose » : *De multă vreme nu gustase friptură.* « De longtemps il n'avait mangé de rôti », ou, dans le Maramureș, « déjeuner ».

A ierta, « pardonner », qui étymologiquement est apparenté au latin *liber*, signifie : « libérer quelqu'un du servage » comme

¹⁾ Nos exemples étant empruntés au matériel paru jusqu'ici du *Dictionnaire de l'Académie*, nous pouvons nous dispenser de citer les auteurs et les œuvres d'où ils sont tirés.

cela ressort de l'exemple ancien: *Robii și-a iertat* « il a affranchi ses serfs ». La notion de « servage » — essentielle à l'origine, — s'efface avec le temps: le mot *ierța* s'applique pour indiquer qu'on dispense quelqu'un d'une servitude, d'une tâche, d'un devoir, d'une promesse pénible à tenir, qu'on le délie d'un serment, etc.: *Să ierți feciorul meu dela oaste* « dispense mon fils du service ». *Din zestre îi mai ierta*. « Il renonçait à une partie de la dot ». Ainsi, au lieu du sens de « rendre la liberté à quelqu'un » nous avons aujourd'hui celui de « permettre à nouveau, suspendre une interdiction », par conséquent « permettre »: *Pre mine m'au iertat să locuiesc aici*. « On m'a permis d'habiter ici ». *Inima n'o iartă* « son coeur ne le permet pas ». Puis, quand il s'agit d'une faute, d'une erreur, d'un péché, « absoudre, ne pas exiger de punition, ne pas s'irriter ». *Iartă, mândro, c'am fost beat*. « Pardonne, ma belle, j'étais ivre ». *Imi iartă greșala* « Il me pardonne ma faute ».

A îndesa — transitif — signifie: « rendre compact en entassant, en faisant entrer par force plusieurs choses (ou une chose en grande quantité) »; l'idée de: « en les entassant dans un espace restreint » n'est que secondaire et explicative. L'accentuation de la notion secondaire donne le sens nouveau de « bourrer quelque chose dans un récipient, pour que cela entre »: *Îndes făina în ladă*, « je tasse la farine dans le coffre ». Cette notion secondaire l'emportant, *îndesa* en arrive à vouloir dire: « appuyer, enfoncer »: *Îndes căciula în cap*, « j'enfonce mon bonnet sur ma tête », *degetul în gâtul cuiva* « le doigt dans la gorge de quelqu'un ». Une fois devenu presque synonyme « d'appuyer », *îndesa* a pu s'employer dans le sens de « gêner »: *Șeava îndeasă calul* « la selle gêne le cheval ».

3. Nous observons un des cas les plus fréquents et les plus simples de tels changements de sens dans les verbes dérivés de substantifs indiquant l'instrument ou le moyen à l'aide duquel l'action est accomplie. Par exemple: *a căra* « charrier » = transporter avec la charrette (*carul*), *a îmboldi* « aiguillonner » = mener une bête à l'aiguillon (*bold*); *a întâmpina* « accueillir » signifiait à l'origine, selon l'ingénieuse étymologie de M. I. A. CANDREA: « aller au devant de quelqu'un avec des tambours (*tâmpine*) »; *a scormoni* « fouiller », renverser la terre avec le versoir (*cormana*) de la charrue; *a sprijini* « soutenir » renforcer (p. ex. une palissade démolie) en l'acotant avec des échelas (*prăjină*). Mais l'instrument originel peut être remplacé par un autre, du moment que la notion étymologique

n'est plus prédominante. Ainsi, on peut dire: *car* « je charrie » avec une brouette, ou sur l'épaule; *îmboldi* (étym. aiguillonner, puis piquer) avec une lance ou avec les cornes; *întâmpîn* (étym. accueillir au son du tambour, puis accueillir) avec des drapeaux et même *mă întâmpînă o nenorocire* « un malheur me frappe, m'arrive », *scormoni* « fouiller » (étym. avec le versoir), avec la herse ou avec les ongles; *mă sprijinesc* « je me soutiens » (étym. avec un échelas) avec un bâton ou sur mes jambes, voire même *sprijinesc* « je soutiens » une entreprise financière de mes capitaux. Mais l'instrument ou le moyen peuvent devenir une notion totalement dénuée d'importance, et ces verbes dont le sens était à l'origine bien défini, prendre un sens général: *a căra* = transporter (en grande quantité des objets pesants); *a îmboldi* = piquer, stimuler, pousser; *a întâmpina* = aller au devant de quelqu'un; *a scormoni* = fouiller, *a sprijini* = soutenir, aider. Dans DR. I, 240 sqq. où j'ai parlé de ces deux derniers verbes, j'ai montré que le sens étymologique peut si bien disparaître que nous arrivons à des « absurdités étymologiques » comme *presăra* (dérivé de *sare* « sel ») « saupoudrer » de sucre ou de farine, *împuşca* « fu-siller » avec un pistolet, *încaleca* « chevaucher » un âne, *plomba* « plomber » une dent avec de l'or, *îndoî* « plier » (dérivé de *doi* « deux ») un papier en quatre.

Nous rencontrons de pareils cas aussi dans les substantifs, ainsi lorsqu'on parle de *farfurii* « assiettes » d'argent ou d'étain (comparer l'allemand *silberner Hufeisen*). Dans l'ancienne langue, *farfurie* signifie « porcelaine », comme le turc *fârfûrî*, d'où il dérive (ce dernier est lui même emprunté au persan *fagfuri* « chinois »): *o tavă de farfurie de China* « un plateau de porcelaine de Chine ». De même *cerneală roşie* « encre (étym. noirceur) rouge ».

Le sens d'un mot change donc avec la fonction que remplit l'objet. Le *coopertorium* latin, employé pour couvrir un sarcophage, était d'ordinaire de marbre; le *cărpătorul* roumain, employé jadis pour couvrir une marmite, était en bois. Plus tard, lorsqu'il a été utilisé surtout pour hacher (de l'oignon etc.), ou pour mettre quelque chose dessus, l'objet servant à couvrir la marmite reçut un nouveau nom, différant selon les régions: *capac* (du turc), *procriş* (du slave), *fedeu* (du hongrois) etc.

4. Le rapport étymologique entre un verbe dérivé et le substantif d'où il dérive n'est pas forcément celui de l'action par

rapport à l'instrument: il peut être tout autre. Ainsi de *ad aquam* « à l'eau » on a dérivé le verbe *ad-aquare* « amener à l'eau ». Il est probable que ce sens général n'a jamais existé; même dans l'esprit de celui qui a employé le premier ce mot, à côté de la notion étymologique et dominante, a surgi celle du but de l'action et du rapport entre l'action et son complément. Ainsi, la définition complète (avec la notion principale et les notions secondaires) correspondant au sens-type du verbe *adăpa* sera: « mener les bêtes à l'eau pour les faire boire »: *Numai vitele se adapă, dar oamenii beau!*. « Seuls les bestiaux vont à l'abreuvoir, mais les hommes boivent ».

Suivons maintenant le développement de ce verbe en roumain. Si l'idée de « mener à l'eau » disparaît devant celle de « faire boire », le verbe peut être employé aussi pour les hommes: *ai adăpat vreun setos?* « As-tu donné à boire à quelqu'assoiffé? ». Même l'idée d'eau peut disparaître, comme n'étant plus essentielle, et être remplacée par celle de tout autre liquide: *il voiu adăpa cu lapte dulce* « je l'abreuverai de lait » ou *il adăpară cu otravă cumplită* « ils lui firent boire un poison violent ». De même qu'en français, où *poison*, qui représente *potionem* « boisson » signifie breuvage empoisonné, *adăpa* peut prendre ce sens spécial « d'empoisonner »: *Bolnăvindu-se — zic [oamenii] că au fost adăpat — au răposat*. « Étant tombé malade — on dit qu'il a été empoisonné — il est mort ». Dans un autre ordre d'idées, sur le sens fondamental de « mener une bête à l'eau pour lui donner à boire » a pu se greffer le sens de « conduire » puis « pousser », les notions d'eau et d'abreuver disparaissant complètement: *Vodă a zis — fiind de alții adăpat — că...* « Le prince a dit, étant poussé par les autres, que... ».

Prenons un cas analogue avec un substantif: notre mot *fedeleș*, qui dérive du hongrois (*födeles* « muni d'un couvercle », de *fedél* = couvercle), a dû être jadis employé pour désigner une sorte de seau — sens conservé par endroits — à couvercle, avec lequel on portait l'eau. La notion, secondaire à l'origine, de transporter de l'eau, est devenue essentielle; aujourd'hui *fedeleș* désigne un tonnelet sans couvercle mobile, que les ouvriers attachent à l'épaule et où ils portent leur provision d'eau pour la journée. (Cf. l'expression *a lega fedeleș* = attacher solidement, litt. comme on attache le tonnelet à eau).

Il résulte de ces constatations, pour le lexicographe, qu'il est de la plus haute importance d'avoir toujours en vue le rapport

qui existe entre l'action verbale et les éléments qui l'accompagnent, tels que le sujet pour les verbes intransitifs, le sujet et le complément pour les verbes transitifs, l'instrument, le but etc. Si donc le Dictionnaire de l'Académie roumaine fait si souvent une distinction entre êtres animés et choses inanimées comme objets de l'action, ce n'est point là pédanterie de philologue, venant du désir d'avoir le plus de subdivisions possible: non, c'est un élément d'explication du développement sémantique. En vérité le verbe *îndemn*, dont le sens étymologique est «faire démarrer» (lat. *inde minor*) ne garde ce sens que lorsque le complément est un animal: *țăranul îndemnă boii, și carul porni*: «le paysan toucha les boeufs, et la charrette partit»; il devient «pousser, stimuler, déterminer» quand le complément est un homme: *mă îndeamnă la păcat* «il me poussa au péché»; dans la fonction réfléchie, lorsque le sujet est le même que le complément, il peut signifier «se mettre en route»: *Unde te-ai îndemnat?* «où vas-tu?», puis «commencer, se mettre à une chose, se décider»: *Nu se prea îndemna la lucru* «il ne se mettait guère au travail» et même «s'habituer»: *se îndeamnă la rachie* «il se met à l'alcool».

5. Il peut se produire une mutation entre sujet, complément et instrument, l'un se substituant à l'autre sans que le sens de la proposition soit altéré: *iert pe un om de o datorie* «je tiens quitte un homme d'une dette», peut devenir *iert datoria unui om* «je remets sa dette à un homme»; *cârpesc haina cuiva* «je ravaude le vêtement de quelqu'un» peut se dire de façon abrégée *cârpesc pe cineva* «je ravaude quelqu'un»; *gătesc pe cineva cu pene la pălărie* «je pare quelqu'un de plumes au chapeau», devient *gătesc pălăria cuiva cu pene* «je pare de plumes le chapeau de quelqu'un» ou même *gătesc pene la pălărie* «j'arrange des plumes au chapeau»; *îmbrodobesc capul cu un testimel* «j'entoure la tête d'un fichu», devient *îmbrodobesc testimelul (pe cap)* «j'entoure un fichu (autour de ma tête)»; *spăl rușele cuiva odată pe săptămână* «je lave le linge de quelqu'un une fois par semaine», se transforme en: *spăl pe cineva odată pe săptămână* «je lave quelqu'un une fois par semaine»; *mă belesc la mână* «je m'écorche à la main», peut se dire *îmi belesc mâna* «je m'écorche la main»; *omul bufnește de râs* «l'homme pouffe de rire», *râsul îl bufnește pe om* «le rire fait pouffer l'homme». Évidemment, cette **inversion du rapport** change le sens du verbe, mais le sens de la proposition entière reste le

même. *Îndes prunile în traistă* signifie littéralement « j'entasse les prunes dans le sac », et *îndes traista cu prune* « j'emplis le sac de prunes »; nous pouvons également dire: *îmbrac pe cineva cu o haină* « je revêts quelqu'un d'un habit » et *îmbrac haina* « je revêts un habit » exactement comme en français; mais l'allemand traduit *îmbrăca* dans le premier cas par « ankleiden », dans le second par « anziehen »*).

Ces observations préliminaires nous permettent de comprendre le développement de sens du verbe *apăra* « défendre » en roumain. Son sens originel a dû être « préparer », comme celui du latin *parare* et de ses correspondants romans (ainsi en français *parer la viande*). Lorsque surgit l'idée du but, le sens se modifie et devient: « préparer pour être prêt à une chose » (ital. *para il grembio che l'empirò di ciliegi* « prépare ton tablier, que je l'emplisse de cerises »). Par inversion entre le sujet et le complément, l'italien a pu dire *l'ombrello para il sole* (cf. *para-sole* « parasol ») où le verbe signifie « parer, écarter ». Ainsi *parare* entre dans la même catégorie que « defendere » qu'il remplace totalement en roumain: *apăr soarele cu umbrela* « je pare le soleil avec l'ombrelle » peut devenir *umbrela mă apără de soare* « l'ombrelle me protège du soleil », d'où possibilité de la construction *mă apăr de soare cu umbrela* « je me protège du soleil avec l'ombrelle ».

*) [Il est facile de multiplier les exemples: *totus orbis id non capit* « tout le monde ne le contient pas » — *id non capit toto in orbe* « il n'entre pas, ne tient pas dans tout le monde »;

duricile au cercat pe bolnav « les douleurs ont éprouvé le malade » — *bolnavul a cercat dureri* « le malade a éprouvé des douleurs »;

omul încură caii pe livade « l'homme fait courir les chevaux dans le pré » — *omul încură livadea cu caii* « l'homme court dans le pré avec les chevaux »;

încarc fânul în car « je charge le foin dans la charrette » — *încarc carul cu fân* « je charge la charrette de foin »;

înfășur parul cu funia « j'entoure le pieu d'une corde » — *înfășur funia pe par* « j'enroule une corde autour du pieu »;

haina împlășcată « un vêtement jeté sur les épaules » — *om împlășcat* « un homme avec un vêtement jeté sur les épaules »;

împletesc cununi și le pun pe frunte « je tresse des couronnes et les mets sur mon front » — *împletesc fruntea cu cununi* « j'orne mon front de couronnes »;

închid ușa odăii « je ferme la porte de la chambre » — *închid odaia* « je ferme la chambre » — *ușa nu închide bine* « la porte ne ferme pas bien »;

Popa citește slujba pentru mort « le prêtre lit la prière pour un mort » — *popa citește mortul* « le prêtre prie pour un mort ». 1934 DR. VII, 119].

6. Les mots d'une langue exprimant des idées, ces idées s'associent entre elles; les mots ne se trouvent donc point dans notre mémoire isolés, mais en groupe. De même qu'il existe des catégories grammaticales, il existe aussi des **catégories de sens**. Des expressions comme: *mă înțeleg, mă ajung, mă învoiesc, cad de acord, mă așez cu cineva, încheiu o învoială, fac o înțelegere, un pact* « je m'entends, je m'accorde, je m'arrange, je tombe d'accord, je m'associe avec quelqu'un, je conclus un accord, un pacte » — *seamăn, mă aseamăn, sânt asemenea cu cineva, sânt ca ou la fel cu cineva, mă arunc în partea cuiva* « ressembler, se ressembler être semblable à, être comme ou tel que quelqu'un, se mettre du côté de quelqu'un » indiquent à peu près la même idée; — *fălsăiu, flutur, fluștur, hâțăiu, fățăiu, măhăesc, bălăbănesc* etc. « voltiger, agiter, remuer, frétiller, trémousser, tortiller, brinquerballer » sont des variantes pour exprimer le mouvement oscillatoire d'un objet ou d'une partie du corps; — *a frânge, a rupe a sparge, a zdrobi, a sfărâma* etc. « briser, rompre, casser, broyer, morceler », se groupent autour de la même idée: « réduire un tout en morceaux par une action de nature mécanique »; on emploie tantôt l'un, tantôt l'autre, selon la nature de l'objet (bois, étoffe, verre etc.).

Au cours de son développement sémantique, le mot passe souvent d'une catégorie de sens à une autre. De même que la société que fréquente un homme, surtout dans sa jeunesse, est décisive pour tout son développement futur, de même l'association d'un mot à d'autres mots ou groupes de mots est souvent fatale pour toute sa vie. L'étude des synonymes, la *sémiotique* (cf. R. MEYER, « Romanisch-germanische Monatschrift », V, 461), n'a donc pas seulement une importance stylistique, mais aussi sémantique, et le lexicographe doit lui prêter une attention extrême.

Quelques exemples mettront en lumière ce que nous voulons dire.

A alerga « courir », étymologiquement se compose de la préposition *a* (latin *ad*) et de *larg* « large ». Son sens primitif a donc dû être analogue à celui de *alunga* « éloigner », fait de *a* et de *lung* « long ». La fonction de ce verbe a d'abord été transitive; il a signifié: « obliger quelqu'un à s'éloigner, à prendre le large », puis « chasser, poursuivre quelqu'un »: *Uliul se ține după porumbel și l-aleargă* « l'épervier vole après le pigeon, et le poursuit ». Il devait à l'origine y avoir simplement une nuance entre *alerga* et *alunga*, l'un s'employant, comme dans l'exemple cité,

lorsqu'il s'agissait d'une poursuite à travers un *large* espace, l'autre quand celle-ci avait lieu le *long* d'un chemin. Le sens originel comprenait donc seulement la notion d'« éloignement »; lorsque cet éloignement était forcé, il devenait une « chasse », une « poursuite ». C'est le moment où *alerga* commence à se séparer de son ancien compagnon *merge*, qui marque un « éloignement dans les profondeurs »; il lui reste cependant, dans sa forme, une trace de cette société: l'e du radical, au lieu de a; en effet, si on dit *alerg*, et non *alarg*, c'est sous l'influence de *merg*. Lorsque cette idée de « poursuite », d'abord accessoire, s'accroît, l'idée de « fuite » surgit aussi. Ainsi, *alerga* sort de la catégorie des verbes marquant « l'éloignement dans une direction quelconque », pour entrer dans celle des verbes exprimant « un mouvement rapide ». La conséquence immédiate a été qu'il a changé de fonction et est devenu *intransitif*. C'est là le carrefour où il s'est séparé de son compagnon *alunga* et s'est associé à un autre verbe: *cure*. Ce dernier, en raison du déplaisant équivoque qu'il provoquait (*cur* = « je cours » et « cul ») a dû s'effacer devant lui. Dosoiteu écrit: *de vedeai furul, alergai cu dânsul* « si tu avais vu le voleur, tu aurais couru après lui », mais Coresi disait encore: *curai cu nus*. Au XIX-e siècle, *alerga* apparaît avec ce sens nouveau: *Scumpul mult păgubeste, lenesul mult aleargă* « l'avare perd beaucoup, le paresseux court beaucoup ». Mais les expressions qui le complètent et qui aujourd'hui nous font l'effet de pléonasmes: *în pripă, în grabă, în fuga mare, în ruptul capului, pe capete* « précipitamment, en toute hâte, à toute vitesse, tête baissée, à qui mieux mieux » — trahissent encore le sens originel.

A *fugi* « fuir » signifie, comme notion principale, « éviter un danger »; la notion de: « à l'aide d'un mouvement rapide » n'est que secondaire: *Cocostârci și rândunele au fugit de zile rele* « cigognes et hirondelles ont fui les mauvais jours ». Mais l'idée secondaire peut devenir aussi importante que la principale: « échapper par la fuite, décamper »: *Robul a fugit din temniță* « le serf s'est enfui de la prison ». Enfin, la notion secondaire devient la principale, et l'ancienne idée fondamentale disparaît tout à fait: « se déplacer plus vite que d'habitude, en imprimant au corps un élan plus rapide »: *Vacile fug prin ocol* « les vaches galopent à travers le parc ». Ainsi, *fugi* devient, avec *alerga* — dont il se différencie comme en allemand « fliehen » de « laufen » ou en français « fuir » de « courir » — le concurrent de l'ancien *cure*.



A *fierbe* « bouillir » est un verbe *intransitif*; il signifie « entrer en ébullition, se vaporiser, sous l'effet de la chaleur ». A l'origine on pouvait donc dire seulement: l'eau (ou un autre liquide) *fierbe* dans la marmite; puis, par analogie *mustul fierbe* « le moût fermente » dans la cuve. Ce n'est que par une inversion du rapport originel qu'on a pu dire *oala fierbe* « la marmite bout ». Comme en général on fait bouillir l'eau surtout pour faire la cuisine, on a dit *fierbe carnea* « la viande (ou les légumes etc.) bout » de façon inexacte, mais concise. Ainsi, le verbe *fierbe* est entré dans une nouvelle catégorie de mots, qui expriment les différentes manières de préparer les aliments; il est entré dans la société des verbes *frige* et *coace* « faire frire, faire cuire »; en conséquence, il a pu être employé *transitivement*: *fierb fasolea* « je fais bouillir les haricots », dans le sens de « préparer un plat à l'eau bouillante ».

7. En dehors de cette société permanente avec d'autres mots (catégories sémantiques), le mot, en tant que partie intégrante du discours, se rencontre avec toute sorte d'autres mots. De ces rapprochements fortuits il peut aussi sortir des liens intimes, décisifs pour tout le développement formel et sémantique. Si, pour transporter le pollen d'une plante à l'autre, il est besoin d'une abeille amassant son miel, la fécondation des sens est réalisée par les rencontres des mots eux-mêmes*).

*) [L'importance de l'**accident fatal** dans le développement sémantique d'un mot lorsqu'il se rencontre avec un autre a bien été mise en lumière par M. JUD, dans sa belle étude: *Problèmes de géographie linguistique romane* (« Revue de linguistique romane » I, 181—236), où il étudie l'histoire du mot *experigiscor*. Celui-ci a rencontré sur son chemin *experiri*, avec qui il est devenu homonyme au participe. Mais un tel accident fatal n'est pas forcément dû à un rapprochement de forme ou de sens; il peut provenir d'une association d'idées. J'ai montré un cas de cette nature dans DR. VII, 118: le roumain *șirui* vient du hongrois *sirni* « pleurer ». Ce sens originel apparaît encore dans une expression comme *Lenuții îi șiruiiau (șuruiau) ochii* « les yeux de Lenuța pleuraient », qui correspond au hongrois *a szemei sirtak*. Mais en roumain, au lieu de *plâng amar* « je pleure amèrement », on peut dire aussi *plâng lacrimi amare* « je verse des larmes amères »; cette adjonction quasi pléonastique associe les deux notions de la même catégorie sémantique *plâng* et *lacrimi*: d'où l'expression *ochii îi șiruiiau lacrimi* « ses yeux ruisselaient de larmes ». Telle a été l'association fatale de ces deux mots; en effet, par l'inversion du rapport entre sujet et complément, on a pu dire aussi: *lacrimelme șiruiiau din ochi* « les larmes lui ruisselaient des yeux », où *șirui* a le sens de « couler, ruisseler », sens actuel du mot].

De même, le mot *a apune* « se coucher » (en parlant du soleil) avait jadis, comme le latin *apponere* (de *ad* + *ponere*) et l'italien *apporre*, le sens de « placer une chose à côté d'une autre »; il correspondait à l'allemand « beilegen », « beisetzen ». Mais cette « autre chose » étant le plus souvent située plus bas (sur une table, par terre etc.), la notion de « bas » a apparu. Cette notion incidente devient avec le temps essentielle et *a (se) apune* prend le sens de « (se) coucher »; peu importe qu'il y ait ou non par terre une chose à côté de laquelle on se place. Ce stade du développement existe encore chez les Aroumains, qui disent: *si apusiră to aumbrată* « ils se couchèrent à l'ombre », *casă apusă* « une maison basse ». Or, on se couche pour dormir: d'où le sens de « se mettre au lit », toujours en aroumain: *mi apuşă di curând* « je me suis couché de bonne heure ». Dans ce sens, le verbe s'est associé en daco-roumain avec soleil, comme sujet. Mais, tandis qu'en français *se coucher* se dit de l'homme comme du soleil, en roumain *a apune* ne s'emploie plus qu'avec ce dernier sujet.

A aprinde « allumer, enflammer » ne contenait pas à l'origine l'idée de « brûler »; il avait le même sens fondamental que le verbe simple *prinde*, à savoir « mettre (momentanément) la main sur »; il se différenciait de *cuprinde* « embrasser » parce qu'il ne marquait pas comme ce dernier qu'on « saisit un objet en l'entourant dans toute son étendue » mais seulement partiellement. *Focul a cuprins casa* = le feu a pris possession de la maison de tous les côtés; *focul a aprins casa* = les flammes ont atteint la maison et se sont emparé de la partie la plus proche. La conséquence immédiate de l'action exprimée dans le premier exemple est « l'incendie » de la maison; dans le second, c'est un « commencement d'incendie », *incinderea*, comme on disait autrefois. Le rapprochement fortuit de *cuprinde* avec feu n'a pas eu de conséquences importantes; au contraire, il a été fatal pour *aprinde*; ce verbe est en effet resté en roumain indissolublement et exclusivement lié à la notion de feu. Il est complètement sorti de la catégorie des verbes signifiant « saisir », « prendre », « agripper », pour entrer dans celle des verbes exprimant l'idée de « brûler ». Avec le temps, il a radicalement supplanté le vieux verbe *incinde*, rendu caduc par l'homonymie de son participe avec celui d'un autre verbe (= *încinge* « ceindre »).

Bien plus. Le sujet « soleil » et le complément « feu » peuvent manquer; ils ont si bien pénétré les verbes *apune* et *aprinde* qu'ils

leur ont donné une partie de leur sens propre; quand nous disons *apus*, nous entendons « coucher (de soleil) »; quand nous entendons *aprinde*, nous pensons immédiatement à une « inflammation ».

Cette **contagion sémantique** est un phénomène connu. BRÉAL (*Sémantique*, 112) cite le cas du latin *adulterium*. *Adulterare* avait à l'origine à peu près le même sens qu'*alterare*; on disait *adulterare colores* « changer les couleurs », *adulterare nummos* « falsifier la monnaie », *adulterare jus* « fausser le droit », mais on disait aussi *adulterare matrimonium* « violer le mariage ». En raison de ce lien, le sens du complément « matrimonium » est devenu partie intégrante du verbe *adulterare*, si bien que ce dernier a commencé à exprimer à lui seul ce qu'il ne signifiait jadis qu'uni à son complément. Le sens du roumain *albastru* « bleu » s'explique aussi par le fait qu'il a quitté un intime compagnon, après s'être approprié la valeur de ce dernier. En latin, **albaster*, diminutif de *albus* ne pouvait signifier que « blanchâtre », comme les mots français et italien calqués sur lui: *biancastro*, *blanchâtre*. On peut distinguer encore le sens primitif en aroumain, car dans ce dialecte *albastru* signifie « gris ». En liaison avec le nom d'autres couleurs, il a dû d'abord indiquer une nuance « claire » de celles-ci: *vânăt albastru* « bleu tirant sur le blanc, bleu clair ». Mais avec le temps, la notion de « bleu » a fait partie intégrante d'*albastru*, qui aujourd'hui s'emploie pour désigner la couleur du ciel et des yeux; il a complètement supplanté dans la plupart des régions l'ancien *mier* (du latin *mêrus*).

8. Qu'il me soit permis, avant d'aller plus loin, pour récapituler les observations faites jusqu'ici, d'esquisser l'histoire du mot *castigare* en roumain. Elle nous intéresse aussi par le fait que les multiples passages de sens de ce mot se répartissent géographiquement sur deux régions distinctes du territoire daco-roumain.

A) Sens conservés seulement en Transylvanie.

I. Le sens fondamental de « punir » devient « infliger à quelqu'un une punition pour l'amender »; c'est la notion nouvelle, indiquant le but, qui prévaut; aussi avons-nous:

1. (Le complément est un enfant) Élever.

2. Par extension. (Le complément est un animal). Soigner un animal: *I-a dat iapa să o câştige bine* « il lui a confié sa jument pour bien la soigner ». (Le complément est une maison, un pré)

Nettoyer: *Văzând că'n casă nu-i câştigat, luă mătura* « voyant que dans la maison on n'avait pas nettoyé, elle prit un balai ».

3. (Devenu synonyme de « îngrijii », il a pu s'employer comme réfléchi avec le sens de) « se pourvoir de »: *Decheval se câştigă de arme* « Décébal se pourvut d'armes ».

4. (Quand le complément est l'homme, « a se îngrijii » devient) « se parer, bien s'habiller ». *Ea n'are grijă, ci mai frumos se câştigă Când aude că e joc.* « Elle n'a point de souci; elle se pare avec plus d'élégance quand elle apprend qu'il y a un bal ».

5. (« A se îngrijii de ceva » devient) « se procurer quelque chose (surtout en l'achetant, d'où aussi) acheter ». *Avea un câne de departe câştigat* « il avait un chien, acheté bien loin ».

II. Comme verbe réfléchi « se punir » peut devenir « s'infliger une souffrance », puis, par anticipation, « gémir », « se lamenter ». *Pe cel colnic, Câştigă-se un voinic* « un brave se lamente ».

III. « Se punir » devient « s'exténuer », « se fatiguer », « se donner de la peine ». *Omul în deşert se câştigă* « l'homme s'exténue en vain ».

IV. Du sens de « châtier » est sorti dès le latin celui de « tenir serré »: *castigare equum frenis, insula castigatur aquis*. Ce sens semble s'être conservé dans l'ancienne langue: *Nu câştigareşi aur, neci argint, neci bani în pungile voastre* « ne serrez ni or ni argent ni monnaie dans vos poches » (le passage correspondant du Nouveau Testament de Bălgrad a *nu strângereşi* « n'amassez pas »).

B) Sens qui se rencontrent dans l'ensemble du territoire daco-roumain.

V. Au sens de « se fatiguer, se donner de la peine » (III) s'ajoute l'idée du but: « pour gagner, amasser »; cette notion nouvelle devient prépondérante, et l'ancienne idée essentielle devient l'instrument, qui peut être remplacé par un autre, voire même omis.

1. Gagner quelque chose par son travail, son effort. *Umblau în cărăuşie şi câştigau mulţi bani* « ils faisaient des charrois et gagnaient beaucoup d'argent ».

2. Gagner à la suite d'une lutte, d'un concours, d'un pari, d'un jeu de hasard; par conséquent « vaincre, battre quelqu'un, l'emporter ». *Doamne, fă să câştig de câte ori voiu juca cu cărţile aceste* « Seigneur, faites que je gagne chaque fois que je jouerai avec ces cartes ». (Le complément est un homme) « Conquérir, captiver ». *Moşul, câştigat de răzvrătirea lui...* « Le vieillard, gagné par sa révolte... ».

3. (Par généralisation, la notion d'effort disparaît). « Obtenir, gagner, recevoir (quelque chose de désiré ou d'utile) ». *S'a întors fără să câştige dreptate* « Il est revenu sans obtenir justice ».

9. L'exemple de *câştiga* est instructif aussi à un autre point de vue. Il nous montre que certains développements sémantiques se répètent dans le même sens, ou évoluent en sens inverse dans plusieurs langues. Ainsi le passage du sens de « punir » à celui d'« éduquer », d'« instruire », se répète pour *certa* « punir », qui dans l'ancienne langue signifiait aussi « instruire », comme le montre l'exemple suivant, emprunté à Coresi: *Dumnezeu pre noi învaţă şi ne ceartă ce e spre spăsenie cuviinţă* « Dieu nous instruit et nous enseigne ce qui convient à notre salut ». Il se retrouve aussi dans le v. franc. *chastier* du latin *castigare*, qui signifiait « instruire » et surtout dans le grec moderne *παιδεύω* « élever les enfants » qui, dans le domaine grec devient « punir », et a été emprunté par le roumain (*pedepsi*) dans cette acception. Nous constatons le passage du sens de « faire des efforts, travailler » à celui de « gagner » dans notre mot *agonisesc* « acquérir », qui vient du moyen-grec *ἀγωνίζομαι* « lutter » (apparenté à *agonie* « lutte avec la mort »); dans l'ancienne langue, il signifiait encore « travailler »: *Aşa de rău au înfrânt pe Daci, încât n'au rămas nici carii să agonisească pământul*. « Ils ont battu les Daces si terriblement qu'il ne restait personne pour travailler la terre ». On trouve ce verbe au réfléchi dans le sens de « se tourmenter, se travailler »: *Agonisându-se şi nevoindu-se sfântul* « Le saint, se tourmentant et se mortifiant ». Inversement, le latin *lucrare* « gagner » devient chez nous *lucra* « travailler ». L'ancien sens se reconnaît encore dans des expressions comme l'aroumain *fac lucru* « je gagne de l'argent » (*lucrum facere*) et l'ancien-roumain *fără lucru* « sans utilité, sans profit » (*Cuvinte din bătrâni*, I, 280). Chez les Slaves, *kazati* « montrer, ordonner, instruire » (cf. *ucaz* « ordre », *cazanie* « enseignement ») a donné le dérivé russe *nakazati* « punir » et *kazni* « ordre, châtement, tourment ». [Dans certains dialectes français, nous rencontrons des formes telles que *afana*, *affenar* etc. « gagner par le travail, ou avec peine », qui représentent **afannare* « se donner du mal ». M. W. v. WARTBURG, dans le Dictionnaire étymologique duquel on peut voir ces formes, fait l'observation que voici: « Le passage du sens de « torture » à celui de « travail » se rencontre très souvent. Il a une base plutôt psychologique que linguistique »].

Souvent, nous constatons que les mots anciens et populaires ont le même développement sémantique que les néologismes par qui nous pouvons les remplacer: ainsi *îmboldi* « aiguiser » et *stimula*, *îmbrăca* (banii) « placer (de l'argent) » et *investi*: *Și-a îmbrăcat toți banii într'o grădină* « il a placé tout son argent dans un jardin ».

Voici d'autres exemples: le latin *vita* « vie » s'est conservé avec un sens tout à fait évolué dans notre mot *vită* « bête à cornes »; le même passage sémantique s'est répété pour le mot *viață* « vie » (qui a remplacé *vită*) en méglénite, où *găță* signifie « être vivant ». — Le latin *familia* a donné en roumain *femeie*, qui a aujourd'hui le sens de « femme »; le mot *gloată* « foule d'hommes » signifie aussi en certaines contrées du Banat, de Moldavie, de Bucovine et de Transylvanie « famille » particulièrement « les enfants d'un couple » (cf. all. *Haben Sie Familie?* = avez-vous des enfants?): *Să-ți fie milă de dânsa și de gloata ei care moare de foame*. « Aie pitié d'elle et de sa famille (= ses enfants, sa maisonnée) qui meurt de faim ». Dans le Banat, le mot a aussi atteint le dernier stade de son évolution: il veut dire « femme ». *Gloatele nu sânt acasă* « les femmes ne sont pas à la maison ». Aussi en serbe, *glota* veut dire « famille, enfants ». — Le latin *alvina* signifie « ruche », chez nous « abeille » (*albină*); nous trouvons le même changement de sens en aroumain [et dans le nord de la Transylvanie] où *stup* (ruche) signifie « abeille », ainsi qu'en albanais, où *bletë* a les deux sens de « ruche » et d'« abeille ». [Nous constatons le même phénomène dans certains dialectes français: Puy-de-Dôme *burnio* « abeille », sav. *borneta* « abeille sauvage » < germ. *boro*, v. franc. *born* « ruche » (« trou ») N. JOKL, *Linguist. kulturhist. Untersuchungen*, cité d'après la 1-ère édition du *Dictionnaire étymologique des langues romanes* de MEYER-LÜBKE, No. 1224; ne se trouve pas dans la 3-^e édition]. — Nous avons dans le français *meute* (de *movita*, de *movere* « mettre en mouvement ») un passage du sens de « chasse qui met en mouvement chiens et rabatteurs » à celui de « troupe de chiens »; il en est de même en roumain pour le mot *haită* « meute » (du hongrois *hajtani* « faire une battue »); ce mot a continué à évoluer, il a pris le sens de « chienne hargneuse » (exactement comme *potaie* « meute », puis « roquet »), et même celui de « femme méchante ou perdue », de même que *gudă* « chienne hargneuse » « femme méchante ou perdue ». — Les passages sémantiques que nous trouvons dans *a răpi* « ravir » (lat. *rapere*) et *repede* « vite »

(*rapidus*) se répètent pour le verbe *grăbi* « hâter », qui dérive du paléoslave *grabiti* « ravir » et se rencontre avec l'ancien sens dans des exemples tels que *Mânile să nu fie grăbitoare și răpitoare spre a streinilor* « que les mains ne soient pas ravisseuses et voleuses à l'égard de ce qui appartient aux étrangers ». En aroumain, ce passage de sens s'est répété une seconde fois. Le participe-adjectif *arik'it* du verbe *arik'escu* « ravir » ne signifie pas « ravi » mais « pressé, rapide, violent ». — [Le rapport entre *doi* « deux » et *a se îndoii* « douter » se retrouve en latin : *duo, dubitare*, en allemand : *zwei, zweifeln*, en slave : *dva, dvosti* etc. — Cf. TIKTIN, *Dict. roum. all.*, p. 801].

De pareils cas de développements parallèles dans d'autres langues ou d'autres mots de la même langue, que les étymologistes se plaisent à citer à l'appui de leurs hypothèses, mériteraient d'être recueillis en aussi grand nombre que possible : en les étudiant attentivement, on pourrait établir quelques principes de linguistique générale concernant les directions que notre esprit imprime naturellement aux développements sémantiques.

Mais, avant de tirer des déductions de nature générale de telles coïncidences, il faut examiner les cas dans le détail, en éliminant les emprunts d'une langue à l'autre et les calques : rien n'est en effet plus naturel, pour quelqu'un qui connaît plusieurs langues, que de transposer dans sa langue maternelle les tournures de pensée d'une langue étrangère qui lui est familière.

Le sens de « millier » qu'a *întunerec* « ténèbres » dans l'ancienne langue est un emprunt littéraire du roumain au slavon, et de celui-ci au grec ; si *icre*, à côté du sens courant d'« œufs de poisson » présente aussi en certains endroits celui de « mollet », il s'agit de même d'un emprunt fait au slavon, ou *ikra* a les deux sens (selon BERNEKER, il s'agirait, dans les langues slaves, d'une homonymie). Toutes les acceptions de notre mot *grija* « soin, souci » se retrouvent dans le bulgare *griža* ; il est donc évident que notre mot a été emprunté dans ces acceptions au bulgare. Nous avons emprunté aux langues slaves non seulement le verbe *greși* « se tromper » mais aussi diverses locutions et certains sens spéciaux que présentent ses dérivés, ainsi : *din greșeală* « par erreur » qui correspond exactement au serbe *griješkom* et au v. russe *grěchomă*, ou le post-verbal *greș* dans le sens de : « bande de terre demeurée non labourée entre deux sillons », que nous trouvons dans le ruthène *uzhrich*.

Des cas de calques tels que *joc* avec le sens de « jeu » et de « danse » (sur le slave *igra*), *lume* (conservé dans l'ancien sens de « lumière » dans l'expression *lumea ochilor* « la lumière des yeux ») avec le sens du latin *mundus* (sur le slave *světŭ* « lumen » et « mundus ») sont connus par la belle étude de KR. SANDFELD-JENSEN dans *Gröbers Grundriss* I 530. On en trouve d'autres exemples chez P. PAPAĞAGI *Parallele Ausdrücke* dans « Jahresbericht » XIV, 113—170, TH. CAPIDAN DR. I, 331 sqq. et P. SKOK cf. DR. I 521—522. On pourrait en ajouter d'autres, en partie relevés. Ainsi la combinaison des mots *a bate* « battre » et *joc* « jeu » avec le sens nouveau de l'expression roumaine *îmi bat joc de cineva* « je me moque de quelqu'un » se retrouve en serbe (*šalu zbijati* de *šala* « jeu » et *zbijati* « battre »), en russe dans l'ancienne langue (*bajdy bič*) et en bulgare (*se šeja bije*); en aroumain au lieu de *joc* on a le mot *pez* (*mi batu pezu cu Ńineva* = je me moque de quelqu'un), emprunté au grec *παίζω* « jouer, badiner ».

Les deux sens du mot roumain *vână* « veine » et « artère » se retrouvent dans le bulgare *žila* (« Jahresbericht » XX—XXV 87); le sens de « couleur » de *față* (face) et *floare* (fleur) est calqué sur le slave *cvětŭ* et *lice*; *frunțaș* « notable », comme formation et comme sens, est calqué sur le bulgare *čelnik* (de *čelo* « front ») etc.

Ils est parfois très difficile de déterminer si nous avons à faire à un calque ou à un développement de sens indépendant. Tel est le cas de *inimă* « coeur » qui, dans l'expression *mă doare inima* « j'ai mal à l'estomac » veut dire « estomac »; on retrouve ce sens dans le français « j'ai mal au cœur », et le bulgare *sărdce*. Qui-conque a vu un de nos paysans consulter un médecin a pu constater avec quelle difficulté il décrit les symptômes de son mal; pour lui, toutes les douleurs internes se localisent « en haut de la poitrine » ou « au cœur ». Il est probable qu'il en est de même du paysan français ou bulgare; il est donc difficile de considérer l'expression roumaine comme héritée du latin ou empruntée au bulgare. Le verbe *mă uit* « je regarde » présente un cas analogue. SANDFELD-JENSEN a montré que le sens de « regarder » est venu de celui de « s'oublier à regarder »; il a cité l'exemple suivant de Zola (Le ventre de Paris, 24) où le mot français a presque le même sens que le mot roumain: « Claude était ravi de ce tumulte; il s'oubliait à un effet de lumière, à un groupe de . . . ». Nous trouvons aussi en bulgare *zabravjam* « s'oublier, rester bouche bée »;

mais cela ne veut certes point dire qu'il y ait un rapport intime entre ce terme et le roumain *a se uita*.

Y a-t-il donc des directions fatales dans les évolutions de sens, dues au fait que la structure de l'esprit humain est dans son essence la même chez les peuples qui parlent les différentes langues? Voilà une question à laquelle nous sommes encore bien éloignés de pouvoir répondre. Mais le mot même de « fatal » nous pousse à croire qu'il n'est pas impossible qu'on découvre un jour de telles directions, d'ordre psychologique, voire même anthropologique. En vérité, ce mot qui à l'origine signifiait simplement « du destin » (= lat. *fatum*) a pris le sens de « marqué par le destin, fatal, funeste » comme le traduit Quicherat dans son dictionnaire. Pourquoi ce sens péjoratif? Certainement en raison de l'idée que se fait l'homme du « sort » d'où viennent tous les maux. En roumain, comme dans d'autres langues, on emploie presque toujours le mot « sort » dans le sens défavorable de « mauvais sort ». On pourrait trouver d'autres exemples. *A inceput să mă grăiască în sat*, littér. « il a commencé à parler de moi dans le village » ne signifie pas seulement « parler », mais bien « parler mal ». Dans l'expression *vinul acesta are un gust*, littér. « ce vin a un goût », *gust* veut dire un « goût étrange », donc déplaisant (autrement on ne le remarquerait pas); cette nuance se rend en moldave par le terme spécial de *iz* (du hongrois *iz*, qui veut aussi dire « goût »). Il est vrai qu'en revanche *o mâncare gustoasă* « un mets qui a du goût » signifie un mets qui a bon goût.

10. Mais revenons au verbe *grăbi* « hâter ». La notion de « ravir » a été analysée chez nous comme « le fait de prendre vite avec soi ». La notion concrète « avec soi » a pu disparaître, et la notion abstraite de « vitesse » s'accroître de plus en plus; ainsi *iau ceva în grabă* qui à l'origine voulait dire « je prends en emportant avec moi » est devenu « je prends à la hâte ». Dès lors, *a grăbi* a pris le sens opposé à *întârzia* « retarder », et a pu avoir comme celui-ci, à côté de la fonction transitive, aussi la fonction intransitive, et enfin réfléchie: *Grăbiră Grecii din Țarigrad, de-i apărără* « les Grecs se hâtèrent de partir de Constantinople, pour les défendre ». *El își grăbi pașii* « il hâta le pas ». *Cine se grăbește mai mult zăbovește* « qui se hâte trop se met en retard ».

L'influence du sens opposé est souvent capitale dans le développement sémantique d'un mot; en effet dans notre esprit

les catégories sémantiques n'embrassent pas seulement les mots apparentés par le sens; souvent ceux de sens opposé s'associent à eux. « L'esprit qui associe les idées par couples unit volontiers les contrastes, en leur donnant la même forme extérieure: sur le modèle de *diu* on forme *noctu*, sur celui de *diurnus*, *nocturnus*, sur celui d'*antidea*, *postidea*; sur *septentrional* (de *septemtriones*) on a calqué en français *méridional* » (cf. BREAL, *Sémantique* 68—69 *).

L'influence des contrastes s'observe non seulement dans la forme, mais aussi dans le sens des mots. L'idée de « bien » éveille dans notre esprit celle de « mal »; dans certaines circonstances, nous remplaçons « mensonge » par « contre-vérité » (par exemple lorsque le respect ou la politesse nous empêche de traiter quelqu'un de menteur) etc. Même des notions qui ne sont pas à proprement parler opposées l'une à l'autre, mais s'excluent l'une l'autre, ou se différencient par un trait caractéristique, sont associées par notre esprit comme celles de sens contraire: ainsi « blanc » et « noir », « militaire » et « civil », « père » et « mère », « parrain » et « filleul » etc.

Quelques exemples vont montrer comment la notion opposée est toujours prête à apparaître au premier plan de notre attention, comment elle peut même influencer les développements de sens **).

L'adjectif *adânc* « profond » s'est développé, au sens figuré, surtout dans deux directions: a) l'idée qui prévaut est celle de « (situé) bas »: *Tonuri adânci* des « tons graves »; b) l'idée dominante est celle de « difficile à pénétrer » d'où: *desișul adânc* « le fourré épais » (comme *prăpastie adâncă* « un précipice profond »). Dans ce cas, le positif *adânc* est synonyme du négatif « impénétrable » ou parfois « invincible », « infini ». Ce sens négatif amène

*) [Le néologisme *constructiv* est tiré de *construi* « construire » sur le modèle du négatif *destructiv*; de même l'allemand a tiré de *retour* un mot *tour* dans l'expression *tour und retour* « aller et retour », pour les billets de chemin de fer. Eminescu a formé sur *descifra* « déchiffrer » le positif *încifra* « embrouiller »: *Mai mult o încifrează cel ce vrea a descifra* « Celui qui veut déchiffrer ne fait qu'embrouiller davantage »].

***) [Les sens de « chaste », « bien portant », « complet », « tout », que prend le mot *întreg* « entier », s'expliquent par les sens négatifs de: « non touché », « non blessé », « non tronqué », à qui il ne manque rien », auxquels nous conduit l'étymologie: lat. *integer* = *in* + *tag-* (de *tango* « toucher »)].

à son tour le sens positif de « grand, intense, profond, complet, extrême » surtout avec des substantifs comme: brouillard, ombre, obscurité, nuit, méchanceté, sommeil, léthargie, silence, mélancolie, effroi, désir, douleur, tristesse, ivresse, égarement, honte, amertume, chagrin, estime, paix, dévotion etc.

J'ai montré dans DR. I, 233 comment le slave *lété* « dans le courant de l'année, toute l'année » s'est conservé dans notre adverbe *indelete* « tranquillement ». Pour expliquer le sens du mot roumain, il faut partir d'expressions comme « je travaille toute l'année à quelque chose » par opposition à « je travaille à la hâte, en me pressant ». De ces expressions opposées est sorti pour (*inde)lete* le sens nouveau de « sans hâte, sans précipitation », donc, « tranquillement, doucement ».

Si nous parlons de *boli ușoare* « maladies légères » c'est parce qu'il existe l'expression *boală grea* « maladie grave (littér. lourde); sur le modèle de: *sarcina e grea de purtat* « le fardeau est lourd à porter », on a dit: *boala e grea de purtat* « la maladie est difficile (littér. lourde) à supporter ». L'association d'un mot avec celui de sens opposé peut produire des résultats surprenants et plaisants, comme le montre le cas que voici. On servait un fromage frais à table, et un enfant le déclara plus *inceată* « lente » que celui des jours passés. Dans ma famille, le mot *iute* s'emploie seulement dans le sens de « rapide »; le sens ancien de « piquant, fort » (le paléoslave *ljutŭ* signifiait « terrible, violent ») s'est cependant conservé dans l'expression *brânză iute* « fromage fort ». Ainsi le contraire de « fromage fort » est devenu, dans l'esprit de mon enfant, « fromage lent ».

11. Fréquemment, le changement de sens est dû à une association d'idées produite par des mots de **forme analogue**. Cette question, d'une importance capitale pour le lexicographe ne peut ici être traitée qu'en passant, car les phénomènes, de la **contamination** et de l'**étymologie populaire** demandent une étude spéciale.

Le cas le plus simple est celui que nous présente par exemple le verbe *îmblânzi* « adoucir ». Il vient du latin *blandiri* et garde dans l'ancienne langue le sens de « caresser »: *Pre Hristos cel ce s'au născut din tine, îmblânzește-l fecioară* « Le Christ qui est né de toi, caresse-le, ô Vierge ». Mais son rapport étymologique avec l'adjectif *blând* « doux » étant vivement senti, le mot a reçu, par un rapprochement avec cet adjectif, le sens actuel d'« adoucir »

et, au réfléchi, « s'adoucir ». Pareillement, le latin *mucor* « moisissure », a donné *mucoare*, avec le même sens; mais par endroits ce terme désigne une maladie du bétail, caractérisée par une sécrétion nasale, évidemment par un rapprochement nouveau avec « mucî » = « morve »*).

Souvent, le mot qui vient altérer le sens d'un autre n'a pas de rapport étymologique avec lui: il se produit un rapprochement étymologique inexact. Le sens étymologique, toujours en éveil, peut faire des rapprochements nouveaux entre des mots d'origine différente, lorsque leurs formes se ressemblent et que leurs sens permettent de les mettre en liaison. DE SAUSSURE (*Cours de linguistique* 122, cf. aussi la note des éditeurs 180) cite à cet égard un fait caractéristique. Le latin *crispus* « frisé » a donné en français *crép-* d'où est dérivé *crépir*, et *décrépir*; — d'autre part, le latin *decrepitus* est entré, comme néologisme, en français sous la forme *décrépit*. Le sens étymologique a immédiatement établi un lien entre les deux mots, et on entend parler de la *façade décrépite d'une maison*. De même, entre l'allemand *blau* « bleu » et *blauen* « battre » (de l'ancien *pliuwan*, anglo-saxon *bleowan*, gothique *bligwan*) il s'est créé un rapport étymologique qui a amené le mot *durchblauen* « faire des bleus à quelqu'un, en le battant ». Dans des néologismes comme *patrulă* « patrouille », *perucă* « peruque » etc., nous sentons un rapport étymologique avec *patru* « quatre » et *păr* « cheveu ». Les rapprochements étymologiques qui ne sont pas entrés dans le sens de la langue amènent des jeux de mots, comme en français: les musiciens produisent les sons et les grainetiers les vendent, et en roumain: *seamănă, dar nu răsare* « il ressemble (= aussi sème), mais ça ne pousse pas » ou *cu gândul, gândac rămâi* littér. « à force de penser on reste ... insecte ». (Le jeu de mots porte sur la similitude de racine de ces deux mots, d'ailleurs d'origine différente).

Les exemples que j'ai recueillis jusqu'ici dans le Dictionnaire

*) [Le cas inverse se présente aussi: un dérivé peut modifier le sens du mot dont il dérive. *Jăruitor* « tisonnier », dérivé de *jăruî* « remuer la braise », est un instrument composé d'un manche allongé, à l'extrémité duquel est fixée une planchette; on s'en sert pour retirer la braise du poêle. Cet instrument — ou un autre analogue — s'emploie parfois pour tendre la toile. Dans les régions où il a cet usage, dans le pays de Făgăraș, *jăruî* prend le sens de « tendre la toile », sans que rien rappelle, dans la valeur de ce mot, la signification de *jar* « braise »].

de l'Académie montrent qu'il se produit des rapprochements entre des mots dont la ressemblance de forme est moins grande qu'on ne pourrait le croire.

Balamut a encore dans l'ancienne langue le sens de « trompeur », comme le mot *balamutŭ* dans la langue russe, à qui nous l'avons emprunté; le sens spécial de « pipé », en parlant d'un jeu de cartes, s'est conservé aujourd'hui encore çà et là. Mais son sens général est maintenant « muet de naissance » ou « bègue »; sens nouveau, engendré évidemment par un rapprochement avec *mut* « muet »; il se distingue toutefois de ce dernier par une nuance de sens, que l'esprit de la langue attribue à l'élément *bala-*.

Bartă « couronne dont les jeunes filles se parent », du saxon *Bärten* (même sens) a pris le sens de *bată* « lisière des caleçons, par où on fait passer la ceinture », par confusion avec ce mot, d'origine latine.

Batal, qui vient probablement du turc *battâl* (ou du bulgare *batal*) « paresseux, vaurien, débauché », a reçu le sens spécial de « bélier châtré », par rapprochement avec *bate* « châtrer (un bélier) ».

Les deux mots *bob* « fruit de la plante *vicia faba* » et « grain », du slave *bobŭ* (même sens) et *boabă*, du serbe *boba* « baie », s'emploient en roumain l'un pour l'autre, sans aucune différence de sens: *un bob de strugure* « un grain de raisin », *porumb cu boabe mari* « maïs à gros grains » et même *a da în boabe (în bobii, cu bobii)* « grener ». Le changement entre masculin et féminin est d'ailleurs très fréquent en roumain.

A cârni signifie « rendre camard »; par rapprochement avec *cârmi* « tourner », il a pris le sens de ce dernier: *cârnesc în dreapta* « je tourne à droite ».

Cărturar, du grec *χαρτογράφος* « archiviste », n'a pas été rapproché de *carte* « livre » seulement au point de vue forme, mais aussi au point de vue sens; il signifie aujourd'hui « lettré ».

Fereca « ferrer » vient du latin *fabricare*; son sens original était donc « forger »; il marquait le travail fait par le forgeron (lat. *faber*) dans sa forge (lat. *fabrica*). En méglénite (*fărec*) et en albanais (*fërkoj*), il s'est conservé jusqu'à nos jours avec le sens de « ferrer un cheval ». Chez nous, le sens primitif apparaît encore dans le jeu de mots: *faur*. (= *făurar* < lat. *februarius*) *ferecă și desferecă* « février gèle et dégèle » ou « le forgeron ferre et déferre ». A la suite des transformations phonétiques propres

au dialecte daco-roumain, *fărecare* est devenu *ferecare*; il a ainsi été mis en rapport d'étymologie avec *fier* « fer ». Ce fait a été décisif pour son développement ultérieur: *a fereca o roată* « faire ferrer une roue » n'a plus été compris comme: donner au forgeron une roue (à ferrer), mais comme donner à *ferrer* une roue (au forgeron). Ainsi le mot a pu être employé aussi dans le sens de « mettre aux fers, charger de chaînes »: *Și au prins pe Mailat și ferecându-l în obezi l-au trimis la Împăratul* « Ils ont arrêté Mailat et après l'avoir mis aux fers, ils l'ont envoyé au Souverain ».

Gubav « lépreux » dérive du serbe *gubav*, même sens, qui est apparenté au paléoslave *губа* « champignon ». Mais il a aussi le sens de *buhav* « bouffi », comme s'il était une métathèse de ce dernier mot (*bugav).

Iarbă, comme terme de tissage, a le sens de « trois brins pris comme une unité »; c'est donc une sorte d'écheveau. On pourrait croire qu'il s'agit là d'un sens figuré de *iarbă* « herbe », si on ne savait que la même notion est aussi désignée par le mot *vierbă*. La substitution du mot usuel *iarbă* à ce terme peu habituel a dû se produire d'abord au pluriel, et dans les régions où *vi* se transforme en *i* (*vier* > *ier* « sanglier », *viezure* > *iezure* « blaireau »).

L'adverbe *indelete*, dont nous avons parlé plus haut (p. 372) a partout le sens de « sans hâte, tranquillement ». Mais dans certaines régions de Transylvanie il signifie tout autre chose: « prêt, préparé »: *în iesle țin indelete fânul pentru vite* « dans les crèches, ils tiennent du foin préparé pour les bêtes ». Comme je l'ai montré dans DR. I, 234, ce sens nouveau ne peut pas s'expliquer par une évolution graduelle de l'ancien sens; il s'agit d'une association d'idées avec *indemână* « sous la main, à la portée de la main », c'est le seul mot formé par cette combinaison inaccoutumée avec le préfixe *inde-*, à qui il a emprunté son sens nouveau.

De tels rapprochements entraînent d'ordinaire l'apparition d'un faux sens étymologique. C'est le cas du verbe *îndoii* « doubler » dont le lien étymologique avec *doi* « deux » est clair (*a îndoii o hârtie*: « plier un papier en deux »). Ce rapport n'apparaît pas clairement dans la seule expression: *inimă îndoită* « l'âme triste ». De fait, nous avons dans cette acception à faire à un autre mot, comme le montre la variante *inimă îndoiată (indoietă)* employée dans la Crișana et qui correspond, comme le vieil italien *indogliato*, à un mot latin populaire **indoliatus* (apparenté à *duios*, de **doliosus*). Après que *l* mouillé s'est transformé en *i*, il a pu

s'établir un faux lien étymologique avec le verbe *îndoi*; la forme *îndoia* a été considérée comme une variante de la I-ère conjugaison de ce dernier. (On trouve en effet dans bien des cas un échange entre la I-ère et la 4-ème; *o* non accentué n'est pas devenu *u* à cause de *doi*). Bien plus; il s'est créé peu à peu un rapport sémantique entre l'idée de *îndurerat* « affligé » et celle de *cuprins de îndoială* « pris de doute »; cela ressort clairement de l'exemple suivant: *Zăbovi vreo zece ani și se întoarse acasă biruitor, dar cu înimă îndoită: oare va găsi copilul ori nu?* « Il tarda dix ans et rentra chez lui victorieux, mais l'âme affligée (ou assiégée d'un doute): trouverait-il son enfant ou non? »

12. On pourrait ajouter aux exemples cités dans le paragraphe précédent les verbes *înnăbuși* et *înnăduși*: en Valachie, ils ont deux sens bien distincts: « étouffer » et « transpirer »; en Moldavie, ils se confondent, et on emploie constamment *înnăduși* dans le sens d'étouffer. Cette confusion n'est certainement pas due seulement à la ressemblance de forme entre les deux mots mais aux situations assez fréquentes où on peut se servir indifféremment des deux verbes. Songeons par exemple à un homme enveloppé d'une couverture ou entrant dans un bain de vapeur. La sensation qu'il éprouve est en même temps celle d'une chaleur pénible et du manque d'air: il transpire et il suffoque. Quiconque voit cet homme en nage et respirant avec peine peut croire qu'il se plaint de la chaleur, alors qu'il étouffe, ou vice-versa.

N'oublions pas en effet une chose: le langage humain suppose une personne qui parle, et au moins une qui écoute. Le sens d'un mot ne correspond pas seulement à l'image qui se produit dans l'esprit du sujet parlant, mais aussi à celle qui est éveillée dans l'esprit de l'auditeur; les modifications sont souvent dues à l'interprétation que l'auditeur donne au mot, en analysant la phrase entendue. Bien des passages sémantiques que nous aurions tendance à expliquer comme des expressions figurées (métaphore, synecdoque etc.) sont tout simplement des interprétations erronées, des traductions inexactes des mots entendus.

Ainsi, le mot *pumn* signifie, à côté de « poing », aussi « coup de poing »: je ne crois pas que nous ayons à faire ici à une expression figurée, mais bien à une analyse erronée de certaines tournures comme: *i-am dat un pumn* « je lui ai donné un coup

de poing »; le sujet parlant a employé *a da* avec le sens de « frapper » (cf. *am luat un lemn și i-am dat în cap* = j'ai pris un bâton et je lui en ai donné sur la tête). L'auditeur a bien compris l'ensemble de la proposition, mais il l'a analysée comme suit: il a pris *a da* dans le sens ordinaire de « donner » et prêté à *pumn* celui de « coup de poing »; il a à son tour employé ce dernier mot avec ce sens dans d'autres constructions: *un pumn doare mai tare decât o pișcătură* « un coup de poing fait plus de mal qu'une piqûre ».

De même *glenčiu* (du bulgare *gleč* « verglas ») désignait à l'origine seulement « la glace sur laquelle les enfants s'amuse à glisser »; s'il a pris le sens de « balançoire », c'est encore à cause du verbe *a da*, qu'on emploie également dans le sens de « se lancer » avec glace et balançoire.

Ghiociu désigne une sorte de charrette; il vient de toute évidence du turc *göç* « transport, déménagement ». Le changement de sens est dû à une analyse inexacte de l'auditeur qui l'a entendu employer pour la première fois dans une phrase telle que: *am plătit pentru ghiociu o sută de lei și totuși mi s'au stricat mobilele* « j'ai payé cent lei pour mon déménagement (interprété comme « voiture ») et pourtant mes meubles ont été détériorés ».

Gazdă veut dire « homme à son aise », « propriétaire de maison »; il est souvent employé par opposition à « serviteur » ou « étranger ». Au temps où il n'y avait pas d'hôtel, les voyageurs étaient obligés de « descendre chez un propriétaire », de « lui demander l'hospitalité ». Dans une telle proposition, *gazdă* a pu être compris comme « logement de fortune » ou « chambre louée ». *Ne-a așezat la bunicul în gazdă cu cheltuiala lui* « Il nous a mis en pension chez le grand-père, à ses frais ».

Hotar indique la ligne de démarcation entre deux domaines. Ce mot en est venu à désigner — comme le latin *finis* ou l'albanais *sinuar* — le domaine lui même; ce changement de sens peut s'expliquer par des phrases telles que: *toți nelegiușiți ce-mi calcă hotarul cad în robia mea* « tous les bandits qui franchissent les bornes de mon domaine deviennent mes serfs ». Le mot « călcă », employé dans le sens de « franchir, fouler », a été compris comme « ravager, dévaster », et alors *hotar* a été aussi pris dans celui de « domaine ».

Il peut arriver que l'auditeur croie qu'une phrase est mal construite; alors, il la corrige, en donnant aux mots un sens nouveau sans s'en rendre compte. Ainsi, *unde* a dû signifier, en roumain

comme en latin, « d'où ». On demandait : *unde vii?* « d'où viens-tu ? ». Réponse : *de acasă* « de la maison ». Le parallélisme de la réponse et de la question a amené *de unde vii?*, qui est une tournure plus « analytique ». Toute trace de pléonasmе disparaissant de cette construction, elle a pu être analysée comme le français *d'où*, et *unde* a pris le sens de *où*.

Fildeş, du turc *fildişi* (*fil* = éléphant, *diş* = dent) signifie « dent d'éléphant ». Nous avons vu dans le commerce divers objets d'ivoire, ainsi que de l'ivoire brut, sous forme de défenses. L'expression *colţ de fildeş* « défense d'ivoire » a pu amener une analyse erronée, et *fildeş* être pris dans le sens d'éléphant.

Parfois une association d'idées propre au seul auditeur amène des complications intéressantes. Ainsi quelqu'un entend pour la première fois l'expression *a vinde gogoşi* « débiter des choses inutiles », il la rapproche de son expression à lui *apune minciuni* : « dire des mensonges » ; de la contamination des deux expressions naît : *a spune gogoşi*, d'où celui qui entend cette dernière, analyse : *gogoşaşă* = mensonge. De même, le mot *bold* (du slave *boldĭ* « piquant ») signifie « le dard de l'abeille ». En Moldavie, il veut dire aussi « épingle ». Il pénètre avec ce dernier sens dans les régions où on employait dans cette acception *ac cu gămălie* (littér. « aiguille à tête »). Ces deux synonymes engendrent la combinaison *ac cu bold* employée, à Sălişte par exemple, pour dire « épingle », puis, par une nouvelle analyse, *bold* prend le sens de « tête ».

Dans un article de « Conv. lit. », XXXVIII (a. 1904), 255 sqq., j'ai montré que notre mot *legăna* « bercer » est un dérivé de *lega* « attacher », et que *anina* « attacher » dérive du radical *ninna*, qui dans les langues romanes signifie « berceau ». Étudiant la forme du berceau en Roumanie, j'indiquais que, dans beaucoup de régions, aujourd'hui encore il consiste en une corbeille suspendue à une poutre.

Je citerai enfin un exemple instructif parce qu'il nous montre le processus analytique qui se produit parfois pour les termes empruntés à d'autres langues : le hongrois *fél* « moitié, partie », qui apparaît dans le roumain *fel*. Ce mot a les sens de : « variété, espèce, catégorie, sorte, genre, nature, particularité, nation, habitude, coutume, sorte (de mets) ; chose, envie, désir, manière, sorte ». Cette richesse de sens ne peut s'expliquer en roumain qu'en étudiant de près les phrases et les constructions hongroises d'où ces sens ont été tirés par analyse.

I. Le hongrois *fél* est employé en rapport étroit avec des adjectifs quantitatifs, dans des expressions marquant l'idée de « varié, divers »: ainsi *sokféle* « de plusieurs sortes », *mindenféle* « de toutes sortes », *annyiféle* « de tant de sortes », *hanyféle* « de combien de sortes ». De pareilles constructions, auxquelles est venu s'ajouter, sur le terrain roumain, *fel de fel* « toute sorte de », on a extrait le substantif *fel* avec le sens de « sorte, variété »: *Să-mi dai trei feluri de vin* « donnez-moi trois sortes de vin ».

II. En opposition avec *multe feluri* « beaucoup de sortes », nous avons *un fel*, qui correspond au hongrois *egyféle* et signifie « d'une seule espèce »; avec la négation, *niciun fel*, pendant du hongrois *semmiféle* « d'aucune catégorie »; précisé par un démonstratif: *astfel de* = hong. *efféle*, *olyanféle*, *ilyféle* « de telle sorte de », *altfel de* = hongr. *másféle* « autre sorte de », *un fel de* « une sorte de » etc. On a tiré de ces locutions le substantif *fel* avec le sens de: « espèce, catégorie, sorte, genre, nature, particularité »: *Faptele să-și ia răsplătire după felul lor* « que les actes soient récompensés selon leur nature ». *Trebuie să fii barem de douăzeci de ani ! Nu-s, soro, ci numai de trei ani, dar așa mi-e felul.* « Tu dois avoir au moins vingt ans ! Non, ma sœur, trois seulement, mais c'est comme cela que je suis (littér. ainsi est ma manière) ».

Les autres sens se sont ensuite développés sur le terrain roumain et leur explication ne présente aucune difficulté. Un seul mérite d'être relevé: *fel*, placé après un démonstratif, s'emploie comme une sorte de *substantivum vicarium*, pour résumer ce qu'on a dit; il a donc un sens pronominal, ravalé à la notion générale de « chose ». *El ți-a făgăduit bani, avere, argint, de toate bună-tățile câte se află în lume, dar nu cere nimic, numai o lădiță și pușcă; aceste două feluri le cere.* « Il t'a promis de l'argent, une fortune, de l'or, tous les biens de ce monde; mais il ne demande rien, seulement un coffret et un fusil; ces deux choses, il les demande »*).

*) [Il est facile de multiplier les exemples. Si *barbă* « barbe » signifie chez nous—comme d'ailleurs dans d'autres langues romanes et en latin même—aussi « menton », c'est parce que l'expression *îmi rad barba* « je me rase la barbe » a pu être comprise comme « je débarrasse mon menton de sa barbe ». — Notre adjectif *părdalnic* n'a rien de commun avec *prădalnic*, comme le croyait TIKTIN; comme on l'a déjà expliqué (СІНAC, SKOK cf. DR. I, 522), il vient du slave (serbe) *pradalo* + *nik* et veut dire « péteux ». On a dit *părdalnicele de bătrânețe* pour caractériser plaisamment l'impuissance physique de la vieillesse à retenir

13. Des mots comme *fel*, *lucru* « chose », *face* « faire » etc., d'un sens si vague qu'on peut les employer pour ainsi dire dans toutes les acceptions, sont les plus difficiles pour le lexicographe. Il y a par exemple en hongrois un mot *izé* — il est pour ainsi dire impossible de distinguer si c'est un substantif, un adjectif ou un pronom (sous la forme *izélni* il prend même souvent des désinences verbales) — qui peut s'employer pour n'importe quel mot ne venant pas sur le champ à l'esprit.

Même des mots d'un sens aussi précis que possible, par exemple les noms de nombre, peuvent prendre un sens vague: *doi*, *trei oameni* « deux ou trois hommes » signifie « quelques hommes », « un petit nombre d'hommes ». D'autres mots n'éveillent pas en nous une idée claire, mais seulement confuse: ainsi *folmotoc* « sorte de pelote », avec sa nombreuse famille (cf. DR., I, 83); *bleandă*, qui éveille en nous seulement l'idée d'une pâte molle (et s'emploie surtout en parlant d'hommes mous, sans énergie, niais). D'autres mots, qui jadis avaient un sens précis, ne peuvent plus susciter en nous d'idée claire, parce que nous les connaissons surtout par des poésies d'où leur signification ne ressort pas clairement. Ainsi le mot *plaiu* qui dans la langue des montagnards signifie « un chemin qui mène à travers les forêts des montagnes » dans la langue des citadins n'a plus que le sens vague de « contrée, région»: *Cocoarele revin cu fericire pe al țării dulce plaiu* (Alecsandri), « les grues reviennent avec plaisir dans les douces régions du pays ». Combien d'entre nous se font-ils une idée claire du sens en prononçant des mots comme *dumbravă*, *codru*, *crâng*

les pets. L'expression s'est répandue aussi dans les régions où le mot n'était plus compris dans son sens étymologique; il a pu être interprété, comme le traduit TIKTIN, par « maudit, satané, diable de » etc. — L'exemple que voici est caractéristique. Dans le langage plaisant des buveurs, le mot *chilogram* « kilo, litre » (de vin, d'alcool etc.) est devenu — sans que nous puissions préciser comment — *chiloman*. *Întâiul chiloman trebuia să-l dea totdeauna grănarul, ca să ude marfa* « Le grainetier devait toujours offrir le premier litre, pour arroser la marchandise ». (Chirițescu « Conv. lit. », XLIV, II, 549). Dans une phrase comme *sânt cu toții la chiloman* « ils sont tous à boire des litres », le mot a pu être compris par quelqu'un ignorant cette expression de la langue des ivrognes comme « saoulerie en règle » comme l'explique PAMFILE (*Agric.* 242), ou comme les bruyantes manifestations qui accompagnent cette saoulerie: « un grand vacarme accompagné d'éclats de rire et de cris, de querelles » (PAMFILE, *Cim.*); c'est là le sens avec lequel le mot est entré dans la langue littéraire et la langue commune].

« forêt », qui appartiennent à la langue poétique et ont une valeur plus stylistique que sémantique? Et n'allons pas nous imaginer que de tels mots, employés dans un sens erroné, n'existent que dans la langue des classes cultivées; ils se trouvent aussi dans le peuple, dès lors qu'un mot devient rare ou que l'objet qu'il désigne est mal connu. Ainsi, le mot *batal* « bélier châtré » signifie dans certaines régions justement « bélier de monte »; dans les contrées où le pin est inconnu, le nom de *pin* s'emploie parfois pour *ienupâr* « genièvre » (« Jahresbericht », III, 263); WEIGAND donne dans *Aromunen*, II, 362, quantité d'exemples de l'incertitude des dénominations quand il s'agit de certains oiseaux ou petits animaux, ou de plantes sans valeur médicinale; les mots désignant les parties du corps qui ne se voient pas ou n'ont pas une forme très nette se confondent: ainsi *arm* « paleron », *şold* « hanche », *coapsă* « cuisse », *iie* « aïne »; nous trouvons même *sprânceană* « sourcil » dans le sens de *geană* « cil » (« Jahresbericht », V, 166), *mână* « main » au lieu de « bras » etc.; les noms de couleurs s'appliquent dans les différentes régions à des nuances — voire même à des couleurs — différentes. Le bleu qui se nomme en Transylvanie *vânăt* est *albastru* dans l'Ancien Royaume; *vânăt* est « bleu foncé », et non « bleu clair » en Bessarabie (WEIGAND, *Die Dialecte der Bukovina und Bessarabiens*, 38).

A coup sûr, ces sens « erronés » ou « vagues » que nous donnons à nombre de mots proviennent presque toujours d'une analyse inexacte ou de l'impossibilité de dégager avec précision la valeur du mot de l'ensemble de la phrase. Lorsque le lexicographe ne peut plus suivre ce processus d'analyse, il se contentera de constater le fait, c'est-à-dire d'indiquer les différents sens, sans chercher à exposer leur développement. En vérité comment expliquer le passage de sens de « bélier châtré » à « bélier de monte? ».

14. Cependant, il est parfois possible de voir comment certains mots perdent peu à peu leur sens propre pour devenir de simples instruments grammaticaux, selon l'expression de BRÉAL, (*Sémantique*, 13), ou des mots fonctionnels, comme nous les appelons dans le Dictionnaire de l'Académie roumaine. C'est par exemple le cas de *plus* et *magis*, qui dans les langues romanes sont devenus des moyens de formation du comparatif; des mots français *pas*, *goutte*, *mie*, qui sont devenus de simples particules négatives.

L'histoire du mot *fîr* constitue aussi un exemple instructif.

Fir, en termes de tissage, signifie « fil, brin »: « *Firul rupt nu se mai toarce* »: « le fil brisé ne se file plus ». (Par analogie, on appelle aussi *fir* le métal fabriqué en forme de fil). De même on peut dire aussi *un fir de păr* « un cheveu (littér. un brin de cheveu) », *un fir de iarbă* « un brin d'herbe »: on désigne ainsi une unité d'un collectif, qui ressemble en effet à un fil. Mais désormais la langue a acquis un moyen grammatical pour former le singulier logique des notions à sens collectif, et par conséquent de pluralité: *un fir de iarbă* ou de *păr* a le même rapport avec *iarbă* et *păr* que *o picătură* ou *un strop de apă* « une goutte d'eau », avec *apă* « eau », *un bob de fasole* « un grain de haricot » avec *fasole* « haricots », *o bucată de pâne* « un morceau de pain », avec *pâne* « pain », *o foaie de pânză* « un lé de toile » avec *pânză* « toile » etc. Dans tous ces cas, les mots *fîr*, *picătură*, *strop*, *bob*, *bucată*, *foaie* etc., conservent encore leur sens propre, à côté de leur fonction d'instrument grammatical; en effet, sous le mot qui exprime l'unité, nous entendons un objet qui a bien la forme d'un fil, d'une goutte etc. Mais, pour *fîr*, l'évolution est allée plus loin. Le nouveau sens grammatical a prévalu, et on a dit aussi *un fir de nisip* « un grain de sable » et *un fir de piper* « un grain de poivre », pour indiquer purement et simplement l'unité de la notion collective sable ou poivre, sans qu'elle ait la moindre ressemblance avec un fil. Ainsi *fîr*, de mot indépendant, est devenu mot fonctionnel.

Dans une certaine mesure aussi des mots comme *mă apuc*, *mă îndemn* « se mettre » peuvent être considérés comme des mots fonctionnels dans des expressions comme *se apucă și făcu* « il se mit à faire (littér. il se mit et fit) » ou *se îndemnă și merse* « il se mit en route (littér. il se mit et alla) ». Leur valeur sémantique est en effet réduite pour ainsi dire à rien, à côté de leur valeur grammaticale, exprimant le « commencement d'une action ».

15. Ces exemples — joints à ce que nous avons dit plus haut sur le lien intime existant entre le verbe et son sujet ou son complément — nous montrent combien est étroit le rapport entre le lexique et la grammaire (en entendant cette dernière dans le sens de morphologie et syntaxe). Il est souvent impossible de tracer une frontière entre eux. Je ne pense pas seulement aux

particules, ainsi les prépositions, qui en raison de leur emploi proclitique ne peuvent pour ainsi dire pas être considérées comme de véritables mots — selon la définition du paragraphe 1 — mais tout au plus comme des mots parasites qui ne vivent qu'en union avec d'autres. En vérité, un article de dictionnaire sur la préposition *în* est un chapitre de syntaxe plutôt que de lexicologie; souvent le lexicographe ne peut établir les différents « sens » qu'en traduisant dans une autre langue, c'est-à-dire en se transposant dans la mentalité d'un autre peuple; un article sur les prépositions *de* et *la* est en partie un chapitre de morphologie, car ces particules ne servent souvent qu'à exprimer un génitif ou un datif.

Même pour certains mots ayant un sens propre, on ne peut comprendre le développement qu'en étudiant leurs fonctions syntaxiques. Tel est le sens du mot *călare* « à cheval », qui dans l'ancienne langue était aussi substantif et signifiait « cavalier ». *Durduind soseau călării, ca un zid înalt de sulii* « A grand bruit arrivaient les cavaliers, tels un haut mur de lances ». Mais le plus souvent ce substantif était employé en tant qu'attribut, comme un adjectif: *Au chemat Unguri călări și pedestri* « Il a appelé des Hongrois à cheval et à pied ». *Tineri călări însoșesc pe mire* « Des jeunes gens à cheval accompagnent l'époux », ou avec changement de fonction attributive en fonction prédicative: *Tinerii însoșeau călări pe mire* « Les jeunes gens accompagnaient à cheval l'époux ». Dans cette fonction, la question « comment ? » vient d'elle-même, d'autant qu'entre le prédicat et le verbe (d'ordinaire « être, venir, se tenir ») il se forme un lien naturel; *călare* devient ainsi adverbe, et finit par ne plus s'accorder avec le substantif: *Tinerii însoșind pe mire veneau călare* « les jeunes gens accompagnant l'époux venaient à cheval ».

Parfois la nuance de sens qui existe dans les différentes formes flexionnelles modifie le sens d'un mot. Ainsi, le verbe *auzi* « entendre » se distingue de *asculta* « écouter »: dans le premier cas, il s'agit d'une perception de son étrangère à notre volonté, produite par le fonctionnement mécanique de notre appareil auditif; dans le second, il y a un effort de l'attention pour distinguer les sons. Mais, à l'impératif, *auzi!* prend le sens de « écoute ». De même, *ajunge* « atteindre », à l'impératif, mais seulement à ce mode, devient synonyme de *culege* « cueillir »: *Ajunge-mi câteva prune din pom!* « Cueille-moi quelques prunes sur l'arbre ». Aussi

à l'impératif, *ședeți!* du verbe *șede* « être assis » équivalent à *așezați-vă* « asseyez-vous »*).

Le rapport de temps, présent, passé ou futur, n'est pas précisé dans l'expression *de dimineață* « le matin »; on peut également dire: il est arrivé, il arrive, ou il arrivera *de dimineață*. Il en était certainement de même à l'origine pour les expressions *deseară* ou *aseară* « le soir ». Mais aujourd'hui nous ne pouvons plus employer *deseară* qu'avec un verbe au futur, et *aseară* qu'avec un passé: *voiu sosi deseară* « j'arriverai ce soir », *am sosit aseară* « je suis arrivé hier soir »; le sens n'est donc plus, comme celui de *dimineață*, indifférent au point de vue temporel.

L'idée de la pluralité a souvent une grande influence sur le sens d'un mot. Dans les grammaires classiques, au chapitre du pluriel, on trouve d'ordinaire une liste de mots qui ont au pluriel un sens différent de celui du singulier, et une autre liste de mots, qui, ayant au pluriel deux ou plusieurs formes, peuvent avoir aussi deux ou plusieurs significations différentes. Ces listes ne sont évidemment pas du ressort de la morphologie, mais bien de la lexicologie: le fait même que la langue emploie des formes différentes pour indiquer des divergences de sens est un phénomène purement lexicologique; il est identique à la différenciation de sens pour les dérivés formés avec des suffixes de forme différente mais de fonction égale, pour ce qu'on appelle les synonymes etc. Au point de vue linguistique, les deux pluriels représentent donc des formations individuelles, sélectionnées dans la langue commune. Il suffira de donner deux exemples: *cap* « tête, chef, cap », plur.: *capete* « têtes », *capi* « chefs », *capuri* « caps ». *Ochiu* « oeil, ouverture », plur. *ochi* « yeux » et *ochiuri* « ouvertures ».

Je voudrais seulement insister sur un point: le lexicographe devra prêter une attention particulière aux mots dont le sens

*) [*Învăț* « j'apprends » et *studiez* « j'étudie » signifient au présent et au futur « je m'efforce (ou je m'efforcerai) d'acquérir des connaissances » et au passé « je suis parvenu à acquérir des connaissances ». *Mamă* « maman », au vocatif, veut dire dans la bouche de l'enfant « maman », mais dans celle de la mère elle-même « mon enfant » ou « ma fille », et dans celle du mari « ma femme ».

Parfois une forme verbale, en tant que participe adjectif, reçoit un sens nouveau, qui se réfléchit ensuite aussi sur le verbe. Ainsi *însemnat* « marqué » désigne celui à qui la nature a donné un signe distinctif (boiteux, borgne, bossu, poil de carotte etc.), grâce auquel il devient « connu » « remarquable »: ce sens peut à son tour modifier le sens originel du verbe: *Oamenii se însemnează prin viteji* « les hommes se remarquent par leurs actions d'éclat ».

implique une idée d'unité, de pluralité, de collectivité ou de matière: pour ces mots en effet, le changement de nombre implique un changement de sens. Nous voyons par exemple dans le Dictionnaire de l'Académie roumaine:

Apă « eau » ne comprend que l'idée de matière, sans exprimer rien de précis concernant la forme et la quantité; cette dernière notion n'apparaît clairement que dans l'unité *picătură de apă* « goutte d'eau »: *Apa curge, pietrele rămân* « l'eau coule, les pierres restent ». *Apa stinge focul* « l'eau éteint le feu ». Aussi *apă* peut-il remplacer les mots signifiant « source, fontaine, cours d'eau, ruisseau, rivière, lac, mer » etc., lorsque nous ne tenons pas à préciser: *Urciorul nu merge de multe ori la apă* « la cruche ne va pas longtemps à l'eau ». *Du vitele la apă* « Fais boire les bêtes (littér. mène les bêtes à l'eau) ». Dans le sens de « cours d'eau », *apă* peut avoir aussi un pluriel: *multe ape ne despart* « bien des rivières nous séparent ». Mais, pris dans le sens matériel, *apă* n'a de pluriel que lorsque nous nous la représentons en mouvement et que nous pensons à ses flots: *Răsare luna, rumenind a râurilor ape* « la lune se lève, devant les eaux des ruisseaux », ou lorsqu'il s'agit d'un ruisseau qui s'enfle, roulant avec lui des pierres, du sable etc.: *Au venit apele mari* « il y a eu une inondation (littér. les grandes eaux sont venues) ». Mais le singulier réapparaît quand on dit: *apa a revenit la matcă* « l'eau est rentrée dans son lit ». Enfin, au sens figuré de « eau d'une pierre précieuse, reflets d'un métal ou d'une étoffe », le mot s'emploie presque exclusivement au pluriel: *Mă-tăsuri, pietre scumpe cu ape* « des soieries, des pierreries à reflets ».

Chiață « glace » est aussi un mot qui indique une matière. L'unité s'exprime par *o bucată* « un morceau » ou *un sloiu* « une masse » de glace. — Le pluriel *ghețuri* (autrefois aussi *gheți*) signifie: « de vastes champs de glace » ou « de grands froids, qui font tout geler ». *Grindină* signifie soit l'unité, c'est-à-dire « le grêlon », soit « le phénomène même de la grêle »; le pluriel *grindini* (autrefois aussi *grindine*) soit « les grêlons » soit « plusieurs chutes de grêle » soit « de la grêle tombée en plusieurs endroits ». — Le mot *ham* signifie « harnais »; il a donc un sens collectif: *i-a luat jos hamul calului* « il lui a dételé son cheval (litt. il a enlevé les harnais du cheval) »; lorsque nous ne pensons pas à la totalité des objets qui constituent le harnachement, mais aux parties qui le composent, nous employons le mot seulement au pluriel: *hamurile le cârpea* « il rapiécait les harnais ». (Même emploi en tchéque,

en slovène et en ruthène). Pour exprimer l'idée de pluralité, nous avons besoin d'une périphrase; *două rânduri* ou *două perechi de hamuri* « deux séries de harnais ».

16. Morphologie, syntaxe et lexicologie sont en engrenage surtout quand il s'agit de verbes « supplétifs *) » ou de l'aspect du verbe et de la fonction verbale.

Dans les langues slaves, les verbes peuvent être perfectifs ou imperfectifs, pour ne parler que de ces deux aspects verbaux; ils intéressent également le grammairien et le lexicographe, qui doit enregistrer tous les composés avec des prépositions et établir si l'action exprimée par le verbe apparaît, dans sa totalité, comme un point, sans aucun devenir (perfectif) ou bien dans un sens linéaire, sur le point de se réaliser (imperfectif). Dans notre langue ces différences n'existent en général pas; en revanche, le sens d'un verbe varie selon sa fonction. Au point de vue syntaxique, nous aurons à établir le rapport d'un verbe avec son régime (verbes construits avec l'accusatif, le génitif, le datif, le complément circonstanciel); au point de vue morphologique, il nous importe de savoir si un verbe est *actif*, *passif*, ou *moyen*; au point de vue lexicographique, s'il est *transitif*, *réfléchi* ou *intransitif*. *Actif* et *transitif* coïncident le plus souvent, et le régime est d'ordinaire un complément à l'accusatif. Mais il y a une différence de point de vue. Le *réfléchi*, en roumain, s'emploie souvent pour le *passif*; dans ce cas, il n'intéresse pas particulièrement le lexicographe; en revanche il est important pour ce dernier de savoir si le verbe réfléchi a un sens de *réciprocité* ou non.

Cette question est trop difficile pour pouvoir être traitée ici dans son ensemble; nous nous contenterons donc des quelques constatations que nous avons faites, et nous montrerons à l'aide de quelques exemples dans quelle mesure la fonction verbale peut avoir une influence sur le développement des sens.

*) [En istro-roumain, le verbe *mere* « aller » fait au futur *ji-va* « il ira » et à l'impératif *pás* « va »; il s'agit, comme en français, de trois verbes défectifs — par conséquent de trois mots différents intéressant le lexicographe — (*mergere*, *ire* et *passare*), qui se complètent l'un l'autre pour former un paradigme morphologique. De même, l'istro-roumain n'a conservé *mult* « beaucoup » qu'au comparatif: *maï mund*; au positif, il a emprunté au croate *judę*. L'adjectif verbal de *crede* « croire » n'est pas *crezător*, mais *increzător* « crédule » formé sur le composé *increde* « croire »].

En analysant le mot *alergà* « courir », nous avons vu que son sens originel était étroitement lié à la fonction transitive, et qu'il n'est devenu intransitif qu'après être entré dans la société d'autres verbes. On ne peut comprendre les évolutions de sens des verbes *acăță* « accrocher » et *ajunge* « atteindre » que si on se rend compte du changement qui s'est accompli entre les fonctions de ces verbes.

Acăță (lat. * *accaptiare*) était à l'origine *transitif*, et signifiait « prendre, saisir quelque chose », comme en aroumain; il pouvait aussi être employé *absolument*, sans que fût exprimé le complément à l'accusatif, lorsque ce n'était pas nécessaire: *De țiar cădeà unghiile, Să n'acați cu dînsele*: « Si tes ongles tombaient, pour ne plus saisir avec eux! ». La fonction réfléchie est sortie de cette fonction transitive, sans aucune modification de sens « se prendre, se saisir »: *Se acăță cu ghiarele de pieptul ei* « il s'accrocha des griffes à sa poitrine ». *Grapa se acăță în rădăcini* « La herse se prend aux racines ». On observe dans ce dernier exemple un petit changement de sens, vers « s'attacher, rester pris ». Un retour de la fonction réfléchie à la fonction transitive amène le sens de « attacher, suspendre » et enfin « pendre »: *Acăț armele de creangă* « je suspends les armes à la branche ». *Cine aduce funia, Pe-acela l-om acăța* « Celui qui apporte la corde, nous le pendrons ».

Adjungo était en latin *transitif*, et presque synonyme d'*adligo*; il voulait dire: « lier une chose à une autre, en unissant leurs deux extrémités », « assembler deux choses par leurs extrémités ». La fonction réfléchie est sortie de la fonction transitive: « s'unir, s'atteindre, se rencontrer ». Ce sens se trouve aussi en roumain: *Trunchiile se ajungeau cu ramurile lor de-asupra răurilor și formeau bolți înalte* « Les branches des arbres se rejoignaient au-dessus des ruisseaux et formaient de hautes voûtes ». Un exemple tel que: *Roatele se gonesc una pe altă dar nu se ajung niciodată*, « les roues se poursuivent, mais ne se rejoignent jamais » peut facilement se transformer en: *În zadar se gonesc roatele, căci roata dinapoi nu va ajunge niciodată pe cea dinainte* « C'est en vain que les roues se poursuivent, car la roue de derrière ne rejoindra jamais celle de devant »; dès lors que le rapport de réciprocité cesse, un des sujets de la proposition devient complément, et le verbe prend la fonction transitive. En même temps, le sens se modifie en: « franchir l'obstacle qui nous sépare de quelqu'un, arriver auprès de lui »: *Apucaiu pe drum la vale, Si ajunseiu pe Leana'n*

cale « Je pris le chemin de la descente, et je rejoignis Leana en route ». Dans de pareils cas, l'idée d'« arriver » prévaut; peu importe « près de qui » on arrive; ce qui est important, c'est « où » on arrive; *ajunge* peut alors devenir, comme son nouveau compagnon *sosi* « arriver », intransitif; la différence entre ces deux quasi-synonymes est seulement celle-ci: pour *sosi*, nous pensons surtout au moment final de l'action; *ajunge* éveille encore en nous l'idée de l'obstacle surmonté, du chemin fait: *Până 'n Dunăre ajunge furtunosul Bajazid* « le terrible Bajazet parvient jusqu'au Danube ». Dans les anciens textes, cette idée de « franchir les obstacles » est claire, et *ajunge* signifie: « marcher beaucoup, errer par monts et par vaux en vue d'un certain but »: *Ajungea pe la toți Pașii, dându-le bani mulți, să mazilească pe Mihai-Vodă* « Il courait chez tous les Pachas, leur donnant beaucoup d'argent pour faire exiler le prince Michel ». On peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie les développements sémantiques ultérieurs qui viennent de cette fonction intransitive.

Une chose résulte de ces exemples, que l'on pourrait multiplier (cf. dans le Dictionnaire de l'Académie les mots *blești*, *foi*, *goni* etc. « balbutier, fourmiller, poursuivre »): le lexicographe n'a pas le droit de classer les verbes de manière formelle, en donnant par exemple au premier paragraphe tous les sens qui viennent de la fonction transitive, au second ceux qui apparaissent quand le verbe est réfléchi, au troisième quand il est intransitif — c'est le système suivi par TIKTIN dans son Dictionnaire roumain-allemand [et M. CANDREA dans son Dictionnaire encyclopédique (cf. DR, VII 983—84)]: il faut étudier parallèlement et simultanément l'évolution du verbe et le jeu incessant de la fonction verbale.

J'ai cité au paragraphe 5 nombres d'exemples qui montrent que l'inversion du rapport entre sujet, complément et instrument peut donner naissance à des changements de sens. Elle est en général suivie aussi d'un changement de fonction, le verbe prenant parfois une fonction qui ne lui est pas naturelle. Ainsi *cădea* « tomber » est par excellence un intransitif: *ciocanele piuei cad pe pănură* « les marteaux du moulin à foulon tombent sur l'étoffe ». Du moment où l'image que nous nous formons de cette action engendrie en nous l'idée de « frapper », on a pu dire aussi: *ciocanele cad pănura* « les marteaux frappent l'étoffe » le verbe devenant transitif. De même a *se bălega* « crotter », verbe

réfléchi, peut être analysé comme, « expulser des excréments par l'anus »; nous pouvons alors avoir la construction suivante: un réfléchi avec un complément à l'accusatif: *calul s'a bălegat sânge* « le cheval a fait du sang ». *A căpăta ceva* « recevoir quelque chose » prenant le sens de *a se alege cu ceva* « attraper quelque chose », on a la tournure réfléchie *a se căpăta*. Nous avons vu plus haut que *căstiga* devenant synonyme de « soigner » on a pu dire aussi *a se căstiga*, comme *a se îngriji*. *Cârtesc despre cineva* (intransitif) veut dire: « je dis du mal de quelqu'un »; d'où la construction transitive *cârtesc pe cineva* « je diffame quelqu'un »; de la contamination de ces deux constructions synonymes, il peut résulter aussi: *a cărti despre cineva lucruri rele* « tenir sur quelqu'un de méchants propos »; puis, quand on ne sent plus le pléonasma, *cârtesc* équivaut à « parler ».

17. La frontière la moins précise est celle qui sépare la lexicologie de la **stylistique**. Quand on parle, on fait sans cesse appel à l'imagination de l'auditeur. Les mots, formules traditionnelles à l'aide de quoi nous exprimons une combinaison d'idées, si nombreux qu'ils soient, ne suffisent pas à exprimer toutes les nuances de pensée; en raison de leur polysémie, ils ne peuvent pas toujours éveiller chez l'auditeur justement l'impression que nous voulons susciter. Interviennent alors les divers moyens que nous donnent le style, les alliances de mots nouvelles et figurées, qui nous permettent de leur prêter un relief nouveau. Nous ne nous adressons pas seulement à la raison de l'auditeur, mais aussi à son âme; nous cherchons à l'émouvoir et nous faisons appel à son sens esthétique.

Le rôle des « figures » (métaphore, métonymie, synecdoque, anthropomorphisme, zoomorphisme etc.) est bien connu, et il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus. La plupart des études de sémantique s'occupent surtout d'elles. Il semble même qu'on leur ait jusqu'ici accordé trop d'attention; le but des lignes qui vont suivre est, plutôt que de l'exagérer, de réduire leur importance pour le lexicographe aux proportions qu'elles méritent.

En vérité, toutes ces figures ont un trait commun, qui les distingue des développements sémantiques étudiés jusqu'ici: elles n'évoluent pas, comme celles-ci, insensiblement, par une activité graduelle de notre esprit: dans les figures, le sens des

mots change brusquement, par un saut, par la substitution d'une image à une autre (cf. BRÉAL, *Sémantique*, 124).

Souvent, ce que nous avons tendance à considérer comme une figure s'explique tout autrement. Nous avons donné un exemple du fait au paragraphe 12, en parlant de *pumn* dans le sens de « coup de poing ». Nous en donnerons d'autres au paragraphe suivant. Souvent ce qui nous semble être une expression figurée n'est qu'une construction elliptique ou abrégée. Ainsi, quand on dit *gura sobii* « la bouche du poêle », on fait sans aucun doute une figure, un anthropomorphisme: on compare à la bouche de l'homme l'ouverture par laquelle on alimente le poêle; mais quand on dit *gâțul cămășii* (littér. « le cou de la chemise »), ce n'est plus une métaphore, c'est une expression abrégée, dans le genre de celle qu'on emploie pour dire à son domestique: « apportez-moi un verre d'eau pour la nuit ». A coup sûr, ce verre d'eau n'est pas destiné à être bu par la nuit; la phrase complète serait: pour moi, en cas de besoin pendant la nuit. Mais, étant donné que le domestique ne saurait comprendre de travers, le principe de l'économie fait réduire la construction au minimum nécessaire pour être compris. On dira de même: *mi s'a rupt cămașa la gât* « ma chemise s'est déchirée au cou », de là peut résulter: *coase-mi gâțul cămeșii* « raccommode-moi le cou de ma chemise ». Dans ce cas, *gâțul cămeșii* n'est pas plus un anthropomorphisme que *gura hamului* ou *ceafa jugului* « la partie du joug qui porte sur la nuque (littér. la nuque du joug) ». De même, dans les Monts Apuseni, on appelle le cheval de selle *călărie*, littér. « équitation »: mais ce n'est nullement là une figure (le but au lieu du nom lui-même); c'est une abréviation de *cal de călărie* « cheval de selle ». [Parfois l'ellipse est due à l'interdiction de prononcer certains noms. Quand on dit *închină-l!* « voue-le », dans le sens de « donne-le... au diable », nous avons affaire à une construction elliptique de: *închină-l dracului* « voue-le au diable! »].

Voici le moment d'aborder encore deux questions, à propos de la partie stylistique du lexique.

Notre langue de tous les jours est pleine de réminiscences et d'allusions littéraires. Des types comme *Othello* ou *Harpagon* peuvent donner des noms communs pour exprimer la jalousie et l'avarice. — [Dans la commune de Marginea en Bucovine, Herzog et Gherasim attestent le mot *bohoglindă*, qu'ils traduisent par « enfant insupportable ». C'est une réminiscence évidente de

Eulenspiegel, que J. Barac a rendu en roumain par la composition artificielle: *Buhogлиндă* (buhă = Eule + oglindă = Spiegel)]. — Dans *strugurii sânt acrii* « les raisins sont trop verts » — allusion à la fable bien connue — le mot *acru* prend le sens nouveau d'« inaccessible ». — Pour mettre fin à une attitude de fausse modestie, nous disons: *nu vă îmbiați ca Grecii la temniță* « ne faites pas de cérémonies comme les Grecs à la porte de la prison »; c'est une allusion à l'anecdote sur les Grecs qui, au moment d'entrer en prison, se cédaient réciproquement le pas. — Dans ces exemples, la réminiscence littéraire exige une phrase entière; mais il y a aussi des cas où elle se traduit par un seul mot. Dans l'expression *a o lua la fugă* « se sauver », le dernier mot peut être remplacé par *sănătoasă*: c'est là une allusion au proverbe *fuga-i rușinoasă, dar e sănătoasă* « la fuite est honteuse, mais elle est avantageuse (litt. saine) ».

La note subjective que le sujet parlant introduit par des exclamations, des affirmations et des appréciations intercalées dans ses phrases a aussi une grande importance dans le langage. En parlant, l'homme est loin de considérer le monde en observateur désintéressé: souvent il prend part à ce qu'il exprime, comme en rêve, et en tant qu'acteur, et en tant que spectateur: Deux trains se sont tamponnés. La cause est *pour sûr* la négligence de l'aiguilleur. *Par bonheur*, il n'y a pas eu de victimes! (Cf. BRÉAL, *Sémantique*, 238—240). Les modes verbaux sont nés de la combinaison du sens verbal avec cette note subjective; ainsi, l'impératif unit l'idée de l'action et celle de la volonté de celui qui parle (*ibid.* 240).

[Les pronoms *ceva* « quelque chose » et *orice* « n'importe quoi » ne sont pas à l'origine indéfinis; ils expriment l'indifférence de celui qui parle: *face ceva* veut dire à l'origine *face ce vrea* « il fait ce qu'il veut »; le sujet parlant se désintéresse de ce que fait l'autre, peu lui importe. Plus tard seulement, ce pronom, composé — comme dans tant d'autres langues — du pronom *ce* « quoi? » (dont on se sert pour interroger sur une chose inconnue) et d'une forme du verbe vouloir, a été rangé dans la catégorie des pronoms indéfinis: *spune ceva* « dis quelque chose », ou des adjectifs quantitatifs: *are ceva bani* « il a quelque argent ». En revanche, l'autre pronom composé de *ce* et d'une forme du verbe vouloir: *orice* conserve encore la marque de l'attitude subjective de celui qui parle: *fă orice* « fais n'importe quoi »].

Dans la dérivation, nous avons des suffixes qui n'ont pas d'autre rôle que celui d'exprimer la sympathie ou l'antipathie de celui qui parle. Tel est le suffixe *-andru*, que les uns considèrent comme un diminutif, les autres comme un augmentatif. De fait, il n'est ni l'un ni l'autre. *Băiețandru* par exemple désigne un garçon (*băiat*) qui nous est cher, sympathique, que nous voulons louer en le nommant ainsi, dont nous sommes fiers en le voyant si fin, si gentil, que nous admirons etc.; il se rapproche des augmentatifs parce qu'il peut désigner un garçon grand et bien bâti, mais il ne contient jamais la nuance péjorative inhérente aux augmentatifs roumains; il a au contraire la nuance caressante qui est caractéristique des diminutifs, sans exprimer, comme ces derniers, la notion de « petit ».

Un autre exemple est *ba*, qui indique que le point de vue de la personne qui répond diffère de celui de son interlocuteur. *Ba*, à l'origine, n'est pas une négation: il peut se combiner également avec *nu* « non » et *da* « oui »: *Ar fi bine să nu mai amănăm lucrul acesta — Ba da, să-l mai amănăm!* — *Ba nu, chiar acum să-l sfârșim.* « Il serait bon de ne plus retarder cette chose. — Mais si, retardons-la encore! — Non, non, finissons -en dès maintenant ». *Ba* sert parfois à dissiper le doute que nous observons chez notre auditeur: *Nu-i așa jupâneșică?* — *Poate să fie și așa, Moș Nichifor.* — *Ba chiar așa, jupâneșică dragă, cum îți spun eu!* « N'en est-il pas ainsi madame? — Cela se peut, père Nichifor. — Mais oui, ma chère madame, c'est exactement comme je vous le dis! », ou même une pensée, une crainte éveillée en nous par les paroles d'autrui: *Mi-au murit mai mulți copii — Ba pe mine m'a ferit Dumnezeu!* « J'ai perdu plusieurs enfants — Moi non, Dieu m'a préservé de ce malheur! ». On trouvera dans le Dictionnaire de l'Académie de nombreux exemples de nuances de sens qui proviennent du sens fondamental établi plus haut.

C'est le moment de dire un mot des expressions d'origine plaisante, railleuse et ironique qui abondent dans la langue. Des expressions comme *a se afuma*, *a se aghesmui*, *a se ameși*, *a se căli*, *a se cărpi*, *a se chercheli*, *a se face cuc*, *a lua apă la cap*, *a lua luleaua Neamțului*, *a lua purceaua de coadă*, *a se rătuti*, *a se sfinți*, *a se tămâia*, *a se trăsni*, *a se turti*, *a fi mușcat de limbă de albine* etc. littér.: « s'enfumer, s'asperger d'eau bénite, s'étourdir, se tremper, se raccommoier, se griser, se faire coucou, prendre l'eau à la tête, prendre la pipe de l'Allemand, prendre la truie par la queue,

s'enivrer, se sanctifier, s'encenser, se foudroyer, s'aplatir, être piqué à la langue par le dard des abeilles », qui servent à indiquer divers degrés d'ivrognerie, montrent en quelle quantité de telles formations inspirées par la plaisanterie, l'ironie, la moquerie, envahissent la langue; plus tard, à force d'être employées, elles finissent par perdre complètement leur caractère railleur ou comique. Le plus souvent ces expressions se caractérisent par leur *spontanéité*, par une brusque association d'idées. Ainsi, pour dire que quelqu'un était ivre-mort, on employait beaucoup il y a vingt ans l'expression *beat crap*. Un étranger ignorant qu'on dit exactement dans le même sens en roumain *beat tun* littér. « saoul canon » (c'est-à-dire si ivre qu'on pourrait tirer le canon à ses oreilles sans le réveiller) aurait du mal à reconnaître dans cette expression, venue probablement des milieux militaires, le nom du grand industriel d'Essen *Krupp* qui fournissait alors ses canons à la Roumanie.

[Le remplacement voulu, dans l'intention de produire un effet comique, d'un mot par un autre qui veut dire tout autre chose, mais qui peut cependant s'associer facilement au premier, est un procédé qui explique de bien curieuses locutions, et des étymologies fort obscures. Ainsi l'étymologie de *curcubeu* « arc-en-ciel »: je l'ai expliquée dans DR. VI, 315—316 par *circus bibit* (> * *curcus bibit*, comme *cicuta* > *cucuta*) pour *arcus bibit*, par la substitution de « cercle » à « arc ». J'ai montré aussi, dans le même article, d'où vient l'expression *om cu scaun la cap* « homme pondéré (littér. homme avec une chaise à la tête) »; elle est sortie d'une interprétation de *om așezat* (littér. « assis »), dans le sens de « paisible et raisonnable », comme un homme tranquillement assis sur une chaise. Ce jeu de substitution a engendré une locution plus curieuse encore: *a lua la trei păzește*; elle vient de *a lua la trei parale* « tancer vertement (littér. prendre à trois centimes) », où le comique est produit aussi par l'expression brachylogique: *păzește-te că te va lua la trei parale!* « prends garde, il va te secouer de belle manière »; la confusion des deux mots ayant la même initiale *p* amène: *te va lua la trei păzește!*

C'est toujours une brachylogie qui est à l'origine du passage de *crăpa* « crever » au sens de « manger ». Au lieu de répondre, par plaisanterie, à celui qui réclamait à manger: *na, mănâncă până vei crăpa!* « tiens, mange à en crever! » on lui a dit tout court *na crapă* « tiens, crève! ». Plus tard *crăpa* dans le sens de

manger s'est étendu à d'autres formes que l'impératif, mais toujours avec une nuance de plaisanterie ou de raillerie].

Notre verbe *a se duce* était aussi à l'origine un terme plaisant; il a dû être employé surtout à l'impératif: *du-te* « file, fiche le camp, prends tes jambes à ton cou ». Mais avec le temps il a fini par supplanter entièrement le verbe *i* (du latin *ire*), qui, à peu près totalement dépourvu de volume phonique, ne s'est conservé que dans le dialecte istro-roumain et dans quelques anciens textes religieux comme verbe défectif . . .

À l'origine, *gură*, actuellement « bouche » était aussi un terme de moquerie (comme *bot* « museau », *fleoancă* « bec », *fleură* « gueule », *leopă* « museau » et le français « gueule »); il ne s'employait jadis qu'en parlant d'animaux, et l'ancienne langue faisait une distinction stricte entre la « *gură* » des bêtes et le « *rost* » (lat. *rostrum*) des hommes.

18. Souvent, si nous ne comprenons pas une figure ou si nous considérons comme une figure un développement sémantique lent et graduel, c'est uniquement faute de connaître exactement l'objet ou les circonstances dans lesquelles il a reçu sa dénomination. Ainsi, je suis resté longtemps sans pouvoir m'expliquer pourquoi la serrure s'appelle *broască* « grenouille », mais récemment j'ai visité une collection ethnographique qui contenait entre autres une collection de serrures paysannes primitives. Celles-ci, aujourd'hui encore, consistent dans beaucoup d'endroits en un simple clou de bois (*cuiu*, d'où le verbe *încuia* « fermer à clef ») et dans d'autres en un mécanisme primitif de bois, qui a exactement la forme d'une grenouille avec les quatre pattes étendues.

Maintenant que « *Wörter und Sachen* » est devenu une véritable devise, après les exposés magistraux de SCHUCHARDT, il n'est plus nécessaire d'insister sur l'obligation où se trouve le lexicographe de connaître non seulement le mot, mais aussi l'objet. Qu'il me soit cependant permis de citer ici quelques exemples nouveaux, tirés du dictionnaire de l'Académie.

Le mot *fârtal* ou *fârtaiu* « quart » dérive du hongrois *fertály*, qui représente lui-même l'allemand *Viertel*. Le sens fondamental est « la quatrième partie, le quart »; il est donc synonyme de *sfert* (du slave *četvrütü* « quart »), et il s'emploie comme terme de mesure: *la tot fârtalul de an*, *un fârtal de simbrie* « chaque trimestre

(litt. chaque quart d'année), un quart d'appointements ». *Un fârtal de ceas* « un quart d'heure ». *Patru fârtaie de pământ* « Les quatre parties d'une terre » c. à d. sa « totalité ». *Un fârtal de funt* « un quart de livre », etc. En particulier, le mot s'employait en Transylvanie pour désigner une mesure de capacité, à savoir le quart d'une « cofă ». La mesure, en général de fer-blanc, a gardé la même contenance même après qu'on eut changé le système des mesures et introduit en Transylvanie le litre au lieu de la « cofă ». Mais le litre équivaut aux $\frac{3}{4}$ d'une cofă ; ainsi le *fârtal* n'est plus le *quart*, mais bien le *tiers* d'un litre. Ainsi s'explique pourquoi on parle aujourd'hui de « trois » *fârtale* composant un tout : *Că nainte mi-o ieșit trei voinici cu trei topoară, Pe mine să mă omoară, Să mă taie 'n trei fârtaie*. « M'ont barré la route trois gars avec trois haches, pour me tuer, me couper en trois morceaux (litt. quarts) ».

Le terme de *frigăruie* désigne aujourd'hui, dans les bons restaurants, des morceaux de viande cuits à la broche. Le rapport étymologique avec le substantif *frigare* « broche » est évident ; toutefois, le suffixe *-uie*, diminutif par ailleurs, apparaît ici avec une fonction nouvelle et assez peu claire. Mais la difficulté s'évanouit dès que nous apprenons qu'à l'origine *frigăruie* est en effet une « brochette » : *fierbi fiertura și întorci frigăruia* « tu fais bouillir le pot et tu tournes la brochette ». On appelle ainsi en particulier une brochette de fer où on enfilait des dés de viande qu'on servait, une fois cuits, sur cette brochette. Ainsi, *frigăruie* signifiait la brochette garnie de viande rôtie ; lorsque cette façon de servir est tombée en désuétude, le mot a désigné les morceaux de viande, retirés de la brochette. Dans ce dernier sens, il s'emploie surtout au pluriel.

[*A închina paharul în sănătatea cuiva* signifie aujourd'hui « lever son verre à la santé de quelqu'un ». Mais autrefois, il a dû exister une autre habitude, dont il reste d'ailleurs quelques traces : celle de pencher son verre (lat. *inclinare*) et de répandre quelques gouttes de son contenu].

A băciui signifie être *baciu* « fromager, maître berger » dans un élevage de brebis, puis « s'attarder, rester longtemps » : *cârciumele unde băciuesc aceiași oaspeți pe care i-am găsit la sosire* « les cabarets où s'attardent les clients que j'y ai trouvés en arrivant » ou « harceler quelqu'un, l'importuner de sollicitations » : *e o săptămână de când băciuesc* « il y a une semaine que je le

harcèle ». Nous ne pouvons comprendre le passage du sens de « être fromager » à celui de « s'attarder » que si nous savons comment le « baciu » prépare le fromage: « quand le fromage est pris, le « baciu » l'émiette avec les doigts, jusqu'au fond. Ensuite, avec beaucoup de précautions et très lentement, il le presse des deux mains, si lentement qu'il lui faut bien une heure pour le presser et en faire une boule ». Par analogie avec la lenteur de cette opération, le verbe a pu s'employer aussi pour désigner des actions qui se font lentement, sans hâte: *De când tot băciuiți pe casa aceasta și n'o mai gătați!* « Comme vous traînez longtemps à bâtir cette maison, sans en finir! ».

A Brașov, le vin aigret de l'année qui se boit mélangé avec de l'eau minérale s'appelle *potcoavă*, littér. « fer à cheval ». Même les Saxons le nomment *potkave*. Il est impossible de déchiffrer le mystère de cette dénomination en goûtant ce vin ou en étudiant sa préparation, qui ne diffère en rien du procédé normal. Son origine est la suivante: il y a une soixantaine d'années, ces vins étaient transportés à Brașov par un charretier du village voisin de Vlădeni, qui s'appelait Potcoavă. Quand mon père m'a raconté ce fait, j'ai pensé involontairement aux explications étranges que pourrait proposer, dans un siècle, quelque philologue ignorant l'existence du brave charretier.

Dans la préface de « *Cartea cu învățătură* » du diacre Coresi, le « județ » (mairie) de Brașov Lucas Hirschel dit que, après avoir obtenu l'approbation du prince du Pays roumain Mihnea et de l'archevêque Serafim, il a fait imprimer le livre par Coresi en 1581 avec la permission de ceux-ci et de son « sfat » (conseil). Un de mes élèves, qui expliquait ce texte n'arrivait pas à rendre compte du sens de « sfat »; seul un habitant de Brașov peut le comprendre exactement; en effet, dans cette ville « sfat » signifie « conseil municipal », sur le modèle de l'allemand « Rat ».

Dans son glossaire, VICIU donne au mot *brâncă* « patte », dans la commune de Dridif (district de Făgăraș) le sens de « aiguille d'horloge ». *Brâncă* s'emploie, plaisamment, dans le sens de « main » (comme le mot *labă*, du hongrois *láb* « pied »); le passage au sens d'« aiguille d'horloge » n'est pas difficile à expliquer. Mais il est probable que l'élève qui a communiqué ce mot à VICIU l'a importé de Brașov. Dans cette ville en effet, les aiguilles de la grosse horloge située sur la place ont exactement la forme d'une main dont

l'in dex tendu marque l'heure; peut-être aussi l'horloge de Dridif ét ait-elle sur le modèle de celle de Braşov.

Récemment, une bonne me demandait: «N'avez-vous pas vu le *nifon* de Madame?». Elle cherchait le sac à main dont se sert ma femme quand elle sort. L'histoire de ce mot *nifon* est intéressante. Il y a une cinquantaine d'années, le métropolitain primat Nifon avait fait une visite à Braşov: les gens remarquèrent qu'il avait l'habitude d'avoir toujours à la main une bourse qu'il posait sur une chaise quand il entrait chez quelqu'un. Dans la famille de ma femme, cette habitude peu commune servit à enrichir la langue. De l'expression: tenir une bourse en main comme Nifon est sortie l'abréviation: tenir un *nifon* à la main. Bien entendu, mes parents n'employaient cette locution qu'en plaisantant; s'ils l'avaient écrite dans quelque lettre, il est probable qu'ils auraient mis une majuscule à Nifon, ou auraient placé le mot entre guillemets. Pour la génération suivante, qui a entendu parler de la visite de Nifon à Braşov, l'expression a encore une nuance plaisante, et ma femme, lorsqu'elle emploie le mot, se rend compte de son origine. En revanche mes enfants, qui ne savent plus que Nifon a été à Braşov, ont reçu le mot sans aucune nuance affective; quant à la bonne, qui n'a pas d'autre expression pour désigner cet objet, elle entend *nifon* dans le sens de «sac à main de dame».

19. Pour dire vrai, de pareils mots, employés et compris seulement dans un cercle intime, naissent et disparaissent le plus souvent sans laisser de traces dans la langue commune. Cependant, beaucoup d'entre eux se répandent dans des cercles plus larges: en effet, l'enrichissement de la langue se produit surtout par sélection, par la force vitale que les sujets parlants donnent à ces formations individuelles quand elles correspondent à une nécessité. En quoi consiste cette nécessité? Il n'est pas très difficile de répondre à cette question, si nous nous rappelons ce que nous disions du mot au paragraphe 1. Quand il nous apparaît comme une formule apte à expliquer un ensemble entier d'idées, pour lequel nous n'avons pas encore de mot dans la langue — ou qu'il nous semble du moins ne pas en avoir qui exprime cet ensemble de façon aussi bonne, juste, frappante, claire — il a bien des chances d'être adopté.

En vérité, A. MEILLET par exemple attribue (*Linguistique historique et linguistique générale*, 230 sqq.) au facteur social le rôle le plus important dans l'évolution des sens d'un mot: il montre que chaque groupe social contribue à l'enrichissement de la langue commune avec des mots dont le sens n'a pu se cristalliser que dans un certain milieu social.

Notre langue de chaque jour est pleine de tels emprunts faits aux différentes classes sociales.

Ainsi, le culte nous a donné *arunca* « lancer », qui, dans l'expression *arunc vina pe cineva* « rejeter une faute sur quelqu'un » a encore le sens originel de « éloigner de soi un mal — et le rejeter sur un autre », exactement comme le terme religieux latin *averuncare* (« Mars pater, te precor ut calamitates averrunces »). — *A se întâmpla* « arriver » (impers.) est également un terme du culte païen: l'augure contemplant l'espace (= *templum*) qu'il traçait dans l'air avec sa baguette pour étudier le vol des oiseaux. L'entrée d'un oiseau dans cet espace était l'événement (cf. *auspicia quae sibi secunda evenerint*, Cicéron) attendu: *întâmplarea* (cf. aussi *extemplo*, également en rapport avec la prophétie des augures). — De même *feresc* « garder » qui dans l'ancienne langue signifiait « observer, chômer, célébrer une fête » (*Acesta om sâmbăta nu fereaste* « cet homme n'observe pas le samedi ») vient du latin **ferire* = *feriare* (cf. *feriae* « les jours de repos consacrés à certains actes religieux »). — Le sens du verbe *a cununa* « accomplir la cérémonie religieuse qui consacre l'union d'une homme et d'une femme » s'explique par l'habitude introduite dans notre Église (il en est de même chez les Grecs, les Slaves et les Albains) de poser sur la tête des époux une couronne — *cunună* — à cette occasion. Pour le sens ancien de « couronner », la forme *încununa* s'est généralisée.

[C'est également au culte païen que nous devons notre terme *comând* « repas funèbre ». *Comânda* a dû signifier à l'origine « recommander » le mort aux dieux (cf. *commendare aliquid diis*, chez Tacite), par des sacrifices, qui sont devenus, après le triomphe du christianisme, le repas funèbre donné à l'occasion des obsèques. C'est encore à l'ère païenne que remonte l'habitude de jurer sur [*sfântul*] *soare* « le [saint] soleil »; depuis le christianisme on a aussi le serment *pe Dumnezeu* « sur Dieu » ou *pe sfântă cruce* « sur la sainte croix »].

La vie militaire nous a donné probablement *pleca* « partir », qui vient évidemment du latin *plicare*; le sens peut s'expliquer

par le terme militaire *plicare tentoria* « plier les tentes » (cf. all. « aufbrechen », franç. *plier bagage*). — Le *veteranus* romain est devenu chez nous *bătrân* « vieillard ». — Les verbes *așina* et *înșina*, avec leurs différents sens (ainsi *ușă înșinată* « une porte posée provisoirement sans être mise sur ses gonds »; *înșinat să mă omoare* « prêt à se jeter sur moi pour me tuer » etc.) s'explique comme terme à l'origine militaire: les chroniqueurs nous parlent souvent de la tactique des anciens Romains, qui attiraient l'ennemi dans une forêt dont ils avaient scié aux trois quarts les arbres — *înșina* — de façon qu'ils tinsent encore debout; quand l'ennemi entraît dans la forêt, les archers romains, cachés derrière les arbres ainsi sciés, les renversaient sur lui, lui coupaient ainsi la retraite, et les tuaient à coup de flèches. Le mot vient évidemment de *attenuare*.

[Il est probable que *mire* « fiancé » représente le latin *miles*. — *Prăștia* « la fronde », avant de devenir un jouet d'enfant, a été une arme redoutable, très employée aussi par nos ancêtres thraces; de là vient le verbe *împrăștia* « disperser (l'ennemi) à coups de fronde »].

La vie pastorale nous a donné *înșarca*, « sevrer » qui jadis ne s'employait qu'en parlant des agneaux qu'on enfermait dans un parc — *șarc* — pour les séparer des brebis (cf. franç. *sevrer* du latin *separare*). — Le verbe *atârna* « être suspendu » dérive de *târni* « ronces, buisson » (du paléosl. *trŭnŭ*, même sens); c'est aussi un mot pastoral. On a dit d'abord en parlant des moutons que des mèches de laine sont restées pendues — *atârnat* — aux buissons: puis le sens s'est généralisé. Ce verbe, — fait caractéristique — qui aujourd'hui tend à remplacer « *acăța* » et « *anina* » n'apparaît pas dans la langue littéraire avant le XIX^e siècle. — Le verbe *stăura* « rester à regarder quelque chose avec envie » est identique à *astăura* « faire le guet »; son rapport avec *stau* est dû seulement à une étymologie populaire, car ce mot ne se trouve que dans les régions où on emploie *staur* pour *staul* « étable », et il dérive de ce mot. Le sens originel a été « je fais le guet à l'étable — *staur* (= *staul*) — pour veiller sur les moutons, les cochons etc. et les protéger des voleurs, des loups ». — Quantité d'autres mots, expressions et acceptions de sens ne s'expliquent dans notre langue que par des emprunts faits à la langue des bergers: ainsi *arete* (du latin *aries*) « bélier » peut signifier « mâle destiné à la reproduction » en parlant de n'importe quel animal: *Cucoșul acesta l-om*

lăsa de arete « nous garderons ce coq pour reproduire »; en aroumain *cal areati* « étalon ». De même *strungă* employé pour « place entre deux dents »; *frupt* dans le sens d'« aliments gras »; ce changement de sens n'est explicable que dans une population dont l'aliment essentiel est le laitage (= *frupt* du latin *fructus ovis*), que l'Église d'Orient considère comme gras et interdit les jours d'abstinence.

[Seul un peuple de pasteurs comme le nôtre peut dire, dans la plus pure langue littéraire, que: *se închiagă un gând, o frază*, « une pensée, une phrase se forme, littér. se caille », ou parler de *chiagul unei societăți* « le ciment, littér. le caillot d'une société »; dans le peuple on dit *a prins chiag* en parlant d'un homme qui a économisé de l'argent et ainsi « consolidé » sa situation matérielle. — Pour indiquer que deux personnes sont du même âge, on dit: *sântem de aceeași iarbă* littér. « nous sommes de la même herbe » comme des agneaux qui sont allés en même temps au pré. — On dit aussi: *paște iarba pe care o cunoști* littér. « pais l'herbe que tu connais » dans le sens de « ne te mêle pas de choses que tu ne connais pas ». — Seul un peuple où la vie pastorale a joué un rôle capital peut dire: *mă paște un gând* littér. « une pensée me pâit »; il y a à la base de cette expression l'image d'un troupeau de brebis qui broute jusqu'au dernier brin d'herbe, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. — Le saule joue un rôle important dans la vie pastorale; l'hiver, les moutons broutent ses pousses, ne trouvant pas autre chose à manger. Ainsi s'explique le rôle de ce mot en roumain, dans des adjectifs comme *sălcu* « fade » en particulier *apă sălcie* « eau fade comme le saule » (cf. PAPAHAĞI « Dunărea », II, 1925, 10—12). — Nous avons aussi des expressions plaisantes comme *a tăia căinilor frunze* littér. « hacher des feuilles pour les chiens » c'est à dire perdre son temps, car ce n'est point là une nourriture pour les chiens.

Le mot *cale* « route » joue le rôle principal (cf. le Dictionnaire de l'Académie) dans de nombreuses expressions caractéristiques de la vie des bergers en *transhumance*. Il y a des expressions et des locutions qui proviennent des longs voyages accomplis à cheval ou en charrette par les *Vlahii călători*, les *Valaques voyageurs*; ainsi: *a bate șaua să priceapă iapa* littér. « frapper la selle pour que la jument comprenne » c'est à dire « faire des allusions »; *dă-ți, popo, pîntenii și bate calul cu călcăiele* littér. « prêtre, fais cadeau de tes éperons et tu battras ton cheval avec tes

talons »; cette dernière locution s'emploie en parlant de gens généreux jusqu'à l'imprévoyance; *a întinde muşama* littér. « tendre la bâche » signifie « voiler une affaire malpropre »; d'où *muşama* « étouffement », *muşamaliza* « étouffer ».

Le nombre d'expressions venant de la vie agricole est beaucoup moindre, ce qui prouve que l'agriculture a joué dans notre passé un rôle bien moins important que la vie pastorale. Un terme mérite une attention particulière; c'est le mot *scoate*. Comme je l'ai montré dans DR. II, 715, 716, avant d'arriver au sens général de « exclure, sortir, enlever » il a dû, comme les autres représentants romans de *excutere*, désigner une méthode primitive de battage consistant à faire sortir les graines en les frappant avec un objet pesant. (Cf. K. JABERG, *Dreschmethoden und Dreschgeräte im Romanisch Bünden* dans « Bündnerisches Monatsblatt » 1922 et MEYER-LÜBKE « Wörter u. Sachen », I, 237—239).

L'élevage des abeilles nous a donné le mot *bezmetic*: on a d'abord dit *stup bezmetic* « ruche sans reine » (du slave *bez-matok* « sans reine »); par suite « sans guide, affolé, étourdi » (WEIGAND). De même des termes comme *roi* « essaimer » ou *trântor* « faux-bourdon » sont fréquemment employés au sens figuré en parlant d'hommes (*trântor* = paresseux).

La chasse nous a donné *îngâna* « imiter la voix de quelqu'un », à l'origine « tromper, attirer un animal en imitant sa voix » (cf. ital. *ingannare* « tromper ») et probablement aussi *scula* « lever, faire sortir du gîte » (lat. **ex-cubulare*). Des expressions figurées comme *a întinde laţul* « tendre un piège » etc. viennent également de la langue cynégétique.

La tisseranderie nous a fourni quelques expressions figurées tels que: *a depăna* ou *toarce un gănd* « poursuivre le fil de sa pensée »; *încurca îtele* « brouiller la lice »; *urzi o intrigă* « ourdir une intrigue »; *o idee destrămată* « une idée décousue » etc.

[*A îndruga*, dans le sens de « parler pour ne rien dire » s'explique par le sens plus ancien de « mal ficeler », qui vient à son tour de celui de « filer grossièrement »; telle est en effet l'acception originelle et étymologique de ce mot dérivé de *drugă* « gros fuseau qu'on attache au plafond et qui sert à filer les fils pour la trame ». — Pour dire « avoir affaire à quelqu'un » le roumain emploie volontiers l'expression *a avea de furcă cu cineva* littér. « avoir affaire à la quenouille de quelqu'un ». L'origine de cette expression doit être dans les *furcăriile* « réunions du soir où les paysannes

s'assemblent pour filer et . . . faire un peu de médisance », ou encore les querelles entre paysannes, qui, ayant sans cesse leur quenouille en main, s'en servent parfois comme d'un argument . . . frappant.

Parmi les *métiers*, celui de *forgeron* nous a donné *încovăia* « courber » (slav. * *kovaljati*, de *kovalj* « forgeron ») qui à l'origine se disait exclusivement du fer rouge. — Le métier de *barbier* nous a fourni des locutions telles que *a da rasol* « expédier une besogne en vitesse », *a trage un perdaf*, *a da o săpuneală* « flanquer un savon », *a rade fără săpun* ou *fără briciu* littér. « raser sans savon ou sans rasoir » c. à. d. vexer, tourmenter quelqu'un. Certaines de ces locutions semblent d'ailleurs des emprunts].

La pêche nous a donné *a se duce pe copcă* « disparaître » (*copcă* = trou fait dans la glace pour pêcher); *a fi cu toane* expression employée pour le poisson qu'on pêche dans la *toandă* « trou fait dans la glace ».

La cuisine même a contribué à enrichir la langue. Ainsi, si, en opposition avec le roumain qui conserve *cerebrum* > *creier*, toutes les langues romanes ont *cerebellum* (ital. *cervello*, franc. *cerveau*, etc.), il faut sans doute voir dans ce diminutif la cervelle de veau ou de porc préparée pour la cuisine. — De même, dans les langues romanes *ficatum* a remplacé *jecur*; c'est une expression calquée sur le grec, le foie préparé aux figues (lat. *ficus*) passant pour un mets délicat. En méglénite, le mot *ficat* lui-même a été remplacé par *drop*, d'origine bulgare, d'abord sans doute dans la langue culinaire. — J'ai montré dans DR., I., 415 que *peciulus* qui a remplacé *pes* (conservé dans l'expression *în piezi* et le dérivé *pieziș* « de travers ») a été aussi à l'origine un terme de cuisine, désignant une sorte de « jambon » (cf. franc. *jambon*, de *jambe*).

Le rapport du verbe *a se îmboi* « se précipiter » avec *bou* « boeuf » serait incompréhensible si nous ne connaissions le terme *d'a'n boul*, qui désigne un jeu d'enfants: ce jeu se joue avec des bâtonnets lancés de telle façon qu'ils sautent de joueur à joueur. Le terme de comparaison est le boeuf qui enfonce les cornes dans la terre.

[Le jeu de dés a donné, selon l'étymologie de M. O. DENSUSIANU, *cuteza* « oser », comme il a donné en français *chance* (< *cadentia*, cf. all. *Zufall*). Le sens de « défier, provoquer » qu'a *invitare* dans les langues romanes (cf. fr. *envi*) et en roumain (Au *învitat pre un talhariu asupra svântului*, chez Dosoiteiu « ils ont excité un brigand contre le saint ») s'explique également par le vocabulaire

des joueurs. *Jouer à l'envi* de signifie en français « sur le défi d'un adversaire », par conséquent « en rivalité avec », « à qui mieux mieux » (O. BLOCH, *Dict. étym. de la langue française*, p. 260)].

Une étude du vocabulaire roumain dirigée dans ce sens donnerait de précieuses indications pour éclairer la vie sociale des Roumains dans l'ancien temps, tout en montrant dans quelle mesure chaque métier ou groupe social a contribué à enrichir la langue...

Si le mot *beuță* (avec les variantes *băuță*, *bouță*, *beuție*, *beunță*) qui est emprunté au serbe *bioce* « blancheur » signifie aujourd'hui « caillou blanc et rond de silex » c'est parce que les cailloux de nos rives sont en général de silex. — *A se brodi* dans le sens d'« arriver à point » et *a brodi* dans celui « bien tomber » n'ont pu prendre naissance qu'au bord d'un grand fleuve : arriver au moment où le *brod* « bac » est sur le point de faire sa traversée équivalente à arriver à point, à temps. *Brodi* s'est généralisé dans la langue et a été adopté par des gens ignorant ce qu'est un bac, parce que ce mot exprime par une formule simple un ensemble d'idées qu'on ne pourrait rendre sans lui que par une périphrase...

20. Le dictionnaire d'une langue ne doit ressembler ni à un cimetière, où ne pénètrent que les curieux et les parents des morts, ni à un obituaire, où sont enregistrés, avec la date de la naissance et de la mort, le nom des parents et des alliés, la liste des fonctions qu'ils ont occupées, les noms des défunts, comme sur un faire-part. Si le lexicographe est doué de sens historique et d'intelligence linguistique, il saura donner la vie à ce matériel mort. Connaissant les ancêtres, il s'efforcera d'établir quel est le fonds héréditaire ; connaissant les parents, les alliés et les amis intimes, il précisera ce que chaque mot leur a emprunté, au point de vue de l'âme et de la forme, au cours d'un contact quotidien avec eux ; découvrant les aptitudes naturelles, il étudiera dans quelle mesure celles-ci ont été décisives ; examinant les fonctions remplies par le mot, il recherchera les traces que ces dernières ont laissées dans son développement. Tel descendant d'une vieille famille noble, s'il se marie avec une fille du peuple ou fréquente des amis d'une autre classe sociale que la sienne, verra ses idées évoluer continuellement ; un haut magistrat, s'il est en même temps membre marquant d'un parti politique, membre du conseil de fabrique de sa paroisse, musicien passionné, aura des

manifestations différentes dans chacune des branches de son activité: il sera sévère comme homme politique, charitable dans les œuvres d'assistance, réaliste comme financier, idéaliste comme artiste etc.: de même les mots d'une langue se transforment et évoluent sans cesse dans leur contact et leur société avec les autres mots.

Un beau proverbe roumain dit: « la langue n'a pas d'os, pour pouvoir se plier à la pensée ». Ce n'est qu'en étudiant cette faculté d'adaptation, en examinant le mot dans la société de ses semblables, que nous pourrions écrire sa biographie. Établir son origine, sa forme et ses sens, ce n'est pas encore faire œuvre historique: c'est ressembler — selon la dure mais juste comparaison de GILLIÉRON — à ceux qui se croient biographes en écrivant: « Balzac, sur les genoux de sa nourrice, portait une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la Comédie humaine ». En vérité, au point de vue linguistique, à quoi me sert de savoir que notre verbe *găsi* « trouver » vient du slave *gasiti* — étymologie évidente et indiscutable — si je suis incapable d'expliquer comment le sens d'« éteindre » du mot slave a pu devenir « trouver » en roumain? Les mots les plus difficiles pour le lexicographe ne sont pas ceux dont l'étymologie est inconnue; en effet, trouver l'origine d'un mot, c'est souvent une simple question de temps et de patience: il faut feuilleter les dictionnaires des diverses langues dont il peut dériver. La difficulté porte sur les mots qui ont plusieurs sens, dont en général l'étymologie est claire. Si on ne se contente pas de classer ces sens selon des critères purement formels, si on cherche à établir aussi le rapport intime qui unit ces sens et à expliquer les liens de causalité, alors le dictionnaire sera vraiment ce qu'il doit être: l'histoire, la biographie de la langue.

J'achèverai ce travail sur une question de terminologie. On a souvent essayé ces derniers temps de renverser les divisions traditionnelles de la Grammaire — ce mot étant pris dans son sens le plus large — ; cependant, je crois qu'il faut conserver les chapitres adoptés jusqu'ici, qui partent du son, passent aux désinences et aux affixes, arrivent au mot et à la construction de la phrase et terminent par le style: *phonologie, morphologie, dérivation* — ces deux dernières traitées ensemble par certains — *lexi-syntaxe* et *stylistique*..

Chacun de ces chapitres doit comprendre une partie historique et descriptive, et une partie de principes, de biologie. Pour

la *lexicologie*, la première est constituée par le *Dictionnaire*; la seconde devra donner une synthèse des résultats analysés dans le *Dictionnaire*. La *sémantique*, la *contamination*, l'*étymologie populaire* en constituent des chapitres; ceux-ci étudieront principalement les causes des changements de sens, le rapport entre les synonymes, l'influence réciproque des mots, l'altération de leur forme par de faux rapprochements étymologiques, etc.

Mais nous n'avons pas entièrement rempli notre mission d'hommes de science en décrivant les faits et en en tirant des conclusions de nature linguistique. Reste la partie peut-être la plus importante, parce qu'elle relie le philologue et le linguiste aux autres scrutateurs de la vérité éternelle: le côté méthodique. Comment faut-il traiter le sujet pour que nos études suivent la bonne voie? Telle est la question dont nous devons être sans cesse préoccupés, pour empêcher nos successeurs de tomber dans nos erreurs; voilà le plus bel héritage, acquis à grand peine par notre expérience, que nous puissions laisser à ceux qui sont appelés à continuer notre œuvre.

Comment faut-il écrire un *Dictionnaire*? C'est à la *lexicographie* qu'il appartient de répondre à cette question.

En m'efforçant d'ordonner une partie des notes que j'ai réunies au cours de mes travaux en vue du *Dictionnaire* de l'Académie roumaine, j'ai essayé dans ces quelques pages d'apporter une contribution à la *lexicologie* et à la *lexicographie*.

En dédiant cette étude à celui ¹⁾ qui, depuis des années, par ses lumineux travaux, nous apprend à étudier les mots dans leur vie complexe et à mettre les grands progrès méthodiques de la science au-dessus de l'éclaircissement des petits détails, l'élève a voulu donner au Maître un faible hommage de sa reconnaissance.

¹⁾ Ce travail a été dédié à HUGO SCHUCHARDT, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire; il lui a été offert comme hommage par l'Académie roumaine, dont il était membre d'honneur.

3. AU SUJET DES NÉOLOGISMES *)

Le problème du mot entré dans la langue par la voie des classes cultivées — car c'est dans ce sens large que nous entendons le *néologisme* — s'est posé aux Roumains pour la première fois dans toute son ampleur au moment où notre vie a commencé à s'occidentaliser. Cela ne veut pas dire que les néologismes n'aient commencé à pénétrer dans la langue roumaine que depuis une centaine d'années à peine. Une foule de mots d'origine slave n'ont pas été empruntés par contact direct entre le peuple roumain et le peuple slave mais étaient, au moment où ils ont pénétré dans notre langue, des néologismes. Les chancelleries, où les actes étaient rédigés en slavon, et surtout l'Église, dont la langue liturgique était slave, ont donné à la langue roumaine une foule de mots nouveaux. Le nombre de ces néologismes est plus élevé qu'on ne l'admet en général. Ce qui nous le fait supposer, c'est de voir combien nombreux et variés sont les mots « savants » entrés dans les langues d'occident par le latin des chancelleries et surtout de l'Église catholique. Certains des slavonismes littéraires, comme *blagoboreț*, *blagorod*, *blagocestiv*, etc., sont restés enfouis dans les écrits des anciens traducteurs et théologiens; mais d'autres — et c'est le plus grand nombre, comme *blagoslovi* « bénir », *cin* « ordre monastique », *slavă* « gloire », etc. — ont pénétré dans le parler commun. Il est malaisé de distinguer aujourd'hui ces emprunts opérés par la voie littéraire, des emprunts qui y sont entrés par contact direct avec les Slaves, car ces derniers non plus n'ont pas participé aux grandes transformations phonétiques du roumain. Toutefois dans certains cas la forme des mots nous permet de faire de telles distinctions: à côté du verbe *a sfârși*, par exemple,

*) 1931. *Despre neologisme*. « Inchinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 de ani » (Hommage à N. Iorga à l'occasion de son soixantième anniversaire), 345—359.

emprunté par le paysan roumain au paysan slave, nous avons le doublet *a săvârși* entré dans la langue par l'intermédiaire de l'Église, où le paléoslave съкръшнѣти se lisait *sāvârșiti*.

Plus tard, surtout à l'époque phanariote, les écrivains roumains et la langue des classes supérieures ont accueilli de nombreux néologismes d'origine grecque. La plupart de ces derniers ont disparu à leur tour de la langue, mais quelques-uns se sont néanmoins conservés dans la langue littéraire, surtout chez les écrivains d'origine urbaine ou chez ceux dont la famille gardait la tradition grecque, chez Caragiale par exemple. Relativement peu ont pénétré dans le peuple, et cela seulement dans les anciennes Principautés. Des mots comme *anost*, *nostim*, *simandicos*, *mă sinchiesc*, *catadicsesc* etc. pénètrent à peine de nos jours dans la langue des intellectuels de Transylvanie. Les comédies d'Aleksandri, où le poète a introduit à dessein une multitude de ces néologismes d'origine grecque afin de caractériser le langage des classes supérieures dans la première moitié du siècle passé, ne peuvent plus se lire aujourd'hui sans commentaire. Aleksandri lui-même a senti le besoin d'ajouter à la fin des volumes de son « Théâtre » un Glossaire.

D'une extension encore plus réduite et d'une vitalité plus faible sont les néologismes d'origine turque, employés surtout par les écrivains des Principautés vers la fin du XVIII-e siècle et le début du XIX-e. Ces néologismes ont été rassemblés avec beaucoup de soin par L. ȘĂINEANU dans son *Influența orientală asupra limbii și literaturii române* (Bucarest, 1900). Certains de ces « turquismes », d'origine arabe, nous sont revenus au siècle passé par le canal du français: tel est le cas, par exemple, de *chioșc*, connu déjà de nos écrivains du XVIII-e siècle, qui l'avaient emprunté au turc.

Une grande partie des magyarismes de Transylvanie n'ont été au début que des néologismes, employés seulement par la classe cultivée, qui venait en contact plus fréquent avec l'administration et la noblesse hongroises. Même les premiers traducteurs d'ouvrages religieux, bien que leurs modèles fussent slaves, empruntaient des mots hongrois pour rendre des notions « savantes », comme « prisonnier » (*fuglu* dans le Codex de Voronetz, du hong. *fogoly*). La profondeur de cette influence du hongrois sur certains Roumains à demi magyarisés, comme Mihai Halici, a été remarquée par M. N. DRĂGANU, DR, IV, p. 77 sqq.

Au temps des dominations étrangères ont pénétré en Bucovine de nombreux néologismes d'origine allemande et en Bessarabie des néologismes russes.

Le néologisme a donc existé chez nous depuis qu'il y a une littérature roumaine: le mot *chit* « baleine » fut d'abord un néologisme, introduit par les livres ecclésiastiques, de même qu'aujourd'hui *balenă* est un néologisme.

Les premiers traducteurs, encore mal habitués à écrire en roumain et obsédés du scrupule de traduire avec la plus grande fidélité, nous ont donné ces versions où le sens de la phrase les préoccupe moins que le parti-pris de rendre chaque mot étranger par un mot roumain correspondant. C'est ainsi que du slave, *srebro-sěčiči* — qui déjà n'était que la traduction littérale du grec ἀργυροκόπος — le traducteur (de l'*Apostol* de Voronetz) a fait *argintu-tăietor*; et quand les moyens lui faisaient défaut, il introduisait directement le mot slavon dans sa langue: *pocaanie*, *zboriște*, etc. Le fait se répétait d'autant plus fréquemment que le traducteur était plus familier avec la langue étrangère. Ainsi que l'a montré M. CARTOJAN (*Cărțile pop.*, 202), le traducteur du serbe de l'*Alghinușă* a introduit dans son texte des néologismes tels que *diială*, *liuboste*, *a se văznesi*, *târpenie*, etc., quoique leurs correspondants roumains « *faptă* », « *iubire* », « *a se mări* », « *putere* » ne dussent pas lui être inconnus.

Le métropolitain Varlaam, issu du peuple, a une langue moins émaillée de néologismes que son contemporain Dosofteiu, lequel, au témoignage du chroniqueur, « n'était pas de basse origine... , savait beaucoup de langues: grec, latin, slavon, et d'autres encore »; Ion Neculce écrit une langue plus roumaine que son érudit protecteur Démètre Cantémir.

En général toutefois, dans l'ancienne littérature, le problème du néologisme n'est pas l'objet d'une préoccupation collective, mais chaque écrivain le résout selon les indications de son bon sens. Le plus souvent les concessions faites au néologisme dépendent de la mesure dans laquelle il est accueilli par les classes sociales à qui s'adresse l'écrivain: Dionisie Eclesiarhul, Stolnicul Dumitrache et même Ienăchiță Văcărescu écrivent une langue farcie de ces néologismes turcs, si familiers aux boyards de leur temps.

Le néologisme devient pour la première fois chez nous objet de discussion dans les cercles littéraires d'il y a un siècle environ.

Comme chez la plupart des peuples — chez les Latins influencés par les Grecs, chez les Allemands des XVII^e et XVIII^e siècles imprégnés de culture française, etc. — un nouveau genre de vie, de nouvelles conceptions devenues dominantes demandaient chez nous aussi de nouveaux moyens d'expression. Quelle révolution s'est produite dans la langue littéraire par cette brusque orientation vers l'Occident chez ceux qui avaient encore été élevés dans les écoles grecques, c'est ce qui ressort du témoignage bien connu d'un voyageur, le boyard DINU GOLESCU, dans sa fameuse *Insemnare a călătoriei mele* (Relation de mon voyage) parue à Bude en 1826: « J'ai commencé à l'écrire... dans la langue de ma nation, mais au bout de quelques jours j'ai été forcé de l'écrire en langue grecque, car il m'arrivait souvent de voir des choses dont je ne possédais pas les noms dans ma langue nationale, comme... *statue, cascade* et d'autres, pour lesquelles j'aurais dû réfléchir des heures afin de savoir où je pourrais les emprunter ».

Et pourtant, à l'époque où s'imprimait le livre de DINU GOLESCU, la réponse à cette question avait été donnée une fois pour toutes. En Transylvanie, un puissant mouvement culturel réclamait avec décision un retour « à notre mère Rome », et dans les Principautés un courant toujours plus fort nous poussait à puiser à la source féconde de la culture française. Mais il restait d'autres problèmes à résoudre touchant les emprunts de mots nouveaux, et ces problèmes ont fort préoccupé nos écrivains, surtout dans la première moitié du siècle passé.

Dans son *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle* (en roumain) M. N. IORGA accorde une attention particulière, et à juste titre, aux discussions sur la langue littéraire — qui ne portaient pour la plupart que sur la manière de faire les emprunts et la proportion dans laquelle les admettre — discussions ouvertes entre les écrivains d'en-deçà et d'au-delà des Carpathes, ainsi qu'entre ceux que séparait encore politiquement le Milcov. Presque aucun des écrivains importants de cette époque n'est resté indifférent à ce problème, abordé et repris dans les préfaces des livres, dans des articles de polémique et dans la correspondance privée. Les exceptions sont rares: ainsi je ne sache pas que Gr. Alexandrescu ait jamais été attiré dans cette discussion générale; cette indifférence expliquerait jusqu'à un certain point pourquoi la langue qu'il écrit, inférieure à son talent poétique, est ce qui gâte le plus le plaisir que nous avons encore à le lire. En échange

il nous est resté, entre autres, de Costache Negruzzi — qui a été pour la langue de notre prose artistique ce qu'Eminescu a été pour la langue de la poésie roumaine — cette *Lettre à Eliade* (publiée dans « Muzeul Național » en 1836, 141—142), qui posait déjà en 1836 les questions comme nous les posons encore en partie aujourd'hui et proposait des solutions que l'usage le plus souvent a consacrées au cours des cent années qui ont suivi.

Sans entrer dans l'analyse de ces discussions, nous présenterons pourtant quelques observations d'ordre général.

Le néologisme d'origine latine ou néo-latine a produit une véritable « re-romanisation » de notre langue, en l'enrichissant d'un grand nombre d'éléments romans qui ont rempli les vides laissés par l'usure naturelle et la perte des mots traditionnels, à la place desquels s'étaient introduits des vocables étrangers. Les mots « culturels » et le vocabulaire que la classe cultivée avait emprunté à diverses époques par la voie savante aux peuples voisins et qui avait commencé à pénétrer déjà dans le parler populaire sont eux aussi remplacés, en tout ou en partie, par des néologismes romans: on commence à dire *amendă* au lieu de *geremea*, *bijuterie* au lieu de *giuvaer*, *casetă* se substitue à *be-sactea*, *cisternă* à *hazna*, *dificil* (pour la nourriture, les goûts) à *belaliu*, *gelos* à *zuliar*, *nobil* et *nobleță* à *blogorod* (*blogorodnic*), à *evghenist* et au *nemeș* des Transylvains, *pompier* à *pojarnic*, *colonel* à *polcovnic*, etc. Les autres langues sœurs ont perdu elles aussi au cours des siècles, et c'est naturel, beaucoup de mots hérités du latin, mais en Occident les vides ont été comblés le plus souvent par de nouveaux emprunts, opérés par la voie savante, au latin ou aux langues sœurs. Ces nouveaux emprunts, par leur forme que n'a pas modifiée une évolution millénaire, se rapprochent des mots latins beaucoup plus que les mots transmis de père en fils: le néologisme *nature* en français rappelle immédiatement le latin *natura*, tandis que dans *eau* (prononcé *o*) ou dans *chaud* (prononcé *šo*) aucun son ne rappelle plus le latin *aqua* ou *caldus*. Alors que chez nous les mots primitifs sortis de l'usage avaient été remplacés au cours des siècles par des néologismes d'origine étrangère éloignant de plus en plus notre langue de la langue latine, chez les autres peuples néo-latins au contraire c'est le néologisme lui-même qui a sauvé l'aspect roman de la langue.

C'est cet aspect roman que nous avons retrouvé nous aussi au cours du dernier siècle. Mais, tandis qu'en Occident les

néologismes étaient entrés peu à peu et avaient eu le temps de se répandre jusque dans le peuple, chez nous ils ont fait irruption tout d'un coup, en telle quantité et limités à une classe sociale si restreinte qu'ils menaçaient d'intoxiquer la langue.

Mais, comme dans toutes les époques de crise aiguë, c'est le bon sens inné de notre peuple qui nous a sauvés d'erreurs dangereuses. Tandis que des peuples de notre voisinage immédiat, les Grecs purificateurs et les Hongrois novateurs, se sont laissé convaincre par les idées de théoriciens qui leur imposaient une langue artificielle, nous avons su résister aux puristes, qui faisaient appel à notre sentiment de fierté nationale et voulaient chasser de la langue littéraire les mots d'origine non-romane, devenus au cours des siècles partie intégrante de notre patrimoine. Malgré tout le prestige d'un Eliade Rădulescu et malgré le fanatisme de « phonétistes » comme Aron Pumnul ou de « latinistes » comme Laurian et Massimu, les tentatives pour donner un aspect artificiel à notre langue sont restées sans résultat. Des esprits pondérés et lucides ont opposé à ces tendances révolutionnaires une propagande enthousiaste pour la littérature populaire, d'où ressortait tout le charme d'une langue harmonieusement développée à travers les âges. D'autre part, grâce à la publication des vieilles chroniques nationales, la langue a pu conserver une continuité de développement dans sa ligne traditionnelle.

Mais cette lutte de plusieurs dizaines d'années ne s'est pas terminée par la victoire des traditionalistes sans que les tentatives révolutionnaires aient laissé de traces dans la langue. Des mots comme *demn* « digne » et *demnitate* « dignité », employés aussi dans le cercle de la « Dacia literară » (C. Negruzzi, Alecsandri, Bălcescu), sont un héritage des phonétistes, qui (d'après l'analogie de *signum* devenu *semn* et de *lignum* devenu *lemn*) avaient donné au néologisme *dignus* — destiné à remplacer *vrednic*, d'origine slave — cette forme roumanisée. En Transylvanie la roumanisation a fait un pas de plus que dans les anciennes principautés, car le féminin de *demn* y est *deamnă* (non *demnă*), comme dans les vieux mots.

On s'imagine d'ordinaire que les premiers néologismes d'origine latine sont dus à l'école transylvaine de la fin du XVIII-e siècle et du début du XIX-e, et l'on rend cette dernière responsable des tendances « latinisantes ». De même on croit en général que le purisme commence avec les représentants de cette école

et qu'il a cessé avec l'ouvrage qui l'a poussé à l'absurde, le *Dictionnaire* de Laurian et Massimu.

Ces opinions ne sont vraies qu'en partie. Avant tout, les néologismes d'origine latine se trouvent déjà chez nos anciens écrivains. Il est explicable qu'un Démètre Cantémir, qui nous a laissé des œuvres en latin, ait emprunté certains termes à cette langue, qu'il connaissait si bien, ou au grec. C'est ainsi que nous trouvons chez lui des néologismes latins ou gréco-latins comme *academic* (*Hron.*, 179), *activitate* (*Ist. ier.*, 152), *aderință* (*Hron.*, 107), *afectajie* (*ib.*, 116), *anatomie* (*Ist. ier.*, 7), *cfartană* (= *quartană*, *ib.*, 96), *cataractă*, *instrumenturi* (*Hron.*, 86) *limbic* (= *alambic*, *Ist. ier.*, 1140), *orație* (*Hron.*, 258), *organ* (*Ist. ier.*, 219) ou purement grecs comme: *gheograf*, *hronologhie*, *etimologhie*, etc., qu'il explique d'ailleurs au début de son « *Istoria Ieroglifică* ». [Il a même des néologismes que les écrivains du XIX-e siècle n'ont pas osé employer, par exemple *content*, dont il va jusqu'à dériver le verbe *a se contetui*]. Chez le métropolitain Dosofteiu, versé lui aussi en latin, et surtout en grec, nous rencontrons *cauză* glosé par « *vină* » (grief, culpabilité) (*Viețile sf.*, I), *diadâmă* (*Acatist*, 13), *filosof* (*ib.*, II), *illustrie* (*Viețile sf.*, 88), *testament*, *zefir* (*ib.*, 193), puis *ilectru* (*ἤλεκτρον*) etc. Mais chez les autres écrivains aussi nous trouvons de semblables néologismes, plus ou moins courants chez les lettrés, avant tout chez les chroniqueurs élevés dans les écoles humanistes de Pologne, à la « Grande école » de Constantinople ou dans les universités d'Occident (le « *stolnic* » Cantacuzène). C'est ainsi que nous avons *atlas*, *cardinal*, *castel* et *castelan*, *catolic*, *cavalerie*, *comisar*, *cometă*, *coronație*, *cronicar*, *episcop*, *fantastic*, *filosof*, *gentilom* (glosé par « *celebiu* »), *prințipe*, *republică*, *țeremonie*, *tiran*, *tractat* etc., chez les chroniqueurs; *organe* (instrument de musique, connu grâce aux Saxons de Brașov) chez Coresi; *artic* (= *articulus*), *rasă* dans la *Pravila Moldovei* (Code de Moldavie); *tiran* dans la *Bible de Bucarest* (1688), etc. Certains d'entre eux, comme *coroană*, sont devenus populaires et ont été assimilés quant à la forme aux mots anciens.

Tandis que chez les Transylvains de nombreux latinismes sont empruntés par l'intermédiaire de l'allemand, dans les anciennes principautés, surtout en Moldavie, les néologismes d'origine latine sont entrés par le canal des langues slaves. Ainsi Gr. Ureche et M. Costin ont emprunté aux Polonais *infulă*, *podagrie*, etc. Des mots comme *luminajie* (et une grande partie des substantifs

terminés en *-ție*), *inspector*, *ofițer*, *pantaloni*, *surtuc* (« surtout ») et des variantes comme *gheneral*, *regiment*, etc., nous sont venus au cours des occupations russes, par l'intermédiaire de nos voisins de l'est influencés un peu plus tôt que nous par la culture occidentale. Dans une étude, déjà ancienne et incomplète, publiée dans le second « *Jahresbericht* » du Séminaire de Weigand, C. SANZE-WITSCH a donné une liste de ces néologismes d'origine latine ou germanique qui nous sont venus par les Russes. L'influence grecque dans la transmission de certains néologismes, latins ou romans d'origine, se reconnaît dans des formes comme *ambarcarisi* « embarquer », *insultarisi* « insulter », *regularisi* « régler », etc., employées par nos ancêtres. [Intéressant est le verbe *costa* qui a remplacé l'ancien *face* et *ținea* « faire » et « tenir » qui s'employait autrefois et s'emploie encore à la campagne dans le sens de « coûter ». Avant que ce néologisme se fût généralisé sous cette forme qui reflète l'italien *costare* ou l'allemand *kosten*, il y avait en Transylvanie les formes *cuștălui*, *cuștuli*, *cuștui* — qui trahissent l'intermédiaire hongrois (*kostálni*) — et dans l'ancien royaume la forme *costisi* — qui vient un néo-grec *κοστίζω*. Tandis que cette dernière forme, qu'employait encore I. Ghica, ne s'entend plus que très rarement, l'adjectif verbal qui en est tiré, *costisitor*, s'est conservé, étant le seul correspondant du français « coûteux » (et non pas *costător*)].

L'influence italienne a été elle aussi assez puissante, surtout à la cour de Brâncoveanu et plus tard, vers la fin du XVIII^e siècle. Dès avant l'invasion du néologisme italien due à Eliade et à ses élèves, nous avons des mots comme *fine*, *politică*, *tragedie*, etc., dans les « *Almanachs* » de Ion Românuț, rédigés d'après les fameux « *Foglietti novelli* » italiens. La forme *istroment* (au lieu du plus récent *instrument*) se trouve en 1707, puis en 1794. Șincai introduit *cece* et d'autres mots; Ienăchiță Văcărescu adopte, pour sa *Grammaire*, la terminologie italienne, et il emploie des mots comme *a se împatroni* (it. *impadronirsi*), etc.; *legat*, *copie*, *interes*, etc., qui apparaissent dans une traduction du grec en 1780 (cf. « *Grai și suflet* », III, 150) semblent avoir été courants; [Iordache Goleșcu emploie l'adjectif *curioz* et *bagatelă* en ajoutant: « comme disent les Italiens » et en expliquant ce dernier par « une chose de rien »; de même le poète Costache Conache emploie la forme *scheletru*, prise à l'italien]. A. Pann et plus tard S. Marcovici ont la forme *șenă* (pour *scenă* d'aujourd'hui); d'autres ont *novită*, *straordinar* etc.

Ceux qui les premiers ont prôné un rapprochement volontaire et méthodique vers le latin, avec tendance à l'épuration du vocabulaire, ont été les promoteurs de l'école transylvaine. Mais plus en théorie qu'en pratique. Samuil Clain use habituellement de la langue de nos anciens écrivains religieux, et Șincai et Petru Maior n'ont que relativement peu de latinismes. On peut faire la même constatation au sujet du *Lexicon de Buda*, qui était pourtant tout indiqué comme moyen d'épuration de la langue. Mais ce qu'on observe, chez ces « latinistes », c'est la tendance à expliquer à tout prix par le latin l'étymologie des mots d'origine étrangère, plutôt que leur remplacement forcé par des néologismes de provenance latine. De même leurs contemporains, ces ardents vulgarisateurs de connaissances utiles dans les masses, n'osent guère introduire les mots nouveaux. Lorsque le néologisme leur semble pourtant indispensable, ils lui adjoignent entre parenthèses une explication à la portée de chacun, comme le font aujourd'hui encore certains journaux de Transylvanie et de Bucovine publiés pour le peuple. On observe la même attitude chez les meilleurs écrivains des Principautés dans la première moitié du XIX-e siècle. En 1857 Aristia croit encore nécessaire d'ajouter à sa traduction des *Vies* de Plutarque un « *Vocabulariu pentru zicerile introduse sau reformate în tomul acesta* » où nous trouvons expliqués jusqu'à des mots comme: *afacere, animal, fluviu*, etc. De même V. Pogor donne un glossaire pour sa traduction de la *Henriade* de Voltaire, etc.

Ce qui caractérise nos écrivains du siècle passé, surtout dans les premières décades, c'est l'esprit traditionaliste et une grande timidité devant les néologismes. Avant d'admettre le mot nouveau, ils recherchaient dans le trésor lexical héréditaire les mots capables de rendre, par divers élargissements de sens ou par des combinaisons neuves, l'idée à exprimer. C'est grâce à cette adaptation de la langue ancienne aux besoins de la vie nouvelle, grâce à ce remodelage actif et incessant des matériaux, que nous avons pu prendre la voie normale, celle que suivent d'habitude les langues de vieille tradition, au développement progressif et sans à-coup.

Un esprit traditionaliste et une attitude réservée à l'égard des mots étrangers ont fait que les écrivains de la génération de 1848 — Kogălniceanu, Bălcescu, C. Negruzzi, Alecsandri etc. — ont

suivi la coutume de leurs parents, qui disaient *slobozenie* et *mădular* pour *libertate* et *membre* (d'une corporation); c'est à dire que ces écrivains traduisaient par des mots ou des formations de mots roumains les notions nouvelles qui s'imposaient à eux par suite du nouveau genre de vie. Dans le fameux *Necrolog a lui Ștefan cel Mare* et dans *Cuvântul unui țăran* — où d'ailleurs la note archaïque est voulue — nous trouvons *curgere de voroavă* au lieu de « *elocvență* », *învățat la voroave* au lieu de « *elocvent* », *vieața din parte* pour « *vieața privată* », etc. Au lieu de « *seră* », C. Negruzzi emploie *florărie*, qui est resté dans la langue des classes supérieures — car seules elles pouvaient se permettre le luxe d'avoir des serres — de sorte que nous le rencontrons encore dans les ouvrages de Brătescu-Voinești.

C'est là l'époque où ont commencé à prendre forme et à recevoir droit de cité quelques termes qui nous font l'impression de mots anciens et authentiquement roumains. Les uns sont encore employés par les écrivains modernes, d'autres ont vieilli ou ont pris un cachet archaïque.

Pour l'idée exprimée par le néologisme « *detaliat* » notre peuple emploie la locution *d'a fir a pâr*; comme toutes les expressions périphrastiques, celle-ci est un peu lourde et ne permet pas la formation d'un substantif correspondant au néologisme « *detaliu* », si nécessaire. C'est chez C. Negruzzi que nous rencontrons pour la première fois la formation *amănușit* — qui, dans le parler populaire, ne signifie que « *réduit en petits morceaux* » — et le substantif *amănunt*. Des verbes du genre de *alăpta* ne sont pas non plus de mots populaires — le paysan ne dit pour « *allaiter* » que *lăptez* ou *aplec* ou *dau să sugă* — mais des adaptations savantes de mots populaires à leurs modèles français.

Voici d'autres exemples de cette espèce :

Amintire est la traduction du français « *souvenir* »; *catifelat* est formé d'après le français « *velouté* »; *desnodământ* rend avec des éléments roumains « *dénouement* »; *descăpățina* — plus rarement employé — traduit « *décapiter* »; plus fréquent est *încăpăținat*, formé sur « *entêté* »; *a împăia* traduit « *empailler* », *a se împăuna*, « *se pavaner* », *îndurerat*, « *endolori* » (au moral); *înainta* est formé sur « *avancer* »; *înfrunta* et même le déverbatif *înfrunt* (chez C. Negruzzi) sont modelés sur le fr. « *affronter* » et « *affront* »; *înjosi* rend « *abaisser* », *înlănțui*, « *enchaîner* », *înlocui*, « *remplacer* », *innăscut*, « *inné* », *innisipa*, « *ensabler* », *înstelat*, « *étoilé* »;

însorit, « ensoleillé », *însuși*, « approprier », *mărinimos*, « magnanime », *numeros*, « nombreux »; *reînnoi* est formé d'après « renouveler », *remuşcare* d'après « remords » (it. rimorso), etc. Certaines de ces formations se trouvent à côté du néologisme qu'elles traduisent, ainsi: *fiesc* — bien que nous le trouvions chez Ispirescu — n'est pas un mot populaire mais une traduction du néologisme « filial »; *împrejurare* est la roumanisation, opérée de bonne heure, de « circumstanță » (lat. circum = împrejur); *înrâurire* traduit « influență » (cf. d'ailleurs l'allemand « Einfluss »); *însufla* traduit « inspira »; *neatârnaire*, *neatârnat* rendent « independentă » et « indépendant »; *propășire* traduit « progres » (lat. gressus = pășire); *nemijlocit* est calqué sur « immédiat ».

Parfois un rapport étymologique — juste ou non — s'est établi entre le mot importé et les mots existant dans la langue. Chez les plus anciens écrivains du siècle passé nous trouvons la forme *relege* au lieu de « religie », par rapprochement avec « lege »; *negriji* et *negrijință* au lieu de « neglija » et de « negligență », par rapprochement avec « grijă » (souci), qui est un mot d'origine slave; de la même façon l'adjectif *hidos*, du fr. « hideux », a été rapproché de « hâd »; Alecsandri et Bălcescu ont formé, par rapprochement avec « fiară » (bête sauvage), un *fieros* rendant le français « féroce »; *aiurit*, au sens de « lunatique », est, comme l'a montré M. I. IORDAN, le fr. *ahuri* rapproché de « aiurea » (ailleurs).

Dans beaucoup de cas, au lieu d'introduire le mot étranger, on a donné à son correspondant roumain, surtout quand celui-ci était de même origine que le mot néo-latin, les sens de ce dernier. Lorsque C. Negruzzi écrit que « timpul era *coperit* » et le vieux traducteur de Florian, Alecu Beldiman, que « Săbinianii... *coperiți* de rane... se întorc », ou lorsque l'économiste I. Ionescu parle de « dealuri *coperite* cu pomi, grădini și vii », ces auteurs, de culture française, ont donné au mot roumain des sens figurés qu'il n'a pas dans le parler populaire mais qui sont habituels en français (*couvert*). *A abate*, dans le sens d'« abattre » (*Năprasnica secure Abate toți copacii din falnica pădure. Alecsandri*) ou *abătut*, dans le sens de « déprimé, découragé » (*Dan se simțea abătut. Eminescu*) rendent par un mot roumain le français *abatte* ou *abattu*, de même origine (lat. *abbattuere*) que le verbe roumain, lequel n'a pas pourtant ces sens dans la langue traditionnelle du paysan, mais ceux de « détourner quelque chose de la direction prise » (*Abat apa, je dérive l'eau*), de « se rendre, s'arrêter quelque part »

(*S'a abătut pe la cârciumă*, il s'est arrêté au cabaret), ou d'« avoir une envie subite » (*Le abate și la păsări de vreo două ori pe an*, « les oiseaux aussi, l'envie les prend environ deux fois l'an ». Eminescu). Odobescu donne à *freamăt* le sens du français « frémissement » (*Aceste cuvinte așa dulce șoptite, deșteaptă în inima voinicului un freamăt necunoscut*) et à *aburos* le sens figuré du français « vaporeux » (*Tânăra fecioara, cu conciuł semănat cu diamanturi, cu aburosul zavon de filialiu...*). L'ancien *cerc* s'emploie aussi dans des expressions comme *Regele a făcut cerc*, *un cerc literar*, *cerc vișios*, sans qu'on ressente le besoin d'introduire comme néologisme le français « cercle » ou l'italien « circolo ». Le mot *carte* « livre », bien qu'éveillant dans notre esprit une autre image que « carte » dans l'esprit du français, est néanmoins employé (parfois avec la variante *cartă*) dans les expressions *carte de joc*, *carte de vizită*, *cartă postală*. Nous rendons « poudre » (du latin *pulvis*, *pulveris*) par *pulbere* et surtout par *praf*, quand il est question de médicaments ou de poudre à fusil; ce n'est que comme article d'importation que nous l'avons emprunté sous sa forme française, *pudră* (poudre de riz, etc.). Au siècle passé on introduit en roumain une foule de calques du genre de *bine înțele* (fr. *bien entendu*, it. *ben inteso*), de *în cunoștință de cauză*, etc., qui rendent avec des mots roumains les idées pensées d'abord par un esprit étranger mais si bien assimilées par le nôtre qu'elles ne nous font plus l'impression d'être étrangères. M. IORGA a souvent de pareils calques, telle la construction si fréquemment employée et si imitée par d'autres: « *Marele poet care a fost Alecsandri* » (le grand poète qui a été Alecsandri) ou « *În orice împrejurări Miron Costin a fost cineva, pe când Niculae Costin datorește totul altora* » (... Miron Costin a été quelqu'un...).

Cette timidité devant le néologisme et cette tendance à le rendre par des éléments existant déjà dans la langue n'étaient pourtant pas partagées de tous nos écrivains.

Ainsi Paris Mumuleanu écrivait dans la Préface de ses *Caractères*: « Cultivons notre langue parlée et ne prenons aux Grecs et aux Latins que les mots qui nous feront besoin; employons tous les mots et locutions slaves qui sont doux à notre oreille et accoutumés dans le peuple: tous ceux qui ne sont que dans la bouche des gens instruits et qui sont rudes à nous écorcher la langue et à nous casser les dents, laissons-les »; il était plus

préoccupé de l'harmonie de la langue, désireux de réduire l'introduction du néologisme au strict nécessaire et de ne remplacer le mot d'origine slave que dans la mesure où il était lui-même un néologisme. Au contraire Eliade Rădulescu se prononce dès le début, de façon décidée, en faveur du plus large renouvellement de la langue littéraire à l'aide de néologismes, car « nous n'empruntons pas », écrit l'élève de G. Lazăr dans sa *Grammaire*, « nous prenons audacieusement à notre mère l'héritage, et à nos sœurs la part qui nous revient ».

Nous savons tous où ont abouti les tendances à remplacer les mots d'origine étrangère; la réaction puissante, qui est partie surtout de Iassy, était naturelle.

En effet, à côté des écrivains, toujours inquiets de trouver la forme la plus propre et l'expression la plus harmonieuse et la plus claire de leurs pensées, il y avait la multitude des savants et des techniciens, dépourvus en général de préoccupations d'ordre esthétique et au langage desquels le terme technique s'imposait avec brutalité. Le docteur Molnar Piuaru, dans ses ouvrages de vulgarisation, avait beau écrire *cumpăt* au lieu de « regim » ou « dietă »¹⁾, les professeurs des facultés de médecine récemment créées avaient besoin d'introduire des termes non-équivoques: pour « picior » par exemple, il fallait faire la distinction entre la « gambă » et le « picior » proprement dit ou pied.

Si l'on examine la terminologie médicale roumaine, la multitude excessive et fâcheuse des néologismes saute aux yeux. Les causes en sont variées. La science étant internationale, il existe depuis longtemps chez les savants la tendance, légitime au point de vue théorique, à employer une terminologie conventionnelle, qui est en majeure partie gréco-latine. Les noms latins sont comme les jetons que nous voyons sur les tables de jeu: les joueurs les emploient plus facilement que la monnaie de métal ou de papier. Si réellement tous les termes anatomiques étaient latins, un docteur roumain, un russe ou un chinois s'entendraient sans peine. Mais en pratique ce principe n'est pas appliqué de façon conséquente: aucun médecin ne dit *oculus*, *digitus*, *nasus*, mais le roumain *din ochiu*, *deget*, *nas*, le français *œil*, *doigt*, *nez*, l'allemand *Auge*, *Finger*, *Nase* etc. Ainsi s'explique le fait curieux que nos

¹⁾ Sur la timidité avec laquelle notre premier auteur de traités médicaux admettait le néologisme, cf. Dr. V. BOLOGA, DR, IV, 583 et suiv.

médecins disent *ficat* mais *pulmon*; *rinichi* mais *cord*¹⁾ et *bilă* (au lieu de *inimă* et de *fiere*) et soient inconséquents en employant parfois le ferme technique *vezică* à côté du populaire *băsică*. Ils disent *creieri*, mais seuls quelques-uns ont traduit en roumain le diminutif *cerebel* en *creieruş*.

Fort peu de nos médecins ont eu le souci de bien parler roumain; à leur tour les étudiants, futurs docteurs, ont imité leurs maîtres, d'autant que jusque dans ces derniers temps les manuels dont ils se servaient étaient presque exclusivement français, de sorte que le mot français était le plus facile à retenir. Mais je suis certain que si, dans les manuels roumains qu'on commence à rédiger depuis quelque temps, les auteurs employaient *fiere* au lieu de *bilă* et *plămâni* au lieu de *pulmon*, de tels termes deviendraient usuels en une génération.

Un fait intéressant est que, avec le temps et l'accoutumance aux néologismes étrangers, nos médecins ont commencé à établir entre eux certaines nuances de sens qui n'existaient pas à l'origine. Ainsi mes collègues de la Faculté de Médecine affirment qu'entre *boală* et *malădie* ou entre *rană* et *plagă* il y a une différence de sens («*rană* est une plaie, *plagă*, mais infectée», m'a expliqué l'un d'eux).

Le néologisme médical est encore aidé dans sa propagation par le fait qu'en usant de termes techniques les médecins peuvent s'entendre au chevet du malade sans que celui-ci les comprenne, et aussi parce qu'une maladie à nom étranger semble à ce dernier plus intéressante que celle qui porte un nom usuel (cf. *migrenă* à côté de *dureri de cap*, *calcul* ou *litiază* à côté de *piatră*, etc.), enfin aussi parce que le terme technique, quand il est question de parties du corps, n'est pas désobligeant, du moins dans les commencements, tant qu'il n'est pas compris de tout le monde: les mots *hernie* ou *intestine* peuvent s'employer en société, tandis que *vătămătură* ou *mafe* passent pour vulgaires.

Il s'est passé à peu près la même chose pour la langue juridique. La seule différence est que, tandis que le malade, n'a pas besoin de comprendre la terminologie médicale celui qui est en cause

¹⁾ « Le médecin roumain parle des affections du *cord* (cœur), évitant par un scrupule excessif toute confusion avec les affections de l'*inimă* (id.), qui peuvent être d'autre nature. Le *cord* ne remplit que des fonctions physiologiques, celles du sentiment restant réservées à l'*inimă*. Seule cette dernière peut s'attendrir, mais non pas le *cord* ». A. PROCOPOVICI, *Mic tratat de Linguistică*, 98.

s'intéresse au plus haut point aux débats de son procès. Mais le fait que notre terminologie juridique a été envahie tout d'un coup par un grand nombre de néologismes, qui ont remplacé les anciens termes compris de tous, a eu pour conséquence qu'aujourd'hui le paysan et même l'homme cultivé ne comprennent plus ni la citation qu'on leur remet, ni la sentence qu'on leur lit. Maintenant que nos juristes s'occupent de l'unification des lois, il serait peut-être opportun d'examiner avec compétence la terminologie juridique de toutes les provinces roumaines et de consacrer comme termes techniques au moins les mots et expressions de nos vieux codes ou de la langue populaire qui ont résisté même à l'invasion des néologismes.

Il est probable que les termes *culpabil* et *culpabilitate*, qui ont pénétré aussi dans la langue commune des classes cultivées, se maintiendront à côté de *vinovat* et de *vinovăție*; mais des formations hybrides telles que *culpaș* ou même *culpeș*, où l'on a ajouté des suffixes populaires à un radical savant, pourraient être sacrifiées. Dans *culpă* à côté de *vină* nous avons un cas analogue à *maladie* à côté de *boală*: entre le néologisme et le mot populaire une nuance de sens a commencé à se préciser.

Ce qui nous frappe surtout quand nous ouvrons le *Cod civil* de Hamangiu, c'est la forme vieillie des néologismes eux-mêmes. Depuis cent ans que les néologismes ont commencé à pénétrer en masse dans la langue, ils ont été classés insensiblement dans les catégories existantes de la langue traditionnelle. Tout Roumain cultivé dit aujourd'hui: *creditor*, a *degrada*, a *distruge*, et non pas: « clădirea se va *destrui* » (§ 564), « lăsând să se *degrade* » (§ 558), ni: « bunurile sunt *imobili* » (= immobile, § 462), « *lapinii* ținuți pe lângă casă » (§ 458), « *minorele* va avea un *curatore* » (§ 425), etc.

Il est curieux de constater que ceux qui se sont montrés les plus réfractaires devant le néologisme inutile ont été chez nous les techniciens, quoiqu'on se fût attendu à les voir introduire eux-mêmes le plus de néologismes dans la langue. Assurément *locomotivă*, *telegraf*, *automobil*, *cinematograf* etc. conservent la dénomination internationale de l'invention. Mais telle « *roțiță* » (petite roue) dans un mécanisme compliqué conserve ses « *spițe* » (rayons) tout comme le roue du char ancestral, ainsi que ses « *dinți* » (dents) ou « *măsele* » (dents molaires) qui « se *îmbucă* » (ou se *angrenează*, s'engrènent) dans les échancrures d'une autre roue.

De même qu'en tout temps et comme chez tous les peuples, de très nombreux néologismes sont entrés par la voie du commerce. Presque toutes les marchandises importées, surtout celles de luxe, entrent avec leur nom étranger. Mais beaucoup de ces mots, en particulier quand ils désignent des articles de mode, disparaissent rapidement de la langue.

La voie la plus large par laquelle les néologismes ont pénétré chez nous est cependant la presse. C'est elle qui mettait les masses de lecteurs en contact avec la culture occidentale et les habitait au mot européen, qui, pour nous, était français; c'est la presse qui mettait en circulation les nouveautés et, partant, le mot nouveau; le journaliste, forcé d'écrire vite, n'avait pas le loisir de chercher le mot le plus convenable et le plus littéraire: il prenait celui qui se présentait le premier, c'est-à-dire, surtout s'il s'alimentait à la presse étrangère, le mot étranger; moins il était cultivé — et ce n'était pas chose rare au siècle passé — plus il cherchait à en imposer à ses lecteurs par l'emploi de mots « savants » ou de mots encore tout brillants de nouveauté ou d'exotisme.

Le journaliste a été secondé chez nous par la bonne société ou prétendue telle (imitée à son tour par les gens de plus chétive extraction): dans son admiration sans borne et d'ailleurs sincère pour tout ce qui était français, et grâce aux gouvernantes, aux écoles ou aux séjours prolongés et répétés à Paris, elle acceptait dans la conversation le néologisme d'origine française avec la facilité du sujet bilingue qui émaille son discours d'emprunts étrangers. Ceux qui revenaient de Vichy et continuaient leur cure à Slănic ou Călimănești n'allaient plus boire à l'« izvor » mais à la *sursă*. Les calques menaçaient de déformer le génie de la langue (dans la même mesure que les germanismes en Transylvanie): *Am foame* (j'ai faim) au lieu de « mi-e foame »; *iau masa* (je prends mon repas); *trenul pleacă pentru București* (le train part pour Bucarest), etc.

La réaction ne pouvait tarder. Elle se produisit chez les écrivains, les philologues et les critiques.

Les écrivains réagirent de deux façons, par la satire et par un rapprochement volontaire du parler populaire.

FACA dans ses *Franțuzite* (les « Françaises »), ALECSANDRI dans *Coana Chirița*, CARAGIALE dans ses comédies et ses esquisses ridiculisent ceux qui emploient avec excès ou incorrection des

néologismes. Leur exemple est suivi par d'autres écrivains. En même temps CREANGĂ révèle le trésor inépuisable de la langue populaire, ODOBESCU modèle avec des éléments anciens une langue nouvelle — un peu artificielle, il est vrai — ISPIRESCU écrit ses contes dans la langue des conteuses de veillées, DELAVRANCEA met en circulation une multitude de mots populaires, VLAHUȚĂ — qui dans son roman *Dan* avait fait un large usage du néologisme — cherche à fixer dans la langue littéraire la parole paysanne. Après les *Nuvele din popor* de SLAVICI viennent les *Balade și Idile* et les *Fire de tort* de COȘBUC, les scènes de la vie des artisans de NIȚĂ POPOVICI BĂNĂȚEANU: le néologisme fait presque complètement défaut chez ces peintres de la vie de Transylvanie.

Le mépris des philologues pour le mot intrus ressort du fait que HASDEU exclut totalement le néologisme moderne de son *Etymologicum Magnum Romaniae* (où il admet pourtant les néologismes slaves, grecs et turcs des anciens monuments de la langue). Cette attitude réservée, voire cette condamnation du néologisme est consacrée par le roi Charles I-er, qui, à la séance solennelle du 23 mars 1884 de l'Académie, s'exprime ainsi: « Gardons-nous d'une abondance de termes modernes qui, si l'on n'y met un frein, finira par rendre le peuple étranger à sa langue ». Et le 1-er avril 1905 il ajoutait: « Pourquoi mépriser ces locutions anciennes, à l'origine si pure, comme celles de la liturgie et des vieilles chroniques du pays, qui ne sont même pas des archaïsmes puisque nous les trouvons dans la langue de l'église et du peuple? Beaucoup plus répréhensibles sont ces néologismes stériles, à la forme et au sens contrefaits, qui n'apportent aucune idée neuve et ne font que chasser des mots purement roumains pour les remplacer par d'autres, étrangers et de sens absolument identique, comme *avansare* pour *inaintare*, *voiaj* pour *călătorie* ».

C'est pour cela que WEIGAND, donnant un compte-rendu du Dictionnaire de l'Académie sous sa forme actuelle, était d'avis que la partie relative aux néologismes modernes fût rédigée beaucoup plus brièvement, insister à leur sujet « ne servant de rien à personne ».

Mais l'expression la plus nette de l'état d'esprit dominant dans les deux dernières décades du siècle passé est l'article de TITU MAIORESCU, *În contra neologismelor*, paru dans le numéro du 1-er novembre 1881 des « Convorbiri literare ». Cinq ans plus

tard AURELIU ȘTERCA ȘULUȚIU, dans la même revue (vol. XX, 445, 599) ouvre *O paranteză pentru chestiunea neologismelor române*; contre ces néologismes et toujours dans les « Convorbiri literare » I. LAHOVARY se dresse encore plus énergiquement dans son étude *Cum s'a stricat limba românească?* (Comment le roumain s'est-il gâté?), (vol. XLIV—XLV, 1910—1911). Le seul écrivain, ou presque, du cercle des « Convorbiri » qui admit le néologisme à côté de son synonyme ancien et même à sa place était DUILIU ZAMFIRESCU, dont le discours académique sur ce sujet fit quelque bruit.

Grâce au prestige dont jouissait Maiorescu, le principe qui condamnait le néologisme inutile ou superflu a été admis par la génération des écrivains de son temps. La génération suivante a répudié encore plus vivement le mot d'importation, au temps du courant dit « sămănătorist » (ainsi nommé d'après la revue *Sămănătorul* « le Semeur ») et « poporaniste » (litt. populiste); les écrivains choisissent alors et de plus en plus leurs sujets dans le peuple (*popor*); dans les dialogues et dans les discours le mot paysan abonde.

Mais cette tendance purificatrice et unilatérale ne pouvait que provoquer à son tour une réaction. Les écrivains en effet, surtout les moins doués, introduisaient à qui mieux mieux dans leurs ouvrages des formes régionales inintelligibles dans la plupart des autres régions du pays. La même générosité qui devait nous faire donner le sol et des droits politiques à une classe paysanne encore mal préparée à s'en servir dans son intérêt et celui de la collectivité, ouvrait la langue écrite à l'invasion du parler régional. Et ainsi la langue littéraire menaçait de redevenir rustique juste en un temps où la Roumanie venait d'accéder d'une civilisation superficielle à une culture qui, s'approfondissant de jour en jour, demandait une langue plus raffinée. Les grandes acquisitions scientifiques étant mises au service de la collectivité, une foule de termes ci-devant techniques devenaient le bien commun. Un mot comme *oficos* devient un terme des basses classes: *atacat*, qui le remplace à la ville, fait place à son tour à *fizic* et surtout à *tuberculos*, lequel cède aujourd'hui du terrain devant *bacilar* (le changement des termes répondant aussi à certaines hypothèses sur la nature de la maladie, lesquelles évoluent avec le temps). De même en France « poitrinaire », de l'époque romantique, s'est effacé devant « phtisique » et plus tard devant « tuberculeux » (cf. A. DAUZAT, *La vie du langage*, 232).

La réaction contre le « sămănătorisme » et le « poporanisme » dans la littérature et dans la langue, encore timide au début de ce siècle — lorsqu'un Șt. O. Iosif accueille les néologismes dans ses poésies capricieuses écrites en collaboration avec D. Anghel mais reste « patriarcal » dans la langue de ses vers traditionalistes — cette réaction bat aujourd'hui son plein.

Après la guerre, des changements essentiels dans l'esprit public ont créé un terrain tout aussi favorable au néologisme qu'il y a cent ans, lorsque nous commençons à nous européeniser. L'intérêt de plus en plus vif pour la technique et le sport, et surtout la solidarité internationale qui resserre toujours plus en un même groupe tous les peuples du monde ouvrent toutes larges les frontières aux mêmes habitudes, aux mêmes prédilections et conceptions, créant partout et fatalement un vocabulaire « standardisé », aux mots cosmopolites et aux expressions-clichés. La presse, dans sa course à la nouveauté et à la sensation, préfère le mot le plus récent et qui fait le plus d'impression. Ce qu'on a appelé le style journalistique est adopté par certains prosateurs modernes qui ne revoient plus leur manuscrit, pressés de paraître devant le public et adversaires convaincus du style travaillé. Les poètes ne trouvent plus aucun charme au mot pathétique de l'époque romantique; les métaphores sont empruntées au domaine des sciences positives: le vol des fiers faucons ou de l'hirondelle gracieuse est devenu anachronique en face des 300 kilomètres à l'heure de nos avions.

Habitué à son rôle de guide, MAIORESCU (*Critice*, année 1892, vol. II, 259) avait tenté, comme nous l'avons vu, de formuler quelques critères pour l'admission ou le rejet d'un néologisme, dégageant les cas où il est nécessaire, ceux où il peut être reçu et ceux où il doit être repoussé. Nous dirons — recommandait-il — *a ajunge la ceva* et non *a parveni*, *agerime* et non *sagacitate*; *dinadins* et non *cu intențiune*; *deșertăciune* et non *vanité*; *a înapoia* et non *a restitui*; *aprig* et non *impetuos*, etc.

J'ai cité ces exemples parce que les néologismes condamnés par Maiorescu se trouvent employés précisément par les écrivains qu'il propose comme modèles dignes d'être imités. C. Negruzzi emploie *a parveni*, *sagacitate*, *vanitate* et *a restitui*; Iacob Negruzzi, *impetuos*; V. Alecsandri, *vanitate* et *a restitui*; Odobescu, *cu intențiune*, *a restitui*, *sagacitate* et *impetuos*, etc.

Comme dans tant d'autres cas, la théorie ne cadre pas avec la réalité. Le purisme, dont n'a pas été exempt Titu Maiorescu lui-même, l'adversaire le mieux armé contre les excès de l'école latiniste, ne peut être un guide sûr en matière de néologisme non plus qu'ailleurs.

La mesure dans laquelle nous emploierons le néologisme ne peut être appréciée que par le bon sens et le tact. Le néologisme est réclamé par l'ambiance dans laquelle nous l'employons et il est justifié par l'aptitude de notre auditoire à le comprendre et à le goûter. Pour trouver la juste mesure, il ne faut pas oublier que la langue est une œuvre de collaboration où l'auditeur entre à part égale (BRÉAL, *Sémantique*, 266). Le costume national est beau, un habit de soirée de bonne coupe l'est aussi, mais chacun en son lieu : venir à la danse du village ou à une réception de gala en sandales, pantalons-guêtres et queue-de-pie est avant tout une preuve de manque de bon sens. C'est un peu dans ce costume que se présente un farouche adversaire des « anti-néologistes » lorsqu'il écrit de tel conférencier qu'il « *hojma conferențiază* » (il « confère » sans arrêt), accouplant un mot étroitement régional (*hojma*) à un néologisme de formation toute récente.

Le bon sens et le tact sont des qualités d'acquisition difficile : ils font partie de ce complexe de propriétés qu'on nomme le « talent ». Un « art poétique » ne peut suppléer au talent chez un poète qui n'en a pas, mais il peut aiguïser le sens ou l'intelligence de l'œuvre d'art ; de même, sans pouvoir établir des règles qui délimitent l'emploi du néologisme, on peut faire toutefois quelques observations utiles sur son rôle dans la langue.

Le point de vue de Maiorescu, quand il recommandait le néologisme pour le seul cas où le roumain n'avait pas de mot ancien (d'origine latine) pour exprimer la même idée, était par trop utilitaire et ne tenait pas compte du fait que la langue de certains penseurs a besoin de synonymes, de même que l'homme de culture raffinée a besoin, dans son intérieur, de tapis, de tableaux et d'un style dans les lignes de ses meubles. S'il faut à l'homme de science et au philosophe des éléments lexicaux aussi précis que possible et univoques, au poète et à l'orateur il faut des mots peu usés et qui fassent impression par leur euphonie. Nous éprouvons souvent le besoin, pour être compris, de répéter en d'autres termes ce que nous avons dit, d'établir une gradation :

et de faire appel, à l'aide d'expressions métaphoriques, à l'imagination des auditeurs.

Le vocable hérité des générations passées a d'ordinaire la patine respectable de l'âge, qui lui donne plus de prix; mais il lui manque en même temps la vigueur juvénile. *A învăța*, justement parce qu'il est vieux de deux mille ans, a tant de sens qu'il n'a pas la précision du récent *a studia*; aussi pourra-t-on dire d'un acteur qu'il a *învățat* ou « appris » son rôle mais qu'il ne l'a pas assez *studiat* ou « étudié ». [Le paysan dit de la graisse qu'elle *se topește* ou « fond » à la chaleur, et du sucre qu'il *se topește* ou « fond » dans l'eau: l'homme cultivé sent le besoin de distinguer *topirea untului* et *dizolvarea zahărului*, la fusion de la graisse et la dissolution du sucre]. *A făgădui*, *a tăgădui*, *a îngădui*, *a nădăjdui* commencent à paraître un peu affectés quand nous les employons à la place des néologismes *a promite*, *a nega*, *a permite*, *a spera*. Cette valeur stylistique reste le plus souvent celée aux étrangers, si bien qu'ils aient appris notre langue. Quand R. Ortiz, voulant donner la préférence au mot ancien et populaire, a employé dans un discours académique sur Dante le mot *nurlui* au lieu de *grăbios*, il a prouvé combien il est difficile pour un étranger d'avoir le sens du degré de circulation des mots.

Les traductions du néologisme par des mots roumains ne sont pas non plus toujours recommandables. Quand nous disons systématiquement *firește* au lieu de « naturel », *răzvădit* au lieu de « évident », nous forçons la note. N'oublions pas que les néologismes âgés de plus d'un siècle se sont déjà enracinés dans la langue. Traduire *fraternitate* par « frăție », *contrarietate* par « împotrivre » (« Am putea învinge toate împotrivirile ca să ajungem la tine ». ALECSANDRI, *Teatru*, 205) ou *șef* par « cap » équivaut à appauvrir notre langue en accroissant la polysémie de mots anciens qui — comme c'est le cas pour *cap* — ont déjà une abondance fâcheuse de sens. Souvent l'usage s'est prononcé: nous parlons de *capul bisericii* « le chef de l'église » mais de *șeful gării* « le chef de gare », associant le mot ancien à l'institution ancienne et le néologisme à celle d'importation récente.

Le néologisme est souvent adopté pour des raisons de commodité: le mot d'une autre langue vient plus vite à l'esprit, et alors on l'emploie sans plus se donner la peine de lui chercher un équivalent dans la langue traditionnelle, quoique celle-ci soit

souvent plus riche en possibilités de nuances que l'étrangère. Pourtant le mot ancien peut lui aussi faire impression, si on sait le placer dans une lumière nouvelle; au contraire le néologisme est souvent comme l'article à bon marché acheté à la foire: verrerie brillante, fausse et peu durable. L'enrichissement normal d'une langue se fait par la mise en valeur de ses éléments anciens, par un rajeunissement incessant des cellules de l'organisme de la langue. Ceux qui emploient le néologisme par commodité ou par snobisme concourent à l'atrophie du pouvoir créateur de leur langue. Le néologisme est comme un emprunt financier à l'étranger: absolument nécessaire aux époques de grandes transformations, pour devenir vraiment utile il doit être productif et servir avant tout à la mise en valeur des richesses nationales. Les « antinéologues » ont donc tort de croire qu'à une époque d'internationalisation et d'interdépendance de la civilisation nous puissions vivre d'après le principe « noi prin noi înșine » (par nous et rien que par nous); et ils ont tort aussi ceux qui abandonnent à la légère tout ce qui est traditionnel et tout ce qui s'est affirmé comme précieux au cours des temps.

La maison que vous vous faites bâtir en plein centre de la ville aura l'eau et l'électricité; dans la petite maison de campagne où vous vous retirez l'été pour vous reposer des bruits de la capitale, vous préférez la lumière chaude de la lampe à pétrole et surtout l'eau froide et cristalline du vieux puits au fond de la cour. Que les gens pressés passent devant, ils aiment les rues larges et tirées au cordeau des villes américaines; ceux qui trouvent encore du charme à la couleur locale et aux vestiges du passé se sentent mieux dans les rues tortueuses mais pleines de style des cités européennes de vieille civilisation.

Assurément, il ne suffit pas qu'un objet soit antique pour qu'il soit précieux, mais il ne suffit pas non plus qu'il soit confortable pour qu'il soit beau. Tout est en fonction de l'ambiance dans laquelle on se trouve et du milieu où l'on a été élevé, où l'on a appris à aimer certaines choses et à avoir certaines préférences. Pour Cezar Petrescu, qui est retenu par toutes ses attaches d'écrivain dans le tumulte de la vie moderne et dans le journalisme, il n'existe pas de néologisme qui ne puisse être employé dans un roman; Brătescu-Voinești et Sadoveanu, élevés dans le milieu des écrivains des « Convorbiri literare » et du « Sămănătorul »,

éprouvent une véritable joie esthétique chaque fois qu'ils réussissent à faire vibrer un vieux mot ou qu'ils découvrent dans quelque canton retiré une locution pleine de vraie nouveauté. Si Eminescu est le créateur de la langue poétique roumaine, c'est qu'il a connu la richesse du parler ancestral et lui a donné une splendeur nouvelle grâce au néologisme, qu'il a su avec tant de maîtrise faire entrer dans son vers.

4. CONTAMINATIONS*)

Celui qui a souvent consulté le Dictionnaire des langues romanes de M. Meyer-Lübke et qui s'est tenu au courant des recherches de Géographie linguistique a certainement pu se convaincre du rôle important que joue la contamination dans la formation de chaque langue. S'il existe toutefois un scepticisme grandissant à l'égard des étymologies qui opèrent avec l'élément « contamination », c'est parce qu'on en a abusé dans ces derniers temps.

Le fait que le linguiste devine sans pouvoir le prouver matériellement le processus d'association d'idées qui est à l'origine d'une contamination enlève aussi beaucoup à la valeur probante des étymologies de cet ordre. C'est pourquoi il serait très utile d'avoir plusieurs travaux qui étudient la contamination au moment même où elle se produit dans la langue. Même la simple publication de listes riches en exemples pourrait rendre des services, car on pourrait en dégager peu à peu les principes généraux qui régissent ce phénomène **).

C'est une semblable liste que j'essaie d'établir dans les pages suivantes, en triant les matériaux abondants rassemblés au cours des années. Les exemples sont presque tous tirés de la partie imprimée du Dictionnaire de l'Académie Roumaine, de sorte qu'on peut les étudier dans cet ouvrage même au point de vue de leur expansion. Ils complètent la liste que j'avais donnée en 1905 dans les « *Convorbiri literare* » XXXIX, 307.

Les cas les plus fréquents sont ceux de contamination de deux synonymes ou quasi-synonymes, donc le cas du picard

*) 1934. Extrait de *Etimologii*, DR. VII 106 — 114.

**) [Nous avons donné une liste de ce genre, établie d'après le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de M. MEYER-LÜBKE, dans « *Zeitschrift f. rom. Philologie* », XXVII, (1913), 100—101].

ardillon < *aguillon* + *dard* (WARTBURG, FEW. au mot **aculeo*). Au terme habituel dans la parole d'un individu se superpose le terme moins habituel ou le terme réappris. Exemples:

- bagea + ogeac (ogeag) > bageacă (bageagă)
 cârtiță + hârciog > cârciog
 cerceta + căta > cercăta
 ciocănaș + ocnaș > ciocnaș
 cioclej + glod « tige du maïs » > cioclod
 ciolac + bolnav > ciolnav
 ciolac + chilav > ciolav
 ciolac + olog > ciolog
 coadă + toporâște > codorâște
 coclete + clanță > coclanță ¹⁾
 cocor + barză > cocobarză
 cocor + stârc > cocostârc
 mă duc + plec > mă dec (DR. IV, 1015)
 dumica + zdrobi > zdrumica
 mégl. nină « femme déjà âgée » + niveastă > nineastă « tante »
 iscoada + spion > ispiion (CIAUȘANU, *Glos. Vâlcea*).
 păsa « appuyer sur » + îngreoia > împăsoia
 zumzet + bombăit > zumbăit
 zurba + gălceavă > zurbavă *).

Le plus souvent les mots contaminés n'appartiennent pas à la langue littéraire mais au langage familier ou populaire, vif et coloré, et sont des formations spontanées, des termes plaisants ou railleurs, ou bien des mots expressifs. Exemples:

- bolofeți + nătăfleț > bolofleți (DR. IV, 819)
 cârâi + cutcudăți > cârcărăți
 ciondăni + hondromăni > ciondromăni
 ciurui + picura > ciurcura
 învărtitură + incolăcitură > încovărlăcitură
 îndrăgi + guguli > îndrăguli
 înțoțonat + zorzonat > țorțonat
 înțoțonat + împoponat > înțoponat
 sfârtica + spinteca > spârtica.

¹⁾ Dans le Pays de Hatzeș *coclanță* s'emploie à côté de *coclete*.

*) [Cf. aussi: soage + coace > soace; împiedeca + împila > împieleca].

Un membre de ma famille emploie, avec une évidente nuance railleuse et péjorative, le mot *zdranțelă* pour désigner des dentelles (*dantele*) déchirées et réduites en lambeaux (*zdrențe*).

La contamination se produit d'autant plus aisément que les deux synonymes ont une forme plus voisine. Ainsi :

brotac + broască > brostac
 chelăreasă + chelner > chelnăreasă
 cin + ceam « grande barque » > cean et cim
 gurguiu + burluiu > gurluiu
 necheza + râncheza > rencheza et nincheza.

De même le vieux mot *înșăla* (*înșela*) s'est mêlé au plus récent *încelușag* (du hongrois) pour donner la forme contaminée *înșălușag*, et l'ancien *hartofor* (< néo-gr. χαρτοφόρος) a été rapproché par étymologie populaire de *carte* « carte », d'où *cartofor* « joueur de cartes ».

Souvent même il n'est pas nécessaire que le sens soit voisin pour que deux mots de forme semblable s'associent tellement dans l'esprit des sujets parlants qu'ils en viennent à se contaminer l'un l'autre. Le fait se produit surtout avec les mots qui, par suite de la modification soufferte, en arrivent à donner une rime. Ainsi **așteta* — *aștept* (< **adstecto*, —*are*) et *deșteta* (mégl. *știta*) — *deștet* (< *de-excito*, —*are*) se sont réciproquement influencés (cf. *Lat. tî* und *kî*, p. 10—11); de même aussi **blastemare* rime avec *aestimare* après que *blaphêmare* s'est contaminé avec celui-ci.

Dans ce dernier cas on peut en outre constater un phénomène assez fréquent dans les contaminations: deux mots de sens contraire s'influencent. C'est ainsi qu'est né le latin vulgaire **grevis*, contaminé de *gravis* + *levis*, et que s'explique la forme *înculța* « chausser », de *încălța* + *desculța* « chausser, déchausser ».

Parfois l'analogie formée avec un autre mot provoque un changement de sens. C'est le cas pour le lat. *injuriare* « traiter quelqu'un avec brutalité », conservé dans le roumain *înjura*, dont le sens de « dire des paroles outrageantes à l'adresse des choses saintes » est sûrement influencé par *a se jura* « faire serment ».

Souvent nous avons affaire non plus à des synonymes mais à deux mots exprimant deux idées qui se complètent ou dont l'un sert en quelque sorte de terme de comparaison, c'est-à-dire du type de **rendere*, de *reddere* + *prendere*, ou de *pulmu* « poing »

(aroum. et mégl.), de *palmă* + *pumn*, ou encore de l'istro-roumain *căje* de *căce* « père » + *măje* « mère ». M. S. POP a montré (DR. VII, 88) que la variante *sumolda* est formée de *suvolta* contaminé avec *moldă* « grande maie ». [A côté de *iniște* le « champ de lin » on dit aussi *inepiște*, qui résulte d'une contamination évidente avec *cânepiște* « chénevière »; on sème souvent le lin et le chanvre ensemble]. Même le simple fait, pour deux mots, de voisiner dans une série peut produire des contaminations: ainsi l'istro-roum. *nopt* « neuf » provient de *opt* « huit » + *nouă* « neuf », ou, dans le même dialecte, *șastele* « sixième », de *șasele* « sixième » + *șaptele* « septième ». Voici d'autres exemples:

bolercă « eau-de-vie » < *holercă* « eau-de-vie » + *boală* « maladie »

caradaică « mauvaise charrette » < *daradaică* « charrette » + *a căra* « charrier »

cărăbuță « brouette » < *tărăbuță* « brouette » + *a căra* « charrier »

chiloloiman « vacarme » < *chiloman* « vacarme » + *chelălăit* « hurlement de chien »

ciobaligă, terme satirique désignant un berger (« *cioban* ») malingre comme une « *baligă de om* » (une chiffé d'homme, litt. une bouse)

clampucii, pantoufles (« *papuci* ») qui claquent (« *clămpăe* ») aux pieds

cocârja, se recourber (« *a se coroia* » ou *cocoșa*, *covriga*, *covoia*) comme une béquille (« *cârjă* »)

gârjob < *gârbov* + *cârjă* « bossu + béquille »

încârlombat < *încârligat* + *cloambă* « recourbé + branche »

încolătăcesc < *încolăcesc* + *împletecesc* « j'enroule + j'enchevêtre » en même temps

mă încotoloces, s'il n'est pas né par métathèse du mot précédent, pourrait être: *mă încolăcesc* « je m'enroule » ca un *cotoc* « comme un matou »

îndupăca est un terme plaisant dont le sens original est « *a îndopa cu dupacul* », gaver avec le poing

mă pitulesc éveillait peut-être à l'origine l'idée de se faire petit « *a se piti* » et celle de s'esquiver « *a tuli* » en même temps.

De même *a îmbârca* a pu signifier au début « *a aburca în cărcă* », soulever [et mettre] sur ses épaules; le sujet qui a créé *clevesti* pensait simultanément à « *cleveti* » médire et à « *vesti* » faire

savoir; dans *gâsâi* l'onomatopée « fâsâi » ou « sâsâi » (siffler) s'est combinée avec le mot « gâscă » (oie, dont on dit qu'elle « gâsăe » quand elle fait entendre un sifflement de colère); *umblăciul* est un fléau à battre le blé ou « îmblăciu », qui marche bien ou « umblă »; *închingiuit* < închingat + schingiuit « sanglé + torturé »; *mândrușaim* est la fleur d'« îndrușaim » dont on note en même temps qu'elle est jolie « mândră »; *a întuflica* « manger gloutonnement » est à la fois « a înfulica » bâfrer et « a tufli » bourrer (la nourriture dans la bouche).

On relève même des associations d'idées comme la suivante: *gâsca gâgăe* + *rața orăcăe* > *gâsca ogăgăe*, qui combine les noms des cris de l'oie et du canard. Le verbe *a înnopta* est intéressant, pris dans le sens de nager « a înnota » la tête sous l'eau: probablement « noapte » (nuit) s'est mêlé à « înnota », car celui qui plonge la tête dans l'eau n'y voit pas plus que pendant la nuit.

Les associations peuvent être des plus capricieuses, de sorte que nous ne pouvons retrouver aujourd'hui le chemin suivi par les contaminations: si l'oiseau *cinteșă* « pinson » est aussi appelé *sfinteșă*, c'est sans doute que le mot *sfânt* « saint » est intervenu dans cette dénomination, sans que nous en soupçonnions toutefois la raison, car nous ne connaissons pas de tradition populaire sur la « sainteté » de cet oiseau. Le fait demeure que ce sont de préférence certains mots qui, dans nombre de langues, se trouvent soumis aux contaminations les plus nombreuses et les plus curieuses. Du mot original il ne reste plus parfois, après ses nombreux avatars, que le rythme primitif, comme il est advenu par exemple de mots romans comme « fluture » papillon (cf. L. SPITZER, dans « Jahrbuch f. Phil. » I, 145). Parmi les noms d'animaux la salamandre, *salamandra*, et la bergeronnette ou hochequeue, *codobatură*, ont subi toute sorte de déformations par contamination dans notre langue; ainsi le premier mot semble s'être combiné avec « mândră » (fière, jolie), avec « solomonar » (sorcier), peut-être aussi avec « șopârlă » (lézard), pour donner *sălămândră*, *solomâzdră*, *șolomâzdră* etc., et le second s'est contaminé avec « cotor » (tige, souche), « codru » (forêt), « coșăi » (caqueter) etc., pour donner *cot(o)robatură*, *codrubatură*, *cușubatură* etc. Un verbe qui a subi toute sorte de changements est *împupăza* (de *pupăză*, huppe), qui, en se combinant avec « împona » ou « înțoțona » (attifer, pomponner) et avec « cocoța » (jucher), apparaît aussi avec les variantes *împupuța*, *împopoța*, *împoțona*, *împopoțona*, *popoțona*,

etc. L'adjectif *hâlpav* « glouton » se combine avec *hulpe* (= vulpe) « renard » et avec *lup* « loup » pour donner *hulpav* et *lupav*. D'un slave **kapustnikū* nous avons *căpusnic* « cirse des marais », avec ses variantes *căpușnic*, *crăpușnic* et *crăpusnic*, par un mélange avec « căpușă » (« tique des moutons ») et « bourgeon de vigne »), « crăpa » (fendre) et « capră » (chèvre), quoique l'on ne voie pas très bien pourquoi se sont formées des associations précisément avec les idées représentées par ces mots.

Les mots rares et qui par conséquent ne sont pas assez solidement fixés dans la mémoire sont plus aisément sujets à contamination: *înrașturat* « enharnaché » < *în* + *rafturi*, « dans » + « harnais ») se combine avec *tașturi* « sangles » pour donner *întășturat* et *înrașturat*.

Certains des mots contaminés font l'impression de mots composés:

ban « argent » + *gologan* « sou » > *bologan*

ceas « horloge » (ou *ceasnic*) + *ornic* « horloge » > *ceasornic*

chidie « gelée blanche » + *inie* « mince couche de glace » > *chidinie*

cioară « corneille » + *cioflec* « verre à eau-de-vie » > *ciorcioflec* « vaurien »

cioc « ber » + *clonț* « ber » > *cioclonț*

ciocoiu « parvenu » + *fleandură* « haillon » > *ciocofleandură*.

Très souvent nous trouvons des dérivés avec préfixe qui n'ont cet élément dérivatif que par suite d'un mélange avec un mot voisin par le sens ou la forme. Ainsi:

acăța + *cățăra* > *acățăra*

afunda + *cufunda* > *acufunda*

aleș + *leșui* > *aleșui*

amoiu (a pune *amoiu* « faire macérer ») + *muia* « mouiller » > *amuia*

arunca « jeter » + *svârli* « lancer » > *asvârli*

bârligat « tirebouchonné » + *încârligat* « bouclé » > *îmbârligat*
bezmetic « étourdi » + *desmeteci* « reprendre ses sens » > *desmetic*

călțământ et *călțare* « chaussure » + *încălța* « chausser » > *încălțământ* et *încălțare*

furios « furieux » + *înfuria* « enrager » > *înfurios*

gropniță « fosse » + *îngropa* « enterrer » > *îngropniță*

ghimpos « épineux » + *înghimpa* « piquer » > *înghimpos*

ghiort! + înghiți « avaler » > înghiort!

multime « foule » + înmulți « multiplier » > înmultimé.

C'est de même façon qu'il faut juger des cas où un adverbe se contamine avec une locution adverbiale de même sens pour servir ensuite de thème à un dérivé verbal:

brățiș + în brațe « dans les bras » > îmbrățișa

cruciș + în cruce « en croix » > încrucișa

ponciș + în poancă « en travers » > împoncișa.

Parfois nous rencontrons des mots qui font l'impression de **dérivés avec suffixe**, mais où tantôt le genre de dérivation, tantôt la forme du suffixe est tout à fait insolite. Dans nombre de ces cas ce qui nous semble dérivé peut être le résultat d'une contamination, sur le type de *implectere* + *implicare* > **implecticare*, d'où le roumain *împleteci* (cf. DR. III, 678). Exemples:

borti « trouer » + sfredeli « percer à la vrille » > borteli

chiui « pousser des cris » + auli « crier » > chiuli

Florar « mai » + Prier « avril » > Florer « mai »

gâlcă « amygdale » + umflătură « enflure » > gâlcătură

hâră « rosse » + mârtoagă « haridelle » > hârtoagă

harbuz « pastèque » + bostan « potiron » > hârban

îmbucăți « mettre en morceaux » + înjumătăți « couper en deux » > îmbucătăți.

împăca « réconcilier » + împăcelui « id. » > împăcălui

încalte « du moins » + îndelete « à loisir » > încălete

încălța « chausser » + curelar « harnacheur » > încălțelar

încornățel + cornut > încornuțel

îngăima « bredouiller » + buimăci (ou zăpăci) « étourdir » > îngăimăci

sărcinar + cuier « porte-manteau » > sărciner

schilod « mutilé » + olog « infirme » > schilog

uimi « étonner » + buimăci « étourdir » > uimăci.

Souvent le résultat de la contamination avec des mots de même famille ou de forme voisine est l'adjonction ou la **modification inattendue d'un ou deux sons** dans le corps d'un autre mot sur le type de *incalesco* + *caldus* > **incaldesco* > încâlțesc, de *frondosus* > **frundos* + *frunză* > *frunzos* (MEYER-LÜBKE, REW.) ou de **marced* (< *marcidus*) + *rânced* > *mârced*:

calicos « chiche » + calici « lésiner » > calicios

căpiță « tas de foin » + claie « meule » > clăpiță

cărjobat « bossu » + coroiat « crochu » > cărjoiat

cârjobat + cârlig « crochet » > cârlobat

cârjoba « rendre bossu » + încovoia « courber » > încârjoia

cârjobat > jîmbat « courbé » > încorjumbat

fa ! + mă ! > fă !

îmboldori « emmitoufler » + înveli « envelopper » > învoldori

înfîg « j'enfonce » + înfipt « enfoncé » > înfîpg

înfîg + împlânt « planter » > înfîlint

înștiința « faire savoir » + cunoștință « connaissance » > încu-
noștiința

soage « former le pain » + coace « cuire » > soace (avec le par-
ticipes *sopt*, d'après *copt*)

sui « monter » + guri « id. » > suri (eu sur etc.) et gui (T. PA-
PAHAGI, « Gr. și Sufl. » II, 51).

Si par conséquent nous voyons que pour *ciolan* « os » on dit dans la région de Năsăud *ciolban*, nous pouvons supposer sans crainte de trop nous tromper que ce *b* intercalaire est dû à une contamination avec un mot qui contient ce son, même si nous ne sommes pas en état pour le moment de désigner précisément ce mot.

Particulièrement intéressants sont les cas où un mot étranger se superpose à un mot ancien en donnant naissance à une contamination, comme dans le lat. *vespa* + germ. *wespa* > fr. *guêpe*, ou dans le grec *σκαληνός* + lat. *strambus* > **scalambus* (roum. *scâlâmb*) ou **scalembus* (ital. dial. *scalemb*), cf. « Conv. lit. » XXXIX, 306 et suiv. Fréquemment le mot étranger ne vit dans la langue que dans ces contaminations :

așiș « de même » + serbe *tacoždere* « id. » > așișdere

căpătână « crâne » + bulg. *glava* « id. » (ou *glavetina*) > glă-
vătână

cârlig « crochet » + slave *brl-* « je tourne, je tords » > îm-
bârliga

*ciucă (du hong. *tyuk* « poule ») + *curcă* « dinde » > ciurcă

clonț « bec » + ruth. *kljuba* « crochet » > clobonț (clobanț)
« bec »

coajă « pelure, peau » + slave *kora* « écorce » > coarjă

cotarlă « roquet » + slave *kuče* « chien » > cocioarlă « petit
chien blanc »

pe îndelete « à loisir » + hong. *rendelet* > pe rândelete (DR.
IV, 840)

poticni « broncher » + slave *nogŭ* « pied » > potinog « cheval
qui s'entrave, qui bute du sabot contre les pierres ».

J'ai donné dans *Studii Istroromâne* II, 223—223, les exemples suivants empruntés au dialecte istro-roumain :

žos « en bas » + croate *pozdolu* « id. » > požos
 linže « lécher » + croate *obližem* « id. » > oblinže
 ml'ez « pulpe » + cr. *mozga* > ml'ezgu
 roišu « rouge » + cr. *roža* « rose » > roižu
 l'ermu « ver » + cr. *glista* « chenille » > gl'ermu
 mul'a « mouiller » + cr. *zmočit* « id. » > zmul'a.
 Du dialecte méglénite M. Th. Capidan cite :
 gârneț + bulg. *zărno* > zârneț
 șarpi — alb. *nepërkë* > șăprătcă.

Parfois, semble-t-il, la contamination a dû se produire dans la langue étrangère elle-même à qui le roumain a emprunté, quoiqu'on ne puisse l'attester positivement. J'ai expliqué de la sorte (DR. VI, 313) *ciosvârtă* « quartier » par un slave **čestvrătŭ* < *četvrŭtŭ* « quart » + *čestŭ* « part »; de même le roumain *tutcă* « dinde » ou *tutkan* « dindon » présuppose une combinaison, sur territoire serbe, de *tuka* avec *tutkati* (cf. DR. IV, 1328), et *clinti* semble bien dériver d'un **klentiti* slave qui proviendrait à son tour de *klenuti* « mouvoir, agiter » + *klatiti* « remuer » (*Dicț. Acad.*). M. N. DRĂGANU a donné (DR. V, 895) quelques cas intéressants de mots hongrois présupposant une contamination avec des mots roumains passés dans le dialecte des Sicules ou Szeklers, comme : *pontoll* < roum. *păun* « paon » + hong. *toll* « plume »; *vintat* < hong. *vén* « vieux » + roum. *tată* « père », ou même hong. *gystôt*, qui laisse deviner une contamination des éléments roumains *de istov* et *detot*.

Dans ce cas, il n'y aurait pas à s'étonner que la langue roumaine ait conservé aussi des éléments latins qui ne se sont maintenus que dans de semblables formes contaminées. M. G. GIUGLEA a montré (DR. III, 594) que *cimpoi* « cornemuse » est le résultat d'une combinaison entre *centipellio* « cornemuse » et *foale* « outre », et que *stingher* est *singularis* + *stinghe* (DR. II, 901); M. N. DRĂGANU voit (DR. III, 698) dans *gionate* (*gionoate*, *cionoate*) un mélange avec *cioante*, *cioate* ou *coate*, de l'ancien **genate* < **genuata*; TH. CAPIDAN (*Dicț. Acad.*, à ce mot) considère *înflocos* « ardent, brûlant » comme né d'une fusion entre **flăcos* (< **flac*-(*c*)a = *facula* + *osus*) et *înfoca*. Les mots suivants pourraient sortir de contaminations ayant eu lieu sur le terrain même du

VI. SYNTAXE ET STYLISTIQUE

1. AU SUJET DE P(R)E AVEC L'ACCUSATIF *)

Dans le premier numéro de l'« Arhiva » de Iassy, XXVIII-e année (1921), 49—52, M. ILIE BĂRBULESCU publie [en roumain] un article intitulé *Ancienneté de l'acusatif avec pre*, dans lequel il veut démontrer que l'emploi de *pre* à l'accusatif est plus ancien qu'on ne l'a cru, car on trouve dès le XVI-e et même dès le XV-e siècle, dans les textes slaves écrits dans les provinces roumaines, quelques cas d'emploi de la préposition *po* devant le complément direct. Cet emploi est contraire à l'usage slavon et ne peut s'expliquer que par un roumanisme, une faute de traduction. Cette opinion est analogue à ce que nous lisons chez M. I. A. CANDREA, *Psaltirea Scheiană*, CCI—CCII, qui soutient de même que l'emploi de *pre* remonte à une époque très ancienne. Elle est en opposition avec les conclusions auxquelles avait abouti M. ST. STINGHE dans son étude *Die Anwendung von pre als Akkusativzeichen*, publiée dans les « Annales » de WEIGAND, III et IV, soutenant que l'accusatif avec *pre* ne pouvait être attesté avant 1574 et que sa généralisation en roumain s'était produite entre 1580 et 1600.

La question mérite d'être remise à l'étude, non seulement pour son intérêt linguistique mais aussi parce que la présence ou l'absence de *pre* devant des accusatifs désignant des personnes passait, depuis l'étude de M. ST. STINGHE, pour un critère commode de la date de nos textes anciens.

Nous commencerons par l'argumentation de M. I. A. CANDREA, qui revendique pour *pre* à l'accusatif l'âge le plus ancien. Ses arguments sont au nombre de deux: 1) il atteste ce *pre* dans des

*) *Despre pre la acusativ*, 1922, DR., II, 565—581.

textes qu'il croit antérieurs à 1574, et 2) il déduit, du fait que *pre* se trouve aussi avec cette fonction chez les Aroumains et les Méglénites, qu'on doit avoir affaire à un cas de roumain primitif, car « on ne peut admettre que cette préposition, par une voie indépendante du daco-roumain, soit parvenue avec le temps à acquérir dans les dialectes exactement la même fonction que dans notre langue » (p. CCII).

Cette déduction est aussi correcte que possible. Seulement M. CANDREA avait le devoir de prouver d'abord que *pre* existe effectivement avec cette fonction dans les dialectes du sud du Danube, car tous nos dialectologues ont jusqu'ici soutenu le contraire. En fait, jamais, ni chez les Aroumains, ni chez les Méglénites, ni, ajouterons-nous, chez les Istro-roumains, *pre* ne s'emploie devant les accusatifs. Je sais qu'il existe des textes où il se rencontre; mais ces textes ont été recueillis par des instituteurs familiarisés avec le dialecte daco-roumain et *pre* y est un daco-roumanisme. M. CAPIDAN, lui-même Aroumain et le meilleur spécialiste du dialecte méglénite, confirme la chose dans son récent ouvrage sur les Méglénites. De même chez les Istro-roumains, les seuls textes qui présentent, rarement d'ailleurs ¹⁾, *pre* à l'accusatif sont les textes recueillis par A. Glavina, qui est le seul Istro-roumain qui ait longtemps vécu parmi nous dans sa jeunesse et qui a donc subi l'influence de la langue littéraire.

Mais le fait que ce daco-roumanisme a pu précisément pénétrer dans le parler des Aroumains et des Istro-roumains instruits en daco-roumain est par lui-même significatif: il nous montre que dans ces dialectes aussi une distinction claire du complément et du sujet à l'aide d'un élément formel est la bienvenue. De tels cas de mélange de langues chez les gens cultivés sont instructifs,

¹⁾ Les passages 73/26 et 76/8 des textes communiqués, d'après GLAVINA, par I. POPOVICI (v. aussi vol. I, 110). L'emploi de l'accusatif avec *pre* après le verbe *ănjurbă* « rencontrer » n'est qu'apparent, par ex. *au ănjurbăt pre o băbă* « (il) a rencontré une vieille » (POPOVICI, II, 27/30, cf. 28/6) à côté de: *ăniurbăt-av o mul'ere* (*ibid.*, II 30/32). En fait, pour ce verbe, nous avons affaire à un cas prépositionnel modelé sur le synonyme *imbatî-se pre...* (de l'ital. « imbattersi », par ex. *imbatî s'a pre un gospodîn* « il s'est rencontré avec un monsieur » dans les textes que j'ai recueillis, 8/1) ou sur *trefi-se pre...* (all. « auf etwas treffen », par ex. *s'a trefit pre o băbă* « il s'est rencontré avec, il est tombé sur une vieille » POPOVICI, II, 67/3). La vérité de la chose ressort en outre de la construction réfléchie *ăniurbă-se pre...*, point de départ de l'analogie (par. ex. *ăniurbă-se pre un did* « il se rencontre avec un vieillard », POPOVICI, II, 77/17).

et dans le cas présent nous avons une preuve de plus que l'innovation de l'accusatif avec *pre* répondait à un besoin réel de clarté.

Ainsi la comparaison avec les autres dialectes prouve juste le contraire de ce que soutient M. CANDREA, à savoir: que l'emploi de *pre* à l'accusatif n'est pas un phénomène du roumain primitif mais une innovation du dialecte daco-roumain. Par bonheur, des textes plus anciens que la généralisation de cette innovation nous ont été conservés. Certains d'entre eux sont caractérisés précisément par l'absence de ce *pre*. Expliquer cette absence, comme le fait M. CANDREA, « par le scrupule avec lequel les traducteurs de ces textes cherchaient à reproduire fidèlement l'original slave » ne nous satisfait pas. La servilité de ces traducteurs ne pouvait aller jusqu'à fausser la syntaxe d'une leur langue de façon si conséquente que nous n'y retrouvions pas la moindre trace des formes usuelles. D'autant que dans les langues slaves elles-mêmes on fait une distinction formelle entre les noms de personnes et les noms de choses quand ils sont compléments directs; si bien que, s'il s'agissait d'un excès de fidélité, nous nous attendrions à le rencontrer sous une autre forme, comme il apparaît par exemple chez Dosofteiu qui, au lieu de *ascultă pre noi*, écrit d'après le modèle slave (*uslyši ny*) *ascultă nouă* (cf. PUȘCHILĂ, *Molitvelnicul lui Dosofteiu*, 104¹⁾).

Si nous examinons maintenant les cas où M. CANDREA atteste *pre* à l'accusatif avant 1574, nous demeurons surpris de son affirmation que ce *pre* se trouverait dans la lettre de Neacșu de Câmpulung, en 1521. En réalité, dans les trois passages où nous rencontrons le mot *pre* au cours de cette lettre (Hurmuzaki XI, 843 et

¹⁾ PUȘCHILĂ aussi admettait l'imitation servile du modèle slave pour expliquer (*op. cit.*, 97), l'absence de *pre* chez DOSOFTEIU, dans des constructions comme: *tine laudă soarele* ou *pre piatra mine a credinței întărind*. Dans le premier cas, une confusion entre complément et sujet n'étant pas possible, il se peut que l'usage ancien se soit conservé, d'autant plus qu'une règle de syntaxe défend, dans l'ancienne langue, l'emploi des mots atones au début de la proposition; dans le second cas, nous avons affaire à une dissimilation syntaxique évidente (*pre piatra pre mine a credinței*) dans une proposition fort gauchement construite. Dans l'un ou l'autre cas, bien entendu, il ne faut pas exclure toute possibilité d'influence du texte slave sur le traducteur; mais il est impossible d'admettre avec M. CANDREA que l'accusatif sans *pre*, que nous employons encore dans une foule de cas, soit dû à un décalque servile de nos vieux traducteurs de livres religieux.

I. Bogdan, *Relațiile XXXIV*); ce mot est une préposition locale et non pas un signe de l'accusatif: *se-au dus în sus pre Dunăre; au trecut ... pre Dunăre în sus*: litt. *sur le Danube (en le remontant)*; *pre io-i (= pe unde îi) va fi voia: par* où il lui plaira.

Dans le Psautier dit « Psaltirea Șcheiană » M. CANDREA le rencontre une seule fois: *pomeneaste, Doamne, pre David* (ps. 131, 1); mais comme ce *pre* manque dans les passages correspondants du Psautier de Coresi et de celui de Voronetz, il est évidemment dû au copiste du premier psautier; M. CANDREA établit avec beaucoup de probabilité que l'époque où a été faite la copie de « Psaltirea Șcheiană » doit être placée entre 1563 et 1568 (p. CVI).

Dans le Psautier de Voronetz, nous dit M. CANDREA, « l'accusatif avec *pre* est très fréquent, mais il y a aussi de nombreux cas où cette préposition fait défaut » (p. CCI). Il fixe la date de la copie dudit psautier entre 1552 et 1569 (p. CIX). Je crois que cette date doit être rapprochée de 1569 plutôt que de 1552.

Ainsi donc l'emploi de *pre* à l'accusatif dans les monuments littéraires remonte au moins à dix ans avant 1574. Lorsque ces monuments sont des copies, ils ne peuvent donner une image exacte de la langue parlée comme le font les deux psautiers de Șcheia et de Voronetz, qui sont contemporains et de la même région. Mais cette différence, assurément, ne s'explique pas seulement par le souci plus ou moins scrupuleux du copiste de transcrire fidèlement l'original: il y a encore autre chose. A l'époque où l'on copiait ces deux psautiers, il semble que la langue parlée pouvait employer également des formes avec *pre* et des formes sans *pre* à l'accusatif¹⁾. Précisément, en de telles époques de transition, lorsqu'une innovation tend à se généraliser, son emploi ou son omission diffère considérablement d'un individu à l'autre, suivant que les sujets parlants comprennent mieux son rôle et son utilité, ou au contraire s'en rendent moins clairement compte.

Je crois que cette époque de transition n'a pas pris fin vers 1600, comme le croyait M. STINGHE. Lui-même (« Jahresber. » III, 196) cite des cas d'hésitation dans l'emploi de *pre* à l'accusatif, empruntés

¹⁾ Nous savons que de nos jours l'usage de mettre ce *p(r)e* devant l'accusatif n'est pas encore complètement fixé, et fréquemment nous pouvons l'employer ou l'omettre sans que la construction nous paraisse incorrecte ou que la clarté en souffre. Ainsi MEYER-LÜBKE (*Rom. Gramm.*, III, § 351) cite d'ISPIRESCU: *să petreci cerbul et petrecu pe cerb*. On trouvera une foule d'autres exemples chez STINGHE, *loc. cit.*

à un texte de 1619; de même nous trouvons des formes avec et sans *pre* dans le *Codex Todorescu* (éd. N. DRĂGANU, 129), qui date aussi, probablement, du début du dix-septième siècle. Bien entendu, cette différence entre divers textes peut s'expliquer aussi par des variétés régionales.

Pour tirer des déductions plus précises il est besoin de connaître aussi exactement que possible tous les cas où, dans les monuments littéraires de cette époque, apparaissent les nouveaux accusatifs avec *pre*. Il est regrettable que, pour le psautier de Voronetz, M. CANDREA ne nous ait donné qu'une affirmation sans nous communiquer aussi les matériaux sur lesquels il la fonde. Toute contribution nouvelle devant être, à ce que je crois, bienvenue, je vais montrer les cas comportant *pre* dans l'*Evangelhie cu învătătură* de Coresi. La langue de cet ouvrage me paraît instructive à plusieurs égards. Avant tout, nous connaissons la date précise de son apparition, 1581, précisément lorsque *pre* commence à se faire plus fréquent dans la langue. Nous connaissons de même les traducteurs du livre et nous savons qu'ils parlaient le dialecte de la région de Târgoviște et de Brașov. Seul le commentaire, partie la plus longue de l'ouvrage, est nouveau et traduit pour la première fois, tandis que le texte de l'évangile est reproduit d'après des écrits plus anciens, originaires, semble-t-il, du nord de la Transylvanie. Dans l'édition de la Commission historique (à laquelle je me réfère pour les citations ci-dessous) on a établi une comparaison de ce texte évangélique avec les variantes antérieures, c'est-à-dire avec l'*Evangélique de Coresi* de 1561 (A), avec le commentaire ou *Tâlcul evangheliilor* imprimé à Brașov en 1564 (B), avec l'*Evangélique* de 1574 écrit par Radu de Mănăcești pour Pierre Cercel (C) et enfin avec les citations évangéliques du commentaire même (*tâlc*) des évangiles (T), citations qui apparaissent souvent comme modernisées au point de vue de la langue.

L'accusatif sans *pre* est encore très fréquent et se rencontre presque exclusivement dans le texte évangélique. Il est superflu d'en donner des exemples, car il s'en trouve à chaque page. Dans le texte évangélique cité au commentaire ce *pre* est souvent employé, même lorsque l'évangile cité en tête ne le comporte pas. Ainsi: *rugă elu* 329/6 ¹⁾ [commentaire *pre elă* 330/10] *iubescă voi* 396/10 [comm. *pre voi* 339/23], *iubescă ceia ce* 336/11 [comm. *pre*

¹⁾ Les chiffres en italique désignent les citations du texte évangélique.

ceia ce 339/24, *întrebară elū 351/2* [comm. *pre elū 356/9*], *timpinară elū 421/10* [comm. *pre elū 423/7*], *întrebă elū 439/5* [comm. *pre elū 442/22*], *văzu elū 446/14* [comm. *pre elū 459/12*], *să vază Isusū 446/11* [comm. *pre Isusū 452/8*], *tremease ei 449/10* [comm. *pre ei 503/5*], *prinse Ioannū 540/20* [comm. *pre Ioannū 544/32*], *vrea elū să ucigă 541/1* [comm. *pre elū 544/36*] etc. Le cas inverse est rare, par ex. *răpescū pre ea 522/17* [comm. *ea*]. A côté de A et de C notre texte présente une langue plus récente, car même dans le texte évangélique *pre* se glisse fréquemment, tandis qu'il manque dans les variantes A et C, par ex. *pre voi 467/6, 467/9* [A. C. *voi*], *nu știu pre cela ce 467/14* [A. C. *cela*], *pre acesta să ascultați 532/12* [A. C. *acesta*] etc.

Nous allons montrer à présent tous les cas où *pre* est employé à l'accusatif, jusqu'à la page 100. Sur 169 exemples aucun n'appartient aux 9 textes évangéliques. L'écrasante majorité des cas est fournie par les accusatifs des pronoms: *pre mine 67/36, 96/19, pre sine 69/10, 69/27; pre sineșū 61/22, 70/7, 7/35; pre elū 5/21, 14/18, 23/7, 23/8, 26/33, 27/34, 29/12, 29/16, 29/27, 31/6, 31/7, 48/11, 52/1, 58/6, 58/6, 59/5, 59/26, 61/12, 64/6, 68/12, 74/31, 78/25, 79/24, 83/2, 93/35, 93/35, 97/27; pre eluși 13/4, 15/14, 17/29; pre ea 90/1; pre noi 2/21, 2/29, 26/19, 33/9, 33/19, 36/32, 40/19, 46/33, 46/37, 47/4, 47/6, 47/12, 47/35, 48/30, 49/5, 50/28, 52/23, 53/37, 54/14, 56/14, 56315, 57/28, 63/21, 66/6, 67/28, 67/33, 68/6, 68/31, 71/37, 74/4, 74/21, 75/37, 82/3, 84/34, 85/6, 85/6, 87/14, 88/10, 88/16, 98/23; pre noișū 18/27, 18/28, 68/21; pre voi 5/8, 64/6, 74/25, 76/3, 86/13, 87/26, 89/39; pre ei 24/2, 25/26, 32/28, 38/32, 41/1, 47/36, 48/3, 82/26, 88/16, 89/28, 91/13, 91/22, 91/24; pre eișū 32/5; pre acela 67/34, 72/8, 75/5; pre acelū . . . 81/24; pre aceia 3/14, 15/11; pre cela ce 5/14, 18/13, 23/6, 25/2, 31/8, 32/11; pre ceia . . . 93/30; pre cei . . . 85/4; pre ceia ce 12/21, 14/25, 32/15; pre acestū . . . 29/33; pre alții 18/23, 60/27; pre altū cinevașū 68/13; pre alalții . . . 15/10, 16/17, 17/29, 92/26; pre toți 2/33, 14/28, 23/25, 67/20, 72/38, 79/33, 89/6; pre toată . . . 30/19; pre nimea 18/24, 42/17. Nous les trouvons en second lieu devant les noms propres: *pre Iovū 60/28; pre Faraonū 63/3, 65/18; pre Pătru 67/7; pre Ioannū 91/15; pre Lazarū 97/28*; puis: *pre Dumnezeu 17/20, 53/24, 60/36, 62/20, 63/20, 74/17, 87/33; pre Hristosū 66/38, 69/39, 74/34, 87/35; pre ziditoriulū 24/21; pre apostoli 79/20, 80/27; pre ucenici 79/30; pre tatălū 80/2*; enfin: *pre mitariu(lū) 14/26, 16/18, 17/29; pre**

fariseiulă 14/25 ; *pre bolnavulă* 60/3 ; *pre o slugă* 75/6 ; *pre drăcitulă* 81/25. Nous avons aussi des cas où *pre* se trouve également devant d'autres substantifs que des noms de personne, lorsque la clarté de la proposition le demande: *legea amu . . . slugă are pre frica, iar frica . . . judecătoriu are legea* 25/33 ; *apa înălbeaște florile, pre altele rușeaște, pre altele învinețește, altele mohoraște, îndulceaște pre smochini, amăraște pre pelină* 158/37. Pour cet emploi facultatif de *pre*, cf. aussi: *nu cunună Dumnezeu carii se lasă . . . , ce pre cela ce . . .* 25/2.

Afin de mieux préciser l'emploi de *pre* à l'accusatif j'ai encore relevé quelques exemples.

Le suivant, tiré d'un manuscrit du XVII-e siècle et reproduit pour d'autres particularités par HASDEU (*Etym. Magnum Rom.*, 1308), pourrait bien être un indice que l'époque de transition s'est prolongée au-delà de 1619: *Să nu fiu apărat a vedea crucea, carea s'au răstignit Hristosă*. On attendrait *pre carea* « sur laquelle », et l'absence de *pre*, ici préposition, pourrait s'expliquer par une sorte d'hyperurbanisme, possible seulement à une époque où l'accusatif du pronom relatif pouvait être exprimé par *care* ou par *pre care*. Il se pourrait pourtant que nous ayons ici un des cas, qui ne sont pas très rares dans l'ancienne langue et dans la langue populaire, où le pronom relatif n'est pas accompagné de préposition, même lorsque dans la langue littéraire cela causerait une amphibologie, par ex.: *A ta sfântă bunătate carea (= cu care) întorci pre om din răutate*. Dosofteiu, *Ps.* 76. *Cele neadevărate carele (= cu care) mă lupt în zadar*. Antim, *P.* XXVI/16. *Până 'n ceasul care (= în care) moare*. Konaki, *P.* 86.

Nous trouvons aussi *pre* à l'accusatif dans le *Catéchisme luthérien* de 1560 ou 1562 ¹⁾, dans la copie de Măhaciu de 1607: *pre noi (Cuv. den bătr., II, 101), au învățat pre apostoli* (104), *ne izbăvește pre noi* (104), *ne va pre noi asculta* (105). Mais, comme l'a montré M. DRĂGANU (DR. II), *pre* à l'accusatif a dû se trouver même dans l'édition de 1544 du *Catéchisme*, d'où Coresi reproduit, en 1561, « *izbăvește pre noi de hiteanulă* » du Pater d'après saint Mathieu.

Dans l'Évangélaire de Radu Gramaticul (1574) *pre* manque comme dans l'original sur lequel il est copié. M. MEYER-LÜBKE (*Rom. Gramm.*, III, § 351) cite cependant trois exemples non douteux de *pre* à l'accusatif dans l'Évangile de S. Mathieu.

¹⁾ Cf. « Transilvania », LII (1921), 900—901.

La question est un peu plus compliquée pour le Codex de Voronez. M. STINGHE soutient qu'il ne se trouve dans ce texte aucun cas de *pre* à l'accusatif, et, comme nous avons pu le vérifier, il semble bien avoir raison. Nous trouvons pourtant dans cette fonction, sinon *pre*, du moins *spre*, avec lequel, comme nous le verrons plus loin, il était souvent synonyme. Voici ces exemples :

se ia soŭu spre soŭu (13/3)
lu prindu spre elu (54/13)
noi luomu spr' insu (59/5)
spre mire preemescu (60/8) ¹⁾

Dans ces quatre exemples nous avons affaire en apparence au complément à l'accusatif après les verbes *lua*, *prinde* et *primi* ; aujourd'hui nous rendrions ces propositions par : *să ia soŭ pe soŭ*, *il prind pe el*, *noi il luăm pe dânsul*, *pe mine mă primesc*. Mais si nous comparons ces exemples avec les passages correspondants des autres traductions des Apôtres, nous voyons que le prédicat de ces propositions est *pârî*, soit :

Actes des Ap. 19,38: *facă pâră unul altuia* (Bible 1688 ; *pârască-se unul pre altul* (Bible 1914).

23, 28: *lă pârăscu* (Nouveau Testament 1648) ; *pârîa pre elū* (Bible 1688) ; *il pârăsc pre elū* (Bible 1914).

24,8: *il pârîmă noi pre elū* (N. Testament 1648) ; *noi pârîmă pre elū* (Bible 1688 et 1914).

24, 13: *mă pârăscu pre mine* (N. Testament 1648) ; *mă pârăscu* (Bible 1688 et 1914).

Les quatre exemples n'en font donc qu'un en fait et celui-ci s'explique par la traduction fautive du modèle slave. Nous trouvons en effet dans le texte grec, *Actes des Ap.* 19, 38, *ἐγκαλεῖωσαν ἀλλήλοις*, et dans le texte slavon : *da pojemljat drugū na druga*. Ainsi tout s'explique. Le grec *ἐγκαλεῖν* « appeler quelqu'un pour l'accuser », « dénoncer » (cf. aroum. *angălisescu*) a été traduit en slavon par *pojmati* ²⁾ ; mais ce dernier signifiait d'ordinaire « sumere », de sorte que le traducteur servile a pu le rendre par *a lua*, *a prinde* ou même *a primi*. Le verbe slavon se construisant avec *na*, auquel répond en roumain surtout *pre* ou *spre*, nous comprenons parfaitement la genèse des passages cités du Codex

¹⁾ Les trois derniers m'ont été signalés par M. N. DRĂGANU.

²⁾ On trouve d'autres exemples chez MIKLOSISCH, *Lex. paleosl.*, 607.

de Voronetz, lesquels ne peuvent donc pas servir de preuves pour l'emploi de la préposition *spre* à l'accusatif dans ce texte qui n'a que des accusatifs sans *pre*¹⁾.

De ce qui précède il résulte donc que l'emploi de *pre* à l'accusatif est un phénomène connu du seul dialecte daco-roumain, que les plus anciens documents en roumain l'ignorent et qu'il ne fait son apparition, mêlé aux formes sans *pre*, que dans certaines copies exécutées dans la seconde moitié du seizième siècle sur les traductions anciennes d'ouvrages religieux et, avant tout, des Psalmes et du Nouveau Testament. Les dates établies par M. STINGHE ne doivent pas être beaucoup modifiées, même aujourd'hui, après vingt-cinq ans, lorsque nos textes anciens ont été mieux étudiés. Tout au plus la date de 1574 pour la première apparition de *pre* dans les monuments littéraires (date confirmée au surplus par M. MEYER-LÜBKE grâce aux exemples qu'il a cités de l'*Évangélaire* de Radu Gramaticul) ne doit-elle pas être prise « ad litteram », d'autant que nous rencontrons ce *pre* à l'état sporadique une dizaine d'années plus tôt, à la date vraisemblable des copies du *Psautier* (de Scheia et de Voronetz), peut-être même trente ans auparavant dans les régions méridionales de la Transylvanie, chez un Saxon qui écrit en roumain (*Catéchisme* de 1544). De même il semble que l'emploi de l'accusatif sans *pre* se prolonge jusque dans la première moitié du XVII^e siècle. A l'époque de Coresi, vers 1581, nous voyons comme l'accusatif avec *pre* commence à se fixer exactement avec son emploi actuel, sans que cette innovation ait tout à fait chassé de l'usage les constructions anciennes sans *pre*.

Ces constatations contredisent les conclusions déduites naguère par M. I. BĂRBULESCU. Avant d'examiner ses arguments, il convient de souligner — ce qu'il a oublié de faire²⁾ — que celui qui a le premier attiré l'attention sur l'emploi de *po* à l'accusatif dans les

¹⁾ Dans le *Lexique de Mardarie* (éd. Crețu, 199), nous trouvons aussi: *poemlenije* = *luare, părîre* (prise, accusation); *poemlenikă* = *părîș* (écrit *părîș*) (accusateur).

²⁾ Il est vrai que l'article de M. BĂRBULESCU, dans une note au bas de la page, nous renvoie par un cf. à l'étude de M. MILETIȘ, mais comme s'il n'était question dans cette étude que de prouver que dans les langues slaves l'accusatif du régime direct ne s'exprime jamais par la préposition *po*.

documents slaves rédigés en territoire roumain et s'est demandé si ces constructions ne sont pas calquées sur le roumain est M. MILETIĆ (ainsi que AGURA) dans l'étude bien connue publiée en 1893 dans le « Sbornik » du Ministère de Sofia. Aux pages 303—304 on peut compter huit exemples de ce cas ; M. BĂRBULESCU en reproduit deux, auxquels il en ajoute trois de son fonds ; sur ces trois, malheureusement, l'un est mal cité (car il ne se trouve pas chez I. Bogdan, *Relațiile*, 89, et le document de 1555 ne se trouve pas non plus dans le résumé (« cuprins ») qui termine le document de 1508) ; quant au second (tiré de Nicolaescu, *Docum. slavorom.*) il est mal daté, car le document est du temps de Mihnea II, fils d'Alexandre, donc de 1577 à 1583 et non de 1521¹⁾.

Des onze exemples cités par MM. MILETIĆ et BĂRBULESCU la plupart sont de la seconde moitié du XVI-e siècle ou de la première moitié du XVII-e (années 1598, 1578, 1645, 1651, 1613, 1629, chez M. MILETIĆ, 1555? et 1577—1583, au lieu de 1521 chez BĂRBULESCU), c'est-à-dire d'une époque où *pre* avec l'accusatif se rencontre aussi dans les documents roumains, de sorte que leur valeur documentaire pour l'emploi de *pre* avant le milieu du XVI-e siècle est nulle. En fait, d'ailleurs, ni dans ces documents ni dans les documents quelque peu antérieurs (années 1546 et 1514 chez M. MILETIĆ et 1447 à 1456 chez M. BĂRBULESCU) *po* des textes slaves ne correspond à *pre*²⁾ roumain devant accusatif. M. MILETIĆ avait souligné que dans la majorité des cas le verbe dont dépend *po* est composé avec le préfixe *po-* (*l. c.*, 304) : nous avons donc affaire à des constructions comme *infund în sac, cuprind cu brațele* etc., connues dans toutes les langues. Dans les autres exemples *po* est aussi une pure préposition et non un signe distinctif de l'accusatif. Voici ceux que donne M. BĂRBULESCU :

Le plus ancien, de 1447—1456, est tiré d'un document publié par I. Bogdan dans *Relațiile Țării-Românești cu Brașovul*, 89, et daté « c. 1451—1456 ». Le voïvode Vladislav écrit à ses « amis » les conseillers communaux (*pârgari*) de Brașov et à Tej de Râșnov :

¹⁾ L'extrait est donné par M. NICOLAESCU, dans une note de commentaire pour Radul d'Afumați, avec la date de 1521, qui a été prise par M. BĂRBULESCU pour l'année du document.

²⁾ Pour mettre sans doute en évidence l'analogie phonétique de *po* slavon et de la préposition roumaine *pre*, M. BĂRBULESCU écrit continuellement, dans les traductions roumaines, *pă*, oubliant que *pă* est une forme récente dans la langue et qu'aux XVI-e et XVII-e siècles *pre* se rencontre seul dans nos textes.

inako ne mogoch učinit, nu za onizi ovci, što se so uzeli ot Dragoslav(e)l i ot Ruker, ostavich po Krstě, kako vare što su dali tijezi ljudije na tijezi ovci, a moi ljudije da im vratet; la traduction roumaine de I. Bogdan donne en français: « je n'ai pu faire autrement, et pour les moutons qu'on s'est procurés à Dragoslave et à Rucăr, j'ai chargé Cârstea (*am lăsat pe sama lui C.*), quelque prix que ces gens aient donné pour ces moutons, [de veiller à ce] que mes gens les leur renvoient ». Il est évident que c'est la traduction de Bogdan et non celle de M. BĂRBULESCU qui est la bonne: *ustavich po K.* ne doit pas être interprété, comme le fait M. Bărbulescu, « j'ai laissé faire à C. » (*am lăsat pe C. să facă*) mais « j'ai laissé aux soins ou à la charge de C. de le faire », de sorte que nous n'avons pas affaire à un accusatif mais à un cas prépositionnel, exactement à la façon dont Coresi écrit: *pre acela lăasă lucrū* (laisse aux soins de celui-là) 147/23.

Suivent, selon l'ancienneté, deux autres exemples, des années 1514 (*recte* 1577—1583) et 1546, qui présentent le même type. Le premier est: *kako est pom[i]loval Radul voevoda po župan Dragul*, traduit par M. BĂRBULESCU « cum a miluit Radul vodă pă jupân Dragul »; le second, complété d'après « Arhiva istorică » I, 49: *zaneže sija sela sut byli gospodski a gospodstvo-mi pomilovach po Radul vistijarju*, traduit par Hasdeu « cari sate au fost domnești și le-a hărăzit domnia mea vistierului Radu ». Je ne puis dire dans quelle mesure le paléoslave *pomilovati*, qui demandait habituellement l'accusatif, pouvait se construire avec la préposition *po*. Dans l'ancien roumain cette construction est par contre très usuelle et *a milui pre* ou *spre cineva* ou *a avea* (*arăta* etc.) *milă pre* (*spre*) *cineva* doit être compris: porter sa pitié sur quelqu'un. Voici quelques exemples: *ș-au arătat mila lui pre omul cel păcătoș* (Varlaam, C. 317 v.), *trebuiaste pre hiecarele să avem milă* (ibid. 343 v.), *acest fel de milă avea Brâncoveanul pe țara noastră* (*Letopisețe*, II, 294/31), *spre săraci și spre văduve cu milă era* (ibid. II, 98/8), *rugându-se să se milostivească pe acei boieri* (ibid., 150/19), *se arăta cu milă Nicolai Vodă spre acele giupânese* (ibid. II, 150/22), *au fost foarte bun și milostiv spre toți* (ibid. II, 127/33), *spre robii tăi te milostiveaste* (*Mineiul* 1776, 195), *se milostiveaste Dumnezeu spre cel ce le aduce* (ibid., 162), *spre norodul tău milostiveaste-te* (ibid. 159), *milostiveaste-te spre lacrimile acelora* (*Uricariul*, I, 242/28). Si donc nous avons, dans *pomilovach po Radul*, une construction influencée par le roumain *milui* (ou *se*

milostivi) pre Radul, il est certain que ce *pre*, à l'époque où ces textes étaient écrits, devait toujours être senti comme une préposition et n'était pas encore un instrument grammatical indiquant l'accusatif¹⁾.

C'est de la même façon qu'il faut juger du quatrième exemple, de 1555 à ce qu'assure M. BĂRBULESCU: *Kûda me est zaprêtil po g[os-po]ds[t]vo mi č[e]stiti car*, que M. B. traduit par «când m-a oprit pã domnia mea», c'est-à-dire: quand il m'a empêché. Là aussi nous avons affaire à la construction du verbe *zaprêtili* avec la préposition *po* au lieu du datif. Comme nous le verrons plus loin, les verbes exprimant une attitude hostile envers quelqu'un se construisaient en ancien roumain avec les prépositions *spre* ou *pre*, qui signifient souvent «contre». *A oprit* (ou *apãrat*, comme on disait aussi dans le vieille langue) *pre domnia mea* doit donc être interprété comme: «a dat opreliște *asupra mea*» ou «*împotriva mea*», c'est-à-dire: «il a prononcé une interdiction *sur* ou *contre* moi». Nous avons donc là encore un cas où *pre* est une préposition à sens prégnant et non un instrument grammatical destiné à indiquer l'accusatif.

Reste le dernier exemple, de 1514: *on uloži po župana Šujka . . . nad negove sela*, traduit par M. BĂRBULESCU: *el puse pã jupânul Œuica . . . peste satele lui* (il mit le seigneur Œuica . . . à la tête de ses villages). Si nous complétons la phrase d'après VENELIN, *Vlachobolgarskija ili Dako-slavijanskija gramoty*, 138, nous trouvons au début de la même préposition: *tere uložise . . . po bratučedomû si Dara nad negovechû selo*, où *po* apparaît clairement avec sa fonction prépositive.

L'article de M. BĂRBULESCU, outre qu'il n'apporte rien de nouveau après M. MILETIČ — sauf deux exemples erronés et un autre mal compris — ne saurait nous convaincre qu'en roumain, devant l'accusatif, *pre* soit plus ancien qu'il ne ressort des documents roumains.

Il serait presque inexplicable en effet que des textes volumineux comme le *Codex de Voronez* n'eussent aucune trace de ce *pre* de l'accusatif, si son emploi dans la langue parlée avait été fréquent au point de produire jusqu'à des fautes de slavon chez les copistes du XV^e siècle.

¹⁾ On trouve encore *pomiloval po* . . . dans les documents de 1651 et 1613 cités par M. MILETIČ, *loc. cit.*

L'apparition de *pre* à l'accusatif est en étroite relation avec un chapitre à peine étudié de la syntaxe roumaine, celui de l'ordre des mots dans la proposition.

Il semble qu'au début il ait existé dans notre langue, comme dans le français d'aujourd'hui par exemple, la règle que, pour les trois éléments principaux de la proposition, le sujet se place au début, le prédicat vienne ensuite, et en troisième lieu le complément. Dans le français *le père aime l'enfant*, bien que le nominatif ne se distingue pas de l'accusatif comme dans notre langue, il ne saurait y avoir doute sur le sujet et le complément, grâce à la place respective occupée par ces termes dans la proposition (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, III, § 745). De même chez nous, aussi longtemps que la place des parties du discours a été invariable, *tatăl iubeste copilul* « le père aime l'enfant » est resté sans équivoque. Cette distribution des mots est l'ordre habituel dans nos textes les plus anciens. Je ne citerai que quelques-uns des exemples donnés par M. STINCHE :

Domnulă ispiteaște dereptulă și necuratulă, dereapta ta priimi mire
ou, avec le prédicat avant le sujet :

mânie necuratulă Dumnezueu
blagosloveaște sufletulă mieu Domnulă
întărăță Domnulă păcătosulă.

Avec le temps, toutefois, cette manière de placer les mots perdit de sa rigueur primitive, du moins dans certaines constructions, et nous savons qu'aujourd'hui nous pouvons dire également :

când Dumnezueu bate pe om, nu-l bate cu băta,
când bate Dumnezueu pe om . . .
pe om când îl bate Dumnezueu . . .

De semblables inversions, quoique rares, se trouvent aussi dans les textes qui n'ont pas encore *pre* à l'accusatif ; il semble donc qu'elles aient commencé à acquérir droit de cité dès les temps les plus anciens. Nous les rencontrons par exemple dans des cas où, deux propositions étant reliées par *și* ou *e*, on a fait une inversion de l'ordre des mots afin de produire un effet stylistique. Ainsi, dans le passage Luc VI 22 du *Tétraévangélique de 1574* (éd. Gaster 96), nous trouvons : *ferecați fi-veți când vor urî voi oamenii și când vă vor despărți*. S'il ne se produit pas d'équivoque dans cette proposition, puisque le complément (*voi*) n'est pas à la troisième personne comme le sujet (*oamenii*) ou le prédicat (*vor urî*), il ne s'en produit pas davantage dans la proposition

suyvante du Psautier de Scheia (Ps. 62, 9): *Lepi-se sufletul meu de tire, e mere preimi dreapta ta*, car le pronom personnel a une autre forme au nominatif qu'à l'accusatif; (dans le Psautier slavou-roumain de Braşov et chez Dosofteiu nous rencontrons cependant, au lieu de *mere*, la forme *pre mine*). Il semble donc bien que de telles modifications de l'ordre habituel des mots n'aient été possibles dans l'ancienne langue que lorsqu'elles ne nuisaient pas à la parfaite intelligence du texte.

Lorsque, pour une raison ou une autre, la langue française place aujourd'hui le complément en tête de la proposition, elle est forcée d'employer la construction suivante: cet homme, nous l'avons vu... au lieu de: cet homme nous avons vu... De même la langue roumaine a la faculté de distinguer du sujet le complément en répétant ce dernier par une expression pronominale; de fait nous constatons qu'à une époque et dans des lieux où *pre* n'était pas encore entré dans l'usage devant l'accusatif, on usait néanmoins dans une grande mesure de cette faculté. Ainsi dans le dialecte aroumain (WEIGAND, *Jb.* IV, 247) ¹⁾ et aussi dans les textes anciens, comme il résulte des quelques exemples suivants tirés de ceux que cite M. STINGHE:

- Codex de Voronetz: rugându-lu elu de multă vreme
 și-i sărutămu ei
 dzise să-lu ducă elu întru pâlcu, etc.
- Cuvente d. bătrâni: și-l tremet(e) elu suptu întunerec
 nu-lu făgăduim elu, etc.
- Tetraévang. Coresi: și-l scoase elu la margine
 și întunerecul elu nu-lu prindea
 deade-lă elă lor, etc.

Cet usage, qui dans certains cas est encore vivant aujourd'hui, a persisté même après que *pre* eut commencé d'être employé avec l'accusatif: *aşa ne va curăţi şi pre noi Dumnezeu* (Coresi,

¹⁾ Dans le dialecte istro-roumain le pronom pléonastique s'emploie très rarement. Et comme ce dialecte place très souvent le complément avant le prédicat et qu'il est dépourvu de *pre* à l'accusatif, il n'existe aucun critère formel permettant de distinguer du sujet le complément à la troisième personne. Ainsi: *ie lăt-a za soldata* (27/2 dans les textes publiés par mes soins) ne signifie pas, comme on serait porté à le croire: « il a pris comme soldat » mais « on l'a pris comme soldat »; de même *mere medigu țere* (7/16) ne signifie pas: le médecin va chercher... mais: il va chercher le médecin.

Tétraévang. Luc, XVII, 27), et cela malgré l'absence d'équivoque (car le verbe n'est pas à la troisième personne).

Mais ce moyen de distinguer complément et sujet n'est pas des plus heureux. Si nous transposons dans la langue d'il y a quelques siècles la proposition *pe om il bate Domnul*, nous avons *omulu bate Domnulu*, qui dans la prononciation pouvait être confondu avec *omulu bate Domnulu*. De plus il existe certains mots, comme les pronoms indéfinis, qui ne peuvent être répétés par une expression pronominale personnelle; c'est pourquoi une proposition comme *nu iubeste nimeni* qui, dans la langue ancienne, pouvait signifier soit « personne n'aime », soit « il n'aime personne », restait équivoque, car la construction *nu lu iubeste nimeni* avait un autre sens: « personne ne l'aime ». Dans les comparaisons l'équivoque pouvait se produire même quand le verbe n'était pas à la troisième personne: une proposition comme *te iubescu mai multu de vecine* pouvait signifier autrefois « je t'aime plus que ne t'aime personne » ou « je t'aime plus que je n'aime personne ».

Dès l'instant que la langue trouvait un autre moyen formel, mieux adapté, pour distinguer sujet et complément, elle devait le faire sien. Lors donc que la possibilité est apparue de distinguer l'accusatif par un *pre* le précédant, cette innovation a pu se généraliser rapidement. Nous comprendrons de même pourquoi cet usage s'est restreint au cas où l'accusatif portait sur un nom d'être vivant: dans une proposition comme *omul vede casa* « l'homme voit la maison », c'est le sens lui-même qui exclut l'équivoque, car un objet inanimé, comme une maison, n'est pas capable de voir et l'action exprimée par le verbe ne peut donc être le fait que de l'homme (*omul*). Tout au plus dirons-nous, quand pour une raison quelconque nous préférons placer le complément en tête de la proposition, *casa o vede omul*, employant par là un moyen d'expression traditionnel.

La nécessité de distinguer le sujet et le complément ne nous donne que la raison pour laquelle l'innovation de l'emploi de *pre* devant l'accusatif a été aussi favorablement reçue et s'est aussi aisément généralisée; mais elle n'explique pas pourquoi, en vue de cette distinction, c'est justement la préposition *pre* qui a été choisie et non pas une autre, *a* par exemple, comme dans la langue espagnole et certains dialectes italiens (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, III, § 350). Ce que nous dit M. STINGHE à cet égard (« Jahresber. » IV, 224): « dieses Mittel fand man in der Präposition *pre*,

die in allgemeinsten Weise „das Sicherstrecken auf“ „das Sich-beziehen auf“ des Verbums zum Ausdruck bringt » est si vague qu'on ne saurait s'en contenter.

En examinant les exemples tirés de Coresi et d'autres auteurs anciens, je crois que nous pouvons distinguer quelques cas où il est relativement facile de comprendre comment la préposition *pre* a pu tomber à l'état de simple instrument grammatical sans signification autonome. Mais il est nécessaire auparavant de voir brièvement quel est le sens de la préposition *pre* dans l'ancienne langue. Les exemples sont tous tirés de l'*Evangelhie cu învățatură* de Coresi.

La préposition *pre* indique la position occupée par une personne ou une chose *immédiatement au-dessus* de quelqu'un ou de quelque chose, qu'il y ait mouvement ou non : *lăcuescū pre pământū* 35/16, *căzu pre pământū* 3/37. Quand nous avons affaire à une position *plus éloignée* au-dessus de quelqu'un ou de quelque chose, la préposition *pre* correspond à « peste » ou à « de-asupra » : *îngerii ce-sū pre munci* 305/17. Quand il s'agit d'un *mouvement (descente)* de haut en bas, *pre* apparaît souvent en concurrence avec *spre* : *puse pr'insa mânile* 404/29 mais dans le commentaire (Tâlc) *spr'insa*. Ainsi *pre* est synonyme parfois des prépositions indiquant la direction, « spre », « asupra » et « la » : *strigă pre ea* 384/34 (de même en bulgare : *vikat po nego*), *se-au dat pre muncă și spre moarte* 88/35, surtout quand nous avons affaire à une intention hostile : *rânjindū și întărâtându-se pre ucenicii lui* 80/20. Les autres sens de la préposition *pre* sont sans intérêt pour la question.

Ces emplois de la préposition nous montrent la voie sémantique suivie par *pre* dans son développement ; mais pour nous l'expliquer pleinement, il faut nous rappeler que dans notre langue il existe beaucoup de verbes qui peuvent se construire soit avec un cas prépositionnel, soit avec l'accusatif simple, sans que l'idée exprimée par le verbe soit modifiée, du moins sensiblement. Dès que la construction prépositionnelle a pu être interprétée comme un complément direct du prédicat, la possibilité a été donnée à la préposition de perdre son sens autonome et au substantif suivant d'être pris pour un accusatif, car sa forme ne l'en distinguait en rien.

Quelques exemples montreront assez ce que nous entendons. Et puisque la préposition *spre* est souvent synonyme de *pre* et présente le même emploi, nous donnerons aussi des exemples pour *spre* :

Nous avons d'abord des verbes exprimant une « victoire ». L'extension de la victoire sur quelqu'un s'indiquait par la préposition *pre* ou, plus anciennement, par *spre*; mais la personne ainsi indiquée était en même temps l'objet atteint par l'action verbale: *E să biruire spre zmeiu și să no perire de elū, pleca-ne-vremū* (Cuv. d. bătr. II, 151). Ce qui signifiait au commencement « dacă vei repurta o victorie *asupra* zmeului » (si tu remportes une victoire sur le dragon) est devenu « dacă vei învinge zmeul » (si tu vaincs le dragon)¹⁾. De même, c'est par l'idée de « placé au-dessus » que s'explique la construction: *stăpân (domn) pe* (ou *peste*) *ceva* (maître sur quelque chose), qui se trouve aussi avec le verbe *a stăpâni* (*a domni*) *pe* ou *peste ceva* (dominer sur). Dans une proposition comme: *să domnească pre peștii mării* (*Palia*, Gen. 1, 26) nous sentons encore *pre* comme une préposition, tandis que dans *bărbatul să stăpânească pe soție-sa, pe soție-sa* nous paraît aujourd'hui un simple accusatif.

Le sens de « contre, en opposition à » que nous avons rencontré plus haut pour la préposition *pre* et qui apparaît plus clairement avec *spre*, nous le trouvons dans: *luptă pre noi* 56/14, qui signifiait d'abord « *luptă împotriva noastră* » (combat contre nous) mais qui, chez Coresi, a pris le sens de « *ne chinue, ne muncește* » (nous tourmente, nous torture). C'est le même sens que présente cette préposition en rapport avec des verbes qui impliquent l'idée d'hostilité, de mauvaises intentions, de persécutions, de révolte ou même seulement de machinations, de soupçons etc.²⁾.

Dans *proclețise pre elū* 182/14, de même que dans *blăstemă pre zioa ceaia ce-au născutū* 146/8, *pre* n'exprime à l'origine que la direction que prend la malédiction; aujourd'hui, au contraire, nous comprenons *pre elū* et même *pre zioa* comme des compléments directs des verbes « *procleți* » et « *blestema* ». Dans *a cărâi (gârâi) pe cineva* « dire du mal de quelqu'un », *pe*, qui avait autrefois le

¹⁾ Cf. aussi: *Spre vrăjmași biruire dai*. Varlaam, C. 306. *Izbânda are a face spre toți dosăditorii și trufașii*, *ibid.* 15/19.

²⁾ Cf. *Norodul cărtăia spre dânsul. Biblia* (1688), préface, 47. *Goana ce se pornise pre creștini*, DOSOFTEIU, V. S., 161 v. (cf. *a goni pe cineva*). *Agiuns-au osânda pe biata Moldova*. Neculce, *Letop.*, II, 417/25 (cf. *a osândi pe cineva*). *Puțină vătămare va face spre de-aproapele său* *ibid.*, 152 (cf. *a vătăma pe cineva*). *Cela ce va fi vrăjmaș spre muiarea lui...* *Prav. Mold.*, 85 (cf. *a vrăjmăși pe cineva*). Chez Coresi nous trouvons même: *și-i păru rău pre sineși*, 432/26.

sens de « contre », pouvait être remplacé aussi par *asupra* (*Asupra altia . . . mai de ocară poate să gârâiască. Cantemir, Ist. 53*).

A bănuî pe cineva « soupçonner quelqu'un » se construisait aussi, et de préférence, *a bănuî asupra cuiva* (Nu bănuî *asupra* şarbei tale. Dosofteiu, V. S. 56), qui nous présente le sens ancien de *pre*, le même que dans le synonyme *a se mânîa pe* (antérieurement aussi *spre*) *cineva* « se fâcher contre quelqu'un ». De même, je crois que dans *asupresc pe cineva* et *supăr pe cineva* (« je persécute quelqu'un » et « j'irrite quelqu'un ») la préposition, à l'origine, ne faisait rien d'autre que de répéter l'idée comprise dans les racines verbales (*asupra* et lat. *super*), ce qui ressort encore plus clairement de la construction ancienne *a-şi prepune pre cineva* (Dosofteiu, V. S. 9 v., Coresi etc.). L'intention hostile¹⁾ ressort aussi des verbes du type de *a certa* « gronder ». En effet, des exemples anciens comme: Păgânii să nu mai *rădice pre creştini ocară* (Dosofteiu, Ps. 34), cerând *spr'iusu pâră* (Cod. Vor. 691/1), vrea să *rădice pr'insu pâră* (Varlaam, C. 345), ou: alţi Jidovi *strigară pre Hristos* (Uricariul XIV, 110, cf. Varlaam, C. II, 83 v.), qui s'exprime aujourd'hui par « strigară la Hr. », nous montrent bien qu'à l'origine *pre* indiquait la direction, comme dans les exemples suivants où il nous apparaît aujourd'hui comme signe de l'accusatif: *Va ocarî pre vreun vlădic* (*Pravila Mold.* 135), *va sudui pre altul* (*ibid.* 129), *să ciarte bărbatul pre muiare-şi* (*ibid.* 84 v.), cel ce *părăşte pre cineva* pentru vreo vinovăţie (*Pravila* 1814, 9).

Certains de ces verbes qui expriment un mouvement de haut en bas se construisent aujourd'hui aussi avec la préposition *p(r)*e ou avec l'accusatif simple, comme *apăs pe ceva* ou *apăs ceva*, mais avec une nuance comparable à celle de l'allemand « auf etwas drücken » et « etwas (nieder)drücken ». Ainsi la proposition: *fără legile mele . . . ca tarū greu păsară spre mere* (Psalt. Sch. 37, 5) peut être comprise comme « *fără-de-legile mele*, ca o sarcină grea *apăsară pe mine* (ont pesé sur moi) » ou comme « m-au apăsat (pe mine) (m'ont oppressé) ». De même le verbe « a călca » « fouler » est construit « *calc ceva* » ou « *calc pe ceva* »; la proposition: *Călcă cu piciorul spre falca zmeului* (*Cuv. d. bătr.* II, 152), serait rendue

¹⁾ Mais l'intention hostile peut aussi faire défaut et *pre* n'indiquer que la direction, quel que soit le contenu affectif du verbe ou même quand ce contenu exprime de la bienveillance, par ex.: *Dumnezău iaste bun pre cei buni* (Varlaam C., 314 v.). Ş-au arătat *mîla* lui *pre* omul cel păcătos (*ibid.*, 317 v.).

aujourd'hui par « călcă pe falca zmeului ». Mais aussitôt que le complément est un être vivant ou une personnification, le sens linguistique est désorienté. En effet, qu'on demande aujourd'hui à un Roumain si, dans « Hristos a înviat din morți, cu moarte pre moarte călcând » (Christus resurrexit a mortuis, cum morte [per] mortem calcando), il comprend ce « pre moarte » comme prépositionnel (per mortem) ou comme accusatif (mortem), c'est-à-dire comme l'allemand « auf den Tod tretend » ou comme « den Tod niedertretend »: on le verra alors hésiter à donner une réponse nette.



2. LE NOMINATIF COMME VOCATIF

Je désirerais donner quelques compléments du domaine de la langue roumaine à l'étude si riche en observations subtiles de M. L. SPITZER publiée dans la « Revista Filologică » I, 41—50, *Bestimmter Artikel im Anruf und Ausruf und Verwandtes*, étude que complète un beau travail de M. W. HAVERS, *Zur Syntax des Nominativs*, publié dans « Glotta » XVI (1927), 97 sqq. (cf. en particulier 104—105, où il est question du « Nominativus pro Vocativo »). Il s'agit de l'emploi de la forme articulée du nominatif dans la fonction de vocatif, comme nous avons en fr. *écoute, la belle!*, en all. *Vorwärts der Einjährige!* et en ital. *di grazia, quel signore, de che parte si va?* M. SPITZER n'en connaît aucun exemple dans la langue roumaine. Cependant il s'en trouve aussi.

D'abord dans le dialecte istro-roumain. Voici quelques exemples de mes *Studii istroromâne*, I:

vila . . . zis-a: o Domnu, fe-m vedę omu (en traduction italienne: disse: O Dio, fammi vedere mio marito) 6/33;

și Domnu . . . zițe: mladiću, scol-te mai musât si mai mâre nog-ai fost mânce (= et Dieu dit: jeune homme, lève-toi plus beau et plus grand qu'avant) 7/7;

îă se scolę . . . si-l' zițe: mladiću, m-rei vinde ța armonikę? (= elle se lève et lui dit: jeune homme, veux-tu me vendre cet accordéon?) 16/29.

Belulovici m'a communiqué aussi le vocatif *tâfi* « hoților » (de *tât* « voleur »).

Le nominatif articulé employé comme vocatif en istro-roumain ne peut être imité ni de l'italien, où il n'est pas employé, ni du croate, langue qui ne possède pas d'article. Nous avons donc affaire à une innovation de ce dialecte, laquelle semble avoir des racines plus anciennes, car de tels cas se rencontrent aussi chez les Dacoroumains. Nous serions ainsi en présence d'une nouvelle ressemblance

entre les dialectes istro-roumain et daco-roumain (cf. *Studii istororomâne* II, § 313—314), à l'exclusion des dialectes aroumain et méglénite, qui ne connaissent pas de nominatifs articulés en fonction de vocatifs. La seule différence est que les Istro-roumains emploient *omu*, *mladiču*, *Domnu* avec la même valeur syntaxique que les vocatifs « réguliers » *gospodine*, *tovăre* etc., tandis que chez nous les cas analogues n'ont pas encore été « grammaticalisés » et conservent leur fraîcheur stylistique. C'est précisément pour cela qu'on en rencontre peu d'exemples dans la littérature écrite, car l'auteur devant son papier a tout le temps de réfléchir à la construction, de sorte qu'au lieu de la *parole* vivante et libre, avec ses expressions spontanées et pleines de nuances stylistiques, il nous donne une *langue* littéraire grammaticalisée, avec ses formules consacrées par l'usage collectif.

Dans la *Carte cu învățătură* du diacre Coresi (éd. Pușcariu-Procopovici, 130/6) nous lisons toutefois: *Și acest lucru să vă priimească, o ucenicii!*

L'écrivain Vasile Pop — qui ne passe pas précisément pour un auteur au style châtié — décrit (« Sămănătorul » V, 565) une scène révolutionnaire. Les révoltés attendent, sous les ordres de l'instituteur et d'un paysan nommé Ghiță Namilă, l'arrivée de l'armée. A un moment donné un paysan s'écrie: « Dați-i, dați cu praștile! Copiii și fetele, dați vârtos! », « Allons, les garçons et les filles, frappez dur! ». Quand l'échauffourée bat son plein, la voix du curé retentit: « Ghiță Namilă! Învățătorul și Dumitru! pe ei mă, pe ei! ».

Dans l'invocation du premier vers de toute une catégorie de poésies populaires nous rencontrons parfois des constructions comme: Foică, *murele*, Ia mai cântă cucule... (« Șezătoarea » VII, 22).

De telles constructions, quoique peu habituelles, ne paraissent pourtant à aucun Roumain « étrangères » à l'esprit de la langue. Mais nous en avons d'autres, où le vocatif articulé est la construction usuelle. Je pense à des excitations comme *hi calu!* ou *hi căluțu!* pour le cheval, et à des appels comme *pisu pisu!* pour le chat, *cuțu cuțu!* pour le chien, *celu!* pour le porc (« Conv. Lit. » XX, 1006) connues dans la plupart des régions daco-roumaines.

Pourquoi disons-nous au porc *celu* et à l'âne, sans article, *ciuș*? Parce que *ciuș* est à l'origine une interjection, tandis que *celu* est la forme abrégée d'un substantif (*purcelu*). De même, les

dérivés *pisoiu* et *pisică* nous montrent qu'autrefois il a aussi existé chez nous un simple **pis* (cf. albanais *piso*) lequel, articulé, subsiste dans l'appel *pisu!* Je crois par conséquent que nous sommes en droit de supposer que *cuțu* aussi est un diminutif abrégé.

Il reste pourtant à expliquer pourquoi, lorsque nous voulons rassembler les poulets dispersés dans la cour et leur jeter du grain, nous leur crions: *pui, pui*, employant en fonction de vocatif le nominatif non-articulé, et, quand nous voulons attraper un cheval qui s'est échappé de l'écurie, nous l'attirons avec de l'avoine en l'appelant *calu, calu*, au nominatif articulé. C'est parce que nous avons l'impression qu'en employant le vocatif habituel *calule!* notre ton serait trop impérieux et qu'au lieu d'attirer le cheval nous l'effaroucherions. Tandis qu'en disant *calu, calu* nous voulons le tromper, en attirant d'une part son attention et en lui faisant croire en même temps que nous nous adressons à une troisième personne à propos de lui¹⁾.

Ce dernier cas nous montre combien M. L. SPITZER a raison quand il range de semblables constructions parmi les cas d'emploi de la troisième personne («*el*», «*ea*») au lieu de la seconde («*tu*»^{*)}. Cette substitution de la personne dont on parle à la personne

¹⁾ Du fait que nous avons comme les Istro-roumains le nominatif articulé en fonction de vocatif il serait erroné de conclure à une grande extension de ce phénomène autrefois et, allant plus loin, de considérer nos vocatifs en *-ule* comme des formes contaminées: *bărbatule* = *bărbatul* + *bărbate*. Ce serait une erreur, disons-nous, justement parce que le vocatif *bărbatul!* exprimait, du moins à l'origine, une autre nuance que *bărbate* et parce que les vocatifs en *-ule* se trouvent aussi chez les Mégléno-roumains, qui ne connaissent pas les nominatifs articulés employés comme vocatifs. L'explication de *-ule* demeure donc celle qu'a donnée M. TH. CAPIDAN, dans DR., I, 207.

^{*)} [Inversement on trouve en roumain des exemples dans lesquels l'emploi du pronom personnel de la deuxième personne est tout à fait irrégulier. Ainsi on lit dans les «*Souvenirs d'enfance de Creangă*» (p. 3): *Nici tu junghiu, nici tu friguri, nici o altă boală nu s'a lipit de el*. On peut employer de même le «*tu*» devant le complément: *N'are nici tu zestre, nici tu frumusețe*. Si l'on disait simplement «*ni point* (de côté), *ni frissons, ni autre maladie ne l'ont atteint*» ou «*elle n'a ni dot, ni beauté*», l'effet stylistique ne serait pas le même que dans une énumération où on les citerait pour ainsi dire par devant soi en s'adressant directement, à l'aide du pronom «*tu*», à la fièvre, aux frissons (observer l'accord du pluriel avec «*toi*» et non pas avec «*vous*») d'une part, à la dot et à la beauté d'autre part (observer l'accord avec la troisième personne du verbe). Si l'on peut s'imaginer que le premier exemple est abrégé de «*nici tu junghiu, nici tu friguri nu v'ați lipit de el, nici altă boală nu s'a lipit de el*», dans le second il est impossible d'imaginer la proposition complète qui aurait été abrégée].

à qui l'on parle se rencontre aussi par exemple dans des interrogations comme: *ce face puiul?*, par lesquelles nous nous adressons directement à un enfant qui nous est cher ¹⁾). Nous avons affaire, en définitive, au même procédé dont usent les Istro-roumains lorsque, voulant être polis, ils disent sur le modèle italien, à côté de: *iuvę veř ke meg?* « où voulez-vous que j'aille? », plus fréquemment: *iuvę idle dormu?* « où dormez-vous? » (*Studii istroromâne* II, § 240). Le même excès de politesse fait qu'un domestique français s'adressera à ses maîtres par un *Madame est servie* ou dira: *que Monsieur m'excuse* au lieu de « excusez-moi, Monsieur ». Par la transposition du verbe à la troisième personne on souligne la distance que l'on désire garder, soit en signe de respect, comme dans les cas précédents, soit pour marquer une sorte de condescendance du supérieur envers son inférieur, comme dans l'emploi de « Er » en allemand au lieu de « Sie » ou « Du », emploi si fréquent jadis aux époques de langage cérémonieux. Nous verrons par ce qui suit que le même moyen stylistique peut produire dans d'autres langues, comme en roumain, l'effet exactement inverse, c'est-à-dire exprimer une nuance d'intimité. L'essentiel dans toutes ces constructions est qu'il s'introduit dans la langue un moyen d'expression inaccoutumé en vue d'un certain effet stylistique: l'indication de l'attitude personnelle du sujet parlant envers celui à qui il s'adresse. Quelle est cette attitude personnelle, c'est là affaire de conventions.

Quant il s'agit de mots exprimant un rapport de parenté ou un rapport analogue, le vocatif habituel chez nous est le vocatif « grammatical »: *tată! mamă! soro! fiule! cumnate! vecine!*

L'adjonction de l'adjectif possessif n'est pas usuelle, car la position égocentrique que prend le sujet parlant roumain est tout à fait nette: quand je parle d'une personne avec qui je suis apparenté, il me semble qu'il me suffit d'exprimer le mot qui marque le degré de parenté pour que mon interlocuteur sache que cette

¹⁾ L'auteur dramatique Caragiale a fort bien saisi la note affective que donne le remplacement de la personne *tu* par *el* et, quelquefois, par *noi*. Ainsi la dame qui caresse son petit chien favori (dans l'esquisse bien connue *Bubico*) s'adresse à lui par ces paroles: *Cui îi place zăhărelul? Să-i dea mămicița băiatului zăhărel?... Să-i dea mămicița lăptic băiatului?* ». Et quand, dans le train, un voyageur du compartiment exprime la crainte d'être mordu par le petit chien, la dame lui répond, parlant cette fois pour être « comprise » du chien: « Vai de mine... *Noi suntem băieți cumiști și bine crescuți... Noi nu suntem moșici ca...* ».

parenté doit être entendue par rapport à moi : *Mă duc la vecina ; mă bate mama ; bunica e mai bătrână decât mătușa* « je vais chez la voisine ; [ma] mère me bat ; [ma] grand'mère est plus vieille que [ma] tante », toutes ces propositions équivalent aux suivantes : *mă duc la vecina noastră ; mă bate mamă-mea ; bunică-mea e mai bătrână decât mătușă-mea*. Le besoin de préciser ce rapport par un possessif ne se fait sentir que dans le cas où il s'agit de parenté avec un autre que « moi » (*mamă-ta, tată-său*) ou quand la construction peut faire naître une équivoque. Ainsi : *te aude fratele* « le frère t'entend » peut signifier « fratele tău », comme le suggère le « te » précédent, ou « fratele mieu » ; de même encore, quand la maîtresse dit : *pe servitoare a bătut-o bărbatul*, nous ne savons pas clairement si c'est le mari de la domestique ou celui de la maîtresse qui l'a battue. C'est pourquoi les constructions vraiment claires pour tout Roumain sont :

*m'a bătut mama ;
l-a bătut mamă-mea ;
l-a bătut mamă-sa.*

La construction : *m'a bătut mamă-mea* est d'une précision excessive.

C'est pourquoi des vocatifs comme *fiul mieu ! fătul mieu !* sont nécessairement affectés d'une note stylistique : nous les employons dans le langage cérémonieux ou quand nous voulons prêter à nos paroles un ton solennel.

Au surplus, de telles constructions sont relativement nouvelles, car l'articulation d'un substantif déterminé par un possessif n'était certainement pas pratiquée à l'origine ; une forme comme *mamă-mea*, qui continue le latin *mamma mea*, est générale aujourd'hui encore : une individualisation du substantif par le démonstratif « illa » était superflue, car le possessif « mea » le précisait bien suffisamment en le mettant en relief en face de n'importe quelle autre « mamma ». Ce n'est qu'avec le temps que la règle formelle — tout substantif suivi d'une détermination prend l'article défini — a modelé sur des exemples comme *mama copilului, mama vecinului*, la construction *mama mea* ¹⁾.

¹⁾ A l'époque de nos premiers textes écrits, *mama mea* est en concurrence avec *mamă-mea*, mais au lieu du *mama lui* d'aujourd'hui on employait souvent encore *mamă-i*. Des constructions comme *înainte-i, împotriva-mi* etc., à côté de *înaintea lui, împotriva mea*, sont les survivances actuelles de cet emploi.

A côté de *tată!*, vocatif usuel qui correspond au français « père ! » et « mon père ! », et de *tatăl mieu!*, vocatif rare du langage solennel, nous avons encore une troisième espèce de vocatif, *tată-mieu!*, qui n'est employé que sur un ton familier ou plaisant. Inconnu autrefois en Transylvanie, il y pénètre de nos jours, surtout avec le langage irrévérencieux des soldats et des étudiants: *vino și tu, frate-mieu! Ascultă, verișoară-mea! Ce faci, cumnatu-mieu? Mai slăbește-mă, vecinu-mieu!*

Dans le premier exemple, *frate-mieu* pourrait s'interpréter comme une apposition à « tu »; de même, dans les exemples suivants, *verișoară-mea*, *cumnatu-mieu*, *vecinu-mieu* pourraient passer pour des appositions à un « tu » resté inexprimé. Je crois au contraire que le « tu » du premier exemple est un élément surajouté et que dans tous ces cas nous avons affaire à la même substitution de la troisième personne à la seconde, comme dans les constructions analysées plus haut. Au lieu d'adresser la parole directement par apostrophe (« *cumnate!* »), nous employons la construction du cas sujet, comme si nous faisons une communication à un autre (« *cumnatu-mieu a sosit* ») et en procédant comme le Français lorsqu'il dit *écoute, la belle!* (cf. « la belle est venue ») ou l'Allemand quand il construit *Komm her, das Bubele* (cf. « das Bubele ist gekommen ») ou encore comme le Roumain lorsqu'il excite son cheval avec un *hi căluțu!* (cf. « căluțul a venit »). Sauf que, dans le cas de *cumnatu-mieu*, nous n'avons pas, pour les raisons exposées plus haut, la forme articulée du nominatif.

[1929. Extrait de « Pe marginea cărților » II, DR. V, 745—751].

3. LES EXCLAMATIONS COMME MOYEN STYLISTIQUE

Les différences qui existent entre la langue commune ou de la conversation — dialoguée le plus souvent — et la langue littéraire de plus en plus intellectualisée s'expliquent en partie par le fait que l'écrivain, que son lecteur suit avec les yeux et non avec l'ouïe, doit renoncer à nombre de moyens affectifs, surtout de ceux qui sont liés à une modification de ton ou de mouvement (tempo), comme c'est le cas pour les *interjections* et les *exclamations*, en particulier celles qui ont un caractère imitatif. Nous en faisons cependant un usage fréquent dans la langue de tous les jours; le paysan surtout les emploie sans cesse. A l'époque du «sămănătorisme» et du «poporanisme», courants littéraires marqués par un retour aux sources populaires d'inspiration, ces interjections, si bien à leur place dans la prose d'un Creangă mais qui sonnent faux dans des œuvres qui ne peignent pas un milieu rustique, ont été introduites en grand nombre dans notre langue littéraire... A cette époque Sadoveanu, par exemple, avait plus d'exclamations imitatives qu'aujourd'hui; voici quelques exemples tirés d'un volume de Contes (*Povestiri*, 100—109): *Hu-u-u!* e frig! (100). Ceasornicul vechiu bătea clipele: *tic-tac* (101). Când venea acasă, *zurr!* din pinteni... și ea *hop!* la fereastră (105). Nici una nici două, se trezește cu iuncherul în prag. *Hâu!* a țipat cât a putut... Vine bărbatul de vreme. *Buf-buf!* se scutură afară de glod... *Boc!* în ușa, *boc-boc*... Numai s'aude *bum!* și ușa sare și intră Alexandru suduind (106—107). *Hec!* m'am îmbătat și eu odată, ei și? *hec!* (109).

Tout aussi souvent que ces onomatopées exclamatives on rencontre, dans la littérature «sămănătoriste», des invocations, des impératifs et des vocatifs intercalés par lesquels l'auteur s'adresse directement aux personnages de son récit: Cânele s'a așternut urmelor și *tunde-o neică!* în salturi mari! (Agârbiceanu, «Luceafărul» III, 104).

Mai stăm noi o leacă, și pe urmă numai ce s'arată, *măi tată*, o groază de mistreți (M. Sadoveanu, «Sămănătorul» II, 603). Eram și noi acum, *dragă Doamne*, cu mustață, intrasem în lume (id. ib. III, 23) etc.

Un intérêt spécial s'attache au cas des *substantifs exclamatifs*, qui nous arrêteront un peu plus.

Au lieu de dire *Drace, de ce vii așa de târziu?* « Diable ! pourquoi viens-tu si tard ? », donc au lieu de prendre directement par apostrophe ¹⁾ le diable (drac) à témoin de ma contrariété, je puis employer ce mot, comme dans beaucoup d'autres langues (cf. fr. que *diable* fais-tu ? ital. che *diavolo* fai ?), en l'intercalant entre la particule interrogative et le verbe, comme un simple nominatif (ou un autre cas ²⁾) exclamatif, habituellement sous la forme articulée ³⁾ (mais il faut remarquer que son emploi sous la forme non-articulée n'est pas exclu de cette fonction grammaticale) ⁴⁾.

¹⁾ Cf. aussi le vocatif *drace-mi-te*. (Alexici, *Lip. pop.*, I, 236/28) qui par son appendice *-mi-te* (comme dans *iată-mi-te* etc.) entre tout à fait dans la catégorie des interjections.

²⁾ On me communique comme usuelles les constructions: *Ce dracului face? Unde dracului să mă duc?* qui rappellent d'une part des constructions comme *du-te dracului!* (abrégé de *du-te de pomană dracului!*) et d'autre part les datifs et génitifs de l'espèce de *matale* ou *maichii* (abrégé de *dragul maichii*, à Brașov) employés avec la valeur de nominatifs ou de vocatifs. En hongrois on dit de même, au datif: *Mi az őrdögnek jöttél* « pourquoi diable es-tu venu ? »; mais dans cette langue *ördög* « diable » se construit comme le veut le verbe, soit à l'accusatif, soit au prépositionnel, donc: *Mikor az őrdögöt csinálsz* « quand diable fais-tu ? » ou: *Mikor az őrdögbe kezdesz* « quand diable commences-tu à faire ? ». L'accusatif est aussi employé en allemand: *Was den Teufel machst Du?* Nous avons aussi un accusatif dans des expressions par lesquelles nous montrons que nous ne croyons pas à ce qu'on nous dit, comme: *Lasă că vine!* — *Vine pe dracu!* dont la genèse doit être cherchée, pensons nous, dans des constructions avec verbe transitif, comme: *face pe dracu! bate pe dracu!*

³⁾ Le mot *drac* « diable » étant un mot banni de la langue des gens cultivés, c'est à partir du parler populaire et familier qu'il a pénétré dans la langue littéraire, donc sans l' *-l* final; ainsi, *dracu* est bien une forme articulée.

⁴⁾ Chez les Aroumains on dit, comme en français et en italien: *te drac fa?* sans article. Les Istro-roumains connaissent les deux constructions: *Ț-ai dracu facut?* (*Studii istroromâne*, I, 22/13) et: *juvę drac aȚ fost?* (*ibid.*, I, 19/21). Chez les Daco-roumains on rencontre aussi des formes non-articulées; je ne citerai pas le cas de *Dumnezeu* « Dieu », qui même comme sujet apparaît sans article, ni des exemples comme: *Ce potop te-a adus?* ou: *Ce foc o fi iubirea nu știu* (Coșbuc, *Fire*, 87), où *potop* et *foc* (= grande souffrance, malheur) peuvent être interprétés comme des substantifs sujets de la proposition, mais seulement: *Cine foc te-a sărutat?* (Reteganul, *Trandafiri*, 52/1), où la fonction de *foc* est évidemment la même que celle de *dracu* exclamatif.

Voici quelques exemples: Ce dracu cauți aice? (C. Negruzzi I, 88). Ce dracu ai făcut de trei ani de când nu te vezi? (ibid. 85). Ce dracu are dulapul ista, de nu vrea să se deschidă? (Alecsandri, *Teatru*, 336). Nu o mai cunoșteai: scroafă e, ori ce dracu e? (Ispirescu, *Leg.*, 129). Nu mănânci ca lumea, nici un păhărel de rachiu nu bei, de ce draeu mai trăești pe lumea asta? (Sadoveanu, « Sămănătorul » VI, 165). De ce dracu n'am aflat că tu ești de măritat? (Jarník-Bârseanu, *Doine*, 45). On dira de la même façon *cine dracu?*: Cine dracu a mai văzut Iepure vara cosind? (ibid. 415); puis: *când dracu?* *cum dracu?* *unde dracu?* etc. De même dans des propositions affirmatives, après *a nu avea ce*: Nu am ce dracu să-i fac (Gorjan, *Halima*, IV, 166). N'ai ce dracu te face (« Șezătoarea », III, 35/22). Parfois le rappel du nom du diable fait que le sujet parlant ajoute aussitôt au mot « drac » un « Doamne iartă-mă! », équivalent moral du français « Dieu me pardonne! »: Ce dracu, Doamne iartă-mă, strigi atâta? Il suffit même souvent que le nom du diable traverse la pensée du sujet parlant pour que l'idée du péché commis en le prononçant lui fasse dire « Doamne iartă-mă! » sans que le mot *dracu* soit exprimé: Ce, Doamne iartă-mă, vii atât de târziu? (v. les exemples cités dans le *Dictionnaire de l'Académie roumaine* sous le mot *ierța*). Parfois enfin au lieu du diable apparaît « mama dracului », sa mère: Dar oare pe acesta cum mama dracului l-a mai fi ducând? (Creangă, *Povești*, 245). Fel de fel de glasuri... se auzeau, de nu se mai știa ce mama dracului să fie acolo (ibid. 303).

Comment définirions-nous et surtout comment expliquerions-nous ce « dracu »? Au point de vue stylistique « dracu », dans les exemples cités, n'a plus son sens étymologique ni sa fonction de substantif: c'est une simple parole subjective et pour ainsi dire morale, exprimant selon les circonstances étonnement, impatience, dépit, chagrin, contrariété ou regret. Mais si nous nous demandons quelle est la genèse de cette construction, l'explication est beaucoup plus compliquée. J'ai demandé à de nombreux Roumains, philologues ou non, mais habitués à la manière de penser « grammaticale », comment ils interprétaient ce syntagme: leurs réponses variées m'ont démontré avant tout que leur sens linguistique n'était pas fixé sur ce point et qu'ils se sentaient tous très embarrassés pour classer ce phénomène dans l'une des catégories grammaticales existantes. M. I. A. Rădulescu-Pogonceanu, qui a un sens linguistique tout à fait subtil, considère *dracu* comme une expression

abrégée, comme le sujet d'une proposition intercalaire placée entre la particule interrogative et le verbe, mais sans prédicatif exprimé: *Ce dracu faci?* serait une proposition elliptique pour *Ce — dracu să te ia! — faci?* « Qu'est-ce — le diable t'emporte! — que tu fais? » De même: *Ce dracu are dulapul ăsta, de nu vrea să se deschidă?* serait l'expression simultanée et abrégée de la question: *Ce are dulapul?* « Qu'a cette armoire? » et de la réponse: *Dracul știe [că eu nu știu]* « Le diable le sait [car moi je n'en sais rien] ». De même la construction dont il va être question plus loin: *Ce păcatele l-a adus tocmai acum?* doit être analysée, d'après M. N. Drăganu, comme une fusion entre la question *ce l-a adus?* et la question *păcatele l-au adus?* « Qui l'a amené? » « Sont-ce les péchés? ».

Cette interprétation est possible; il est même probable que dans certains cas telle est bien la genèse des constructions dont nous nous occupons. Il est certain pourtant que dans la plupart des cas l'explication est autre. Afin de mieux l'établir il est nécessaire de savoir que d'autres mots en roumain peuvent jouer le même rôle stylistique que « dracu ».

Avant tout, son synonyme *naiba*: *Cine naib'a pomenit...* *Din copilă tinerea Nevastă cu voie rea?* (Jarník-Bârseanu, *Doine*, 185). *Ce naiba faci?* Puis *sfântul (sfinții)* ou *Dumnezeu*: *Dar ce Dumnezeu?* Par'c'a intrat în pământ! (Creangă, *Povești*, 24/4). *Cum sfinții poți vorbi astfel?* Deux mots qui sont d'un usage fréquent dans cette fonction sont *păcatele (păcatul)* et *focul*¹⁾ « le ou les péchés » et « le feu »: *Să fie locul necurat...* sau ce păcatele să fie? (Marian, *Tradiții*, 68). *Ce focul, bade, te ține, De nu vii seara la mine?* (Jarník-Bârseanu, *Doine*, 237). Les Roumains emploient le mot *urgie* « calamité »: *ți urgia ti aduse?* (communiqué par M. Th. Capidan). On rencontre fréquemment, dans la langue vulgaire, des mots obscènes employés de la sorte, surtout les noms des parties honteuses du corps, l'équivalent du mot excrément etc. Dans de pareils cas il nous est difficile d'imaginer la proposition complète d'où serait née l'abréviation; il faudrait admettre tout au plus qu'elle est née par analogie avec les autres. Parfois nous avons aussi l'adjectif *amar* « amer » dans cet emploi: *Dacă frunza s'a usca, Cine-amar ne-a cununa?* (Jarník-Bârseanu, *Doine*, 49).

¹⁾ De même chez les Hongrois et les Saxons de Transylvanie: *mit a tüzet csinálsz?* *Was zum Feuer* (ou *in das Feuer* ou *in die Hölle*) *machst du?* (entendu à Bistritz, Transylvanie).

Sur l'allemand « *leider* » qui s'emploie quelquefois dans cette fonction les Transylvains ont calqué leur *durere* « douleur » (par ex. El, *durere!* n'a ştiut nimic).

Pourquoi choisit-on, pour exprimer l'étonnement, l'impatience, le dépit, le chagrin, la contrariété ou le regret, précisément ces mots et non pas d'autres? Ont-ils, malgré leur sens divers, une note commune? La chose est sûre. Tous, ceux qui désignent des êtres surnaturels (*Dumnezeu*, *dracul*, *naiba*), les mots triviaux, et « *păcat* », et « *foc* » présentent, outre leur sens habituel, une forte nuance affective. Devant l'imprévu nous pensons aussitôt à l'intervention de quelque puissance divine; les désagréments ou les obstacles sont mis en rapport avec l'intervention du diable dans les affaires humaines; si l'on consulte le *Dictionnaire de l'Académie* on se convaincra que *foc* est le mot qui exprime en roumain les idées de fureur (*a se face foc* « devenir furieux », *a scuipa foc* « cracher le feu = s'exaspérer »), de douleur, de chagrin, de malheur, de colère, tandis que *păcat* est le mot qui exprime par excellence le regret (*păcat!* *ce păcat!* « quel dommage! » *mare păcat!*); les mots triviaux, enfin, possèdent tous une note énergique de mépris. De même que l'homme qui n'est pas maître de sa parole laisse échapper des injures lorsqu'un état de surexcitation mentale demande à s'extérioriser aussi par le langage, ainsi les affections de l'âme donnent naissance à ces mots comme à un surplus qui n'a pas pour objet de compléter le sens de la proposition mais n'est qu'une sorte d'expression spontanée de l'état psychique. Ces mots sont donc, comme les interjections, des instruments stylistiques, et au moment de leur emploi ils sont dépourvus de contenu sémantique, exactement comme le français *pas*, dans *je n'aime pas*, ou le roumain *fir*, dans *un fir de nisip* « un grain [littéralement: un fil, un brin] de sable » (cf. *Din perspectiva Dicţionarului*, Cluj, 1922, 31 et le présent volume p. 382) qui se sont vidés de leur contenu sémantique pour devenir de simples « outils grammaticaux » renforçant la négation ou désignant une sorte de « singulier » d'un mot à sens collectif.

De même que le fr. « *pas* » ou le roumain « *fir* » ne sont pas des phrases tronquées mais des mots isolés, extraits par abstraction de certaines constructions, de même *dracu*, *focul*, *păcatele* etc. ne doivent pas être considérés comme les sujets de propositions elliptiques. Dans notre esprit existent à l'état latent les modèles de centaines de phrases construites avec ces mots, qui toutes expriment

une contrariété, un chagrin, un regret, de sorte que l'idée de contrariété, chagrin etc. a imprégné les mots *dracu*, *focul* etc. au point de pouvoir, à un moment donné, être évoquée par eux.

[1931. « Pe marginea cărților III », DR. VI, 491—496].

4. QUELQUES CAS DE « BRÉVILOQUENCE » *)

En général on oublie trop fréquemment un fait, dans les analyses grammaticales : c'est que la pensée le plus souvent n'est pas « complète » mais « fragmentaire » et que par conséquent la brévilouquence ¹⁾ est le mode habituel et naturel d'extériorisation de notre langage intérieur. De la part de celui qui écrit dans la langue littéraire nous pouvons nous attendre à ce que son expression linguistique soit relativement complète, car il a tout le loisir et tout le calme nécessaires pour construire sa phrase d'après toutes les règles de la syntaxe et en la complétant par tous les éléments accessoires. Mais cette construction, plus ou moins artificielle suivant le cas, réclame un effort de pensée, une délimitation de l'idée qui sache tirer de la pénombre tels éléments qui sans cela resteraient dissimulés. Le mécanisme de la pensée fonctionne d'ordinaire par « bond » d'une idée à une autre, sans parcourir en détail tout le chemin qui les unit : à celui qui se trouve un soir sur la terrasse du Sacré-Cœur et contemple la ville qui s'illumine à ses pieds, il suffit de voir de loin en loin un bec électrique pour qu'il ait l'image des rues, d'apercevoir les réclames lumineuses qui s'allument pour qu'il devine les courbes des boulevards. D'habitude, dans notre langage quotidien, nous extériorisons notre parole intérieure en propositions incomplètes, sautant de sommet en sommet ²⁾, jalonnant en quelque sorte le chemin de nos

*) 1931. « Pe marginea cărților III », DR., VI, 491—503 et 1926. « Etimologii », DR. IV 727—735.

¹⁾ Il m'a semblé préférable d'adopter le terme de « brévilouquence », auquel je donne un sens plus compréhensif qu'au terme usuel de brachylogie. Voir la note 2 de la page 475.

²⁾ « Ce qui caractérise le langage parlé, c'est qu'il se borne à *mettre en valeur les sommets de la pensée* ; ceux-ci émergent seuls et dominent la phrase... Ce langage parlé se rapproche du langage spontané : on appelle ainsi celui qui

pensées¹⁾ car nous avons en outre à notre disposition le geste, l'intonation et tant d'autres moyens qui font défaut à celui qui écrit, et aussi parce que notre interlocuteur connaît si bien la situation extérieure qu'il devine nos pensées même quand nous ne les précisons pas dans tout le détail. Le charme que donne à la conversation le pouvoir de s'entendre par allusions nous pousse aussi à être laconiques, elliptiques et fragmentaires dans nos expressions. Lorsque nous lisons dans une épicerie, sur une caisse d'oranges, l'inscription « 5 lei la pièce », nous sommes parfaitement édifiés sur le sens; « l'orange à la pièce coûte, ou se vend, 5 lei » serait dans un tel cas une construction tout à fait inaccoutumée et artificielle. — L'enfant qui a été grondé par son sévère professeur de latin — qui lui semble encore plus sévère à cause de ses lunettes noires — vient se plaindre chez lui à son père: « il a crié contre moi avec ses lunettes ! ». — La mère « își schimbă copilul » « change son enfant » quand en réalité elle ne le change que de linge. — « Să mergem la un pahar de vorbe », qui donnerait en français: « allons prendre un verre de paroles », est une expression que j'ai entendu employer de façon courante et sans la moindre note plaisante à Cohalm (Transylvanie); dans l'esprit de celui qui l'a employée le premier, la phrase qui suit n'existait probablement pas en son entier: « allons prendre un verre de vin pour causer un peu »; il n'y avait sans doute que les deux idées prédominantes « verre » et « parole(s) », entre lesquelles a été jetée une passerelle provisoire au lieu d'un pont solide, le sujet parlant étant certain

jaillit spontanément de l'esprit sous le coup d'une émotion vive. On met alors en vedette les mots frappants, n'ayant ni le loisir ni le temps de ramener sa pensée aux règles strictes du langage réfléchi et organisé. Le langage spontané s'oppose ainsi au langage grammatical. (VENDRYES, *Le langage*, 174—175). « Nous pensons... en longues suites d'idées, sur lesquelles l'attention ne se répand pas d'une manière uniforme, mais en suivant des sommets bien distants. Nous pensons par les points culminants de notre attention ». (BROD et WELTSCH, *Anschauung und Begriff*, 1913, 146, ap. H. F. J. JUNKER, *Die Indogerm. und die allgem. Sprachw.*, dans *Stand und Aufgaben der Sprache. Festschrift für Wilhelm Streitberg*, Heidelberg, 1929, 39). Cf. aussi DELACROIX, *Le langage et la pensée*, 400 (éd. I, 384). (Sur les indications de M. N. Drăganu).

¹⁾ « La langue n'a donc pas à représenter la pensée comme une formule algébrique représente un rapport quantitatif; elle marque plutôt le chemin à la compréhension, comme le feraient une série de poteaux indicateurs placés aux points les plus nécessaires ». (A. SECHEHAYE, *Les Mirages linguistiques*, « Journal de Psychologie normale et pathologique », 1930, XXVII, 354).

que son auditeur pourra la traverser avec lui sans difficulté pour aller d'un point à l'autre.

Ainsi, à côté de l'expression complète au point de vue syntaxique, d'habitude surtout dans le style livresque, il existe, particulièrement dans le langage de tous les jours, l'expression simplement jalonnée et imparfaitement analysée. Les deux sortes d'expression sont « normales » et coexistent dans la langue comme de véritables équivalents ou synonymes syntaxiques, tout à fait semblables aux mots ou locutions synonymes au point de vue sémantique et ne différant que par leur valeur stylistique. Le même peintre rend ce qu'il voit tantôt par une esquisse en quelques traits, tantôt par un dessin poussé dans le détail; soutenir que, dans le langage, l'expression-esquisse sort toujours, par simplification et élimination, de l'expression-dessin serait tout aussi faux que de prétendre que le peintre trace ses esquisses en effaçant à la gomme les détails ou les ombres d'un dessin plus poussé.

Nous avons par exemple en roumain la possibilité d'exprimer une comparaison par des expressions-esquisses: *înghețat os* [litt. gelé os], *singur cuc* [litt. seul coucou], *beat mort* (« ivre-mort ») ou par des expressions-dessins: *înghețat ca osul*, *singur cum e cucul*, *beat de par'că e mort* « gelé [et rigide] comme l'os, seul comme vit le coucou, ivre au point de paraître mort ». L'explication que donne WEIGAND pour le premier type de construction, à savoir que « dans les comparaisons, souvent, comme l'on sait, la particule comparative tombe », est, suivant l'expression de M. L. SPITZER, par trop « vieux jeu » (*Asyndetische Vergleiche im Italienischen und Rumänischen*, dans *Stilstudien*, I, 13)¹⁾.

C'est aussi WEIGAND qui a expliqué les vers bien connus, placés au début des chansons roumaines nommées « doïnes » et qui sont du type *foaie verde*, *lămâiță*: ils seraient nés par haplogogie, de *foaie verde de lămâiță* « feuille verte de citronnelle ». Si l'explication de *singur [ca un] cuc* est d'un Weigand auteur de grammaires

¹⁾ De même l'explication de M. HAUSCHILD (ap. SPITZER, *ibid.*, 8) pour des expressions allemandes analogues (*kinderleicht*, *mutternackt*): « étant donné que l'essence de la comparaison est la brièveté, on omet souvent les particules... surtout les prépositions ». Il me semble toutefois que M. SPITZER lui-même considère ces « comparaisons asyndétiques » en italien et en roumain comme des expressions elliptiques dans lesquelles une partie de la pensée — complète dans l'esprit du sujet — est restée inexprimée: en effet, il traduit *sătul cince* (*cince de sătul*) par « *satt — na wie soll ich sagen? — eine Wanze* ».

élémentaires et habitué aux règles formulées en vue de faciliter l'étude pratique d'une langue, l'explication de *foaie verde* [de] *lămâiță* nous est donnée par un Weigand accoutumé à considérer les phénomènes linguistiques d'un œil d'historien et qui sait, d'après des cas innombrables, que l'évolution use la langue et abrège d'ordinaire les formes. En fait *foaie verde lămâiță* est une autre construction, née d'une autre manière de penser que *foaie verde de lămâiță*; les deux modes d'expression sont bienvenus pour le poète populaire, qui peut satisfaire aux exigences rythmiques en employant tantôt l'un, tantôt l'autre.

Longtemps on a également considéré comme elliptiques des propositions comme *vorba multă, sărăcia omului*, ou *schimbarea domnilor, bucuria nebunilor*, ou encore des métaphores du genre de celles des vers suivants, de la poésie populaire bien connue « Miorița » :

Fețișoara lui,
Spuma laptelui ;
Mustăcioara lui,
Spicul grâului ;
Perișorul lui,
Pana corbului ;
Ochișorii lui,
Mura câmpului.

[Son cher visage — la mousse du lait ; ses belles moustaches — les épis du blé ; ses beaux cheveux — les plumes du corbeau ; ses chers yeux — la mûre des champs.]

Or la syntaxe moderne a démontré qu'au contraire les propositions de ce type sont complètes. Il existe des langues, comme le hongrois, où normalement la copule verbale ne s'exprime pas. Quand nous disons *vorba multă e sărăcie* « longue parole est pauvreté », ce *e* (« est ») a été ajouté après coup, à titre de précision, afin de rendre un rapport temporel ou modal que le prédicatif nominal ne peut exprimer à lui seul.

La compréhension linguistique demande que le point de vue évolutif soit complété par le point de vue statique et, inversement, qu'en étudiant une langue il ne suffise pas de suivre les détails depuis leur genèse et de les énumérer scolairement en « premièrement, deuxièmement, troisièmement... », mais il faut que le linguiste se double d'un interprète de la langue qui sache regrouper les divers faits en catégories. Si du point de vue évolutif *vorba*

multă, *sărăcia omului* n'est pas une brachylogie et si *vorba multă e sărăcie* doit être considérée par contre comme une polylogie, du point de vue statique les choses se présentent tout autrement. Quand je m'efforce d'oublier tout ce que je sais, comme linguiste, du développement historique des divers syntagmes cités plus haut et que je ne me laisse conduire que par le sens de ma langue maternelle, que je possède comme sujet parlant, il m'est impossible de séparer *vorba multă, sărăcia omului* de *bucata cinci lei* ou des métaphores *fețișoara lui, spuma laptelui, sărac lipit pământului* litt. « pauvre collé à la glèbe », ou *singur cuc de tren-fulger* litt. « train-éclair ». La note commune à toutes ces constructions est la brachylogie, c'est-à-dire le fait qu'au lieu de développer l'idée je me contente de l'esquisser.

Il ne faudrait même pas parler de métaphores. Tout comme dans *beat mort* « ivre-mort », j'ai affaire à une construction appositive dans des parataxes comme *Târgu-Jiu* (ville d'Olténie). Il est probable qu'à l'origine cette localité était appelée simplement *Târgu* (*târg* « bourg marchand »), dénomination assez claire pour les gens de l'endroit, mais qu'on lui a ajouté ensuite la précision *Jiu* (cours d'eau de la région) afin que l'expression ne fût pas équivoque non plus pour les voisins ; à moins qu'inversement la localité n'ait d'abord été appelée *Jiu*, comme le cours d'eau, et que plus tard seulement on ait fait la distinction entre *râul Jiu*, la rivière, et *Târgul Jiu*, le bourg (cf. *orașul București*, la ville de Bucarest). Mais puisqu'il existe chez nous à côté de ce syntagme (comme en latin *urbs Romae* à côté de *urbs Roma*) la possibilité d'exprimer le rapport d'attribution à l'égard du sujet par des moyens morphologiques (*Târgul Jiului*) ou syntaxiques (*Curtea-de-Argeș, Vârful-cu-dor* etc.), l'expression *Târgu-Jiu* passe fatalement dans la catégorie des cas de brachylogie et mon sens linguistique la classe entre les expressions-esquisses, qui ne mettent en relief que les deux sommets touchés par la pensée : la localité où vont au marché (*târg*) les gens de la région du *Jiu*. Dans la même catégorie je classerai aussi des noms de personnes comme *Ionescu-Sisești* (= Ionescu din Sisești), c'est-à-dire un Ionescu précisé par la désignation du lieu où il est né et distingué ainsi de la multitude des gens qui portent le même nom, ou comme *Popescu-Conservă* (ainsi nommé ironiquement, s'étant enrichi dans le commerce des conserves) ou des noms de choses comme *ceas-brățară* « montre-bracelet » (= ceas la brățară).

Il est vrai que ce dernier exemple est un calque du français (où les créations modernes du type de *timbre-poste*, *cas régime*, etc. sont de plus en plus fréquentes, cf. NYROP, *Grammaire hist. de la langue française*, III, § 568); mais si des calques de cette nature ont pu recevoir droit de cité en roumain, c'est bien parce qu'ils ont pu être classés aussitôt dans une catégorie préexistante de composés similaires, dont certains de date ancienne. Si personnellement je n'avais eu le sentiment qu'elles seraient immédiatement comprises de mes lecteurs, je n'aurais pas introduit dans ce travail des locutions comme *expresie-schiță* « expression-esquisse » et *expresie-desen* « expression-dessin ».

Ce qui précède explique assez, à mon avis, pourquoi j'emploie le terme de *brévilouquence*. Étant moins usuel et donc moins usé, il peut être chargé d'un sens plus compréhensif et englober à la fois les cas d'*ellipse*¹⁾, de *brachylogie*²⁾ et de *parataxe*.

¹⁾ Quoique plus rarement, certains cas de brévilouquence, même de ceux que j'ai cités comme exemples, ont pu naître assurément d'une ellipse. Le sujet parlant se rend compte du degré d'importance différent pour chacun des éléments qui composent une proposition; cette évaluation comporte comme conséquence la possibilité de faire passer au second plan ou même d'effacer totalement ceux qui ne sont pas indispensables à l'intelligence du reste. C'est non seulement l'oreille qui peut nous renseigner à ce sujet, par exemple par l'intonation, mais aussi la vue: ainsi certains peintres d'enseignes écrivent CROITOR PENTRU DOMNI « tailleur pour hommes » ou même CROITOR PT. DOMNI.

²⁾ J'ai évité le terme de *brachylogie*, dont le prototype grec implique la même idée que le latin *breviloquentia*, parce qu'il est en quelque sorte compromis par le sens que lui donnaient les grammairiens normatifs: « vice d'élocution, qui consiste dans une brièveté excessive et poussée assez loin pour rendre le style obscur » (LITTRE). D'ailleurs les linguistes contemporains ne sont pas tous d'accord sur son sens: NYROP par exemple l'identifie avec *ellipse*. La meilleure explication de ce terme — c'est mon collègue M. N. Drăganu qui m'a signalé le fait — est donnée par NOREEN-POLLAK dans *Einführ. i. d. wissenschaft. Betrachtung d. Sprache* (Halle, 1923), 272—276. « Je fais la distinction entre l'ellipse, qui est une expression abrégée, et la *brachylogie*, qui est la manière brève d'exprimer une pensée et dont les formes les plus adoucies sont l'expression *laconique* et l'expression *concise*. J'entends la *brachylogie* en définitive de la même manière que Gerber, qui en donne cette définition: « la *brachylogie* est l'expression dans laquelle reste inexprimé ce qui s'entend de soi-même ». Elle est pour ainsi dire le contraire de l'ellipse. Tandis que l'expression elliptique a besoin, pour être comprise, d'un complément emprunté à la situation ou au contexte, ce n'est pas le cas pour la *brachylogie*, qui reste intelligible aussi sans complément... Bien entendu, il n'existe qu'une frontière relative et subjective entre la *brachylogie* et son contraire, l'expression *abondante*, dont les formes extrêmes sont le *pléonisme* et la *tautologie* ».

De même je crois qu'il n'est pas besoin, pour comprendre *Cine dracul te-a adus?*, de le considérer comme une forme abrégée de la construction dialoguée: *Cine te-a adus? — Dracul!*¹⁾

C'est justement parce que, quand nous parlons, nous faisons appel dans une aussi large mesure à la fantaisie de notre auditeur, mis de la sorte dans la nécessité de compléter nos paroles en les interprétant, qu'on peut s'expliquer pourquoi tant de mots d'une langue n'ont pas le même sens dans l'esprit de ceux qui les emploient, même lorsqu'il s'agit de notions concrètes et relativement stables. Cette circonstance pose un problème de **lexicographie**. Les dictionnaires qui ne donnent pas la traduction en d'autres langues et sont écrits dans une seule langue s'efforcent d'ordinaire d'établir aussi exactement que possible le contenu sémantique de chaque mot, suivant son emploi courant dans la langue littéraire. Ainsi les dictionnaires font habituellement la même opération que la grammaire: ils cherchent à donner une image de la langue modèle, telle qu'elle peut être tirée des bons écrivains d'un pays. Non seulement le Dictionnaire de l'Académie Française, qui n'est pas une œuvre descriptive mais normative, mais aussi le Littré ou le « Dictionnaire général » de Hatzfeld-Darmsteter-Thomas sont faits pour ceux qui veulent connaître le sens « exact » de tel ou tel mot.

Mais les « sens exacts » le plus souvent n'existent pas. Les mots ne sont pas comme des moules où la pensée puisse être versée de manière à y tenir complètement, mais des formes ou trop larges ou trop étroites pour cette pensée, à laquelle elles doivent donc être adaptées. La définition que nous donnons du même mot deux individus diffère non seulement parce que l'idée que chacun se fait de la chose est le plus souvent différente, mais aussi parce que l'interprétation que chaque individu donne du contenu sémantique du mot diffère par suite du fait que les phrases dont il a extrait le mot par analyse étaient elles aussi différentes.

*

Pour expliquer l'origine de *laie* dans l'expression *oaie laie* « brebis à laine grise », nous pouvons partir directement du latin *labes* « tache noire ». Ce dernier, du point de vue formel, a dû

¹⁾ Voir plus haut, p. 467

donner en roumain *laie*, exactement comme *clavis* a donné *d'aille* (> *chie*). Chez les Albanais *b* intervocalique disparaît de même dans les mots d'origine latine (cf. MEYER-LÜBKE, dans GRÖBERS *Grundriss*, I², 1053), de sorte que chez eux aussi *labem* aurait pu donner *ljaë*, puis *ljajë*¹⁾. . . Ce *ljajë* aura été au début, comme chez nous, un substantif, puis on aura dit *delje* (*deljmë*) ou *enjë* *ljajë* « oaille laie » et enfin *kjenkj lja* « agneau à laine grise ». Chez les Aroumains le mot est sorti du domaine des termes pastoraux et a remplacé l'*adjectif* « negru » « noir »: sur *laie*, normalement féminin, a été modelée une forme masculine « régulière » *laĭ*, tandis que chez nous le mot, demeurant terme pastoral et s'employant donc plus rarement dans la langue commune, a comme adjectif au masculin les formes hésitantes *laiu*, *läu* et *läiu*.

Voici quelques exemples roumains qui sont eux aussi des **substantifs employés en fonction adjectivale** (lorsque je ne donne pas de citations, le lecteur en trouvera dans le Dictionnaire de l'Académie roumaine): vin *armaş*, vin fort, litt. impitoyable comme un « armaş » (prévôt, bourreau, tortureur); Țigan, negru ca fundul ceanului, cu ochi *aspizi* « Tzigane, noir comme un fond de marmite, aux yeux d'aspic (« aspidă » espèce de vipère) (Mera, *Lumea basmelor*, 108); Cu coada *bârzoiu*, la queue dressée comme celle d'une vache piquée par un « *bârzoiu » (à l'origine substantif, apparenté à *băză* « insecte, mouche » et à *bărzăun* « frelon », cf. Dicț. Acad.). Nous avons donc affaire ici à une construction analogue à: cu părul *vâlvoiu* « les cheveux ébouriffés comme ceux d'un *vâlvoiu* (masculin de *vâlvă* « fée méchante »); coarne *boure* « cornes aux pointes rapprochées, comme celles de l'aurochs (*bour*) »; țâțe *boure* « tétons pointus »; tutun *cataif* « tabac ressemblant à la pâtisserie nommée *cataif* » (TIKTIN, *Dicț.*); Cai cu capetele *coarde* (V. Cioflec, *Robu*) « chevaux aux têtes tendues comme une corde (*coardă*) »; Frumos se mlădie pe calul său *graur* (Eminescu, *Viziunea lui Don Quixotte*) « . . . sur son cheval gris comme l'étourneau (*graur*) » (v. d'autres exemples dans le Dicț. Acad.); În grădina cu florile *maldăr* (G. Vineş « Sămănătorul », III, 107) « aux fleurs pressées comme en tas (*maldăr*) »; Când trecea vreunul cu punga groasă, cu burta *roată* . . . (I. Agârbiceanu, « Luceafărul », III, 176) « . . . au ventre rond comme une roue (*roată*) »; Purceluși cu coada

¹⁾ L'analogie avec *trabem* > alb. *tra* n'est pas parfaite, car pour ce mot la forme de l'accusatif albanais en *-m* a donné les formes articulées: *tosque tra-ri*, guègue *traq, traq-ni*. Cf. N. JOKL, « Ind. Forsch. », XXXVI, 100 sqq., 105.

sfredel (= à la queue en vrille, *sfredel*) și cu bețe 'n loc de labe (Eminescu, *Călin*)¹⁾.

Le caractère d'adjectif de ces substantifs se reconnaît aussi au fait qu'ils peuvent recevoir les degrés de la comparaison: oaste *mai gloată* « armée plus nombreuse, litt. plus foule »; copilași *cam gloată* « de jeunes enfants, litt. presque foule » (exemple du Dict. Acad.). Un exemple instructif parce qu'il contient deux comparaisons, l'une complète avec « ca » et l'autre abrégée, est le suivant: Dacă Voicu era bălan, cu părul și mustața *ca spicul de grâu copt* (... les cheveux et les moustaches comme l'épi de blé mûr), apoi Dinu era oacheș, cu părul și mustața *pană de corb* (... plume de corbeau) (I. Ciocărlan, « Sămănătorul », II, 116).

Cet emploi des substantifs pour déterminer par *juxtaposition directe* d'autres substantifs a reçu en roumain une grande extension après des verbes comme « a face » (faire), « a pune » (mettre),

¹⁾ Nous avons, bien entendu, d'autres cas de substantifs devenus adjectifs. Ainsi, si les Roumains disent, à côté de *birbec areati* « bélier reproducteur », *cal areati* « étalon », c'est parce que *arete* « bélier non châtré » pouvait être regardé par une population essentiellement pastorale comme le mâle type. C'est de la même façon qu'on explique l'adjectif *mare* « grand », du lat. *mas, marem*, c'est à dire comme ayant été détaché de *vulpes mas* etc. De pareilles juxtapositions (cf. français « café nature ») ne sont pas rares: În cartea ce mi-ai dat-o e o *pagină lipsă* = lipsește o pagină « il manque une page ». De même on a dit *oaie capie*, c'est à dire « brebis malade de capie » < slav. kapl'a « goutte »; puis, plus tard, on a dit aussi *berbece capiu* « bélier atteint de la même maladie ». Nous avons un autre adjectif issu d'un substantif: **feminus*, modelé sur *femina*, par analogie avec *vicinus, vicina* etc. Chez les Méglérites, on dit aussi *nel feamin* « agneau mâle »; chez nous, de *homo *feminus* est issu *famân* « eunuque ». D'autres fois l'adjectivation s'explique par la fonction prédicative de certains substantifs; ainsi *hād* « laid » semble être à l'origine le ruthène *hyd* « dégoût », ayant été extrait ensuite d'expressions comme *ești un hād* = *ești o scârbă* = *ești un om scârbos* « tu es un homme répugnant ». Dans des exemples comme: Capu-i bate 'n *aurel*, Ciocu-i bate 'n *argințel* « sa tête tire sur la couleur de l'or (dimin.), son bec tire sur l'argent (dimin.) » l'analyse grammaticale est malaisée, car on ne sait trop s'il faut les placer dans la catégorie de « bate 'n bronze », « il tire sur [le] bronze » ou dans celle de « bate 'n vert », « il tire sur [le] vert ». Le fait est que *aurel*, diminutif caressant de *aur* « or », est employé parfois par la poésie populaire comme adjectif et possède alors une forme féminine, *aurică*: *fir aurel, păr aurel, copilă aurică* (v. exemples dans le Dict. Acad.). Si nous avons *varză az(i)mă* ou *porc mascur*, « chou non fermenté » et « porc mâle » à côté de *azimă* « pain azyne » et de *mascur* « verrat », le rapport est juste inverse: l'adjectif est plus ancien et le substantif ultérieur.

construits avec le double accusatif, où nous avons d'ailleurs souvent affaire, là aussi, à une comparaison elliptique. Dans le Dictionnaire de l'Académie (vol. II, 14, 15) on trouve de nombreux exemples de cette sorte, comme: *a face pe cineva bucăți (bucățele, dărăburi), călți, ciopârți, (mii și) fărâme, grămadă, pământ, praf, pulbere, scrum, țândări* « réduire quelqu'un en morceaux, en tas, en poussière, en cendre etc. », c'est-à-dire le tuer, le dépecer, l'anéantir etc. (cf. espagnol: hazer pedazos, ou: piezos); *a face pe cineva cuc* ou *tun* équivaut à « enivrer quelqu'un » (litt. en faire un coucou, ou un canon); puis, ne portant plus sur une personne: *a face noaptea zi* « veiller », *a face o afacere mușama* « étouffer une affaire », *a face burta tobă, capul calendar, chica topor, gura pungă* ou *leicuță, mâna puică* ou *otoboc, pielea cojoc* ou *piștii, spinarea tobă, urechea toacă* etc. Après le verbe *a se face* « se faire, devenir », nous trouvons: *Se răsti la el din nou: Vin'aici! Cânele se făcu mărcă* = «... le chien devint soudain silencieux » (D. Zamfirescu, « Conv. lit. », XXVIII, 652). *Băietanii s'au făcut roată în jurul unei mese* «... se placèrent, litt. se firent roue, autour d'une table » (I. Ciocârlan, « Sămănătorul », II, 98). *Dudia se face ghem de frică* «... se pelotonna, litt. se fit peloton, de frayeur » (I. Adam, *Rătăcire*, 235). *S'a făcut foc și pară* « il est devenu furieux, litt. feu et flamme ». Autres exemples: *Piatra tot a făcut palanca* = la grêle a tout réduit en miettes (« Jahresbericht », IX, 228). *Fac doi pași întinsătură, Sânt la tine în băătăură* « Je fais deux pas litt. distance » (Ibid. VIII, 307). Un exemple comme: *Adă mâna găvan, că-l prinzi ca 'n plasă* « tends la main litt. [en] assiette creuse... » (Adam, *Sybaris*, 189) peut être une abréviation de *mâna făcută găvan*. De même: *Pune-o mână [făcând-o] streășină ochiului*, iar cu cealaltă băjbăe la rădăcina păpușoiului « Il met une main litt. [en] avant-toit de l'œil... » (I. Ciocârlan, *Pe Plaiu*, 70). *Aprodul Purice se pusese (= punându-se se făcuse) piuă* ca Ștefan cel Mare să încalcece calul « A. P. se mit litt. mortier, c. a. d. fit la courte échelle... » (Delavrancea, *Hagi-Tudose*, 91). *Gura mare a cucoanei Vesticăi se întinde până la ureche într'un râs mut, apoi se strânge [făcându-se] pungă* « la bouche... se resserre [devenant] bourse » (N. Beldiceanu, « Săm. », III, 169). *L-a dumicat [făcându-l] bucățele* « il l'a déchiré [en] petits morceaux » (Delavrancea, *Hagi-Tudose*, 105).

Dans les constructions avec le double accusatif, le second accusatif étant prédicatif entre tout naturellement dans la

categorie des adverbes. Dans « a făcut florile *grămadă* » « il a mis les fleurs [en] tas », le mot *grămadă* ne répond plus à la question « ce le-a făcut? » « qu'en a-t-il fait? » mais à « cum le-a făcut? » « comment, de quelle manière? » Et comme il existe d'autre part dans la langue un sens des comparaisons elliptiques (*grămadă* = ca (comme) o *grămadă*, în formă de *grămadă*), on a employé, même après des verbes intransitifs, des substantifs prédicatifs en fonction adverbiale comme détermination du sujet: florile au căzut *grămadă* = au căzut una peste alta, formând o *grămadă* « les fleurs sont tombées [en] tas, c. à. d. l'une sur l'autre, en formant un tas ».

Cet emploi est très répandu en roumain: Copiii... se joacă prin șanțuri și, din când în când, câte unul stă *băț* în mijlocul drumului «... parfois l'un d'eux se tient piquet planté, litt. bâton, au milieu du chemin» (R. Cioflec, « Săm. », IV, 171). Mistreții... pufnind fioros, dau *buluc* la vale « les sangliers... se précipitant [en] masse... » (I. Adam, *Rătăcire*, 265). Se prind de mâni și se desprind, S'adună *cerc* și se întind «... se réunissent [en] cercle... » (Coșbuc, *Bal. și id.*, 21). Se ridicau în picioare sfioși, stau câteva clipe *copăcel* și râdeau mulțumiți de ei înșiși «... se tenaient quelques instants [droits comme un] petit arbre... » (C. Sandu, « Sămăn. », IV, 86). A strâns-o *ghem* « il l'a serrée [comme en un] peloton » (Agârbiceanu, « Luceafărul », IV, 111). Se înroșise *gotcă* « il avait rougi [comme une] gelinotte (mâle) » (I. Adam, *Nenoroc*). Impiedecându-se de un bostan... cade *mal* peste... copilași «... il tombe [comme une] berge sur... les petits enfants » (Vlahuță, « Săm. », I, 387). Stau gunoaiete *morman* în bătătura pustie « les ordures restent [en] monceau... » (Vlahuță, *ibid.*, I, 81). Umbla *prâsnel* în toate părțile « il errait (comme une) toupie de tous côtés » (N. Beldiceanu, « Săm. », I, 169). Vine peștele *puzderie* « le poisson arrive [en] masse, litt. [comme la] balle du blé » (Crășescu, *Spirca*, 45). Îl vedem cum aleargă *săgeată* în partea aceea «... file [comme une] flèche dans cette direction » (Agârbiceanu, « Luc. » III, 104). *Șuvoaie* curg grăunțele în saci « [En] torrents coule le grain dans les sacs » (C. Sandu, « Săm. » II, 680).

Certains de ces substantifs ne s'emploient plus qu'en fonction adverbiale ou sont à peu près inconnus dans d'autres fonctions, par exemple: *bocnă* (nom de minéral) s'entend surtout dans les locutions: *a fi*, *a se face*, *a îngheța bocnă* « être, devenir, geler comme ce minéral, c. à. d. comme pierre » (v. exemples dans le Dict. Acad.);

busna, seulement dans l'expression: a da *busna* « entrer brusquement, faire irruption » (ibid.), ¹⁾; *ciotcă*, seulement dans l'expression: a se așeza, a se strânge *ciotcă* « se placer, se rassembler [en] masse »; *lipcă* (bulg. *lepka*, plante à suc visqueux, *Galium aparine*), seulement dans des constructions comme a se ținea, a rămânea *lipcă* « se tenir, rester collé à », a ședea *lipcă* « rester collé sur son siège au cours d'une visite, ne plus partir », etc. (cf. TIKTIN, *Dict. rom.-germ.*); *pop* (au sens de « poteau »), connu dans quelques régions seulement, et dans cette seule expression: a sta *pop* ou *popușor* « se tenir droit »: [Iepurele] se ține pe șezut așa *popușor*, prinzându-și botul între labele dinainte (I. Adam, *Rătăcire*, 281). — Fréquemment de tels substantifs brisent tout lien avec le prédicat et apparaissent indépendants, comme des **adverbes de manière**, parfois même avec une **fonction interjective**: A pus să-i puie șaua pe cal și a plecat turbat la Obaia, *brânci* (= tout droit) la Doca acasă (C. Sandu, « Săm. » IV, 13). Apoi se grămădesc, *broască* (= à plat ventre) la pământ (Delavrancea, *Între vis și viață*, 10). Robu, ca după o cale fără popasuri, *grămadă* se trântește cu brâncile pe iarbă « R... se jette à terre [comme un] tas... » (V. Ciofleac, *Robu*)²⁾ De unde vin atâția [mistreți]... Dumnezeu știe!... Prin prejur, pe lanuri, *pârjol*. « D'où viennent tant [de sangliers]... Dieu le sait!... Aux environs, par les champs, désastre! » (Sadoveanu, « Săm. » II, 603). S'a dus să 'ncarce niște ciocani la târlele Măgurenilor. *Vânt* (= vite comme le vent) spre târle! (C. Sandu, « Săm. » II, 13). De oftat ce oftaiu *foe* Stătu soarele pe loc «... A soupirer fort (litt. feu) comme je soupirai, Le Soleil s'arrêta net » (populaire). Luate de mânia de apă a Trotușului, care venea *prăpădul pământului* « emportés par la furie des eaux du Trotuș, qui venait [comme] la dévastation de la terre » (« Săm. » I, 235). De même enfin des composés comme *claipe peste grămadă* « l'un par-dessus l'autre », *valvârtej* « en roulant sur soi-même », et surtout des répétitions comme *bucăți-bucăți* « en mille morceaux » (cf. sicil. lu tagghia *pezza-pezza*), *cete-cete*, *felii-felii* (cf. MEYER-LÜBKE, *Rom. Gramm.*, III, § 133).

¹⁾ Ce mot semble avoir été adjectif, dérivant du hongrois *buszma* « lourdement, sot »: a *intra busna în casă* aurait donc signifié à l'origine « entrer lourdement, comme un rustre, dans la maison ».

²⁾ Cf. Iar printre crângi albele neguri dormeau, *grămezi de somn învinse*. Ca niște păsări uriașe ce dorm cu aripile 'ntinse « Et entre les branches dormaient les blanches nuées, amoncellements vaincus par le sommeil, Comme des oiseaux géants etc. » (D. Anghel, *Amintire*).

Comme il existait une expression *a lega burduf* « attacher [serré comme une] outre » on a pu dire aussi au participe *legat burduf*. Et de même: Mânile îmi erau înghețate *bocnă* « mes mains étaient gelées [comme] pierre » (Vlahuță, *Clipe*, 40). Oamenii strânsi *ciotcă* « les gens rassemblés [en] masse » (C. Sandu, *Drum și popas*, 39). Cu mânile făcute *lingură* « avec les mains faisant [litt. faites] cuiller » (Delavrancea, *Între vis și viață*, 193). Un coperiș nou de trestie, cu streșinile retezate *linie* « un toit neuf de roseaux, à l'auvent coupé net, litt. ligne droite » (Agârbiceanu, « Luc. » III, 175). Domnul Nae, bătut *măr*, scăpă din mânile lui « Mr. N., battu [comme] pommier etc. » (N. Beldiceanu, « Săm. » III, 266). Cu părul revărsat *potop* pe umerii săi albi « Avec sa chevelure rejetée en flots, litt. déluge, sur ses blanches épaules » (C. Sandu, *Drum și popas*, 53). Te-or află înțepenit *stan* « ils te trouveront roidi [comme un] bloc » (Agârbiceanu, « Săm. » II, 793). Nous avons même, dans la poésie populaire: La coșarul dărămat Stă boierul răzimat, Numai *aur* îmbrăcat « . . . le boïard . . . vêtu seulement [d']or » Teodorescu, *Poezii pop.*, 326)¹). C'est ainsi que s'est accru le nombre de ces comparaisons elliptiques qui s'exprimaient par la juxtaposition d'un substantif à un adjectif afin de le préciser et pour exprimer en même temps un de ses degrés: Un drăguț de armăsar gras *pepene* « un étalon . . . gras [comme une] pastèque » (I. Ciocârlan, « Săm. » II, 585). Era roșu *sfeclă* « . . . rouge [comme une] betterave » (Agârbiceanu, « Luc. » III, 103). Galben *grângurel* « jaune [comme un] petit loriot » (Dicț. Acad.). Singur *cuc* « seul [comme le] coucou » etc. Intéressant, l'exemple suivant: Trei mii de pogoane de pământ gras ca untul, negru-*păcură* « . . . terre grasse comme le beurre, noire [comme le] bitume » (C. Sandu, « Săm. » IV, 5), dans lequel la comparaison elliptique suit immédiatement la comparaison avec la particule « ca » (comme). Instructif pour *tun* pris au sens de « très ivre » est l'exemple suivant: Erau trei lipoveni pescari: doi nu așa de beți, dar al treilea *tun* « . . . trois Lipovans pêcheurs: deux non pas tellement gris, mais le troisième très ivre, litt. canon » (Crășescu, *Spirca*, 36). Dans ces exemples aussi nous trouvons des substantifs qui ont disparu ou ne sont plus guère connus dans la langue vivante, par ex. *alcolilie* « blanc [comme la] stipe (*Stipa pennata*) », *alb-helge* « blanc

¹) Dans l'expression *spălat fulg* « lavé [comme] duvet » s'est peut-être conservé l'ancien adjectif **fulgus*, -a, -um (cf. Dicț. Acad., à *fulg*).

[comme la] belette » (du hong. *hölgy* « dame »), *negru-pece* « noire [comme la] poix » (expression où s'est conservé le latin *pix*, *picem*), *frumoasă-coz* « belle [comme un] atout » (du turc *koz* « atout »), *ud-learcă* « mouillé [comme la] piquette », d'où s'est détaché l'adjectif *learcă* « trempé jusqu'aux os »: *Pe copil l-au ridicat mort, cu capul zdrobit și learcă de sânge* « . . . et tout trempé de sang » (Delavrancea, *Hagi-Tudose*, 104). Sur le type de construction de « *grozav de bătrân* » (terriblement vieux) etc. nous avons également: *Avea cămașă lungă, totdeauna pămătuș de neagră* « . . . une chemise longue, toujours sale [comme une] lavette » (Cercel, « Săm. » III, 457). *Cucoana Vastica e Dunăre de mâniaoasă* « Madame V. est colère [comme le] Danube, litt. Danubement colère » (N. Beldiceanu, « Săm. » III, 167). *Am mâncat pe fugă, în bocetele sparte ale unei cântărețe, spaimă de sulemenită* « . . . d'une chanteuse, effroyablement fardée » (Vlahuță, « Săm. » I, 24).

Enfin, d'après la locution *a bate pe cineva lat* (= făcându-l lat) « battre quelqu'un jusqu'à l'aplatir, litt. [à le rendre] large », on a pu dire aussi au participe: *Îl aflaiu dimineața bătut lat* « . . . aplati par les coups » (Agârbiceanu, « Luc. » IV, 176). De telles constructions ont accru le nombre des comparaisons elliptiques nées de la juxtaposition de deux adjectifs, fréquentes aussi dans les autres langues romanes, comme: *beat mort* (franç. ivre-mort) = mort de beat, *plin ras* (ital. riempir *raso*), *dator-vândut* « criblé de dettes, litt. endetté-vendu » etc.

J'ai réparti les exemples, dans ce qui précède, selon la catégorie grammaticale, quoique cette répartition soit plus extérieure que profonde; parfois elle n'est même pas possible. Ainsi dans un exemple comme: *Motocul s'așează covrig cu spatele la vreascul care licărește* « Le matou s'installe en boule, [litt. (en) craquelin], le dos vers les brindilles qui scintillent » (I. Ciocârlan, *Pe Plaiu*, 29), bien que *covrig* soit attaché au verbe « se așează », il détermine en fait le substantif « spatele » « le dos ». La chose est encore plus évidente dans l'exemple: *Suspînând spre el s'apleacă, boabe mari din ochi curg, rouă* « . . . de gros grains coulent de ses yeux [en] rosée » (A. Mândru, « Săm. » IV, 173), dans lequel *rouă* se rapporte à « boabe » et non à « curge ». Avec quelle difficulté et même de quelle façon peu naturelle on fait parfois la distinction suivant la catégorie grammaticale, c'est ce qui ressort d'une comparaison entre les deux exemples suivants: *Cade mototol pe scândurile reci*

ale bisericii «... tombe [comme une] masse sur le plancher etc.» (« Săm. » I, 237), mais: S'a pălit codru pe poală, Cade frunză mototoală «... la feuille tombe en s'entassant», avec création d'un féminin (« Jahresber. » VIII, 289).

En définitive, dans tous ces cas, nous avons affaire au même phénomène syntactique de juxtaposition, lequel est avant tout de nature stylistique: c'est pour mieux évoquer, que le sujet parlant n'emploie pas une construction complète mais une construction elliptique. Il ne s'adresse pas à la raison de l'auditeur mais fait appel à son pouvoir d'imagination. *Negru ca un corb* « noir comme un corbeau » est si banal qu'il n'en est plus évocateur; *negru corb* « noir corbeau » fait image par la brièveté de la construction et par son caractère inaccoutumé. De même: *s'a dus ață* est plus expressif que *s'a dus drept ca o ață întinsă* « il s'en est allé droit comme un fil tendu » et que les constructions prépositives comme il s'en trouve par exemple en français: « il a dormi plusieurs heures de file ou d'affilée »¹). Lorsque je dis: *Călărețul trece iute ca glonțul împușcat* « le cavalier passe rapide comme la balle tirée », j'ai si bien aplani le chemin sur lequel le lecteur doit me suivre, que ce dernier va y glisser par la pensée trop rapidement et presque sans prêter attention; mais quand le poète dit: Prin albe neguri trece *glonț* « par les blanches nuées il passe [vite comme la] balle », il force le lecteur à compléter lui-même la phrase par un « iute ca un... » et l'oblige ainsi à s'arrêter un instant sur l'image. Enfin, lorsque Delavrancea, au lieu d'écrire *se duse glonț*, emploie *se duse pușcă la gard* « il alla [rapide comme la balle du] fusil jusqu'à la barrière » (*Hagi-Tudose*, 153), l'effort que nous devons faire pour compléter cette image (*iute ca glonțul din...*) est encore plus long et plus complexe.

La langue roumaine fait un large usage de cette liberté dans la comparaison elliptique, s'enrichissant sans cesse d'expressions nouvelles et évocatrices. Les possibilités de comparaison étant pour ainsi dire illimitées, nous voyons souvent que le même verbe peut avoir pour adverbe plusieurs substantifs et que le même substantif peut déterminer plusieurs verbes ou adjectifs. Ainsi, pour exprimer l'idée de « serré » en rapport avec le verbe « a lega » « lier », on peut dire, avec diverses nuances de sens: *Puseră mâna pe Iancu și pe*

¹) Il en va de l'albanais comme du roumain: *këtsën djali fill ndë hazinë* (PEDERSEN, 125) « sare băiatul ață (cf. all. schmurgrad) în vistierie ».

altii și-i legară *burduf* (C. Sandu, « Săm. » IV, 10) « . . . ils les lièrent [serré comme on lie une] outre », ou: L-au legat *cobză* și l-au trântit în fundul trăsorii « ils l'ont lié [comme une] guitare etc. » (I. Adam, *Rătăcire*, 201), ou: Haiducii au tăbărit pe mine și m'au legat *fedeleș* « . . . et m'ont garrotté solidement, litt. [comme un] baril » (C. Sandu, « Săm. » IV, 13). Inversement, les substantifs *buștean*, *glonț*, *țintă* ou *tun* peuvent évoquer une foule d'idées qui se reflètent dans des constructions adverbiales comme les suivantes: Baba adurmea *buștean* « la vieille dormait [comme une] souche » (Agâr-biceanu, « Luc. » III, 177). Când mi-am descleștat degetele de pe grumazii hoțului, acesta a căzut *buștean* la pământ (« . . . celui-ci este tombé à terre [comme une] souche » (C. Sandu, « Săm. » II, 649). Dar un glonte l'a trântit *buștean* la pământ « mais une balle l'a jeté à terre [comme une] souche » (id., *Drum și popas*, 50). De-i mai zăbovi un an Mă găsești neagră *buștean* « Si tu tardes encore un an Tu me trouveras noire [comme une] souche » (populaire, de la région de Vrancea). Prin albe neguri trece *glonț* « à travers de blanches nuées il passe [comme une] balle, c.-à-d. très vite » (I. Bârseanu, *Mirele mort*). Târziu o zăresc cum cade *glonț* ca fulgerată « . . . je la vois tomber [comme une] balle . . . , c.-à-d. tout d'un coup » (C. Sandu, *Drum și popas*, 45). Se întoarce *glonț* la stână « il retourne [comme une] balle à la bergerie, c.-à-d. tout droit » (St. O. Iosif, *Pintea*). Lumea îi ținea calea . . . , dar el . . . trase *țintă* în casă « . . . mais lui . . . entra tout droit dans la maison » (I. Ciocârlan, « Săm. » III, 140). Se opri și se uită *țintă* la țigan « . . . et il regarda juste en face le tzigane » (Sadoveanu, « Săm. » II, 620). Ficiorul privea din ce în ce mai *țintă* la cadra atârnată de părete « le garçon regardait de plus en plus fixement le cadre etc. » (« Conv. lit. » XXXVII, 590). Dunărea amortise, înghetase *tun* « le Danube . . . avait gelé dur comme pierre (litt. canon) » (C. Sandu, « Săm. » III, 762). E sănătoasă *tun* « elle se porte à merveille » (V. Pop, « Săm. » III, 310). Beat *tun* « très ivre ».

Il peut être parfois beaucoup plus difficile de compléter la comparaison elliptique que dans la plupart des exemples cités, où nous pouvons presque toujours nous aider d'un « ca ». Notre esprit est capable de se représenter les plus subtiles, voire les plus illogiques associations d'idées de notre interlocuteur, lorsque celui-ci fait appel à notre pouvoir d'intuition, et de faire avec lui les sauts les plus bizarres. Ainsi Delavrancea (*Între vis și viață*, 178) emploie: *înghetaț vargă*; or cette expression ne peut plus s'interpréter à l'aide d'un

simple « comme » (ca) mais doit s'expliquer par « înghețaț atât de mult, încât tremură ca varga » « si gelé qu'il tremble comme une feuille, litt. comme une verge ». De même « Îl leagă nod, îl vără supt pat » n'est pas « il l'attache [comme un] nœud » mais « il l'attache en nouant la corde » (Adam, *Rătăcire*, 281). Cu ciomege se duceau *năvală* (= dând *năvală* « en faisant irruption ») spre pădure (Delavrancea, *Între vis și viață*, 220). Îl lăsă *pomușor* (= stând drept ca un pom mic « se tenant tout droit comme un jeune arbre ») în picioare (I. Adam, *Sybaris*, 123). Acum treaba mergea *strună* (= întins ca o strună « tendu comme une corde, c.-à-d. tout droit, sans obstacle ») (Crărescu, *Spirca*, 45). Ploaia curgea *pânză* (= deasă ca o pânză « drue, serrée comme une toile ») (V. Florescu)¹. Parfois le terme intermédiaire, le *tertium comparationis*, n'étant plus évident, la structure de ces constructions héritées de la langue ancienne manque de clarté pour nous: Copilul *gol pușcă* « l'enfant nu [comme un] fusil » (Delavrancea, *Hagi Tudose*, 251). Cana *plină ochiu* « le pot à eau plein, litt. [comme un] œil » (G. Stoica, « Luc. » III, 80)². Ascultară *teacă* de pământ migala de șuerături « ils écoutèrent, litt. [comme un] fourreau, l'oreille collée au sol . . . » (Delavrancea, *Între vis și viață*, 220). D'autres fois la métaphore qui est à la base de semblables expressions se laisse entrevoir par comparaison avec d'autres langues, comme par exemple pour le sens de « stagner » (lat. *stagnum*) qu'a l'expression « lucrul a rămas *baltă* » « la chose est restée [comme, ou dans] l'étang, c.-à-d. stagnante, sans avancer ».

Il serait intéressant pour la linguistique de rechercher dans quelle mesure ces innovations individuelles de nature stylistique entrent dans le fonds commun de la langue. Mais cette question nous mènerait trop loin, car il faudrait poursuivre notre enquête jusque dans nos textes anciens, où de tels cas, bien que plus rares, se rencontrent pourtant, par exemple: Vădzuiu pre spurcatul suindu-se *bour* « je vis l'impur se dresser [comme un] aurochs »

¹) On dit aussi *venea pânză* (= tout droit, comme une pièce de toile). Instructif est l'exemple suivant, où au lieu d'un substantif employé adverbialement nous en avons deux, formant gradation: Cine-a murit în templu - acesta sfânt De cade, *pânză* ceața — un *lințoliu*? « Qui est mort dans ce temple sacré, Pour que la brume y tombe comme un voile (litt. une toile) — comme un lințeul? ». (Nanu, *Toamna*).

²) On dit aussi *plin până 'n ochi* « plein jusqu'aux yeux ». Il existe une expression analogue en français (cf. DR., III, 825).

(Dosoftciu, *Psalt.*, 125). Mon seul but a été de montrer que l'emploi du substantif *laie* de *labes* en fonction d'adjectif était bien conforme à l'esprit de la langue roumaine, celle-ci révélant une tendance très prononcée à faire le plus large usage des comparaisons elliptiques. Pour illustrer la chose, j'ai tiré de leurs rayons de vieilles fiches rassemblées il y a vingt ans pour le moins, lorsque les problèmes stylistiques avaient ma prédilection. Les matériaux que je donne n'ont pas la prétention de présenter la question dans une lumière nouvelle ¹⁾; ils ont du moins le mérite d'être homogènes, ayant presque tous été rassemblés précisément dans un temps où notre langue littéraire se renouvelait par un contact voulu avec le parler populaire, c'est-à-dire à l'époque où Delavrancea publiait sa prose dans une édition revue, où Vlahuță se dirigeait vers des sujets inspirés de la vie paysanne, suivi des jeunes écrivains de talent groupés autour des revues « Sămănătorul » et « Luceafărul ».

¹⁾ Je trouve dans mes notes bibliographiques: « URBAN-JARNÍK, *Sprachliches aus rum. Volksmärchen*, 21 sq. ». Je regrette de n'avoir pu me procurer cette étude, qui m'aurait certainement mis à même de compléter mes matériaux avec des exemples tirés des contes populaires. Cf. aussi L. SPITZER, DR., IV, 660.

I N D E X

a) *Des matières*

- Abréviation* 390, 397
abstraction (pouvoir d'~) 265
absurdité (étymologique) 356
accent (dynamique) 231—240, (emphatique) 152, (grammatical) 153, (mélodique) 226, (sémantique) 152, (sur le radical des verbes de la III-ème conjugaison) 32 n., 105
accident fatal (dans le développement sémantique) 362 n.
accidentel (et habituel) 174, 195
accommodation (régressive) 231
accord 274
accumulation (de l'énergie au début des mots) 203 sqq.
accusatif 465 n., (avec p(r)e) 439—457, (double) 479
adaptation (au milieu) 160, 176, (aux sons voisins) 128, (faculté d'~) 58
adjectif (employé adverbialement) 33, (en -tor) 72 n.
adjectivation 478 n.
adverbe (de manière) 481, (en -ce) 33, (formé sur une interjection) 343
affect 239 n., (mot affectif) 240
agriculture (termes d'~) 401
Albanais (emprunt au roumain) 110, (Tosques immigrés au nord du Danube) 106
allusion (littéraire) 390
alternance 231, 242—244, (des sons) 283, (entre accentué et non accentué) 235, (entre sonores et sourdes) 226
amuïssement (des consonnes finales) 24, 154—155, 204
analogie 9, 138, 142, 148 sq., 153, 156, 271, (dans la dérivation) 300—301
analyse 156, 287, (erronée ou inexacte) 273, 300, 381, (faculté d'~) 266, (sens pour l'~) 264
anticipation (sur l'articulation suivante) 218 sq.
antinéologistes 425, 427
apennino-balkanique (groupe) 5, 24
Aroumains (émigrés au nord du Danube) 103, 110, (macédo-roumanisme en dacoroumain) 104—105, (patrie primitive des ~) 103, (refoulés au sud par les Slaves) 119
arrondissement (des lèvres) 224
article (enclitique) 238, (postposition de l'~) 32
articulation (lieu d'~) 223, (par réaction) 160
aspect (phonétique et phonologique) 214 sq., (verbal) 342, 386
assimilation 274, 346, (consonantique) 275, (en sens régressif) 221, (l-r > r-r) 84, (m-n > n-n) 107, (vocalique) 341
association (d'idées) 157, 158, 433 sq., (entre le mot étranger et les éléments de la langue maternelle) 315—316
assourdissement (des sons finaux) 219, (des syllabes finales) 206 n., (des voyelles finales) 204 sq.
atomistique 132
attitude (du sujet parlant) 150, 249
augmentatif 392

- autochtone* (élément ~) 21, 94—100, 195
avant-coureurs 28, (éclaireurs) 144
aversion (à l'égard de certaines prononciations) 85, 248
- Base d'articulation** 97, 98, 173
berceau (du peuple roumain) 101, 102, 104, 107, (étroitement délimité pour le roumain) 74, 76, 111, (du sémite) 74
brachylogie 393, 470 n., 474—475
bréviloquence 470 sq.
- Cadence** (rythmique) 226
caduc (a-) 173
calque 315, 368 sq., 475
catégorie 263, (classement en ~) 161, (création d'une ~ nouvelle) 236, (de sens ou sémantique) 159, 360 sq., (grammaticale) 156, 161, 199, (l'esprit de mise en ~) 168, (morphologique) 159, (phonologique) 159
cellule (linguistique) 144
centre (de culture et de relations) 114, (politique, administratif, commercial, ecclésiastique, etc.) 21
Cercle linguistique de Prague 125—126, 132, 133
chambre de résonance 240
changement (de prononciation) 145
charme de la nouveauté 188
chasse (termes de ~) 401
christianisme (termes chrétiens en roum.) 43
chronologie (de certaines lois phonologiques) 83 n., 107
chuchotées (voyelles) 205, cf. dévocalisé, assourdissement.
circulation (des mots) 46, 47, 426
collectif 128, 245 sq., (changement ~ de prononciation) 145, (individuel devient ~) 146, 187, 201
coloris 224 sq.
communication 7, 14, (entre les Romains d'Orient et ceux d'Italie méridionale) 20, (~ et division dialectale) 112, (obstacles à la ~) 116
comparative (méthode) 52
comparaison (asyndétique) 472 n., (avec *quam*) 33, (elliptique) 480—484
composé (mot) 434
concordance (albano-roumaine) 105, 107, (entre Tosques et Daco-roumains) 108—109.
conscience (grammaticale) 269, (linguistique) 129, 134, 243, 245, 249, 283
conservation (d'une langue) 188
construction proportionnelle 149
contagion (sémantique) 364
contamination 273, 345, 389, 429—438
continuité (des Roumains en Dacie) 61, 101 n., 106, (le rhotacisme comme preuve de la ~) 106
contraste 244, (quantitatif) 228—230, (concernant la chambre de résonance) 240—241, (concernant le lieu d'articulation) 223—224, (de *coloris*) 224—225, 226, (de nature prosodique) 226—230, (de sens) 371, (entre fortis et lenis) 230, (entre orales et nasales) 240, (qualitatif) 222—223
contrôle 96, 97, 159, 162, 177, 191, 192
corrélation 127, 242, (phonologique) 126, 130 n.
création (immédiate) 323, (spontanée) 283
cuisine (termes de ~) 462
culte (termes relatifs au ~) 398
- Daces** (reste de leur langue en roum.) 83 n.
dalmate 24, 26
datif (avec la valeur de nominatif ou vocatif) 465, (en -ae et -i) 31
débit d'air 230—231
définition 353
dénationalisation 97
dérivation (des verbes iotacisés) 72 n.
dévocalisé (u et i final) 153—154, cf. assourdi.
diachronique (linguistique) 143, (méthode) 130
dialecte (division dialectale) 62, 112, 197, (forme dialectale entrée dans la langue écrite) 84, (géographique et social) 188, (liens étroits entre aroumain et mégléno-roum. d'un côté,

- istro-roum. et daco-roum. de l'autre) 259, (similitude des quatre ~ s roumains) 68
- dictionnaire* 403—405
- différences* (entre langues apparentées) 13, (entre les parlers d'une langue primitive) 73
- différenciation* 274, (de synonymes) 178, 180
- diminutif* 392
- diminution* (du trésor lexical) 48
- diphthongue* (ăă) 211, (à accent flottant) 232
- diphthongaison* 231—232, 248
- direction fatale* (dans l'évolution de sens) 370
- dissimilation* 274, 339, (dans le sens régressif) 241, (f-m > f-n) 84, (m-m > n-m) 107, (n-n > r-n) 90, (p-p > k-p) 81 n., (prohibitive) 285, (totale) 90, 91, 228
- don pour la langue* 174 sq., 282, cf. talent
- doux* 230—231; cf. lenis
- Échange* (entre consonnes sourdes et sonores) 335 n.
- éclairé* v. avant-coureur
- économie* 390, (de la langue) 134, 243, 244, 262
- élevage des abeilles* (terme relatifs à l'~) 401
- ellipse* 390, 475
- emprunt* 368, sq., (d'une loi phonologique) 200
- enclise* (prédilection pour l'~) 238
- enrichissement* (d'une langue) 427
- entravé* 131
- équivoque* 155, 453
- esprit* (d'organisation de la langue) 170, (doux) 225, (doux et rude) 331
- ethnique* (motif, facteur) 20
- étymologie* 404
- étymologie populaire* 171, 178, 273
- euphonie* 425
- évaluation* 475 n. 1
- exagération* 277
- exception* 89 n., 163, 170, 202, 264, 282
- expressif* (mot) 430
- expression* (abondante) 475 n. 2, (~cliché) 424, (concise) 475 n. 2, (~dessin) 472 sq., (elliptique) 472 n., (~esquisse) 472 sq., (laconique) 475 n. 2
- extension* (au-delà des limites primitives d'une loi phonologique) 164, (des mots) 47, (d'une modification phonétique) 156.
- Faute* (de langage) 145, (de prononciation) 194—195
- finale* (position) 204—208, 231, 242
- fonction* 132, (grammaticale) 235, (interjective) 481, (verbale) 386 sq.
- fonctionnel* (élément) 244, (rôle ~ auxiliaire) 243, (rôle ~ de l'allongement des voyelles) 229—230, (rôle ~ de l'ouverture du canal buccal) 222—223, (rôle ~ des voyelles hétéroorganiques) 216, (rôle ~ du changement d'accent) 239—240
- forme* (double) 199, (hésitante) 477, (~type) 352
- fortis* 230—231
- futur* 32
- Général* 129
- généralisation* 146, 156, 166, 173, 174, 249, 250
- génitif* (avec la valeur de nominatif ou de vocatif) 465 n.
- géographie lexicale* 142
- Germain* (mots d'origine germanique en roum.) 43—45
- gérondif* 72 n.
- gradation* 230
- grammaire* (historique) 270, (individuelle — collective — écrite) 263, (non écrite) 128, 264, 280
- grammaticalisé* 459
- groupes* (consonantiques) 219, 227
- Habitat commun* (des Roumains) 68
- habituel* (et accidentel) 174, 195
- haplogie* 274, 472
- harmonisation* 226
- hétéroorganique* (voyelle) 208 sq.
- hiatus* (aversion pour l'~) 226—227

- historique* 130
homologie 9
homomorphie 292
homonymie 35 n., 166 n., 268, 285, 340, 363
homophonie 218
homorganique (prononciation) 128
hyperurbanisme 59, 84, 445
- Illyriens* (ancêtres des Albanais et Roumains) 102
imitation 188
immigration (théorie de Onciul) 113
impératif (abrégé) 206 n., (*plângi*) 207
imparfait 76, (du subjonctif) 19
impératif (en -o) 158
importation (d'un phénomène linguistique) 102, 103
incertitude 302
individuel (changement ~ de prononciation) 145, (formation individuelle) 397
infinitif (abrégé) 207 n.
initiale (position) 203—204
innovation 7, 13, 245—246, 246 n., 247, 486, (avec des conséquences analogiques) 11, (avec les mêmes exceptions) 11, (causes communes d'une ~) 11, (créateurs d'~) 174, (due à une influence extérieure) 12, (individuelle) 178, (individuelle devient collective) 157, (individuelle et résistance collective) 187, (individuelle se généralise) 165, (plutôt dans les villes qu'à la campagne) 114, (propagation ondulatoire de l'~) 113, (qu'une langue tire d'elle-même) 98, (rareté d'une ~) 10, (rayonnant des centres politiques) 21, (rejetée ou admise) 177, (spontanée) 182, (suit certaines tendances générales) 181
instrument grammatical 133, 381 sq., 454, cf. *outil grammatical*
interdit cf. *tabou*
interjection (comme prédicat) 347, (primaire) 321 sq.
interprétation 376 sq., (du matériel linguistique) 132, (erronée ou fausse) 184, 302, (individuelle) 157—158, 476, (ultérieure) 228, 256, 272
- intervocalique* 208
inversion (phonétique) 173
ironie 392 sq.
Istro-roumains 119, 123
itératif 341
- Jeux d'enfants* 402
jus valachicum 59
juxtaposition 478 n., (de deux adjectifs) 483, (directe) 478, (d'un substantif à un adjectif) 482
- Langage* (des enfants) 308—309, 323, (des femmes) 83 n., 85, 248, (familier et populaire) 430, (grammatical) 471 n., (parlé) 470 n., (spontané) 470—471 n.
langue (commune) 188, (commune ne veut pas dire ~ unitaire) 74 n., (division des ~s romanes) 3 sq. (~-écho) 323, (littéraire) 188, (modèle) 476, (primitive ne veut pas dire absence de dialectes) 73
laryngale (voyelle) 213
latin (archaïque, vulgaire, rustique, urbain, littéraire, classique) 295, 296, (classique influence la langue paysanne) 59, (classique entrave l'évolution naturelle de la langue) 100, (commun s'émancipe du joug du ~ classique) 99—100, (de Rome était la langue élégante) 100, (occidental et oriental) 26, 27, (unité du ~ vulgaire) 15, (vulgaire) 24.
lenis 230—231, cf. *doux*
lexicographie 405, 476
lexicologie 405
loi 145, 263, 282, (phonétique) 127, 145, 147, 201, (phonologique) 129, 133 n., 135 sq., 269, (~ phonologique et onomatopée) 336—339, (~ phonologique vivante quand elle joue un rôle dans la flexion) 83 n.
- Matériel* (*matière*) (linguistique) 145, 146, 148, 150, 156, 162, 163, 164, 171, 283
Mégléno-roumains 119
mélange (de langues) 140, 440, (de races)

- 195, 196, (de sang) 68, (ethnique) 99
mémoire 162, 434
métaphonie 131, 220
métaplasme 279
métathèse 273, 339, (de *r*) 192, (dans le sens régressif) 221, (pectinem > *keptin-
 nem) 81
métiers (termes relatifs aux ~) 402
migration (des Roumains) 57, (des Rou-
 mains du sud de Danube au nord)
 102, 103
monosyllabisme 172—173, 204, 242
Morlaques 123
morphonème 261 sqq.
morphologie 262, 266
mot 352—354, (~ s d'origine latine en
 roumain) 45 sq., (expressif, cf. imitatif)
 (fonctionnel, cf. instrument gramma-
 tical), imitatif 321 sqq., (parasite)
 383, (pathétique) 424, (rare) 434
mutation (consonantique) 136
- Nasale** (prononciation mixte) 240, (ré-
 sonance) 240
nasalisation 86, 87, 89, (de la racine ono-
 matopéique) 334, (des voyelles rou-
 maines) 221 sq., 240, (en guègue) 105
néo-grammairien 6, 135, 138, 139, 142,
 143, 148, 150, 153, 164, 202, 282
néo-linguiste 142
néologisme 283, 406—428
neutre (voyelle) 216
nomadisme (des bergers) 59, 60
nominatif (comme vocatif) 458—463
notion (principale et secondaire) 354
- Obscure** (voyelle) 209
observation (de son propre langage) 159
occasionnelle (prononciation) 234
onomatopée 319 sqq., (exclamative) 464
onomatopéisation 345—346
ordre des mots 451 sqq.
osco-ombrien (phénomène dialectal) 19
outil grammatical 153, cf. instrument
 grammatical
ouverture (du canal buccal) 222
oxytons 236
- Palatalisation des labiales* 79—86, 113
 114, 248, (d'origine aroumaine) 102,
 104 (n'existe pas au nord de la pénin-
 sule des Balkans) 104
parallélisme 378
parataxe 475
parenté (entre les Latins d'Orient et
 d'Italie méridionale) 27, (des langues) 6
parfait (en *-dedi*) 32
parler enfantin 100, 107
prosodie 226 sqq.
parole (subjective) 466
pastores Romanorum 59
pâtres 399 sqq., (vie pastorale) 60
pêche (termes de ~) 402
perplexité 216
personne (troisième ~ au lieu de la se-
 conde) 460
phonème 126, 212
phonétique 126—127, 133, 134
phonétique syntactique 174—175, 182,
 227 n., 227—228, 241, 281 n., 296
phonologie 126, 130, 132, 133, 134, (élé-
 ments phonologiques) 243, (valeur pho-
 nologique) 244
plaisanterie 392 sq., 430
pléonasmе 308, 475 n. 2
pluriel 384—386, (changement de *a*
 en *ă* dans les pluriels féminins en *-i*)
 177 sq., (en *-ăni*) 53, (en *-ora*) 25, (en
-uri) 25, 157, 199, (génitifs en *-orum*)
 237, (oxytons féminins) 236
polylogie 474
polyémie 426
 « *poporanisme* » 464
position (accentuée et non accentuée)
 255, (molle) 224, 272, (molle et dure)
 132, (nasale) 131, 241, (protonique,
 posttonique, initiale, finale, intervoca-
 lique) 132
post-interjectif 343
postverbal 343—344, (des verbes iota-
 cisés) 72 n.
préfixe 434, (accentués et non accentués)
 237, (*extra-*) 25, (*in-*) 241
préroman 24
présent (de l'indicatif, I-ère personne
 du plur. en *-am*) 78 n., (de l'indicatif,

- III-ème personne du plur. en *-unt* à la place de *-iunt* 70 n.
- prestige* 247 n., (individuel) 246 n., 247 n., (social) 188—189
- proclise* 238
- pronom* (indéfini) 391
- propagation* 275
- proposition* (causale avec *quod*) 33, (objective avec *quod*) 33
- prothèse* (de s) 339
- pseudo-suffixe* 275
- psychologie* 185—186
- purisme* 411 sq.
- pyréno-alpin* (groupe) 5
- Quantité** 228—230.
- Racine** 265, (pure) 329
- radical** 266, 275, (et suffixe) 267, (*~*-type) 280, 281
- raillerie** 392 sq., 430
- réaction** (à l'égard de la langue littéraire) 160, (des classes cultivées) 81 n.
- redoublement** 107, 179
- réduplication** (complète et incomplète) 335 (dans les onomatopées) 334—335
- régressif** (sens *~* dans l'accommodation ou la différenciation) 218 sq.
- régression** (phonétique) 201, 248, ($r > n$) 89
- relations** (albano-roumaines) 118, (slavo-roumaines) 118
- relativité** 190
- réminiscence littéraire** 390—391
- répétition** 481
- re-romanisation** (de la langue roumaine) 410
- ressemblances** (accidentelles) 7, (entre roum., sarde, alb. et dalmate) 17—18
- rhotacisation** (de la racine onomatopéique) 333
- rhotacisme** 86—92, 105—108, 129
- rime** 336, 431
- roumain** (gardé des éléments anciens) 52, (le peuple *~* s'est formé au Sud du Danube) 105, 106, (origine du *~*) 61, (question des *~*) 64, 65
- roumain primitif** 65, 71, 73, (différences dialectales en *~*) 74, 76, 77, 78, 92, 93, 94, (doubles formes en *~*) 72—73, (=Macédo-roumains) 104, (symbiose avec les Slaves) 119, (sur un domaine assez étendu sur les deux rives du Danube) 112, (temps du *~*) 116—117
- rythme** 233—234, 336 n., 433, (décroissant) 30
- « **Sămănătorisme** » 462
- sarde** (langue conservatrice) 19
- saut d'articulation** 192, 194; cf. substitution
- schématisation** 287
- sélection** 155, 397, (théorie de la *~*) 176 sq., 201
- sémantique** (développement) 48
- sémasiologie** (son rôle dans les recherches étymologiques) 141
- sémiotique** 360
- sens** (contraire) 431, (erroné et vague) 381, (exact) 476, (opposé) 370—371, (*~* -type) 353
- sentiment ou sens** (analytique) 264, (étymologique) 131 n., 266, 272, 273, 288, 373, (grammatical) 129, 131 n., 133, 153, 263, 266, 274, 275, 286, 288, 289, (phonologique, morphologique, syntaxique) 161, (rythmique) 264
- série** (grammaticale) 163, (sémantique) 172
- service** (grammatical) 134
- signe** 235
- singulier** (logique des notions à sens collectif) 382
- slavonisme** (littéraire) 406
- social** (facteur) 286, 398
- sociologie** 186
- sonore** 226, 230—231, (contenu *~* de la voyelle) 234
- sonorisation** (des sourdes intervocaliques) 208
- sonorité** 225—226, 234, (syllabique) 226
- son-réflexe** 321
- sourde** 226, 230—231
- spontané** (caractère) 343, (changement phonétique) 250 sq., (formation) 430
- spontanéité** 393

- standardisation* 211
statique 127, 130, (et génétique) 243
statistique 46
stratigraphie 201
structure (phonologique) 132
style (de prononciation) 270 n., (journalistique) 424
stylistique 347—349, (fraîcheur ~) 459, (effet ~) 239, 461, (instrument ~) 468, (intention ~) 240, (moyen ~) 310—311, 464 sq., (nature ~) 484, 486, (note ~) 412, (rôle ~) 229, 467, (valeur ~) 317, 426, 472
subjonctif (des verbes iotacisés) 71 n., 158
substantif (devenu adjectif) 478 n. (employé en fonction adjectivale) 477 sq. (exclamatif) 465 sq.
substantivum vicarium 379
substitution (d'articulation) 194, (de consonnes de même espèce) 335 n., (volontaire de sons) 155; cf. saut
substrat 106, 209 n.,
suffixe (accentué et non accentué) 237—238, (à la mode) 317 (changement de ~) 278, (circulation) 317—318, (définition) 266, (latin: *-atorius* 279, *-atura* 279, *-icia* 304 *-imen* 33, *-iolus* 290, *-iosus* 290, *-ittus* 33, *-mente* 33, *-o-*, *-onem* 52, *-(u)lus* 233), (radical et ~) 267, (roumain: *-aciu*, 317, *-ăesc* 318, 339 sq., *-ală* 279, *-an* 279, *-andru* 309, 392, *-ănesc* 342, *-anie* 280, *-areț* 317, *-ăreț* 317, *-aș* 315, *-ască* 278, *-ân* 315, *-ăuș* 303, *-căsc* 342—343, *-ciune* 318, *-eală* 302, *-enie* 280, *-esc* 318, *-et* 343, *-eț* 317, *-ez* 318, *-iță* 303—304, *-năesc* 342, *-nesc* 342, *-oiu* 53, *-ot* 343, *-oti* 343, *-sesc* 318, *-tură* 72 n., 318, 343, *-uesc* 318, *-uie* 395)
suppléante (voyelle) 216
supplétif 386
syllabe 207, 264, 330, (dans la lumière et dans l'ombre) 153, (limite de la ~) 226—228, 232—233, (marquante) 153
syllabisation 238
symbole 326, 337
symbolisation (par des voyelles) 336 n.
symétrie 287, (grammaticale) 287
syncope (de la voyelle posttonique) 199 n., (des voyelles) 233, (des voyelles intertoniques) 233
synchronique (linguistique) 143, (méthode) 127, 130
synchronisme (négligé) 128, (troublé par précipitation) 218
synharmonie 275
synonyme 348, 360, 425, (et quasi-synonyme) 429 sq., (syntaxique) 472
synthèse 156, 266, (erronée) 171
système (lexicographique) 322, (phonétique) 126—127, 134, (phonétique et phonologique du roumain) 203—259, (phonétique, phonologique, morphologique, lexical et syntaxique) 13 n., (phonologique) 131, 134, (vocalique du roumain) 231
Tabou 151, (demi-tabou) 151
talent (linguistique) 162, 249; cf. don
tautologie 475 n. 2
tendance (ancienne) 254, (générale) 166, 169, 180, 184, 203 sq.
tension 231
tige 265, 266
tisseranderie (termes de ~) 401
tradition 196
traduction 201
transformations phonétiques et phonologiques :
 a > ä 168 sq.
 a > e 272
 au' > a 164, 232
 au > o (lat.) 100
 ä disparaît 206
 ä' > a 182
 ä > e (dans ne, le, cîte, cître) 228
 ä > o et u 166
 â > o et u 166
 bd > d 232
 c apparaît 332—333 n.
 -c disparaît 175—176
 c n'est pas altéré par un e ou i suivant 26
 c > ț et ț devant e ou i 94
 ct > pt et t 30
 d > g 69 n.

- d + -es, -is, -i, > z 152
 dn > rn 274
 dz > 164—165
 dž > ž 164—165, 249—250
 e assourdi 206
 e > ä 252—256, (après f et r) 78,
 (dans pã, mã, sã) 228
 e > i 198, (à la fin des mots) 206
 ě > ie 163—164, (en roum. et ital.) 24
 ě > ie 85
 ea > e 165, 271
 ei > ii 293
 en > in 163
 eu' > e 232
 evi > eu 164
 f > h 193—194
 f > š 269
 ge (à l'époque préromane) 52
 g + e, i non altéré 28, g > dž et dz 94
 gn > n 43 n., gn > mn 30
 gua > ba (en roum. et sarde) 11, 16, 19
 h > f (w, u) 194
 h > š 269
 h > v 84
 i > â (après f et r) 78—79
 ii > i 207
 i (en hiatus) 175
 l' en istro-roum. 81
 l' > i 250
 l' > n' 81
 n apparaît 90
 n disparaît 233, 241
 n > n' 257—259
 n > r 89 n. — 90
 ó > ä 208 n.
 o > uo 85
 ovi > ou 164
 ps > s 232
 pt > t 30, 232
 qua > ca 163; qua > pa (en roum. et
 sarde) 11, 16, 19
 r apparaît 333
 r > n 89 n. — 90
 s disparaît 11, 190—191, 296
 s > i 172—173, 293
 s + l, r, m, n, v 230—231
 s > z 225—226
 t apparaît 331 sq.
 t + -es, -is, -i > † 112
 t + i > † 235
 th (alb.) > † 45
 † > č 268; †-č 269
 u > o 271, 286
 ũ (conservé en roum., sarde, albanais
 et dalmate) 28
transhumance 59, 400
typologie 13 n.
Unité linguistique (n'est pas nécessaire
 dans une langue primitive) 73
univoque 322
Valaque 74 n., 123, (voyageurs) 400—401
valeur (grammaticale) 157
vélarisation (de l'l) 225
vélaires (lat. devant e et i) 28, 94
verbes auxiliaires (am < alb. kam) 12,
 77 n., (*hajo, *voyo) 77 n.
verbes iotacisés 68 sq., 257—258
vie (agricole) 401, (militaire) 398—399,
 (pastorale) 399—400
voix 225, 230, (du sang) 21
vocatif (abrégé) 206 n., (en -e) 31, (en -o)
 158, (en -ule) 460 n.

b) *des mots*

ROUMAINS

- abate 416
 abătut 416
 aburos 417
 acăța 387
 acătăra 434
 acela 158
 acru 391
 acufunda 434
 adânc 371
 adăpa 357
 afin 438 n.
 afină 91 n.
 agonisesc 366
 aht 332
 aiurit 416
 ajunge 47, 387, 388
 alăpta 415
 alb 47
 albastru 364, 381
 albină 367
 albinu 300
 alerga 360, 361
 aleșui 434
 amănunțit 415
 ambarcarisi 413
 amendă 410
 amintire 415
 anina 378
 apă 385
 apăra 359
 aprinde 363
 aprinjoare 290
 apuca 382
 apune 363
 areati, arom. 478 n.
 arete 399
 argințel 478 n.
 argintiu 285
 argintu-tăietor 408
 arik'it, arom. 368
 arm 381
 armaș 477
 armăsărit 274
 armurar 274
 arșiță 304
 artic 412
 arugă, arom. 41
 arunca 398
 ași! 152, 239, 240
 aseară 384
 asignatar 300
 așisdere 436
 aspidă 477
 astăura 399
 asvârli 434
 ață 484
 ataeat 423
 ațina 399
 atârna 399
 ațos 290
 aur 482
 aurel 478 n.
 avea 47
 az(i)mă 478 n.
 ba 392
 babă 325
 babu 325
 bacilar 423
 băciui 395
 băga 47
 bageacă 430
 băia 34
 băiat 34
 băiețandru 392
 băiețel 278
 băiețoiu 278
 bălai 337
 bălăior 303
 Balamut 374
 bălăue 303
 bălă[u]or 303
 băldăbăc 333 n.
 bălgea 388
 balenă 408
 baltă 486
 băltăc 333 n.
 bănțan 334
 bănu 47
 bâr 327-329
 barbă 379
 bărzăun 333
 bărzoia 345
 bărzoiu 333, 345, 477
 basmangiu 275
 băști 332
 băț 480
 batal 374, 381
 bățan 334
 bate 47
 batjoc 369
 bătrân 399
 baubau 324
 băză 343
 băzdăc 333 n.
 băzoiu 345
 belaliu 410
 berbeleac 333 n.
 besactea 410
 beuță 403
 bezmetie 401
 bijuterie 410
 bilă 419
 bine înțeles 417
 bivol 42
 bleandă 380
 blogorod 410
 blogorodnic 410
 boabă 374
 boală 419
 boanză 343
 boarnă 343
 bo(a)rză 343, 345
 bob 374, 382
 bocnă 480, 482
 bohoglină 390
 boiangiu 275
 bold 378
 bolerecă 432
 bolofleți 430
 bologan 434
 bondar 334
 bonzălău 334
 borî 167 n.
 borteli 300, 435
 bour 41, 477, 486
 brăcinar 275
 brad 45
 brâncă 396
 brânci 481

- brânză 58
broască 394, 481
brodi 403
brostac 431
bucată 382
bucura 47
buhaiu 344
bugă 344
bulbuc 335
buluc 480
burduf 482, 485
burtieră 315
burzului 345
busna 481
buştean 485
bustubuc 333 n.
butelnic 300
- căcănar 275
cădea 129, 388
cafeniu 300
căişori 300
căiuşi 300
cal 47
câlare 383
călărie 390
calcul 419
cale 400
calicios 435
cap 426
căpăta, a se 389
căpătui 275
capiu 478 n.
căpusnic 434
căpuşnic 434
cărăbuşă 432
caradaică 432
cârcărăşi 430
cârciog 430
cârcotă 343
carei 293
cârjoiat 435
cârlobat 436
cârni 374
cârşoacă 268
cartă 417
cărţăluie 273
carte 417
- cărţi 389
cartofor 431
cărţurar 374
casetă 410
câştig 365
câştiga, (a se) 366, 389
cataif 477
catifelat 415
cazon 284
cean 431
cearcă 59, 279
ceas-brăţară 475
ceasornic 434
cece 413
celu! 459
cerc 417, 480
cercăta 430
cereasă 317
cerebel 419
ceteraş 315
cetlăiaş 302
ceţos 290
ceva 391
cfartană 412
chefelui 275
chefului 275
chelnăreasă 431
chiag 400
chidinie 434
chiloman 380
chiololoiman 432
chioşc 407
chit 408
chiuli 435
căje, istro-roum. 432
ciasoarnice 277
cicar 316
cim 431
cimpoi 437
cincar 279
cinzeacă 279
ciobaligă 432
cioban 60
cioclod 430
cioclonţ 434
cioenaş 430
ciocofleandură 434
ciolav 430
- ciolban 436
ciolnav 430
ciolog 430
ciondromăni 430
cionoate 437
ciorcioflec 434
ciorecat 279
ciosvârtă 437
ciotcă 481, 482
cisternă 410
ciureă 436
ciurcra 430
clăie peste grămadă 481
clămpănit 334
clampuci 432
clăpiţă 435
clevesti 432
clinti 437
clobonţ 436
clocă 340
clocăi 340
cloci 340
coamă 317
coardă 477
coarjă 436
cobză 485
cocărja 432
cocioarlă 436
coclanţă 430
cocobarză 430
cocostărc 430
codobătă 343
codobatură 433
codorăşte 430
codru 380
codrubatură 433
colilie 482
colonel 410
comănda 398
content 412
contetui 412
constructiv 371
contrarietate 426
copăcel 480
copcă 402
coperit 416
coprinde 286
corb 484

- cord 419
 coronație 412
 costisitor 413
 cot(o)robotură 433
 covârși 44
 covrig 483
 coz 483
 Crăciun 92
 crâng 380
 crăpa 393
 crăpusnic 434
 crăpușnic 434
 credință 72 n.
 creieruș 419
 crup 393
 cuc 482
 culpă 420
 culpabil 420
 culpaș 420
 culpeș 420
 cumpăt 418
 cunoștință 417
 cununa 398
 cupei 286
 cuptor 273
 cuptor 39
 curcuben 393
 curgere de voroavă 415
 curioz 413
 custa 38
 cuștălui 413
 cuteza 402
 cuțit 39
 cutropi 44
 cuțu 459, 460
 cuțubatură 433

 dânsul 180—181
 dec 430
 demn 411
 demnitate 411
 descăpătina 415
 deseară 384
 desime 284
 desmetic 434
 desnodământ 415
 desvolta 284
 diadămă 412

 dietă 418
 dificil 410
 diială 408
 dizolvare 426
 domnezeu 286
 drac, istro-roum. 151
 dracu 469
 drum 40
 dreptate 274
 duce, a se 394
 duce-vă-ți 109
 duhoare 316
 duioșenie 278
 dumbravă 380
 Dunăre 120, 483
 durdui 333
 durmita 286

 evghenist 410

 fă! 436
 face 47
 făgădui 426
 falmătuc 326
 famăn 478 n.
 fără 45
 fără 39
 farfurie 356
 fărțai 333
 fărțaiu 394
 fărțal 394
 față 369
 făța 343
 făța-măya 336
 fătătoiu 300
 fedeleș 357, 485
 fel 378, 379
 femcie 367
 ferbințeală 302
 fereca 374
 feri 34, 398
 feșteli 315
 fetie 285
 fețui 278
 fierbe 362
 fieros 416
 fiesc 416
 fiică 300

 fideş 378
 fir 382
 fireție 91
 firește 426
 firisău 315
 fiut 327
 flăcăiandru 302
 flăcăiaș 302
 flăcăoan 303
 flămânzare 302
 flească 343
 flișchi 332
 floacăn 279
 floare 369
 florărie 415
 Florer 301, 435
 floștomoc 326
 foaie 382
 foastă 284
 foc 468, 469, 481
 fofoloc 326
 fofolog 326
 folfotoc 326
 folmotoc 326, 380
 folomoc 326
 forfa 343
 forfoană 343
 forfota 343
 foșmotoacă 326
 foșmotoc 326
 fostă 284
 foștomoc 326
 frâmbie 84
 frâughie 33 n.
 frațani 277
 fraternitate 426
 frăție 426
 frățior 290
 freamăt 417
 frigăruie 395
 frișcă 333
 frunțaș 369
 frunzos 435
 frupt 400
 fizic 423
 fuflită 346
 fufula 326
 fugi 361

- fulg 482 n.
 furcă 401
 furnică 84
- gâfă 343
 gâgât 279
 galb 273
 gălbui 273, 300
 gâlcătură 435
 gâlcuiros 301
 gambă 418
 gârburiu 300
 gârgâi 333
 gârjob 432
 gâsâi 345, 433
 gâscască 280
 gâsi 47
 găst 234
 gătlej 273
 gazdă 377
 geană 163
 gelos 410
 geremea 410
 gheboșat 30
 ghem 480
 Gheorgachi 274
 ghiață 385
 ghioarecă 343
 ghiociu 377
 ghiorec 333
 gionate 437
 giuvaer 410
 glăvățână 436
 glenciu 377
 gl'eremu, istro-roum. 437
 gloată 367, 478
 glonț 484, 485
 godac 315
 godânac 315
 gogoasă 378
 gotcă 343, 480
 grăbi 368, 370
 grăbos 273
 grămadă 481
 grângurel 482
 grapă 44
 grăpțâna 45
 grăsimă 284
- grașiță 303-304
 grațios 426
 graur 477
 grecios 290
 greș 368
 greșeală 48
 greși 368
 greșos 290
 griguță 274
 Grijă 368
 grindină 385
 grosime 284
 gubav 375
 gudă 367
 gui 436
 gură 394
 guraliv 316
 gurliu 431
 gușă 58
 gusta 354
 gutunar 90
 guturăiu 90
 guzgan 335
- hăd 478 n.
 haită 367
 hait(i) 332
 hăiti 332
 hălăcăi 346
 hălăi 346
 hălălăi 346
 hălălaie 346
 hălpăcăi 346
 hăltic 333 n.
 ham 385
 hămesit 109
 hârban 435
 harmalaie 345
 hârști 332
 hărtăpâni 335
 hărtoagă 435
 hazna 410
 helge 482
 hernie 419
 hidos 416
 hodoronc-tronc 336
 homăltoc 326
 horp 332 n.
- hotar 377
 hulpav 434
 hurduc-burduc 336
 huștiuluc 333 n.
- i 394
 iapă 47
 iarbă 375, 400
 icre 368
 iele 151 n.
 iepilă 316
 iepurină 273
 ierta 354-355
 iezișori 300
 îi = este 217 n.
 ielectru 412
 ilustrie 412
 îmbăreca 432
 îmbârliga 436
 îmbârligat 434
 îmblânzi 372
 imboi 402
 imbrăca 367
 imbrățișa 301, 435
 îmbucătăți 301, 435
 împăca 38
 împăcălui 435
 împăia 415
 împăsoăna 430
 împatroni 413
 împăuna 415
 impetuos 424
 împieleca 430 n.
 impleteci 435
 imponcișa 435
 împopoța 433
 împopoțona 433
 împoțona 433
 împotrivire 426
 imprăștiă 399
 împrejurare 416
 împuciciune 274
 împupăza 433
 împupuța 433
 înainta 415
 încălete 435
 încălțământ 434
 încălțare 434

- încâlțelar 435
 încăpăținat 415
 încărjoia 436
 încârlombat 432
 începe 38
 încet 39
 închiega 400
 închina 395
 închingiuit 433
 încifra 371
 încolătăci 273, 432
 încorjumbat 436
 încornuțel 435
 încotoloci 432
 încovăia 402
 încovârlăcitură 430
 încrucișa 435
 înculța 431
 încunoștiința 436
 încurecală 280
 îndelete 372-375
 îndemn 358, 382
 îndesa 355
 îndoii 368
 îndoia 376
 îndoiat 375
 îndoit 375
 îndrăguli 430
 îndruga 401
 îndupăca 432
 îndurerat 415
 inepiște 432
 infipg 436
 infimt 436
 inflocos 437
 infrund 318
 infrunt 415
 infrunta 415
 infulă 412
 infurios 434
 îngădai 426
 îngăimăci 435
 îngăna 401
 înghimpos 434
 înghiorț 435
 îngropniță 434
 ingrupa 286
 îngustime 284
 inimă 38, 369, 419n.
 înjosi 415
 înjura 431
 înlănțui 415
 înlocui 415
 înmulțime 435
 innăbuși 376
 innăduși 376
 innăscut 415
 innisipa 415
 innopta 433
 în piezi 402
 înrăurire 416
 insemna 38
 însemnat 384 n.
 însorit 416
 înstelat 415
 însufla 416
 insultarisi 413
 însuși 416
 întăfăturat 434
 întâmpla 398
 înțărca 399
 intențiune 424
 intestine 419
 înțina 399
 înțoponat 430
 întrafăturat 434
 întreg 371
 întuflica 433
 întunerec 368
 învălușag 431
 învăt 384 n.
 învâța 426
 învâțat la voroave 415
 învitat 402
 is pion 430
 ispită 48
 istroment 413
 izbăvi 48
 jârui 373
 jâruiitor 373
 jor 271
 josime 284
 junincă 275
 k'ețiri, arom. 277, 300
 kl'ept, istro-roum. 81
 laie 476 n.
 lălătoare 38
 lătunoiu 90
 legăn 279
 legăna 378
 leoarcă 483
 lésie 318
 limbic 412
 lingură 482
 linie 482
 lipcă 481
 lipsă 478 n.
 litiază 419
 liuboste 408
 logondă 273
 logornă 274
 lucra 366
 luminație 412
 lupav 434
 ma 173
 măcina 39
 mădular 415
 mal 480
 maladie 419
 mălă[ujoiu 303
 maldăr 477
 mamă, 323, 384 n.
 mână 381
 mânănc 107 n.
 mândrușaim 433
 mânzat 109
 mar 109
 măr 482
 mârced 435
 mare 39, 478 n.
 mărinimos 416
 mascur 478 n.
 mațe 419
 mazăriche 34
 merge 41
 mesteacăn 279, 315
 mesuță 278
 miel 84
 migrenă 419
 minți, arom. 18
 mire 399
 ml'ezgu, istro-roum. 437

- Mohila 84
 motocel 326
 motocol 326
 mototol 326,483
 morman 480
 movilă 84
 mucoare 373
 mușama 401
 mușamaliza 401

 nădăjdui 426
 Nădlăcan 280
 nalbă 84
 năvală 486
 neatărnare 416
 nega 426
 negriji 416
 negrușcă 316
 nemeș 410
 nemijlocit 416
 neted 39
 nifon 397
 nincheza 431
 nineastă, megl. 430
 nobil 410
 nobleță 410
 nod 486
 nopt, istro-roum. 432
 noptieră 316
 novită 413
 numeros 416
 numir, aroum. 204
 nurliu 426

 oblinže, istro-roum. 437
 obosi 129
 ochiu 486
 ócole 318
 ofta 332
 ofticos 423
 ogăgăe 433
 on = un 286
 orație 412
 orice 391
 osteni 129
 ovăs 204
 ovăz 204

 păcat 468
 păcorniță 271
 păcuină 90
 păcură 482
 pădure 41
 pămătuf 483
 pânză 486
 pârâiaș 302
 pârâu 109
 pârđalnic 379
 pârıntesc 285
 pârjol 481
 pârui 268
 paște 400
 patrulă 373
 pe 228
 pece 483
 pedepsi 366
 pepene 482
 pe rânđelete 436
 perdaf 402
 permite 426
 perucă 373
 petat 278
 petrecanie 280
 piatră 419
 pica 129
 picătură 382
 picior 39, 418
 piepțini 277, 300
 pieziș 402
 pin 381
 pisu 459, 460
 piti 320
 pitic 18
 pitula 320
 pituli 432
 pitulice 320
 plagă 419
 plaiu 380
 plânge 39
 pleasnă 343
 pleca 39, 398
 pl'erzut, istro-roum. 70
 pod 41
 podagrie 412
 pojarnic 410
 požos, istro-roum. 437

 polcovnic 410
 pompier 410
 pomușor 486
 pop 481
 popăc 333 n.
 poponăța 433
 popușor 481
 posnă 84
 potaie 367
 potcoavă 396
 potecă 40
 potop 482
 praf 417
 prăjiuță 278
 prăpădul pământului 481
 prășcar 279
 prăsnel 480
 prefăcanie 280
 prepelcar 279
 promite 426
 propășire 416
 pudră 417
 pulbere 417
 pulmon 419
 pulmu 431
 pumn 376
 pungă 44
 punte 41
 pușcă 486
 pusteitate 273
 puțintel 275
 puzderie 480

 răguși 438
 râlă 91
 rămășiță 304
 rană 419
 rânđunca 90
 răpi 367
 răpune 38
 răsăcăra 274
 rasol 402
 răsunoiu 90
 rătăcanie 280
 rău 39, 109
 răzăitoare 275
 răzvădit 426
 regăștean 278

- regim 418
 regularisi 413
 reinnoi 416
 relege 416
 remuşcare 416
 rencheza 431
 restitui 424
 ridica 232, 233
 roată 477
 roi 401
 roibă 284
 roižu, istro-roum. 437
 român 74 n., 286
 rouă 483
 ruga 39, 41

 sagacitate 424
 săgeată 480
 săgetea 285
 salamandă 433
 sălămândă 433
 sălcu 400
 săltăreţ 317
 sănătoasă 391
 săngios 279
 şăprătcă, mégl. 437
 săpuneală 402
 sărciner 301, 435
 Sasi 284
 şaştele, istro-roum. 432
 sat 60
 săvârşi 407
 scâlda 38
 scânteie 318, 438
 scăunenciu 275
 scheletu 413
 schilog 435
 scoate 401
 screme 438
 scribăreţ 317
 scrumieră 315
 scula 271, 401
 şef 426
 şenă 413
 sfârşi 406
 sfat 396
 sfeclă 482
 şfichiu 343

 sfinteţă 433
 sfinţi 48
 sfredel 478
 simţi 38
 sineca 43
 şirui 362
 slăbiuţă 278
 slobozenie 415
 soace 430 n., 436
 şold 381
 şolomâzdră 433
 şomoltoe 326
 şontac 333 n.
 sopt 436
 spaimă 483
 spârtica 430
 spera 426
 sprânceană 381
 spruji 438 n.
 sprună, aroum. 438 n.
 spruză, mégl. 438 n.
 spurnă, aroum. 438 n.
 stan 482
 statornic 301
 staul 60
 staur 60, 274
 stăura 399
 stingher 437
 străin 438 n.
 straordinar 413
 strica 39
 strigăt 279
 strop 382
 strună 486
 strungă 400
 studia 426
 stup 367
 sumăieş 278
 sumedenie 109
 sumolda 432
 sur 47
 surdime 284
 suri 436
 sursă 421
 surţeale, aroum. 312
 surtuc 413
 suspin 90
 şuvoaie 480

 ăcă 343
 tăgădău 426
 tâlbac 333
 tânăr 39
 ătânţar 334
 tapă 44
 târâi 341
 târî 341
 ţarc 45
 târpenie 408
 ătăşti 332
 tăurenciu 275
 tearcă 486
 tercea-percea 336
 ţeruşniac, istro-roum. 316
 tilinc-talanc 336
 ătintă 485
 toană 402
 toarce 39
 toboşar 166 n.
 tont 337
 toarce 39
 toboşar 166 n.
 tont 337
 ătopac 333
 ătorţonat 430
 totime 284
 tragăn 279
 trântor 401
 treacăt 279
 treanca-leanca 336
 tren-fulger 474
 tristi 284
 tsăptir, istro-roum. 81, 85
 tuberculos 423
 tun 482, 485
 tupila 320
 ătuşti 332
 tutcă 437

 uimăci 435
 uita 369
 umblăciu 433
 uminitate, aroum. 298 n.
 un 107 n.
 unde 378
 uspăta 286
 ustunoiu 90, 274

 val-vărtej 481
 vâlvoiu 477

vână 369
 vânăț 381
 vanitate 424
 vânt 481
 vargă 485
 vârtos 39
 vârtute 39
 vâst 234
 vătămătură 419
 văznesi 408
 verin, aroum. 90
 verziu 278
 vezică 419
 vieața din parte 415
 vierbă 375
 viezuină 90
 viezunie 90
 vină 420
 Vinaie 274
 vindeca 39
 vinovat 420
 Virian 274
 visa 39
 voie 48
 vrescu, istro-roum. 71 n.

zărneț, megl. 437
 zdranțelă 431
 zdumica 430
 zmul'a, istro-roum. 437
 zuliar 410
 zumbăit 430
 zurbavă 430

LATINS

actus 40
 adjutorium 34
 admissarius 17
 ad supra 17
 *afannare 366
 ager 39
 agilis 35
 *agmellus 84
 *albaster 364
 amare 33
 amicus 34
 angiportus 40
 anima 38

apis 34
 apprehendere 25
 *arboricare 25
 arcus 60
 area 39
 arma 60
 *arsicia 304
 astare 25
 *astula 100
 attenuare 399
 audacia 19

*bajare 34
 bajulare 34
 barbilia 25
 battualia 60
 benedicere 43
 blanditia 34
 *blastemare 431
 *bracile 17
 brutes 44
 bubalus 41, 42
 bucca 38

callis 40
 camminus 40
 canticum 35
 *carrare 17
 *carraria 40
 carus 34
 *cascare 17
 castigare 364
 centum 34
 cerebellum 402
 cerebrum 402
 certare 17
 certus 34
 *circanus 59
 circinus 59
 *clagum 18
 cochlear(ium) 34
 *coctorium 39
 coliclus 25
 collum 34
 *cominitiare 38
 constare 38
 consuetudo 34
 contentus 33

coquere 18
 cor 38
 *cotitus 39
 *credentia 72 n.
 cuffea 60
 cultellus 39
 *cytola 25

datum 38
 *deexcitare 25
 deprehendere 34
 deverticulum 40
 *directatem 274
 discere 19
 diurnum 34
 *doleosus 25
 dulcor 25

ecclesia 43
 evangelium 43
 excal(i)đare 38
 *excubulare 401
 *expamentare 18
 *extralienus 438 n.
 extricare 39

falsus 33, 42
 faluppa 45
 *feminus 478 n.
 *ferire 35, 398
 feta 34
 ficatum 402
 filare 39
 *filianus 25
 finis 34
 flebilis 34
 foras 39
 fornax 39
 frigidus 34
 frigus 18
 forma 33, 42
 fossatum 60
 *fu gus -a, -um 482 n.
 funis 18
 furca 60
 fustis 60

gemitus 25

- *genuata 437
 genuclu 309
 grandis 39
 *grevis 431
 gula 38

 haedus 18
 hospitium 35

 imber 19
 *implecticare 435
 *incalDESCO 435
 incipere 38
 *indoliatuS 375
 infans 34
 infigere 25
 inimicus 34
 injuriare 18
 *insignare 38
 intelligere 38
 intendere 38

 jungere 25

 laborare 38
 languidus 34
 *lenticula 34
 lentus 39
 lingua 34
 lucrare 38
 lucta 60
 lunaticus 18

 machinari 39
 malus 39
 *mandius 25
 matia 18
 matteuca 60
 meatus 40
 memores 18
 mergere 41
 minus 39
 molere 39
 *morinus 18
 mugitus 18
 mulleus 18
 mutare 60

 negare 34
 nemo 18

 nitidus 39
 nocere 39
 nuptiae 18

 observare 19
 oclu 309
 onus 19
 oricla 309
 ovicula 34
 ovis 34

 pacare 38
 palus 41
 partire 39
 pater 34
 pauper 34
 peciolus 39, 402
 pertundere 18
 *pertusiare 18
 pes 39
 phreneticus 18
 pigritare 25
 *pitzinnus 18
 pius 33
 pix, picem 483
 placenta 34
 plangere 39
 planus 39
 platea 60
 plicare 39
 plorare 39
 pons 41
 precare 39

 quietus 39

 regem 43
 *remansicia 304
 *rendere 431
 reponere 38
 reus 25, 29
 rogare 39
 romanus 60
 rostrum 38
 *rupere 18

 saeculum 43
 saepes 34
 saetaceum 34
 sagitta 60

 *sanitosus 18
 satium 18
 *scalambus 436
 *scalembus 436
 scutum 60
 securis 60
 semita 40
 semper 33
 sentire 38
 sequestrare 19
 signicare 43
 sine 39
 *solicellu 312
 *solliclu 312
 solus 34
 somniare 39
 spiritus 43
 sponsa 34
 stablum 60
 stabulum 60
 strata 40, 60
 sus 19

 tabula 34
 *tando 18
 tempestas 34
 tenaculum 34
 tener 39
 torquere 39
 trames 40
 troppus 44

 *velenum 90
 venetus 34
 vervex 34
 *vespis 34
 via 40
 villa 60
 vindicare 39
 virtus 39
 *visare 39
 vitricus 18
 vitricus 18

 LANGUES ROMANES

 astula, sarde 100

 brufolo, it. 333
 brulicare, it. 333

- chut, fr. 332
- dorloter, fr. 333
- forme, fr. 42
- fourme, fr. 42
- guêpe, fr. 436
- peticu, sarde 18
- petit, fr. 320, 337
- poison, fr. 357
- vertu, fr. 39
- zut, fr. 332
- AUTRES LANGUES
- ahk, turc 332
- balta, illyr. 41
- bletë, alb. 367
- brüllen, allem. 333 n.
- *čestvrütü, slave 437
- *Donare, thrace 120
- *Donaris, thrace 120
- durchblauen, allem. 373
- Goschen, allem. 58
- grellen, allem. 333 n.
- grep, alb. 45
- grepth, alb. 45
- Gusche, allem. 58
- *klentiti, slave 437
- krappa, v. allem. 44
- ljajë, alb. 477
- μαγεύω gr. 18
- maunen, allem. 334
- potkave, saxon 396
- pågva, v. sl. 44
- Primsenkäse, allem. 58
- prusten, allem. 333
- puggs, goth. 44
- qën, alb. 107 n.
- rëmër, alb. 60
- rihhi, allem. 44
- shale, alb. 110
- skina, serb.-cr. 44
- tappa, goth. ou gépide 44
- tra, alb. 477
- zierpen, allem. 333

GENERAL INDEX

1. ...
2. ...
3. ...
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...
8. ...
9. ...
10. ...
11. ...
12. ...
13. ...
14. ...
15. ...
16. ...
17. ...
18. ...
19. ...
20. ...
21. ...
22. ...
23. ...
24. ...
25. ...
26. ...
27. ...
28. ...
29. ...
30. ...
31. ...
32. ...
33. ...
34. ...
35. ...
36. ...
37. ...
38. ...
39. ...
40. ...
41. ...
42. ...
43. ...
44. ...
45. ...
46. ...
47. ...
48. ...
49. ...
50. ...
51. ...
52. ...
53. ...
54. ...
55. ...
56. ...
57. ...
58. ...
59. ...
60. ...
61. ...
62. ...
63. ...
64. ...
65. ...
66. ...
67. ...
68. ...
69. ...
70. ...
71. ...
72. ...
73. ...
74. ...
75. ...
76. ...
77. ...
78. ...
79. ...
80. ...
81. ...
82. ...
83. ...
84. ...
85. ...
86. ...
87. ...
88. ...
89. ...
90. ...
91. ...
92. ...
93. ...
94. ...
95. ...
96. ...
97. ...
98. ...
99. ...
100. ...

TABLE DES MATIÈRES

	Page
<i>Préface</i>	III-VI
<i>Bibliographie</i>	VII-XII
<i>Tabula gratulatoria</i>	XIII-XIX
I. Les origines	3-124
1. La place de la langue roumaine parmi les langues romanes	3
2. Roumain et roman	55
3. Essai de reconstruction du roumain primitif	64
4. L'expression « A făgădui marea cu sarea »	121
II. Phonologie	125-259
1. Phonétique et phonologie	125
2. Sur les lois phonologiques	135
3. Considérations sur le système phonétique et phonologique de la langue roumaine	203
III. Morphologie	260-296
1. Le Morphonème et l'économie de la langue	260
2. Une survivance du latin archaïque en roumain et en italien	291
IV. Dérivation	297-318
1. Dérivés par suffixes de la forme du pluriel du radical	297
2. Au sujet des diminutifs roumains	305
3. Notes sur la dérivation par suffixes	314
V. Lexicologie	319-438
1. Les onomatopées dans la langue roumaine	319
2. En travaillant au dictionnaire	352
3. Au sujet des néologismes	406
4. Contaminations	429

	<u>Page</u>
VI. <i>Syntaxe et stylistique</i>	439-487
1. Au sujet de <i>pre</i> avec l'accusatif	439
2. Le nominatif comme vocatif	458
3. Les exclamations comme moyen stylistique	464
4. Quelques cas de « brévilouence »	470
Index	488

Vd

RR. IV. 121.

Vf

